

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres



ORDINAIRE DE LA CHAMBRE DV ROY
FRANCOIS DE MALHERBE
GENTILHOMME

A Paris
Chez Antoine de Sommauille
au palais sous le 2^e por on allant
a la s.^{te} Chappelle a lescu de
france 1658.

Jollan

Execudit

L'ES
ŒUVRES

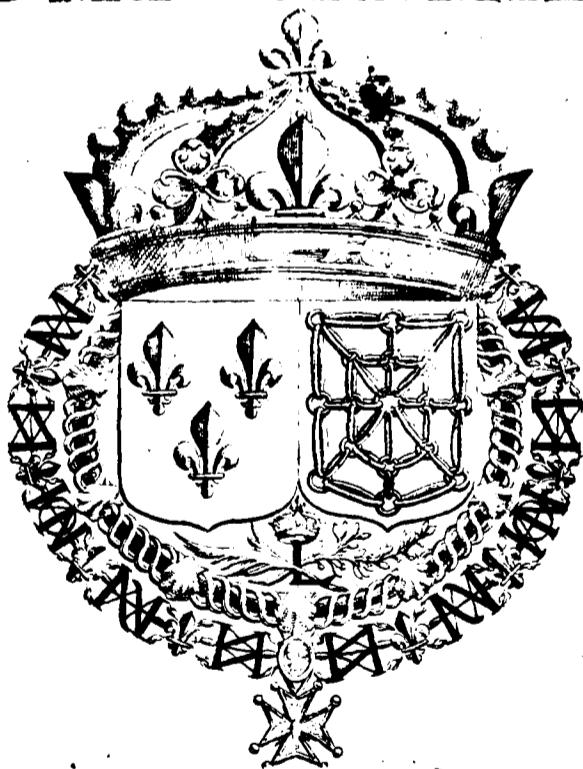
DE

SENEQVE,
DE LA TRADUCTION
DE MESSIRE FRANCOIS DE MALHERBE,
Gentil-homme Ordinaire de la
Chambre du Roy.

CONTINVEES

Par PIERRE DV-RYER, de l'Academie Françoise:

TOME PREMIER.



A PARIS:

Chez ANTOINE DE SOMMAVILLE, au Palais, sur le
second Perron allant à la Sainte Chapelle.

M. DC. LIX.
AVEC PRIVILEGE DV ROT.





A MONSEIGNEVR
L'EMINENTISSIME
CARDINAL
DVC
DE RICHELIEV.



ONSEIGNEVR;

J'ay souuent oüy dire à feu Monsieur de Malherbe; qu'il ne desiroit qu'autant de vie qu'il en faloit pour celebrer vos immortelles actions, & que tout ce qu'il en auoit escrit, n'estoit que l'ombre de ce qu'il en auoit conceu, pour le donner quelque iour à la Posterité. Mais la Mort, qui preuient d'ordinaire les grands hommes en leurs plus grandes pensées, le surprit dans celle cy, & luy enuia le contentement d'accomplir vn si loüable dessein. Si elle l'eust espargné iusques à present, ses derniers Vers font assez iuger que le succez n'en pouuoit estre que tres-heureux. Car ce feu diuin dont son esprit estoit enflammé, n'auoit receu aucune diminution de sa Vieillesse. Il l'auoit conserué tout pur &

EPISTRE.

tout entier dans ce dernier âge ; avec une extreme passion pour vostre service, & pour la gloire de vostre Nom. Ce qu'il me tesmoigna particulièrement un peu avant que mourir, par la priere qu'il me fit de mettre au iour, sous l'appuy de V. Eminence, ces Epistres de Seneque, qu'il a traduittes en nostre Langue. Je vous les presente donc, MONSEIGNEUR, & pour ma descharge, & pour l'honneur de ces deux Hommes illustres. Car ie suis bien assureé qu'elles seront sous vostre protection, comme dans l'Azyle le plus saint & le plus inuiolable qu'ayent aujourd'huy les bonnes Lettres. Que si les Morts estoient, comme nous, capables de passion & de sentiment, MALHERBE & SENEQUE, auroient sans doute bien du sujet de se réiouyr ; l'un de voir sa dernière volonté accomplie, & l'autre d'auoir en France pour Protecteur un grand HEROS, qui ne se fait pas moins aimer par ses Vertus, que le Prince dont il estoit Conseiller, se fit hayr par ses vices. Aussi se promet il, MONSEIGNEUR, de receuoir de V. E. un accueil autant fauorable, que le traitement qu'il receut d'un si mauvais Maistre fut inhumain. Ce cruel luy accourst la vie du corps, & vous estendrez par vostre authorité celle de son Nom, & de sa Memoire. Cordouë en Espagne fut autrefois son Berceau, & Rome le Theatre de ses Vertus : Comme aujourd'huy en France M. de Malherbe est l'organe de sa gloire, & le plus excellent interprete de ses pensées. Cela estant, MONSEIGNEUR, ie croy que vous ne dedaignerez pas de proteger apres sa mort les Escrits d'un homme que vous auez honoré de vostre estime durant sa vie. Outre sa priere, la faueur qu'il a faite à mon fils de luy donner son Nom, & les obligations que ceux de ma Maison, & moy en mon particulier, auons à Vostre Eminence, m'inuite à luy faire ce present. Je vous supplie tres-humblément de le receuoir, avec le mesme visage que si l'Autheur mesme vous le faisoit, & de le prendre pour une partie de la reconnoissance qu'est obligé de vous rendre,

MONSEIGNEUR,

De V. E.

Le tres-humble & tres-obeissant seruiteur,
I. B. DE BOYER.



AV LECTEUR.

VOUS sçavez, Lecteur, combien est recommandable de soy Monsieur de MALHERBE, & quelles preuues il a rendues de son esprit en tous ses rares Ourages. Mais en celuy-cy particulièrement, il paroist bien qu'il n'excelloit pas moins à traduire qu'à inuenter: car il y déduit si nettement les pensées de son Autheur, que par les delicateffes de nostre Langue, il encherit sur les graces de la Latine. Vous demeurez d'accord avec moy, si vous lisez ses Epistres, que j'appellerois vn Chef-d'œuvre, s'il en auoit acheué la version. Mais la mort qui l'a preuenu, nous a priuez des dernières Lettres, que j'ay creü ne pouuoit traduire, à moins que d'attirer sur moy l'indignation de toutes les Muses. Aussi est-il vray qu'un seul MALHERBE a peu l'acheuer, comme vn seul Appelle pût autresfois donner le dernier trait de pinceau à cette belle Venus, qu'il voulut à dessein laisser imparfaite. Ce qui n'empesche pas toutesfois que chaque Lettre en particulier ne soit vne merueille de l'Art, tant on y voit éclatter d'agréement & de beauté, comme en tous les autres écrits que nous auons de cét excellent homme. Ayant eu l'honneur d'estre connu de luy, j'ay bien voulu rendre à sa memoire ce petit deuoir, que d'apporter quelque soin à mettre au iour cette Traduction. Bien que ie la vous offre, Lecteur, ce n'est pourtant pas à moy que vous la deuez, mais à Monsieur BOYER, Conseiller du Roy au Parlement d'Aix, & Neveu de cét Illustre Autheur, aux vertus & à l'estime duquel il a succédé legitivement. De vous dire au reste ce que vaut ce Liure, cela seroit superflu, puis que tout le Monde sçait bien ce qu'a valu Monsieur de MALHERBE. Ie vous parlerois de luy plus hautement & plus au long, si ie ne croyois trop basses toutes les loüanges que ie luy pourrois donner apres celles qu'il a receües en la Preface de la premiere Partie de ses Oeuures; Tellement qu'il me suffit de vous dire, que ces loüanges sont d'autant plus justes, qu'elles s'adressent à l'homme du monde qui les a le mieux meritées; Et d'autant plus illustres aussi, qu'elles luy sont données par vn des plus rares & des plus celebres Esprits de nostre siecle.

I. BAVDOIN.

Tome I.

ã iij



TABLE

DES EPISTRES DE SENEQUE.

EPISTRE I.

- I.  Le temps est la seule chose que l'homme possède, & celle qu'il mesprise le plus.
- II. Le seul remede qu'on peut apporter à la fuite du temps, c'est de le bien employer en tout âge. page 207

EPISTRE II.

- I. La lecture de diuers liures nuit plus qu'elle ne profite.
- II. Celuy-là n'est pas pauvre, qui a peu, mais celuy qui desire dauantage que ce qu'il a. 209

EPISTRE III.

- I. Il faut penser long-temps à faire vn amy; mais apres l'auoir fait, il ne luy faut rien tenir de cache.
- II. On n'est pas moins blasnable de ne se fier à personne, que de se fier à tout le monde.
- III. Le Sage doit chercher le repos dans vn honneste travail. 211

EPISTRE IV.

- I. Du contentement de l'ame, apres qu'elle a quitte les vices.
- II. Du peu de sujet que nous auons de craindre la mort.
- III. La pauureté qui se mesure à la regle de la nature, est la plus grande richesse de l'homme. 213

EPISTRE V.

- I. Il faut estre Philosophe en effect, & non pas en apparence.
- II. Vne trop grande austerité de vie est ridicule & blasnable.
- III. L'espoir & la crainte donnent la gesne à nostre ame. 216

EPISTRE VI.

- I. Plus on se connoist esloigné du vice, & plus on est proche de la perfection.
- II. La science est inutile, si elle ne passe des vns aux autres.
- III. On apprend plus par la conuersation des doctes, que par la lecture de leurs liures. 218

EPISTRE VII.

- I. Fuir la multitude.
- II. La compagnie nous gaste. Il blasme les spectacles des Gladiateurs.
- III. Les vices s'insinuent par le nombre des exemples.
- IV. Il ne faut point chercher l'approbation du peuple. 220

EPISTRE VIII.

- I. La vie contemplatiue n'est pas inutile.

DE SENEQUE.

II. Nous auons assez quand nous auons ce qui nous est necessaire.

III. Il loüe la Philosophie.

IV. Les choses casuelles ne sont point nostres.

223

EPISTRE IX.

I. Le sage est inuincible aux incommoditez, mais non insensible. Il ayme d'auoir un amy, mais n'en ayant point il s'en peut passer.

II. Il faut aymen pour estre aymé, le contentement de faire un amy est plus grand que de l'auoir.

III. Les vrais amis ne visent qu'aux biens de ceux qu'ils aymen. Des amis de fortune.

IV. Le Sage pour viure heureusement, se peut passer de tout le monde, mais pour viure non.

V. Le Sage est content de sa condition, & le fol au contraire.

226

EPISTRE X.

I. Les meschans ne doiuent point viure seuls.

II. Quels doiuent estre les vœux des gens de bien.

III. Qu'il faut viure avec les hommes comme vens de Dieu, & parler avec Dieu comme escouté des hommes.

231

EPISTRE XI.

I. Il defend ceux qui rougissent.

II. Les habitudes naturelles ne se peuuent changer.

III. Il se faut tousiours imaginer quelque homme d'honneur pour tesmoin de nos actions, afin de ne faire rien mal à propos.

233

EPISTRE XII.

I. Toutes choses representent à l'homme sa vieillesse.

II. La vieillesse n'est pas sans plaisir.

III. Estre préparé à mourir tous les iours.

IV. Il est en nous de fuir nos miseres quand il nous plaist.

236

EPISTRE XIII.

I. Nul ne peut sçauoir sa force sans l'auoir esprouuée.

II. Les reprehensions du mal à venir, sont quelquesfois fausses & toujours inutiles.

III. Les vieillards qui ont des esperances & font des desseins, sont ridicules.

239

EPISTRE XIV.

I. Comment il faut aymen le corps.

II. Se tenir loin des Grands.

III. La pauureté nous met à couuert de l'enuie & de la hayne.

IV. Caton est blasmé de s'estre entremis des affaires de la guerre ciuile.

V. La vie peinée est la plus sene.

VI. Celuy-là a plus de richesses qui s'en sçait le mieux passer.

243

EPISTRE XV.

I. L'estude & l'agitation modérée sont l'exercice de l'ame, comme courir, sauter, aller en carosse, & parler haut, sont l'exercice du corps.

II. Comment il faut conduire la voix.

DES EPISTRES

- III. Celuy qui se contente de sa condition est heureux.
IV. Les biens de fortune ne donnent point vn parfait contentement, ils sont dangereux & peu solides. 248

EPISTRE XVI.

- I. La Philosophie doit estre la guide de l'homme.
II. La Philosophie doit estre vtile à l'homme, soit qu'une Prouidence Eternelle gouuerne le monde, ou que les choses arriuent fortuitement, dautant qu'elle enseigne à obeir à Dieu, & à souffrir les aduersitez avec patience.
III. Celuy qui se regle par les loix de la nature est riche, qui par celle de l'opinion est pauvre. 251

EPISTRE XVII.

- I. L'apprehension de l'estat de nos affaires, ne nous doit point destourner de l'estude de la Philosophie.
II. Louange de la pauureté.
III. Celuy qui veut premierement amasser du bien, & puis s'adonner à la Philosophie, fait la fin de ce qui doit estre le commencement.
IV. Il ne faut, ny pour la pauureté, ny pour l'indigence, se retirer de la Philosophie.
V. Le Sage n'a faute de rien, parce que la nature se contente de peu, mais le riche vit dans les inquietudes, & a faute de tout.
VI. Les richesses ne mettent pas fin aux miseres, mais elles les changent. 254

EPISTRE XVIII.

- I. Le Sage doit estre moderé dans les debauches publiques, s'il ne les peut fuir tout à fait.
II. Nous deuons quelquefois faire essay de l'abstinence & de la pauureté, & au milieu des caresses de la fortune nous resoudre à ses outrages.
III. Où il y a trop de colere, il n'y a jamais assez de jugement. 257

EPISTRE XIX.

- I. Le Sage ne doit point vieillir à la Cour, ny dans les Charges publiques, mais chercher son repos de bonne heure, non pas tout à fait dans la solitude, mais dans vne honneste occupation.
II. Les amis de table ne sont point les vrais amis, on ne doit pas tant prendre garde à la chose donnée comme à celuy qui la recoit. 261

EPISTRE XX.

- I. La Philosophie est vne escole de bien-faire, & non de bien-parler. Estre constant en ses resolutions, est la marque d'vn homme sage.
II. La pauureté fait connoistre les vrais amis, la gloire d'vne ame genereuse n'est point d'aller au deuant des incommoditez, mais de s'y preparer par le mespris des richesses, comme à des choses qui ne sont pas difficiles à supporter.
III. Qu'il faut quelquefois se représenter vne pauureté imaginaire pour s'accoustumer à la veritable. 264

EPISTRE XXI.

- I. La vertu nous rend immortels, & non les biens de la fortune.
II. Celuy qui a borné ses desirs est riche.. 267

EPISTRE

DE SENEQUE.

EPISTRE XXII.

- I. Le Sage se doit tout à fait demesler des occupations specieuses en apparence, & pernicieuses en effect.
- II. Le moyen d'échaper aux occupations publiques, c'est d'en mespriser les honneurs & les recompenses.
- III. Nous entrons au monde meilleurs que nous n'en sortons. 270

EPISTRE XXIII.

- I. La vraye joye consiste en la bonne conscience, au mespris des vanitez, des choses casuelles, & en vn reglement de vie uniforme.
- II. Celuy-là vit honteusement, qui commence tous les iours à viure. 274

EPISTRE XXIV.

- I. Qu'il ne faut point apprehender les maux à venir.
- II. Le moyen de n'apprehender point les maux à venir, est d'en prendre la mesure à part soy, & taxer sa crainte.
- III. La mort n'a que l'apparence d'un plus grand mal, & toute sa pompe n'est que la douleur d'une goutte, d'une colique, ou d'une femme en son accouchement.
- IV. La mort & les afflictions sont la condition de la vie.
- V. Chaque iour emporte vne partie de nostre vie, & la dernière heure n'est pas celle qui fait la mort, mais qui l'accomplit.
- VI. L'homme Sage ne doit craindre ny desirer la mort. 277

EPISTRE XXV.

- I. Les mauuaises habitudes quelques enracinées qu'elles soient, ne sont point incurables.
- II. Le plus pauvre du monde est assez riche pour auoir ce qui est necessaire.
- III. Qu'il nous faut représenter vn tesmoin en toutes nos actions; il n'importe quel, pourueu que sa vie soit telle, que les plus perdus ayent honte de faire paroistre leurs vies deuant luy.
- IV. L'homme de bien doit viure chez soy, & le meschant en compagnie. 284

EPISTRE XXVI.

- I. La vieillesse affoiblit le corps, & fortifie l'ame en la deliurant des vices.
- II. La mort qui est causée par la vieillesse, est douce.
- III. La mort est le juge veritable de nostre vie.
- IV. Qu'il faut continuellement apprendre à bien mourir. 286

EPISTRE XXVII.

- I. Les vieillards sont blasrables qui ayment les plaisirs des jeunes gens, & qui ne font pas mourir leurs vices deuant qu'eux.
- II. La vertu est le seul bien de l'homme, qui ne s'aquier pas par procureur, comme beaucoup d'autres sciences. 288

EPISTRE XXVIII.

- I. Le changement des lieux ne profite point à ceux qui portēt leurs vices avec'eux.
- II. Fuir le bruit du Palais.
- III. Connoistre sa faute, c'est estre en voye d'amendement. 290

EPISTRE XXIX.

- I. Qu'il ne faut pas cesser de reprendre ceux qui n'ayment point à estre repris.
- II. Les mechans ne rient pas long temps.

TABLE DES EPISTRES

III. La vertu enseigne le mespris de la mort.

IV. On ne peut plaire au peuple & estre homme de bien. 293

EPISTRE XXX.

I. La vieillesse est vne maladie sans remede.

II. Le Sage ne craint point la mort.

III. Les vieillards peuvent mieux parler de la mort que les jeunes.

IV. La necessité de mourir doit oster l'apprehension de la mort.

V. La vieillesse nous tire du monde sans violence.

VI. Le Sage seul fait bon visage à la mort.

VII. Les vieillards doiuent moins craindre la mort que les jeunes, bien qu'elle soit tousiours aussi près des vns que des autres. 296

EPISTRE XXXI.

I. Fuir la volupté : la felicité de l'homme gist au repos de l'ame.

II. Il n'est point de bien sans vertu, ny de mal sans vice.

III. Definition du bien & du mal, qu'elle est la regle du Sage.

IV. L'homme Sage est seul heureux. 300

EPISTRE XXXII.

I. Le Sage ne frequente pas ses semblables.

II. Il acheue de viure deuant que de mourir.

III. Pourquoi nous desirons de viure long-temps. 303

EPISTRE XXXIII.

I. Les discours des Stoiques sont sententieux.

II. Pour faire jugement d'un grand personnage comme d'une belle femme, il faut tout voir.

III. Un homme d'âge ne doit pas tousiours rapporter les dits d'autruy, mais doit raisonner luy-mesme. 305

EPISTRE XXXIV.

I. Le sage disciple resjoit le Precepteur.

II. Pour deuenir homme de bien, il ne suffit pas d'auoir bien commencé, il faut bien finir. 308

EPISTRE XXXV.

I. L'amitié fait tousiours du bien, & l'amour quelquefois du mal.

II. Le plaisir qu'on prend avec ses amis, est plus sensible par la presence.

III. La constance est la marque d'un homme sage. 309

EPISTRE XXXVI.

I. Preferer la vie priuée à celle des courtisans & des personnes publiques.

II. L'humeur morne est plus propre à l'estude, & l'estude des premieres lettres plus conuenable aux jeunes qu'aux vieux.

III. Le cōmerce des amis doit estre des bonnes mœurs, & non des biens de fortune.

IV. La regle du Sage c'est le mespris de la mort.

V. La persuasion n'est point necessaire, où l'inclination nous porte.

VI. La mort ne nous oste point la vie, mais luy donne quelque intermission. 310

EPISTRE XXXVII.

I. La Philosophie nous enseigne à vaincre les necessitez, & à surmōter les passiōs.

DE SENEQUE.

II. Il nous faut obeir à la raison si nous voulons qu'on nous obeisse. 313

EPISTRE XXXVIII.

I. Les discours familiers sont plus puissans pour enseigner, que les elegans & les polis. 314

EPISTRE XXXIX.

I. Un esprit genereux suit l'exemple des choses louables.

II. Fuir les grandeurs excessives, & s'arrester aux mediocres.

III. Le peché ne va jamais sans penitence & sans douleur.

IV. Les voluptez rendent par l'accoustumance les choses necessaires, qui estoient auparauant superflues. 315

EPISTRE XL.

I. Les lettres nous representent les amis absens.

II. Il blasme le parler viste, & approuue le lent en un Philosophe. 317

EPISTRE XLI.

I. L'homme de bien est tousiours accompagné d'un bon genie.

II. Messpriser les biens de fortune, & aimer ceux de l'ame, c'est le fait du bon genie, ou d'une vertu diuine qui est dans l'homme de bien. 321

EPISTRE XLII.

I. Les hommes de bien sont rares.

II. Faute de puissance & non de volonté, on cesse bien souuent de mal faire.

III. Nous ne scauons faire choix des choses qui nous sont vtiles.

IV. La perte des choses fortuites n'est point facheuse. 323

EPISTRE XLIII.

I. Les actions des Grands jusques aux plus petites, ne peuuent estre cachées.

II. L'homme de bien ne cache point sa vie comme le mechant. 326

EPISTRE XLIV.

I. De la vraye & fausse Noblesse.

II. Les Nobles & les roturiers ont mesme origine.

III. Le trop grand desir des biens de fortune empesche la felicité. 327

EPISTRE XLV.

I. Peu de liures, mais bons. Les disputes captieuses sont inutiles.

II. Le vice nous fait la guerre sous une apparencé de vertu.

III. Quel homme se peut dire heureux.

IV. Si toutes les choses necessaires peuuent estre appellées biens.

V. La meilleure partie de la vie se passe à la recherche des choses superflues. 329

EPISTRE XLVI.

I. Les beaux liures quelque grosseur qu'ils ayent, ne sont jamais longs. 333

EPISTRE XLVII.

I. Comment il faut viure avec les seruiteurs.

II. Que leur employ est different, selon qu'il plait à la fortune. 334

EPISTRE XLVIII.

I. Le mal comme le bien, doit estre commun entre les amis.

II. Les Sages desirent le profit de leurs amis, & les fols ne fondent

TABLE DES EPISTRES

leur amitié que sur leur propre interest.

III. Fuir la Sophisterie.

IV. La Philosophie nous promet de nous rendre esgaux aux Dieux. 339

EPISTRE XLIX.

I. Les objets nous rappellent bien souvent la memoire de nos amis absens.

II. De la vifesse du temps.

III. Pour bien mourir, il faut souvent penser à la mort.

IV. La nature nous a donné une raison imparfaite, mais elle nous a rendus capables d'instruction pour la rendre parfaite. 342

EPISTRE L.

I. Nous sommes tous aveugles en nos passions.

II. Les vices sont plus corrigibles en jeunesse qu'en vieillesse.

III. La vertu est comme naturelle en l'homme, & le vice estranger. 345

EPISTRE LI.

I. Fuir les lieux qui conduisent à la debauche.

II. Les voluptez nous gastent, le mespris de la mort nous rend maistré de nos passions & de la fortune.

III. Les lieux austeres sont plus propres à mediter le bien de l'ame que les delicieux. 348

EPISTRE LII.

I. L'irresolution est une marque de folie.

II. Nous ne pouuons connoistre la vraye sagesse sans l'ayde d'autruy.

III. Prendre les gens de bien pour guides de nos actions.

IV. Le Sage mesprise les louanges. 351

EPISTRE LIII.

I. Les maladies de l'ame plus elles sont grandes, moins on les sent.

II. La Philosophie guerit les maladies de l'ame.

III. L'estude de la sagesse veut tout un homme.

IV. La Philosophie nous rend comme égaux à Dieu, & nous defend contre les traits de la fortune. 355

EPISTRE LIV.

I. Seneque se plaint de la courte-haleine.

II. Meditation de la mort.

III. Le Sage ne doit apporter aucune resistance à la mort. 358

EPISTRE LV.

I. L'exercice profite à la santé.

II. Celuy qui se retire des villes & des compagnies, ne vit point tant en repos & en assurance que le Sage.

III. Description d'une maison de plaisance.

IV. La tranquillité ne depend point de l'assiette d'un lieu, mais de l'esprit.

V. La communication des amis absens est plus douce que des presens. 360

EPISTRE LVI.

I. Le silence n'est point entierement necessaire pour estudier.

II. La bonne conscience trouue le repos par tout.

DE SENEQUE.

III. L'occupation est le remede contre l'oisiuete.

IV. Nos passions ne trouuent point de repos, mesme dans la solitude.

V. Les menaces de la fortune ne troublent point le Sage.

363

EPISTRE LVII.

I. Il y a des passions naturelles qui peuuent bien alterer le Sage, mais non luy faire peur.

II. C'est folie de craindre plus ou moins les choses qui ont pareille fin.

III. L'ame comme immortelle, ne peut estre offensée des incommoditez du corps.

367

EPISTRE LVIII.

I. Diuers raisonnemens, de l'Auteur, tirez de la Philosophie d'Aristote & de Platon.

II. Les choses que nous voyons & que nous touchons, ne sont pas au nombre de celles qui ont estre, parce qu'elles finissent à chaque moment.

III. Que nostre ame doit continuellement vaquer à la meditation de Dieu, & non pas du monde.

IV. Pour viure longuement, il faut quitter les voluptez.

V. Si la vieillesse apporte vn si grand degoust, qu'on doioie desirer la mort en cet âge-là.

369

EPISTRE LIX.

I. Difference de la joye & de la volupté; suiuant les Stoïques.

II. Le Sage n'est jamais surpris.

III. D'où vient que la folie est presque inseparable de l'homme, & le moyen d'y remedier.

IV. Qui doit estre appelle Sage.

V. La vraye joye ne se trouue point parmy les honneurs & les plaisirs du monde.

VI. Le Sage est tousiours content.

377

EPISTRE LX.

I. Il blasme les vœux que les parens font pour leurs enfans.

II. Contre la gourmandise & la somptuosité des festins.

382

EPISTRE LXI.

I. Nous devons penser à bien viure en jeunesse, & à bien mourir en vieillesse.

II. Le Sage n'apporte aucune resistance à la mort, puis qu'elle doit necessairement arriuer.

383

EPISTRE LXII.

I. Le Sage n'est jamais occupé, parce qu'il ne s'attache point aux choses, il s'y preste.

II. Celuy-là a tout qui mesprise tout.

384

EPISTRE LXIII.

I. Qu'il ne faut pas s'affliger demesurement en la mort d'un amy.

II. Les larmes excessiues sont plustost des marques de vanité & de vouloir estre estimé affligé, que d'une vraye amitié.

TABLE DES EPISTRES

- III. Le temps est vn remede aux ennemis , que la raison n'a pû guerir.
 IV. Senegue se blasme soy-mesme , de s'estre laissé vaincre à la douleur , en la mort d'Anneus Sibenus. 385

EPISTRE LXIV.

- I. Les preceptes de la Philosophie bien entendus , sont des remedes aux maladies de l'ame.
 II. Il faut honorer ceux qui nous ont frayé le chemin à bien viure. 389

EPISTRE LXV.

- I. Combien il y a de principes des choses , suivant l'opinion de Platon , d'Aristote , & des Stoïques.
 II. Comment & pourquoy Dieu a créé le monde.
 III. Que la meditation des premiers principes nous porte à la connoissance de Dieu , & au desir d'estre reünis à luy.
 IV. Nous deuous plustost penser au bien de l'ame qu'à celuy du corps. 391

EPISTRE LXVI.

- I. Le corps quelque laid qu'il soit , n'est jamais sans grace , quand il est accompagné d'un bel esprit.
 II. Les biens , quoy que de trois sortes , sont tous esgaux.
 III. L'amour de la verité est le premier bien de l'homme.
 IV. Toutes les actions vertueuses sont esgales en vertu , mais differentes au sujet qui les exerce.
 V. La vertu fait mespriser les tourmens & les incommoditez.
 VI. La moderation dans la joye , est aussi loüable que dans l'affliction , la vertu rend esgaux tous les hommes vertueux.
 VII. La raison est le juge du bien & du mal , qu'il y a des biens selon la nature , & d'autres qui semblent contre la nature.
 VIII. Il borne la felicité de l'homme par le repos de l'esprit , par la santé du corps , & par la patience dans les douleurs. 397

EPISTRE LXVII.

- I. Les hommes ont de grandes obligations à la vieillesse.
 II. Que tous biens sont desirables , & que ceux qui ne semblent pas tels , ne laissent pas de l'estre. 409

EPISTRE LXVIII.

- I. Il blasme la vie trop solitaire.
 II. Quelles doiuent estre les occupations de ceux qui se retirent du monde.
 III. La vieillesse est plus propre pour vaquer au bien de l'ame , que tout autre âge. 413

EPISTRE LXIX.

- I. Les voyages font perdre le fruit de la vie contemplatiue , & replongent l'ame dans le vice.
 II. Le Sage songe continuellement à la mort. 416

EPISTRE LXX.

- I. La vie passe sans qu'on s'en apperçoïue.
 II. Qu'on doit quelquefois desirer la mort , & ne la fuir jamais , il n'importe.

DE SENEQUE.

te pas de mourir tost ou tard, mais de bien ou mal mourir.

- III. Qu'il ne faut point conseruer la vie par vne action lasche.
- IV. Si on doit attendre ou preuenir la mort.
- V. D'où vient l'apprehension de la mort.
- VI. Que les meditations de tous les accidens humains horsmis de la mort, peuuent estre superflus.
- VII. Que des gens de basse condition ont mesprisé la mort aussi bien que Caton, & que les autres grands personages. 418

EPISTRE LXXI.

- I. Pour prendre vn bon conseil, il faut auoir vn but qui doit estre le souverain bien.
- II. Il n'y a point d'autre bien que ce qui est honneste.
- III. La sagesse nous apprend à distinguer le bien d'avec le mal.
- IV. Que le Sage doit tenir pour indifferentes les bonnes & les mauuaises fortunes.
- V. Qu'on ne doit point resister à la mort.
- VI. La Philosophie nous monstre le chemin de l'honneur & de la vertu.
- VII. Qu'on trouue la felicité aussi bien dans les aduersitez, que dans les prosperitez.
- VIII. Description d'un homme sage.
- IX. Definition de la vertu. 425

EPISTRE LXXII.

- I. Que l'estude de la Philosophie doit commencer de bonne heure, & estre continuée.
- II. La fortune n'a point d'empire sur le Sage.
- III. Difference d'entre celuy qui est sage, & celuy qui est en la voye de l'estre. 435

EPISTRE LXXIII.

- I. Les Sages honorent dauantage les Roys & les Magistrats, que ne font les courtisans, l'ambition desquels n'a point de mesure.
- II. Les Sages sont plus obligez aux Roys du bien de la paix, que le reste des hommes.
- III. L'homme de bien est semblable à Dieu.
- IV. Par quel moyen on peut deuenir homme de bien. 438

EPISTRE LXXIV.

- I. L'honesteté est le seul bien de l'homme.
- II. La crainte des aduersitez & de la mort, nous fait viure en alarme perpetuelle.
- III. Le mespris des choses fortuites & de la mort, nous rend heureux.
- IV. La vertu n'a faute de rien.
- V. Les biens de l'ame & non ceux du corps, sont les vrais biens.
- VI. Comment il faut vser des biens exterieurs.
- VII. La felicité ne dure pas long-temps.
- VIII. Comment il se faut fortifier contre les injures de la fortune.

TABLE DES EPISTRES

IX. *Loüanges de la vertu.*

X. *Qu'il ne faut point appréhender les maux à venir.*

442

EPISTRE LXXV.

I. *Preferer le bien-faire au bien-dire.*

II. *Trois sortes de Sages.*

III. *Quel est le contentement de celuy qui a renoncé aux honneurs du monde.*

EPISTRE LXXVI.

I. *Vieillir en l'escole de la sagesse.*

II. *Il blasme ceux qui vont à la Comédie.*

III. *Les biens de fortune nous arriuent sans y penser, mais la sagesse ne vient point sans travail.*

IV. *La raison, qui n'est autre chose que la vertu ou l'honnesteté, est le propre bien de l'homme.*

455

EPISTRE LXXVII.

I. *La vie de l'homme est bien accomplie en quelque temps qu'il meure.*

II. *La nécessité de mourir doit oster l'appréhension de la mort.*

III. *Il n'y a point de plaisir au monde que l'homme doive regretter en mourant.*

463

EPISTRE LXXVIII.

I. *Les visites des amis resjoüissent les malades.*

II. *Mespriser la mort par le mespris des incommoditez de la vie.*

III. *Grande force de l'opinion.*

IV. *La résistance au mal est une victoire, il faut preferer les voluptez de l'esprit à celles du corps.*

V. *La vie des meschans est tousiours courte.*

468

EPISTRE LXXIX.

I. *Du Mont-Æthna & de Carybde.*

II. *La vertu est tousiours victorieuse & haut eleuée : l'homme de bien est dans le monde comme dans le Ciel.*

III. *La gloire de la vertu ne peut estre cachée.*

475

EPISTRE LXXX.

I. *Que l'esprit à l'exemple du corps se peut fortifier par l'exercice du corps.*

II. *Chacun est maistre de sa liberté sans estre contraint de l'achepter.*

III. *Le pauvre est plus heureux que le Sage.*

480

EPISTRE LXXXI.

I. *Qu'il ne faut pas cesser de bien faire à cause des ingrats.*

II. *Comment il faut compenser une injure avec vn plaisir.*

III. *Le Sage est seul capable de reconnoistre vn bien-fait.*

483

EPISTRE LXXXII.

I. *Il blasme l'oisiveté.*

II. *L'appréhension des injures de la fortune & de la mort nous suit par tout, & ne peut estre guerie que par l'estude de la Philosophie.*

III. *Les choses de soy indifferentes sont rendues bonnes ou mauuaises par l'application de la vertu ou du vice.*

IV. *Pour-*

DE SENEQUE.

IV. Pourquoi nous craignons la mort, & le moyen de ne la point craindre. 490

EPISTRE LXXXIII.

I. Il ne faut rien faire en secret qu'on ne voulust faire à la veüe de tout le monde.

II. Penser aux actions passées.

III. Qu'on peut fier un secret aux yvrognes.

IV. Contre l'yvresse. 497

EPISTRE LXXXIV.

I. Comment il faut profiter de la lecture.

II. Fuir la Cour & les biens de fortune. 504

EPISTRE LXXXV.

I. Le Sage est exempt de passion.

II. Les vices & les passions n'ont point de tempevement.

III. Il n'y a point de felicitè imparfaite.

IV. La qualité & non la grandeur rend la vie heureuse.

V. Le Sage ne craint point les dangers, mais les enns.

VI. Qu'est-ce que mal.

VII. Les aduersitez ne troublent point le Sage. 508

EPISTRE LXXXVI.

I. Qu'il faut plus cherir nostre honneur propre que l'obeissance que nous deuons aux Loix.

II. Contre les somptuositez des estuues & les dissolutions.

III. De la vie rustique, & de la façon de planter les oliuiers. 518

EPISTRE LXXXVII.

I. Nous nous passons sans incommodité des choses superflues.

II. Les biens de la fortune ne nous enrichissent point.

III. Contre les excessives despenses.

IV. La vertu seule nous rend heureux.

V. Vne mauuaise chose n'en produit jamais vne bonne.

VI. Si les richesses se peuuent appeller biens. 523

EPISTRE LXXXVIII.

I. La Philosophie merite le tiltre de science liberale, parce qu'elle fait l'homme libre.

II. La Philosophie nous fortifie contre le vice, & contre les traits de la fortune.

III. Quatre sortes de sciences liberales.

IV. La Philosophie nous guide au chemin de la vertu.

V. Toutes choses sont disputables. 532

EPISTRE LXXXIX.

I. En quoy different la sagesse & la Philosophie: Definition de la Philosophie: Sa division.

II. De la morale.

III. De la naturelle.

Tome I.

TABLE DES EPISTRES

IV. Il blasme les auares, les paillards & les gourmands.

543

EPISTRE XC.

I. La Philosophie nous enseigne toutes les vertus.

II. Du siecle d'or.

III. Le vice & le mauuais gouvernement des Roys ont rendu les Loys necessaires.

IV. Les hommes n'ont point appris de la Philosophie les voluptez ny les delices des villes.

V. De la frugalité du premier siecle.

VI. La Philosophie enseigne à connoître Dieu, & que les choses fortuites arriuent par son commandement.

VII. Que l'innocence honoroit le siecle d'or, mais que la sagesse y manquoit.

549

EPISTRE XCI.

I. Il parle de la tristesse de son amy Liberalis, causee par le bruslement de la ville de Lyon.

II. Les ouurages des hommes ont leur destin, & sont sujets à mourir. 561

Icy commence la Traduction de P. Du-Ricq.

EPISTRE XCII.

I. Il dispute contre ceux qui estiment que la vertu ne peut rendre l'homme heureux sans les biens de la fortune.

II. Que les biens de la fortune ne soient ny des biens, ny des maux, mais des choses indifferentes.

III. Des aduantages & de l'excellence de l'ame.

567

EPISTRE XCIII.

I. Qu'il faut mesurer la vie par les bonnes actions, & non pas par le temps que l'on a vescu.

II. Que la vie a esté assez longue quand elle a esté vertueuse.

577

EPISTRE XCIV.

I. Dispute sur les enseignemens & les preceptes de la Philosophie.

II. De leur vsage.

581

EPISTRE XCV.

I. Il adiouste quelque chose à l'Epistre precedente, & fait voir que pour rendre l'homme sage, les maximes generales & les preceptes particuliers de la Philosophie ne suffisent pas seuls, mais qu'il les faut joindre ensemble.

II. Il montre l'vtilité des preceptes & des images qu'on fait des choses pour les mieux imprimer dans l'ame.

600

EPISTRE XCVI.

I. Que toutes les choses qui nous arriuent viennent de Dieu.

II. Qu'il faut que nous nous y soubmettions, ou plustost que nous y donnions nostre consentement.

620

DES EPISTRES

EPISTRE XCVII.

- I. Les mesmes vices qui semblent auoir pris naissance dans nostre siecle, estoient desia connus aux siecles passez.
- II. Les hommes imitent plus facilement les mauuaises actions que les bonnes.
- III. Les meschans ne sont jamais assurez. 621

EPISTRE XCVIII.

- I. Il ne se faut fier qu'aux biens internes, les autres sont aussi legers que la fortune qui les donne.
- II. On doit regarder toutes choses comme perissables, & se preparer de bonne heure à les perdre.
- III. Exemples de plusieurs qui ont supporté tout ce qui sembloit insupportable. 625

EPISTRE XCIX.

- I. Cette Epistre est vne consolation à Marullus sur la mort de son fils. 630

EPISTRE C.

- I. De quelle façon doit estre le langage d'un Philosophe. 633

EPISTRE CI.

- I. De la mort subite & inopinée; qu'il ne se faut rien promettre, & ne s'asseurer en rien.
- II. Il blasme ceux qui ne se soucient pas de viure dans l'infamie & dans la douleur, pourueu qu'ils viuent long-temps. 642

EPISTRE CII.

- I. De la gloire & de la loüange des hommes.
- II. Si la loüange & la reputation contribuent à nostre félicité apres nostre mort. 646

EPISTRE CIII.

- I. L'homme est le plus grand ennemy de l'homme.
- II. Comment on se doit gouverner dans ce desordre. 653

EPISTRE CIV.

- I. Du bien & du mal qu'on peut tirer de la solitude.
- II. De l'excellence de l'esprit de l'homme.
- III. Exemple sur ce sujet. 658

EPISTRE CV.

- I. Des causes de la ruyné de l'homme, & des moyens de les eniter.
- II. En quoy consiste la plus grande partie du repos de l'esprit. 664

EPISTRE CVI.

- I. Il demande si le bien & le mal sont des corps.
- II. Que l'on pert trop de temps en la considération des choses vaines & inutiles. 668

EPISTRE CVII.

- I. Il console Lucilius de la fuite de ses esclaués.
- II. Que les pertes sont ordinaires dans la vie, & partant qu'elles ne doiuent point estre inopinées. 668

TABLE DES EPISTRES

EPISTRE CVIII.

- I. Comment il faut estudier , & de quelle façon il faut lire ou esconter les Philosophes.
- II. Que les jeunes gens sont ordinairement plus ardents à l'estude de la Philosophie que les vieux.
- III. Censure de ceux qui estiment que la Philosophie consiste plustost à faire des questions & des disputes qu'à regler la vie. 671

EPISTRE CIX.

- I. Le Sage peut profiter à vn autre Sage.
- II. On est souuient plus capable de conseiller autruy que soy-mesme. 681

EPISTRE CX.

- I. Du plus grand mal qu'il puisse arriuer à l'homme.
- II. Que la Philosophie donne à l'homme l'esprit de discernement.
- III. Que la vie heureuse ne consiste point en des choses indifferentes. 685

EPISTRE CXI.

- I. Difference du Sophiste & du Philosophe. 690

EPISTRE CXII.

- I. Qu'il est difficile de reformer vn esprit mal-fait & endurcy dans le vice. 692

EPISTRE CXIII.

- I. Si les vertus sont animaux , comme les Stoiciens l'asseurent : il se moque de ces resueries , & enseigne ce qu'on doit croire.
- II. Il ne faut pas employer le temps en ces sortes de discours. 693

EPISTRE CXIV.

- I. Que la corruption du langage procede bien souuent de la corruption des mœurs.
- II. Discours contre la dissolution. 701

EPISTRE CXV.

- I. Il parle contre ceux qui ont plus de soin du langage que de leur vie.
- II. De la beausé de l'ame vertueuse , & de la laidur de la vicieuse.
- III. Il parle en suite contre les despenses superflües , & contre l'auarice. 707

EPISTRE CXVI.

- I. Dispute contre les Peripateticiens , touchant les passions de l'ame. 712

EPISTRE CXVII.

- I. Reflexion sur quelque paradoxe des Stoiciens.
- II. Il condamne les disputes precedentes , & monstre le vray chemin de la sagesse. 714

EPISTRE CXVIII.

- I. Contre l'ambition de ceux qui briguent les grandes Charges.
- II. Du vray bien , & de la difference qu'il y a entre ce qui est honneste & ce qui est bon. 723

EPISTRE CXIX.

- I. Le moyen de deuenir riche en peu de temps.
- II. Que les richesses du monde sont vaines.

DE SENEQUE.

III. *Que celuy qui se contente de peu ne manque d'aucunes commoditez.*

727

EPISTRE CXX.

I. *Dispute sur ce qui est honneste & ce qui est bon.*

II. *Comment on a connu la vertu.*

III. *Inuective contre ceux qui ne sont iamais contents, & qui s'attachent trop à cette vie.*

731

EPISTRE CXXI.

I. *Dispute touchant la connoissance que les animaux ont d'eux-mesmes.*

738

EPISTRE CXXII.

I. *Contre ceux qui font de la nuit le iour, & du iour la nuit.*

II. *Qu'il n'y a rien qui ne soit facile à ceux qui suivent la nature.*

744

EPISTRE CXXIII.

I. *Que les moindres viandes deuiennent bonnes & souhaitables par la faim, & mesme par vne ferme resolution de l'ame.*

II. *Que les riches s'y doiuent accoustumer, comme pouuans quelque iour en auoir besoin.*

III. *Qu'on ne doit point desirer ce qu'on ne scauroit auoir, & qu'on peut aisément se passer de quantité de choses superflues.*

IV. *Qu'il y a deux choses, dont l'une nous attire, & l'autre nous rebute.*

750

EPISTRE CXXIV.

I. *Que le bien se connoist par la raison, & non par le sens.*

II. *Que les enfans en sont incapables.*

III. *Qu'on ne le peut auoir parfaitement que quand la raison est parfaite.*

755

F I N.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

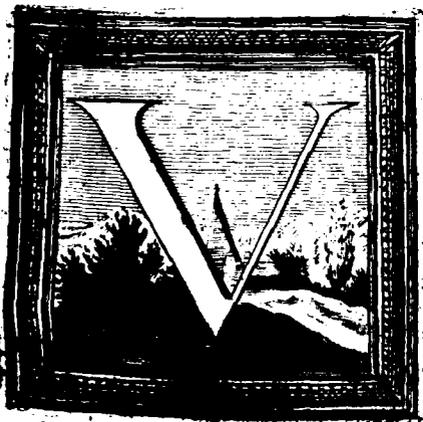


LES
EPISTRES
DE
SENEQUE.

DE LA TRADUCTION DE MESSIRE
FRANÇOIS DE MALHERBE.

EPISTRE I.
ARGUMENT.

- I. Le temps est la seule chose que l'homme possède, & celle qu'il méprise le plus.*
II. Le seul remède qu'on peut apporter à la fuite du temps, c'est de le bien employer en tout aage.



VOICÿ, Lucilius, comme il faut que vous fassiez ; Desengagez-vous, & rendez-vous à vous-mesme. Ramassez desormais le temps qu'on vous a fait perdre autrefois par force, ou qui vous est eschappé d'une autre façon, & le conseruez curieusement à l'aduenir. Croyez que ce que ie vous escriis, est veritable. Du temps que nous auons, vne partie nous est ostée, l'autre dérobée, & l'autre s'écoule sans s'en apperceuoir : Mais on ne le scauroit perdre plus honteuse-

ment, que n'en faisant point de compte. Vne grande partie de la vie se perd à mal-faire, vne tres grande à ne rien faire, & toute, à faire des choses à quoy nous ne pensons pas. Car où me trouuerez-vous vn seul homme qui mette prix au temps, qui taxe la valeur d'vn iour, & qui reconnoisse que de moment en moment il s'approche du tombeau? Nous nous trompons ordinairement en vne chose, c'est que voulans considerer la mort, nous la regardons comme éloignée, & cependant nous auons desia passé la plus grande partie de la vie. Tout ce que nous auons consumé de nostre âge, est entre les mains de la mort. Faites donc, ie vous prie, comme vous m'escriuez, ne laissez pas eschapper vne heure seulement; & de cette façon employant le iour où vous estes, au moins aurez-vous gagné ce poinct, que vous n'aurez pas tant à faire du lendemain. Nous perdons la vie pendant que nous la differons; & toutes les choses dont nous jouissons dans le monde ne sont à nous que par emprunt. Le temps est la chose seule dequoy nous nous pouuons dire proprietaires, & tout le bien que la nature a voulu que nous possedions. Encore est-il si glissant & si fugitif, qu'il est en la puissance du premier-venu de nous l'oster. Toutefois nous sommes tellement aueuglez, que du plus petit bien-faict que nous receuons, & duquel il est aisé de nous acquitter, nous nous en estimons infiniment redevables; & si nous auons reçu du temps, nous ne faisons pas compte de rien deuoir, bien que ce soit la seule faueur de laquelle l'homme du monde le plus reconnoissant ne scauroit iamais se reuancher.

II. Peut-estre que vous me demanderez de quelle façon ie m'y gouerne, moy qui donne ces aduertissemens? Ie vous en parleray franchement, ie fais comme fait vn homme qui ayme le luxe, & qui toutesfois ne laisse pas de prendre garde à ses affaires. Ie tiens le bureau de ma despense, & ne puis pas dire que ie ne perds rien; mais au moins puis-ie dire combien ie perds, pourquoy ie perds, & de quelle façon. Ie scauray bien rendre compte de ma pauureté. Ainsi il m'arriue la mesme chose qu'à ceux qui sont tombez en necessité par accident, & non par leur defect. Tout le monde les plaint, mais personne ne leur ayde. Mais ie ne scaurois estimer pauvre celuy qui se contente du peu qui luy reste. Toutesfois ie vous conseille de garder ce qui est à vous, & de
 commen-

commencer de bonne heure à vous rendre bon mesnager. Car comme nos peres ont estimé tres sagement, il est bien tard d'espargner le vin, quand il est à la lie; parce que non seulement ce qui reste est peu de chose, mais encore est-ce le pire du vaisseau.

EPISTRE II.

ARGUMENT.

I. La lecture de diuers liures nuit plus qu'elle ne profite.

II. Celuy là n'est pas pauvre, qui a peu, mais celuy qui desire davantage que ce qu'il a.

I. **C**E que vous m'escrivez, & ce qu'on me raconte tous les jours de vous, m'en fait esperer beaucoup de bien. Vous n'aymez pas à courir, & ne rompez pas vostre repos en changeant à toute heure de place; ceste agitation ne peut estre que d'un esprit où il y a de la maladie. Le premier argument qui nous faict iuger que nous auons l'ame tranquille, c'est quand elle demeure ferme, & s'arreste avecque foy. Toutesfois prenez vous garde que cette lecture que vous faites de beaucoup d'Autheurs & de toute sorte de liures, n'ait quelque chose de changeant & de mal asseuré. Il se faut particulièrement attacher à certains esprits, & se nourrir avec eux, si vous en voulez tirer quelque chose qui vous demeure ferme en l'entendement. Estre par tout, c'est n'estre nulle part. Ceux qui passent leur vie à voyager, font beaucoup d'hostes & point d'amis. Il en prend de mesme à ceux qui ne prennent conuersation particuliere avec pas vn esprit, mais qui passent en poste par dessus toutes choses. La viande qu'on rejette aussi-tost qu'on l'a prise, ne peut faire bien, d'autant qu'elle n'a pas le loisir de se joindre à la substance du corps. Il n'est chose au monde si contraire à la santé, que de changer trop souuent de remedes; & il n'est pas possible qu'une playe se guerisse, quand d'une heure à l'autre, on y fait essay de diuers medicamens. Iamais vne plante souuent remuee ne se peut bien enraciner; & il n'est rien de si vtile qui puisse faire du bien, en ne faisant que passer. La pluralité des liures diuise l'esprit. Ne pouuant donc lire autant de liures

que vous en pouuez auoir, c'est assez d'en auoir autant que vous en pouuez lire. Mais vous me direz que tantost vous prenez plaisir d'en voir vn, tantost vous en voulez lire vn autre. C'est le fait d'un estomach dégoufté, d'entamer plusieurs sortes de viandes, desquelles la diuersité fait plus de corruption, qu'elle n'apporte de nourriture. Lisez donc toujours les plus approuuez; & si par fois il vous vient en fantaisie de vous diuertir à la lecture des autres, vous le pouuez faire, mais reuenez tousiours aux premiers, Ne laissez passer aucun jour que vous ne vous soyiez fortifié de quelque deffence nouvelle contre la pauureté, la mort & les autres pestes de la vie. Et quand vous aurez jetté les yeux sur plusieurs choses de cette varieté, triez-en vne, & la mettez en reserue le mesme jour.

II. Pour moy, j'en fais ainsi. Je ly beaucoup pour auoir le moyen d'apprendre quelque chose. Voicy le profit que j'ay fait aujourd'huy dans Epicure; car il m'arriue quelquefois de passer au camp des ennemis, non pour me ranger de leur party, mais pour espier leurs actions. C'est, dit-il, vne chose honorable que la pauureté contente. Mais ce n'est pas pauureté, s'il y a du contentement; Et quiconque se peut accorder avec la pauureté, ne peut estre que riche. Ce n'est pas estre pauvre que d'auoir peu, mais bien de desirer davantage que ce qu'on a. Car, que nous importe combien nous auons de thresors dans nos coffres, de bled dans nos greniers, de troupeaux aux champs, d'argent à interest, si nous auons tousiours la main sur le bien de nostre voisin, & que nous ne considerions pas ce que nous auons acquis, mais ce qui nous reste à acquerir? Voulez-vous sçauoir quelle est la mesure des richesses? La premiere est d'auoir ce qui nous est necessaire, & la seconde, d'auoir ce qui nous suffit.

EPISTRE III.

ARGUMENT.

- I. Il faut penser long-temps à faire un amy ; mais après l'auoir fait , il ne luy faut tenir rien de caché.*
II. On n'est pas moins blasmable de ne se fier à personne , que de se fier à tout le monde.
III. Le Sage doit chercher le repos dans un honnestre travail.

VOUS avez mis les lettres que vous m'escriuez entre les mains d'un homme que vous me mandez estre vostre amy ; neantmoins tout aussi-tost vous m'aduertissez que ie ne luy communique pas entierement tout ce qui vous touche, & me dites que vous mesme vous n'avez pas de coustume de le faire ; si bien qu'en vne mesme heure vous l'aduouez & le desaduouez pour amy. Mais à mon aduis, vous l'avez appelé vostre amy d'un nom general, comme nous baillons le tiltre de Monsieur à ceux que nous rencontrons par la rue, quand il ne nous souuient pas assez tost de leur nom. Mais ne parlons plus de cela, & souffrez que ie vous dise, que si vous estimez quelqu'un vostre amy, à qui vous ne vous fiez autant qu'à vous mesme, vous vous abusez entierement, & ne sçavez pas ce que peut vne parfaite amitié.

I. Deliberez de toutes choses avec vostre amy ; mais deliberez de luy-mesme premierement. Apres l'amitié contractée, il faut de la confidence, deuant que de la contracter il faut du iugement ; Et ceux-là font les choses au rebours, qui contre l'aduis de Theophraste, attendent à iuger d'une personne, apres qu'ils se sont embarquez à l'aymer, & en retirent leur amitié quand ils en ont fait iugement. Quand il sera question de faire un amy, pensez-y long-temps auparavant ; quand vous y serez resolu, ne luy tenez rien de caché ; Parlez aussi confidemment avec luy qu'avec vous mesme. Viuez pourtant de telle sorte, que vous ne fassiez rien dequoy vous craigniez de vous fier, mesme à vostre ennemy. Mais parce qu'il se passe des choses que l'accoustumance a mises au rang de celles qu'on appelle secrettes, faites part à vostre amy de tous vos ennuis, & generalement de tout ce que

vous auez dans le cœur. Vous le rendrez fidele, s'il voit que vous l'ayez en cette opinion; car il aduient souuent que faisant paroistre que nous auons peur d'estre trompez, nous aduertissons les autres de nous tromper, & donnons vn honneste pretexte de faillir à ceux que nous ne tenons pas pour gens de bien. Pourquoy donc retiendray-ie en la presence de mon amy, ce que i'auray volonté de dire? Et pourquoy ne me reputeray-ie pas en sa compagnie aussi seul, que s'il n'y auoit que moy?

II. Il y en a qui content indifferemment à toutes personnes ce qui ne se doit dire qu'à leurs amis; & deschargent incontinent ce qui les demange, en l'oreille du premier venu. D'autres au contraire vont retenus à l'endroit de ceux là mesmes qu'ils ayment le plus, & rappellent tout ce qu'ils ont de secret au plus interieur de leur ame, avec tant de soupçon qu'à peine se peuuent-ils assurez de leur propre conscience. L'vn & l'autre ne valent rien; car il ne se faut ny fier, ny deffier de tout le monde. Il est vray que de ces deux vices, i'en tiendrois vn pour estre le plus honneste, & l'autre pour estre le plus assuré.

III. Auecque mesme raison pouuons-nous reprendre & ceux qui sont en vne perpetuelle inquietude, & ceux qui se reposent tousiours. Car ie ne trouue pas que ce soit industrie d'aimer la rumeur & le tumulte, mais plustost le debatement d'vne ame perplexe & trauaillée; comme aussi ie n'estime pas que ce soit repos, de ne pouuoir supporter le moindre mouuement du monde, mais dissolution & nonchalance. C'est pourquoy vous retiendrez ce que i'ay trouué dans Pomponius, qu'il y a des hommes qui se sont tellement retirez aux cachettes de la solitude, qu'ils estiment tout ce qui est au iour, estre en trouble & confusion. Ce sont deux choses qu'il faut mesler ensemble, trauailler en se reposant, & se reposer en trauaillant. Demandez-en aduis à la Nature, elle vous respondra, qu'elle a fait le iour & la nuit.

EPISTRE IV.

ARGUMENT.

- I. Du contentement de l'ame, apres qu'elle a quitté les vices.
 II. Du peu de sujet que nous auons de craindre la mort.
 III. La pauvreté qui se mesure à la regle de la Nature, est la plus grande richesse de l'homme.*

I. Continuez comme vous auez commencé, & vous hastez le plus qu'il vous sera possible, afin de gouster plus long-temps le contentement que donne l'ame, quand elle est reformée & réglée. Desia la peine qu'on prend à la reformation & au reglement est vne partie de cette jouissance; mais le plaisir qu'apporte la contemplation d'une ame, quand elle est desia pure, luisante, & sans aucune tache, est vne chose bien plus agreable. Il vous souuient combien vous fustes aise quand on vous osta la Pretexte, & qu'on vous bailla la robbe d'homme; Vous le ferez sans comparaison, beaucoup dauantage, quand apres que vous aurez quitté cette ame de jeune garçon, la Philosophie vous aura fait prendre place au nombre des hommes. Car l'âge de cette enfance se passe bien, mais, ce qui est le plus importun, les conditions de l'enfance nous demeurent; & ce que i'y trouue de pis, c'est que nous auons tout ensemble l'autorité des vieillards, & les vices des jeunes gens; non pas des jeunes gens seulement, mais des enfans. Ceux-là craignent les choses de peu d'importance, ceux-cy apprehendent mesmes celles qui ne sont point du tout, & nous auons peur des vnes & des autres.

II. Apprenez seulement, & vous trouuerez qu'il est de certaines choses qu'il faut d'autant moins redouter, qu'elles semblent apporter plus de frayeur & d'estonnement; le mal qui vient le dernier, ne peut iamais estre grand; La mort vient à vous, & s'il estoit possible qu'elle demeurast avec vous, ce seroit vn sujet de la craindre, mais il faut par force ou qu'elle n'arriue pas, ou qu'elle passe bien viste. Vous me dites qu'il est mal-aisé de conduire l'ame à cette resolution de ne faire point de cas de la mort; mais ne voyez-vous

pas combien sont petits les sujets qui ont souuent esté cause que plusieurs n'en ont tenu conte. Vn amoureux s'est pendu deuant la porte de sa Maistresse; vn esclaué importuné des mauuais traitemens de son Maistre, s'est precipité du haut de la maison en bas; vn autre qui s'en estoit fuy, a mieux aimé se mettre vn poignard dans le sein que de se laisser ramener. Et doutez-vous que la vertu n'ait autant de puissance que la peur? Il n'est pas possible que celuy-là passe la vie en assurance, qui prend trop de peine à la prolonger; il met le compte de beaucoup d'années entre les felicités qui luy semblent plus desirables. C'est ce qu'il faut que vous ayez deuant les yeux, afin que quand il sera question de déloger, vous ne le fassiez pas à regret, & ne l'embrassiez pas comme font ceux, qui en allant à vau-l'eau, trainez par la violence d'un torrent, empoignent des espines, & s'accrochent à la premiere chose qui se presente. La plus grande partie des hommes flotte entre la crainte de la mort, & les tourmens de la vie, parce qu'ils n'ont ny la volonté de viure, ny la science de mourir. Apprenez à viure à vostre aise, en laissant à part les ennuis que vous peut apporter la sollicitude de la vie. Vn bien pour grand qu'il soit ne peut resioüir celuy qui le possède, s'il ne fait compte de le pouuoir perdre, & ne tient son ame preparée à cét inconuenient. Or il n'est chose de qui la perte nous estonne si peu, que de celle laquelle estant perduë, ne se peut regretter. Il faut donc vous imaginer tout ce qui peut arriuer, mesme aux plus grands, & vous fortifier allencontre. La teste de Pompée dependit du jugement d'un pupille & d'un chastré. Celle de Crassus esprouua l'insolente cruauté d'un Parthe. Caius Cesar remit celle de Lepidus à la discretion du Tribun Decimus; & luy-mesme enfin bailla la sienne à Chereas. Iamais la Fortune ne met vn homme si haut; qu'elle ne le menasse de souffrir en soy-mesme, ce qu'elle luy permet de faire à l'endroit des autres. Il ne se faut pas fier à la bonnasse, la mer est irritée en vn moment, & bien souuent d'une heure à l'autre, les vaisseaux se perdent à l'endroit mesme où ils s'estoient sauuez auparauant. Souuenez-vous que vous pouuez auoir la gorge coupée aussi bien d'un voleur que d'un ennemy. Quand bien vous aurez vostre vie assurée contre ceux qui ont le plus de puissance, vous n'aurez rien fait, puis

que le moindre valet que vous aurez, a la puissance de vous l'oster, quand il luy plaira. Je veux dire, que quiconque méprise sa vie, est maistre de celle d'autrui. Representez-vous les exemples de ceux qui sont morts de la main de leurs domestiques, ou par vne violence découuerte, ou par surprise; vous trouuerez que la colere des Roys n'en a pas fait dauantage mourir, que le dépit & l'indignation des propres serui-teurs. Que vous importe donc si celuy de qui vous avez peur est fort ou foible, puis que le plus foible du monde est assez fort pour faire ce que vous craignez? Mais si dauanture vous tombez entre les mains de vos ennemis, le vainqueur vous fera mener à la mort? Je veux qu'il le fasse, vous fera-t-il mener autre part qu'au lieu mesme où vous allez? Pourquoy estes-vous si abusé de commencer à cette heure de sentir vne chose que vous endurez il y a desjà long-temps? Je vous dis que depuis l'heure que vous estes né, on vous mene continuellement à la mort. Ce sont les considerations qu'il nous faut auoir, si nous voulons attendre en repos cette heure der-niere, de laquelle là crainte nous rend toutes les autres plei-nes de trauail & d'inquietude.

III. -Mais il est temps de clorre ma lettre. Je m'en vay vous faire part de ce que j'ay trouué de bon aujourd'huy; cette fleur n'est non plus de mon jardin que les precedentes. La pauureté qui se mesure à la regle de nature, est la plus gran-de richesse que l'homme puisse posseder. Voulez-vous sçauoir quelle est cettè regle, & quelles bornes elle nous a prescrites, de n'auoir point de faim, point de soif, ny point de froid? Pour chasser la faim & la soif, il n'est point question de cour-tiser les portes des Grands, & de se rendre sujet à leurs froi-des mines, qui ne sont qu'autant d'affronts couuerts d'vne ap-parence extérieure d'humanité. On n'a que faire de trauerfer la mer, ny de se consumer à la suite d'vne armée. Nature ne desire rien qui ne se trouue par tout, & avecque peu d'in-commodité. C'est aux choses superflues qu'on a de là peine, & qu'il faut suer pour les acquerir. Ce sont celles-là qui nous font vser nos habits, vieillir sous les tentes, & courrir aux riuages estrangers. Ce qui suffit, se recouure sans beaucoup de difficulté.

EPISTRE V.

ARGUMENT.

- I. *Il faut estre Philosophe en effet, & non pas en apparence.*
- II. *Vne trop grande austerité de vie est ridicule & blasmable.*
- III. *L'esper & la crainte donnent la gesne à nostre ame.*

I. **I**'Approuue infiniment vostre dessein, & ie suis bien aise de ce que sans vous soucier d'aucune autre chose, vous employez tout vostre labeur à vous reformer, & vous rendre meilleur de iour en iour. Je ne vous conseille pas seulement de continuer, mais ie vous en prie. Toutefois gardez-vous de ressembler à quelques-vns, qui n'ayans pas tant de soin de bien faire que de se faire regarder, prennent plaisir à viure ou à s'habiller d'une façon extraordinaire, & remarquable. Fuyez ces façons de faire de ceux qui se laissent croistre les cheveux sans les couper, negligent leur barbe, iurent vne haine capitale aux richesses, couchent contre terre; & toutes ces sortes d'artifices, qui n'ont autre but que l'ambition, bien qu'ils la suiuent par vne voye differente de l'ordinaire. Le nom de la Philosophie n'est de soy-mesme que trop assailly d'enuieux & de calomniateurs; que sera-ce si nous commençons à nous separer de la frequentation du reste des hommes? Je veux bien que nous differions d'auec eux interieurement; mais si faut-il que nostre apparence exterieure soit populaire. Ne soyons ny superbes, ny méchaniques en nostre habillement; n'ayons point de moulure d'or, ny d'enrichissemens d'orfevrerie en nostre vaisselle d'argent; mais aussi n'estimons pas que ce soit vne grande marque de frugalité de n'en auoir point du tout. Viuons mieux que le peuple, non pas au contraire du peuple; autrement nous éloignerons de nostre compagnie, ceux de qui nous desirons l'instruction, & ferons que de peur de nous imiter en toutes nos actions, ils ne nous voudront imiter en pas vne. La premiere chose que nous promet la Philosophie, c'est le sens-commun, l'humanité naturelle, & la conuersation, de laquelle nous nous bannissons, si nous faisons des professions differentes.

II. Prenons garde que les choses mesmes par lesquelles nous

nous recherchons à nous faire admirer, ne soient celles qui nous rendent odieux & ridicules. Nostre intention est de viure selon la Nature. Or c'est vne chose contraire à la Nature de se tourmenter le corps, de mépriser les commoditez qui coustent peu, de prendre plaisir aux ordures, & de se nourrir de viandes sales, & grossieres. Comme c'est folie de fuir les choses qui sont en v'sage, & qui se recourent avec peu de peine, c'est de luxe de rechercher les delicates. La Philosophie veut bien qu'on soit sobre & content de peu; mais non pas qu'à force de l'estre par trop, on reduise le corps à n'en pouuoir plus. Il faut qu'en la sobrieté tout y soit honneste, & qu'il n'y ait rien de mechanique. Je n'aymé que cette sorte de vie. Trouuons vn temperament à la nostre entre les bonnes mœurs, & les mœurs vulgaires. Qu'il n'y ait personne qui ne connoisse nostre maniere de viure. Que tout le monde l'admire. Mais quoy? ne ferons-nous rien que ce que les autres font? N'y aura-t'il point quelque difference de nous à eux? Il y en aura certes beaucoup. Quelqu'un veut-il trouuer à redire en nous? Faisons luy connoistre que nous sommes fort dissemblables du commun des hommes. Que celui qui entre dans nostre maison, tienne plus de compte de nous que de la richesse de nos meubles. C'est vne grande moderation à l'homme d'estre aussi content d'une vaisselle de terre que d'une d'argent. Mais ie ne l'estime pas moindre en celui qui se sçait seruir de la vaisselle d'argent, comme de celle de terre. C'est auoir le cœur bien lasche que de ne pouuoir s'accommoder avec les richesses. Mais voicy le profit que j'ay fait aujourd'huy, auquel ie veux que vous preniez part. J'ay trouué dans nostre Hecaton, Que le but de nos desirs fortifie entierement les remedes qui nous sont necessaires contre la peur. Soyez exempt de souhait, & vous le ferez de crainte. Ne doutez point que deux choses si contraires ne puissent bien subsister entr'elles. Ce que ie vous dis est vray; & quoy qu'elles ne semblent pas estre d'accord, elles le sont neantmoins, & s'attachent l'une à l'autre. Car comme le prisonnier & le soldat qui luy sert de garde, sont liez à vne mesme chaîne, ainsi ces deux choses, quoy que differentes, marchent ensemble, & la peur suit l'esperance.

III. Je ne m'en étonne pas neantmoins, puis que toutes

deux mettent à la gesne vn esprit irresolu, & font doublement languir celuy qui est dans l'attente. La principale crainte de l'vn & de l'autre procede sans doute, de ce que nous ne portons point nos pensées aux choses presentes, mais les enuoyons bien loia au deuant de celles qui sont à venir. Voila comment la Preuoyance, qui fait la plus haute felicité de la vie, est changée en vn mal-heur. Les bestes sauuages fuyent les dangers qu'elles voyent deuant leurs yeux, & sont en seureté apres en estre échapées. Il n'en est pas ainsi de nous. Le passé nous fasche, l'aduenir nous met en peine, & beaucoup de biens que nous auons, nous acheminent à de grands maux. Car nostre memoire nous rameine la Crainte, qui est vne fascheuse maladie; & la Preuoyance la fait venir auant le temps. Or il n'est point d'homme qui soit reduit à ce poinct de misere, par le seul objet des choses presentes.

EPISTRE VI.

ARGUMENT.

- I. *Plus on se connoist éloigné du vice, & plus on est proche de la perfection.*
- II. *La Science est inutile, si elle ne passe des vns aux autres.*
- III. *On apprend plus par la conuersation des Doctes, que par la lecture de leurs Liures.*

I. **J**E commence à connoistre, que non seulement ie deuiens meilleur, mais qu'il se fait vne nouvelle transformation de moy-mesme. Je n'ose toutefois ny asseurer, ny croire moy-mesme qu'il ne reste plus rien en moy qu'on doieue changer. Car pourquoy n'aurois-je pas beaucoup de choses, qu'il faut necessairement, ou corriger, ou abaisser, ou porter plus haut? Cela suffit desia, ce me semble, pour apprendre à mon esprit qu'il s'est changé en mieux par la connoissance qu'il a de ses vices, que iusques icy il auoit ignorez. Il y a des malades avec lesquels on se resioit, quand ils ont senty leur mal. Je serois doncques bien aise de vous pouoir faire part d'vn changement si prompt que le mien. Car ie commencerois dès lors à mieux esperer de nostre amitié, j'entends de cette vraye amitié, que ny l'Espoir, ny la Crain-

te, ny le soin que nous auons de nos interests; ne nous peuvent faire rompre. De cette amitié, dis-je, avec laquelle les hommes meurent, & pour laquelle ils ont du plaisir à mourir. Il ne me seroit pas mal-aisé de vous en nommer plusieurs, qui n'ont pas manqué d'amis, mais bien d'amitié. Ce qui ne peut aduenir, quand il se rencontre qu'une mutuelle volonté rend aussi mutuels les desirs, dans la conjoncture des choses honnestes. D'où vient donc que cela peut arriuer ainsi entre Amis? C'est de ce qu'ils sçauent que toutes choses, voire mesme leurs plus grandes aduersitez, leur sont ordinairement communes.

II. Vous ne sçauriez croire combien ie profite de jour en jour. Montrez-moy doncques, me direz-vous, quels sont les moyens que vous auez pour cela, & faites m'en part, ie vous prie, puis qu'ils ont tant de vertu. Ie le veux; & il ne tiendra pas à moy que ie ne verse dans vostre ame tout ce que ie sçay. Car ie n'ay point de plus grand plaisir que d'apprendre afin d'instruire les autres. Aussi ne pensay-je pas qu'aucune chose, pour si vtile & si excellente qu'elle fust, me pust iamais plaire, si ie ne la sçauois que pour moy-mesme. Si l'on me vouloit donner toute la sagesse du monde, à condition que ie la possèderois moy seul, & ne l'enseignerois à personne, ie n'en voudrois point. La jouissance du bien ne peut estre agreable, si l'on n'y associe quelqu'un. Ie vous enuoyeray donc les mesmes liures, d'où i'ay tiré ces preceptes, & pour vous garentir de la peine de chercher par tout ce qu'il y a de plus vtile, ie vous marqueray les endroits que i'estime, & que i'admire le plus.

III. Sçachez neantmoins que vous ne profiterez iamais tant de la lecture des liures, que de la viue voix, & de la couuersation des honnestes gens. Il faut que vous veniez vous-mesmes sur les lieux, premierement, parce que les hommes se fient plus à leurs yeux qu'à leurs oreilles; & qu'avec cela, le chemin est long par les preceptes, mais court & facile par les exemples. Cleanthes n'eust iamais bien ressemblé à Zenon, s'il se fust contenté de l'ouïr. Il a vescu avec luy, il a veu comme il viuoit, il a remarqué ses secrets, il a estudié toutes ses actions, & a considéré si les siennes propres y estoient conformes. Platon, Aristote, & tous ces autres Philosophes qui ont introduit tant de Sectes differen-

tes, ont plus appris des mœurs de Socrate que de ses paroles. Ce n'a pas esté l'Escole, mais la compagnie d'Epicure, qui a fait grands personnages Metrodore, Hermachus, & Polienus. Je ne vous appelle pas seulement pour faire vostre profit; mais afin que vous-mesme vous puissiez estre profitable; car vous & moy nous nous soulagerons beaucoup l'un l'autre. Cependant, parce que ie vous dois selon ma coustume, la rente de ma journée, ie veux vous faire part d'une chose qui m'a aujourd'huy grandement plû dans Hecaton. Vous demandez, dit-il, ce que j'ay appris; A m'aimer moy mesme. Certes le gain qu'il a fait, n'est pas petit; il peut bien dire qu'il ne sera jamais seul, & vous pouvez bien vous assurer aussi, Que celuy qui est Amy de soy-mesme, le fera de tous.

EPISTRE VII.

ARGUMENT.

- I. *Fuir la multitude.*
- II. *La compagnie nous gaste. Il blasme les spectacles des Gladiateurs.*
- III. *Les vices s'insinuent par le nombre des exemples.*
- IV. *Il ne faut point chercher l'approbation du peuple.*

I. **V**ous me demandez ce qu'il me semble que vous devez principalement éviter; la multitude; car vous n'y ferez pas ençore seurement. Pour moy ie confesse ma foiblesse. Quand ie vais en compagnie, ie n'en reuiens jamais comme j'y suis allé. Mon équipage n'est plus en l'ordre où ie l'auois mis; il rentre chez moy quelque chose de ce que j'auois fait sortir. Il arriue aux esprits qui se remettent de quelque vieille indisposition, comme aux corps qu'une longue maladie a mis si bas, qu'ils ne peuuent prendre si peu d'air, qu'ils ne s'en trouuent mal.

II. La conuersation de beaucoup de gens nous est contraire. Il n'y en a pas vn qui ne nous loüe de quelque vice; ou qui ne nous l'imprime, ou qui ne nous en laisse quelque tache, sans que nous nous en apperceuions. Plus les compagnies sont grandes, & plus nous sommes en danger. Mais

il n'y a rien où les bonnes mœurs courent plus de fortune qu'aux theatres; car alots les vices coulent par la porte qu'on a ouuerte à la volupté. En effet i'en reuiens plus auare, plus ambitieux & plus dissolu; & qui plus est, ie me trouue avec moins de douceur, & d'humanité, pour auoir esté parmy les hommes. Je me suis aujourd'huy trouué par hazard au spectacle du midy, pensant y voir quelque farce, ou quelque bouffonnerie, & enfin quelque passe-temps qui m'ôtast le goust des cruantez qui se font aux spectacles des Gladiateurs. Au contraire tout ce que j'auois iamais veu de combats, n'estoit que misericorde. On ne s'amuse plus à des bagatelles; ce sont homicides & non autre chose. Ceux qui combattent, n'ont rien que la chemise; tout y est à descouuert; aussi ne donnent-ils point de coups qui ne portent. Il y en a beaucoup qui y trouuent plus de plaisir qu'aux ordinaires, & qu'à ceux qu'on a demandez; & certainement ils ont raison; car le fer entre par tout. Il ne se parle ny de casque ny de bouclier; aussi dequoy seruent-ils, ny toute cette dexterité qu'on apprend à l'escrime, sinon de dilayer la mort de quelque moment? Au matin on fait combattre les hommes avecque des Lions & des Ours; Mais à midy on leur met leurs spectateurs en teste. Aussi-tost qu'il y en a vn qui a tué son homme, on le met aux mains avec vn autre qui le tué; & iamais on ne laisse le victorieux en repos, iusqu'à ce qu'un autre l'ait dépesché. Enfin le peuple ne s'en va point que tout ne soit mort; tout passe par le fer & par le feu; c'est ce qui se fait tandis que le theatre n'est point empesché. Si quelqu'un a fait vne volerie, on le pend. S'il a tué, on luy fait souffrir ce qu'il a fait. Mais toy, pauvre miserable, qu'as-tu fait qu'on t'ait condamné au spectacle de toutes ces inhumanitez? Tué, brusle, frappe. Pourquoi se jette-t-il si laschement sur le fer? que n'est-il plus hardy à tuer? que ne meurt-il plus volontiers? Ils reçoient des coups s'ils refusent d'aller aux playes, & il faut que tous nuds ils cherchent l'espée l'un de l'autre, & taschent de la rencontrer. Le spectacle est-il cessé, pour faire tousiours quelque chose, on égorge des hommes; Et cependant vous ne prenez pas garde que vous baillez vn exemple qui peut tourner à vostre prejudice. Vous auez dequoy remercier les Dieux de ce que vous enseignez d'estre cruel à vn qui ne le peut apprendre.

LES EPISTRES

III. Vne ame tendre, & qui n'est pas bien imprimée du caractère de la Vertu n'est pas bien parmy la multitude. On se laisse facilement aller à ce qu'on voit faire à beaucoup de gens. Socrate mesme, Caton, & Lelius couroient fortune que la frequentation d'un si grand nombre de personnes difsemblables à leur humeur, ne leur mist l'ame en desordre, tant il est mal-aisé que ceux-là mesmes qui se tiennent en meilleure assiette, ne succombent à l'effort des vices; qui viennent en si grande troupe les'assaillir. Vn seul exemple d'avarice ou de luxure est capable de faire beaucoup de mal. Si nous viuons ordinairement avec vn homme delicat, sa conuersation peu à peu nous enerve & nous amollit. Vn voisin riche irrite nos cupiditez; il n'est point de blancheur si nette qui ne se tache, quand on l'approche de quelque chose qui ne l'est point.

IV. Que pensez-vous que puisse deuenir vn homme qui a tout vn peuple sur les bras? vous direz qu'il faut qu'il se resolue, ou d'imiter, ou de haïr, & cependant l'un & l'autre est dangereux. Il ne faut ny ressembler au nombre, parce qu'il est grand, ny haïr le grand nombre, parce qu'il ne nous ressemble pas. Reduisez-vous en vous-mesme autant que vous pourrez. Cherchez la communication de ceux qui vous peuuent donner quelque instruction, & receuez en la vostre ceux à qui vous en pouuez donner. Ce sont officés reciproques; en enseignant on est enseigné. Que l'enuie de produire vostre bel esprit ne vous fasse point entretenir toutes sortes de personnes, ny disputer publiquement. Cela seroit bon si vostre marchandise estoit propre pour le peuple; mais il n'y aura personne qui vous entende. Et si peut-estre il s'en trouue vn ou deux, il faudra que vous ayez la peine de les former vous-mesme, & les rendre capables de ce que vous leur direz. A quoy donc vous seruira ce que vous auez appris? Ne craignez point d'auoir perdu vostre peine, vous auez estudié pour vous.

Mais afin que j'aye estudié pour vn autre que pour moy, ie vous feray part de trois belles choses que j'ay rencontrées aujourd'huy, assez conformes à ce propos. Il y en aura vne que cette lettre payera comme vne dette, & les deux autres que ie vous bailleray par aduance, Voicy ce que dit Democrite. Vn homme seul m'est tout vn peuple, & tout vn

peuple m'est vn homme seul. Vn autre aussi, quel qu'il soit (car on ne sçait qui ce fust,) comme on luy demandoit que luy seruoit d'employer tant de temps apres vne chose que la difficulté rendoit si peu communicable, respondit fort pertinemment, Je me contenteray de fort peu de gens; & quand ie n'aurois personne, i'en aurois encore assez. La troisieme a bien de la grace; Epicure en est l'auteur. Il escriuoit vn jour à l'vn de ses compagnons d'estude (ce discours n'est point pour tout le monde, ie parle à vous.) Nous nous sommes vn theatre l'vn à l'autre. Ce sont-là des paroles, mon grand amy, qu'il faut auoir grauées au fond de l'ame, pour ne sentir point ce chatouillement ordinaire que nous donne l'approbation d'vn grand nombre de jugemens. Vous estes loué de beaucoup, quelle occasion trouuez-vous de vous glorifier, pour estre ce que plusieurs vous estiment? Ramenez ce que vous auez de bon à l'interieur.

EPISTRE VIII.

ARGUMENT.

- I. *La vie contemplative n'est pas inutile.*
- II. *Nous auons assez, quand nous auons ce qui nous est necessaire.*
- III. *Il louë la Philosophie.*
- IV. *Les choses casuelles ne sont point nostres.*

I. **V**OUS vous estonnez que ie vous conseille de vous separer de la multitude, & de ne chercher autre applaudissement que celui de vostre conscience, veu que tout ce que commandent les Stoïques, c'est de mourir en action. Quoy donc, pensez vous que pour estre chez moy ie demeure dans vne chaire sans me remuer? Quand ie ne veux voir personne, c'est alors que ie cherche le moyen de profiter à beaucoup. Il ne se passe iour que ie ne fasse quelque chose, & que ie ne donne encore quelque partie de la nuit à estudier. Je ne destine point d'heures au dormir, & ne permets pas à mes yeux de se clorre aussi tost que le sommeil les en sollicite. Je les tiens en besogne le plus que ie puis, & ne me repose que quand le trauail & la veille m'ont fait suc-

comber. J'ay quitté les affaires aussi bien que les hommes, & premierement les miennes. Je fay celles de ceux qui viendront apres nous. J'escry des choses qui leur soient profitables, & tasche de leur laisser des aduertissemens salutaires, comme de bons medicamens dont j'ay fait la preuue en mon propre mal. Il est vray que ie ne fuis pas entierement guerry; mais au moins il n'y a plus de chancre en mes vlceres. Je monstre aux autres vn bon chemin que ie n'ay connu que fort tard & bien las. Je leur crie, gardez vous de tout ce qui plaist au vulgaire, craignez ce que la Fortune donne. Quand vous la verrez vous rendre quelque chose, deffiez-vous d'elle, & ne passez pas plus auant. Les bestes & les poissons ne sont trompez que par quelque esperance qui les resioit. Ce que vous appelez presens de la Fortune, ce sont ses embusches. Qui voudra viure à son aise, qu'il se garde le plus qu'il pourra, de s'y laisser engluer. Ce qui rend en cela nostre misere plus déplorable, c'est la honte d'auoir pensé prendre & se trouuer pris; cette course nous emmeine dans des precipices. Quand la vie est si haut esleuée, on n'en peut sortir qu'en tombant; la prosperité nous ébranle & il n'est plus en nostre pouuoir de nous arrester, il faut faire teste, ou s'enfuir; De cette façon, la Fortune ne nous abbattra iamais, si elle nous donne quelque atteinte, ou nous effleure la peau, c'est tout ce qu'elle nous peut faire.

II. Tenez cette regle de viure, que vous trouuez saine & salutaire, de ne traicter vostre corps qu'autant qu'il en a besoin pour s'entretenir en santé, sinon il vous donnera de la peine, quand il sera question de le faire obeir à l'esprit. Mangez pour appaiser la faim, beuvez pour estancher la soif; habillez-vous pour n'auoir point de froid, & vous contentez d'vne maison où le vent & la pluye ne vous puissent offencer. Qu'elle soit ou de gazon ou de marbre, que vous importe? Vn homme est aussi bien souz du chaume, que souz de l'or. Ce qu'on adiouste pour l'embellissement n'est que superfluité. Songez, que vous n'avez rien d'admirable que l'esprit. Quand il est grand, tout luy est petit. Si ie me tiens ce langage, si ie le tiens à la posterité, ne trouuez vous pas que ie fais plus de seruice que de comparoistre à vne assignation pour plaider vne cause, ou d'aller mettre mon cachet au bas de quelque testament, ou de me trouuer au Senat
pour

pour assister vn amy de ma parole, ou de ma faueur? Croyez-moy, ceux qui semblent n'auoir point d'occupations, sont ceux qui en ont de plus dignes, ils negocient au Ciel & en la terre.

III. Mais il est temps de finir cette lettre, & l'accompagner, comme i'ay commencé, de quelque present. Ce ne sera pas à mes despens, ie vole tousiours quelque chose dans Epicure; voicy ce que i'y ay pris au iourd'huy. Seruez la Philosophie, si vous voulez auoir la liberté. Vous n'estes point remis d'vn iour à l'autre. Vous estes expedié tout aussi-tost, parce que c'est la liberté mesme que la seruir. Vous me demanderez pourquoy ie prens ces sentences plustost dans Epicure qu'en nostre escole. Mais vous, pourquoy ne les prenez vous pas plustost pour paroles sorties de la bouche de tout vn peuple, que de les attribuer à Epicure en particulier? Combien trouuez-vous de choses dans les Poëtes, que les Philosophes ont dittes ou deuoient dire? Ie ne parle point des tragedies, ny de nos moralitez, de qui la matiere a quelque chose de seuer. Mais combien trouuez-vous de belles paroles dans les farces mesmes? Combien de vers dans Publius, qui pouuoient auoir lieu dans vne tragedie? I'en rapporteray icy vn, parce qu'il concerne cette quatrième partie de Philosophie que nous venons de traiter. Il dit que les choses casuelles ne doiuent pas estre comptées pour nostres.

Vn bien n'est point à nous, quand les Cieux nous le donnent.

Il me souuient qu'autrefois vous m'en auiez dit vn de vostre façon sur le mesme suiet, qui a bien meilleure grace, & moins de paroles.

Rien n'est à nous que Fortune ait fait nostre.

En voicy encor vn de vous que ie ne veux pas laisser derriere,

Ce qu'on nous baille, on nous le peut oster.

Ie ne vous mets pas cela en compte; car il n'y auroit pas d'apparence de vous payer de ce qui est à vous.

EPISTRE IX.

ARGUMENT.

- I. *Le Sage est invincible aux incommoditez, mais non insensible. Il aime d'avoir un amy, mais n'en ayant point, il s'en peut passer.*
- II. *Il faut aimer pour estre aimé. Le contentement de faire un amy est plus grand que de l'avoir.*
- III. *Les vrais amis ne visent qu'au bien de ceux qu'ils aiment. Des amis de fortune.*
- IV. *Le Sage pour vivre heureusement, se peut passer de tout le monde, mais pour vivre, non.*
- V. *Le Sage est content de sa condition, & le fol au contraire.*

I. **V**ous me demandez mon advis de la reprehension que fait Epicure en vne epistre, de ceux qui disent que le sage est content de soy-mesme, & par consequent qu'il n'a que faire d'amis; C'est vn reproche que fait Epicure à Stilpon, & à ceux qui ont comme luy jugé que ce fust le souverain bien d'avoir vne ame insusceptible de toute apprehension. Mais nous equivoquerons, si pour exprimer l'apathé nous voulons vser du mot d'impatience, parce qu'il semblera quelquefois qu'il ait vn sens tout contraire à celuy que nous luy voudrions donner. Car nous voudrions parler de celuy de qui l'ame est si ferme & si vigoureuse, qu'il n'y a douleur quelconque qui la puisse esmouvoir; & il semblera que nous l'entendrons d'un homme floüet, tendre, & à qui seulement vne picqueure du doigt fasse perdre le jugement. Voyez donc si nous ne ferions point mieux de dire vne ame invulnerable, ou vne ame mise hors de toute souffrance. Voicy la difference qu'il y a d'eux & de nous. Nostre Sage est invincible aux incommoditez, mais non insensible; le leur y est insensible aussi. Nous auons cela de commun, que le Sage est content de soy-mesme, mais qu'il ne laisse pas d'estre bien aise d'avoir vn amy, vn voisin, vn qui loge avec luy, bien qu'il ait en soy dequoy se passer de toutes choses. Voyez s'il n'est pas bien content de soy-mesme. Si par quelque maladie ou en vn combat, vne main luy est coupée,

cét accident qui luy diminuë le corps, ne luy diminuë point son contentement; si par quelque inconuenient il perd vn œil, il se contentera de celuy qu'il aura de reste, & sera aussi satisfait mutilé de ses membres, comme s'il estoit entier. Il ne desire point ce qui luy manque; mais il aimeroit mieux qu'il ne luy manquast rien. Aussi le contentement qu'il a de soy n'est pas tel qu'il ne vueille point auoir d'amy, mais que n'en ayant point il a moyen de s'en passer. S'il le perd, il ne desespere point, parce que c'est vne place vuide qu'il peut remplir tout aussi-tost qu'il luy plaira. Comme si Phidias perd vne statuë, il en peut incontinent faire vne autre; luy tout de mesme, qui est grand Maistre en la sçience de faire des amitez, il aura bien tost recouuré ce qu'il aura perdu. Vous demandez comment il en aura si tost fait vn autre? Je le vous diray, pourueu que nous demeurions d'accord que dés cette heure, ie vous paye ce que ie vous dois, & que pour le regard de cette lettre vous n'ayez plus rien à me demander.

I I. Hecaton dit, Je vous apprendray vne recepte d'amour, sans drogue, sans herbe, & sans charme quelconque; Voulez-vous qu'on vous ayme, ayez. Les amitez nouvelles ont leurs voluptez aussi bien que les vieilles. Auoir, & faire vn amy sont choses où il y a la mesme difference qu'entre semer & recueillir. Le Philosophe Attalus disoit ordinairement, que faire les amis estoit plus doux que de les auoir, comme vn Peintre est plus aise de peindre que d'auoir peint. Cette sollicitude occupée à son ouurage luy est vn contentement extrême en son occupation. Comme il donne le dernier coup de pinceau, cette pensée s'éuanouit, parce qu'alors il ne jouit que du fruiët de son art, au lieu qu'il jouissoit de son art mesme, quand il peignoit. L'âge de vingt ans est plus capable de seruice; mais l'enfance a ie ne sçay quelle grace qui donne plus de plaisir. Reuenons à cette heure à nostre propos.

III. Encore que le sage se contente de soy-mesme; il ne laisse pas de vouloir auoir vn amy, sinon pour autre chose; au moins pour ne laisser point en friche vne vertu si belle & si louable comme l'amitié; Non point, disoit Epicure, pour auoir vne personne qui se tienne aupres de luy quand il sera malade; qui luy aide à se retirer de prison quand il y sera;

& qui l'assiste de ses biens, s'il est en nécessité. Mais au contraire pour auoir quelqu'un qui reçoive ces bons offices de luy, quand il en aura besoin. L'intention ne peut estre bonne de celuy qui fait amitié pour y trouver le remède de ses incommoditez. Il acheuera comme il a commencé; il a voulu auoir un amy qui luy ostast la chaisne des pieds, le clou n'en sera pas si tost riué, qu'il ne prenne congé de luy; Ce sont-là des amitez à la journée. Un amy qu'on a fait pour la commodité, plaira aussi long-temps qu'il en apportera. C'est pourquoy vous ne voyez qu'amis de toutes parts auprès des belles fortunes; & rien que solitude aux maisons de ceux qui sont abbatus. Les amis fuyent les occasions d'estre éprouuez, & de là viennent tant d'abominables exemples de ceux qui par crainte abandonnent lâchement, & des autres qui trahissent infidèlement ceux qui ont fait profession de bien aimer. Il ne faut pas que la fin en soit meilleure que le commencement. Quiconque s'est fait amy, parce que c'estoit son profit de l'estre, puis qu'en l'amitié il a prisé autre chose que l'amitié mesme, il n'y a point de doute que si l'argent l'en sollicite, il ne prisé quelque chose au prejudice de l'amitié. Qu'ay-je donc affaire d'auoir un amy, afin d'auoir quelqu'un de qui j'assiste les nécessitez, que j'accompagne dans le bannissement, dont ie deffende la vie aux despens de la mienne, quand il en aura besoin? Cette amitié que vous descriuez n'est pas vne amitié, mais vne negotiation, qui n'estime & ne regarde que les moyens de profiter. Il n'y a point de doute que la passion des Amans n'ait quelque chose qui ressemble à l'amitié; on peut dire que c'est vne amitié infensée. En voyez-vous quelqu'un qui ayme sa Maistresse pour le gain, pour l'ambition, ou pour l'honneur? l'amour a tant de contentement en soy mesme, qu'il neglige toute consideration extérieure, & n'allume l'ame d'autre desir que de la chose qui semble belle, & donne apparence de rendre vne reciproque affection. Se peut-il donc faire qu'une cause qui est honneste, fasse naistre vne volonté qui ne l'est point? Vous me direz que ce n'est pas à cette heure qu'il faut disputer si l'amitié est vne chose desirable de soy-mesme, ou pour quelque autre sujet. Car si de soy-mesme elle est desirable, il n'y a point de doute que celuy qui a son contentement en soy-mesme sans esperance de gain, & sans dessein

de se fortifier contre la Fortune, ne s'en puisse approcher, comme d'une chose belle en perfection. Qui en fait provision comme d'un remede aux calamitez fortuites, il l'a fait descendre de son thrône & la met au rang du commun. Le Sage se contente de soy. C'est vne parole, Lucilius, que beaucoup de gens interpretent mal, ils la separent de la communauté de toutes choses, & ne veulent point qu'elle sorte hors de sa peau. Pour bien faire, il faut distinguer. Cette proposition a des bornes, & ne s'estend pas indifferemment à toutes choses.

IV. Le Sage pour viure heureusement se peut passer de tout le monde, mais pour viure, non; Car en ce dernier il peut auoir à faire de beaucoup de choses. Mais en l'autre, il n'est question que d'auoir vne ame purgée de mauuaises affections, éluee au dessus des imaginations vulgaires, & resoluë à se rire du plus effroyable visage que la Fortune luy scauroit monstrer. Voicy la distinction qu'en fait Crysippus. Il dit que le Sage n'a faute de rien, & que toutesfois il a besoin de beaucoup de choses; le fol au contraire n'a besoin d'aucune, parce qu'il n'en scait point vser; mais il a faute de toutes. Le Sage a besoin du moins d'yeux, & d'assez d'autres choses nécessaires au seruice de la vie; mais il n'a faute d'aucune chose, parce qu'auoir faute presuppose de la nécessité; or il ny a rien qui soit nécessaire au Sage. C'est pourquoy bien qu'il soit content de soy-mesme, il ne laisse pas d'auoir besoin d'amis, & met peine d'en acquerir le plus qu'il peut, non pour viure heureusement, car c'est chose que de soy-mesme il peut faire, quand il n'auroit pas vn amy. Le souuerain bien trouue en la maison toute la provision qui luy fait besoin pour son seruice; il ne va rien emprunter dehors; il ne dépend d'autre que de soy-mesme; & s'il en vient là, que de mandier quelque chose, il est à la discretion de la Fortune, & il ne faut plus qu'il parle de sa liberté. Oüy, mais quelle triste condition sera celle du Sage, si prisonnier entre les mains des ennemis, en quelque terre lointaine, ou retenu en quelque long voyage sur mer, ou jetté par la tempeste en quelque riuage solitaire, il ne se trouue en toutes ses incommoditez secouru de l'assistance ny de la consolation d'un seul amy? Il fera ce que fit Iupiter, quand apres la resolution vniuerselle du monde toutes choses estoient retour-

nées en leur confusion première. Tandis que la nature est quelque temps sans recommencer la generation, il rappelle à soy toutes ses pensées, & se donne luy-mesme le contentement de s'entretenir. Le Sage a moyen d'en faire de mesme; il se resserre en soy-mesme, se tient compagnie, & tant que la disposition de ses affaires est en sa puissance il n'a besoin de personne que de soy. Avec ce contentement il se marie; avec ce contentement il fait des enfans; & toutesfois s'il luy falloit viure seul, il aymeroit mieux ne viure pas. L'utilité ne le porte point aux amitez, c'est l'inclination naturelle qui l'y prouoque. L'amitié, comme beaucoup d'autres choses, a ie ne sçay quelle douceur agreable à nostre goust; nous cherissons la société comme nous abhorrons la solitude. La nature, qui s'est proposée de faire viure les hommes ensemble, a voulu que les amitez eussent vn certain éguillon, qui nous sollicitast à les rechercher. Neantmoins, quoy que le Sage ayme extrêmement ses amis; qu'il prenne toute la peine qu'il peut d'en acquerir, & que bien souuent il en fasse plus d'estat que de soy-mesme, si faut-il qu'il termine en soy tout son contentement, & qu'il die ce que dit mesme Stilpon à qui s'attaque Epicure, Comme apres sa ville prise, & sa femme, & ses enfans perdus, il se retiroit tout seul, avec vn esprit à qui les aduersitez n'auoient rien osté; Demetrius, celuy qui pour le nombre des villes qu'il auoit forcées estoit appellé *Poliorcetes*, luy demandant s'il auoit rien perdu, le porte, dit-il, tout mon bien sur moy; Parole certainement qui tesmoigna la force du ressort de son ame, & qui fut victorieuse sur la victoire mesme. En effet. Demetrius l'oyant ainsi parler, fut si confus, qu'il ne sçauoit presque s'il auoit vaincu. Tout mon bien est avec moy, ma justice, ma vertu, ma temperance, ma prudence, & cette resolution que j'ay tousiours eüe de n'appeller point bien ce qu'on me peut oster, ne m'ont point esté emportées. Les voicy qui m'accompagnent aussi entieres, & aussi à moy qu' auparauant. Si nous nous estonnons de voir quelques animaux passer au trauers du feu, sans qu'il leur fasse mal, combien auons nous plus de sujet d'admirer cet homme, qui par la prise de sa ville, envelopé dans le feu, le fer, & les ruines, a trouué moyen de s'en dégager sans blessure, & sans perte. Vous voyez en cela que la conqueste de tout vn peuple est bien

plus aisée que celle d'un homme seul. Un Stoïcien tient le mesme langage, & aussi-bien que Stilpon parmy le sac & la flamme des villes prises, conserue ses biens, & les emporte en toute assurance avec foy. Il est content de foy-mesme, & limite dans ces bornes sa felicité. Ne pensez pas qu'il n'y ait que nous de qui les paroles soient releuées. Epicure mesme, qui se messe de reprendre Stilpon, a dit de semblables choses, que ie vous prie de prendre en bonne part. Quand la terre entiere, dit-il, seroit le patrimoine d'un homme seul, il est miserable, s'il ne pense pas auoir assez; ou bien, si vous l'aimez mieux en autres termes (car il faut prendre plutôt garde au sens qu'aux paroles) Quand un homme auroit l'Empire du monde, s'il ne s'estime heureux, il ne l'est point. Et afin que vous connoissiez que tout cela part d'un sens commun, & que ce sont des leçons que fait la Nature à toutes sortes d'esprits, vous trouuerez en un Poëte comique,

Il n'est heureux qui ne pense point l'estre.

Car qu'importe comment vous soyez, si vous pensez estre mal? Et quoy donc, à vostre compte un qui sera honteusement riche, & qui aura force valets, mais encore plus de maistres, sera bien-heureux, pourueu seulement qu'il vueille dire, qu'il s'estime tel? Je n'ay que faire de ce qu'il dit; Je regarde ce qu'il peut, & non pour vne fois seulement, ou pour un iour, mais ce qu'il peut continuellement. N'ayez pas peur que cette magnanimité si ferme & si resoluë, se trouue en un homme qui n'ait du merite. Il n'y a que le Sage capable de se plaire; Toute folie porte avec elle un dégouft de sa condition.

EPISTRE X.

ARGUMENT.

- I. Les meschans ne doiuent point viure seuls.*
- II. Quels doiuent estre les vœux des gens de bien.*
- III. Qu'il faut viure avec les hommes comme veus de Dieu, & parler avec Dieu, comme escoutez des hommes.*

IE suis tousiours d'un mesme aduis. Fuyez les grandes compagnies, fuyez les petites, fuyez mesme la conuer-

sation d'un homme seul; voyez où va mon iugement. Je ne sçache personne de qui ie vous permette la communication, & toutefois ie vous oze bien laisser entre vos mains. On conte que Crates, escolier de ce mesme Stilpon, de qui i'ay fait mention en ma precedente, voyant un ieune homme se promener à part, luy demanda ce qu'il faisoit seul? A quoy le ieune homme ayant respondu, qu'il s'entretenoit avec soy-mesme. Crates luy repliqua, Donnez-vous bien garde, ie vous prie, que vous ne vous entreteniez avec un homme qui ne vaille rien. Nous tenons ordinairement des gardes auprès de ceux qui pleurent une personne morte, ou qui ont quelque frayeur en l'ame, de peur qu'en la solitude il ne leur vienne quelque trouble qui les porte à se faire mal. Il faut en faire de mesme aux mal-advisez; car comme ils n'ont personne qui diuertisse leur dangereuse inclination, ils se proposent des choses pernicieuses, & iamais ne sont sans quelque imagination funeste, ou pour eux ou pour autrui. C'est alors qu'ils repassent en leur esprit tout ce qu'ils ont de mauuaises intentions; qu'ils estalent tout ce que la honte ou la crainte leur faisoit tenir caché; qu'ils prouoquent leur audace; qu'ils irritent leur paillardise, & qu'ils sollicitent leur colere par les moyens qu'ils luy mettent en auant de se vanger. Enfin tout ce que la solitude a de commodité, qui est de ne se decouvrir à personne, & de ne craindre point d'estre accusez, est perdu pour eux, ils se decouurent & se trahissent eux-mesmes. Voyez donc combien i'espere de vous, ou plustost combien ie m'en confie; car l'esperance est un nom qui ne conuient qu'aux choses, où il y a encore de l'incertitude. Je ne trouue personne à qui ie vous ayme mieux bailler en garde qu'à vous-mesme. Je me ressouviens de quelque langage que ie vous ay ouï tenir, plein à la verité d'une grandeur de courage vrayement solide, & bien conforme à la vigueur de l'ame qui le produisoit. Je m'en resioüis dès l'heure, & dis en moy-mesme, Ce ne sont pas là des paroles qui viennent du bout des levres, le fondement en est plus auant. Voicy un homme qui n'est pas fait comme beaucoup d'autres il n'a pas enuie de se perdre, c'est ainsi qu'il faut parler, c'est ainsi qu'il faut viure.

II. Prenez garde que rien ne vous fasse baisser le cœur. N'importunez point les Dieux de vous accorder ce que vous
leur

leur auiez demandé par le passé; quittez-les de vos vœux precedents; faites-en de nouveaux. Demandez-leur vne conscience sans fraude, vn esprit sans trouble, & vn corps sans malice; ce sont-là des vœux qu'il ne faut point craindre de leur faire. Ils ne font iamais mauuais visage à nos requestes, quand nous ne leur demandons rien du bien d'autrui.

III. Mais afin que selon ma coustume vous ne receuiez point ma lettre sans quelque present, ie vous diray vne chose tres-veritable que i'ay apprise dans Athenodorus. Vous pouuez dire que vous estes hors de toute passion, quand vous en estes venu là que de ne rien demander à Dieu, que vous ne luy puissiez demander tout haut, & à la veüe de tout le monde. Car au iourd'huy, quelle folie est celle des hommes? Ils ne desirent rien de si mal-honneste, qu'ils n'ayent la hardiesse de demander à Dieu, & tous leurs vœux sont autant de crimes. Si quelqu'un fait semblant de s'approcher d'eux, ils se taisent tout aussi-tost; & comptent à Dieu des choses qu'ils ont honte qu'un homme sçache. Voyez donc si nous ne pourrions point tenir cette maxime pour vne regle de vie; vivez avec les hommes, comme veü de Dieu; parlez avec Dieu comme escouté par les hommes.

EPISTRE XI.

ARGUMENT.

I. Il deffend ceux qui rougissent.

II. Les habitudes naturelles ne se peuvent changer.

III. Il se faut tousiours imaginer quelque homme d'honneur pour témoin de nos actions, afin de ne faire rien mal à propos.

IE me suis entretenu avec vn de vos amis du meilleur naturel qu'il est possible, & ay reconnu son jugement, son humeur, & sa suffisance, aussi-tost qu'il a commencé à parler. Ie pense qu'il me laissera le goust qu'il m'a donné, car en ce qu'il m'a dit, il ne pouuoit y auoir rien de préparé, parce que ie l'ay surpris. Il y auoit desia quelque temps qu'il estoit reuenu à foy, que la honte, (vn des bons signes que puisse auoir vn jeune homme) ne luy pouuoit encore sortir du visage, tant la rougeur s'y estoit ramassée de toutes

parts. C'est vne foiblesse que ie n'ay pas opinion qu'il perde iamais, quelque assurance qu'il prenne, quelque vertu qu'il acquierre, & à quelque perfection qu'il puisse arriuer.

II. Il n'est point de sagesse qui puisse rien contre les défauts que naturellement nous auons ou au corps ou en l'esprit. Ce qui naist avecque nous se peut adoucir, mais non pas vaincre. Il en est qui ne parlent iamais en grande assemblée qu'ils ne soient tout en eau, comme s'ils auoient fait quelque grand effort; d'autres à qui les genoux tremblent; d'autres à qui les dents s'entrechoquent, la langue begaye, & les lèvres ont vn mouuement qu'il ne leur est pas possible d'arrester. Il n'y a point de preceptes contre ces imperfections; la Nature veut demeurer maistresse, & que les plus forts connoissent qu'ils ne le font pas assez pour luy resister. Le rougir est du nombre de ces infirmités, & quelque grauité qu'ils ayent, il n'y a moyen de s'en parer. Il est bien vray qu'il paroist dauantage aux personnes jeunes, parce que leur sang est plus chaud, & leur peau plus deliée. Mais les plus experimentez & les plus vieux ne s'en garentissent point. Il y en a qui ne sont iamais plus dangereux que quand ils rougissent, comme s'ils auoient espendu toute leur honte. C'estoit signe que Sylla entroit en furie, quand le sang luy montoit au visage. Il n'y auoit rien de moins effronté que Pompée; iamais il ne parloit deuant deux personnes qu'il ne rougist; & dans les assemblées cela luy estoit infallible. Il me souuient qu'on fit vn jour entrer Fabianus au Senat pour porter quelque tesmoignage; Il deuint rouge, & cette honte luy donna merueilleusement bonne grace. Cela ne vient pas de foiblesse d'ame, mais de la nouueauté des choses, qui bien qu'elles n'estonnent pas, elles troublent toutesfois faute d'accoustumance, par vne facilité naturelle qu'on a de s'émouuoir. Car comme il y en a de qui le sang ne bouge iamais de sa place; Aussi en est-il qui l'ont si remuant, qu'il ne leur peut rien arriuer, que tout aussi-tost la couleur ne leur vienne au visage. La sagesse, comme i'ay dit, n'y sert de rien; autrement la nature mesme seroit en sa domination. Quoy que l'homme fasse, & quelques reglemens qu'il donne à son ame, les habitudes que le temperament du corps & la condition de sa natiuité luy donnent, ne se separeront iamais d'avec luy. On ne les peut, ny chasser quand on les a, ny faire venir

quand on ne les a point. Les Comediens qui se meslent de contrefaire nos passions, nos craintes, nos estonnemens, & nos tristesses; quand ils veulent représenter la honte, tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de baisser la teste, d'humilier leurs paroles, & tenir les yeux fichez en terre, mais il n'y a pas moyen de rougir. Le commandement & la deffence y sont inutiles. Aussi la sagesse, qui connoist bien qu'elle n'y peut de rien servir, ne nous y promet point de remede; c'est vne chose qui vient sans qu'on l'appelle; & qui s'en reua, sans qu'on la chasse, comme ne dependant d'ailleurs que de sa propre iurisdiction.

Ma lettre veut que ie la finisse par vne sentence; en voicy vne tres-vtile & tres salutaire, que ie voudrois qui vous fust grauée au cœur.

II. Il faut faire election de quelque homme de bien, & nous imaginer que nous en sommes perpetuellement éclairés, afin de ne faire, que ce que nous ferions, s'il estoit present. Ce precepte, Lucilius, est d'Epicure, qui a jugé avec raison, que nous auons besoin d'un gardien & d'un precepteur. Il ne se feroit pas la moitié des crimes qui se font, s'il ne se pouuoit rien faire qu'en la presence d'un tesmoin. Il est bon que nostre ame se propose quelque personne de merite à reuerer, & de qui l'autorité l'oblige à ne faire ny penser à aucune chose qui soit mal à propos. O que bien heureux est celuy que non seulement l'aspect, mais le penser seulement de quelque personne venerable peut corriger & faire deuenir homme de bien! & bien-heureux celuy tout de mesme, qui en peut tellement respecter vn autre, qu'il n'en faut que la seule souuenance, pour le remettre, ou le retenir en son deuoir! Quiconque est capable de rendre ce respect fera bien-tost digne de le recevoir. Je vous conseille donc de choisir Caton. S'il vous semble trop roide, prenez Lælius, qui n'est pas si bandé, où bien quelque autre de qui la parole, la vie, & le visage, où se manifeste l'interieur, vous seront plus agreables. Montrez-le vous à toute heure, ou pour estre en sa garde, ou pour vous composer à son imitation. Je vous dis encor vn coup, que nous auons besoin de quelqu'un sur lequel nous prenions les preceptes de nostre vie. Sans vne reigle il est impossible de redresser ce qui n'est pas droit.

EPISTRE XII.

ARGUMENT.

I. Toutes choses representent à l'homme sa vieillesse.

II. La vieillesse n'est pas sans plaisir.

III. Estre préparé à mourir tous les iours.

IV. Il est en nous de finir nos miseres, quand il nous plait.

I. DE quelque part que ie me tourne, ie trouue par tout des tesmoignages que ie suis vieux. Je m'en estois allé en ma maison aux champs, & me plaignois de ce qu'il me coustoit à l'entretenir; la responce de mon fermier fut, que ce n'estoit pas sa faute, mais que le bastiment estoit vieil; & cependant il n'y auoit rien que ie n'eusse fait faire. Que dois-je penser de moy, si le temps a vsé les pierres qui sont de mon âge? Cela m'ayant mis en colere, ie pris le premier subiet qui se presenta de m'attaquer à luy, & luy dis; Il paroist à voir ces arbres qu'ils sont mal entretenus, ils n'ont point de feuilles, les branches en sont tortuës & pleines de nœuds, & la tige en est mal faite & moussüe. Si vous auiez esté curieux de les déchauffer, & de leur rafraichir la racine, ils ne feroient pas comme cela. Il me iure qu'il y faisoit tout ce qui s'y pouuoit faire, & qu'il n'estoit pas possible d'en auoir plus de soin qu'il en auoit, mais que les arbres estoient vieux. Cecy demeure entre nous; Je les ay plantez, & en ay veu les premieres fucilles. Comme ie me tourne vers la porte, ie demande qui est ce bon homme, qu'on a mis là si à propos à la porte comme prest à porter en terre? Où l'auiez-vous pris? qui vous a fait apporter ceans le mort d'une autre maison? Ne me reconnoissez vous point, me dit alors luy mesme, ie suis Felicio, que vous auez tant aymé, le fils de Philositus vostre Fermier. Je vous iure, disie, qu'il n'est pas en son bon sens. Mais que vous en semble? n'est-ce pas là vn homme bienfait pour l'auoir aimé? Voyez comment cela se peut faire; les dents luy tombent.

II. J'ay cette obligation à ma maison, qu'en quelque part que ie regarde, ie voy des marques de mon âge. Embrassons-la, & faisons amitié avec elle. Elle a des plaisirs, pourueu

qu'on les sçaches prendre. Les pommes ne sont iamais meilleures, que quand la saison s'en passe. La principale beauté de l'enfance est en la sortie. Le dernier verre de vin semble tousiours le meilleur aux yurongnes, parce que c'est celuy qui les noye, & qui les met les jambes en haut. Le plus doux de la volupté de l'homme est en la fin. L'âge qui commence à descendre, & qui toutesfois n'est point encore au precipice, est celuy qui nous contente le plus; Et ie croy que celuy là mesme qui est à l'extremité n'est pas sans plaisir. Quand il n'en auroit point d'autre, ce ne luy est pas peu de volupté que de n'auoir que faire de voluptez. Qu'un homme a de repos en l'esprit, quand ses passions ont pris congé de luy ?

III. Vous me dites que c'est chose fascheuse de se voir à deux doigts de la mort. Premièrement vn vieil homme n'a pas plus de fuiet d'y penser qu'un ieune, car c'est vne chose où nous ne sommes pas appellez par le nombre des ans; & puis il n'y a personne si chargée de iours, qui avec apparence ne se puisse promettre d'en viure encor vn. Or vn iour est vn degré de nostre vie. Tout nostre aage est vn ouurage à pieces qui a comme des cercles les vns dans les autres, les moindres enfermez dans les plus grands. Il y en a vn qui enferme tous les autres. C'est celuy qui embrasse le temps depuis la naissance iusqu'à la mort. L'autre enferme les ans de nostre adolescence, nostre enfance est contenue en l'autre, & puis il y a l'an où sont comprises toutes les saisons qui par leur multiplication accomplissent le cours de nostre vie. Le mois n'a pas tant de rondeur, & le iour encore moins. Toutesfois aussi bien que les autres il va du commencement à la fin; il marche du leuant au couchant. C'est pourquoy Heraclitus, qui pour ses façons de parler mal intelligibles, a eu le nom de *Tenebreux*, a dit, que tout iour est pareil à l'autre. Ce que les vns ont interpreté, qu'un iour est pareil à l'autre en nombre d'heures, & ils ne mentent point. Car si le iour est vne espace de vingt-quatre heures, il faut necessairement que tous les iours soient égaux, parce que ce qui se perd au iour, se trouue en la nuit. Les autres entendent que tous les iours se ressemblent, d'autant qu'au plus long espace de temps qui puisse estre, vous ne pouuez voir autre chose que ce que vous voyez en vn iour, la lumiere, les tenebres, &

les vicissitudes alternatiues du monde. Le Soleil fait cette égalité par sa vitesse réglée, qui iamais ne fait plus de chemin vne fois que l'autre. C'est pourquoy il n'y a iour qu'il ne faille employer, comme si c'estoit celuy de la retraite, & qui acheuast la carrière de la vie. Ce Pacuius, que le bon usage rendit propriétaire de la Syrie, après que tous les soirs il s'estoit enseuely dans le vin & dans ses festins mortuaires, comme s'il eust fait luy-mesme ses funérailles, estoit porté de sa table en sa chambre, parmy les applaudissemens de ses valets, avec vn concert de musique, qui chantoit, *il a vescu, il a vescu*, & il ne se passoit point de iour que cette ceremonie ne s'observast. Faisons en gens de bien, ce qu'il faisoit en meschant; ne nous allons point coucher sans dire avec vne façon qui témoigne nostre contentement,

Au gré de mes destins j'ay mon cours acheué.

Si Dieu permet qu'une autre fois nous voyons le soleil, à la bonne heure. Vn homme est très-heureux, & se peut vrayement dire à soy, qui ne se gescne point dans l'attente du lendemain. Quiconque a dit, *J'ay vescu*, ne se leue iamais que son profit ne luy soit assuré.

IV. Mais il est temps de fermer ma lettre, Il me semble que j'oy que vous demandez si elle vous doit aller treuuef les mains vuides. Ne vous en mettez pas en penie, elle portera quelque chose, & non pas vne seule chose, mais beaucoup. Car y a-t'il rien de plus estimable que ceste parole que ie luy baille pour vous porter? C'est vne chose tres-fascheuse de viure en necessité, mais il n'y a point de necessité qui nous oblige d'y viure. Pourquoy n'y en a-t'il point? parce que de tous costez nous ne voyons que des chemins bien courts & bien aisez, qui nous menent à la liberté. Rendons graces à Dieu, que de tous ceux qui veulent s'en aller du monde, pas vn n'y peut estre retenu. Nous en sortirons, si tost que nous en aurons enuie, & foulerons aux pieds toutes les necessitez qui nous en voudroient empescher. Oüy, mais direz-vous, cela vient de la boutique d'Epicure. Pourquoy faites-vous vn present du bien d'autruy? Ce qui est veritable, est mien. Je ne veux cesser de vous alleguer Epicure, afin que ces Sectaires qui avecque passion s'attachent aux opinions particulieres de quelqu'un, & regardent, non ce

qui est dit, mais par qui, sçachent que quand les choses sont parfaitement bonnes, tout le monde a droit d'en prendre sa part.

EPISTRE XIII.

ARGUMENT.

I. Nul ne peut sçavoir sa force, sans l'auoir esprouuée.

II. Les apprehensions du mal à venir, sont quelques fois fausses, & tousiours inutiles.

III. Les vieillards qui ont des esperances, & font des desseins, sont ridicules.

I. Vous avez assez de cœur, ie le sçay bien, puis que deuant que la Philosophie vous eust fortifié, vous preniez desia plaisir à contester avec la fortune. Il faut croire qu'à cette heure, que vous estes venu aux mains avec elle, & que vous avez reconnu vostre force, vous avez bien plus de resolution. Nous ne sommes iamais asseurez de la resistance que nous pouuons faire, que nous n'ayons veu paroistre beaucoup de difficultez de toutes parts, & qu'il n'en soit venu quelques-vnes iusques à nous. C'est en cette esprouuée que se remarque vne ame vrayement genereuse, & qui n'est point capable de seruitude. Il est mal-aisé qu'un Athlete qui n'a iamais eu coup ny atteinte, puisse aller au combat avec la mesme assurance que celuy qui y a versé du sang, à qui les dents ont sonné de coups de poing, qui porté par terre d'un croc en jambe, a regagné le dessus de son ennemy; à qui, s'il est tombé, le courage est demeuré debout; & qui autant de fois qu'on l'a jetté bas, autant de fois s'est releué, tousiours opiniastre à disputer la victoire, & iamais disposé à se confesser vaincu. Pour demeurer donc en ma similitude; Vous estes beaucoup de fois tombé sous la fortune, & cependant vous ne vous estes iamais rendu; mais tousiours reuenant sur vos pieds, vous avez recommencé la lutte avecque plus de courage qu' auparauant. La vertu n'est iamais si forte qu'après qu'on l'a attaquée.

II. Toutesfois si vous le trouuez bon, voicy du secours que ie vous ameine, pour vous en seruir, selon que vous en

aurez besoin. Il y a plus de choses qui nous font peur, qu'il n'y en a qui nous font mal; & bien souvent nous sommes en peine plustost par opinion que par effect. Je ne parleray point en Stoïcien, mais ie rabattray le plus que ie pourray de la rigueur de leur doctrine, car ils ne tiennent pas que tous ces accidens qui sont les sujets ordinaires de tant de gemissemens, soient des choses qui meritent seulement qu'on en fasse cas. Laissons donc là ces grandes paroles, qui certainement sont veritables, mais que tout le monde n'est pas capable de gouster. Tout ce que ie veux dire, c'est que vous ne vous fassiez point miserable deuant le temps; puis que ce que vous apprehendez qui vous doive accabler, n'arriuera peut-estre iamais. Que s'il doit arriuer quelque iour, pour le moins il n'est pas encore arriué. Il y a des choses où nous nous affligeons plus qu'il ne faut, d'autres où nous nous affligeons plustost qu'il ne faut, & d'autres où nous nous affligeons, sans qu'il y ait de sujet de nous affliger. Nous nous augmentons la douleur aux vnes, nous la preuenons aux autres, & aux autres nous nous l'imaginons. Quant aux premieres, parce que la chose est en controuerse, & qu'il y a contestation de cause, remettons les à vne autrefois; ce qui seroit leger à mon aduis, seroit insupportable au vostre. Il s'en trouue qui rient quand on les fouette, & d'autres qui pleurent pour vne chiquenaude. Vne autre fois nous en mettrons la dispute sur le tapis, & verrons si c'est leur force ou nostre foiblesse qui les fait valoir. Faites vne chose pour moy, quand vous verrez tous ces cajoleurs qui vous diront qu'il y a bien de la compassion en vostre fait, pensez plustost à ce que vous sentez qu'à ce que vous entendez. Consultez avec vostre patience, & puis que vous sçavez mieux vos affaires que nul autre, faites vous ces questions à vous mesme; Pourquoi leur fais-je tant de pitié? D'où leur vient cette peur d'approcher de moy, comme s'il y auoit de la contagion en mon mal-heur? Y a-t-il quelque mal en cela? ou plustost n'y-a-t-il point plus de honte que de mal? N'est-ce point sans occasion que ie me tourmente, & que ie me figure du mal en vne chose qui n'en a point? Voulez-vous connoistre s'il y a sujet de vous affliger ou non? En voicy la regle. Nous nous affligeons, ou pour le present, ou pour l'aduenir, ou pour tous les deux ensemble. Du present, le
iuge-

iugement en est bien aisé à faire , si le corps est libre , s'il est en bonne disposition , & que d'ailleurs nous n'ayons pas receu d'injure qui nous ait apporté quelque douleur. Nous verrons comment tout ira demain , pour aujourd'huy nous n'auons point de besongne. Mais ie voy qu'il m'en va venir. Regardez premierement si vos conjectures ont de l'apparence : Car la pluspart du temps nous sommes en peine pour des soupçons qui n'ont point de fondement , & aussi bien qu'à la guerre nous auons de fausses allarmes. C'est chose certaine, Lucilius , que nous sommes faciles à receuoir des impressions, nous n'essayons point de conuaincre ce qui nous veut faire peur , & ne nous donnons pas le loisir de l'éplucher ; mais nous nous estonnons tout aussi-tost , & nous prenons la fuite, comme ceux qui pour vne poussiere émeuë par la course de quelque troupeau de moutons , ou pour quelque nouvelle qui n'a point d'auteur , prennent l'épouuante , & mettent leur armée en vn desordre , qu'il n'est pas bien aisé de restablir. Les choses fausses ont ie ne sçay quelle vertu de nous troubler plus que les autres. Ce qui est certain , à sa mesure, qu'il n'outrepasse point ; mais l'incertain est remis à la discretion de l'ame estonnée , pour l'imaginer grande ou petite, comme il luy plaira. De là vient qu'il n'y a point de frayeurs si pernicieuses , & si peu remediabiles que celles qui n'ont point de source ; aux autres la raison manque ; en celles-cy l'entendement. Examinons donc les choses comme il faut , & ne passons point legerement par dessus. Il est vray-semblable qu'il nous arriuera quelque mal, mais au moins il n'est pas encore vray. Combien auons-nous veu venir de choses non attendues , & combien d'attendues qui n'ont point comparu ? Ie veux que sans faillir il nous en arriue, que sert d'aller au deuant de la douleur ? L'on s'en plaindra assez tost, quand elle sera arriuée. Cependant , promettez-vous quelque chose de meilleur. Que gagnerez-vous ? le temps. Il n'est pas impossible qu'il ne suruienne des accidens , qui feront surseoir ou cesser le peril , ou l'enuoyeront de quelqu'autre costé. Il y a eu des maisons bruslées , d'où ceux qui estoient dedans, n'ont pas laissé de sortir. Il en est tombé de qui la cheute n'a fait mal à personne. L'espée a quelquefois esté retenuë sur le poinct que le bras estoit haussé pour frapper ; & il s'est trouué des criminels qui ont suruescu leur bourreau.

La mauuaïse fortune a de la legereté comme la bonne ; il peut estre , & n'estre pas : quoy que c'en soit , il n'est point, proposez-vous quelque chose de meilleur. Quelquefois sans aucun signe apparent qui presage rien de mal , l'esprit s'imprime de fausses imaginations , ou pour l'ambiguité de quelque parole , qu'il interprete à son desauantage , ou parce qu'il se persuade que quelqu'un luy veut plus de mal qu'il ne fait , & ne pense pas combien il est en colere , mais combien , s'il y estoit , il auroit moyen de luy faire déplaisir. Or il ne faut plus parler de viure , ny d'estre iamais autre que miserable , si nous voulons auoir autant de craintes , qu'il y a de choses qui nous peuvent faire mal. Le remede des absentes c'est la Preuoyance , & des presentes la Resolution. Sinon , seruez-vous d'un vice contre l'autre ; meslez de l'espoir à vostre peur. En toutes les choses que nous apprehendons , la plus apparente n'est point si certaine , qu'il est certain que nous ne sommes pas tombez en tous les perils qui nous ont fait craindre , & que nous auons esperé beaucoup de biens qui ne nous sont point arriuez. Mettez donc l'Espoir & la Crainte en la Balance , & de quelque costé qu'elle panche , rassurez-vous , & croyez ce que vous aimez le mieux. Si la pluralité des opinions est pour la Crainte , attachez-vous à son contraire , & cessez de vous affliger. Souuenez-vous que c'est la coustume de la pluspart des hommes , d'estre en vne anxiete perpetuelle , encore qu'ils n'ayent point de mal , & qu'il ne leur en doie point arriuer. Depuis qu'ils sont ébranlez , il n'y a plus de moyen qu'ils s'arrestent , & qu'ils vueillent reduire leur crainte à la verité. Pas vn ne dit , c'est vn homme de neant , que celuy qui me l'a dit , ou c'est vn menteur , ou c'est vn niais à qui l'on a fait croire ce qu'on a voulu. Nous nous laissons aller à tous les rapports qu'on nous fait. L'incertain nous épouuante , comme le certain ; & parce que nous ne gardons point de mesure , il se forme vne peur de ce qui n'estoit que scrupule seulement. J'ay honte de parler avecque vous de cette façon , & de vous donner de si foibles remedes. Quelqu'un vous dira peut-estre , que cela n'arriuera pas ; & vous , dites-luy , quand il arriueroit , qu'en sera-t'il ? nous verrons ce qu'il en fera ; s'il arriue , ce sera peut-estre pour mon bien , ma mort fera de l'honneur à ma vie. La ciguë a fait la reputation de Socrate. Ostez à Caton ce poignard protecteur

de la liberté, vous ne luy laisserez pas beaucoup de gloire. Je suis trop long à vous proposer, vous n'en auez pas de besoin. C'est assez de vous aduertir. Je vous pousse du costé où vostre inclination vous meine; ie ne vous dis rien à quoy vous ne soyez né. Ayez d'autant plus de soin d'accroistre vne chose qui est vostre, & prenez plus de peine à l'embellir.

III. Je m'en vay finir ma lettre, après y auoir mis sa marque, c'est à dire, après luy auoir baillé quelque parole magnifique à vous porter: Entre les autres maux qu'à la folie, elle a encore celuy-cy, qu'elle commence tous les iours de viure. Considerez, Lucilius, ce que veut dire cela; & vous verrez combien a peu de grace la legereté des hommes, qui font chaque iour de nouveaux fondemens de leur vie, & commencent des desseins au monde, sur le poinct qu'ils sont prests d'en partir. Regardez-les tous vn à vn; vous verrez des vieillards courir après les honneurs, se preparer à des voyages, & entreprendre des affaires avec autant de passion & d'esperance, que s'ils n'auoient que vingt ans. Mais y a-t-il rien au monde de plus honteux que de commencer à viure, quand l'âge commande de mourir? Je ne vous dirois pas qui est l'autheur de cette sentence, si ce n'estoit qu'elle est des plus secretes, & des moins publiées de celles d'Epicure, que ie vous ay protesté que ie louërois, & adopterois, quand elles me sembleroient le mériter.

EPISTRE XIV.

ARGUMENT.

- I. Comment il faut aymer le corps.*
- II. Se tenir loing des Grands.*
- III. La Pauvreté nous met à couuert de l'Enuie & de la Hayne.*
- IV. Caton est blasmé de s'estre entremis des affaires, en la guerre civile.*
- V. La vie priuée est la plus seure.*
- VI. Celuy-là à plus de richesses qui s'en sçait le mieux passer.*

I. **J**E confesse que l'amitié que nous portons à nostre corps est naturelle; Je confesse aussi que nous en auons la garde, & ie ne nie pas qu'on ne luy doie accorder quelque chose,

mais ie nie qu'il se faille abaisser iusqu'à le seruir. Qui le seruirra , qui sera trop en peine pour sa conuersation , & en fera la fin où il rapportera toutes choses , il faudra qu'il se propose d'auoir beaucoup de maistres. Il nous faut comporter non comme deuant viure pour le corps , mais comme ne pouuans viure sans le corps. On ne le peut trop aymer, qu'à toute heure on ne soit trouuillé de crainte & d'inquietude, & qu'on ne se rende le but de toutes les injures que le malheur nous voudra procurer. Qui l'estime trop, n'estime iamais assez la vertu. I'accorde bien qu'on en ait du soin tout ce qu'on en peut auoir ; mais ie veux que ce soit de telle sorte ; qu'on le iette au feu sans regret ; quand la raison ou la foy nous obligeront à le faire , ou que nous y serons conuiez par la conseruation de nostre honneur. Euitons neantmoins non seulement les perils , mais aussi les incommoditez , tant qu'il nous sera possible ; Et retirez en vn lieu de repos , faisons ce que le deuoir nous commande , pour le parer des choses qui luy peuuent apporter du déplaisir. Il y en a , ce me semble , de trois fortes. La pauureté , les maladies , & l'injure d'un Grand , qui se proposera de nous offenser. De tous ces maux , le dernier est celuy qui nous estonne le plus , parce qu'il vient avec plus de rumeur & de tumulte. Les maux que nous auons nommez naturels , entrent chez nous en silence ; ils n'ont ny spectacle qui fasse peur à la veuë , ny bruit qu'on ne puisse ouïr sans s'effrayer. L'autre marche avec vn plus grand équipage. Ce ne sont que fers , que feux , que chaisnes , qu'espées à l'entour de luy. Vous ne luy voyez que potences , prisons , tortures , croix , pieux à trauerfer les corps d'un bout à l'autre ; que chariots à les démembrer ; que chemises poissées pour les faire brusler plus facilement ; & tout ce que l'ingenieuse rage des hommes peut encore inuenter pour l'assouissement d'une insatiable cruauté. Il ne faut donc point s'estonner si nous craignons vne chose qui nous monstre tant de funestes visages , & nous menace avec vn si formidable appareil. Car comme vn bourreau fait la douleur du patient d'autant plus grande , qu'il luy en monstre plus d'instrumens ; & qu'il y a des hommes qui succombent à la veuë des choses dont ils eussent peut-estre supporté les sentimens ; ainsi , de ces maux qui domptent nos ames , & leur font porter le ioug , il n'y a point de doute que les plus

fascheux ne soient ceux qui nous representent la diuersité du pouuoir qu'ils ont de nous tourmenter. Nous en auons d'autres qui ne sont pas moins rigoureux, comme la faim, la soif, les vlcères des intestins, les fièvres qui nous brûlent dans le corps; mais on ne les voit point, ils n'ont rien dequoy faire monstre, ny qu'ils puissent faire porter deuant eux pour nous effrayer. A ces premiers, comme aux grandes armées, il suffit pour vaincre de se monstrier, & le moyen de s'en deffendre, c'est de ne les combattre point.

II. Quand le gouuernement est populaire, il faut craindre le peuple; quand il se manie par vn conseil, ceux qui y ont du credit, & par fois quelques particuliers sur qui le peuple s'est démis de sa puissance, pour estre gouuerné par eux. Il y auroit fort à faire à gagner l'amitié de tant de personnes, c'est assez de n'en auoir point l'inimitié. Ainsi le sage ne pro-uquera iamais la colere de ceux qui ont le pouuoir, mais il l'éuitera, comme il feroit vn coup de vague s'il estoit sur la mer. En allant en Sicile vous trauezsez le destroit, vn Pilote mal-aisé ne se soucie pas des menaces du vent de Midy; qui est celuy de tous ces quartiers là que les mariniers craignent le plus; mais au lieu de tenir la gauche, il s'en va droit donner dans Caribde, c'est à dire dans les endroits où est le peril. Vn autre qui pense mieux à ses affaires, s'informe de ceux du pays, de la marée, & du iugement qu'il faut faire des nuages, & se garde bien d'approcher de ces tournoyemens si décriez par les naufrages qui s'y font. Vn homme sage en fait de mesme. Il euite le plus qu'il peut vne puissance qui luy peut nuire; mais il le fait si dextrement qu'on ne s'en apperçoit point; car en cela consiste vne bonne partie de son assurance, parce que quand vn homme fuyt vne chose, il fait iuger qu'il ne l'approuue pas.

III. Pour auiser donc à nous garantir du peuple, premierement ne luy demandons rien; il y a de la noise où il y a des competeurs. Secondement, prenons garde de n'auoir rien qu'il y ait beaucoup de profit à nous oster. N'ayons sur nous à dépouiller que le moins que nous pourrons; ce n'est point le sang qui fait respandre le sang. Si quelques-vns le font, ce n'est pas vne chose ordinaire. Il y en a plus qui demandent la bource, que la vie. Vn voleur ne met iamais la main sur vn homme nud. Les chemins les plus guettez sont libres à

ceux qui n'ont rien. Apres cela, nous auons vne vieille leçon de nos peres, qui nous enseigne de nous garder de trois choses, de la Hayne, de l'Enuie, & du Mespris. Le moyen de le faire, la sagesse nous l'apprendra, mais le temperament en est bien chatouilleux, parce qu'il est à craindre que la fuite de l'enuie ne nous meine au mespris, & que pendant què nous ferons difficulté de nous mettre au dessus des autres, nous ne leur fassions connoistre qu'ils ont moyen de se mettre au dessus de nous. Beaucoup ont eu sujet de craindre, parce qu'ils auoient dequoy estre craints. Retirons-nous de la circonference au centre; l'Enuie & le Mespris sont aussi dangereux l'un que l'autre. Il faut donc se jeter entre les bras de la Philosophie, qui a ie ne sçay quelle majesté, reuerée, ie ne dis point des gens de bien seulement, mais generalement de tous ceux qui ne sont point meschans au dernier poinct. Car quant à l'Eloquence, & aux autres choses capables de faire quelques remuemens parmy vn peuple, quiconque s'en veut preualoir, il a aussi-tost vn aduersaire en teste. Celuy-cy qui demeure coy, & ne se mesle que de ses affaires, au lieu d'estre mesprisé reçoit du respect de toute sorte de gens; & ceux-là mesmes qui ne valent rien, ne dédaignent pas de luy faire honneur. Iamais le vice n'aur l'authorité si grande, & iamais il ne se fera de conjurateurs si desesperés contre la vertu, que le nom de Philosophie ne demeure sainct & venerable eternellement. Au reste, la Philosophie mesme veut estre traittée avec de la moderation & de la tranquillité.

IV. Trouuez-vous que Caton Philosophast comme il faut, de penser par son seul aduis empescher des guerres ciuiles, de se ietter au milieu des armes de deux furieux; & tandis que les vns se bandoient contre Pompée, & les autres contre Cesar, de vouloir les auoir tous deux pour ennemis? Tout le monde n'approuuera pas qu'un homme sage voyant les choses ainsi disposées, se soit ietté parmy leur confusion & leur tumulte. Que pensez-vous faire Caton? il ne se parle plus de la liberté, c'en est fait, il y a long-temps; la question est à qui sera la Republique. Ce n'est pas là vostre affaire on élit vn maistre. Que vous importe lequel des deux soit victorieux; mais ce ne sera pas le meilleur. J'ay touché les dernieres actions de la vie de Caton; mais ses premieres ne venoient pas plus à propos au desordre, où desia les affai-

res commençoient de s'embroüiller : Dequoy luy seruit iamais tout ce qu'il sçeut crier & tempester, que d'irriter vne populace qui tantost l'enleuoit tout couuert de crachats hors de la place, & tantost du Senat le trainoit en la prison? Mais vne autre fois nous disputerons, s'il y a des choses, où le Sage, quoy que sa peine doive estre inutile, ne doive pas laisser de l'employer.

V. Cependant ie vous conseille pour n'estre point suiet à la mauuaise grace d'un Grand, d'estre de ceux qui ne s'embarrassent point dans les affaires du monde; & qui n'ont soin que de faire des Loix, qui enseignent aux hommes à faire bien. Le Sage ne fera point le reformateur des mœurs publiques, & se gardera d'attirer les yeux & la haine du peuple sur luy par vne façon de viure extraordinaire. Vous me demandez, si vous comportant de cette façon, vous ferez hors de tout danger? C'est vne chose que ie ne puis non plus promettre que la santé à un Temperant, encore que la Temperance soit l'occasion de la santé. Il se perd bien quelque vaisseau dans le port; mais que pensez vous qu'il se fasse en pleine mer? Combien eust-il couru plus de fortune, s'il eust esté d'une humeur actiue, & remuante; puis qu'en ne faisant rien, il n'a peu se garentir. Quelquefois les gens de bien ont vne mauuaise fin, ie vous l'accorde; mais ce n'est pas si souuent que les méchants. Vne botte receue dans l'habit n'oste pas à un homme la reputation de bien faire des armes. C'est assez que le sage entreprenne; le succez n'est pas de sa iurisdiction. Nous commençons les choses, la Fortune les acheue. Et pour moy ie ne me remets pas à son iugement; mais elle apporte quelquefois des ennuis, & des traueses. On ne condamne pas le voleur, tandis qu'il fait le coup. Ie vous voy tendre la main, pour auoir vostre rente accoustumée; ie vous la veux bailler en vne piece d'or. Et puis que nous auons parlé d'or, ie vous veux apprendre, comment l'usage vous en donnera plus de plaisir.

VI. Le vray moyen de bien jouir des richesses, c'est de s'en sçauoir passer. Vous voulez que ie vous nomme qui me l'a dit; voyez combien ie suis liberal, tout ce que ie vous donne, ie le prends en la bourse d'autruy. C'a esté Epicure, ou Metrodore, ou quelque autre de ceste cabale. Qu'importe qui l'ait dit? il est dit pour tout le monde. Qui ne se

peut passer de richesses, est tousiours en allarmes pour elles ; & qui est en allarme pour vne chose, n'en jouit point, il tasche tousiours d'y adjouster, & en songeant à les accroistre, il oublie de s'en seruir. Il ne bouge du Change avec quelques marchands. S'il est chez luy, c'est avecque des iettons, quelques registres en la main; & bref de maistre il deuient son procureur & son facteur.

EPISTRE XV.

ARGUMENT.

- I. L'estude & l'agitation moderée sont l'exercice de l'ame ; comme courir , sauter , aller en carosse, & parler haut, sont l'exercice du corps.*
- II. Comment il faut conduire la voix.*
- III. Celuy qui se contente de sa condition est heureux.*
- IV. Les biens de fortune ne donnent point un parfait contentement, ils sont dangereux & peu solides.*

NO's Peres auoient vne coustume que i'ay encores veuë garder de mon temps, de mettre au commencement de leurs lettres. *Si vous estes sain, tout va bien.* Nous pouons dire tout de mesme ; *Si vous Philosopher, tout va bien*, car en cela consiste la santé. Si vous ne Philosopher, vous auez l'esprit malade, & vostre corps, quelque vigoureux & valide qu'il soit, n'a que la force d'un frenetique, ou d'un furieux. Pensez-donc premierement à cette santé, & puis à l'autre. Vous en aurez bon marché, si vous auez seulement la volonté de vous bien porter. La souplesse des bras, la dilatation des espauls, & l'affermissement des reins, ne sont pas des occupations d'une ame bien-faite; & un homme de lettres ne fait rien pour luy de s'y arrester. Faites-vous si gras, & si charnu que vous pourrez, un bœuf le fera tousiours plus que vous. L'esprit qui porte un si pesant corps, est accablé de sa charge, & perd beaucoup de sa disposition; C'est pourquoy mettez vostre corps à l'estroit le plus qu'il vous sera possible; & mettez vostre esprit au large. La bonne chere a beaucoup d'incommoditez; premierement en l'exercice il se fait vne dissipation d'esprits, qui rend l'homme inhabile

inhabile à la meditation, où il est besoin de se bander. Davantage, la repletion empesche la subtilité; puis il y a vne certaine race de gens de neant, par qui nous-nous laissons conduire, ames nées à la seruitude, qui tousiours dans vne estuue, ou dans vn cabaret, pensent auoir fait vne bonne journée, quand ils se sont fondus en sueur, & d'vn repas à l'autre ils mettent si peu d'interualle, que pour se remplir, à peine ont-ils loisir de se vider. Boire & suer sont la vie d'vn Cardiaque. Il y a des exercices qui ne sont ny longs ny penibles, qui ouurent incontinent les pores, tellement qu'il ne s'y perd gueres de temps; qui est ce qu'il faut principalement considerer; comme sont la course, le mouuement des bras, en leuant quelque chose de pesant en la main, & le faut en haut, ou en auant, ou bien le Salien, autrement & plus injuriëusement appelé le faut du foullon. Prenez celuy que vous aymeriez le mieux, il ne vous donnera point de peine, quand vous-vous y ferez accoustumé. Quoy que vous fassiez, ne soyez guere auec le corps, que vous ne reueniez incontinent à l'esprit. Passez le iour & la nuict à l'exercer. C'est vne chose de peu de trauail, que vous pourrez faire au froid & au chaud, la caducité mesme de l'âge ne scauroit vous en empescher. Ayez soin de ce bien qui deuiet meilleur par le temps. Ce n'est pas que ie vueille que vous ne soyez iamais sans vn liure, ou sans des tablettes à la main. L'esprit mesme a besoin de quelque treve, non pour s'aneantir, mais pour se relascher. Le carrosse & la littere donnent de l'agitation au corps, & n'empeschent point d'estudier. Vous auez moyen d'y lire, d'y dicter, d'y parler & d'escouter, sont aussi des choses que vous pouuez faire en vous promenant. Il y a mesme quelque exercice à parler haut.

I I. Toutesfois ie ne trouuerois pas bon de faire monter la voix de degré en degré par certaines mesures, & puis la rabaisser. Que si vous cherchez de l'art à vous promener, faites venir quelqu'vn de cette race de gens à qui la faim a fait apprendre tant de nouvelles inuentions. Vous en trouuerez qui vous conduiront les pas avec tant de iustesse, que l'vn ne passera pas l'autre, qui prendront garde iusques à l'enfleure de vos iouës, & vous donneront autant de leurs ceremonies, que vostre patience à les croire, sera capable d'en souffrir. Et quoy donc? tout aussi tost que i'ouuiray la bou-

che, il faudra que ie crie tout aussi haut que ie pourray. C'est vne chose si naturelle de hauffer la voix tout bellement, que ceux-là mesme qui plaident, gardent cet ordre de parler au commencement, & de ne crier que sur la fin. On n'en vient pas tout d'un coup à la violence & à la force. C'est pourquoy vous suiuez en cela l'humeur où vous serez; & tantost avecque vehemence vous-vous irriterez contre ce qui vous semblera blasnable, & tantost vous irez plus doucement, selon que la voix & la force des flancs vous en donneront la disposition. Quand vous serez sur le point de clore vostre propos, prenez garde que la voix ne vous tombe pas; mais qu'elle descende de telle sorte, qu'on y remarque la modestie de celuy qui la gouerne, & non pas l'intemperance d'un homme grossier & mal appris. Car il n'est pas question de s'exercer pour parler, mais de parler pour s'exercer. Je ne vous ay pas osté d'un petit boubier; mais outre cela ie vous veux faire vn present, qui ne vous sera pas desagreable, voicy vn enseignement bien digne d'estre remarqué.

III. La vie des fols n'est que chagrin, sollicitude & apprehension de l'aduenir. Demandez-vous de qui est ce precepte? de celuy-là mesme de qui sont les precedents. Mais quand nous disons la vie des fols, de quelle vie entendons-nous parler? de celle des fols à marotte, & à chaperon? Non, ie ne parle d'autres fols que de nous-mesmes, qui par des concupiscences furieuses, nous laissons emporter à des choses nuisibles, ou pour le moins incapables de nous saouler iamais; qui sommes tousiours mal-contens parmy tant d'occasions de contentement, & qui ne pensons iamais combien l'esprit a de repos, qui ne desire rien; & de generosité, celuy qui pense estre pourueu de toutes choses, & ne s'attend point à ce que la fortune luy voudra donner. Representez-vous donc à toute heure la felicité de vostre condition. Quand vous aurez regardé combien il y en a qui vous passent, regardez combien il y en a qui vous suiuent. Vous estes ingrat aux Dieux, & à vostre propre vie, si vous ne considerez combien vous auez deuancé de personnes. Mais qu'avez-vous affaire des autres, puis-que vous-vous estes deuancé vous-mesme? Donnez-vous des bornes, qu'il vous soit impossible de passer, quand vous le voudriez.

IV. La durée de ces biens dangereux n'est pas éternelle, & bien souvent l'esperance en est meilleure que la possession. S'il y auoit quelque chose de solide, il y auroit dequoy se rassasier ; mais l'alteration ne se passe point pour en boire, & tousiours nostre soif trouue quelque chose qui la sollicite par l'apparence specieuse d'un breuuage bien préparé. Puis que ce sont des choses qui roulent encore entre les incertitudes du temps à venir, pourquoy veux-je plustost impetrer de la fortune qu'elle me les donne, que de moy, que ie ne les demande point ? Or à quelle fin les demanderay-je, sinon qu'il ne me souuienne du tout plus de la foiblesse de ma condition ? Amasseray-je ? Pourquoy faire ? pour auoir de la peine ? ie suis au dernier iour de ma vie, & si ie n'y suis, ie n'en puis estre bien éloigné.

EPISTRE XVI.

ARGUMENT.

- I. La Philosophie doit estre la guide de l'homme.
- II. La Philosophie est utile à l'homme, soit qu'une Prouidence éternelle gouuerne le monde, ou que les choses arriuent fortuitement, dautant qu'elle enseigne à obeir à Dieu, & à souffrir les aduersitez avec patience.
- III. Celuy qui se regle par les loix de la Nature est riche, qui par celles de l'opinion est pauvre.

I. **I**E ne doute pas que vous ne sçachiez bien qu'on ne peut viure, ie ne dis pas heureusement, mais passablement, sans l'estude de la sagesse ; & que selon le progres qu'on y fait, on approche plus ou moins de la parfaite felicité. Mais ce n'est pas tout que de le sçauoir, si par vne meditation continuelle on ne tâche de se confirmer en ceste opinion. Les sages resolutions sont plus fortes à garder qu'à prendre. Il faut perseuerer, & ne cesser iamais de vous fortifier, que vous n'ayez fait vn bon naturel de ce qui n'est qu'une bonne volonté. Vous n'avez que faire avecque moy de tant de paroles, ny de si longues protestations, ie voy bien le profit que vous auez fait. Ie sçay d'où vient ce que vous m'escriuez, il n'y a ny fard ny déguisement. Toutesfois pour vous

dire franchement ce que i'en pense, i'en ay desia beaucoup d'esperance, mais de confiance ie n'en puis encore auoir. Faite le mesme scrupule que ie fais, ne soyez ny prompt ny facile à presumer de vous. Epluchez vous bien, fouillez-vous par tout, & ne laissez rien, où vous ne regardiez. Sur tout aduisez, si vous n'apprenez point plustost à Philosopher qu'à viure.

II. La Philosophie n'est pas vne besongne vulgaire, ny faite pour seruir de monstre. Il y faut moins de langage que d'execution; on ne l'apprend pas pour nous faire passer le temps, & empescher que nostre repos ne nous ennuye. C'est elle qui forme & qui façonne l'esprit, qui donne des regles à la vie, qui dirige les actions, monstre ce qu'il faut faire, & ne faire pas; Et assise continuellement au timon de la barque, elle nous fait sans naufrage passer au milieu de tout ce que la mer a de perils; qui ne l'a point, n'est iamais sans apprehension. Il arriue d'une heure à l'autre vn nombre infiny d'affaires où nous auons besoin de conseil; C'est d'elle qu'il le faut prendre. Mais, dira quelqu'un, Que me sert la Philosophie, s'il y a vn Destin? que me sert-elle, si Dieu gouerne le monde? que me sert-elle, si tout arriue fortuitement? Car ce qui est certain, est consequemment immuable, & quant à ce qui ne l'est pas, quel moyen puis-ie auoir de me preparer à l'encontre? Soit que Dieu par son decret ait preuenu mon conseil, & ordonné ce que ie dois faire, quoy que ie delibere, il demeure tousiours au pouuoir de la Fortune de faire l'euenement bon ou mauuais, comme il luy plaira. Prenez de ces deux opinions celle qui vous semblera la plus vray semblable, ou les receuez toutes ensemble. Quoy qu'il en soit, il faut tousiours Philosopher, soit que le Destin nous ait soubmis à des loix inuariales, soit que Dieu preside sur l'Vniuers & dispose de ce qui s'y passe, soit que la Fortune pousse, & tourne en desordre les choses du monde, c'est tousiours à la Philosophie qu'il faut auoir recours, pour nous garantir. C'est d'elle qu'il faut apprendre à obeir librement à Dieu, à vouloir ce qu'il veut, & sans se rendre iamais à la Fortune, a supporter constamment les choses que par nostre preuoyance nous n'aurons pû destourner. Mais il n'est pas temps de disputer s'il y a des choses de nostre iurisdiction, si la Prouidence commande, si nous sommes trainez

par la chaisne des destins, ou si sans ordre & sans regle toutes choses arriuent casuellement, ie m'en remets à l'aduertissement que i'auois commencé à vous donner, que vous ne laissiez point refroidir cette belle ardeur que vous auez, & que vous teniez vostre ame si ferme en la posture où vous l'auiez mise, que vous fassiez vne habitude de ce qui n'est qu'un transport. Ie voy bien que dès le commencement de cette lettre, vous auez fait compte qu'elle ne viendroit pas sans estre accompagnée de quelque present. Cherchez bien, & vous le trouuerez.

III. Au reste ne vous estonnez point de me voir si liberal, ie vous donne encor du bien d'autruy. Mais pourquoy dis-ie du bien d'autruy ? Tout ce qui est bien dit, de quelque part qu'il vienne, ie fais estat qu'il est de moy, comme cecy d'Epicure. Si vous vous reglez par la Nature, vous ne ferez iamais pauvre. Si par Opinion, vous ne ferez iamais riche. Il faut peu de chose à Nature, rien ne suffit à l'Opinion. Ayez des biens plus que la Fortune n'en donna iamais à vn homme seul; possédez en vne condition priuée ce qui contenteroit vn Roy; soyez vestu d'habits où le clinquant cache la matiere; parez vos maisons de marbre, afin que ce ne soit pas assez d'auoir des richesses, si vous ne marchez dessus. Adjoustez à ces delices des statuës & des tableaux, & generalement tout ce que l'Art a iamais fait pour l'assouuissement du luxe, ce ne vous seront que des aiguillons pour vous prouoquer à desirer quelque chose de plus grand & de plus beau. Les desirs de la Nature sont limitez, ceux de l'Opinion n'ont rien où ils puissent s'arrester, parce qu'une chose fausse n'a point de bornes. Qui va par le chemin, trouue quelque bout; qui est égaré, n'en trouue point. Retirez-vous des vanitez, & quand vous voudrez sçauoir si le souhait que vous faites est selon la Nature, ou selon l'Opinion, regardez s'il se peut arrester en quelque lieu. Si apres auoir marché longtemps vous trouuez que vous n'estes point encor au bout du chemin, faites estat que ce que vous desirez n'est point naturel.

EPISTRE XVII.

ARGUMENT.

- I. L'apprehension de l'estat de nos affaires ne nous doit point destourner de l'estude de la Philosophie.*
- II. Louange de la Pauvreté.*
- III. Celuy qui veut premierement amasser du bien, & puis s'adonner à la Philosophie, fait la fin de ce qui doit estre le commencement.*
- IV. Il ne faut ny pour la pauvreté ny pour l'indigence se retirer de la Philosophie.*
- V. Le Sage n'a faute de rien, parce que la Nature se contente de peu; mais le riche vit dans les inquietudes, & a faute de tout.*
- VI. Les richesses ne mettent pas fin aux miseres, mais elles les changent.*

A Bandonnez tout ce que vous avez, si vous estes sage; ou pour mieux dire, si vous le voulez estre, ne pensez qu'à trouver la tranquillité d'esprit. Voyez où elle est, & y courez le plus diligemment que vous pourrez. Si quelque chose vous accroche, que vous ne puissiez démesler, coupez-là. Vous vous excusez que les affaires de vostre maison vous retardent, & dites qu'auant que de rien entreprendre, vous les voulez mettre en tel estat, que vous en puissiez vivre sans rien faire, afin que la pauvreté ne puisse ny vous fâcher, ny vous donner sujet de fâcher personne. En cela vous tenez vn langage qui montre que vous ne connoissez ny la nature, ny la force du bien où vous pretendez. Vous remarquez assez combien toute la Philosophie est profitable; mais en ce qui est de ses parties vous n'y portez pas les yeux si près qu'il seroit besoin. Vous ne sçavez pas qu'il n'est point d'occurrence où nous n'en puissions tirer du secours, & que nous ne pouuons auoir de si grandes affaires, que son pouuoir ne s'y estende, ny de si petites, qu'elle ne s'y abaisse pour nous y subuenir. Croyez-moy, demandez-luy ce que vous avez à faire, ie m'asseure qu'elle ne vous conseillera pas de vous aller seoir en vn comptoir. Le delay que vous demandez de pouruoir à vos affaires, n'est-ce pas afin que

la pauvreté ne vous puisse incommoder ? Mais que direz-vous, si au lieu de la craindre, on vous fait voir que vous avez occasion de la desirer. Assez de gens estoient nez à la Philosophie, & s'y fussent dignement employez, si les richesses ne leur en eussent osté le moyen.

II. La pauvreté n'a ny faix qui la presse, ny appréhension qui la trouble. Si l'allarme sonne, elle sçait bien que ce n'est pas à elle qu'on en veut. S'il faut sortir, elle est prestee, & cherche par où elle sortira, & non pas ce qu'elle pourra emporter. S'il se faut mettre sur mer, il n'y a point pour cela de rumeur au port, les rivages ne sont point couverts de ceux de son train. Elle n'est point suivie d'une troupe de valets si grande qu'il n'y ait pas assez de viures dans le pays pour les nourrir. Peu de ventres sont aisez à paistre quand ils sont reglez, & qu'ils ne desirent que ce qu'il faut de viande pour estre nourris. La faim couste peu, la friandise beaucoup. Tout ce que veut la Pauvreté, c'est de se pouvoir contenter des choses qui luy sont nécessaires. Pourquoi donc refuserez-vous sa compagnie, puis que les riches mesmes, qui ont bon iugement, la prennent pour exemple, & empruntent de sa vie le regime de la leur ? Voulez-vous que vostre esprit se fournisse de belles conceptions ? Soyez pauvre, ou vivez en pauvre. Il est impossible d'estudier avec fruit sans la frugalité; & la frugalité n'est autre chose qu'une pauvreté volontaire.

III. Laissez-moy donc ces excuses, Je ne suis pas encore bien; il me manque encore quelque chose; quand ie l'auray, ie ne veux plus faire que Philosopher. Mais voyez la faute que vous faites, ce que vous vous proposez d'acquérir, apres que vous aurez toute autre chose, c'est ce que vous devez avoir, avant que de rien acquérir. Vous faites la fin de ce qui doit estre le commencement. Vous dittes que vous voulez acquérir de quoy viure; Apprenez par mesme moyen de quelle façon il le faut acquérir. Si quelque chose vous empesche de bien viure, elle ne vous empesche pas de bien mourir; il ne faut ny pour la pauvreté, ny pour l'indigence mesme se retirer de la Philosophie.

IV. Quand il seroit question d'en venir à ces extremittez de faim, qu'on a veües en beaucoup de sieges, il se faut résoudre à les supporter. Pourquoi ne souffrirons-nous en l'ac-

quisition d'une liberté perpetuelle, & qui nous assure contre toutes les menaces du Ciel & de la terre, ce que tant de fois on a souffert en des occasions où tout le loyer de la patience n'estoit que de ne tomber point à la discretion du victorieux ? Il y faut aller, & deust-on mourir de faim. Il s'est veu des armées reduites à la necessité de toutes choses, qui ont vescu de racines, & mangé des ordures qui feroient mal au cœur à reciter, & tout cela sans autre suiet que pour regner, & ce qui vous semblera plus estrange, pour regner dans le Royaume d'autrui. Se trouuera-t'il quelqu'un si lâche que pour se demesler des fureurs où le monde l'engage, il apprehende de supporter la pauvreté ? C'est donc vne folie de se proposer d'acquiescer premierement du bien. Il ne coûte rien pour aller trouver la Philosophie. Vous avez raison de dire, quand il ne vous manquera plus rien, vous voudrez avoir aussi la sagesse ; ce sera la dernière piece de la vie, & s'il faut ainsi parler, la bonne mesure. Voulez-vous bien faire ? si vous avez quelque chose, commencez dès maintenant à philosopher, car que sçavez-vous si vous n'en avez point desia plus qu'il ne vous en faut ?

V. Si vous n'avez rien, cherchez premierement la Philosophie, & puis vous penserez au reste. Oüy, mais j'auray faite de ce qui me sera nécessaire. Cela ne se peut, parce que la Nature est contente de peu de chose, & le Sage s'accommode à la Nature. S'il se trouue réduit à des necessitez irremediabiles, il ne marchandera point à quitter le monde, & se deliurer luy-mesme de son importunité. S'il a de quoy pouvoir allonger sa vie, sans desirer davantage, il trouvera ce qu'il luy faut pour sa bouche & pour ses habits. Il s'entretiendra doucement, il verra les occupations des riches, & la peine que prennent ceux qui le veulent estre ; & vuide de toutes inquietudes il dira en luy mesme ; Que ces pauvres gens sont mal-advisez de prendre vn si long chemin, & d'attendre ou les interets de leur argent, ou le profit de leur marchandise, ou la succession de quelque vieillard ! Ce que la sagesse baille, vous l'avez content. Elle fait tout d'un coup vn homme riche, en luy apprenant à ne se soucier point de l'estre. Ce sont là des choses qui ne vous touchent point. Je fais plus de cas de vous que des riches. En vn bon siecle, vous en auriez trop.

VI. Sans la mauuaise coustume, que ie vous ay fait prendre, ie pouuois icy clorre ma lettre. On ne fait iamais la reuerence aux Rois des Parthes, sans leur faire quelque present, & ie ne vous puis dire adieu, qu'il ne m'en couste quelque chose. Que sera-ce ? Epicure me le prestera. Plusieurs pour auoir acquis du bien, n'ont pas finy leurs miseres, mais les ont changées. Ie ne m'en ébahis pas, le vice n'est pas aux choses, il est en l'esprit. Ce qui les dégoustoit en la pauureté, les dégouste aux richesses. Comme il n'importe au malade que son lit soit d'or, ou de bois, parce qu'en quelque lieu qu'on le mette, son indisposition ne le quitte point, aussi depuis qu'un esprit n'est pas sain, mettez-le parmy les richesses, ou parmy la pauureté, c'est tout vn, il ne peut aller nulle part, où sa maladie ne le suiue.

EPISTRE XVIII.

ARGUMENT.

- I. *Le Sage doit estre moderé dans les débauches publiques, s'il ne les peut fuir tout à fait.*
- II. *Nous deuons quelquefois faire essay de l'Abstinence & de la Pauureté, & au milieu des caresses de la Fortune, nous resoudre à ses outrages.*
- III. *Où il y a trop de colere, il n'y a iamais assez de iugement.*

I. **N**OVS sommes au mois de Decembre. C'est vne saison où tout va par escuelles. Le luxe n'a point de loix, chacun fait le plus de bruit qu'il peut, comme si les Saturnales estoient quelque autre chose que les iours ouuriers; Et certainement il faut auoier que la difference y est si petite que ie trouue que celuy-là rencontra fort bien, qui dit que Decembre, qui n'estoit autrefois qu'un mois, estoit à cette heure vn an entier. Si vous estiez icy, ie scaurois volontiers ce que vous seriez d'auis de faire, si nous ferions comme de coustume, ou si pour ne sembler pas auoir des mœurs particulieres, nous mettrions robbe bas, & ferions la débauche comme les autres. Car aujourd'huy pour passer le temps nous changeons d'habits, ce qu'on ne faisoit autrefois que lors qu'il

y auoit quelque mauuaise nouvelle, ou que les choses sembloient se preparer à quelque remuement. Si ie sçay quelque chose de vostre humeur, vostre opinion seroit de prendre vne voye entre les extremités, & de faire vn peu plus de chere que d'ordinaire; mais aussi de n'aller pas iusques où va le peuple; si peut estre vous n'estiez d'avis, que c'est alors qu'il se faut tenir la bride plus haute, afin de faire monstre de la temperance, en vn temps où l'on ne voit que des exemples d'insolence & de dissolution de tous costez. Il n'y a point de preuue qui fasse mieux connoistre que l'esprit est ferme, que quand il n'y a rien d'assez attrayant pour le conuier au desordre, ny rien d'assez fort pour l'y traïner. Ce seroit bien à n'en mentir point vn trait plus courageux de demeurer sec & sobre, au milieu d'vn peuple qui ne fait qu'yurongner; mais il y a bien plus de discretion à se tirer hors de la multitude, sans monstre qu'on soit irregulier, & faire ce que font les autres, pourueu qu'on le fasse d'vne autre façon, car il n'est pas impossible de passer son temps sans se déborder.

II. Au reste, i'ay tant d'enuie d'esprouer la fermeté de vostre esprit, que suiuant les regles des grands personnages, ie suis d'aduis que vous fassiez vn essay d'estre mal nourry & mal vestu quelques iours, afin de pouuoir dire, Est-ce de cela, qu'on m'auoit fait si grand peur. Il faut dans la securité se preparer aux estonnemens, & au milieu des caresses de la fortune, se resoudre à ses outrages. Les soldats en pleine paix marchent en bataille, trauallent aux tranchées, & se lassent à des labeurs superflus, pour se fortifier aux necessaires. Voulez-vous n'auoir point de peur dans l'execution de quelque chose? assurez-vous deuant que d'y aller. Cette consideration a fait que beaucoup de gens ont voulu donner quelques iours de chaque mois à viure comme les pauvres; & se sont approchez le plus qu'ils ont peu de l'indigence, afin que iamais ils ne craignissent ce que si souuent ils auoient essayé. Ne pensez-pas que ie vous appelle simplement à quelque retranchement de vostre ordinaire, ou à manger sous quelque cabane, ou à faire quelqu'vne de ces austeritez fantastiques, où par caprice les grands vont chercher de l'appetit, quand l'assiduité des delices leur en a fait perdre le goust. Que vostre liét soit vne paillasse, vostre habit vne haire, & vostre viande du pain bis; faites cette vie-là durant trois ou

quatre iours, & quelquefois dauantage, afin que ce ne soit pas vn jeu, mais vne épreuue à bon escient; & croyez que vous aurez l'esprit bien content quand vous verrez que pour deux liards vous aurez mangé tout à vostre aise, & cognoistrez que pour vous rassasier, vous n'avez que faire d'estre en la bonne grace de la Fortune, puis qu'en dépit d'elle, il faut qu'elle vous fournisse ce qui suffit pour la nécessité. Neantmoins quoy que vous fassiez, ne vous imaginez pas auoir fait quelque chose de grand. Vous n'avez rien fait qu'une infinité d'esclaves & de pauures ne fassent. Toute la gloire qui vous en est deuë, c'est que vous le faites volontairement. La continuation ne vous en fâchera non plus que l'essay; exerçons nous seulement, & de peur que la fortune ne nous surprenne, faisons de bonne heure connoissance avecque la pauureté. Quand nous aurons sçeu combien c'est chose suportable d'estre pauures, nous en serons riches avecque moins d'apprehension. Epicure, qui estoit si sçauant en volupté, qu'il en faisoit leçon, auoit de certains iours où il ne mangeoit pas son saoul, pour voir s'il y defailloit quelque chose d'une plaine & parfait volupté, ou combien il en defailloit, & si c'estoit vne chose qui meritoit de s'en trauailler beaucoup. Cela se trouue ainsi dans les lettres qu'il escriuoit à Polienus durant le gouvernement de Charinus. Il se vante aussi qu'il ne depensoit pas vn sol à chaque repas; Et que Metrodore, qui n'estoit pas encore entierement si Philosophe, n'en depensoit pas plus d'un entier. Vous ne croyez pas qu'il y eust de quoy se souler à faire de si mauuais repas? Il auoit pourtant de quoy se contenter, non d'une volupté legere & perissable, mais d'un contentement bien solide & bien assuré. Il n'y a pas grande friandise à manger vn peu de bouilly, ou vn morceau de pain d'orge, & à boire de l'eau; mais c'est vn plaisir extreme de trouuer du plaisir en ce qui n'en a point, & de se reduire à des choses que la plus rigoureuse, & la plus iniuste fortune du monde n'est pas capable de nous oster. Les criminels font bien meilleure chere dans la prison; & ceux là mesmes qui sont mis à part afin d'estre menez au supplice, ne sont pas traitez si maigrement. Quelle demonstration plus euidente peut on faire de la grandeur de nostre ame, que de nous ranger volontairement à des choses que nous ne souffririons pas quand nous serions à

la dernière extrémité ? C'est ainsi qu'on se prépare contre la Fortune. Commencez donc de bonne heure, Lucilius, à prendre cette coutume, & destinez quelques iours où séparé du monde, & rendu communicable aux plus petits, vous entriez au commerce de la pauvreté.

*Quand le fort te fait des caresses,
Ferme luy ton cœur & tes yeux ;
Ose mespriser les richesses,
Et iuge-toy digne des Dieux.*

Celuy-là seul en est digne qui sçait mespriser les richesses. Ce n'est pas que ie les condamne, mais ie veux qu'il les possède sans apprehension, & cela ne se peut faire que nous ne soyons résolus à nous en pouvoir passer, & que nous ne les regardions comme tousiours prestes à s'en aller d'auecque nous.

III. Mais il faut commencer à fermer ma lettre; & pourtant ie me doute bien que vous ne me le permettez pas, que premièrement vous n'ayez esté payé de ce que ie vous doy. Ie vous assigneray donc sur Epicure, qui m'acquitera. Où il y a trop de colere, il n'y a iamais assez de iugement. Vous n'ignorez pas combien cette sentence est véritable. Puis que vous avez eu des valets, vous avez eu des ennemis. C'est vne passion qui ne respecte personne; elle naist de l'amour aussi bien que de la haine, & non moins parmy les choses serieuses, qu'entre les jeux & les passe-temps. Les effects n'en sont point selon la cause, mais selon la disposition de l'ame qui la conçoit, comme il n'importe pas combien vn feu soit grand, mais combien la matiere où il tombe est capable de s'allumer. Car il y a des choses si dures & si solides, que quelque feu que ce soit elles ne le reçoient pas; Et au contraire il en est qui en sont si susceptibles qu'il suffit d'une seule esteincelle pour les consumer incontinent. Il n'y a point de doute qu'une colere bien violente ne se termine en fureur. C'est pourquoy il est bon de s'en donner garde, non seulement pour la modération, mais pour la santé de l'ame.

EPISTRE XIX.

ARGUMENT.

1. Le Sage ne doit point vieillir à la Cour, ny dans les charges publiques, mais chercher son repos de bonne heure, non pas tout à fait dans la solitude, mais dans une honneste occupation.

II. Les amis de table ne sont point les vrais amis. On ne doit pas tant prendre garde à la chose donnée comme à celui qui la reçoit.

I. JE ne reçois iamais de vos lettres que ie n'en fois transporté de ioye. Elles m'auoient cy-deuant fait esperer quelque chose de vous; mais à cette heure elles m'en respondent, & changent l'incertitude de leurs promesses en des assurances indubitables. Continuez de mieux en mieux, ie vous en prie, & vous en conjure, comme de la chose que ie vous souhaite le plus. Retirez-vous tout bellement de ces occupations qui vous diuertissent, ou si vous ne le pouuez, arrachez-vous-en courageusement. Nous n'auons que trop perdu de temps, la vieillesse nous aduertit de plier bagage. Quelle enuie est-ce qu'on nous en pourra porter? Nous auons passé nostre vie parmy la tempeste, finissons-là dans le port. Ce n'est pas que ie vous conseille de chercher de la reputation par cette retraite, il ne la faut ny monstrier, ny cacher. Quelque iugement que ie fasse du forcenement des hommes, ie ne veux pas que vous alliez vous mettre au fond d'une cauerne pour vous y enseuelir dans vn oubly perpetuel. C'est assez que vostre repos paroisse, il n'est pas besoin qu'il esclate. Ceux qui ne sont point venus parmy le monde, sont libres de n'y venir point, & de demeurer cachez dans l'obscurité; mais à vous, le temps n'est plus de le faire. Votre bel esprit, qui vous a mis si auant au jour, la gentillesse de vos escrits, & la connoissance que les Grands ont de vostre merite, vous en empescheront. Vous auez tant de reputation, que quand vous vous iriez cacher au bout du monde, & que vous ne sortiriez iamais d'une chambre, ce que vous auez desia fait, vous produiroit. Il n'est point de

tenebres pour vous, fuyez où vous voudrez, vous y porterez
 toujours les rayons de cette lumière qui vous a toujours
 fait reluire. Personne ne se peut offencer que vous vous
 mettiez en repos, c'est vne chose que vous pouuez faire sans
 regret, & sans remords. Car que nous laisserez-vous que
 vous vous apperceuiez d'auoir laissé, malgré vous ? Vos
 clients ? Ce n'est pas vous qu'ils demandent, mais quelque
 chose de vous. Vos amis ? Autrefois on cherchoit de l'amitié,
 à cette heure on ne se soucie que du profit. Les vieillards
 que vous aurez quittez referont leurs testamens, le flateur &
 le complaisant iront heurter à vne autre porte ; Il est mal-
 aisé qu'une chose vaille beaucoup & qu'elle ne couste gueres.
 Regardez ce que vous aimez mieux perdre, ou vous, ou
 quelque chose du vostre. Pleust à Dieu que la Fortune vous
 eust laissé viure en la condition qu'elle vous auoit fait nai-
 stre, & que le bon vent ne vous eust point emporté si loin
 de terre. Vous estiez bien, sans cette felicité precipitée, qui
 vous a fait auoir des Gouvernemens & de grands emplois,
 & pretendre aux charges de qui celles-cy ne sont que les
 degrez pour y monter ; d'un estat vous passerez à l'autre, &
 de cet autre à vn autre. Mais enfin que sera-ce ? Quand fai-
 tes-vous compte de vous reposer ? quand vous aurez ce que
 vous desirez. Ce ne sera iamais. La fuite de nos conuoiti-
 ses est comme celle des causes, de qui les Stoïciens tiennent
 que les Destins sont enfilez. La fin de l'une est la naissance
 de l'autre ; Vous vous estes laissé choir en vne vie, où la
 misere & la seruitude n'ont point de bornes. Tirez-vous le
 col hors du ioug ; vous aurez meilleur marché de l'auoir cou-
 pé vne fois, que de l'auoir perpetuellement pressé. Si vous
 reuenez à la vie priuée, vous y trouuerez bien les choses plus
 petites, mais elles ne laisseront pas de vous rassasier ; à cette
 heure vostre estomach est vn abisme, rien que vous y iettiez ;
 ne le contente. Or lequel est-ce que vous aimez mieux,
 d'estre pauvre & rassasié, ou riche & affamé. Les Grands
 ne sont iamais sans conuoitise, & sont encore exposez à la
 conuoitise d'autrui. Si vous n'estes content, vous ne pouuez
 contenter personne. Mais comment sortiray-ie ? Faites com-
 me vous voudrez ; mais de quelque façon que ce soit, il faut
 sortir. Souuenez-vous combien l'auarice vous a fait courre
 fortune, & combien de trauaux l'ambition vous a fait trou-

uer agreables. Il faut ofer aussi quelque chose pour vostre repos, ou vous resoudre de vieillir en cette inquietude d'emplois, ou de charges publiques, parmy le tumulte, & toujours dans quelques nouveaux flots, d'où, quelque modeste, & paisible que vous soyez, vous n'aurez aucun moyen de vous garentir. Qu'importe que vous vueilliez vous reposer? Vostre fortune ne le veut pas; que sera-ce si vous la laissez monter plus haut? L'accroissement du bien ne sera-t-il pas vn accroissement d'apprehension? Il faut que ie vous dise icy vne chose, que Mecenas a dite en son Promethée. La torture luy fit à la fin decouvrir la verité. La seule hauteur étonne les choses eleuées. Il a voulu dire, que le faiste d'vne chose haute donne tousiours de l'estonnement. Est-il possible qu'il y ait grandeur au monde qui vueille qu'vn homme soit contraint de confesser qu'il en est enyuré? Ce fut certainement vn bel esprit, & qui pouuoit mettre l'éloquence entre les exemples, si la prosperité de la Fortune ne l'eust rendu plustost femme qu'effeminé. Vous en ferez de mesme, si vous n'y prenez garde. Il eut enuie de prendre terre; mais ce fut trop tard, pliez les voiles de bonne heure.

II. Cette sentence de Mecenas me pouuoit acquitter si ie voulois, mais ie me doute qu'il me faudroit auoir procez avecque vous, & que vous voudrez auoir vostre payement de monnoye courante. Puis qu'ainsi est, ie m'en vay en emprunter d'Epicure. Ne prenez pas tant garde à ce que vous mangez, qu'avec qui vous mangez. C'est vne vie de Lyon, ou de Loup, que de manger sans vn amy. Pour auoir cette élection, retirez-vous, autrement il faut que vous preniez la compagnie telle qu'vn officier vous l'aura voulu choisir entre ceux qui vous viennent voir. Les amis ne se trouuent point en vne basse-court, ils ne s'éprouuent point en vne table. C'est le mal ordinaire des Grands, de penser estre aimez de ceux qu'ils n'aiment point, & de croire que pour acquerir des amis ce soit assez de les obliger. Au contraire, il est des hommes qui ne veulent du mal qu'à ceux qui leur ont fait du bien; plus ils doiuent, plus ils haïssent. Vne petite somme aliene de vous celuy qui l'emprunte; vne grande, le rend vostre ennemy. Et quoy donc, les plaisirs ne font pas les amitez? Si font, pourueu qu'on choisisse ceux qui les doiuent receuoir, & qu'indifferemment on ne les repande pas sur les

premiers venus. Ainsi iusqu'à ce que de vous-mesme vous foyez capable de vous conduire, prenez l'aduis de ceux qui sont sages, & ne regardez pas tant ce qui vous part des mains, que la personne qui le reçoit.

EPISTRE XX.

ARGUMENT.

- I. *La Philosophie est une escole de bien faire, & non de bien parler. Estre constant en ses resolutions, est la marque d'un homme sage.*
- II. *La pauvreté fait connoistre les vrais amis. La gloire d'une ame genereuse n'est point d'aller au deuant des incommoditez, mais de s'y preparer par le mespris des richesses, comme à des choses qui ne sont pas fort difficiles à supporter.*
- III. *Qu'il faut quelquefois se représenter une pauvreté imaginaire, pour s'accoustumer à la véritable.*

I. **S**I vous-vous portez bien, & pensez auoir assez de mérite pour estre quelque iour à vous, ce sont les meilleures nouvelles que ie scaurois receuoir de vous. Je serois bien-aise d'auoir l'honneur de vous tirer de la confusion où vous estes, avecque peu d'esperance de vous en débrouïller. C'est pourquoy ie vous prie, & vous conseille de faire descendre la Philosophie iusqu'au fond de vostre ame, & de mettre en pratique ce que vous auez appris, non avecque du langage, ou par des escrits, mais par la fermeté de vostre courage, & par la diminution de vos passions. Verifiez vos paroles par effects. Il n'est pas question ny de haranguer deuant vne assemblée, pour faire admirer son éloquence, ny de disputer de quelques propositions curieuses, pour entretenir de ieunes hommes, & ie ne scay quelles gens, qui ne scauent où passer le iour. La Philosophie est vne escole de bien faire, & non de bien parler; elle veut que chacun se forme à sa regle; qu'on viue comme on parle; & qu'en nos actions tout soit d'une couleur, sans qu'il y ait rien de dissemblable ny de bigarré. Le principal office de la sagesse, & sa marque la plus euidente, c'est que les œuures ne démentent point les paroles, & qu'en toutes occurrences vn homme

me

me se trouue tousiours égal à foy. Mais qui sera capable de cette perfection ? peu de gens sarts mentir ; & toutesfois il s'en trouuera quelques-vns. C'est vne chose qui n'est pas bien-aisée, aussi ne dis-je pas que le sage marchera tousiours du mesme pas ; il me suffit qu'il tienne tousiours vn mesme chemin. Prenons donc garde si nostre habit & nostre maison ont de la conformité ; Si nous ne baillons point trop auarement aux autres, ce que nous prenons trop liberalement pour nous ; Si vous n'estes point frugal en dépense de table, & trop somptueux en magnificence de bastimens. Choisissons pour vne fois vne forme de viure, & la suiurons éternellement. Il y en a qui sont mesquins & sordides en leur maison, & qui dehors font les grands & les magnifiques. Cette inégalité vicieuse est la marque d'un esprit qui chancelle, & qui n'est point encore en bonne assiette. Je vay vous dire d'où leur vient cette humeur variable, & pourquoy il y a si peu de rapport de leur conseil à leur execution. Ils ne se proposent point vn certain but ; & s'ils le font, ils n'y perseverent pas, mais ils se laissent incontinent emporter ailleurs, & ne se contentent pas de changer, mais ils retournent sur leurs pas, & reprennent la resolution mesme qu'ils auoient condamnée auparauant. Afin donc de laisser les anciennes diffinitions qu'on a faites de la sagesse, & comprendre toute la consideration de la vie humaine, ie me contenteray de ce que ie vous vay dire. Qu'est-ce que sagesse ? quand on a voulu quelque chose, estre tousiours ferme à la vouloir, & ne vouloir iamais ce qu'une fois on n'a point voulu. Je n'y adiouste point cette petite exception, que ce qu'on veut, soit iuste, parce qu'il est impossible qu'une chose iniuste puisse plaire continuellement. Les hommes sçauent peut-estre ce qu'ils veulent au moment qu'ils le veulent ; mais apres ils n'en sçauent plus rien. Il n'y a personne du tout ferme à vouloir, ou à ne vouloir point. Le iugement se change, il se contredit d'un iour à l'autre ; & de là vient que plusieurs font de la vie comme d'un jeu. Suiuez donc ce chemin que vous auez pris, & peut-estre qu'il vous mènera à la perfection, ou pour le moins vous gagnerez ce poinct, que si quelque chose vous manque, vous serez le seul qui reconnoistrez vostre deffaut.

II. Mais que deuiendront mes domestiques ? quand ils

ne mangeront plus vostre pain, ils mangeront le leur. Vous sçavez par la pauvreté ce que le bien que vous avez fait, ne vous a sçeu faire apprendre. Les amis de cœur vous demeureront, vous ne serez abandonné que de ceux qui vous suivoient pour quelqu'autre chose que pour vous. Quand la pauvreté ne vous seruiroit qu'à vous faire cognoistre qui vous aime, n'est-ce pas vn assez grand sujet de vous la faire aymer? Ne vous verrez-vous jamais en vn estat qui n'oblige personne à mentir pour vous faire honneur? faites donc que toutes vos pensées, toute vostre sollicitude, & tous vos souhaits soient d'y paruenir. Remettez à Dieu tous les autres vœux que vous luy pouuez auoir faits, & qu'il vous accorde celuy-cy, que vostre contentement soit en vous-mesme, & aux biens qui ne procedent que de vous. Quelle felicité est plus semblable à celle de Dieu? Reduisez-vous si bas, qu'il soit impossible de tomber. Le tribut de cette lettre que ie m'en vay vous payer, vous donnera plus de sujet de vous y resoudre. Soyez-en jaloux tant qu'il vous plaira; ie sçay bien qu'Epicure ne se faschera non plus de payer pour moy, qu'il a fait par le passé. Croyez que quand ie vous verray estendu sur quelque pauvre liçt, & vos habits tous déchirez, ce que vous me direz m'en semblera bien plus braue & plus magnifique. Ie n'en oyroy pas seulement le langage, i'en verray l'experience. Pour moy ie ne prens jamais tant de plaisir d'ouïr nostre Demetrius que quand ie le rencontre couché sur la paille, ou sur quelque chose encore pis, & si mal en ordre, qu'il est plustost nud qu'habillé: car il n'enseigne pas la verité, mais il la fait voir. Et quoy donc? ne peut-on viure parmy les biens, & les mespriser? pourquoy non? On ne peut dire qu'un homme n'ait beaucoup de courage, qui après auoir long-temps amoureuxment regardé les richesses, se prend à rire de ce qu'elles le font venu trouuer; & reconnoist qu'elles sont à luy plustost par ouï dire, que pour le sentir. Ce n'est pas peu de pouuoir conuerser parmy les richesses, & ne s'y laisser point corrompre. Il y a de la gloire d'en auoir, & à viure en pauvre; mais il y a moins de peril à n'en auoir point. Ie ne sçay, direz-vous, si ce riche tomboit en pauvreté, comment il la supporteroit. Ie ne sçay, vous répodray-je pour Epicure, que si la Fortune donnoit des biens à ce pauvre, s'il auroit assez de jugement & de courage pour les mépriser. Il faut entrer au fonds de

l'amé de l'un & de l'autre, & voir si c'est à bon escient & sans fard, que le pauvre prend plaisir à l'estre, & si le riche, quelque bonne mine qu'il fasse, ne se réjouit point d'auoir du bien. Ce n'est pas vn grand tesmoignage d'vne volonté bien disposée, qu'un meschant liét, ou vn mauuais habille-ment, s'il ne paroist qu'on ne les a point par necessité, mais parce qu'on le veut. Au reste, la gloire d'vne inclination genereuse n'est point à chercher mal à propos ces incommoditez, comme plus salutaires au repos de cétte vie; mais de s'y préparer indifferemment comme à des choses qui ne sont point si difficiles, qu'il n'y ait moyen de les supporter. Et certainement, Lucilius, elles sont supportables, voire plaisantes, quand on y vient aduertie de longue main. La sécurité les accompagne, sans laquelle nous ne pouuons iamais rien auoir qui nous donne du plaisir.

III. Nous ferons donc bien, à mon aduis, à l'imitation de beaucoup de grands personnages, de nous reseruer quelques iours, où par l'exercice d'vne pauvreté imaginaire, nous nous accoustumions à la veritable. Dequoy nous aurons d'autant plus de besoin, que nous aurons esté plus noyez dans les delices, & que toutes choses nous sembleront plus dures & difficiles. Il faut pincer nostre esprit, afin qu'il se réveille, & luy ramenteuoir le peu que la Nature nous a ordonné pour nostre entretien. Il n'y a personne qui sorte riche du ventre de sa mere; quiconque vient au monde, il faut qu'il se contente d'un peu de laiét pour sa nourriture, & d'un morceau de drap pour son habille-ment. Et cependant, de si petits commencemens viennent ces ambitions disproportionnées, à qui les Royaumes entiers ne sont pas encore assez.

EPISTRE XXI.

ARGUMENT.

7. *La Vertu nous rend immortels, & non les biens de Fortune.*
 11. *Celuy qui a borné ses desirs, est riche.*

I. **P**ensez-vous que vostre empeschement vienne d'ou vous m'escriuez? vous n'avez rien qui vous trauerse tant que vous-mesme; C'est de là que vient vostre inquietude, que

vous ne sçavez ce que vous demandez, & approuvez mieux la Vertu que vous ne vous y rangez. Vous voyez bien où est la Felicité; mais vous n'avez pas assez de cœur pour vous y porter. Puis que vous ne sçavez d'où cela vient, ie le vous diray. Vous pensez que ce qu'il vous faudra laisser, soit quelque chose bien estimable; Et autant de fois que vous vous representez le repos de la vie, où vous voudriez bien passer, autant de fois l'éclat de celle d'où vous partirez, vous retient, comme si vous deuez choir au fond de quelque sale & tenebreuse obscurité. Vous vous trompez, Lucilius, de la vie où vous estes, on monte à celle que vous desirez. Il y a entre ces deux vies, la mesme difference qu'entre la lumiere & la lueur; l'une, qui a son origine en elle-mesme, & l'autre qui n'éclaire que par autruy. La vie où vous estes, parce qu'elle est frappée d'un éclat extérieur, donne incontinent une ombre épaisse à ceux qui s'y arrestent; celle que vous desirez, a de soy-mesme une splendeur véritable, & n'emprunte point de rayons pour éclairer. Vous luissez du lustre de vostre science; sa célébrité vous rendra celebre. Epicure écriuant à Idomenée, l'un des principaux Officiers du Roy son maistre, & qui estoit employé en des affaires de grande importance, pour le tirer d'une vie qui n'avoit que de la monstre, & luy faire embrasser une gloire solide & durable, luy disoit, Si vous cherchez de l'honneur, toutes ces vanitez que vous suiuez, & qui vous font suiure, ne vous en donneront point tant que mes lettres. Ne luy a-t-il pas tenu promesse? Qui jamais eust ouïy parler d'Idomenée, s'il ne se fust rencontré dans les lettres d'Epicure? Tous ces Magistrats & ces Satrapes, & ce Roy mesme, d'où venoit la grandeur d'Idomenée, ont leurs noms, aussi bien que leurs cendres dans le tombeau. Atticus eut Agrippa pour gendre, Tyberius pour pere de son gendre, & Drusus Cesar pour arriere-neveu. Et toutesfois avecque tous ces noms si grands & si magnifiques, si les lettres de Ciceron ne l'auoient conserué au monde, on ne sçauroit pas qu'il a vescu. Nous serons couverts d'une profonde épaisseur de siècles, qui tomberont sur nous; il y aura quelques esprits qui leueront la teste, & qui disputeront long-temps la conseruation de leur memoire, mais à la fin ils succomberont eux-mesmes, & comme les autres, ils seront noyez dans l'abyssme d'un silence perpetuel. Ce que promettoit Epicure à son amy, ie vous le pro-

mets, Lucilius. J'ay du credit avec la posterité ; i'ay dequoy faire viure ceux qu'il me plaira mener avecque moy. Nostre Virgile a promis à deux hommes de faire qu'il seroit memoire d'eux eternellement : & en effet, il leur a tenu promesse.

Tous ceux que la Fortune produit à la veüe du monde, & que les Roys font les pieces principales de leur Estat, sont honnorez, & leurs maisons frequentées, tandis qu'ils vivent; mais ils n'ont pas si-tost fermé les yeux, qu'on n'en parle plus. Il en est autrement des beaux esprits ; c'est après la mort qu'on les estime dauantage, & non pas eux seulement, mais generalement tous ceux qui en quelque façon se sont attachez à leur memoire.

II. Puis qu'Idomenée a eu place en ma lettre, il est raisonnable qu'il luy en couste quelque chose. Epicure luy voulant persuader d'enrichir Pytocles par vne voye extraordinaire, mais indubitable, luy dit vne parole fort remarquable, Voulez-vous, dit-il, que Pytocles soit riche, n'accroissez point ses biens, mais diminuez ses conuoitises. Cette sentence sans interpretation est assez claire & a trop de grace pour luy chercher de l'embellissement. Je vous aduertiray seulement d'une chose ; que ce qu'il a dit des richesses, se peut appliquer par tout où vous vous en voudrez seruir. Voulez-vous faire Pytocles honneste homme ? n'accroissez point ses honneurs, diminuez ses conuoitises. Voulez-vous qu'il soit dans vne volupté perpetuelle ? n'accroissez point ses voluptez, mais diminuez ses conuoitises. Voulez-vous que sa vie soit longue ? n'accroissez point ses années, mais diminuez ses conuoitises. Toutes ces paroles ne sont point particulièrement à Epicure ; elles sont publiques. Je tiens qu'il faut faire en la Philosophie comme au Senat. Quand quelqu'un a dit quelque chose, qui ne me plaist qu'en quelque partie, ie luy fais diuiser son opinion, & me range de son costé. J'allegue librement Epicure, afin que ceux qui se voudroient ietter de son party, pensans y trouuer la couerture de leurs intentions vicieuses, sçachent que de quelque costé qu'ils se tournent, il faut qu'ils se resoluent d'estre gens de bien, & se comportent avec honneur. Quand ils iront pour se rendre dans ses jardins, & qu'ils verront escrit sur sa porte ; *Passans, vous serez bien logez, ceans, la volupté y est tenuë pour le souverain bien.* Après cela vous trouuerez vn concierge gracieux, qui

vous traittera de bouillie, & vous donnera de l'eau tout ce que vous en voudrez. Il vous dira, Et bien ne vous fais-je pas bonne chere ? on ne s'affame point en ces jardins; on ne s'y rassasie point; ce qu'on y boit ne prouoque point l'alteration, mais oste la soif, avec vn remede gratuit & naturel. J'ay passé ma vie en cette volupté; ie vous parle de ces desirs qui n'escoutent point de consolation, & à qui par force il faut donner quelque chose pour les appaiser. Car quant aux autres, qui se peuuent remettre à vne autre fois, chastier, corriger, ou supprimer entierement, ils ne sont ny naturels, ny necessaires, ny nous ne leur deuons rien. Si nous leur baillons quelque chose, c'est de nostre gré. Le ventre ne veut point de remonstrances; il demande, il somme. Et toutesfois ce n'est point vn fascheux creancier; nous le renuoyons pour peu de chose; il se contente de la raison, & ne veut pas qu'on se ruine pour le payer.

EPISTRE XXII

ARGUMENT.

I. Le sage se doit tout à fait demesler des occupations specieuses en apparence, & pernicieuses en effet.

II. Le moyen d'eschapper aux occupations publiques, c'est d'en mespriser les honneurs & les recompenses.

III. Nous entrons au monde meilleurs que nous n'en sortons.

VOUS connoissez desia bien que vous ne sçauriez mieux faire que de vous demesler de ces occupations specieuses en apparence, & pernicieuses en effet; mais vous ne sçaez pas le moyen d'y paruenir. Il y a des choses qu'on ne peut montrer qu'en presence. Vn medecin ne sçauroit par lettres ordonner aux malades les heures qu'il doit manger, ou se mettre au bain, il faut qu'il luy taste le pouls. Le vieux prouerbe dit, Que le Gladiateur delibere sur l'arene. Son aduersaire fera quelque mine, ou quelque mouuement de la main, ou se mettra sur quelque posture, sur laquelle il se refoudra de ce qu'il faudra qu'il fasse. Pour les choses qui se doiuent faire, ou qui se font ordinairement, il y a bien moyen de les escrire, & de les faire sçauoir non seulement aux

absents, mais à ceux-là mesmes qui viendront au monde, apres que nous en ferons fortis; mais de prescrire le temps, ou la façon de proceder en quelque chose, c'est vn aduis qui ne se peut donner de loin. Il en faut deliberer avec les yeux; l'occasion nous échappe d'un moment à l'autre; ce n'est rien que d'estre present pour la voir qui n'est vigilant pour l'employer. C'est pourquoy espiez-là bien; si vous la voyez ne faillez pas de la prendre; & quoy qui en arriue, ne demeurez plus comme vous estes. Vous viuez d'une façon que vous seriez plus heureux de ne viure point. Toutesfois ie ne suis pas d'aduis que ce changement se fasse avec violence. Rompez ce que vous auez meslé plustost que de ne vous dégager point. Mais deuant que de le rompre, faites ce que vous pourrez pour le débrouiller. Il n'y a si poltron qui n'ayme mieux tomber vne fois que d'estre en branle toute sa vie. Cependant pensez que vous estes loin de terre, & ne vous engagez point plus auant en la mer. Soit que de vous-mesme vous-vous foyez mis dans la barque, soit que, comme vous le voulez faire croire, vous y ayez esté porté fortuitement, si vous passez outre, vous n'auuez point d'excuse; on verra bien que vous y estes non par fortune, mais par election. Ce sont contes que ce qu'on dit ordinairement; Je n'ay sçeu m'en garentir, ie n'en voulois rien faire, mais ç'a esté par force. On ne force iamais personne de courre apres la felicité; c'est quelque chose de ne la rejeter point, & de demeurer ferme, quand la Fortune vient, sans aller au deuant d'elle, pour la faire marcher plus viste. Je veux, si vous le trouuez bon, qu'avec moy vous ayez encore en vostre conseil des gens plus sages que ie ne suis, & de qui ie prens ordinairement l'aduis quand i'ay quelque chose à deliberer. Il y a dans Epicure vne lettre qu'il escrit à Idomenée, qui se rapporte fort à ce propos. Il le prie qu'il se haste, & qu'il se dépesche le plus qu'il pourra, deuant qu'il suruienne quelque empeschement qui luy oste la liberte de s'en aller. Toutesfois il adjouste incontinent apres, qu'il ne doit rien tenter que bien à propos; mais que quand l'heure fera venuë il se jette par la fenestre plustost que de demeurer; Qu'au reste celuy qui pense à la fuitte ne doit iamais s'endormir; & que pourueu qu'on ne preuienne ny qu'on ne perde pas le temps, il n'y a rien de si difficile qui ne puisse auoir vne fin. Peut-estre voulez-vous

ſçauoir ce qu'en tiennent les Stoïciens. Il ne faut pas qu'on vous faſſe accroire que ce ſoient des gens qui ſe precipitent ſans iugement au peril, ils ſont plus auizez que courageux. Vous attendez poſſible qu'ils vous diſent que c'eſt vne honte de laiſſer tomber ſa charge; que depuis qu'on a pris vne profeſſion, il faut luitter contre ce qu'elle a de mal-aiſé, & que la marque d'une ame magnanime & valeureuſe, eſt de ſe roidir contre les difficultez. Ils vous tiendront ce langage, ſ'il y a quelque fruit en la perſeuerance, ſ'il ne faut rien faire & rien ſouffrir qui ſoit indigne d'un homme de bien. Autrement il ne voudra pas s'attacher après quelque choſe de ſordide, ny d'une occupation en faire naiſtre vne autre, pour auoir touſiours quelque ſujet de ſe tourmenter. S'il ſe trouue vne fois embarqué dans les affaires du monde; il n'en voudra pas touſiours ſouffrir les tempeſtes, comme vous penſez qu'il fera. Mais ayant reconnu combien les choſes qui luy donnent de la peine, ſont peu durables, combien elles ſont incertaines & douteuſes, il ne fuira pas, & ne tournera pas le dos, mais il fera peu à peu retraite iuſqu'à ce qu'il ſoit hors de peril.

I I. Le moyen d'eſchapper aux occupations, c'eſt d'en meſpriſer les recompensés; il n'y a que cela qui nous arreſte, & nous retienne. Quoy donc, que deuiendront tant de belles eſperances? M'en iray-je ſur le poinct de faire la recolte? N'auray-je plus perſonne qui vienne après moy, perſonne qui courre après mon caroſſe; ny qui ſe promeine dans ma court? Ce ſont vanitez que les hommes ne peuuent laiſſer qu'à regret; ils deteſtent bien les arbres, mais ils prennent plaisir d'en cueillir le fruit, ils ſe plaignent de l'ambition comme d'une maiſtreſſe, c'eſt à dire, ſi vous examinez le fond de leur affection, ils ne luy veulent pas de mal, mais ils ſont en diſpute avec elle. Sondez cette ſorte de gens, qui ſont mine d'auoir à contre-cœur les choſes qu'ils ont recherchées, & penſent fuir ce qu'ils penſent leur eſtre neceſſaire. Vous trouuerez qu'ils ſauourent comme ſucre ce qu'ils rejettent comme abſynthe. On ne les tient point, ils s'arreſtent volontairement. Il n'eſt point tant d'eſclaues, qu'il y en a qui prennent plaisir de l'eſtre. Mais vous avez enuie de vous dégager de la ſeruitude; la liberté vous plaiſt à bon eſcient; tout ce que vous demandez, c'eſt de le pouuoir faire ſi à

propoſ,

propos, que vous n'ayez iamais sujet de vous soucier de rien. Vous ne trouuerez point de Stoïcien qui ne soit en cela de vostre opinion. Il n'y a ny Zenon, ny Crisippe qui vous conseillent chose qui n'ait quelque mesure, qui ne soit raisonnable, & que vous ne puissiez faire avec honneur. Mais si vous voulez attendre que vous ayez donné ordre à ce que vous porterez quant & vous, & aux prouisions qu'il vous faudra pour vostre retraite, ce ne sera iamais fait. Quand vn vaisseau se brise, ceux qui se iettent à la nage, ne se chargent point de leurs hardes. Ne vous souciez que de gagner le port d'une meilleure vie. Les Dieux vous assisteront; mais non pas comme ils assistent ceux à qui d'un bon visage ils donnent des maux déguisez d'une apparence magnifique, se garentissans par cette excuse, que si ce qu'ils baillent est dommageable, ils n'ont pû refuser ce qu'on leur a demandé.

III. Je m'en allois cachetter ma lettre: mais il me la faut r'ouuir, afin que vous ne la receuiez point, qu'avec le present accoustumé. Tout à cette heure il me vient de souuenir d'une parole d'Epicure, aussi veritable, que bien dite; ie fouille tousiours dans les coffres d'autrui. Nous nous en allons tous de ce monde, comme si nous venions d'y arriuer. Prenez qui vous voudrez, ieune, vieil, ou du moyen âge; vous n'en trouuerez pas vn qui n'ignore la vie, & qui n'aprehende la mort. Nous nous remettons tous au lendemain; & de là vient que nous n'auons iamais rien de prest. Ce que ie trouue de meilleur en cette sentence, c'est qu'elle reproche l'enfance aux vieillards. Comme nous sommes entrez au monde, nous en sortons. Cela n'est pas vray: nous naissons meilleurs que nous ne mourons. La faute nous en doit estre imputée: il ne s'en faut point prendre à la Nature; elle a plustost sujet de se plaindre de nous, & de nous dire, D'où vient cecy? quand ie vous mis au monde, vous n'auiez point de conuoitises, point de frayeurs, de superstition, de perfidie, & de toutes ces autres pestes que vous auez à cette heure? Que n'en sortez-vous tels que vous y estes venus? Nous serions vrayement sages, si nous pouuions mourir avec aussi peu de peur que nous sommes nez. Mais comme le peril approche, nous ne sçauons plus où nous en sommes; nous auons l'ame & le visage en desordre, & versons des larmes, que nous sçauons bien qui ne nous seruiront de rien.

Peut-on rien s'imaginer de plus honteux, que d'estre en alarme sur le point de sortir hors de tout peril ? L'occasion de ce trouble est, Que nous n'auons du tout rien de ce que nous voudrions bien auoir. Quand nous sommes prests de mourir, il ne nous est rien demeuré de ce que nous auons vescu. Nous auons laissé tout écouler; nous ne nous soucions point d'une bonne vie, mais d'une longue: Et cependant le bien viure est si facile, que tout le monde le peut faire, & le viure longuement si difficile, qu'il n'y en a pas vn qui puisse adjoûter vne heure seulement à son dernier iour.

EPISTRE XXIII.

ARGUMENT.

- I. *La vraye ioye consiste en la bonne conscience, au mespris des vanitez, des choses casuelles, & en vn reglement de vie uniforme.*
- II. *Celuy-là vit honteusement, qui commence tous les iours à viure.*

I. **V**ous attendez que ie vous mande que l'Hyuer nous a traitez doucement, qu'il n'a esté ny si long ny si rigoureux que de coustume, que le Printemps est fascheux, qu'il est froid extraordinairement, & toutes ces autres bagatelles de gens qui ne cherchent qu'à remplir le papier. Pour moy ie ne vous veux rien escrire de quoy nous ne puissions receuoir quelque profit. Que sera-ce donc, sinon de vous exhorter à prendre garde que vous ayez l'ame bien faite? Demandez-vous qui en est le fondement? de ne se réjouir point des vanitez. Ay-je dit que c'en est le fondement? c'en est le faiste. Quand vn homme en est venu là, qu'il sçait dequoy se réjouir, & que pour estre heureux, il ne se remet à la discretion d'autre que de soy-mesme, il ne sçauroit monter plus haut. Quiconque se laisse chatouiller à quelque esperance, quelque apparente & facile qu'elle soit, & quelque bon succès que ce qu'il se propose, ait accoustumé d'auoir, il est impossible que iamais il ait ny l'ame nette, ny le courage bien assuré. Faites, Lucilius, que vostre premiere le-

çon soit d'apprendre à vous réjouir. Vous me direz que vous ostant les choses fortuites, & les esperances, qui sont les plus cheres délices de l'esprit de l'homme, ie ne vous en laisse pas beaucoup de sujet. C'est tout au contraire; ie ne veux pas que iamais vous soyez sans contentement. Tout ce que ie demande, c'est qu'il naisse en vostre maison; il y naîtra pourueu qu'il soit en vous-mesme. Les autres ioyes relaschent bien le front, mais elles ne remplissent pas l'estomach; ce ne sont que fumées; il ne suffit pas de rire pour estre ioyeux; il faut que l'ame soit gaye, en bonne assiette, & si releuée, que toutes choses demeurent au dessous d'elle. Croyez-moy, c'est vne chose seueres qu'une ioye veritable. Auez-vous opinion qu'on puisse sans se rider, & comme parlent ces affetez, en faisant les doux yeux, mespriser la mort, ouurir la maison à la pauureté, resister à ses affections, & se disposer à la patience d'une douleur? Il n'y a point de doute que le contentement de ces meditations ne soit grand; mais il n'a pas le goust bien délicat. C'est celuy que ie veux que vous recherchiez. Ne vous souciez que d'en rencontrer la source, vous n'en trouuez iamais le bout. Les metaux de peu d'importance sont ordinairement si prés du gazon qu'on les découure en deux coups de besche. Ceux qui sont de prix, se cachent au fond de la terre; mais aussi tant plus qu'on y fouille, tant plus on y trouue dequoy fouiller. Tout ce que le vulgaire estime, n'est que piperie; s'il a quelque plaisir, il ne fait que s'épandre en la superficie, & ne penetre point à l'interieur. Il ne peut y auoir de fondement en vne ioye qui vient de dehors. Celle dont ie parle, & où ie tâche de vous conduire, est essentielle, & n'a pas tant d'apparence que de verité. Voulez-vous estre heureux, Lucilius? il n'y a qu'un chemin qui vous y meine, marchez sur toutes ces vanitez que vous voyez luire, & ne desirez point vne chose que vous ne pourrez auoir, si vous ne la mendiez. Tournez-vous tousiours du costé du vray bien, & vous réjouissez à vos despens. Comment à mes despens? De vous mesme, & de ce qui est meilleur en vous. Quant au corps, encore qu'il soit l'organe de la pluspart de nos operations, traitez-le comme necessaire, mais n'en faites point de cas. Les voluptez qu'il donne sont vaines, & ne durent point; elles sont aussi-tost haïes que passées, & bien souuent elles se

changent en leur contraire, si on ne les prend avec beaucoup de discretion. Ce que ie vous dis, est veritable. Elles sont en vn precipice, & qui n'y garde mesure, il en sort ordinairement de la douleur. Or il n'est rien si mal-aisé que de garder mesure en ce qui est à nostre goust. D'un bien veritable, prenez-en tout à vostre aise. Vous estes assurez que la quantité ne vous en peut faire mal. Vous me demanderez, Que c'est que ce bien veritable, & d'où il peut venir. Je le vous diray : De la bonne conscience, des intentions vertueuses, des actions droites, du mespris des choses casuelles, & d'un reglement de vie uniforme, qui ne s'égare jamais de son chemin. Car comment seroit-il possible que ceux qui ne font que sauter d'un dessein à l'autre, ou qui mesmes n'y fautent pas, mais se laissent aller au gré de la Fortune, estans vagues & suspendus, eussent quelque chose de certain & d'arresté ? Il s'en trouue peu qui se gouvernent & qui conduisent leurs affaires par conseil. La pluspart ne vont pas, mais sont portez, comme ces choses que nous voyons flotter sur vne riuere ; les vnes, parce que l'eau qui les soustient est molle & dormante, descendent tout bellement en bas, les autres par le fil impetueux sont trainées avec violence ; Les vnes par vn branlement languide sont iettées à bord ; & les autres sont rapidement emportées iusques dans la mer. Il faut donc prendre vne resolution de ce que nous auons à faire, & quand elle est prise, y perseverer.

.II. Mais il est temps de payer ce que ie doiy ; & ie vay m'acquiter avec vne belle parole de vostre Epicure. C'est vne chose fascheuse de commencer tous les iours à viure ; ou si vous trouuez la conception mieux exprimée de cette façon, c'est mal viure que de commencer tousiours à viure. Demandez-vous pourquoy ? parce que leur vie est tousiours imparfaite, & qu'il n'y a point d'apparence qu'un homme qui ne fait que commencer à viure, se puisse preparer à mourir. Il faut faire en sorte, que nous ayons tousiours assez vescu. Cette meditation n'entre point dans l'esprit d'un homme, qui pense tousiours estre au commencement de sa vie. Ne croyez pas que le nombre en soit petit ; il n'en est gueres d'autres. Si vous vous en estonnez, ie vous diray vne chose qui vous estonnera bien dauantage. Il en est qui commencent de vi-

ure, quand il est temps de cesser; il y en a qui cessent de viure, & n'auoient pas encore commencé.

EPISTRE XXIV.

ARGUMENT.

- I. *Qu'il ne faut point apprehender les maux à venir.*
- II. *Le moyen de n'apprehender point les maux à venir, est d'en prendre la mesure à par soy, & taxer sa crainte.*
- III. *La mort n'a que l'apparence d'un plus grand mal, & toute sa pompe n'est que la douleur d'une goutte, d'une colique, ou d'une femme en son accouchement.*
- IV. *La mort & les afflictions sont la condition de la vie.*
- V. *Chaque iour emporte vne partie de nostre vie, & la dernière heure n'est pas celle qui fait la mort, mais qui l'accomplit.*
- VI. *L'homme sage ne doit craindre ny desirer la mort.*

I. **V**OUS me mandez que les brauades de vostre partie vous font douter que vous n'ayez quelque arrest à vostre prejudice. C'est peut-estre afin que ie vous mette l'oreille sous le coude, & que ie vous conseille de vous flatter de l'esperance de quelque meilleur euenement. Car quel besoin est-il d'aller au deuant des maux, de preoccuper vne douleur que nous sentirons assez-tost quand l'occasion en sera venuë, & de perdre le present par l'apprehension de l'aduenir? Il n'y a point de doute que vous n'ayez faute de jugement, si vous vous rendez miserable à cette heure, parce que vous serez miserable quelque iour.

II. Mais ie vous veux bien mener à la securité par vn autre chemin. Si vous voulez vous dépoüiller de toute sollicitude, faites compte que ce que vous craignez qu'il vous aduienne, indubitablement vous aduendra. Quelque mal que ce soit, prenez-en la mesure à part-vous, & taxez vostre crainte, vous trouuerez que ce qui vous fait peur n'est pas grand, ou n'est pas de longue durée; Il n'en faut point aller chercher la preuue bien loin; il n'y a point de siecle qui n'ait des exemples de pareilles resolutions. Iettez les yeux de quelque costé que vous voudrez dans l'Italie ou dehors, vous

trouuerez par tout des ames grandes, & d'acquisition, & de naturel. Je veux que vous soyez condamné, que pouuez-vous auoir pis que le bannissement ou la prison ? Que peut craindre le corps au delà de la flamme & de la mort ? Considererez chacune de ces douleurs à part, & quand & quand ramenteuez-vous ceux qui les ont mesprisées ; vous ferez plus en peine de les choisir, que de les chercher. Rien ne déplut à Rutilius en sa condamnation, que d'auoir esté mal iugé. Metellus en son bannissement eut patience. Rutilius prit plaisir au sien ; L'vn reuint pour gratifier sa Republique qui le rappelloit ; l'autre prié par Sylla de reuenir, ne craignit point de le refuser, en vn temps, où luy refuser estoit vn crime capital. La prison ne fit point taire Socrate ; on luy donna moyen de se sauuer, mais il n'en voulut rien faire, & demeura pour apprendre aux hommes le mespris de deux choses qu'ils apprehendent le plus, la mort & la prison. Mutius se brussa la main ; c'est vne chose bien cruelle que le feu ; mais combien l'est-il dauantage quand c'est vous-mesme qui vous estes occasion de le sentir ? Vous voyez vn homme qui ne sçait que c'est de science, & qui n'a iamais ouï aucune leçon du mespris de la douleur, ny de la mort, fortifié seulement d'vn courage militaire, se donner luy-mesme la punition d'vn dessein mal executé. Il demeura ferme à regarder fondre sa main dans la flamme ; & quoy qu'il ne luy en restast plus que les os dépouillez, il ne l'osta iamais que l'ennemy mesme ne luy fist oster le feu. Il pouuoit bien faire quelque chose avecque plus de succès, mais non pas avecque plus de courage. Voyez comme la cruauté n'est pas ny si dure ny si tendre à ordonner les supplices, que la vertu à les endurer. Il fut plus facile à Porfenna de pardonner à Mutius la volonté qu'il auoit eüe de le tuer, qu'à Mutius de se pardonner à soy-mesme la faute qu'il auoit faite de ne l'auoir pas tué. Vous me direz que ce sont des contes qu'on fait aux escoles, & que tantost quand il sera question de mespriser la mort, i'auray l'exemple de Caton tout prest à mettre sur le bureau. Pourquoi ne l'y mettrois-je ? pourquoi ne vous representerois-je comment cette nuit qui fut sa dernière, lisant le liure de Platon, son espée au cheuet de son liêt, (car il auoit aussi bien pourueu à pouuoir mourir qu'à le vouloir) après auoir donné l'ordre, qui se pouuoit donner au desordre

où estoient ses affaires, il pensa qu'il falloit faire en sorte que Caton ne pût recevoir la vie ou la mort de personne. Ainsi ayant tiré du fourreau son épée, qui jusques-là n'avoit jamais fait de meurtre; Tu n'as rien gagné, dit-il, Fortune d'avoir traversé toutes mes entreprises. Jusques icy j'ay combattu pour la liberté de ma Patrie, mais non encore pour la mienne. Je ne me suis point obstiné pour vivre libre, mais pour vivre entre des libres. Maintenant que les choses du monde sont déplorées, & que leur confusion n'a plus de remède, il est temps de mettre Caton en lieu de sûreté. Là dessus il se la plongea dans l'estomach; & bien-tost après diminué de sang & de force, mais aussi ferme de courage qu'auparavant, non plus en colere contre Cesar, mais contre soy-mesme, à faute d'armes il fourra ses mains dans sa playe, en arracha les emplâstres & les bandages, & fit sortir cet esprit si généreux & si brave, qui ne pouvoit rien voir au dessus de soy. Je ne vous amene pas tous ces exemples, pour exercer vostre esprit, mais pour vous assurer contre ce qui vous fait le plus de peur. Or il n'y a point de meilleur moyen de vous assurer, que de vous montrer que le mépris de ce moment de rendre l'ame, est vne resolution où les plus grands personnages sont bien souvent égaux par des esprits foibles, qui jamais en autre occasion n'ont donné témoignage d'avoir du cœur. Scipion, de qui le grand Pompée avoit espousé sa fille, ayant esté reporté par vn vent contraire à la coste d'Afrique, où tout aussi-tost il se trouva tellement inuesty dans son vaisseau, qu'il n'y avoit pas moyen qu'il eschapast, se donna de l'épée au travers du corps; Et comme il ouit qu'on demandoit où estoit le General, il respondit, le General se porte bien. Cette parole le fit aller du pair avecque tous ceux de sa Maison; & continua l'opinion qu'on avoit, que l'Afrique estoit fatale à la gloire des Scipions. Ce fut beaucoup de vaincre Carthage, mais ce fut encore plus de vaincre la mort. Le General, dit-il, se porte bien. Eust-il esté raisonnable qu'un General, & un General qui commandoit à Caton mesme, fust mort d'une façon moins brave & moins relevée? Je ne vous veux point amuser à lire les histoires, ny à réveiller tous ceux des siècles passez, qui ont méprisé la mort, dont le nombre est infiny; regardez seulement le nostre, de qui nous accusons ordinairement la mollesse & la disso-

lution. Vous y en trouuerez de toutes qualitez, de toutes fortunes, & de tous âges, qui n'ont point fait de cas de s'oster la vie, & de finir leurs maux par la mort. Je vous iure, Lucilius, qu'il y a si peu d'occasion de craindre la mort, que ie ne croy pas qu'il y ait rien de comparable au bien que nous en receuons. Ne vous souciez donc point des menaces de vostre partie; & bien que vostre conscience vous doie faire attendre vn bon succès de vos affaires, toutesfois pource que pour gagner sa cause, il ne suffit pas de l'auoir bonne, promettez-vous d'vn costé qu'on vous rendra justice, mais de l'autre preparez-vous à vous consoler, quand on ne vous la rendra point.

III. Sur tout, souuenez-vous de considerer les choses hors de leur tumulte; voyez de prés ce que c'est; vous n'y trouuerez rien d'épouuantable, que le seul épouuatement que nous en prenons. Nous ne sommes en cela gueres moins enfans, que les enfans mesmes. Ceux qu'ils aiment le plus, qu'ils ont le plus accoustumé de voir tous les iours, leur font peur quand ils sont masquez. Les choses ont leur masque aussi bien que les personnes. Il le leur faut oster, & les regarder en leur visage naturel. Que pensez-vous faire de me montrer des glaiues, des feux, & vne troupe de bourreaux qui grincent les dents à vos costez? Ne vous cachez point sous cet équipage; cela est bon pour faire peur à des niais. C'est la mort dequoy mon valet & ma seruante firent dernièrement si peu de cas. A quoy est bonne cette monstre de fouets, de tortures, & de gesnes, destinées à chaque partie du corps pour le tourmenter? Que veulent dire tous ces instrumens à deschirer vn homme piece à piece, que vous nous déployez avec tant d'appareil? Ostez-nous ce qui nous estonne; faites taire les gemissemens & les cris; supprimez cette aigreur de voix que le démembrement fait éclatter; qu'est-ce que toute vostre pompe, sinon la douleur mesme d'vne goutte, d'vne colique, ou d'vne femme en son accouchement? Si ie la puis supporter, c'est peu de chose; si ie ne puis, i'en feray bien-tost dehors. Representez-vous ce que tant de fois vous auez ouï dire. Souuenez-vous de ce que si souuent vous auez dit vous-mesme; & rendez par effet, tesmoignage de la verité de vostre doctrine. Il n'y a rien de si honteux que le reproche qu'on nous fait ordinairement, que nostre
Philosophie

Philosophie se limite à des paroles , & ne va point iusqu'à l'action.

I V. Que voulez-vous dire ? est-ce à cette heure que vous-vous auisez , que vous estes sujet à la mort , au bannissement & à la douleur ? ce sont toutes choses à quoy vous estes né. Imaginons-nous que ce qui peut se faire ne manquera pas de se faire. Je sçay bien que vous n'avez point attendu mon conseil à vous resoudre ; Aussi ne veux-je de vous autre chose pour cette-heure , sinon que vous ostiez ce trouble de vostre esprit , autrement vous le trouuerez lasche quand il sera question de l'employer. Tirez-le du particulier au general ; dittes-luy que ce corps est mortel & fragile , & que non seulement l'injure , ou l'oppression d'une force plus grande que la sienne , mais sa volupté propre peut estre occasion de l'affliger. La bonne chere luy donne des indigestions , le vin des paralysies , les femmes des affoiblissements de pieds , de mains , & de toutes les jointures. Mais que fera-ce , si ie deuiens pauvre ? i'auray beaucoup de compagnons. Si ie suis banny , ie croiray estre originaire du lieu mesme où il me sera commandé d'aller. Si i'ay les fers aux pieds , ie diray ; Suis-je libre en l'estat où ie suis né ? Ne suis-je pas attaché naturellement à cette masse de chair ? Si ie meurs , ie cesseray de pouuoir estre malade , ie cesseray de pouuoir estre prisonnier , ie cesseray de pouuoir mourir. Je ne suis pas si mal aduisé d'apporter icy la chanson d'Epicure, Que ce sont contes que les apprehensions qu'on nous donne des Enfers , qu'il n'y a point d'Ixion qui tourne vne rouë , de Syfiphe qui porte vne pierre qui retombe , de Titie de qui le poulmon & le foye renaissans à mesure qu'ils sont mangez , soient eternellement deschirez par vn Vautour. C'est à faire aux enfans de craindre Cerbere , des lieux sans iour , & des Fantosmes qui n'ont autre chose que des os. La mort ou nous consume , ou nous laisse aller. Si elle nous laisse aller , ce que nous auons de meilleur nous demeure , & ne perdons que ce qui ne faisoit que nous charger. Si elle nous consume , comme nous ne pouuons plus sentir de bien , aussi ne pouuons-nous plus souffrir de mal. Trouuez bon que ie vous rapporte icy vn de vos vers , & que ie die que vous ne l'avez pas plus escrit pour les autres , que pour vous. Il n'y a point d'apparence de dire vne chose , & de penser le con-

traire; combien est-il plus honteux de démentir ce qu'on a écrit.

IV. Il me souvient d'avoir veu quelque trait de vous, où vous disiez que nous ne tombions pas tout d'un coup en la mort, mais que nous y descendions par degrez, & vne piece apres l'autre. Il n'est iour que nous ne mourions; car il n'est point de iour que nous ne perdions quelque chose de nostre vie, & lors mesmes que nous croissons, nostre vie décroist. Nous auons esté enfans, garçons, & jeunes hommes. Ces âges-là sont perdus pour nous; le temps passé iusques à hier est tout évanouïy, & le mesme iour où nous sommes, est moitié à nous, & moitié à la mort. Comme ce n'est pas la derniere goutte d'eau qui vuide vn vaisseau, mais toutes celles qui sont coulées auparauant, ainsi l'heure derniere où nous cessons d'estre, n'est pas la seule qui fait nostre mort, mais bien elle est la seule qui l'accomplit. C'est l'heure où nous sommes arriuez au logis, mais nous auons esté long-temps par les chemins. En faisant toute cette description, avec vostre suffisance accoustumée, & qui tousiours grande, semble encore auoir quelque vehemence particuliere quand il est question de rendre tesmoignage à la verité, vous auez dit,

L'homme a plus d'un trespas, mais le dernier l'emporte.

J'aime mieux que vous vous amusiez à vous lire, qu'à lire ma lettre. Vous verrez en vos vers que cette mort de qui nous auons tant de peur, est bien la derniere, mais qu'elle a esté desia precedée par beaucoup d'autres. Je voy bien où vous voulez venir. Vous demandez s'il y aura rien dans cette lettre? Je m'en vay vous mettre quelque chose qui se rapporte à la matiere que nous auons traitée. Epicure ne blâme pas moins ceux qui desirent la mort, que ceux qui la craignent. Voicy ce qu'il dit; C'est vne mocquerie de vouloir mourir par vn degoust de la vie, veu que de la vie que nous menons, nous vient l'occasion de vouloir mourir. Et en vn autre lieu, Est-il rien, dit-il, de si ridicule que de souhaiter la mort, veu que c'est la crainte que nous en auons, qui nous fait déplaire de la vie? Ce n'est pas tout que de la souhaiter. Il en est de si mal-aisez, ou plustost si hors du sens, qu'ils se font mourir eux-mesmes, pour la peur qu'ils

ont de mourir. Prenez celuy que vous voudrez de tous ces poinçts, il vous fortifiera l'esprit en la patience de la vie & de la mort. Il ne faut pas trop aimer la vie, mais aussi ne la faut-il pas trop hair. Nous n'auons pas moins de besoin de nous resoudre au dernier qu'au premier; Et quand la raison mesme nous conseille de mourir, il le faut faire avecque iugement, & non pas y courrir à bride abbatuë. Vn homme de courage, & qui a la teste bien faite, ne doit pas fuir de la vie, il en doit sortir. Euitons sur toutes choses cette passion, à qui beaucoup se laissent gagner, de vouloir mourir sans sçauoir pourquoy. Car en la mort, comme en autre chose, l'esprit de l'homme a quelquefois des mouuemens inconsiderez. Il n'y a point de distinction de qualité, ny de suffisance. Chacun se laisse emporter, les sots & les poltrons, comme les galans & les braues; ceux-cy pour auoir trop de cœur, & ceux-là pour n'en auoir point. Il y en a qui s'importunent de faire, & de voir tousiours de mesmes choses. Ils ne haïssent pas leur vie, mais ils en sont ennuyez. Ce sont des considerations où la Philosophie mesme nous amene quelquefois. Ne ferons nous iamais autre chose que nous leuer, coucher, manger, auoir faim, trembler de froid, & brusler de chaud. C'est tousiours à refaire; les choses du monde sont enfilées d'une sorte, qu'en s'entrefuiant elles se suiuent. La nuit presse le iour, le iour la nuit; L'Esté, l'Autonne, l'Hyuer & le Printemps sont le commencement & la fin des vns des autres. Tout se passe, mais c'est pour reuenir. Je ne voy rien que ie n'aye veu; ie ne fais rien que ie n'aye fait. Il n'y a personne qui n'en fust quelquefois dégousté. Il y en a assez qui n'estiment pas la vie vne chose fascheuse, mais il leur semble qu'elle est superflue, & qu'il n'y a pas moyen de s'en passer.

EPISTRE XXV.

ARGUMENT.

- I. *Les mauvaises habitudes quelques enracinées qu'elles soient, ne sont point incurables.*
- II. *Le plus pauvre du monde, est assez riche, pour avoir ce qui est nécessaire.*
- III. *Qu'il nous faut représenter un témoin en toutes nos actions; il n'importe quel, pourveu que sa vie soit telle, que les plus perdus ayent honte de faire paroître leurs vices devant luy.*
- IV. *L'homme de bien doit vivre chez soy, & le meschant en compagnie.*

I. **Q**uant à ce qui touche nos deux amis, il n'y faut pas aller par vn mesme chemin. Il y en a vn duquel il suffit de redresser les imperfections; mais de l'autre, il les faudra rompre tout à fait. Je parleray librement; Si ie me picque le premier, ie ne suis point son amy. Et quoy, voudriez-vous mettre vn homme de quarante ans en tutelle? Ce n'est point vn âge capable d'instruction. Il faut qu'une ame soit tendre, pour prendre le ply qu'on luy veut bailler. Je ne sçay pas ce que j'advanceray; mais puis que mon deuoir me commande que ie l'entreprene, ie courray la fortune de l'euenement. Il n'est point de mal incurable, quelque enraciné qu'il soit; mais il se faut bander contre l'intemperance, & reduire le patient à souffrir beaucoup de choses contre sa volonté. Quant à l'autre, ie n'en suis gueres plus assuré; tout ce que j'y voy de bon, c'est qu'il rougit quand il fait quelque faute. Tant qu'il aura cette honte, j'en auray bonne opinion. Il la luy faut entretenir. Pour le regard de cét endurcy, ie ne tiens pas qu'il le faille mener trop rudement, de peur de le desesperer. Il faut choisir le temps à propos pour y tenter quelque chose, & le prendre, s'il est possible, quand il est en bonne humeur, & qu'il semble estre en quelque disposition d'amendement. Je ne me tromperay iamais en ses interualles. Quand il sera sage, ie m'attendray de le reuoir plus égaré que iamais, & quoy qu'il n'y paroisse pas de vice, ie ne laisseray pas de croire qu'il y en a.

II. Je donneray quelques iours à cét exercice, & verray ce qui s'y pourra faire. Quant à vous, faites nous voir vostre resolution & vous depeschez de ferrer bagage. Rien de ce que nous auons, ne nous est necessaire; si nous nous rangeons aux Loix de Nature, nous sommes riches. Ce qui nous fait besoin, ne couste rien; ou s'il couste quelque chose, c'est si peu, que cela ne vaut pas d'en parler. Nature ne veut que du pain, & de l'eau. Le plus pauvre du monde est assez riche pour en auoir, & qui s'en contente, sa condition est aussi bonne que celle de Iupiter. C'est l'opinion d'Epicure; de qui ie vous vay dire vn autre beau trait; Faites, dit-il, toutes choses, comme si quelqu'un vous regardoit.

III. Il n'y a point de doute que vous ne fassiez beaucoup pour vous, de choisir quelqu'un, sur qui vous ayez tousiours les yeux, & que vous imaginiez tousiours present, quand vous ferez quelque dessein. Ce seroit bien plus de gloire de vous proposer quelque homme de bien; toutefois prenez le premier venu; ie me contenteray que vous pensiez tousiours estre en la presence de quelqu'un. La solitude ne nous persuade iamais que du mal. Quand vous aurez profité de telle sorte, que vous aurez du respect pour vous-mesme, vous pouuez alors donner congé à vostre Gouverneur. Iusqu'à ce que cela soit, mettez-vous en la conduite de quelque homme d'autorité, soit Caton, Scipion, ou Lelius, il n'importe, pourueu que sa vie soit telle, que les plus perdus ayent quelque honte de faire paroistre leurs vices deuant luy.

IV. Quand vous en serez venu-là, que de vous porter honneur à vous-mesme, ie vous donneray le mesme conseil que donne Epicure. Pensez que vous n'avez iamais plus de besoin de vous retirer en vous-mesme, que quand vous estes contraint d'estre en compagnie. Gardez-vous de ressembler au grand nombre que vous voyez. Vous ne feriez pas bien alors de vous quitter. Regardez les tous l'un après l'autre; il n'y en a pas vn, qui ne se trouue mieux en toute autre compagnie qu'en la sienne. Ne vous retirez iamais plus en vous-mesme, que quand il faudra que vous soyez en compagnie; mais ne vous y retirez pas, si vous n'estes homme de bien, & si vous n'avez l'ame sans tumulte, & sans passion. Car alors vous feriez mieux de vous quitter, & de

vous en aller avecque la foule; & vous ne sçauriez estre plus mal avec tout autre qu'avecque vous.

EPISTRE XXVI.

ARGUMENT.

- I. La Vieillesse affoiblit le corps, & fortifie l'ame, en la delivrant des vices.*
- II. La mort qui est causée par la Vieillesse est douce.*
- III. La mort est le Juge veritable de nostre vie.*
- IV. Qu'il faut continuellement apprendre à bien mourir.*

IE vous disois il n'y a gueres, que ie m'en allois arriuer tout bellement à la Vieillesse. Mais à cette heure, j'aprehende que la Vieillesse ne soit demeurée bien loin derriere moy. Ma disposition & mes années se doiuent desormais nommer d'une autre façon. Quand on parle de vieillesse, on n'entend pas un âge rompu, mais seulement lassé. Ce que j'ay, c'est decrepitude, ie suis au bout de la carriere. Toutefois ie ne craindray point de dire que ie ne me sens incommodé que du corps, & que ie n'eus jamais l'entendement ny plus sain, ny plus entier. Je n'ay rien de vieux en moy que les vices, & les parties destinées à leur usage; l'esprit est vigoureux, & se réjouit que le corps ne luy donne plus gueres de traverfes. A ceste heure qu'il est déchargé d'une bonne partie de son faix, il ne demande que de l'exercice, & me veut dementir, quand ie parle de ma vieillesse. Il dit qu'il est en sa fleur; ie suis content de le croire, & de le laisser faire. Je veux pourtant regarder ce que ie dois de mon amendement à la Philosophie, & ce que j'en dois à mon âge. Je veux mettre d'un costé ce que ie puis faire, & ce que ie ne veux pas faire; & de l'autre ce que ie veux bien faire, & ce que ie ne puis; car si ie veux quelque chose de plus que ce que ie puis, ie suis bien aise de mon impuissance. Quelle occasion auons nous de nous en plaindre, & quelle incommodité nous est-ce, que ce qui devoit avoir fin, soit acheué? Vous me repondrez, qu'il n'y a point de plus grand deplaisir, que d'aller en diminuant, & se voir comme fondre de iour en iour; car nous ne tombons pas d'une secousse, & ne som-

mes pas renuersez d'un seul effort. Nous auons tous les iours quelque coup d'ongle, & d'une heure à l'autre nous perdons quelque chose de nostre vigueur. Mais comment scaurions nous mieux partir du monde, que d'estre par vne dissolution naturelle insensiblement amenez à nostre fin ? Non qu'il y ait du mal à mourir tout d'un coup, & sortir inopinément de cette vie, mais parce que c'est vne douce voye que d'en estre retiré tout doucement.

III. De moy, comme si i'estois sur le poinct d'en faire l'experience, & en ce dernier iour qui prononcera l'arrest de mes années passées, ie me considere & me tiens ce langage; Tout ce que i'ay dit, ou fait iusqu'à cette-heure, n'est rien. Si i'ay donné quelques tesmoignages de mon courage, ç'a esté en choses de peu de merite, & y a eu plus d'imposture que de verité. Je n'ay rien fait que beaucoup d'esperances ne m'ayent sollicité de faire; si i'ay quelque chose de bon dans l'ame, la mort me le dira. C'est pourquoy, sans m'éfrayer, ie me prepare à cette iournée, où le masque leué, ie verray si mon courage est aussi braue que ma langue, & si les rodomontades que i'ay faites contre la fortune n'estoient point autant d'artifices, pour me faire estimer ce que ie n'estois pas. Ne prenez point garde à l'opinion des hommes; elle est ordinairement douteuse & peut pancher aussi tost d'un costé que de l'autre. Mettez à part toute l'estude que vous auez iamais faite; la mort vous iugera. Ce ne sont ny les disputes, ny les discours profonds, ny les preceptes de Philosophie, qui font paroistre la force de l'ame. Bien souuent ceux qui ont le courage plus bas, ont le langage le plus haut; C'est à rendre l'esprit, qu'on voit ce qu'un homme a dans le cœur. La condition me plaist bien; ie n'ay point de peur de ma cause. Voila de quelle sorte ie m'entretiens; mais faites estat que ie ne parle pas moins à vous qu'à moy. Si vous estes plus jeune, qu'importe ? La mort ne compte pas les années. Elle vous attend peut-estre ailleurs que vous ne pensez; c'est pourquoy attendez-là par tout. I'estois prest à clorre ma lettre, & prenois desia le cachet. Mais il m'est souuenu, qu'il luy falloit garnir sa bougette, & luy bailler de quoy faire son chemin. Je ne vous dis point où ie fouille, Vous le scauez bien, ayez tant soit peu de patience, ie vous iray querir chez moy dequoy payer.

IV. Cependant Epicure me prestera cette sentence ; Ad- uidez lequel sera le meilleur , que la mort vienne à nous , ou que nous allions à elle. Il veut dire qu'il faut apprendre à bien mourir. Vous pensez peut-estre que c'est folie d'appren- dre avecque tant de peine, vne chose que nous ne deuons faire qu'une fois ; & ie trouue au contraire, que c'est ce qui nous y doit rendre plus diligents. Il ne faut iamais cesser d'apprendre vne chose que nous ne pouuons iamais estre as- seurez de bien sçauoir. Mediter la mort , c'est mediter la liberté. Qui sçait mourir, ne sçait point seruir. Il est au dessus de toute sorte de puissance ou pour le moins il en est hors. Il se mocque des prisons, des gardes & des cachots ; il en a la porte ouuerte. Tout ce qui nous arreste, c'est l'a- mour de la vie. Veritablement il ne faut pas l'abandonner entierement ; mais il en faut retrancher quelque chose, afin que si l'occasion s'en presente, nous n'ayons rien qui nous empesche de faire à l'heure mesme ce qu'il faudra faire quel- que iour.

EPISTRE XXVII.

ARGUMENT.

- I. Les Vieillards sont blasmbables, qui aiment les plaisirs des jeunes gens & qui ne font pas mourir leur vice deuant qu'eux.*
II. La vertu est le seul bien de l'homme, qui ne s'acquiert pas par Procureur, comme beaucoup d'autres Sciences.

I. **V**OUS me direz, que ie vous presche à present que ie me suis presché moy-mesme, & que m'estant mis en bon estat, ie passe mon temps à reprendre les autres. Je ne suis pas si presomptueux que de me sentir malade, & de faire le Medecin. Mais comme gardant le liêt, tous deux en mesme chambre, ie deuise avec vous de nostre maladie, & vous faits part des remedes que ie sçay pour la guerir. Quand ie parleray donc à vous, pensez que c'est à moy-mesme que ie parle, & que deuant vous en mon cabinet ie me demande compte de mes actions. C'est à moy que ie crie, Regardez quel âge vous auez ; & vous aurez honte d'auoir les mesmes volontez & les mesmes desseins que vous auez, quand vous estiez

estiez encor enfant. Deuant que de mourir, faites pour vous vne chose, c'est que les vices meurent auant vous. Quittez toutes ces voluptez pleines de trouble & de tumulte, qui vous cousteront bien cher vn iour. Les passées font du mal autant que les futures. Quelque bon succez qu'ayent les crimes, ils ne laissent pas de gesner l'ame apres l'exécution. Le trouble qu'ils donnent ne se passe pas avec eux. Il en est de mesme d'un plaisir que la vertu n'accompagne point. Il a tousiours le repentir à sa queuë, il n'est ny solide ny fidele. Et quand il ne seroit point dommageable, sa suite nous donne assez de sujet de le fuir.

II. Voyez plustost de trouuer quelque bien qui soit durable; or il n'y en a point d'autre que celuy que de soy l'ame prend elle-mesme. C'est de la vertu seule que viennent les ioyes perpetuelles, & qui sont hors de toute apprehension. S'il y a de l'obstacle, il passe au dessous d'elle, comme vn nuage, qui ne luy empesche point le iour. Quand sera-ce que nous ferons si heureux d'y paruenir? Certainement nous ne nous arrestons pas tout court, mais nous nous hastons bien lentement. Il y a encore bien de la besogne. Si vous en voulez voir la fin, il y faut veiller, & trauailler vous-mesme. Ce n'est point chose qui se fasse par Procureur. Il y a d'autres sciences, où l'on peut prendre de l'aide pour estudier. Il y auoit de mon temps vn Caluissius Sabinus fort riche, & qui auoit de l'esprit, & le reuenu d'un affranchi. C'estoit l'homme que ie vy iamais, qui auoit la plus mauuaise grace à faire le Grand. Il auoit si peu de memoire, que s'il vouloit parler d'Vlysse, d'Achile, ou de Priam, il ne sçauoit pas trouuer leurs noms, quoy qu'il les conuist mieux que nous ne connoissons nos maistres d'escole. Iamais vieil Nomenclateur, de ceux-cy qui forgent les noms, quand ils ne les sçauent point, n'en donna de si faux à personne, comme ce pauvre homme en donnoit aux Grecs, & aux Troyens; cependant il auoit enuie d'estre tenu pour vn sçauant personnage. Il s'auisa pour auoir plustost fait, d'auoir des esclaves, & de les acheter bien cher, dont l'un sçeut Homere par cœur, & l'autre Hesiode; les neuf Lyriques eurent aussi chacun le sien. Ne vous estonnez pas, si ie vous dis qu'il les acheta bien cher. Il n'en trouua point, il les fit faire exprés. Quand il eut dressé tout cét équipage, il com-

mença de rompre la teste à ceux qu'il appelloit à manger avecque luy. Ses protocoles estoient à ses pieds, qui luy fournissoient des vers, à mesure qu'il en demandoit. Mais il n'en pouuoit pas reciter vne moitié, que l'autre ne luy eschappast. Vn Sabellius Quadratus, qui ne faisoit autre mestier que de suiure les tables des riches, qu'il voyoit n'auoir pas beaucoup d'entendement, & de se rire d'eux en mangeant leur bien, luy conseilla d'auoir des valets à luy ramasser les paroles. Comme Sabinus luy eust dit, que ces esclaves luy coustoient deux mille escus la piece; Vous eussiez eu, respondit Sabellius, autant d'armoires à meilleur marché. Toutesfois il auoit cette bonne opinion de soy, qu'il pensoit estre le plus sçauant homme qui fust en sa maison. Le mesme luy conseilla de s'exercer à luitter. Sabinus, homme mal sain, passe, & extenué, luy ayant respondu là dessus; Comment voudriez-vous que ie luittasse, tout ce que ie puis faire c'est de viure. Je vous prie, dit-il, ne dittes pas cela, vous auez tant de valets, si grands & si forts, à vostre commandement? Vne bonne ame ne tombe point au commerce; & quand il s'en trouueroit à vendre, ie ne pense pas qu'il se trouuast personne qui en voulut acheter. Quant à la mauuaise, on ne trafique d'autre chose. Mais prenez ce que ie vous doy, & adieu. C'est richesse qu'une pauureté qui se range aux loix de la nature. Epicure a tousiours ce langage en la bouche, & n'en change que les paroles. Mais on ne peut iamais assez sçauoir. Il est des personnes à qui il ne faut que montrer les remedes, & d'autres à qui il les faut mettre dans la teste à coups de marteau.

EPISTRE XXVIII.

ARGUMENT.

- I. Le changement des lieux ne profite point à ceux qui portent leur vice avec eux.*
- II. Fuir le bruit du Palais.*
- III. Cognoistre sa faute, c'est estre en voye d'amendement.*

I. VOUS vous estonnez que tant de voyages que vous auez faits, & tant de lieux où vous auez esté, ne vous

ayent pas fait passer vostre humeur melancolique. Pensez-vous estre seul à qui cela soit arriué ? C'est l'esprit qu'il faut changer & non pas l'air. Passez tant de mers que vous voudrez, reculez - vous en des solitudes, où iamais homme ne mette le pied, en quelque part que vous alliez, vous aurez tousiours vos vices avecque vous. Quelqu'un faisant vn iour cette mesme plainte à Socrate, il luy dit : Pourquoi vous estonnez-vous que vos voyages vous soient inutiles, veu que vous-vous portez par tout où vous allez ? La cause qui vous fait partir s'en va quand & vous. Quel grand profit vous peut faire de voir & de connoistre des pays & des villes que iamais vous n'avez connus ny veus ? Tout cela n'est que vous tourmenter en vain. Voulez - vous sçauoir d'où vient que vous ne gagnez rien de fuir ? Vous-vous enfuyez avec vous. Il faut mettre bas ce qui vous charge l'esprit ; autrement, foyez où vous voudrez, vous ne serez iamais bien. Faites estat que vous estes aujourd'huy comme est cette Sybille dans Virgille, quand l'enthousiasme la prend, & qu'elle a dans le corps vn esprit autre que le sien.

*La Prestresse tempeste, & voudroit bien pouuoir
Mettre le Dieu dehors.*

Vous courrez de tous costez, pensant vous descharger de ce qui vous presse, & tant plus vous vous remuez, tant plus vous en receuez d'incommodité. Comme vous voyez dans vn vaisseau, que ces paquets qui ne bougent d'une place, ne l'ébranlent point, & que quand ils sont iettez inégalement d'un lieu à l'autre, ils le font perdre, & presque renuerser de leur costé. Tout ce que vous faites, vous le faites contre vous. Vous vous gastez de vous remuer, vous donnez des heurts à vn malade. Quand vous serez guery, vous n'irez en lieu qui ne vous donne du plaisir. Quand on vous relegueroit au bout du monde, & qu'on vous confinerait en la region la plus sauuage qui soit sur la terre, quelque barbare qu'y soit le peuple, vous y trouuerez de l'hospitalité. L'importance de vostre repos est en vous, & non pas au lieu où vous allez. Il n'importe où nous soyons, c'est folie de s'en soucier. Il faut croire que nous ne sommes point nez pour vn petit coin de terre, mais que le monde entier est nostre patrie. Si vous auiez cette impression, vous ne vous

estonneriez pas, que la diuersité de tant de lieux, où le dégouft vous a chassé de l'un à l'autre, ne vous auroit de rien seruy. Ce n'est pas voyager ce que vous faites, c'est roder & tournoyer. Vous estes aujourd'huy en vn lieu, demain en vn autre, comme si la felicité que vous cherchez, ne se pouuoit trouuer par tout. En quelle part du monde sçauroit-on ouïr plus de tempeste, qu'en vn Palais? & cependant qui seroit contraint d'y viure, trouueroit moyen d'y auoir du repos.

II. Mais tant que l'election de ma demeure me sera libre, ie m'en tiendray le plus loin que ie pourray. Car comme il n'est point de corps si bien composez, qu'une demeure mal aérée n'apporte quelque alteration à leur fanté; tout de mesme, quand vn esprit vertueux n'a pas encore atteint sa perfection, mais est encore en chemin d'y arriuer, il est des choses, qu'il fait beaucoup pour luy de n'approcher point. Je ne suis pas de l'opinion de ceux, qui à corps perdu se iettent au milieu des ondes; & nourris volontairement dans le tumulte, ne sont pas bien-aïses, s'ils ne sont tousiours aheurtez contre quelque difficulté. Je ne dy pas que si les occasions s'en presentent, vn homme sage ne les reçoie avecque patience. Mais il ne prendra pas plaisir à les chercher. Il aimera mieux la paix que la guerre. Et de fait, qu'auroit-il gagné de s'estre demeslé de ses vices, s'il luy falloit toute sa vie auoir le ballay en main, pour nettoyer les ordures de son voisin. Vous me direz que Socrate eut trente tyrans en teste, & que iamais ils ne luy peurent faire faillir le cœur. Qu'importe du nombre des maïstres. Il n'y a qu'une seruitude. Quiconque la peut mespriser, quand il auroit autant de maïstres qu'il y a d'hommes au monde, il est libre.

III. Il est temps de cesser, mais il faut premierement payer le tribut. Le commencement de s'amender, c'est de connoistre qu'on a failly. Epicure est authour de cette sentence, qui est tres-belle à mon iugement. Car qui ne pense point faillir, ne peut vouloir qu'on le reprenne. Il se faut prendre en faute deuant que de s'amender. Il en est qui font gloire de leurs vices. Pensez-vous qu'un homme qui ne pense point estre malade, se mette en peine de chercher le Medecin? Faites donc ce qui vous sera possible pour vous conuaincre. Informez contre vous; soyez premierement vostre accusateur,

& puis vostre iuge; à la fin, demandez grace, mais ne la vous donnez pas quand vous penserez meriter punition.

EPISTRE XXIX.

ARGUMENT.

- I. *Qu'il ne faut pas cesser de reprendre ceux qui n'ayment point à estre repris.*
- II. *Les meschans ne rient pas long temps.*
- III. *La Vertu enseigne le mespris de la mort.*
- IV. *On ne peut plaire au peuple, & estre homme de bien.*

I. VOUS me demandez des nouvelles de Marcellinus, & desirez sçauoir ce qu'il fait; ie ne le voy gueres. Ce n'est pas que ie luy donne sujet de s'éloigner de moy, mais il ne prend pas plaisir d'ouïr la verité. Toutesfois il n'a plus que faire de rien craindre de ce costé là. Car il ne la faut dire qu'à ceux qui prennent plaisir à l'écouter. C'est pourquoy tout le monde n'approuue pas cette franchise generale de Diogene, & des autres Cyniques, qui sans distinction de personnes, faisoient des remonstrances, aux premiers qu'ils rencontroient en leur chemin. Car à quel propos vous amuseriez-vous à prescher vn sourd, ou vn muet? Mais me direz vous, Pourquoi ne feray-je pas bon marché des paroles, puis que c'est chose qui ne couste rien? Ie ne puis sçauoir si ie feray le profit de celuy que i'aduertiray, mais ie sçay bien que ie n'en puis aduertir beaucoup, que ie ne fasse le profit de quelqu'un. Il faut ouurir la main. Quiconque fait beaucoup d'entreprises, c'est force qu'il y en ait vne qui luy succede. Pour moy, Lucilius, ie ne suis pas d'auis qu'un homme d'honneur en vse de cette façon. Son autorité perd son lustre par cette communication trop vniuerselle. Et ceux qui se corrigeroient par ses remonstrances, s'il ne les rendoit pas si communes, n'en peuuent faire compte, quand ils voyent que sans election de sujets ny de personnes, il les employe en toutes occasions indifferemment. Il n'est pas besoin que celuy qui tire, donne à tous coups dans le blanc; il n'y a point d'art en ce qui se fait par accident. La sagesse est vn art, il est raisonnable qu'elle ait vn but, qu'elle choisisse ceux qu'elle

iugera capables d'instruction, & quitte les autres, non du premier coup toutesfois, mais apres auoir essayé tout ce qu'elle aura iugé propre pour leur guerison. Je ne tiens pas que Marcellinus soit du tout perdu; Toutesfois pour le sauuer, il ne faut plus gueres tarder à luy tendre la main. C'est vn bel esprit, mais qui prend desia le chemin de se gaster. Il en fera ce qui pourra; i'en courray la fortune, & luy diray librement mon aduis, de ce que ie luy verray faire mal à propos.

II. Je sçay bien qu'il se mettra tout aussi tost sur ses bouffonneries, qui feroient rire les plus tristes, & se mocquera de luy-mesme le premier, & puis de moy. Je n'auray pas ouuert la bouche, qu'il ne me preuienne, & que le premier il ne me die tout ce que ie luy penseray dire. Il recherchera tout ce qui se passe en nos escoles, & me remettra deuant les yeux les salaires des Philosophes, leurs amies, & leurs bonnes cheres. Il m'en monstrera vn au Bordel, l'autre au Cabaret, & l'autre à la Cour. Il me monstrera ce plaisant Philosophe Ariston qui se fait promener en vne chaire, & qui discourt en cette belle posture, car c'estoit l'heure qu'il prenoit pour trauailler. C'est celuy de qui Scaurus dit vn iour qu'on disputoit de quelle Secte il estoit. Je sçay bien qu'il n'est pas Peripateticien; & Iulius Grecinus grand personnage, interrogé quel iugement il en faisoit, Je ne puis, dit-il, que vous en dire. Car ie ne sçay ce qu'il fait sur cette selle entre-deux limons; comme si on luy eust parlé d'vn Cocher. Il me mettra deuant les yeux tous ces Charlatans, qui pour leur honneur eussent mieux fait de ne se mesler point de la Philosophie, que d'en trafiquer indignement comme ils font. Mais tenez-vous preparé à souffrir toutes ces injures. Peut-estre qu'il me fera rire, & peut estre aussi que ie le feray pleurer; S'il continuë de rire, ie seray bien aise; puis qu'il faut qu'il ait du mal, que pour le moins sa folie soit de belle humeur. Quoy qu'il en soit, la gayeté de telle gens n'est iamais longue. Prenez y garde; vous les verrez tout d'vn coup pasmez de rire, & en moins de tourner la main, ils crieront comme des enragez. Je suis resolu de l'entreprendre, & de luy monstrer que ie ne l'estime pas si peu que font beaucoup d'autres; si ie ne déracine du tout ses vices, ie les garderay de croistre. Sa maladie ne guerira pas, mais elle aura

de bons interualles ; & peut estre qu'après les interualles, la parfaite guerison pourra venir. Quand on ne feroit que l'en soulager, ce n'est pas peu à vn malade. Vn bon relasche est vne espee de santé.

III. Tandis que ie me prepare à son instruction, vous qui desia pouuez quelque chose, & qui par la consideration du progres que vous avez fait iusqu'à cette heure, iugez à peu près ce que vous pouuez faire à l'aduenir ; formez vostre vie, releuez vostre courage, faites ferme contre tout ce qui est formidable, & ne vous souciez point du nombre de ceux qui vous pensent faire peur. Ne seroit-ce pas vne folie bien manifeste de craindre la multitude, en vn lieu où il faut venir l'vn après l'autre ? Plusieurs vous peuuent bien menacer ; mais en vostre mort il n'y a passage que pour vn. C'est le reglement qu'a fait la Nature. Vn vous a donné l'ame, vn vous l'ostera.

IV. Si vous auiez quelque discretion vous ne me demanderiez plus rien. Mais ie ne veux rien auoir du vostre, ie m'en vay vous ietter ce que ie vous doy. Ie n'ay iamais eu volenté de plaire au peuple, car ce que ie sçay, le peuple ne l'approuue pas ; & ce que le peuple approuue, ie ne le sçay pas. Vous me demandez qui dit cela ? Ne sçauiez-vous pas qui est mon Chaland ? Epicure. Mais il n'y a Philosophe, de quelque Secte qu'il soit Peripatetique, Academique, Stoïque, ou Cynique, qui ne vous en die autant que luy. Il n'est pas bien-aisé qu'un homme à qui la vertu plaist, puisse plaire au peuple ; on ne peut auoir sa bonne grace, que par des moyens qui ne valent rien. Il faut donner ordre de luy ressembler ; si vous n'estes des siens, vous ne sçauriez estre à son gré. Or en vostre establissement, vostre opinion vous importe bien plus que celle des autres. Il faut estre infame pour estre aimé de ceux qui le sont. De quoy donc seruira cette Philosophie que vous estimez tant, & que vous tenez preferable à tout ce qu'il y a de choses & de sciences au monde ? Que vous aimerez mieux vous plaire qu'au peuple, Que vous peserez plustost les opinions, que vous ne les compterez, Que vous ne craindrez ny les Dieux ny les hommes, & supporterez les aduersitez avec patience, ou les finirez avec honneur. Au reste si ie voy que le peuple vous tienne pour vn grand personnage ; que quand vous venez au

theatre, il fasse des acclamations, & vous applaudisse; que tout l'équipage des Comediens soit en rumeur à vostre venue; que par toute la ville les femmes & les enfans preschent vos louanges, pourquoy ne me ferez vous pitié, puis que ie sçay par quelle eschelle on monte à cette faueur.

EPISTRE XXX.

ARGUMENT.

- I. *La Vieillesse est une maladie sans remede.*
- II. *Le sage ne craint point la mort.*
- III. *Les Vieillards peuuent mieux parler de la mort que les jeunes.*
- IV. *La necessité de mourir doit oster l'apprehension de la mort.*
- V. *La Vieillesse nous tire du monde sans violence.*
- VI. *Le sage seul fait bon visage à la mort.*
- VII. *Les Vieillards doivent moins craindre la mort que les ieunes, bien qu'elle soit tousiours aussi près des uns que des autres.*

I'Ay veu le bon homme Bassus Aufidius, bien bas & bien cassé. Il fait ce qu'il peut, pour se deffendre de la vieillesse, mais elle est desia la plus forte. Elle abbat plus qu'il ne peut redresser, elle se laisse choir sur luy de toute sa pesanteur. Vous sçavez qu'il a esté tousiours mal-sain, & d'un temperament fort sec. Il s'est entretenu long-temps, ou pour mieux dire il s'est rapetassé le mieux qu'il a peu. Mais la force luy a failly tout d'un coup. Comme en vn nauire, s'il n'y a qu'une fente ou deux, il y a moyen de le calfeutrer, mais depuis qu'il commence à s'ouuir de tous costez, c'est perdre sa peine que de le vouloir racoustrer; il en est de mesme d'un corps où l'âge s'est rendu maistre. On peut bien appuyer sa foiblesse pour vn temps, mais à la fin, comme en vn vieil édifice de qui l'assemblage se déjoint, & qui tandis qu'on l'estaye d'une part, s'éclate de l'autre, il n'y a plus de remede que d'en sortir.

II. Le bon-homme pourtant ne laisse pas d'auoir tousiours bon courage. Cette coustume luy vient de l'estude qu'il a fait en Philosophie, qui resout tellement les ames, que de quelque petite complexion que soit vn homme, il a tousiours assez

assez de force. La presence de la mort ne luy change pas ny la couleur ny la parole; & quand il deffaut, c'est alors qu'il a moins d'apparence de défailir. Vn bon Pilote, quoy que sa voile soit en pieces, & son vaisseau, trouue moyen de racommoder les restes de son équipage, & d'acheuer sa route. Bassus en fait de mesme, & voit venir sa fin avec vn visage si ferme, que s'il auoit la mesme assurance à regarder celle d'vn autre, vous l'estimeriez plustost insensible que resolu. Il y a de la peine, quand nous sommes arriuez à cette heure inéuitable, de s'en pouuoir aller sans regret, & de ne murmurer point. C'est vne leçon qu'on ne sçait pas, sans l'auoir long-temps estudiée. Aux autres maux il y a quelque esperance. Si vous estes malade, vous guerissez. Si le feu vous surprend, vous l'esteignez. Si la maison où vous estes, tombe, c'est peut-estre d'vne façon que vous n'aurez point de mal. Si vous faites naufrage, quelque vague vous pourra ietter à bord. Si quelqu'vn vous tient l'espée à la gorge, pour vous tuer, quelque chose pourra suruenir qui luy fera faillir son coup. Mais si la vieillesse vous meine à la mort, il faut marcher, il n'y a ny repit, ny opposition qui vous en garentisse. C'est bien la mort la plus douce de toutes; mais aussi est-ce la plus longue. Vous diriez à voir ce bon homme qu'il est à ses obseques; il s'inhume, il suruit à soy-mesme, & ne s'afflige point de n'estre plus avecque soy, car il dit beaucoup de choses à ce propos. Il fait ce qu'il peut, pour nous persuader que si nous auons en la mort du trauail, ou de la crainte, nous en sommes causes, & non pas elle; & qu'en mourant nous ne sommes non plus incommodez que quand nous sommes morts. Or il y a aussi peu de raison de craindre ce qu'on ne sentira point, que de ce qu'on ne souffrira point. Comment est-il possible qu'vn homme s' imagine sentir vne chose qui le priuera de tout sentiment? Il faut donc conclurre qu'il n'y a non plus d'apprehension que de mal en la mort. Je sçay bien que ce sont là des choses qui beaucoup de fois; ont esté dites, & qui le seront encore beaucoup de fois, mais ie ne faisois point de profit à les lire, & encore moins à les ouïr dire à des gens à qui l'âge ne donnoit point encore occasion de craindre ce qu'ils conseilloient de n'apprehender point.

III. Mais sans mentir ce langage venant de Bassus, qui a vn pied dans la fosse, m'a touché d'vne estrange façon;

car pour en dire mon aduis, ie trouue qu'il est plus mal-aisé de se refoudre à la mort, quand on en approche, que quand on y est. Quelque lasche & timide que soit vn homme, quand il voit la mort presente, il se dispose à ne vouloir point éviter ce qui n'est point évitable. Vous voyez vn Gladiateur, qui durant le combat aura fait le plus mal & le plus poltronnement qu'on sçauroit faire; & neantmoins quand il sera tombé, il tendra luy-mesme sa gorge à son aduersaire, & luy conduira l'espée à la partie qu'il pensera la plus mortelle, afin d'estre bien tost dépesché: Mais quand la mort est encore en chemin, & qu'indubitablement elle s'en vient à nous, c'est vn peril où il faut vne froideur & vne assurance, de qui peu d'hommes sont capables que ceux qui par l'estude se sont de longue main preparez à cet assaut. C'est pourquoy ie prenois grand plaisir à l'ouïr dire son aduis d'une chose, qu'il auoit bon moyen de connoistre, pour la voir de si près comme il faisoit. S'il reuenoit quelqu'un de l'autre monde, qui vous dit qu'il n'y a point de mal en la mort, vous le croiriez, parce qu'il parleroit d'une chose qu'il auroit esprouuée. Tout de mesme aussi ne pouons nous mieux sçauoir l'estonnement que donne la mort quand elle approche, que de ceux qui se sont trouuez aupres d'elle, qui l'ont veüe arriuer, & qui luy ont donné la bien-venue.

IV. Vous pouuez bien mettre Bassus de ce nombre-là, il ne nous a point voulu laisser tromper, il ne trouue non plus d'apparence à craindre la mort que la vieillesse. A la jeunesse succede la vieillesse, à la vieillesse la mort. Qui ne veut point mourir, seroit content de n'auoir point vescu. La mort est la condition de la vie. Quand on nous donne l'une, on nous promet l'autre; nous en tenons le chemin, c'est folie de l'apprehender. L'apprehension est des choses douteuses; la mort est certaine. Il la faut attendre; c'est vne necessité qui n'espargne personne, il n'y a point de force qui nous en defende. Pourquoy se plaindroit vn homme d'estre compris en vne loy, qui comprend tout le monde; La premiere partie de l'équité, c'est l'égalité; mais il n'est point de besoin de plaider la cause de la Nature. Elle ne nous a point donné de loy pour nous qu'elle ne l'ait prise pour elle; tout ce qu'elle a fait elle le deffait, ce qu'elle a deffait elle le refait.

V. Or à cette heure, si par le benefice de la vieilleſſe nous ſortons du monde tout doucement, & n'en ſommes point ravis par force, mais tirez peu à peu, n'auons nous pas dequoy remercier les Dieux, qu'après auoir gouſté du monde à noſtre aiſe, nous nous trouuions conduits en vn repos qui nous eſtoit neceſſaire, & qu'en vne ſi longue laſſitude nous auions occaſion de deſirer ?

VI. Vous en voyez qui ſouhaitent la mort avec plus de paſſion, qu'on ne demande ordinairement la vie. Mais ie trouue bien autant de courage en ceux qui de pied ferme la regardent venir ſans s'émouuoir. Ceux-là quelquefois y ſont emportez ou par vne rage, ou par quelque dépit violent qui les transporte. Mais indubitablement cette procedure ſi tranquille, eſt vne preuue qui ne ſe peut faire que par vn eſprit bien judicieux & bien raffis. Il ſe voit aſſez de perſonnes qui par colere ſe vont rendre à la mort; mais quand elle vient, il en eſt peu qui luy faſſent bon viſage, ſi par vne longue meditation ils ne ſe ſont diſpoſez à la receuoir.

VII. C'eſt pourquoy ie ſuis bien ſouuent tout exprés allé trouuer ce bon homme, à qui ie porte beaucoup d'amitié, pour voir ſ'il ſeroit touſiours en meſme poſture, & ſi ie n'y reconnoiſtrois point quelque affoibliſſement de l'eſprit comme du corps. Mais touſiours ie luy trouue la diſpoſition meilleure; comme en la ſeptieſme carriere le contentement de ceux qui courent, eſt plus viſible, parce qu'ils penſent qu'il ne ſ'en faut gueres qu'ils n'ayent emporté le prix. Il ſ'accommodoit aux preceptes d'Epicure, & me diſoit, Qu'il ſe perſuadoit premierement, qu'en cette expiration derniere on ne ſentoit point de mal; Que ſi toutefois il y en auoit, c'eſtoit quelque conſolation de penſer qu'on en ſeroit bien-toſt quitte, parce qu'une extrême douleur n'eſt iamais longue. Qu'au reſte que ſi cette ſeparation du corps & de l'ame le trauailloit, il ſe representeroit qu'après cette douleur, il n'en auroit iamais d'autre. Qu'il ne doutoit point qu'un homme de ſon âge n'eût l'ame au bord des lèvres, & que par conſequent il n'y auroit pas beaucoup de peine à la faire ſortir. Un feu qui ſ'eſt pris à quelque matiere forte, & qui a beaucoup de corps, ſ'eſteint avec de l'eau, & quelquefois par la ruyne de ce qu'il brûle; mais celuy qui n'a plus d'aliment, ſ'amortit de ſoy-meſme. Voila les diſcours qu'il me fait, &

que i'escoute fort volontiers, non comme des choses nouvelles, mais parce que ie pense estre aux mains avecque la mort. Et quoy donc ? n'ay-je iamais veu personne qui se soit tué soy-mesme ? Oüy, j'en ay veu, & ne me suis pas contenté de les voir, ie les ay regardez attentiuement; mais i'estime bien plus ceux qui sans estre fâchez de la vie, ouurent la porte à la mort, & la reçoient de bonne grace, sans la contraindre de venir. Il disoit que si la mort nous donnoit de la peine, la faute en vient de nous mesmes, qui prenons l'alarme aussi tost que nous pensons qu'elle est près de nous. Car de qui peut-elle estre éloignée, puis qu'en tous lieux & à toutes heures elle est sur le point de nous assaillir ? Quand nous craignons quelque sujet de mort qui semble venir à nous, considerons combien il y en a d'autres bien plus proches, dont nous n'auons point de peur. Vn ennemy vous menace de vous tuer; vne indigestion preuiendra son espée. Considerons les causes de nostre apprehension, nous trouuerons qu'elles semblent vne chose & en sont vne autre. Ce n'est pas la mort que nous craignons, mais l'imagination de la mort. Nous en sommes tousiours aussi près vne fois que l'autre : Tellement que s'il la falloit craindre, il se faudroit resoudre de n'estre iamais qu'en allarme. Car en quelle saison en sommes-nous exempts ? Mais ie dois apprehender que mes lettres ne vous semblent si longues, que vous les haïssiez plus que la mort. Je m'en vay donc les finir, apres vous auoir dit encore vne parole. Voulez-vous ne craindre iamais la mort ? songez-y perpetuellement.

EPISTRE XXXI.

ARGUMENT.

- I. Fuir la Volupté; la felicité de l'homme gist au repos de l'ame.*
- II. Il n'est point de bien sans Vertu, ny de mal sans Vice.*
- III. Definition du bien & du mal; quelle est la regle du Sage,*
- IV. L'homme sage est seul heureux.*

I. **V**ous estes à moy, ie le voy bien. Vos promesses commencent desia d'auoir quelque effet. Je vous ay veu fouler aux pieds toutes ces vanitez quele vulgaire appelle

biens, & ne vous proposer que la vertu; continuez en cette belle resolution. Je ne vous demande pas que vous faciez plus que ce que vous avez entrepris. Vos fondemens tiennent beaucoup de place, faites le bastiment suiuant le dessein. Faites la besongne que vous avez en la main, & pour bien faire, bouchez vous les oreilles, non pas avec de la cire, comme Vlisse fit à ses compagnons, mais avec quelque chose de plus ferme. Les voix qu'il apprehendoit, estoient bien attrayantes, mais non pas generales; celle que vous avez à craindre, n'est point au pied d'un rocher, vous l'entendrez en quelque part du monde que vous alliez. La volupté n'a point ses embusches en vn lieu seul; il n'y a ville qui ne nous doie estre suspecte. Passez outre, & soyez sourd aux meilleurs amis que vous ayez. Leur intention est bonne; mais leurs vœux ne valent rien. Si vous voulez estre heureux, priez Dieu que rien de ce qu'ils vous souhaitent, ne vous arriue. Ce qu'ils voudroient vous voir posseder, n'est pas vn bien. Tout le bien que peut auoir vn homme, c'est de s'asseurer de soy-mesme; & en cela seul est la cause & l'establissement de sa felicité. Le moyen d'y paruenir, c'est de ne se soucier point du trauail, & de le tenir pour indifferent. Car qu'une mesme chose soit tantost bonne, & tantost mauuaise; tantost facile à supporter, & tantost difficile, cela ne se peut faire. Ce n'est pas vn bien que le trauail. Qu'est-ce donc qui est bien? Le mespris du trauail. Je ne scaurois approuuer qu'on prenne beaucoup de peine en des choses de peu de fruit; mais quand ie verray quelqu'un se porter à quelque entreprise louable, tant plus il se bandera, sans vouloir se reposer, tant plus ie me rauray de le regarder, & luy crieray, Courage, efforcez-vous, faites, si vous pouuez, cette course tout d'une haleine. Les belles ames se nourrissent au labour. Ne prenons point garde aux souhaits accoustumez de nos peres & de nos meres, pour y conformer les nostres; nous ferions mieux de n'en faire point du tout.

II. Vn homme de merite se fait tort d'importuner les Dieux; quel besoin est-il de vœux? faites vostre bonne fortune vous mesmes. Vous la ferez si vous vous persuadez qu'ou il y a de la vertu, il y a du bien, & qu'ou il y a du vice, il n'y peut auoir que de l'infamie & du deshonneur. Comme il n'est point de splendeur sans lumiere, d'obscurité

fans tenebres, de chaud sans feu, ny de froid sans air; ainsi les choses ne sont honnestes, ou deshonestes qu'en-tant que le vice ou la vertu les accompagne.

III. Qu'est-ce qui est donc bien? Connoistre les choses. Qu'est-ce qui est mal? Ne les connoistre point. En l'élection des choses, la consideration du temps sera la regle d'un habile homme. Mais quoy qu'il rejette, ou qu'il choisisse, s'il a l'ame grande, & au dessus de toutes choses, il ne rejettera rien par crainte, & aussi ne choisira rien par admiration. Sur tout qu'il se garde de se raualler. Ce n'est rien que de ne refuser point le trauail, il le faut chercher. Me demandez-vous ce que j'appelle trauail inutile & superflu? Celuy dont le sujet n'est point releué; non toutesfois qu'il soit plus mauuais, que celuy qu'on employe aux choses louables, parce que c'est de l'ame que vient la resolution, qui nous sollicite aux entreprises laborieuses, & nous dit; A quoy est bon ce repos; Vn homme vertueux ne craint point la sueur.

IV. Au demeurant, souuenez-vous d'estre tousiours conforme à vous-mesme, & de ne vous dementir en aucune de vos actions. En l'égalité de la vie consiste la perfection de la vertu, qui ne peut estre sans la cognoissance des choses diuines & humaines; Et de là vient la felicité souueraine, par laquelle nous sommes faits compagnons des Dieux, & n'auons plus la peine de les prier. Voulez-vous sçauoir le moyen d'y paruenir? Il ne faut aller ny par l'Appennin, ny par le mont-Senis, ny par les deserts de Candauie, ny contre la fortune des Syrtes, ou de Scille & de Caribde, bien qu'une chetive & petite commission vous les ait fait passer. Le chemin y est seur & plaisant; & pour le faire, il ne vous faut ny prouision ny equipage que la Nature ne vous ait donné. Ne quittez point ce que vous auez d'elle, vous irez du pair avec Dieu. Vous n'irez point du pair avec Dieu pour estre riche, Dieu n'a rien. Vous n'irez point pour des habits magnifiques, Dieu n'en a point. Non pour auoir vne reputation qui vous fasse cognoistre à tous les peuples de la terre, Dieu n'est cognu de personne; & plusieurs mesmes qu'il ne punit pas en ont mauuaise opinion. Non pour vne presse de valets, qui nous portent en litiere aux champs & à la ville; ce Dieu, tout grand, & tout puissant, porte tout. Ce ne sera pas aussi ny la beauté ny la force; le temps les consume.

Il faut donc trouver quelque chose qui soit incorruptible, sans embarras, & si bonne, qu'on ne puisse rien désirer de meilleur. Qu'est-ce donc ? l'esprit. Mais un esprit si droit, si bon & si grand, qu'on puisse dire que c'est un Dieu logé dans un corps humain. Cét esprit ne se trouvera point plutôt en un Prince qu'en un Gentil-homme, en un Gentil-homme qu'en un valet. L'ambition & l'injure ont fait cette distinction de qualitez. Il n'y a si petit recoin en la terre, d'où il n'y ait moyen de monter au Ciel. Aidez-vous seulement, & prenez une forme digne de Dieu. Ce ne sera ny avec de l'or, ny avec de l'argent; ce ne sont point matieres qui le puissent représenter. Souvenez-vous que les Dieux ne furent jamais si propices, qu'au temps qu'ils estoient de terre.

EPISTRE XXXII.

ARGUMENT.

I. Le Sage ne frequente que ses semblables.

II. Il achève de vivre devant que de mourir.

III. Pourquoi nous désirons de vivre long-temps?

I. JE demande de vos nouvelles à tous ceux qui viennent de vos quartiers, & m'informe de ce que vous faites, où vous estes, & en quelle compagnie vous demeurez. Il vous est impossible de me tromper. Je suis avecque vous. Ne vous figurez pas seulement qu'on me rapporte vos actions, imaginez vous que ie les voy. Voulez-vous sçavoir de tout ce qu'on me dit de vous, ce qui me resioût le plus, c'est, qu'on ne m'en dit rien; & que la plupart de ceux à qui ie m'adresse, n'en ont point ouï parler. Le meilleur moyen que vous ayez de vous garentir, c'est de ne frequenter point de gens d'autre humeur que la vostre, & qui desirent ce que vous mesprisez. J'ay cette bonne opinion de vous, que vous n'estes plus capable de change, & que quelques sollicitations qu'on vous puisse faire, vous demeurerez ferme en vostre resolution.

II. Qu'est-ce donc qu'il y a ? ie ne crains point le change; ie crains le diuertissement; nostre vie est si courte, qu'on ne

ſçauoit ſi peu nous arreſter, qu'on ne nous faſſe beaucoup de tort. Et puis nous l'accourciſſons encore par noſtre inconſtance, n'ayant pas ſi-toſt entrepris vne beſongne, que nous la quittons pour en commencer vne autre; nous déchirons noſtre vie, & la mettons par morceaux. Aduancez vous donc, Lucilius, & penſez quelle diligence vous feriez, ſi vous auiez vn ennemy à dos, qui vous ſuiuiſt l'eſpée en la main. Vous en eſtes-là; vous eſtes couru, piquez, & vous ſauuez. Mettez-vous hors de peril, & vous repreſentez à toute heure, combien c'eſt vne belle choſe d'accomplir ſa vie auant que de mourir, & de pouuoir avec vne ame non broüillée d'apprehenſion ny d'aucune ſollicitude, acheuer en repos le reſte de ſes iours. La vie n'eſt point plus heureuſe, pour eſtre plus longue. O quand verrez-vous le temps que vous meſpriſerez le temps? Que vous ſerez tranquille & paiſible, & que ſans vous ſoucier d'ajouter vn iour à l'autre, vous ferez compte que vous aurez aſſez veſcu?

III. Voulez-vous ſçauoir d'où vient que nous ſommes ſi deſireux de l'aduenir? Il n'eſt point d'homme qui ſoit à ſoy. De toutes les choſes dont vos parents vous deſirent l'abondance, ie vous en deſire le mépris. Ils appauuriſſent vn monde de perſonnes, pour vous enrichir; ils ne peuuent rien porter chez vous, qu'ils ne prennent chez vn autre. Vous ne pouuez croiſtre, que quelqu'un ne diminue. Pour moy, tout ce que ie vous deſire, c'eſt que vous ſoyez à vous, & que deliuré de toutes les cogitations vagues, & fluctuantes, qui vous mettent l'ame en deſordre, vous cherchiez à vous contenter par l'intelligence du vray bien, qui eſt auſſi toſt poſſédé comme cognu, ſans deſirer autre longueur à voſtre vie, que celle qu'il ſemble bon à la Nature de vous donner. Quiconque vit apres auoir acheué ſa vie, ſe peut vanter d'eſtre libre, & qu'il n'eſt point de neceſſité capable de le forcer.

EPISTRE XXXIII.

ARGUMENT.

I. Les discours des Stoïques sont sententieux.

II. Pour faire iugement d'un grand personnage, comme d'une belle femme il faut tout voir.

III. Vn homme d'âge ne doit pas tousiours rapporter les dits d'autruy, mais doit raisonner luy mesme.

Vous voulez qu'en ces lettres comme aux précédentes, ie mette quelques sentences de nos Stoïques. Ils ne se font point amuser à des fleurettes, prenez-les par où vous voudrez, ils sont tousiours massés. Lors qu'en vne multitude, vne chose paroist par dessus l'autre, il y a de l'inégalité. Vn arbre quelque grand qu'il soit, n'est point admirable en vne forest qui est toute de mesme hauteur. Vous ne trouuez autre chose parmy les Vers & dans les Histoires, que les sentences que vous me demandez. C'est pourquoy ie ne veux pas que vous les attribuiez à Epicure, elles sont à tout le monde, & particulièrement aux Stoïques. Mais on les remarque en luy plus qu'on ne fait ailleurs, parce qu'elles y sont rares, & qu'on s'estonne quand vn homme qui fait profession d'une vie molle & delicieuse, lâche quelque parole où il y a de la vigueur. I'en parle selon l'opinion commune; car selon la mienne, tout ioly qu'il est avec ses manches pendantes, ie trouue qu'il a du courage & de la force. On peut bien sentir le musc & l'ambre, & n'estre ny moins galand, ny moins braue, que si on sentoit la poudre à canon. Ne me demandez donc point de triage; ce qui se trouue par endroits chez les autres, est par tout chez les Stoïques. Nous n'auons point de monstre, pour abuser les acheteurs, qui ne trouueront rien dans la boutique. Et nous vous permettons de prendre vn eschantillon où bon vous semblera. Chaque sentence n'a point son auteur à part. Si nous les voulons separer, de qui dirons nous qu'elles sont? De Zenon, de Cleantes, de Chrysippus, de Panetius. Nous n'auons point de maistre, chacun l'est à soy. Entre-eux si Hermatus, ou Mettrodorus disent quelque chose, tout est attribué à Epicure. S'il se

traicte quelque chose chez nous, c'est sous son nom, & sous ses Auspices. Toutes ces belles choses que nous auons, sont en si grand nombre, & si semblables, que quand nous voudrions, il est impossible d'y rien choisir.

C'est au pauvre homme à compter son troupeau.

Enuoyez vos yeux où vous voudrez, vous rencontrerez toujours quelque trait qui vous semblera triable; Si ce n'estoit que vous les vissiez en troupe, tout vous plairoit également.

II. Ne vous imaginez donc point de pouuoir faire vn sommaire de nos sentences. Les esprits des grands hommes ne se goustent point superficiellement, & par vne seule piece, il y faut tout voir, & tout manier. Vous trouuerez plus de choses que de paroles, & vn ouurage si bien suiui, qu'il est impossible d'en rien oster, sans faire tomber tout le bâtiment. Je suis bien content que vous voyez tous les membres vn à vn, mais ie veux que ce soit en vn mesme corps. Ce n'est pas assez d'vne belle cuisse, ou d'vn beau bras, pour faire iuger vne femme belle; il faut qu'vne grace vniuerselle de toutes ses parties, tienne si douteux & si suspendus ceux qui la voyent, qu'ils ne sçachent où prendre party pour les considerer. Toutesfois si vous en auez trop d'enuie, ie ne feray pas si mesquin en vostre endroit. Je vous en bailleray, mais ce sera à pleine mains; nous en regorgeons de tous costez, nous ne les amassons point vne à vne, nous les prenons à poignées. Ce ne sont point des gouttes qui tombent l'vne apres l'autre; c'est vn torrent perpetuel. Je ne doute point qu'il n'y ait du profit pour les ignorans, & pour ceux qui les écoutent de loin. Car des choses ainsi baillées par morceaux, & comprises comme des vers en certain nombre de paroles, vont bien plustost au fonds. C'est pourquoy nous faisons apprendre des sentences, aux enfans, parce que ce sont choses accommodées à leur suffisance, & que leur esprit n'est pas capable de monter plus haut.

III. Vn bouquet ne sied pas bien en la main d'vn homme. Il n'est plus temps qu'il fasse prouision de ie ne sçay quel petit nombre de mots que tout le monde sçait, & se fie en sa memoire; il faut qu'il s'appuye sur soy-mesme, & qu'il parle par sa bouche, & non par la bouche d'autrui. Depuis

qu'un homme est vieux, ou qu'il approche de l'estre, ce luy est vne honte de n'estre habile homme, que par son liure. Zenon a dit cela. Et vous, quoy ? Cleantes a dit cela; Et vous quoy ? Iusques à quand n'aurez vous du mouuement que par autruy ? Faites des regles vous mesmes, donnez quelque leçon aux autres, montrez quelque chose de vostre creu. Je ne scaurois auoir bonne opinion de ceux, qui ne font iamais rien d'eux-mesmes, mais qui se contentent de seruir d'interpretes aux autres, & se tiennent tousiours cachez à l'ombre de quelqu'un. Il ne m'est point aduis qu'ils puissent auoir rien de genereux dans l'ame, puis qu'il n'osent rien faire de ce qu'ils ont si long-temps estudié. Tout le mestier qu'ils font, c'est d'apprendre par cœur. Se souuenir est vne chose, & scauoir en est vne autre. Se souuenir, est conseruer vne chose mise en dépost en nostre memoire. Mais scauoir, c'est trauailler à sa propre besongne, sans patron, & sans regarder à chaque fois vn maistre, pour demander son approbation. Zenon dit cecy, Cleantes dit cela; Faites qu'il y ait difference entre vous & vn liure. Serez vous tousiours escolier ? Ne monterez vous iamais en chaire ? Quel plaisir prenez vous d'écouter tousiours, puis que vous pouuez enseigner ? Mais c'est beaucoup que la viue voix. Il est vray quand celuy qui parle, prend du sien; mais à reciter les paroles d'un autre, & faire le greffier, ie ne trouue pas qu'il y ait beaucoup d'honneur. Il y a encore autre chose, c'est que cette maniere de gens qui ne sortent iamais hors de page, suiuent les premiers en des opinions que tout le monde reprouue, & en des choses qu'on cherche encore, & qui ne seront iamais trouuées, si nous-nous contentons de ce que les premiers ont mis en auant. Dauantage, qui suit vn autre ne suit rien, ne trouue rien, & pour mieux dire, ne cherche rien. Et quoy donc ? ne tiendray ie point le chemin de ceux qui sont passez deuant moy ? Si feray; mais si i'en trouue vn plus court & plus beau, ie seray bien aise de le prendre, & d'y faire le passage pour les autres. Ceux qui nous ont precedez ne sont pas nos maistres; ils ne sont que nos guides. La verité tend la main à tout le monde, personne ne s'en est faisi iusques icy. Sa recherche donnera encore assez de besongne à ceux qui viendront apres nous.

EPISTRE XXXIV.

ARGUMENT.

I. Le sage disciple resouyt le Precepteur.

II. Pour deuenir homme de bien, il ne suffit pas d'auoir bien commencé, il faut bien finir.

I. IL m'est aduis que ie suis plus grand que de coustume, & que ie sens quelque chaleur qui me rajeunit, tant ie suis transporté de ioye, lors que par les choses que vous faites, & que vous m'escriuez, ie recognois que vous vous surpassez vous mesme; car pour le commun, il y a long-temps que vous luy auez mis la poudre aux yeux. Si vn laboureur prend plaisir de voir fructifier ses arbres, vn berger de voir multiplier son troupeau, vn nourricier de voir bien porter son nourrisson; Quel contentement pensez-vous que ce soit à ceux qui ont fait la nourriture des esprits, quand apres les auoir formez en vn âge encore tendre, ils les voyent tout d'un coup éleuez & paruenus? Ie vous tiens pour mien; vous estes ma creature. Aussi-tost que ieus recognu ce que vous estiez, ie ne failly pas de mettre la main sur vous, de vous donner courage, & de vous faire aller plus viste que le train accoustumé. I'en fais de mesme encore à cette heure; mais ie vous trouue desia courant, & aussi capable de faire des remonstrances que d'en receuoir.

II. Que me demandez vous dauantage? direz-vous, Certainement ie vous auoüe que vous estes bien auancé; mais il n'est pas de l'instruction des esprits, comme des autres ouurages. Le bon commencement n'y fait pas la moitié de la besongne. C'est vne grande partie de bonté, que d'auoir enuie d'estre bon, mais ce n'en est qu'une partie. Sçauiez-vous qui i'appelle bon? Celuy qui est si parfait & si accompli, qu'il ne peut deuenir mauuais, quelque violence qu'on luy fasse, & quelque nécessité qui luy puisse arriuer. Ie ne doute point que vous ne le deueniez, si vous allez tousiours d'un mesme pas, & que vos actions ne respondent tellement à vos paroles, qu'elles semblent frappées en mesme coin. S'il y a de la discordance entre le faire & le dire, c'est signe d'un esprit qui n'est ny bien fait, ny bien assis.

EPISTRE XXXV.

ARGUMENT.

I. L'amitié fait toujours du bien, & l'amour quelquefois du mal.

II. Le plaisir qu'on prend avec ses amis est plus sensible par la présence.

III. La Constance est la marque d'un homme sage.

I. LA priere si affectionnée que ie vous fay d'estudier, n'est pas toute pour vostre profit, il y va aussi du mien. I'ay enuie d'auoir vn ami, & ie ne le puis auoir si vous ne continues à le façonner comme vous auez commencé; car pour cette heure, ie croy bien que vous m'aymez, mais ce n'est pas à dire que vous soyez-mon amy. Et quoy donc, Sont-ce deux choses? Oüy; & bien différentes. Qui est amy, aime; & qui aime, n'est pas amy. L'amour est quelquefois cause de mal; l'amitié ne fait iamais que du bien. Quand vous ne tireriez autre commodité de vostre estude, que de sçauoir aymer, vous n'auetz pas perdu vostre peine; dépêchez-vous donc, de peur qu'un autre n'ait la science de ce que vous auez appris.

II. Pour moy, i'en reçois bien desia quelque fruit par le plaisir que i'ay de me figurer que vous & moy ne ferons qu'un cœur; & que si mon âge m'oste quelque chose de ma vigueur, ie la reprendray du vostre, encore qu'il n'y ait pas beaucoup à dire de l'un à l'autre. Mais ie ne veux pas demeurer au plaisir de l'imagination, i'en veux auoir en effect. Nous auons bien quelque contentement des personnes que nous aimons en leur absence, mais c'est vn contentement de peu de substance, & qui s'euanoüit incontinent. La veüe, la présence, & la conuersation font la volupté plus viue & plus sensible; Sur tout quand ceux que nous voulons voir, sont en l'estat que nous les desirons. Le plus beau present que vous me sçauriez donc apporter, c'est vous mesme. Cette consideration vous doit faire auancer, ie suis vieux, & vous estes mortel. Hastez-vous; toutefois ne vous hastez pas tant, que vous ne soyez avecque vous auant que d'estre avecque moy.

III. Faites vous honneste homme, & vous gardez sur tout d'estre irresolu. Quand vous voudrez essayer les progresz de vostre suffisance, prenez garde si vous voulez aujourd'huy ce que vous vouliez hier. La volonté variable monstre la fluctuation d'un esprit, qui va tantost d'un costé, tantost de l'autre, selon qu'il est poussé par le vent. Ce qui est fixe & bien fondé, ne flote point. Cette constance se trouue parfaite en celuy qui est parfait en sagesse; & telle quelle, en celuy qui tellement quellement y a profité. Quelle difference donc y faites-vous? L'un branle, mais sans partir de sa place, & l'autre ne branle pas seulement.

EPISTRE XXXVI.

ARGUMENT,

I. Preferer la vie privée à celle des Courtisans, & des personnes publiques.

II. L'humeur morne est plus propre à l'estude, & l'estude des premieres lettres plus convenable aux ieunes, qu'aux vieux.

III. Le commerce des amis doit estre des bonnes mœurs, & non des biens de fortune.

IV. La regle du Sage c'est le mespris de la mort.

V. La persuasion n'est point necessaire, où l'inclination nous porte.

VI. La mort ne nous oste point la vie, mais luy donne quelque intermission.

I. **D**onnez du courage à vostre amy, & le fortifiez contre toute cette maniere de gens, qui le blasment d'auoir quitté sa bonne fortune, & preferé l'ombre d'une vie paisible à la splendeur des charges honorables, où il estoit capable de paruenir. Il ne se passera iour qu'il ne leur fasse paroistre l'vtilité de sa resolution. Ceux de qui la condition est enuieée, auront tousiours quelques nouvelles atteintes. Les vns seront choquez, & les autres tomberont. La Felicité n'est que tumulte, elle se donne des agitations, & des tournoyemens de teste de toutes sortes. Elle passionne les vns apres la grandeur, & les bouffit d'imaginacions

ambitieuses. Elle amuse les autres aux delices, & les amollit & relasche entierement. Vous me direz qu'il en est qui la portent bien, ie vous l'auouë; aussi en est-il qui portent bien leur vin. Il ne faut donc pas qu'ils vous fassent croire, qu'un homme soit heureux qui a sa courtt pleine de gens qui ont affaire à luy, ils y vont comme a vne fontaine qu'ils épuisent & qu'ils troublent. Ils disent, que ce n'est qu'un causeur & un faineant. Vous sçavez bien qu'il y a des personnes de qui il faut prendre les paroles à contre-sens.

II. Ils l'appellent heureux. Et quoy? l'estoit-il auparauant? Il y en a qui le trouuent trop sauuage, & trop hagar; ie ne fais non plus de cas de ceux-là que des autres. Ariston disoit, Qu'il ayroit mieux vne froideur morne en un ieune homme, qu'une humeur plaisante qui le rendit agreable en compagnie; Vn vin rude en sa nouveauté sera delicat en l'arrière-saison. Celuy qui ne se garde point, à la couleur belle aussi-tost qu'il sort de la cuue. Quand ils l'appellent melancholique, & ennemy de son auancement, qu'il les laisse dire, pourueu qu'il continuë d'aymer la vertu, & de prendre comme il faut la teinture des bonnes lettres. Son austerité se trouuera de bon goust avecque le temps; il est à cette-heure en la vraye saison d'apprendre. Et quoy? n'en est-il point tousiours saison? Ouy, mais comme il est tousiours bien-seant d'estudier toute leçon, il n'est pas conuenable à tout âge. Ce ne seroit gueres d'honneur à un vieillard d'apprendre à lire; il faut acquerir quand on est ieune, pour iouir quand on est vieux.

III. Vous aurez beaucoup fait pour vous, s'il deuiet honneste homme par vostre moyen. C'est de ces choses-là, qui sont aussi bonnes à donner qu'à prendre, que le commerce est louable entre les amis, & non pas des biens qui sont en la disposition de la Fortune, pour les croistre & diminuer, comme il luy plaist. Il ne s'en peut plus dédire, sa parole est donnée, il y a moins de honte de faire banqueroute à un creancier qu'à son honneur. Pour payer vne debte, le marchand a besoin d'une heureuse nauigation, le laboureur de la fertilité de la terre, & de la faueur du Ciel; mais il ne faut à l'autre qu'une bonne volonté pour payer.

IV. La fortune n'a point de iurisdiction sur les mœurs; qu'il aise à vous donner vne regle si droite, & mette son

esprit en telle affiette, que pour bon ou mauuais succez qu'il luy arriue, il ne se glorifie d'auoir gaigné, ny ne se plaigne d'auoir perdu; mais que riche ou pauure, il soit tousiours egal à soy mesme, & ne se monstre iamais, pour vne condition, ny pour l'autre, plus haut ny plus rabaislé. S'il estoit né entre les Parthes, il sçauroit tirer de l'arc plustost qu'il ne sçauroit parler. Si en Allemagne, il seroit encore au berceau, qu'il sçauroit ietter le iauelot. S'il eut esté du temps de nos peres, il eust sçeu piquer vn cheual aussi tost que le monter, & manier vne espée aussi-tost que la tenir. Chacun se dispose à la discipline, & aux exercices de sa nation. Au lieu de tout cela, ie veux qu'il apprenne vne chose qui le rende impene-trable à toutes flèches, & inexpugnable à tous ennemis, C'est le mespris de la mort.

V. I'auoue bien qu'en cette imagination il y a quelque chose d'épouuentable, qui ne se peut représenter sans quel-que trouble, parce qu'il nous est naturel de nous aimer. Mais aussi quel besoin auroit-il de persuasion ou d'accoustu-mance en vne chose où l'inclination volontaire le porteroit? On n'apprend point à pouuoir, en vne necessité, coucher sur des roses; c'est pour la souffrance des choses dures qu'un homme se prepare, afin que parmy les tourments, sa foy ne fleschisse point; & que s'il en est besoin debout & blessé mesme, il passe la nuit en garde dans vne tranchée, & ne s'ose pas seulement appuyer sur ses armes, de peur que le re-pos ne luy donnast occasion de s'endormir. Si la mort estoit incommode, il faudroit qu'il y eust quelque chose qui en receust l'incommodité.

VI. Si vous auez si grande enuie de viure, souuenez vous que rien de ce que vous voyez partir de deuant vos yeux ne se consume; tout retourne en ce mesme sein de la Nature, pour en sortir la seconde fois, comme il en est sorti la pre-miere; les choses cessent, elles ne perissent point, La mort mesme, qui nous est si formidable, & que nous fuyons avec-que tant de soin, ne nous oste point la vie, mais elle luy donne seulement quelque intermission. Vn iour viendra que nous serons remis au monde; ce qu'assez de personnes refu-seroient, si ce n'est qu'ils ne se souuiendront pas d'y auoir esté. Mais ie reserueray cette matiere pour vne autre-fois; qui doit reuenir, doit partir sans regret. Considérez le tournoyement
de toutes

de toutes choses en ce monde; comme en vn cercle, il n'y en a point qui s'aneantissent. Elles ne sont faites que pour monter & descendre alternatiuement. L'Esté qui s'en va, reuiendra l'année qui vient. L'Hyuer est passé; Decembre le ramenera. La nuit a fait perdre la presence du Soleil; le iour luy fera bien-tost quitter la place. Les estoilles recommencent leur cours apres l'auoir acheué; vne moitié du Ciel se hausse, l'autre baisse. Je finiray ma lettre, quand i'auray dit encore vn mot, C'est, Que les fols, ny les enfans ne craignent point la mort, & que c'est vne vergongne, que la Raïson ne nous puisse donner cette assurance que la faute du iugement nous fait auoir.

EPISTRE XXXVII.

ARGUMENT.

I. La Philosophie nous enseigne à vaincre les necessitez, & à surmonter les passions.

II. Il nous faut obeyr à la Raïson, si nous voulons qu'on nous obeysse.

LA parole que vous auez donnée, vous oblige d'estre homme de bien. Vous auez fait monstre, & presté le serment. Ce seroit vous piper que de vous promettre de l'aïse & du plaisir en cette guerre; ie vous veux dire ce qui en est. Le serment de l'arene & de la Philosophie sont semblables; en l'vn comme en l'autre on iure de souffrir le feu, le fer, & les verges iusqu'à la mort. Toute la difference qu'il y a, c'est, que les Gladiateurs qui se loient pour les spectacles, & qui n'ont rien à payer de ce qu'ils mangent & de ce qu'ils boient, que leur propre sang, sont obligez à vne patience forcée; mais pour vous on vous demande que vous souffriez volontairement. Ils peuuent quitter les armes, & tenter la misericorde du peuple, mais vous ne pouuez faire ny l'vn ny l'autre; il faut mourir debout & sans se rendre. Mais aussi quand tout sera bien considéré, que nous seruiroient quelque peu de iours ou d'années qu'on nous pourroit donner d'auantage? Quand nous entrons au monde, nous venons en vne guerre d'où nous n'auons iamais nostre congé. Tout le re-

mede que vous y auez, c'est de vaincre les necessitez que vous ne pouuez eiter; il se faut faire passage; la Philosophie vous l'ouvrira. Si vous aymez vostre vie, vostre assurance, vostre contentement, &, ce qui est le principal, vostre liberte, le mieux que vous pouuez faire, c'est de vous ietter entre ses bras; rien ne vous peut reussir que par son moyen. La chose du monde la plus basse, la plus abjecte, la plus fordide, la plus feruile, & la plus sujette à toutes sortes de cruelles passions, c'est la folie. Contre tant de maistres, qui gouvernent quelquefois l'un apres l'autre, & quelquefois tout ensemble, la Sageffe est le seul expedient de s'affranchir. Il n'y a qu'un chemin qui vous y mene. Il est droit, vous ne scauriez vous y egarer, marchez-y assurement.

II. Voulez-vous que tout vous obeisse, obeyez à la Raison. Si vous souffrez qu'elle vous commande, beaucoup souffriront que vous leur commandiez. Elle vous enseignera ce que vous devez entreprendre, & comment il vous y faudra conduire. Vous ne vous intriguez point. A peine m'en scaurez-vous nommer vn qui vueille quelque chose, & qui sçache rendre raison d'où luy est venue cette volonte. On ne dilibere gueres, tout se fait par boutades. La fortune nous rencontre aussi souuent, que nous la rencontrons. Il est honteux de n'aller point, mais se laisser porter, & puis quand on voit la tempeste, de faire l'esbahy, & de demander, Qui m'a mis icy? comment y suis-je venu?

EPISTRE XXXVIII.

ARGUMENT.

I. Les discours familiers sont plus puissants pour enseigner, que les elegants & les polis.

I. **V**ous auez raison de vous plaire au commerce de nos lettres, & de le desirer. Il y a bien du fruit en vn entretien qui se coule ainsi dans l'ame vne piece apres l'autre. Les disputes faites avec appaist, en presence de tout vn peuple, ont plus de magnificence & de bruit que de familiarité. La Philosophie est vn conseil de bien faire; pour le donner il n'est point besoin de crier. Les harangues sont

bonnes pour la persuasion d'une ame irresoluë. Mais il est plustost question d'enseigner, que d'inciter à vouloir apprendre; cette façon de parler moins releuée fait plus d'effect. Les paroles entrent avec moins de peine, mais elles ne laissent pas de bien tenir. L'efficace en est plus considerable que le nombre. Il les faut respendre comme des grains, qui pour estre petites, ne laissent pas, quand elles tombent en terroir qui leur est propre, de déployer leur force, & de se dilater à de merueilleuses grandeurs. Il en est de mesme de la Raison; à la voir ce n'est que bien peu de chose, mais elle croist & se multiplie en l'action. Pour peu qu'il y ait de langage, quand elle rencontre vne teste iudicieuse, & bien faite, elle se fortifie assez, & fait assez d'operation. Je vous repete encore vne fois qu'il en est des preceptes comme des grains. Ce sont de petites choses qui font beaucoup, si l'esprit qui les reçoit, a de la disposition à bien apprendre. Ainsi il produira beaucoup de luy mesme, & rendra plus qu'il n'aura receu.

EPISTRE XXXIX.

ARGUMENT.

- I. Vn esprit genereux suit l'exemple des choses loüables.
- II. Fuir les grandeurs excessiues, & s'arrester aux mediocres.
- III. Le peché ne va iamais sans penitence, & sans douleur.
- IV. Les voluptez rendent par l'accoustumance, les choses necessaires, qui estoient auparauant superflües.

I. **JE** vous enuoyeray les memoires que vous demandez; & ie vous les dresseray le plus curieusement, & avecque le moins de langage qu'il me sera possible; mais regardez si vn discours ordinaire ne vous feroit point plus de profit. C'est, à mon aduis, ce qu'il faut pour vne personne qui apprend. Ceux qui sçauent, se peuuent passer d'un simple recueil. Le premier enseigne, le dernier aduertit. Mais vous n'avez que faire de me demander ny l'un ny l'autre, ie vous fourniray de tous deux, quand il vous plaira. Vous me connoissez, ie ne vous en dis autre chose. Vous aurez de moy ce que vous desirez; mais vous attendrez que ie sois en humeur. Cepen-

dant, vous avez assez d'autres escrits, seruez-vous en, quoy que ie ne doute point que l'ordre n'y soit pas bien gardé; prenez la liste des Philosophes, il ne faut que cela pour vous éveiller. Quand vous verrez combien d'honnestes gens auront trauaillé pour vous, vous voudrez estre de la partie. Vn esprit genereux a cela, que l'exemple d'une chose loüable le conuie à l'imitation. Tout homme qui a du courage, dédaigne les choses basses, & sordides; celles qui sont de belle apparence, luy plaisent, & l'obligent à les rechercher.

II. Il en est de nostre esprit comme de la flamme; il s'éleue tousiours en haut, & peut aussi peu descendre que reposer. Tant plus il a de force, tant plus il a le mouuement prompt, & l'action vigoureuse. Heureux est celuy qui le peut employer à bien. Il se met hors de la iurisdiction de la Fortune. S'il prospere, son ame pour cela ne sortira point de sa place. S'il luy arriue des aduersitez, il y trouuera de la consolation, & se mocquera de ces vanitez que les autres regardent avec admiration. Vn grand cœur mesprise tout ce qu'on appelle grand; il fuit les choses excessiues, & s'arreste aux mediocres. Celles-cy sont vtilles, & les autres nuisent par leur superfluité. Comme vous voyez que les bleds se couchent pour estre trop bons, que les branches se rompent pour estre trop chargees, & qu'une fertilité qui passe mesure, n'arriue point à maturité; il en est de mesme des esprits. Vne felicité disproportionnee les enerue, & leur est vn instrument à fascher les autres & se faire mal à soy-mesme.

III. Il y a des hommes à qui leurs voluptez font ce que le plus cruel ennemy qu'ils scauroient auoir, n'auroit pas le courage de leur faire. En quoy s'ils meritent quelque pardon, c'est, que leur peché ne va iamais sans penitence, & qu'ils souffrent ce qu'ils ont fait.

IV. Il ne faut point trouuer estrange que leur fureur leur donne de la peine; car depuis que nos desirs passent au delà de la Nature, il n'est plus de barriere capable de les arrester. La Nature a des bornes; les vanitez & les concupiscences n'en ont point. Le profit est la mesure des choses necessaires: mais les superflües, à quelle aune les reduisez vous? Ce leur est tout vn, pourueu qu'ils se plongent dans les voluptez, & ne prennent pas garde que par ceste accoustumance ils tombent en cet inconuenient, que les choses qui auparauant

ne leur estoient que superflües, leur deuiennent necessaires à l'aduenir. Ils seruent leurs voluptez, au lieu de les posseder & (ce qui est le comble de leur ruine) ils ne pensent pas estre bien, s'ils ne sont mal. Depuis que nous en sommes venus là que d'aimer ce qui n'est point honneste, il faut faire estat que nostre misere ne peut aller plus auant, & que quand nous auons tant continué nos vices, que nous en auons fait des mœurs, c'est se rompre la teste que de chercher des remedes, & penser encore à la guerison.

EPISTRE XL.

ARGUMENT.

- I. Les lettres nous representent les amis absens.
II. Il blasme le parler viste, & approuue le lent en vn Philosophe.*

I. **L**E vous ay bien de l'obligation de la diligence que vous apportez à m'escire. Puis que ie suis priué de vous voir d'une autre façon, ie suis bien aise de vous voir en vos lettres. Je n'en reçois iamais, que ie ne m' imagine que nous soyons ensemble. Et de fait si nous prenons plaisir d'auoir le pourtrait de nos amis, parce qu'il nous en entretient la memoire, & par vn contentement illusoire, adoucit en quelque façon l'amertume de leur éloignement; combien les Lettres doiuent-elles estre agreables, puis que ce sont les marques les plus certaines, & la representation la plus viuë qu'il est possible d'auoir des personnes que nous aimons? Ce que la presence a de plus doux, les caracteres imprimez de la main d'un amy, le font reconnoistre sur le papier.

II. Vous m'escruez qu'on vous a conté, que Serapion le Philosophe se trouuant en ces quartiers où vous estes, discourroit avec vne promptitude si grande, & vne suite de paroles si pressée, qu'il sembloit qu'une voix seule ne püst pas fournir à la multitude des conceptions que son esprit luy fournissoit. Cette qualité ne me plaist pas en vn Philosophe, ie veux du reglement en sa langue. Aussi vous voyez qu'Homere en la discription d'un Orateur, luy donne vne vehemence rapide, & continuée, comme celle d'un torrent, quand le

LES EPISTRES

Printemps a fondules neiges. Mais quand il est question d'un vieillard, il le fait couler tout bellement, & compare ses paroles à du miel. Faites donc estat que ce grand flux de bouche a plus du charlatan, qui veut arrester le monde à son theatre, que de l'homme d'honneur, qui traite quelque chose de graue, & se propose l'instruction de ceux qui l'écourent. Mais comme ie n'approuue pas le langage court, aussi ne veux-je pas qu'il tombe mot a mot, comme des gouttes d'eau. La longueur importune les aureilles, & la precipitation les accable; & ce qu'on voit venir de loin, se retient mieux, & trouue mieux sa place en la memoire, que ce qui va si viste, qu'on n'a pas loisir de le regarder. Mais enfin, il est question de donner des preceptes; vne chose qui échape n'est point donnée. Adioustez à cela qu'un discours qui ne se propose que la demonstration de la verité, doit estre simple. C'est son artifice que de n'en auoir point. En ces harangues populaires, qui ne sont ordinairement que mensonges, & où le but n'est que d'émouuoir vn peuple, & d'abuser de son imprudence, pour le trainer par les aureilles, tantost d'un costé, tantost de l'autre, on peut faire passer les paroles si promptement, qu'on n'a pas le loisir de les manier; mais comment est-il possible d'arrester vn autre, & de ne s'arrester point? On s'abuse; vne remonstrance faite pour la guérison des ames, ne veut point demeurer en la superficie. Il faut qu'elle descende au fond du cœur. Quel bien sçauroit faire vn remede, s'il ne demeure quelque temps sur la partie malade? Toute cette rapidité de discours a plus de vanité que d'autre chose; c'est vne piece de beaucoup de son, & de peu de valeur. J'ay des frayeurs, il me les faut oster. Mes passions m'emportent, il leur faut donner vne bride. J'ay des doutes; il me les faut éclaircir. Il faut regler ma débauche, & corriger mon auarice. Laquelle est-ce de toutes ces choses qui se pourra faire en courant la poste? Où est le Medecin qui guerira son malade, s'il ne fait qu'entrer & sortir? Et puis quelles graces peuuent auoir des paroles, où il n'y a point d'élection? Mais comme il est de certaines choses difficiles à croire, qu'il faut voir vne fois, pour pouuoir dire qu'on les a veuës, il en est de mesme de ceux-cy, qui vont si viste de la langue. Il leur faut donner vne heure de temps à les ouyr, & n'y retourner plus; Car que sçauriez-vous apprendre d'eux,

ou qu'en voudriez-vous imiter ? Quelle stabilité pensez-vous trouver en leur ame, puis que leur discours est si peu ferme, que quand ils luy ont vne fois donné le branle, il leur est impossible de l'arrester. Ils ressemblent à ceux qui courent dans vne vallee, leur pesanteur les emporte, & les fait aller plus loin qu'ils n'ont resolu. Cette volubilité n'a point de grace en la Philosophie : ce n'est point son fait de ietter les paroles en desordre, mais de les asséoir tout bellement chacune en sa place, & de ne s'avancer pas autrement que pied à pied. Et quoy donc ? elle n'aura jamais liberté de se hauffer ? Pourquoy non ? Mais que tousiours elle ait égard à la bien-seance de sa profession, & se souviene, qu'il n'y a rien qui luy porte plus de prejudice, que cette profusion de langage violent & déreglé. Il est bon qu'il ait de la force, mais moderee, & qu'elle coure, mais comme vn ruisseau, non comme vn torrent. Et tant s'en faut que cette promptitude me plaise en vn Philosophe, qu'à peine la pourrois-je approuver en vn Orateur. Car comment voudriez-vous qu'un Iuge, qui peut-estre ne sçauoit pas trop bien son mestier, le pût suivre, courant ainsi à bride abbatuë, principalement quand en la fertilité de quelque suiet, il se laisseroit emporter à l'ostentation de sa suffisance; ou quand quelque passion sortie hors de ses bornes, & plus forte que son iugement, luy feroit ouvrir la bonde aux paroles, & dire ce que puis apres il seroit bien aise de n'auoir pas dit ? Il faut que la langue s'accommode aux oreilles, sans les mettre hors d'haleine à courre apres elle, ou sans leur bailler de la matiere plus que ce qu'elles sont capables d'en receuoir. Vous ferez donc sagement de ne vous approcher point de cette maniere de gens, qui se soucient plustost de dire beaucoup, que de dire bien. Il y auoit vn certain P. Vinicius, de qui Aselius disoit, Qu'il parloit à remises, & Geminus Varius, Qu'il s'ébahissoit comment on faisoit cas de son eloquence, veu qu'il ne sçauoit pas mettre trois paroles ensemble. Je sçay bien qu'il n'y auoit gueres de plaisir à luy voir tirer les mots l'un apres l'autre, & que quelquefois on luy eust peu dire, Parlez, ou vous taisez. Mais encore aimerois-je mieux vous proposer sa lenteur pour exemple, que la precipitation de Haterius. Cét homme en son temps estoit estimé grand parleur; il ne hesitoit jamais, ne rompoit jamais son train, & du commencement alloit

d'une traite iusqu'à la fin. Mais quoy qu'il en soit, ie ne pense pas qu'un homme de iugement voulust parler comme luy. Toutesfois chaque nation a son goust particulier ; ce qu'on trouue mauuais en un lieu, semble de bonne grace en un autre. Peut-estre entre les Grecs on supporteroit cette licence ; mais nous en sommes si éloignez, que mesme en escriuant, nous mettons des poincts entre les mots pour les separer. Ciceron mesme, qui le premier a donné reputation à l'éloquence Romaine, n'alloit iamais qu'au petit pas en ses harangues. Le langage Latin a de la vaine gloire ; il se confidere ; & par-ce qu'il a bonne opinion de son merite, il prend plaisir que les autres le voyent, afin d'en faire cas. Fabianus grand personnage de vie & de science, & qui apres ces deux poincts, tient le troisieme rang en la louange d'un homme fort eloquent, auoit vne façon de parler non impetueuse, mais sans peine ; de sorte que c'estoit plustost facilité que promptitude. C'est bien vne chose que ie ne deffends point à un homme sage, que la facilité de parler ; toutesfois ie ne la luy commande pas, & trouue encore qu'il fera mieux de prononcer les paroles, que de les verser. Ce qui me fait vous entretenir si long temps sur ce sujet, pour vous en diuertir, c'est que iesçay bien que c'est un mestier que vous ne pouuez faire, que premierement vous ne renonciez à vôte honneur. Il faut que vous perdiez toute honte, & que vous-mesme n'écoutez pas ce que vous direz, pource que par inaduertance il vous échappera beaucoup de choses, qui ne vous sembleroient pas bonnes si vous y apportiez du iugement. Ie vous dis que c'est un mestier qui veut de l'impudence, preparez-vous y, si vous le voulez suiure. Ce n'est pas encore tout, vous ny pouuez acquerir de gloire ; il vous faut exercer iournellement, & laisser la substance des choses, pour l'escorce du langage. Quand mesme vous auriez des paroles, plus que vous n'en sçauriez desirer, & qu'elles vous sortiroient de la bouche, comme d'une source inépuisable ; pour bien faire il en faudroit estre sobre, & ne les employer qu'avecque discretion. La modestie est aussi requise au langage d'un homme d'honneur, qu'en son alleure. Enfin ie veux que tu sois lent à parler.

EPISTRE XLII.

ARGUMENT.

- I. L'homme de bien est toujours accompagné d'un bon Genie.
II. Mespriser les biens de fortune & aimer ceux de l'ame, c'est le fait du bon Genie, ou d'une Vertu divine, qui est dans l'homme de bien.*

I. VOUS ne sçauriez mieux faire, que de trauailler continuellement à vous faire homme de bien. C'est vne chose que vous seriez mal auisé de desirer, puis que vous mesme auez moyen de vous la donner. Il ne faut point pour cela leuer les mains au Ciel, il ne faut point gagner vn Sacrifain, afin qu'il vous laisse parler à l'oreille d'une Image, pour en estre mieux exaucé. Vous auez Dieu prés de vous, vous l'auetz avec vous, vous l'auetz dans vous. Il est vray, comme ie le vous dy, Lucilius, nous auons vn esprit sacré, qui reside en nous pour la conseruation de nos vies, & l'obseruance de nos actions; il se comporte avec nous, selon que nous-nous comportons avecque luy. Il n'est point d'homme de bien, sans quelque Dieu, qui l'assiste à monter par dessus la Fortune, & le rende capable des hautes & magnanimes résolutions. Quel Dieu? Nul ne le sçait? S'il se presente à vos yeux quelque touffe épaisse de vieux arbres, eleuez au delà de l'ordinaire, & où la multitude des branches passées les vnes dans les autres, ne reçoient point la clarté du iour, aussi-tost la hauteur, la solitude, & l'ébahissement de voir en vne rase campagne, vn ombrage si espais & si couuert, vous donnent opinion qu'il y a quelque Deité. Si vous voyez vn antre qui avec ses pierres toutes mangées, & sur vne voute faite non de main d'homme, mais par la Nature mesme, porte le faix d'une montagne; vous auez aussi-tost l'ame frappée de quelque scrupule de Religion. Nous tenons les commencemens des grands fleues pour venerables, & donnons des Autels à la faille subite de quelque large riuere, qui sort de dessous terre. Nous portons du respect aux fontaines d'eau chaude. L'opacité sombre, ou la profondeur

immense de quelques estangs, les a fait estimer sacrez. Si vous voyiez vn homme intrepide dans les dangers, impénétrable aux passions, heureux en aduersité, calme en la tempeste, plus haut que le reste des hommes, & aussi haut que les Dieux, ne seriez-vous pas touché de quelque ressentiment, qui vous porteroit à le venerer ? Ne diriez-vous pas, Il y a là quelque chose de trop grand, & de trop haut, pour en faire comparaison à si peu de chose que le corps ? Sans doute quelque vertu diuine y est descenduë, & il n'est pas croyable qu'une ame si excellente, si mesurée, & qui avec vn mépris si genereux estime toutes choses inferieures à son merite, & si courageusement se mocque de ces obiets qui font naistre des craintes, & des desirs, puisse auoir son mouuement d'ailleurs, que de quelque puissance du Ciel. Vne chose de cette grandeur, ne pouroit demeurer debout, si quelque Dieu ne la soustenoit. C'est pourquoy la part de luy la plus grande, est au lieu d'où elle est descenduë. Comme les rayons du Soleil nous touchent & ne laissent pas d'estre au Ciel, d'où ils sont enuoyez sur la terre, tout de mesme vne ame grande & sacrée, transmise au monde, pour nous faire voir de plus près la Diuinité, conuerse bien avecque nous, mais tousiours par vn de ses bouts elle tient à son origine, & ne s'en détache point. Elle y est suspenduë, elle y tourne les yeux, & s'y appuye. Ce qu'elle est parmy nous, c'est pour estre nostre guide, & comme plus iudicieuse, assister à nos actions, & nous apprendre à les gouverner.

II. Mais comment la connoistrez-vous ? Quand vous la verrez ne se parer d'autre chose que du sien. Car est-il rien de si hors de propos que de louer vn homme pour des choses qui ne sont pas à luy ? N'est-ce pas n'auoir point de sens, que d'admirer ce qui d'un moment à l'autre, peut changer de possesseur ? La selle de velours, & le mors doré, ne font point la bonté d'un cheual. Voyez vn Lion, que le commerce des hommes ait réduit à se laisser dorer le crein, & receuoir les embellissements qu'il plaist à son gouverneur de luy donner ; & en voyez vn autre, qui ferme, nerueux, & d'une haleine entiere, n'a pour ornement que cette hydeur effroyable, avecque laquelle la Nature l'a fait naistre dans les deserts, ie ne doute point que vous ne trouuiez celuy-cy de meilleure grace que l'autre, à qui par vn long appriouïse-

ment vous verrez souffrir des choses si éloignées de son imperieux & magnanime naturel. C'est vne folie à vn homme, de se glorifier de ce qui n'est point à luy. Le nombre des raisins, & la pesanteur des grappes, qui font ployer les échallats, est la louange d'une vigne; quand elle est fertile, elle est belle. En vn homme il faut louer ce qui est sien, & non autre chose. Il a de beaux enfans, vne belle maison, beaucoup de terres labourables, & force argent en rente; tout cela est près de luy, ie l'aduouie, non pas en luy. Donnez-luy des louanges des choses qu'on ne luy peu oster ny donner, & qui proprement appartiennent à l'homme. Demandez vous ce que c'est? L'esprit; & en cet esprit vne raison qui n'ait aucun défaut. L'homme est vn animal raisonnable; Son bien est donc parfait, quand il est parfaitement ce que la Nature a voulu qu'il soit. Mais que luy demande cette Raison? La chose du monde la plus aisée, qu'il viue selon la Nature. Tout ce qu'il y a d'empeschement, c'est vne folie vniuerselle, qui le fait naistre. Nous tombons l'un sur l'autre dans les vices? Le peuple nous pousse; personne ne nous retient, comment seroit-il possible de nous garentir?

EPISTRE XLII.

ARGUMENT.

I. Les hommes de bien sont rares.

II. Faute de puissance & non de volonté, on cesse bien souvent de mal-faire.

III. Nous ne sçavons faire choix des choses qui nous sont utiles.

IV. La perte des choses fortuites n'est point fascheuse.

I. JE voy bien que celuy de qui vous m'escriuez, vous a desia fait croire qu'il est homme de bien. Ce n'est pas chose qui se puisse ny faire, ny reconnoistre en si peu de temps. Sçavez-vous ce que i'appelle en cet endroit homme de bien? Celuy qui l'est aucunement; car quant à l'autre qui l'est en perfection, il en est peut estre comme du Phenix; il s'en voit vn en cinq cents ans, & il ne s'en faut point estonner. La fortune ne donne que de temps en temps les

grandes choses, & les recommande par la rareté. Quant aux médiocres, & qui naissent parmy la foule, elle les produit ordinairement. Mais pour retourner à nostre homme, il est encore bien loing de son compte; & s'il sçauoit ce que c'est qu'un homme de bien il ne penseroit pas estre encore, & possible perdrait-il l'esperance de pouuoir iamais le deuenir. S'il se fonde en ce que les meschants ne luy plaisent point il ne fait rien en cela, que les méchants mesmes ne fassent. Car la plus rigoureuse punition que souffre la méchanceté, c'est qu'elle se déplaist à soy-mesme, & que ceux qui la font, ne l'approuent pas. S'il allegue, Qu'il veut mal à ceux qui subitement arriuez à quelque grande puissance, s'y comportent insolemment; que sçay-je, s'il ne fera point ce qu'ils font, il pourra ce qu'ils peuuent.

I I. La foiblesse en beaucoup de gens cache les vices, mais aussi tost qu'ils penseront auoir assez de force, ils n'auront pas moins d'enuie de paroistre, que ceux à qui la bonne fortune a donné desia courage de se decouurer. La méchanceté y est, mais les instruments luy manquent, il n'y a dequoy la monstrier. Il n'est point de serpens si venimeux, qu'on ne puisse manier seurement, tandis qu'ils sont roides de froid. Le venin y est bien tousiours, mais il est endormy. Il y a assez de cruauté, d'ambitions & de luxures, capables d'aller du pair avec les plus signalez exemples qui s'en soient iamais veus; tout ce qui leur defaut, c'est, que la Fortune leur resiste, & leur oste le moyen de se produire. Donnez leur la puissance des autres, vous leur trouuerez la mesme volonté. Vous souuient-il qu'un iour que vous me parliez d'un homme de parmy le monde, & me disiez qu'il estoit du tout à vous; ie vous dy que c'estoit un esprit volage, & que luy pensant tenir le bras, vous ne luy teniez que la manche? Fus-ie menteur? Il a laissé la manche par où vous le teniez, il s'en est enfuy. Vous sçauiez quels traits il vous a ioüez depuis, & combien il vous a préparé de pieges, sans sçauoir que luy mesme y deuoit tomber. Il ne voyoit pas, qu'en la perte des autres il procuroit la sienne; & qu'encore que ce qu'il demandoit, luy peust seruir de quelque chose, c'estoit neantmoins un fardeau, sous lequel il seroit à la fin contraint de succomber.

III. C'est pourquoy quand nous affectons quelque cho-

se, & que la passion nous la fait poursuiure avecque beaucoup de trauail, il faut considerer, ou qu'elle est du tout inutile, ou qu'elle ne vaut pas l'incommodité que nous prenons pour y paruenir. Il y a des choses superflues, & d'autres qui bien qu'elles ne ne le soient pas, n'ont pas toutesfois assez de merite pour nous trauailler. Mais nous ne penetrons pas si auant, & nous nous faisons accroire qu'on nous donne des choses qu'on nous vend bien cher: & en cela se connoist nostre peu de sens, que nous ne pensons acheter que ce qui nous fait mettre la main à la bource, & croyons qu'on nous donne les choses dont nous sommes nous-mesmes le payement; nous nous impliquons de toutes sortes de sollicitudes; nous nous submettons à toutes risques, & sommes contents de perdre l'honneur, le temps, & la liberté, pur acquerir des choses où nous ne voudrions pas seulement penser, s'il nous falloit vendre ou quelque maison, ou quelque heritage, pour les auoir; tant il n'y a rien de quoy nous fassions si bon marché que de nous-mesmes. Quand donc nous voudrons deliberer quelque chose, ou si nous sommes sur le poinct de l'exccuter, faisons comme quand nous entrons chez vn marchand: Sçachons de quel prix est ce que nous voulons auoir; ce qui ne nous couste rien, nous couste quelquefois bien cher. Je vous pourrois nommer assez de choses, dont l'acquisition nous a fait perdre la liberté: nous serions à nous, si elles n'estoient pas à nous.

IV. Vous deuez donc considerer non seulement quand il s'agit du gain, mais encore de la perte, Que ce bien estoit perissable; que nous nous en sommes passez autresfois, que nous nous en passerons bien encore à l'aduenir. Si nous l'auons eu long-temps, nous dirons que nous auons eu loisir de nous en saouler; si nous n'en iouïssons pas long-temps, du moins le perdrons nous auant que d'y estre accoustumé. Nous aurons moins de bien, nous aurons donc moins d'inquietudes. Nous aurons moins de credit; nous serons moins enuiez. Iettons les yeux sur toutes les choses qui nous ostent le sens, & pour qui nous fondons en larmes, quand nous les perdons, nous trouuerons que ce n'est point leur perte qui nous afflige, mais l'opinion seule d'auoir perdu. Nous y pensons, mais nous n'en sentons rien. Qui se possede, ne

peut rien perdre ; mais le mal est , qu'il s'en trouue peu , qui soient capables de se posseder.

EPISTRE XLIII.

ARGUMENT.

I. Les actions des Grands , iusques aux plus petits , ne peuvent estre cachées.

II. L'homme de bien ne cache point sa vie , comme le méchant.

I. **V**OUS vous ébahissez que ie fois si particulièrement informé de vos affaires , & qui me peut auoir decouvert vne chose que vous n'avez communiquée à personne. Ne sçavez-vous pas que le bruit est vn grand maistre de nouvelles. C'est par luy que i'ay eu des vostres. Et quoy donc , direz-vous , suis-ie en si grande consideration , qu'on fasse courir des bruits de moy ? Ne prenez pas garde où ie suis , mais où vous estes. Toute chose eminente par dessus ce qui est aupres d'elle , est grande , au lieu où elle est éminente. La grandeur n'a point de certaine mesure , c'est la comparaison qui l'accroist , ou la diminue. Vn batteau qui est grand sur vne riuere , est petit sur la mer ; Vn gouvernail qui est grand pour vn nauire , est petit pour vn autre. Faites si peu de cas de vous qu'il vous plaira , vous estes grand en vostre gouvernement. Toutes vos actions sont regardées , & iusqu'à vostre manger & à vostre dormir , vous ne faites rien qui ne soit sçeu.

II. Ce vous doit estre vn plus grand suiet de penser à vous. Vous serez heureux , quand vous pourrez viure à la veüe de tout le monde. Il y en a qui pensent que cette enceinte de murailles , qui nous enuironne chez nous , n'est pas tant pour viure avec plus de sureté , que pour pecher plus couuertement. Faites que vous n'en soyez pas de mesme. Pensez que vous auez vne maison pour vous couvrir , & non pour vous cacher. Ie vous vay dire vne chose , par où vous iugerez si nous sommes gens de bien. Vous ne trouuerez pas vn homme qui pût viure à porte ouuerte. Les portiers sont de l'inuention de nostre conscience ; ce n'est point la magnifi-

rence qui nous a sollicité de les avoir. Nous vivons d'une façon que nous sommes surpris, si nous sommes veus sans y penser. Mais à quoy est bon de se cacher, & de fuir les yeux & les oreilles du monde? La bonne conscience appelle la multitude. La mauvaise, en quelque solitude qu'elle se reduise, a toujours de l'anxiété. Si ce que vous faites, est honneste, pourquoy ne voulez-vous pas que tout le monde le sçache? S'il est des-honneste, puis que vous le sçavez, que gaignez-vous qu'on ne le sçache point? Que vous estes vn pauvre homme, si vous comptez ce tescmoin à rien?

EPISTRE XLIV.

ARGUMENT.

I. De la vraie & fausse Noblesse.

II. Les Nobles & les Roturiers ont mesme origine.

III. Le trop grand desir des biens de fortune, empesche la Felicité.

Vous alleguez toujours vostre petitesse, & dites que ny la Nature, ny la Fortune n'ont rien fait pour vous. Je m'estonne bien de vous ouïr tenir ce langage, veu le moyen que vous auez de vous ôter de parmy le peuple, & de monter si haut, qu'il n'y aura rien au dessus de vous. Vne des bonnes choses qui soient en la Philosophie, c'est qu'elle n'épluche point les Genealogies. Si nous recherchons d'où les hommes sont venus; premierement, nous sommes tous de la race des Dieux. Vous estes Cheualier, vostre industrie vous y a fait paruenir; Mais vraiment il y en a bien qui ne le sont pas. On ne reçoit pas tout le monde à estre Senateur; & parmy les armes mesmes, où il n'y a que du peril, & de la peine, les soldats n'y sont receus qu'avec élection. Les Capitaines font quelquesfois les dégoutez à les enrooler. La bonne conscience ouvre sa porte à tout le monde; Nous sommes tous de bonne maison pour elle. La Philosophie ne distingue point les personnes; elle a assez de splendeur pour tous. Socrate n'estoit pas Gentil-homme; Cleantes gaignoit sa vie à tirer de l'eau, & à arrouser les iardins. Platon n'estoit pas noble, quand il vint à la Philosophie; ce fut elle

qui luy donna cette qualité. Pourquoi vous deffiez-vous de vostre suffisance ? Qui vous fait desesperer de pouuoir aller du pair avec eux ? Faites-vous digne de leur merite, & ils vous aduouieront de leur race. Vous en serez digne, si vous croyez qu'il n'y ayt homme au monde plus noble que vous. Le plus pauvre a autant de predecesseurs que le plus riche; il n'y a personne de qui la premiere origine ne soit au delà de toute memoire. Platon dit, Qu'il n'y a point de valet qui ne soit de race de Roys, ny de Roy qui ne soit de race de valets; tout se bigarre de cette façon avecque le temps.

II. La vicicitude des choses est l'exercice de la Fortune. Qui est-ce qui est donc noble ? Celuy qui naturellement a de la disposition à la Vertu. C'est tout ce qu'il y faut considerer. Autrement, si vous en voulez faire la decision par l'Antiquité, il n'y a point d'homme si chetif, qui de pere en pere, & d'aycul en aycul, ne vous meine si loin, qu'il ne se trouuera rien au deuant de luy. C'est vne chose indubitable, que depuis la naissance du monde, nous ne pouuons estre venus iusqu'à nostre siecle, que par vne mutation alternatiue de toute sorte de conditions. Vne basse-court-pleine d'images enfumees, n'est point ce qui fait l'homme noble. Ceux qui ont esté gens de bien deuant nous, ne l'ont point esté pour nous faire auoir de la reputation; nous n'auons rien à ce qui nous a precedez. C'est l'esprit qui fait l'homme noble, quand d'vne cabane, aussi bien que d'un Palais, il se peut eleuer au dessus de la Fortune.

III. Posez donc le cas que vous n'estes point Gentil-homme, mais roturier; que vous importe, puis que vous auez moyen de si bien faire, qu'en quelque compagnie de Gentils-hommes que vous soyez, il n'y aura que vous qui soit noble ? Demandez-vous comment ? Si vous ne prénez point l'auis du peuple, à faire distinction de ce qui est bon ou mauuais. L'importance n'est pas d'où les choses viennent, mais où elles vont. On ne peut nier, que ce qui nous peut faire viure heureusement ne soit bon, car il n'est point susceptible d'empirement.. D'où vient donc que nous ne trouuons pas le bon chemin ? De ce que bien que nous desirions tous la vie heureuse, nous prenons pour elle ce qui sert à viure, & la fuyons en la desirant. Car au lieu de nous procurer vne securité solide, & vne confiance inébranlable,

qui

qui sont deux poinçts où gist la Felicité, nous cherchons de tous costez des suiets de nous affliger; & marchans par vn chemin plein d'embusches, nous nous chargeons de tant d'équipage, que nous ne sommes pas assez forts pour le porter. De cette façon nous n'auons iamais nostre compte; & tant plus nous trauaillons, tant moins il se trouue de besogne faite. Nous reculons au lieu d'auancer; & comme tous ceux qui courent dans vn labyrinthe, nous nous impliquons tousiours dauantage, & pour faire trop de diligence, nous sommes causes de nostre retardement.

EPISTRE XLV.

ARGUMENT.

- I. Peu de liures, mais bons. Les disputes captieuses des Philosophes, sont inutiles.*
II. Le Vice nous fait la guerre, sous vne apparence de Vertu.
III. Quel homme se peut dire heureux.
IV. Si toutes les choses necessaires peuvent estre appellées biens.
V. La meilleure partie de la vie se passe à la recherche des choses superflues.

VOUS vous plaignez qu'il se recouure peu de liures en vos quartiers. Ce n'est rien d'en auoir beaucoup; l'importance est, qu'ils soient bons. Je sçay bien que la diuersité des lectures donne du plaisir, mais il y a plus de profit à n'en faire qu'une. Le moyen d'estre bien-tost où vous auez enuie d'aller, c'est de n'aller que par vn chemin, sans vous égarer de sentier en sentier. Ce n'est pas marcher, c'est roder. Vous me direz, que vous me demandez des liures, & non pas du conseil. Je suis prest de vous enuoyer tout ce que i'en ay, & ne m'en laisser pas vn. Je suis bien marry que moy-mesme ie ne vous puis aller trouuer, & vous iure que si ce n'estoit que i'espère que vous aurez bien tost fait vostre commission, tout vieux & indisposé que ie suis, i'eusse encore entrepris ce voyage; & que ny Scille, ny Carybde, ny tout ce que les Fables nous content de la difficulté de ce trajet, ne m'en eussent point enpesché. S'il ne se fust point trouué de vaisseau, ie fusse plustost passé à nage, tant i'ay d'enuie de

vous embrasser, & de voir le progres que vous avez fait. Au reste, pource que vous me demandez mes liures, ie ne m'en estime point plus habile homme; comme ie ne m'en estimerois pas plus beau, si vous m'auiez demandé mon portrait. Ce que vous en faites, est pour me faire plaisir, plustost que pour bonne opinion que vous ayez de moy; & c'est l'amitié que vous me portez qui vous abuse. Tels qu'ils sont, lisez les comme d'un homme à qui la verité plaist; & qui ne la sçachant point encore, demeure opiniastre à la chercher malgré toutes les difficultez qui se trouuent dans ce chemin. Car de moy, ie n'ay point de maistre, ie ne porte le nom de personne. I'honore beaucoup le iugement des honnestes hommes, mais ie ne méprise pas le mien. Ils ont cherché, comme nous sans rien trouuer; ce que possible ils eussent fait, s'ils n'eussent desiré que les choses necessaires, & qu'ils ne se fussent point amusez aux superflus. La subtilité des paroles, & les disputes captieuses leur ont fait perdre beaucoup de temps. Nous faisons des noeuds, sans autre fin que pour les délier, tant nous auons de loisir; nous sçauons desia viure, nous sçauons desia mourir. Quand il est question de nous garder d'estre trompez aux choses, & non point aux paroles, c'est vne besongne où nostre esprit a besoin de toute sa force; il ne faut pas qu'il oublie rien à la maison. A quoy peut seruir cette distinction de similitudes de paroles, où personne hors de la dispute ne se peut tromper.

II. Ce sont les choses qui nous abusent, ce sont donc les choses qu'il faut discerner. Nous prenons les mauuaises pour les bonnes. Quand nous auons fait vn souhait, nous en faisons vn contraire; nos vœux sont combatus par nos vœux, & nos conseils se font la guerre l'un à l'autre. En combien de choses se conforme la Flaterie à l'Amitié? Il ne luy suffit pas de l'imiter; elle fait dauantage & passe en core plus auant. Les oreilles s'ouurent quand elle parle, & avec vne reception fauorable, la font descendre iusques au cœur. Ce qui en est le plus dangereux, c'est ce qu'on y trouue le plus doux. Apprenez moy à cognoistre cette similitude. Vn ennemy se presente à moy sous vn visage d'amy. Le vice me veut surprendre; & de peur que ie ne le recognoisse, il emprunte le nom de la Vertu. La Temerité se fait appeller Valeur, la Faineantise Discretion, & la Timidité bon Iugement. C'est en cela

qu'il y a du danger d'estre trompé; donnez-moy de certaines marques pour les cognoistre. Vn homme à qui on demande s'il a des cornes, n'est pas si mal-adiué que de se porter la main au front, pour sçauoir ce qui en est, ny si grossier, qu'il ne sçache bien qu'il n'en a point. Vous auez beau le luy persuader, ce sont tromperies, qui non plus que celles des ioueurs de gobelets, ne sont point dangereuses. Au contraire, quand on y est bien trompé, c'est quand on y prend plus de plaisir. Nous demandons qu'on nous trompe encore vne fois; refaites, que i'entende comme cela se fait, il ne m'en souuient plus. I'en dy de mesme de ces captions; car quelle autre nom voulez-vous que ie leur donne? Il y a aussi peu de bien à les sçauoir, que de mal à ne les sçauoir point.

III. Si vous auez enuie d'éclaircir des ambiguités, apprenez-nous que celuy que le commun appelle heureux, ne l'est point; que celuy qui a ses coffres pleins d'argent, n'est point riche; mais celuy qui porte son bien dans son ame, qui haut & braue, foule aux pieds ce qui est merueilleux aux autres; qui ne void personne auec qui il voulust changer de condition; qui n'estime l'homme que par cette seule partie qui le fait homme; qui sçait le chemin que la Nature luy monstre, & se conforme à ce qu'elle ordonne; à qui nulle violence ne peut rien oster; qui conuertit le mal en bien, iudicieux aux doubtes, & ferme aux secouffes, intrepide aux frayeurs, impenetrable aux mouuements; à qui la Fortune ne fait point de playe quand elle luy a tiré de toute sa force la plus dangereuse de toutes ses fleches, mais seulement quelque legere egratineure, & encore bien rarement. Car pour les traits communs auec lesquels elle surmonte ordinairement le reste des hommes, ils bondissent sur luy comme la gresle, qui fait bien quelque bruit sur les tuilles de nos maisons, mais qui se resout aussi-tost, sans faire mal à ceux qui sont dessous. A quelle fin m'amusez vous à cette façon d'argumenter, que vous mesme appelez mensongere, de laquelle on a tant écrit de liures? Toute ma vie n'est que mensonge, si vous auez de la subtilité, faites paroistre vostre bel esprit à me conuaincre, & me reduisez à la verité.

IV. I'estime vne infinité de choses necessaires, desquelles vne grande partie est superflue, & celles qui ne le sont point,

ne peuvent rien contribuer à ma félicité. Ce sont-là les difficultés qu'il faut combattre, & les obscuritez qu'il faut éclaircir. Car il ne s'ensuit pas que tout aussi-tost vne chose soit bonne, pource qu'elle est nécessaire. Si nous donnons le nom de bien à du pain, à de la bouillie, & à quantité d'autres choses, dont nous ne nous pouuons passer, nous ne luy faisons pas beaucoup d'honneur; ce qui est bien, est tousiours nécessaire, ce qui est nécessaire, n'est pas tousiours bien; car il se trouue assez de choses qui ne sont d'aucun mérite, & qui cependant ne laissent pas d'estre tres-nécessaires.

V. Il n'y a personne, à mon aduis, si mal informé de l'importance du nom de bien, qu'il le vueille rabaisser à des choses qui n'ont autre commodité, que de nous aider à passer vne journée. Et quoy donc, au lieu de ces distinctions de neant, qui vous arrestent, ne seroit-ce pas vne plus digne & plus fructueuse occupation pour vostre esprit de faire entendre au monde, que la meilleure partie du temps se perd à la recherche des choses superflues, & que la vie bien souuent se trouue passée, tandis qu'on fait des prouisions pour la passer? Regardez tout ce qu'il y a d'hommes au monde & les considerez vn par vn, ou tous à la fois, vous n'en trouuez pas vn qui ne remette sa vie au lendemain. Demandez-vous de quoy cela nuit? plus qu'il ne se peut dire. Car ils ne viuent pas, mais ils viuront; ils different toutes choses d'vn iour à l'autre. Quand nous ne ferions autre chose qu'y penser, la vie nous deuanceroit tousiours; mais à cette heure estans lents & paresseux comme nous sommes, elle passe au de là de nous, comme estrangere; & il n'y a point de iour qu'elle ne se perde, bien qu'elle ne finisse qu'au dernier. Mais de peur de faire vn liure plustost qu'vne lettre, & vous remplir les mains de papier, ie me reserueray pour vne autre fois à disputer contre ces pointilleux si deliez, qui oublient de faire, tant ils sont empeschez à parler.

EPISTRE XLVI.

ARGUMENT.

I. Les beaux Liures, quelque grosseur qu'ils ayent, ne sont jamais longs.

I. Ay receu vostre Liure que vous m'auiez promis, & l'ay louuert, pensant ne faire qu'y mettre le nez, & le refermer tout aussi-tost, pour le lire vne autre fois quand i'en aurois la commodité. Mais ie l'ay trouué si bien à mon goust, qu'il a fallu que i'aye passé plus auant. Je ne sçauois mieux vous faire croire ce qu'il m'en semble, que de vous dire, qu'encore que sa grosseur le fit plustost estimer quelque ouurage de Tite-Liue, ou d'Epicure, que le vostre, ou le mien, ie n'ay pas laissé de le trouuer court, & ne m'est point paru des mains, que ie ne l'aye couru de bout en bout. Il se faisoit tard, ie mourois de faim, la pluye me menaçoit: mais avec tout cela, i'en ay veu la fin. Il ne m'a pas resiouy seulement, il m'a contenté. Quelle viuacité d'esprit, quelle force de courage n'y ay-ie point reconnuë? Je dirois quelle faillie, si en quelque endroit il y eust eu des reprises d'haleine & des rehaussemens par interualles. Mais il n'y en a point; tout y est si continu, que ie puis dire, que c'est vne besongne virile, & vrayement sacree: & cependant il ne laisse pas d'y auoir tousiours quelque trait agreable aux lieux où il s'est offert occasion d'y mesler de la douceur. Vous estes grand, il le faut auoier, & releué, comme i'ay tousiours désiré que vous soyez, & comme ie prendray plaisir de vous voir continuer. Il se peut bien faire que l'abondance de la matiere vous a seruy de quelque chose. C'est pourquoy ie conseilleray tousiours de la prendre fertile, qui occupe l'esprit, & qui l'excite. Je vous en diray dauantage de vostre liure, quand ie l'auray repassé encore vne fois. Le iugement que i'en fais à cette heure, c'est comme si ie l'auois seulement ouï, & non pas leu. Laissez-le moy fouïller, & ne craignez point que ie ne vous en die librement ce que i'en trouueray. O que vous estes heureux de n'auoir rien qui me donne suiet de vous mentir de si loin! si ce n'est que

suivant la corruption du siècle, ie voulusse mentir par accoustumance, ne pouuant mentir par occasion.

EPISTRE XLVII.

ARGUMENT.

- I. Comment il faut viure avecque les Seruiteurs.
II. Que leur employ est different, selon qu'il plaist à la Fortune.*

I. JE suis bien aise d'apprendre de ceux qui viennent de vos Quartiers, combien vous vous comportez doucement avec vos seruiteurs. Vous estes trop habile, & trop iudicieux, pour en vser autrement. Sont-ce seruiteurs ? ce sont hommes, ce sont domestiques, ce sont des amis obeissans. Et si nous considerons que la fortune a le mesme commandement sur nous, qu'elle a sur eux, ils peuuent dire, nous sommes tous seruiteurs d'une mesme maistresse. C'est pourquoy ie me ry de ceux qui penseroient s'estre fait grand tort, d'auoir fait manger vn seruiteur avec eux. Pourquoy le font-ils ? par vne coustume vaine & fastueuse, qui s'est introduite, qu'un maistre ne mangeroit pas à son aise, s'il n'auoit vne douzaine de valets debout à ses costez. Monsieur est à table, qui se remplit ; & à peine de creuer, il se met des viandes dans le ventre, qu'il est puis apres bien empesché d'en faire sortir. Cependant les pauvres seruiteurs sont là, qui n'osent pas seulement mouuoir les lèvres. S'ils soufflent, aussitost le baston est sur leurs épaules ; vn touffement, vn esternuement, vn hoquet, qui sont choses casuelles, leur sont des crimes irremissibles. De quelque facon qu'ils interrompent le silence, ils sont asseurez des estriuieres, ou de quelque chose de pis, & demeurent en cette posture, & en cette abstinence iusques au iour. De là vient que n'osants rien dire en la presence de leurs maistres, ils en parlent en leur absence ; au lieu qu'autrefois ceux à qui leurs maistres permettoient de parler, non deuant eux seulement, mais avec eux, & ne leur faisoient point coudre la bouche, comme on fait auourd'huy, presentoient librement leurs testes pour celles de leurs maistres ; & s'ils les voyoient prests de tomber en quelque peril,

ils s'y expofoient volontairement, pour les en garentir. Ils parloient en compagnie, mais ils se taifoient à la torture. De cette mefme arrogance est procedé le prouerbe qui fe dit communement, *Autant de valets, autans d'ennemis*. On fe trompe; ils ne font point nos ennemis, mais nous leur en donnons tout le fuiet que nous pouuons. Je n'allegue point l'inhumanité que nous auons, d'employer des hommes aux memes feruices où nous employons des beftes. Pendant que nous fommes à table, l'vn a charge de marcher fur ce que nous crachons; l'autre, de ramaffer ce que laiffent tomber des yurongnes, qui bien fouuent feront fi faouls, qu'ils ne verront goutte; l'autre avecque vne adrefse eftudiée donnera de la viande à la compagnie; il montrera fa fuffifance à trouuer bien les jointures de l'aile, ou de la cuiffe de quelque oyseau. Miserable certainement, de n'efre au monde que pour coupper vne perdrix, ou vn levrant de bonne grace! fi ce n'eft que celuy qui pour la volupté tient efcole de cette science, l'eft encore plus que luy, qui ne l'apprend que par neceffité. Vn autre qui fert au buffet, eft paré comme vne femme, & luy fait-on difputer fa jeunefse contre les années. Il eft hors d'vn âge où fon maiftre le veut ramener par artifice, & porte defia l'habit de foldat, qu'il luy fait abbatre le poil avec le rasoir, ou arracher du tout. Il paffe toute la nuit fans dormir, vne partie à feruir fon maiftre à table, & l'autre à le contenter au lit; vn autre, qui a charge de tenir le controolle des actions de ceux qui font à table, fe tient là planté à les regarder, afin que felon qu'ils auront mieux fait leur deuoir, ou de flater, ou de boire, ou de causer, il les faffe reuenir le lendemain. Adiouftez-y ceux qui vont acheter la viande, qui fçauent exactement le gouft du maiftre, ce qui l'excite, ce qu'il eft bien ayfe de voir; quelle nouueauté luy rend l'appetit, dequoy il eft ennuyé, & ce que ce jour-là il prendra plaisir de manger. Cependant il penferoit auoir perdu fa Nobleffe, s'il auoit appellé quelqu'vn de fes feruiteurs à manger avecque luy. Les Dieux font bien plus iuftes, qui pour retribution de cette arrogance, leur donnent bien fouuent des maiftres, du nombre de ceux qu'ils ont ainfi mefprifez. J'ay veu chez Califte celuy qui auoit esté fon maiftre, qui luy auoit mis l'efcritéau, & l'auoit mis en vente parmy les efcla-

ues de rebut, recevoir cét affront à la porte, qu'on l'ouvroit aux autres, & qu'il estoit le seul que l'on empeschaft d'entrer. Le seruiteur, qui auoit esté mis en la premiere dixaine, où le Crieur commence sa proclamation, rendit le change à son maistre; & comme il ne l'auoit pas estimé digne de sa table, il voulut passer plus outre en sa reuanche, & ne l'estima pas seulement digne de sa maison. Ce maistre auoit vendu Caliste, mais combien de choses vendit depuis Caliste à son maistre? Voulez-vous vn peu considerer celuy que vous appelez vostre seruiteur? il est de mesme origine, il jouit du mesme ciel, il respire le mesme air, il est né à la mesme condition de viure & de mourir que vous. Il vous est aussi possible de le voir libre, qu'à luy de vous voir esclau. Combien pensez-vous qu'il y eust d'hommes de bonne maison, & qui par le seruice qu'ils faisoient à la guerre, s'acheminoient à la qualité de Sénateur, qu'en la deffaite de Murius, la Fortune fist descendre à des seruices indignes, rendant les vns bergers, & les autres gardiens de quelque loge au milieu des champs. Et puis mesprisez vn homme pour estre en vn estat où vous pouuez estre reduit? Je ne veux pas m'embarquer en cette matiere, & disputer de l'usage des seruiteurs à qui nous sommes si superbes, si cruels, & si injurieux. Toutefois voicy la regle que j'en fay. Viuez avecque vos inferieurs, comme vous voulez que vos Superieurs viuent avecque vous. Autant de fois que vous vous representez la puissance que vous auez sur vostre seruiteur, autant de fois representez-vous que vostre maistre n'en a pas moins sur vous. Oüy, mais ie n'ay point de maistre; vous estes encore jeune, vous en pourriez bien auoir vn. Ne sçavez-vous pas en quel âge Hecube fut esclau, en quel âge le furent Cresus, la mere de Darius, Platon, & Diogene? Viuez doucement avecque vos seruiteurs, donnez-leur de la priuauté, faites les deuiser, deliberer, & manger familièrement avecque vous. Je sçay bien qu'en cét endroit tous nos delicats se vont écrier, Qu'il n'est rien de si mal-feant & de si vilain que cette communication. Et cependant tous braues & altiers qu'ils sont, ie les trouueray bien souuent baisans la main aux valets des autres. Ne voyez vous pas mesme comme nos peres ont recognu, qu'il y auoit trop d'enueie au nom de maistre, & trop d'iniure au nom de seruiteur?

teur ? Ils appelloient le maistre, pere de famille ; & quand ils vouloient signifier les seruiteurs, ils disoient ceux de la maison. Cette obseruation est encore aujourd'huy gardée aux Comedies. Ils instituerent vne feste, où non seulement ils voulurent que les seruiteurs mangeassent avecque leurs maistres, mais ils leur donnerent aussi des honneurs, & leur remirent la iurisdiction de leur famille, comme si leur maison eust esté vne petite Republique. Et quoy donc ? ie feray seoir tous mes seruiteurs à ma table ? Comme vous n'appellez pas indifferemment tous ceux qui sont libres, à manger avecque vous ; ainsi ferez-vous distinction des seruiteurs. Vous-vous trompez, si vous pensez que ie rejette vn muletier, pource que c'est vn muletier, ou vn vacher, pource qu'il est vacher. Je n'auray point d'égard à leurs charges, mais à leur vie.

II. Il dépend de nous d'estre ou bons, ou mauuais, mais d'estre employez à vne chose ou à l'autre, cette distinction appartient à la Fortune. Faites en manger quelques-vns avecque vous, parce qu'ils en sont dignes ; les autres, afin qu'ils le deuiennent. S'ils ont quelque chose de seruite, comme cela se peut faire, par la conuersation qu'ils ont avec des personnes fordides, ils le perdront, s'ils sont receus en la compagnie de gens d'honneur. Ce n'est pas *in foro* seulement, *vel in cursâ*, qu'il faut chercher vn ami ; Si vous y prenez garde, vous n'aurez que faire d'aller si loing. Bien souuent vne bonne matiere chomme à faute d'ouurier, faites-en la preuue. Vn homme est mal aduisé qui marchande vn cheual, s'il s'amuse à regarder la bride & la selle. Aussi est celuy qui fait iugement d'un homme, ou par ses habits, ou par sa condition, qui n'est autre chose qu'une robe qu'il a tout à l'entour de luy. Est-il serf ? ouïy ; mais peut-estre il a l'ame libre. Est-il serf ? Quel mal luy fait cela ; Montrez-m'en vn qui ne le soit point. L'un sert aux femmes, l'autre à l'argent, l'autre aux honneurs, & tous à la crainte en general. Je vous feray voir vn homme de qualité Consulaire, qui fait sa maistresse d'une vieille ; vn riche qui sert vne chambriere, & de ieunes gents des meilleures maisons, qui seruent des Comediens. De toutes les seruitudes la plus indigne, c'est la volontaire. Ne croyez pas ces glorieux, qui vous disent, qu'il ne faut pas faire bon visage aux seruiteurs ; gardez vostre auantage, mais sans arrogance, faites qu'ils vous

respectent, & non qu'ils vous craignent. On me dira, peut estre, qu'à mon compte, il faudroit affranchir tout ce qu'il y a de seruiteurs, & qu'il n'y eust plus de difference d'eux à leurs maistres. On se trompe, ce n'est point mon intention; mais, comme ie viens de dire, ie veux que les seruiteurs respectent les maistres, & non qu'ils les craignent. Ie voy bien ce que c'est, direz-vous, vous voulez qu'ils vivent avecque moy comme mes cliens, ou comme gents qui me viennent voir à mon leuer. Les Dieux se contentent qu'on les respecte, & qu'on les ayme. Vn maistre est iniuste, s'il demande plus qu'il ne faut. Où il y a de la crainte, il ne peut y auoir d'amour. Vous faites donc tres-bien à mon iugement, de ne vouloir point que vos seruiteurs vous craignent, & de ne les chastier quand ils faillent, d'autre chose que de paroles. Il est des occasions où il est necessaire de frapper; mais ce n'est pas à dire qu'aussi-tost qu'une mousche nous pique, il faille auoir le baston en la main. La delicateffe nous amene ordinairement à cette rage, qu'aussi-tost qu'il nous arriue quelque chose autrement que nous ne voudrions, nous entrons en colere, & voulons faire comme les Roys, qui bien qu'ils n'ignorent pas, que par la grandeur de leur Fortune, ils sont hors de la portée de toutes injures, & que le reste du monde n'est que foiblesse aupres de leur force; toutesfois pour auoir sujet de faire déplaisir, ils se plaignent d'en auoir receu. Ie ne vous entretiendray pas dauantage, parce que ie sçay bien qu'il ne vous faut point de remonstrances. Vn homme de bien se plaist en sa probité, & ne s'en destourne iamais. La malice, comme vne giroüette, se tourne tantost d'un costé, tantost de l'autre; & sans regarder si le change luy porte quelque auantage, elle pense tousiours auoir assez fait d'auoir changé.

EPISTRE XLVIII.

ARGUMENT.

- I. *Le mal, comme le bien, doit estre commun entre les amis.*
- II. *Les Sages desirent le profit de leurs amis; & les fols ne fondent l'Amitié que sur leur propre interest.*
- III. *Fuyr la Sophisterie.*
- IV. *La Philosophie nous promet de nous rendre égaux aux Dieux.*

I'Ay receu de vous vne lettre sur le chemin, aussi longue que le chemin mesme. I'en reserueray la responce pour vne autrefois. Car il n'est pas possible que ie vous donne vn bon conseil, que premierement ie ne me retire à part pour y penser. Je sçay bien qu'auant que de me consulter, vous auez esté long-temps à vous y resoudre. Je vous laisse donc à penser, si ie doy légèrement décider ce que vous auez eu de la peine à me proposer. Puis, il y a des considerations en moy, qui ne sont point en vous. Je parle en Epicurien, mais quoy que ie die, rien ne me peut estre considerable pour vous, qu'il ne le soit pour moy.

I. Si ce qui vous touche, ne me touche, ie ne suis pas vostre amy; nous ne deuons rien auoir de separé. Bien & mal tout est partageable entre nous; tout nous est commun; aussi n'est-il pas possible qu'un homme viue heureusement, qui ne tourne les yeux que sur soy, & qui ne considere que son profit. Il faut que vous viuiez pour vn autre, si vous voulez viure pour vous. Cette societé, parce qu'elle nous mesle les vns aux autres, & nous apprend qu'il y a quelque droit vniuersel entre les hommes, est saintement & religieusement obseruable; mais encore plus, parce qu'elle sert à l'entretien de cette autre plus intime & plus estroite, de laquelle ie vous ay parlé. Si beaucoup de choses vous sont communes avec vn autre, à qui la seule humanité vous oblige, toutes le vous seront avec vn amy. Voilà, Lucilius, de quoy ie voudrois que tous ceux qui sont si subtils, me fissent des leçons, & qu'ils m'apprirent plustost ce que ie suis obligé de faire, ou pour vn amy, ou pour vn homme, que non

pas combien ces mots d'homme, & d'amy ont de signification.

II. La Sagesse & la folie me montrent des chemins differens; à laquelle me rangeray-je? quel party estes-vous d'avis que ie prenne? La Sagesse a de l'amitié pour tous les hommes; la folie n'a pas mesme de l'humanité enuers ses amis. La Sagesse se prepare pour l'vtilité de ses amis; la folie se prepare des amis pour son vtilité.

III. Vous me tournez les paroles d'un sens à l'autre, & vous vous amusez à ranger les syllabes; mais me voudriez vous bien faire croire, que si ie ne sçay faire des interrogations captieuses, & des propositions veritables, & tirer vne conclusion fausse pour l'approbation d'un mensonge; ie ne pourray connoistre ce que ie doy fuir ou desirer. Ie rougis de honte, qu'en l'âge où nous sommes, nous nous iouïssions d'une chose de telle importance. Vn rat est vne syllabe; vn rat mange le fourmage; il s'ensuit donc qu'une syllabe mange le fourmage. Supposez que ie ne sçache pas me deffaire de cette surprise; en quel inconuenient tomberay-je, ou qu'est-ce qu'il m'en sera de pis? Ce sera peut-estre, que quelque iour pensant prendre vn rat au trebuchet, ie n'y prenne vne syllabe; ou que si ie n'y prens garde, vne syllabe ne mange mon fourmage. Mais peut-estre cette consequence semblera plus subtile & mieux tirée. Vn rat est vne syllabe, vne syllabe ne mange point de fourmage, vn rat donc ne mange point de fourmage. O niaiseries vrayement dignes de petits enfans! Est-ce pourquoy nous fronçons les sourcils? Est-ce pourquoy nous nous laissons croistre la barbe? Est-ce ce que nous enseignons avec vn visage si melancholique & si rechigné.

IV. Voulez-vous sçauoir ce que la Philosophie promet aux hommes? Conseil. L'un se voit prest à mourir, l'autre n'a pas de quoy viure; l'autre est en peine pour la conseruation de ses richesses, & l'autre enuieux de celles d'autrui. Celuy-là craint sa mauuaise fortune, & celuy-là craint son bonheur. Ses prosperitez luy sont suspectes, il voudroit bien s'en deméler. L'un est mal avec les hommes, & l'autre n'est pas bien avec les Dieux. A quoy leur peuuent seruir ces badineries que vous leur alleguez? Il n'est point question de rire. Ceux qui vous appellent sont en peine. Les vns ont

perdu leurs biens sur la mer, les autres sont prisonniers, les autres malades, les autres necessiteux, & desia le glaive est tiré pour couper la teste des autres. Vous leur avez promis à tous du secours; A quoy vous amusez-vous? à quoy pensez-vous? Celuy-cy que vous entretenez de chansons, assurez-le. Tout ce que vous voyez icy d'affligez, iettent les yeux sur vous. Toute esperance d'auoir du secours d'autre que de vous, est perduë pour eux. Ils vous prient de remedier à leurs inquietudes, & avecque le flambeau de la verité, leur donner moyen de se remettre en chemin. Faites leur connoistre les choses que la Nature a fait necessaires, & celles qu'elle a fait superflües; combien il y a peu de peine à suiure ses regles, combien est contente & pleine de toutes commoditez la vie de ceux qui s'y rangent, & combien au contraire ont d'anxietez & d'amertumes ceux qui se conduisent par opinion. Apprenez leur à vaincre leurs passions, ou pour le moins à les moderer. Pleust à Dieu que toutes ces Sophisteries ne fussent qu'inutiles. Elles sont pernicieuses, ie vous le monstreray quand vous voudrez, & vous feray auouer, Qu'il n'y a rien qui rompe & qui debilite tant vn bel esprit, que font ces subtilitez. J'ay honte de dire comment ils équipent vn homme contre la Fortune, & quelles armes ils luy mettent en main pour la combattre. C'est icy le chemin du souuerain bien par où vous allez. Vous ne trouuez pas des tricheries & des exceptions infames à ceux-là mesmes qui sont au tableau du Preteur. Car à quoy tendent vos interrogations captieuses, sinon à surprendre vn homme pour luy faire-faire quelque faute en la forme de proceder? Mais comme le Preteur releue ceux-cy, la Philosophie tout de mesme releue les autres, & les restablit en leur entier. Qu'avez-vous à faire de nous tenir de si magnifiques discours, pour les accompagner ensuite de si peu d'effet? Vous nous promettez de nous mettre l'ame en si bonne assiette, que l'or & le fer nous ébloüyront aussi peu l'vn que l'autre; & de nous fortifier tellement contre tout ce que les hommes craignent & qu'ils desirent, que nous le foulerons aux pieds; & cependant vous nous remettez comme des enfans à nos lettres. Que voulez-vous dire? Est-ce là le chemin pour aller au Ciel? car la promesse que m'a fait la Philosophie, c'est que j'iray du pair avecque Dieu. C'est ce qu'elle m'a dit en

me conuiant , c'est ce qui m'amaine , tenez moy parole. Croyez moy donc, Lucilius, intriguez vous le moins que vous pourrez en ces exceptions, & positions de Sophistes. Rien ne sied mieux à la probité que la simplicité, & la franchise. Quand vous auriez à viure beaucoup d'années, ménagez les si bien que vous voudrez, vous n'avez du temps que ce qu'il vous en faut pour les choses necessaires. Je vous laisse à penser si ayant si peu de temps, ce n'est pas vne folie de l'employer à apprendre des choses superflües.

EPISTRE XLIX.

ARGUMENT.

- I. Les objets nous rappellent bien souuent la memoire de nos amis absens.*
- II. De la viftesse du Temps.*
- III. Pour bien mourir, il faut souuent penser à la mort.*
- IV. La Nature nous a donné vne raison imparfaite, mais elle nous a rendus capables d'instruction, pour la rendre parfaite.*

I. IL faut auoier, Lucilius, qu'il y a de la nonchalance, quand nous ne nous souuenons point de nos amis, si quelque obiet ne nous les represente. Neantmoins le desir en est quelquefois dans nostre ame encore qu'il ne se produise point; & les choses qui le font paroistre, n'en resuscitent pas la memoire comme morte, parce qu'elle ne l'est point, mais elle la réueillent, comme si après la mort d'une personne qui nous estoit si chere, vn valet, vne robe, vne maison nous ramenteuoient sa perte, & rafraichissoient vne douleur, qui auoit desia par le temps commencé à s'adoucir. Vous ne sçauriez croire combien la Campagne, & Naples principalement, à la veüe de vostre maison, m'a renouellé le déplaisir que j'ay de n'estre plus auecque vous. Vous ne m'estes iamais plus present que quand ie m'éloigne de vous. Il m'est auis que ie vous vois boire vos larmes, & resister naïuement à ces agreables tesmoignages que la passion me produisoit de vostre amitié.

II. Il me semble qu'il n'y a rien que ie vous perdis; mais de quoy ne pouuons nous dire, ce fut hier, si nous voulons nous en souuenir? Il n'y a guere que i'estois enfant à l'escole du Philosophe Sotion; il n'y a rien que ie commençay à plaider; il n'y a rien que ie quittay le Palais; il n'y a rien que ie cessay d'y pouuoir aller. La diligence du temps est infinie; le moyen de s'en apperceuoir, c'est de regarder derriere nous; car quand à ce qui est present, il passe avec vne fuitte si precipitée que nous n'auons pas loisir de le considerer. Voulez-vous que ie vous en die la raison? Tous les temps qui sont passez, sont en vn lieu. Vous les voyez tout à la fois; ils sont tous en vn monceau, & de là toutes choses descendent dans l'abyssme de l'oubly; & d'ailleurs il n'y peut auoir d'intervalles en vne chose qui est toute courte. Ce que nous viuons n'est qu'un poinct, & encore moins qu'un poinct; mais la Nature, pour nous le faire trouuer plus long, en a fait plusieurs parties. De l'enfance elle en a fait vne; de l'âge pueril vne autre; de l'adolescence vne autre; de l'âge d'homme, inclinant vers la vieillesse, vne autre; & de la vieillesse la fin. Voyez combien de degrez elle a mis en si peu d'espace. Il n'y a rien que ie vous allay conuier, quand vous vous mistes en chemin pour aller où vous estes; Et toutesfois ce rien est vne bonne partie de nostre âge, pensons que nous en ferons bien-tost au bout. Il ne m'a pas tousiours esté aduis, que le temps courust comme il fait à cette heure. Je ne scay si c'est que ie me sens près du bout, ou que ie commence à penser au mauuais ménage que i'en ay fait; mais ie trouue qu'il va si viste, que presque ie ne puis me l'imaginer. C'est pourquoy ie ne fus iamais si en colere, que ie suis contre ceux qui dépensent le temps en choses superflües, & ne considerent pas que quelque espargne qu'ils en fassent, il n'y en a pas à demy pour les necessaires. Ciceron dit, que quand il auroit encore vne vie au bout de la sienne, il n'en auroit pas assez pour lire les Poëtes Lyriques. I'en dy de mesme des Dialecticiens. Encore ils ne baguenaudent pas de si bonne grace; & qui pis est, il leur est bien aduis qu'ils font quelque chose de grande importance, au lieu que les autres font profession ouuerte de donner du plaisir. Je ne dy pas qu'il ne les faille voir, mais il les faut voir seulement, & leur donner le bonjour de la porte, de peur qu'on ne nous en fit ac-

croire & qu'il ne nous fut aduis que cene fust quelque chose de plus profitable que ce n'est. Que vous sert de vous consumer avec vne question qu'il y a bien plus d'esprit à mespriser qu'à resoudre ? C'est à faire à vn homme qui n'a doute de rien, & qui ne part qu'à sa commodité, de rassembler iusques aux plus petites choses, & de ne vouloir rien laisser derriere. Quand l'ennemy nous vient sur les bras, & que l'alarme est au camp, la necessité nous fait tomber des mains ce que la paix & le repos nous auoient fait amasser. Je n'ay pas le loisir à cette heure de rechercher les significations d'une parole ambigue, & de faire voir en cela mon bel esprit.

*Voyez courre le peuple, & border les rampars,
Voyez le fer aigu luire de toutes parts.*

La guerre me bruit aux oreilles ; il me faut pouruoir d'une ame genereuse, & qui ne s'estonne de rien ouïr. Si en nostre ville assiegée, où les femmes & les vieillards portent des pierres pour la deffence de la muraille, & les capables de porter les armes, sont avecque l'épée à la main derriere la porte, attendans ou demandans qu'on la leur ouure, pour sortir sur l'ennemy, qui de sont costé par batteries, sappes & mines, fait trembler la terre sous les pieds, & n'oublie rien, afin de pouuoir entrer, vous me voyez bien de loisir dans vne chaire mettre en auant ces plaisantes questions ; Ce que vous n'avez pas perdu, vous l'avez, vous n'avez point perdu de cornes, vous avez donc des cornes, & telles autres resueries faites au moule de celles-cy, ne diriez-vous pas que j'aurois perdu le sens ? Vous en pouuez dire autant à cette heure ; Je suis encore assiegé. Neantmoins en ce temps-là le danger seroit au dehors, & la muraille me couvroit de l'ennemy ; mais à cette heure ce qui me veut tuer, est dans moy. Je ne suis pas en estat d'écouter vos niaiseries ; j'ay bien autre chose à demesler, que dois-je faire ?

III. La mort me suit, la vie me quitte, donnez-moy quelque bon aduis ; faites que ie ne fuye point la mort, & que la vie ne me fuye point : parlez-moy de la constance qu'il faut auoir aux aduersitez, & de la resolution aux choses inéuitables. Faites que ie me contente du peu de temps que j'ay à viure, & apprenez-moy, que l'importance de la vie n'est pas en l'espace, mais en l'usage, & qu'il peut arriuer,
voire

voire qu'il arriue souuent, qu'un homme aura esté long-temps au monde, & n'aura pas beaucoup vescu. Dites moy, quand ie me vay coucher, il se peut faire que vous ne vous leuerez iamais; Quand ie suis leué, il se peut faire que iamais vous ne vous coucherez; Quand ie fors de la maison, il se peut faire que vous n'y rentrerez plus; Quand i'y suis rentré, il se peut faire que vous n'en sortirez plus. Vous vous abusez, si vous pensez que ce soit seulement en vn batteau, que nous sommes à deux doigts de la mort, c'est par tout. Elle se peut bien quelquefois monstrier prés de nous, mais tousiours elle en est aussi prés en vn lieu qu'en l'autre. Dissipez-moy ces tenebres, vous aurez moins de peine à m'enseigner vne chose à laquelle ie suis préparé,

IV. La Nature nous a rendus capables d'instruction, & si nous n'auons vne raison parfaite, nous en auons vne qu'il y a moyen de conduire à la perfection. Parlez-moy de la Justice, de la Pieté, de la Frugalité, de la Chasteté, tant de celle qui nous garde d'attenter sur le corps d'autruy, que de celle qui nous rend soigneux de conseruer le nostre. Si vous ne me destournez point du chemin, ie seray bien tost où ie veux aller, car comme dit le Tragique,

La verité parle sans artifice.

C'est pourquoy il ne la faut point impliquer. Le déguisement est la chose du monde la moins conuenable aux mouuemens d'une belle ame, & la plus indigne de ses desseins genereux & releuez.

EPISTRE L.

ARGUMENT.

- I. Nous sommes tous auengles en nos passions.
- II. Les Vices sont plus corrigibles en jeunesse qu'en vieillesse.
- III. La Vertu est comme naturelle en l'homme, & le Vice estrangier.

VOs dernieres lettres sont de si vieille datte, que i'ay pensé que ie ne gagnerois rien de demander de vos nouvelles à celuy qui me les a renduës. Il faudroit qu'il eust

bonne memoire de se fouvenir de si loin. Toutefois ie n'en suis point autrement en peine, parce que ie sçay bien que vous avez desia l'ame en si bon estat, qu'en quelque lieu que vous foyez, ie ne puis ignorer ce que vous faites. Car que pouuez-vous faire autre chose que trauailler iournellement à reparer vostre vie, à dépouïller quelqu'une de vos erreurs, & à reconnoistre que bien souuent le defect que vous pensez estre aux choses, est en vous mesme? Il est des fautes que nous imputons aux lieux ou aux temps, & nous ne prenons pas garde que rien n'en est cause que nos vices, qui nous accompagnent en quelque part que nous allions.

I. Vous sçauetz bien qu'Harpaste, la folle de ma femme, m'est demeurée comme vne charge hereditaire: car autrement ie ne suis pas homme à qui cette maniere de monstres soit bien agreable. Si ie veux passer mon temps par le moyen de quelque fol, ie ne suis point en peine de le chercher bien loin, ie me donne du plaisir de moy-mesme. Cette pauvre femme a tout d'un coup perdu la veüe; vous aurez peut-estre de la peine à croire ce que ie vous vay dire, mais cependant il n'est rien plus veritable; C'est qu'elle ne sçait pas qu'elle est aueugle, & ne cesse de dire à son gouverneur, que la maison est obscure, & qu'il la meine en vne autre. Il ne faut point douter que tout ce que nous sommes, nous ne fassions ce que nous nous rions de luy voir faire. Personne ne pense estre auare, personne ne pense auoir des passions. Toutesfois les aueugles se pouruoyent d'un guide; mais nous en quelque erreur que nous soyons, nous ne nous pouuons laisser mener. L'Ambitieux dit, Que ce n'est pas son humeur de l'estre, mais qu'au temps où nous sommes, il est impossible de viure d'une autre façon. Le Prodiges, Qu'il n'aime pas la depense, mais qu'il est necessaire d'en faire, ou de se bannir de la cour. Le Quereleux, Qu'il n'aime rien tant que la paix, mais que c'est son mal-heur, & les sujets qu'on luy en donne plustost que son inclination. Vn vagabond, qui ne donne point de forme à sa vie, s'excuse sur sa jeunesse. Que sert de se flatter? nostre mal ne vient point de dehors, il est dans nous, nous l'auons au sein, & de cette ignorance d'estre malades, vient la difficulté principale de nous guerir.

II. Si vne fois nous entreprenons cette cure, que de douleurs, & d'indispositions il faudra remuer? A cette heure que la maladie n'est pas encore enuieillie & qu'elle seroit plus remediabile, nous ne cherchons pas seulement le Medecin. Les ames tendres, & qui n'ont point encore eu de part à la corruption du siecle, seroient faciles à se remettre au chemin, s'il leur estoit montré. Il faut qu'un homme soit bien reuolté contre la Nature, s'il ne se trouue quelque moyen de l'y ramener. Nous auons honte d'apprendre à estre gens de bien, & de chercher vn maistre qui nous l'enseigne, mais si est-ce qu'on se trompe d'esperer qu'un si grand bien nous arriue fortuitement. Il y faut de la peine, & toutefois non pas beaucoup, si, comme j'ay dit, nous formons nostre ame de bonne heure, & la redressons, tandis que le mauuais ply qu'elle a pris, ne fait que commencer. Mais ie ne tiens pas que ce qui est dur, ne puisse auoir quelque remede, toutes difficultez sont expugnables à l'assiduité du soin, & à l'opiniastreté du trauail; & vn chesne mesme est redressable, quelque tortu qu'il soit. Ces pieces de bois, dont nous faisons nos chevrons, & nos poutres, s'estendent au sentiment, de la chaleur, & contre la force que la Nature leur a donnée, s'accommodent aux seruices où nous les voulons employer. Combien plus heureusement nous succedera cette diligence au racoustrement de nostre ame, qui est la chose du monde la plus flexible & la plus souple? Car qu'est-ce que l'ame, qu'un esprit qui en quelque façon est reduit en soy-mesme, & qui fait d'autant moins de resistance, qu'il est plus simple & plus delié?

III. Croyez-moy, Lucilius, ne desesperons point de nous, parce que nous sommes de long-temps accoustumez au vice. Il n'est point de sage qui n'ait esté fol. Nous auons esté tous préoccupez. Il faut apprendre les vertus, & desapprendre les vices. Mais ce qui nous doit donner plus de courage de nous reformer, c'est, que depuis qu'un bien est vne fois entre nos mains, il ne nous échappe iamais, la possession en est perpetuelle. La Vertu ne se desapprend point. Les Vices en nos ames sont plantez en vn terroir estrange; c'est pourquoy il est bien aisé de les en chasser, & faire qu'ils n'y reuiennent plus. Les choses qui sont en vn fonds qui leur est propre, s'y conseruent facilement. La Vertu est selon

nature, les vices sont ses ennemis declarez. Mais comme les Vertus vne fois logées en nostre ame, n'en sortent point, & qu'il n'est rien de si peu de peine que de les y retenir, ainsi la resolution de les aller querir est difficile, pource que c'est l'ordinaire d'une ame folle & indisposée, de craindre ce qu'elle n'a point essayé; il la faut donc forcer, afin qu'elle commence. Ce n'est point vne medecine de mauuais goust; il y a du plaisir à la prendre, aussi bien que du profit. La Philosophie a cela, qu'en la guerison mesme, elle nous est agreable, au lieu que les autres remedes ne plaisent qu'après la guerison.

EPISTRE LI.

ARGUMENT.

I. Fuir les lieux qui conuiennent à la debauche.

II. Les voluptez nous gastent; le mespris de la mort nous rend maistres de nos passions, & de la Fortune.

III. Les lieux austeres sont plus propres à mediter le bien de l'ame, que les delicieux.

CHacun fait comme il peut, Lucilius. Vous estes en Sicile, où vous auez près de vous Æthna, cette montagne, de qui on parle tant. Valgus & Messala l'appellent vnique, mais ie ne sçay pourquoy, veu qu'il se trouue assez de lieux qui iettent du feu, non seulement aux endroits éleuez, ce qui se voit plus souuent, à cause de la nature de cét Element qui cherche tousiours le haut, mais aux campagnes mesmes. Pour moy, ie me contente de Baïes, puis que ie ne puis mieux. I'en partis le lendemain que i'y fus arriué. Cette infinité de delices que la Nature y a produites, & de qui les louanges sont ordinairement en la bouche des voluptueux, me fit auoir peur d'y demeurer.

I. Et quoy donc ? est-il possible qu'il y ait des lieux qu'on doie haïr ? Ie ne le dy pas. Mais comme vn homme d'honneur ne prend pas de toute sorte de robes, ny ne porte de toutes couleurs indifferemment, non qu'il ait de la passion aux robes, ny aux couleurs, ny qu'il en aime, ou haïsse l'une plus que l'autre, mais parce qu'il en trouue quelques-vnes mal-

scantes à la profession qu'il fait de modestie; ainsi est-il des contrées que le sage & celuy qui le veut estre doiuent éuiter comme contraires aux bonnes meurs. S'ils se veulent donc retiter, ce ne sera point au Canope d'Egypte, encore que le Canope n'empesche personne d'estre homme de bien, ny à Baïes non plus. C'est depuis quelque temps la retraite des vices; & comme si le lieu auoit quelque priuilege, la débauche s'y licencie, & s'y relasche extraordinairement. En l'élection d'une demeure, il faut penser à l'esprit, aussi bien qu'au corps. Comme ie ne voudrois pas me loger parmy des gesnes & des tortures, aussi ne ferois-ie parmy des broches & des lichefrites. Quel besoin est-il de voir des yurongnes chancellor en vne greue, fourmiller sur vn estang de basteaux pleins de colations & de concerts; faire tout plein de telles folies que le luxe, qui ne reconnoist plus de loix, trouue d'autant plus agreables qu'elles sont faites en des lieux où personne ne les peut ignorer? Nous deuons sur tout trauailler à fuir tout ce qui prouoque les vices, à endurcir nostre ame, & à ne luy monstrier que le moins qu'il sera possible ce qui la peut conuier à la Volupté. Vn seul hyuer fut la ruine d'Hannibal; Ce grand Capitaine que les neiges des Alpes auoient laissé passer, fut arresté par les delices de Capouë. Il vainquit par les armes, & fut vaincu par les vices. Nous ne sommes pas moins en guerre qu'il estoit, & en vne sorte de guerre qui n'a iamais de paix ny de repos. Nous voyons en cet exemple ce que peuuent les voluptez, mesme sur les ames les plus sauuages. La premiere chose qu'il nous faut faire, c'est de nous en rendre maistres; l'entreprise n'est pas petite, il y faut aller d'une autre façon que les gands à la main.

II. Qu'auons nous à faire de resoudre ce que nous auons de vigueur, en vn bain chaud, ou dans les vapeurs d'une estuue seiche? Ne suons point autrement que par le trauail; on se mocquera de nous, de nous laisser, comme fit Hannibal, à la moitié du chemin, & de quitter la guerre, pour nous amuser à faire bonne chere. Si la faineantise est dangereuse aux victorieux mesmes, que peut-elle estre à ceux qui sont encore au combat? Nous auons aussi peu de sujet de nous reposer, qu'auoit l'armée d'Hannibal. Il ya du peril à reculer, & de la besongne à tenir bon. I'ay guerre contre la Fortune, & n'ay que faire d'elle; ie ne me veux point

assujettir à sa domination, ou (ce qui est plus difficile) ie m'en veux dégager. Ce ne sont point là des choses où le courage se donne relâche; Si ie cede à la Volupté, il faudra que ie cede à la Douleur; il faudra que ie cede au Trauail, il faudra que ie cede à la Pauureté. L'Ambition & la Colere voudront que ie leur en fasse de mesme. Qu'est-ce que i'en puis attendre, sinon que toutes ces passions me demembrent, pour en auoir chacun sa piece? La Liberté m'est proposée, c'est la recompense que ie me promets de mon tra-uail. Demandez-vous quelle est cette liberté? N'estre sujet à necessité quelconque, ne s'émouuoir de chose qui puisse arriuer, & faire descendre la Fortune à la mesure de ma hauteur. Tant plus ie sentiray sa puissance, tant moins ie la recognoistray. Qu'ay-ie affaire d'endurer d'elle, m'estant libre de mourir quand il me plaira?

III. Pour faire ces belles & sainctes meditations, il faut prendre vn lieu qui ait ie ne sçay quoy de graue & de religieux. Vn trop beau sejour oste quelque chose de la force de l'ame; & il ne faut point douter que la qualité des lieux ne puisse quelque chose à nous corrompre. Les cheuaux qui viennent d'un pays rude, ont la corne dure, & ne se gastent iamais le pied; ceux qui sont nourris parmy des marests, & des herbages, se foulent incontinent. Les meilleurs soldats viennent des montagnes, & ceux des villes sont ordinairement plus lasches. Les meilleures mains pour les armes, sont celles qui ont tenu le manche de la charruë. Il n'y a point de tra-uail qui les puisse lasser; ces beaux fils qui ont leur fraise si bien dressée, & qui sont si parfumez, sont sur les dents au bout de la premiere traitte. L'austerité d'un lieu donne ie ne sçay quelle vigueur à l'esprit, & le rend capable de faire de grands effets. Scipion en exil estoit plus honnestement à Literne qu'à Baïes. Il ne falloit pas qu'il tombast si mollement; & c'est ceux là mesmes, qui osterent les premiers l'Empire à la Republique, & le mirent en leur Maison. Marius, Pompée, & Cesar, bastirent bien au terroir de Baïes, mais ce fut sur les coupeaux des montagnes, estimans que faisans la profession qu'ils faisoient, ils ne pouuoient mieux estre qu'en des lieux d'où ils pussent voir & decourir tout à l'entour. Considérez l'assiette, la matiere, & la façon de leurs bastimens; Vous direz plustost que ce sont des places

pour la guerre, que des Palais pour le plaisir. Pensez-vous que jamais Caton eust eu le courage de demeurer en la maison de Vatia, pour compter les courtisanes qui passent d'un bord à l'autre, pour voir sur des eaux toutes couuertes de roses, vne infinité de gondolles peintes de toutes sortes de couleurs, & pour ouïr les villenies d'une canaille, qui du soir au matin ne fait autre exercice que de chanter ? N'eust-il pas mieux aimé coucher en vne tranchée, que luy-mesme auroit faite de sa propre main pour vne nuit ? Aussi qui est l'homme, pourueu qu'il soit homme, qui n'aime mieux qu'on l'éveille avec vne trompette, qu'avecque la musique de toutes les plus douces voix qu'il seroit possible d'assembler ? Nous pouuons bien auoir assez crié contre Baïes ; mais iamais assez contre les vices. Je vous prie, Lucilius, soyez leur irreconciliable, & comme ils n'ont ny fin, ny mesure à se produire, n'ayez ny fin ny mesure à les repousser. Iettez-moy dehors tout ce qui vous déchire le cœur ; & si vous n'y pouuez faire autre chose, arrachez-vous plustost le cœur, que de ne les vous arracher point. Sur tout faites sortir les voluptez, & les tenez pour ennemies capitales, comme les Egyptiens, ceux qu'ils appellent Philetas. Elles nous embrassent, mais c'est afin de nous estrangler.

EPISTRE LII.

ARGUMENT.

- I. L'irresolution est vne marque de folie.
- II. Nous ne pouuons cognoistre la vraye Sageffe, sans l'ayde d'autruy.
- III. Prendre les gens de bien pour guides de nos actions.
- IV. Le sage mesprise les louanges.

I. **D'**Où vient, Lucilius, qu'en voulant aller d'un costé, nous nous sommes emportez de l'autre. Et que nous nous laissons ramener au lieu, dont nous auons enuie de nous éloigner ? D'où vient cette contradiction, qui luiète contre nostre ame, & ne nous laisse iamais vouloir vne chose à bon escient ? Nous sommes entre les resolutions, comme entre les vagues, poussez de l'une, & repoussez de l'autre ;

nous ne voulons rien franchement, rien absolument, rien stablement. La Folie en est cause, direz-vous, qui ne sçait ce qu'elle blasme, ou ce qu'elle approuve, & n'a jamais deux fois vn mesme gouft.

II. Mais quand & comment sera-ce que nous nous demeslerons d'auec elle? Nous ne le pouuons faire de nous-mesmes, nous auons trop peu de force; il faut que quelqu'un nous tende la main & nous tire du borbier. Epicure dit, Qu'il y en a, qui sans que personne leur aide, arriuent à la connoissance de la verité, & louë particulièrement ceux qui ont cette hardiesse, de se pouuoir produire d'eux-mesmes. Il fait vne seconde sorte de ceux qui ont besoin qu'on les assiste, & qui ne peuuent aller, si quelqu'un ne leur montre le chemin, mais quand on les meine, ils vont bien, & met entre-eux Metrodorus. Ceux-cy semblent aussi d'un bon naturel, toutesfois ils ne peuuent marcher qu'après les autres. Quant à nous, qui ne sommes point de ces premiers, si nous pouuons estre des seconds, nous serons bien. Qui se peut sauuer, quand on luy aide, n'est pas mal habile homme, & mesme c'est auoir desia quelque chose, que de vouloir estre sauué. Après ces deux sortes, vous en trouuez encore vne troisiéme, de ceux qui par induction sont capables de bien faire; mais il leur faut vn aide, ou par maniere de dire vn chasse-derriere. Epicure dit, qu'Hermacus est de ces derniers. Aussi luy fait-il plus de caresses, mais il estime l'autre bien dauantage. Car encore qu'ils soient arriuez tous deux à mesme fin, il ne laisse pas d'y auoir plus de loüange pour celuy qui a fait vn mesme ouurage d'une matiere plus difficile. Prenez le cas qu'on eust fait deux bastimens, aussi hauts, & aussi magnifiques l'un que l'autre; l'un sur vne roche, qui a esté bien tost acheué, l'autre sur vne terre molle & pasteuse, où il a fallu fouïller bien auant, premier que de trouuer vn fonds assez ferme, pour porter les fondemens. En l'un tout ce qu'il y a d'ouurage, paroist; en l'autre, la meilleure partie & la plus difficile est cachée dans terre. Il en est ainsi des esprits. Les vns ont vne viuacité, qui tout aussi-tost les porte où ils se proposent d'aller; les autres se veulent faire comme avec la main, & le principal de la besogne est à les fonder. S'il en falloit faire iugement, ie dirois que ceux où il y a si peu de peine, ont esté les mieux fortunez, & que les autres

ont

ont plus fait pour eux, qui ont acquis par leur travail ce qu'ils n'auoient point eu de la Nature; & sans auoir d'inclination à la Sageſſe, ils n'ont pas laiſſé d'y paruenir par la diligence qu'ils y ont miſe. Nous ſommes de ceux qui ont l'eſprit dur & laborieux, c'eſt pourquoy reſoluons-nous au travail, & appellons quelqu'un à noſtre ſecours. Mais qui? N'importe. Adreſſez-vous à ces premiers qui ſont de loir, autant des ſiecles paſſez que du preſent; ils ne ſont pas moins capables de vous aider.

III. Mais ſi vous en choiſiſſez quelques-uns de noſtre temps, prenez garde que ce ne ſoit pas de ces Charlatans, qui n'ont autre choſe que des paroles, & ie ne ſçay quels lieux communs, qui leur ſeruent en toutes occaſions. Mais prenez de ceux de qui la vie preſche, à qui vous voyez faire ce qu'ils vous enſeignent de faire, & que vous ne ſurprenez iamais en ce qu'ils vous conſeillent d'éuiter. Adreſſez-vous à ceux que vous trouuerez plus admirables à les conſiderer qu'à les ouïr. Vous pourriez bien aller voir ceux qui reçoient des compagnies chez eux, & qui diſcotent en leur preſence, pourueu qu'ils le faſſent pluſtoſt pour leur amendement & pour celui de leurs auditeurs, que par vne vanité de ſe faire eſtimer ſçauans. Car qu'y a-t'il de plus vilain qu'un Philoſophe qui cherche des applaudisſemens? Voyez-vous des malades louer un Chirurgien, tandis qu'il leur coupe vn bras, ou vne iambe? Ne dites mot, laiſſez-vous paſſer. Si ie vous voy crier, ie ne penſeray autre choſe, ſinon que ce qui vous émeut, c'eſt que ie mets la main ſur voſtre mal. Voulez-vous faire connoître que vous écoutez avec attention, & que vous oyez des choſes qui vous rauiſſent? Ie le veux bien; & pourquoy ne vous permettrois-je pas de dire voſtre aduis de ce qui vous ſemble le meilleur?

IV. Pithagore commandoit à ſes Eſcoliers un ſilence de cinq ans; mais au bout du terme, ils n'auoient pas congé de louer, auſſi-toſt que de parler. En effet penſez-vous qu'un homme de iugement deſcende plus joyeux de ſa chaire pour les acclamations de ie ne ſçay quels ignorans, qui luy diſent qu'il a triomphé? Quelle occaſion auons-nous de nous réjouïr, pour eſtre louez de ceux qu'il nous eſt impoſſible de louer? Fabianus parloit publiquement; mais il y auoit de la modeſtie en ceux qui l'écoutoient. Et ſi par fois leur voix ſe

hauffoit, pour luy donner quelque loüange, c'estoit plustost pour la grandeur des choses, que pour l'ornement ou la douceur des paroles. Il n'est pas du tout deffendu de loüer, mais il faut qu'il y ait de la difference entre l'applaudissement du Theatre, & celuy d'une Escole. Toute chose a ses marques, si vous y prenez garde; Et il n'y a rien de si peu d'importance, où vous ne recognoissiez les humeurs d'une personne. Vne démarche, vn geste de la main, vne responce, vn doigt porté à la teste, & vn regard mesme vous feront cognoistre vn impudique. Vous cognoistrez vn méchant au rire, & celuy qui est hors de sens, au visage, & à la façon. Il n'est point d'imperfections qui n'ayent des marques exterieures qui les decourent. Vous iugerez mesme de la suffisance d'une homme, à voir la mine qu'il fait quand on le loüe. Quand vous voyez des auditeurs faire les singeries des mains deuant vn Philosophe, & les ravis & les transportez à le regarder, si vous pensez qu'ils le loüent, vous vous abusez, ils le decrient. Il faut laisser toutes ces acclamations pour les sciences, de qui la fin n'est que de donner du plaisir. Quant à la Philosophie, elle est adorable. Ce n'est pas qu'il ne soit permis aux ieunes gens de contenter quelquesfois leur fantaisie; mais ce sera quand ils ne se pourront plus taire; & puis cette loüange est vne exhortation à ceux qui écoutent, & vn aiguillon pour les inciter à la Vertu. Mais il faut que la majesté des matieres soit ce qui les emeue, & non la disposition des paroles. Si l'Eloquence n'apprend à viure plustost qu'à parler, il y a plus de danger que de profit à l'écouter. Mais ie n'en diray pas dauantage pour cette heure, & me reserueray d'en faire vn discours à part, où tout au long ie monstrey comme il faut discourir deuant vn peuple, & le deuoir reciproque de parler & d'écouter. Il n'y a point de doute que la Philosophie n'ait receu beaucoup d'alteration, & bien diminué de sa splendeur, depuis qu'on la renduë si publique qu'elle est auioird'huy. Ce n'est pas qu'il ne faille qu'on la voye, mais il faut que ce soit au cabinet, & par les mains d'un homme d'honneur, & non pas d'un frippier.

EPISTRE LIII.

ARGUMENT.

I. Les maladies de l'Âme, plus elles sont grandes, & moins on les sent.

II. La Philosophie guerit les maladies de l'Âme.

III. L'estude de la Sagesse veut tout un homme.

IV. La Philosophie nous rend comme égaux à Dieu, & nous deffend contre les traits de la Fortune.

QV'est-ce qu'il est impossible de me persuader, puis qu'on m'a persuadé de me mettre sur l'eau? Quand ie m'embarquay, la mer estoit calme. Il est vray que le temps estoit chargé de nuées, qui ne se pouuoient resoudre que nous n'eussions du vent, ou de la pluye. Mais ie pensay qu'il y auoit si peu de Naples à Poussol, que deuant que cela fust, ie serois à couuert. Ainsi pour auoir plustost fait, & retrancher toutes ces sinuositez qui sont en la coste, ie pris le large vers Nesidia. Cette bonace qui m'auoit débauché ne se perdit point, que ie ne fusse iustement à la moitié du chemin; Tellement qu'autant me valoit passer outre que de reculer. Il ne faisoit pas encore de tourmente, mais la mer s'y dispoit; & desia les vagues commençoient de s'émouuoir. Ie commençay de prier le pilote de me descendre en quelque lieu de la coste. Il me respondoit à cela, qu'il n'y auoit point de port, & qu'en mauuais temps il ne craignoit rien tant que la terre. Mais i'estois si tourmenté d'un mal de cœur, sans pouuoir vomir, que ie ne pouuois penser au peril. Si bien qu'il fallut qu'il me contentast. Comme ie me vis près du bord, ie n'attendis point toutes ces ceremonies qui sont dans Virgile, qu'on tournast la proüe du costé de la mer, ou qu'on jettast l'anchre par proüe. Mais me resouenant du mestier que i'auois appris estant ieune garçon, ie me mis en l'eau tout chauffé & tout vestu. Combien pensez-vous que i'eus de peine à grimper contre ces rochers, & faire vn chemin en des lieux où iamais personne n'auoit passé? Ie recognus bien que ce n'estoit pas sans cause que les mariniers

craignoient la terre. Je vous laisse à penser comment ie pouvois porter mes incommoditez, puisqu'à peine ie me pouvois porter moy-mesme. Je vous diray bien que ie ne croy point qu'Ulysse, encore qu'il n'allast nulle part où il ne fist naufrage, ne fut iamais si mal traité de la mer que moy. Pour le moins il vomissoit quand le cœur luy faisoit mal; mais pour moy, ie ne pense pas que ie puisse entreprendre si petit voyage, que ie ne fusse vingt ans à le faire.

I. Après que mon estomach se fust remis, ce qui ne se fait pas aussi-tost qu'on est à terre, & que ie me fus frotté, d'huile pour me fortifier, ie commençay à penser en moy-mesme comment nous pouuions oublier nos defauts, non seulement ceux de l'ame, qui se monstrent moins, tant plus ils sont grands, mais ceux-là mesme du corps, qui de fois à autre se réveillent, & nous font penser à eux. Si nous auons quelque legere émotion, nous ne nous en apperceuons pas; mais quand elle s'est augmentée, & que la fièvre y est toute apparente, il n'y a si dure complexion, où la maladie ne se fasse reconnoistre. Si nous auons quelque douleur aux pieds, ou que sentions quelque pointe aux jointures, nous faisons bonne mine, & disons que c'est vne entorse, ou quelque lassitude, pour auoir fait vn exercice trop violent; ou nous disons, que nous ne sçauons ce que c'est. Mais quand les nodositez sont toutes formées, & les nerfs si roides & si tendus qu'il n'y a plus moyen de marcher, à cette heure-là, nous confessons par force que ce sont gouttes. Il n'en est pas de mesme des maladies des esprits. Plus elles sont grandes, moins on les sent; & il ne s'en faut point ébahir, car celuy qui ne dort que legerement, & qui fait des songes en cet estat, songe quelquefois en dormant qu'il dort; Mais quand le sommeil est profond, il esteint mesmes les songes, & priue tellement l'esprit de toutes sortes d'actions, qu'il n'est pas capable de pouuoir rien imaginer. D'où vient que personne ne confesse ses vices? De ce qu'il est encore parmy eux. On ne conte ses songes qu'après qu'on est éveillé.

II. C'est vne marque d'estre sage, que de confesser qu'on a esté fol. Eueillons-nous donc, afin de connoistre nos imperfections; nous ne le pouuons faire que par le moyen de la Philosophie. C'est elle seule qui nous peut oster l'assoupissement que nous auons. Donnez-vous tout à elle, Lucilius,

vous estes digne d'elle, comme elle est digne de vous. Embrassez-là de tout vostre cœur, & franchement, renoncez à toute accointance, pour vous attacher à la sienne. Pour philosopher, vous n'avez que faire d'en demander congé à personne. Si vous estiez malade il ne vous souviendroit ny de mesnage, ny de procez, & il n'y auroit si bon amy qui vous peust faire aller au Palais plaider sa cause, Vous laisseriez toutes choses pour penser à vostre guerison. Pourquoi donc n'en ferez vous pas de mesme à cette heure?

III. Laissez tout ce qui vous empesche, & trauaillez à vous faire homme de bien. Il ne faut point auoir d'occupation pour y arriuer. La Philosophie commande en Reyne; elle donne du temps, & l'on ne luy en donne point. Ce n'est point vne besongne qu'il faille faire par acquit, Vous l'avez toujours sur les bras. Elle est maistresse, elle a toujours les yeux sur vous pour vous commander. Comme vne certaine ville offroit par ses deputez à Alexandre, vne partie de son terroir, & la moitié de tous ses biens, Je ne suis pas venu en Asie, leur respondit-il, pour prendre ce que vous me donnerez, mais afin que vous ayez ce qu'il me plaira de vous laisser. La Philosophie tien le mesme langage. Je ne veux pas prendre le temps que vous aurez de reste, ie veux que vous en ayez ce que ie vous en voudray donner.

IV. Dediez-vous tout à cette occupation; ne bougez d'auprés d'elle; bandez vostre esprit à la seruir, & vous tirez du nombre du commun. Tout ce qu'il y a d'hommes au monde, sera moins que vous; & les Dieux ne seront gueres d'auantage. Voulez-vous sçauoir ce qu'ils auront plus que vous, ils viuront plus long temps; mais il faut aduouer que c'est la gloire d'un bon maistre d'auoir peu d'espace, & ne laisser pas d'y loger tout. La vie du Sage luy est aussi longue, comme à un Dieu son eternité. Il se trouue quelque chose, où le Sage peut auoir de l'aduantage sur les Dieux mesmes. Ils sont obligez de leur sagesse à leur nature, & non à leur diligence. C'est sans doute vne grande chose d'auoir la foiblesse d'un homme, & la securité d'un Dieu. Vous ne sçauriez croire combien la Philosophie a de vertu contre toutes les violences de la Fortune. Elle a beau tirer contre elle, tous ses traiçts la trouuent couuerte & impenetrable. Ceux qui sont legers demeurent dans les plis de sa robe. Les autres

qui ont plus de force, retournent contre ceux là mesmes qui les ont décochez.

EPISTRE LIV.

ARGUMENT.

I. Senèque se plaint de la courte haleine.

II. Meditation de la mort.

III. Le Sage ne doit apporter aucune resistance à la mort.

I. J'Auois esté quelque temps assez bien disposé, mais tout d'un coup ma maladie m'a repris. Vous demanderez laquelle, & vous aurez raison, parce que i'en ay de toutes fortes. Mais si est-ce que i'en ay vne entre les autres à quoy il semble que ie sois particulièrement destiné, c'est la courte haleine. Quand elle me prend, elle ressemble à vn coup de vague, mais elle ne dure pas plus d'une heure, car qui pourroit long-temps expirer? Je pense qu'il n'y a mal incommode ny dangereux par où ie n'aye passé, mais ie n'en trouuay iamais de si fascheux. C'est estre malade, que d'auoir quelqu'un des autres, mais c'est rendre l'ame que d'auoir celuy-cy; c'est pourquoy les Medecins l'ont appellé meditation de la mort. Il fera enfin quelque iour ce qu'il a souuent essayé. Vous pensez qu'à cette heure que ie vous écris, ie sois bien aise d'en estre échappé. Si ie prens cette cessation de mal pour vne guerison parfaite, ie suis aussi ridicule que celuy qui penseroit auoir gagné sa cause, pour auoir obtenu vn delay. Tant s'en faut que cela soit, qu'en la suffocation mesme il ne m'est iamais venu pensée qui m'ait troublé l'ame, ou qui m'ait diminué la resolution.

II. Que veut faire la mort de me taster si souuent? Qu'elle se dépesche, ce n'est pas d'aujourd'huy que ie la connois. Demandez-vous depuis quand? Deuant que ie vinssse au monde. C'est estre mort que de n'estre point; ie sçay desia ce que c'est. Ce que i'estois quand ie n'estois point, ie le seray quand ie ne seray plus. S'il y a du tourment apres qu'on est hors du monde, il faudroit qu'il y en eust deuant que d'y venir, ce qui est faux. Ne trouueriez vous pas vn homme hors du sens, qui diroit que la condition d'un flambeau seroit pire

après qu'il seroit esteint que deuant que d'estre allumé? Nous en sommes de meisme, on nous allume, & puis on nous esteint. Entre l'allumer & l'esteindre nous souffrons bien quelque chose; mais apres estre esteints, & deuant qu'estre allumez, rien du tout. Je me trompe, Lucilius, ou nous nous trompons, de penser que la mort nous suiue. Elle a esté deuant nous, & sera encore apres. C'est mort que tout ce qui a esté deuant nous. Car n'est-ce pas tout vn de ne commencer point, ou de cesser, puis que l'effect de l'vn & de l'autre, c'est de n'estre point? Voila les remonstrances que ie me faisois moy-mesme de la pensée, car il m'estoit impossible de parler. Cependant peu à peu mon haleine a commencé à faire ses interualles vn peu plus longs & a ne me presser plus si fort. Ce n'est pas qu'elle soit encore en son naturel; mais elle n'est plus si frequente, ny si pressée qu'elle estoit. Quelle fasse comme elle voudra; ce m'est tout vn d'expirer, pourueu que ie ne soupire point.

III. Ne vous imaginez pas que l'approchement de ma fin me fasse peur, que i'y suis tout préparé. Quand ie n'acheuerois pas le iour où ie suis, il ne m'importe. Vn homme est louable & digne de seruir d'exemple, qui ne se fasche point de mourir quand il a du plaisir à viure. Car quelle vertu y a-t-il à sortir quand on est chassé? Neantmoins il y en a. On me chasse, mais ie fais si bonne mine, que la force qu'on me fait, ne paroist point, & qu'il semble que ie m'en aille moy-mesme. C'est pourquoy l'on ne chasse iamais vn sage. C'est estre chassé d'vn lieu, d'où l'on sort en despit de soy. Toutes les actions du Sage sont volontaires, & on ne peut le forcer à chose quelconque, parce qu'il veut ce que la necessité le contraindroit de faire, quand il ne le voudroit pas.

EPISTRE LV.

ARGUMENT.

- I. L'exercice profite à la santé.*
- II. Celuy qui se retire des villes & des compagnies, ne vit point tant en repos & en assurance que le Sage.*
- III. Description d'une maison de plaisance.*
- IV. La tranquillité ne depend point de l'assiette d'un lieu, mais de l'esprit.*
- V. La communication des amis absens est plus douce que des presens.*

I. Lors que ie descends du carosse, ie me trouue aussi las, que si i'auois autant marché que ie suis demeuré assis. Il y a de la peine à se faire porter, comme à vne chose contre Nature, qui nous a donné des pieds pour marcher, & des yeux pour voir de nous mesmes, sans mandier le secours d'autruy. Nous sommes foibles, pource que nous sommes délicieux; & par l'accoustumance de ne vouloir pas faire vne chose, nous auons cessé de la pouuoir faire. Toutesfois soit que les flegmes me bouchassent le gosier, soit que quelqu'autre cause m'empeschast de respirer à mon aise, i'auois besoin de cette agitation. En effet ie m'en suis fort bien trouué, & c'est pour cela que ie me suis fait promener plus longtemps, outre que d'ailleurs i'y estois conuié par le plaisir que ie prenois de voir cette riue qui se courbe entre Cumes & la maison de Seruilius Vatia, & qui comme vn chemin, est close d'un lac d'un costé, & de l'autre, de la mer. Car d'autant que la mer y auoit couru nouvellement, il y faisoit plus ferme que de coustume. Vous sçauiez que le battement du flot, applanit vne greue, & que quand elle est quelque temps sans estre mouillée, elle se relache, faute que le sable n'a point d'humeur qui le lie, & qui le fasse entretenir.

II. Il est vray que selon ma coustume, ayant regardé de tous costez pour voir s'il ne se presentoit rien dequoy ie pusse faire mon profit, ie iectay les yeux par hazard sur la maison, qui a autrefois esté à Vatia. Ce fut là que cét homme, plus cognu par sa vie retirée que par quelque autre qualité, passa

passa si doucement la plus part de ses iours , qu'encore qu'il fut extremement riche , & qu'il eust esté Preteur , on ne le tenoit heureux pour autre occasion que pour son repos. Car autant de fois que l'amitié d'Asinius Gallus , ou la perfidie de Sejanus (qu'il estoit aussi dangereux de seruir que d'offencer) auoient mis quelqu'un en danger , vous entendiez cette exclamation , O Vatia ! il n'y a que vous au monde qui sçachiez viure ! De moy , ie trouue qu'il se sçauoit cacher , mais non pas viure. Le repos est vne chose , & la poltronnerie en est vne autre. Je ne passay iamais deuant sa porte , tandis qu'il viuoit , que ie ne disse , *Icy gist Vatia*. Mais en cela vous pouuez connoistre , Lucilius , qu'il y a ie ne sçay quoy de sainct & de venerable en la Philosophie , puis que pour estre agreable , c'est assez de recommandation de luy ressembler : car aussi - tost qu'un homme se retire des compagnies , & cherche le repos , le peuple croit qu'il ne se soucie de rien , qu'il est content de sa condition , & qu'il ne vit que pour soy. Neantmoins , c'est au Sage seul à qui ces qualitez se doiuent attribuer. Veritablement celuy là sçait viure pour soy sans s'inquieter d'aucune chose ; Mais , ce qui est le principal , celuy cy sçait viure. Quant à celuy qui fuit les hommes & les affaires , que le mauuais succez de ses conuoitises bannit de la conuersation , qui ne peut voir les autres plus à leur aise que luy , qui de crainte , comme quelque beste lasche & timide , se cache au fonds d'une tanniere , on se trompe de penser que ce soit pour viure à soy. Son intention n'est que de gourmander , dormir & de paillarder. Encore qu'un homme ne viue pour personne , il ne s'ensuit pas qu'il viue pour soy. Mais il y a tant de gloire à n'estre point variable , & à perseverer en vne resolution , quand on l'a prise , que mesme on porte quelque reuerence à ceux qui s'opiniastrent à se reposer.

III. De la maison & de ce qui en dépend , ie ne vous en puis rien dire de certain. Je ne sçay que ce qui en est exposé à la veüe des passants. Il y a deux grottes qui n'ont pas peu cousté à faire. Leurs concauites ont chacune de l'espace autant qu'une basse court , & sont entierement faites l'une comme l'autre. Le Soleil n'entre iamais en l'une , & ne part point de l'autre qu'il ne soit couché. Tout du long des prez coule un ruisseau , qui se va rendre partie en la mer , & partie

au lac d'Acheruse, & il semble que ce soit vn canal fait à la main. Au reste il y a du poisson en telle quantité, qu'il est impossible de l'en épuiser. Tant qu'il y a moyen de pescher sur la mer, on n'y touche point, & quand il fait mauuais temps, on met la main à la prouision. Mais ce qu'il y a de bien commode, c'est que Baies est de l'autre costé de la muraille de cette maison, & qu'elle en a les plaisirs sans en auoir les incommoditez. Voila les louanges que i'en connois, pour les autres dont ie ne puis parler que par opinion, ie croy que c'est vne demeure bonne pour toutes les saisons de l'année. Elle est droit au couchant, & le reçoit tellement, qu'elle est cause que Baies ne l'a point.

IV. Je ne trouue pas que Vatia fust trop mal aduisé, vieux & cassé comme il estoit, d'auoir choisi cette retraite, pour y acheuer ses iours, & n'y penser à faire autre chose que se bien traiter. Mais que la tranquillité dépende de l'assiette, & des commoditez d'un lieu, ce n'est pas mon opinion, c'est l'esprit qui fait tout. J'en ay veu de bien melancoliques en des maisons bien plaisantes, & de bien occupez en des solitudes bien écartées.

V. Vous-vous trompez, si vous pensez estre mal, parce que vous n'estes point à la campagne; & puis, pourquoy n'y estes-vous point? Enuoyez-nous vos pensées; quelque absence qu'il y ait, vous serez avec vos amis, autant de fois, & si long-temps qu'il vous plaira. Nous iouïssons mieux absens que presens de ce qu'il y a de plus doux en la communication. La présence nous rend delicats; & parce que quelquefois nous deuisons, & que nous-nous promenons ensemble, nous ne pensons plus à ceux que nous venons de voir lors que nous en sommes separez. Ce qui nous doit faire porter l'absence plus patiemment, c'est qu'en présence mesme, nous sommes le plus souuent absents. Comptez la separation des nuités, les occupations diuerfes, les estudes particulieres, les allées & les venuës aux champs, vous trouuerez que vous n'estes gueres plus souuent avecque vostre amy que s'il estoit dehors. L'ame n'est iamais absente, elle void à toutes heurés les plus éloignez, c'est avec elle qu'il faut posseder nos amis. C'est pourquoy, soit que vous estudiez, soit que vous soyez à table, soit que vous vous promeniez, soyez continuellement avecque moy. Si les ames n'auoient la clef des champs, nous se-

rions logez bien estroittement. Je vous voy, Lucilius; Je vous oy, & suis tellement avecque vous, que quand ie commence à vous escrire, il ne m'est pas aduis que ie doive faire vne lettre, mais vn billet.

EPISTRE LVI.

ARGUMENT.

- I. *Le silence n'est point entierement necessaire pour estudier.*
- II. *La bonne conscience trouve le repos par tout.*
- III. *L'occupation est le remede contre l'oysiveté.*
- IV. *Nos passions ne trouvent point de repos, mesme dans la solitude.*
- V. *Les menaces de la fortune ne troublent point le Sage.*

IE meure, le silence n'est pas si necessaire pour estudier; qu'on nous le fait accroire. Je suis icy en vn lieu où ie n'ay rien qu'une tempeste perpetuelle. Je suis logé au dessus des estuues. Imaginez-vous à cette heure toutes les sortes de bruits qui peuvent importuner les oreilles, quand les plus forts font leurs exercices, & frappent de leurs mains chargées de plomb, quand ils ahannent, ou qu'ils font semblant d'ahanner ie les oy geindre. Quand apres auoir retenu leur haleine ils viennent à la laisser aller, i'entends leurs sifflements & leurs respirations mal-plaisantes. Quand il se trouue quelque maraud de valet d'estuue, qui ne frotte pas comme il faut, ie luy entends soner les épaules tantost d'une façon, tantost de l'autre, selon que la main qui le frappe, est plus ou moins ouuerte. Et si là dessus celuy qui a la charge des pelotes, vient à les compter, & trouue qu'il luy en manque quelqu'une, toutes les autres tempestes ne sont rien auprès de la sienne. Adjoustez y à cette heure quelque miserable; qui sentira les aulx, vn qui sera surpris friponant quelque chose, & quelque autre qui pensant auoir bonne voix, se plaira de la faire resoner dans le bain. Mettez-y encore le bruit que fait l'eau, quand quelqu'un se iette tout d'un coup dans la cuue. Et apres tout ce nombre de personnes, qui feroient tousiours beaucoup de bruit, quand ils ne parloient qu'à l'accoustumée, figurez-vous vn barbier, qui pour se faire

remarquer parmy les autres, fait ouïr de fois à autre, ie ne sçay quelle voix gresse & bruyante, & ne ferme iamais la bouche, sinon quand il arrache le poil des aisselles, & fait crier vn autre pour luy. Parlons à cette heure des crieurs de pastez, faussiffes, tartelettes, & de toute telle maniere de gens, qui vendent leurs marchandises chacun avecque sa musique particuliere. Vous direz que parmy toute cette multitude de bruits si dissemblables, il faut que ie n'aye point d'oreilles, ou que ie sois de fer, de ne perdre point l'entendement, veu que Chrysippus, l'vn de nos Docteurs, s'importunoit tellement d'estre salué, qu'il en estoit à la mort. Mais, ie vous iure que ie me soucie aussi peu de tout ce fremissement, que si i'oyois le flot ou la cheute de quelque eau. Quoy que i'aye ouï dire qu'une autre fois vne ville fust portée par ses habitans, du lieu où elle estoit, en vn autre, pour ne pouuoir endurer les cataractes du Nil, ie ne me trouue point si diuerty d'un bruit, que d'une parole. Le bruit n'emplit & ne frappe que les oreilles, & la parole attire l'esprit, & l'emmeine avecque soy. Au nombre des bruits qui ne me destournent point, ie mets les charrettes, coches & carosses, vn mareschal logé chez moy, vn qui apprend à iouer de la trompette, & qui ne fait rien qui vaille. Vn son intermis aussi me fasche plus qu'un qui est continué; mais ie me suis tellement accoustumé à tout cela, que quand i'orrois vn Comite criant après sa chiourme, qui ne vogue pas comme il faut, ie ne m'en troublerois point.

II. Ie sçay contraindre mon esprit de penser à soy, sans se laisser emporter à ce qui est exterieur. Que le tintamarre du monde soit au dehors, pourueu qu'au dedans tout soit en paix; Que le Desir & la Crainte ne disputent point; Qu'il n'y ait point de noise entre l'Auarice & la Luxure, que l'une ne tourmente point l'autre, ie ne me soucie pas du reste. Que me seruiroit que là tout contre il y eust vn profond silence, & que les passions fissent du tumulte chez moy.

Le repos de la nuict auoit tout assoupy.

Cela n'est point; il n'y a point de repos que celui qui vient de la Raison. La nuict n'oste point les ennuis; au contraire, elle les fait naistre, & ne guerit point nos inquietudes, mais leur donne seulement vne autre forme. Les songes de ceux

qui dorment, ne sont pas moins turbulents, que les occupations de ceux qui sont écueillez. C'est en la bonne conscience qu'est la vraie tranquillité. Voyez moy ces delicats, de qui le sommeil impose silence à toute vne maison, pour qui tout ce qu'il est de seruiteurs, se ferment la bouche & suspendent leurs pas, s'ils approchent d'eux, de peur qu'en entendant quelque chose qui les trouble, ils ne soient en peine dans leur liêt, où ils se tournent tantost sur vn costé, tantost sur l'autre, & ne dormans que des yeux, se font croire d'oïr ce qu'ils n'ont point oüy. Que pensez-vous qui en soit cause? Le bruit est dans leur ame. C'est-là qu'il faut mettre la paix, & faire cesser la sedition. Elle ne dort pas tousiours, quand le corps est assoupy; le repos est quelquefois ce qui la trauaille.

III. C'est pourquoy quand nous sentons que la fainéantise, impatiente de soy-mesme, nous donne de mauuaises n-tentions, il faut chercher de l'exercice, & s'occuper à quelque chose de louable. Les grands Capitaines n'ont point de meilleur remede à la desobeyssance des soldats, que de les tenir continuellement employez. Ceux qui ont de l'employ, n'ont iamais loisir de faire les fols. L'occupation est vne medecine indubitable aux maux de l'oisiueté.

IV. Ce n'est pas tousiours le desordre des affaires publiques qui nous conuie à la retraite. Quelque bonne mine que nous fassions, il y a bien souuent du dégoust, ou de la peur plus que d'autre chose. C'est pourquoy l'Ambition, qui n'est pas morte, mais seulement lassée, ou desesperée de quelque mauuais succez, nous vient retrouver en la solitude, & nous tourmente en nostre maison comme à la cour. I'en dis de mesme de la Luxure. Il semble quelquefois qu'elle se soit retirée, & cependant en cette profession de frugalité mesme, & au milieu de l'espargne, monstrant qu'elle n'auoit pas condamné les voluptez, mais qu'elle s'en estoit seulement ennuyée, elle les redemande, & s'y replonge autant & plus hardiment que iamais, parce qu'elle pense le faire plus secrettement. Les vices qui paroissent, sont moins dangereux que les autres; & aux maladies mesmes, c'est vn signe de guérison, quand elles produisent leur malignité au dehors. Iamais l'Ambition, l'Auarice, & les autres maux de l'ame ne sont plus à craindre, que quand le déguisement y est si grand, &

la diffimulation si artificieuse, qu'on ne les apperçoit point; Nous semblons estre en repos, nous n'y sommes pas. Car si c'est à bon escient que nous y sommes, si c'est sans regret que nous auons sonné la retraite, & pris congé des vanitez du monde, les diuertissemens n'auront plus de lieu. Que les hommes & les oiseaux chantent tant qu'ils voudront, ils n'interrompront point nos meditations louables, solides, & desia bien asseurées.

V. Ce n'est pas signe que nous ayons encores l'esprit ny bien ferme, ny bien reduit à soy, quand nous dresseons l'oreille au cry que nous entendons dans la ruë. Cette curiosité n'est point, qu'il n'y ait de la sollicitude & de l'apprehension en l'interieur.

Et me quem dudum, &c.

Le premier est sage, qui parmy les flèches, qui sifflent de toutes parts, parmy les efforts de deux peuples, qui sont aux mains l'un contre l'autre, & dans les ruines mesmes de sa ville, qui bruit de tous costez ou du fer ou de la flamme, demeure ferme & ne s'espouuante point; mais l'autre est vn mal-habille homme. Il seroit vaillant peut-estre s'il n'auoit rien; mais de la peur qu'il a de perdre ses biens, au moindre bruit qu'il oit, il est en alarme. Si quelqu'un parle, il pense que c'est l'ennemy, qui luy vienne sur les bras. Si quelque chose branle, il est plus mort que vif. Ses coffres le font poltron. Prenez-moy le premier venu de tous ceux que vous iugez estre bien à leur aise, qui font mener tant de mulets & de charretes de bagage, vous trouuerez qu'il craint pour ce qu'il porte, & pour ce qui le suit. Voulez-vous connoistre quand vous aurez la paix dans l'ame? Ce sera lors que mal-gré tout ce que vous entendrez vous demeurerez ferme, & que les flatteries, les menaces, & vne confusion de voix, vous bruiront aux oreilles, sans que pour cela vous soyez distraict d'auecque vous. Et quoy donc? Ne vaut-il pas mieux estre hors de la tempeste? Je l'auouë; aussi ie m'en veux aller d'un autre costé. Mais j'ay voulu sçauoir ce que c'estoit, & donner de l'exercice à ma patience. Quel besoin est-il de me tourmenter dauantage, puis qu'Ulisse, qui auoit mesme affaire à des Syrenes, eust si peu de peine à se garantir luy & les siens?

EPISTRE LVII.

ARGUMENT.

I. Il y a des passions naturelles qui peuvent bien alterer le Sage, mais non luy faire peur.

II. C'est folie de craindre plus ou moins les choses qui ont pareille fin.

III. L'Âme, comme immortelle, ne peut estre offensée des incommoditez du corps.

I. **C**omme ie m'en voulois reuenir de Baïes à Naples, il ne me fallut point beaucoup prescher pour me persuader que la mer estoit mauuaise, tant i'auois peu d'enuie de m'y remettre. Mais ie trouuay tant de fange par le chemin, que ie puis dire en quelque sorte que ie vins par eau. Je courus ce iour-là toute la fortune des Athletes. J'eus l'huile en la campagne, & la poudre sous la grotte de Naples. Il n'y a rien de si long que cette prison, ny de si obscur que ces trous, qui au lieu de nous donner du iour dans les tenebres, nous font voir les tenebres mesmes. Au reste, on ne gagneroit rien qu'il y fist clair, parce que la poussiere y creue les yeux. Vous sçauéz combien c'est vne chose importune & fascheuse en lieu découuert; jugez ce que ce peut-estre sous cette cauerne, où la poudre se tourbillonne en soy-mesme, & n'ayant par où sortir, retourne contre ceux qui la font é-mouuoir. Je souffris tout ensemble deux incommoditez contraires. En mesme iour, & en mesme chemin, ie fus tra-uailé de fange, & de poussiere; Et cependant cette obscurité mesme me donna sujet de m'entretenir. Il me fut aduis que ie receus quelque coup en l'ame; & quoy que ie n'eusse point de peur, si ne peus-je faire que l'ordure & la nouveauté d'une chose inaccoustumée ne m'apportassent de l'alteration. Je ne veux pas à cette heure parler de moy, qui suis bien loin d'une suffisance passable, tant s'en faut que i'en aye vne parfaite; mais ie vous diray que l'homme le plus assuré du monde, & sur qui la fortune aura le moins de iurisdiction, n'y sçauroit passer que son esprit n'ait quelque atteinte, & que le visage ne luy change de couleur. Il y a des choses,

Lucilius, où toute la vertu perdra sa force, & cederà, quelque résistance qu'il fasse, à l'advertissement que la Nature luy donne de sa mortalité; & en effet vous le verrez incontinant se refrogner, & fremir aux choses subites. Si de quelque haute falaise il regarde la mer en bas, il s'éblouira. Cela ne se doit pas appeller crainte; c'est vne affection naturelle, inexpugnable à tout discours de raison. De là vient qu'il se trouue assez de vaillans hommes estre prests à toutes les occasions de respendre leur sang, qui cependant n'ont pas le courage de regarder celuy d'un autre. Les vns s'éuanouissent s'ils voyent vne playe qui vienne d'estre faite, les autres auront mal au cœur d'une qui sera desia vieille & purulente. Il s'en trouueroit mesme qui seroient plus hardis à receuoir vne espée qu'à la regarder. C'est pourquoy ie vous ay dit que ie n'eus point de peur, mais seulement quelque alteration.

II. Ie ne reuis pas si tost la lumiere que ie mesentis ie ne sçay comment réjoüy, sans y penser, ny sans en auoir intention; & alors ie me mis à discourir en moy-mesme, quelle folie c'estoit de craindre vne chose plus ou moins que l'autre, puis que toutes ont vne pareille fin. Car quelle difference faites-vous d'estre assommé de la cheute d'une montagne ou d'une tour? Il n'y en a point; & toutesfois il s'en trouuera qui craindront cette ruyne plus que l'autre, combien que toutes les deux nous fassent mourir également; mais c'est que l'aprehension considere plustost les causes que les effects. Vous pensez à cette heure, que selon l'opinion des Stoïques, ie veuille dire que l'ame d'un homme accablé sous vne si grande pesanteur, demeure éparse dans ses membres, pour ne trouuer par où sortir. Ce n'est pas ce que ie veux faire, ie trouue de l'abus en cette opinion. Car comme la flamme ne peut estre accablée, pource qu'elle échappe autour de ce qui la presse; & que l'air, quelques coups qu'on luy donne de pointe ou de taille, n'est ny blessé ny coupé, mais se respend allentour de ce qui le fait retirer; ainsi l'Ame, qui est d'une substance plus simple & plus deliée que nulle autre, ne peut estre ny surprise ny écrasée dans le corps, mais par le benefice de sa nature subtile elle est poussée dehors par les choses mesmes qui la semblent accabler.

III. Comme la foudre, apres auoir fait vn grand éclair & quelque ruine notable, s'en retourne par vn petit trou; l'ame
tout

tout de mesme , plus subtile que le feu , passe par la plus dense partie du corps , & trouue assez d'ouuerture pour eschapper. Toute la question est , si elle est immortelle. Ce doute vuidé , tenez pour asseuré qu'il n'est point de genre de mort qui la puisse faire mourir. L'immortalité n'a point d'exception , & le priuilege des choses eternelles , c'est qu'il n'y a rien qui les puisse offencer.

EPISTRE LVIII.

ARGUMENT.

I. Diuers raisonnemens de l'Auteur , tirez de la Philosophie d'Aristote & de Platon.

II. Les choses que nous voyons & que nous touchons , ne sont pas au nombre de celles qui ont estre , parce qu'elles finissent à chaque moment.

III. Que nostre ame doit continuellement vacquer à la meditation de Dieu , & non pas du monde.

IV. Pour viure longuement , il faut quitter les voluptez.

V. Si la Vieillesse apporte vn si grand dégoust qu'on doise desirer la mort en cét aage-là.

IE n'auois iamais tant recognu combien nous estions pauures de mots que i'ay fait aujourd'huy. Nous auons parlé de Platon ; & là dessus il s'est offert vne infinité de choses qui auoient besoin de noms , & qui cependant n'en auoient point ; & d'autres qui aux autres siecles en auoient eu , & par le degoust du nostre , les auoient perdus. Je vous laisse à penser si la friandise est supportable en vn gueux. Combien estimez-vous que dans Ennius & Arrius il y a de mots changez & gastez , puis qu'en Virgile mesme , que nous auons tous les iours entre les mains , il s'en trouue qu'on fait difficulté de receuoir ? Si vous me demandez à quelle fin ie fais ce preambule , ie vous le diray. C'est que ie vous veux faire trouuer bon que i'vse du mot d'essence ; aussi bien veuillez-vous , ou non , ie suis resolu d'en vser. Ciceron est celuy qui l'a mis au monde. Je pense que vous ne voudrez pas vn meilleur tesmoignage que le sien. Si vous en voulez vn plus recent , ie vous allegueray Fabianus , homme disert , élégant ,

& si curieux en l'élection des paroles, que peut-estre il en est moins agreable. Car autrement, Lucilius, comment voudriez-vous que ie nommassé *soia*, vne chose necessaire, qui comprend la Nature, & est le fondement de toutes choses. Donnez donc vostre sauf-conduit à mon mot d'essence; & cependant, quelque congé que vous me donniez, ie n'en vseray que le moins qu'il me sera possible, & peut estre me contenteray-ie d'auoir eu congé d'en vser. Le fruit de vostre bonté fera, que ie sortiray d'un borbier, qui m'a fait dire des iniures à nostre langue, de laquelle vous cognoistrez encore mieux la misere, si ie vous dis vne syllabe qu'il est impossible de traduire. La voulez-vous sçauoir? C'est *to' or*. Vous m'estimerez bien grossier, & direz qu'il n'est rien de si aisé que de l'interpreter, par *ce qui est*. Mais ie trouue bien à dire de l'un à l'autre. Premièrement, ie suis contraint de mettre vn Verbe pour vn Nom. Toutesfois, s'il me fait besoin, ie m'en seruiray. Vn des mes amis? fort sçauant homme, disoit auourd'huy, que Platon le prenoit en six diuerses significations. Je vous les diray toutes, après que ie vous auray monstré qu'il y a vn Genre. Car pour cette heure nous cherchons ce premier Genre, où toutes les especes sont comme suspenduës, d'où naist toute Diuision, & sous lequel toutes choses sont comprises. Le moyen de le trouuer, c'est de prendre toutes choses en remontant, & de cette façon nous arriuons à ce qui est le premier. L'homme est vne Espece, comme dit Aristote. Le cheual & le chien sont Espèces, Il faut donc trouuer quelque lieu qui leur soit commun à tous, & qui les comprenne sous soy. Que sera-ce? Animal. Animal est donc le Genre de tout ce que ie viens de dire, d'un homme, d'un cheual, & d'un chien. Mais il y a des choses qui ont vne ame, & ne se peuvent nommer animaux. Car on tient que les semences & les arbres ont vne ame; aussi disons-nous qu'ils viuent, & qu'ils meurent. Les choses animées seront donc par dessus, & comprendront sous soy les Animaux & les Plantes. Mais il est des choses qui n'ont point d'ame, comme les pierres. Il faut donc trouuer quelque chose plus generale que les animées, qui sera le corps, & dire qu'il est des corps animez, & d'autres inanimez. Mais encore il y a quelque chose au dessus; car nous disons qu'il y a des choses corporelles, & d'autres incorporelles. D'où sera-

ce donc que nous les tirerons ? De ce qu'assez improprement ie viens de nommer *ce qui est* ? Et voicy la diuision que nous en ferons. Ce qui est, est corporel ou incorporel. C'est donc le premier, & le plus ancien Genre de tous les autres; & s'il le faut ainsi dire, le Genre general. Les autres sont bien Genres; mais ce sont Genres speciaux, comme l'homme se peut dire Genre. Car il a sous soy les Especies des Nations, les Grecs, les Romains, les Parthes; ceux qui sont de diuerses couleurs, blancs, noirs, blonds. Il y a puis après chaque particulier, Caton, Ciceron, Luctece. Ainsi donc entant qu'il en contient d'autres sous soy, nous l'appellons Genre, entant qu'il est contenu sous vn autre, nous disons qu'il est Espece. Ce Genre, qui est general, n'a rien au dessus de soy. C'est le principe des choses, tout est sous luy. Les Stoiques le veulent faire preceder par vn autre, duquel ie parleray, quand i'auray monstré qu'à bonne raison i'ay donné le premier rang à ce Genre, dont i'ay fait mention, comme ayant les bras assez larges pour tout comprendre. Voicy la diuision que ie fais. Ce qui est, est corporel, ou incorporel, il n'y a point de troisieme. Des choses corporelles, les vnes sont animées, & les autres inanimées. Des animées, les vnes sont esprit & ame, & s'appellent animaux, & les autres n'ont que l'ame seulement. Ou bien, les vnes ont mouuement, marchent & passent, les autres sont fichées en terre, qui prennent nourriture & accroissement par des racines. Derechef, des animaux les vns sont mortels, & les autres immortels. Il y a quelques Stoiques qui font celuy-cy le premier Genre, & ie vay vous dire sur quoy ils se fondent. Ils disent qu'en la Nature il y a des choses qui sont, & d'autres qui ne sont point. Du nombre de celles qui ne sont point, sont les Centaures, les Geans & telles autres choses, qui bien qu'elles n'ayent point de Substance, sont toutesfois discernées par vne Forme que nostre imagination leur fait auoir.

I. Ie reuiens à cette heure à la promesse que ie vous ay faite, de vous dire la diuision que fait Platon de tout ce qui est au monde, en six sortes de choses. Premièrement, il y a ce qui n'est ny visible ny touchable, ny perceptible par aucun sentiment, mais pource qu'il est Genre, il est seulement objet de l'esprit, comme l'homme en general ne se void point, mais bien en particulier, comme Ciceron & Caton. Vn

animal est chose qui ne se void point, mais vn chien & vn cheual, qui sont Especies, se voyent. Platon met au second lieu les choses qui sont eminentes & releuées par dessus les autres, & appelle cela *estre par excellence*, comme *Poëte* est vn nom commun à tous ceux qui se messent de faire des vers; & cependant entre les Grecs il ne s'entend auiourd'huy que d'vn. Quand vous oyez dire le Poëte, pensez que c'est d'Homere qu'on parle. Qu'est-ce donc que nous pouuons dire estre vraiment par excellence? C'est Dieu, si grand & si puissant que tout est petit & foible auprès de luy. La troisieme sorte est des choses de qui proprement on peut dire qu'elles sont. Elles sont innombrables & hors de nostre veüe; & celles-là sont proprement le meuble de Platon. Il les appelle Idées, desquelles se fait, se prend, se forme tout ce que nous voyons au monde. Elles sont immortelles, immuables & inuiolables. Je le vay vous dire que c'est qu'Idée, ou pour le moins ce que Platon dit que c'est. Idée est l'exemplaire eternal des choses qui se font naturellement. L'interpreteray cette definition pour vous la faire mieux entendre. Je veux faire vostre pourtrait. Vous estes l'exemplaire de ma peinture, où mon esprit prend la Forme qu'il donne à son ouvrage. Ainsi ce visage qui m'enseigne & qui m'instruit, d'où ie prends mon imitation, est vne Idée. La Nature a de ces exemplaires de choses, d'hommes, de poissons & d'arbres vn nombre infiny, sur lesquels elle prend tout ce qu'elle veut produire. La quatrieme sorte de choses, c'est ce qu'il appelle la Figure, Je vous diray aussi ce que c'est, mais soyez attentif; & si vous trouuez la chose difficile, ne vous en prenez pas à moy, mais à Platon. Il n'y a point de subtilité qui ne donne de la peine. Je me suis tantost seruy de la similitude du peintre. Voulant pourtraire Virgile, il le regardoit. Le visage de Virgile estoit l'Idée, & le patron de la besongne qu'il alloit faire. Ce que le peintre tire de cette Idée pour l'employer en son ouvrage, c'est la Figure. Demandez-vous quelle difference il y a? L'vn est le patron, & l'autre la chose tirée sur le patron, & mise en la besongne. Le peintre en imite l'vne, & fait l'autre. La face du patron sur lequel le sculpteur a fait la statuë, c'est l'Idée. En voulez-vous vne autre distinction? La Figure en est l'ouvrage & l'Idée hors de l'ouvrage, & non seulement hors de l'ouvrage, mais aussi

deuant l'ouurage. La cinquiesme forte est des choses qui sont communément. Celles-cy commencent de nous appartenir, comme les hommes, les bestes, & toutes choses. La sixiesme est de celles qui sont presque, mais non du tout, comme le Vuide, & le Temps.

I I. Quant aux choses que nous voyons, & que nous touchons, Platon ne les met pas au nombre de ce qui est proprement : Car elles ont vn flux perpetuel, & ne font que croistre & diminuer. Personne n'est en vieillesse celuy mesme qu'il estoit en jeunesse, ny au soir celuy qu'il estoit au matin. Nos corps sont emportez comme l'eau d'une riuere. Tout ce que vous voyez court avec le temps. Il n'y a rien de permanent en ce que nous voyons; & tandis que ie sçay que tout change, ie suis changé moy-mesme. C'est ce que dit Heraclyte, Que iamais nous n'entrons deux fois en vne mesme riuere. Elle a bien tousiours le mesme nom, mais ce n'est plus l'eau qui y estoit. On ne s'apperçoit pas si bien de ce changement en vn homme qu'en vne riuere. Mais pourtant, nous ne laissons pas de couler aussi viste; C'est pourquoy ie m'estonne de nostre folie, de faire tant de cas d'une chose si fugitiue que le corps, & de craindre de mourir vn iour, veu que tous les momens de nostre vie sont autant de morts de l'estat où nous estions auparauant. Auez-vous peur que ce qui se fait tous les iours, se fasse vne fois? Ie vous ay parlé de l'homme, qui est vne matiere fluide, caduque & sujette à toute sorte d'inconueniens, mais parlons du monde. C'est vne chose eternelle, & inexpugnable à tout accident; Et cependant il est sujet à mutation, & ne demeure pas en vn estat. Car encore qu'il continuë d'auoir toutes les choses qu'il a eues, il les a d'une autre façon qu'il ne les auoit, ou bien elles vont d'un autre ordre. Me demanderez-vous de quoy vous seruira cette subtilité? De rien. Mais comme vn Graueur, qui a les yeux lassez de les auoir si longuement tenus sur sa besongne, les jette sur quelque autre chose, pour les soulager; ainsi deuous-nous quelquesfois nous relascher l'esprit, & le réjouir par quelque diuertissement. Toutesfois en ce diuertissement mesme, il ne faut pas estre du tout oisif. Vous y trouuerez de quoy faire vostre profit, pourueu que vous y preniez garde. C'est chose que ie pratique ordinairement, & ne lis rien de si eloigné de la Philosophie, d'où ie

ne tafche de tirer quelque chofe & de le conuertir à mon vtilité. Que prendray-je en ces discours que ie viens de faire, qui ne touchent en façon du monde à la reformation des mœurs ? Quelle correction de mes vices trouueray-je dans les Idées de Platon ? Quelle difcipline à mes paffions ? Si ie n'y trouue mieux, au moins auray ie appris, Que tous ces objets de nos fentimens, qui nous allument & nous irritent, n'ont point vne effence veritable, mais font des fantofmes, qui n'ont pris vn vilage que pour vn temps. Il n'y a rien de ftable ny de folide ; Et cependant nous ne laiffons pas de les defirer comme perpetuelles, & comme les deuant poffeder perpetuellement.

III. Nous auons vne foibleffe qui nous fait arrefter à chaque pas ; c'eft à la confideration de l'eternité qu'il faut enuoyer nos ames. Ce font ces formes vniuerfelles, eleuées au deffus de nous, qu'il leur faut faire admirer, & Dieu au milieu d'elles, donnant ordre à faire viure les chofes, que pour le vice de la Matiere il n'a peu faire immortelles, & remediant par fa preuoyance aux imperfections de ce qu'il a créé. L'ouurage du monde ne fe maintient pas pour eftre eternel (car il ne l'eft pas) mais par la refiftance que le foin de fon conducteur fait à fa corruption. Les chofes immortelles fubfiftent, mefmes fans qu'on les deffende ; les mortelles font en la protection de celuy qui les a faites, qui par fa vertu leur donne ce que la fragilité de leur Matiere leur a defnié.

IV. Ne faisons point de cas des chofes qui font de fi peu de prix, que mefme on reuoque en doute fi elles font, & accompagnons cette confideration d'une autre. C'eft, que fi Dieu, par fa prouidence fait viure le monde, qui n'eft non plus immortel que l'homme, & le fouftient parmy tant de chofes qui l'ébranlent, nous auons de notre côté quelque moyen de donner du refpit à notre vie, fi nous nous rendons maiftres de nos voluptez, & les banniffons de notre commerce, comme les caufes principales des incommoditez ordinaires que nous fouffrons en notre fanté. Platon n'a vefcu long-temps, que par le foin qu'il eut de fe conferuer. Car encore que naturellement il eult la complexion bonne, & que fa taille luy eult donné le nom qu'il auoit, fes voyages fur mer, & les fortunes qu'il auoit couruës, auoient beaucoup

diminué de sa vigueur. Mais il se rangea sous vne abstinence si estroite, & se donna des loix si seueres en l'usage de tout ce qui sollicite nos desirs, qu'avec toute son indisposition il ne laissa pas de vieillir. Car ie croy que vous sçavez bien qu'il vesquit quatre vingts & vn an iustement, & qu'il deceda le iour mesme qu'il estoit né. Pour cette obseruation, & parce qu'il auoit accompli le nombre le plus parfait de tous, qui est neuf fois neuf, les Mages qui fortuitement se trouuerent alors à Athenes, luy sacrifierent, comme l'estimans auoir eu quelque chose au dessus de la condition ordinaire de l'humanité. Mais ie pense que quand il eust vescu quelques iours moins, & qu'ils ne luy eussent point fait de Sacrifice, il ne s'en fust pas beaucoup soucié. Le bon regime & la sobrieté ne sont pas de peu d'importance à nous faire viure beaucoup. Ce n'est pas que la longue vie me semble chose qui doie estre beaucoup désirée, mais aussi ne suis-je pas d'aduis de la refuser. C'est vne chose agreable d'estre long-temps avec soy mesme, lors que l'on s'est rendu digne de jouir long-temps de soy mesme.

V. Il faut donc vuider cette question, si on se doit degouster des extremitez de la vieillesse, & laisser venir la mort au pas ordinaire, ou bien aller au deuant, & de sa main propre, se la procurer. Je ne fay point beaucoup de difference entre craindre la mort, & l'attendre laschement. C'est vne yurognerie extreme apres que le vin est beu, de boire encore la lie, comme si on se fâchoit qu'il demeurast quelque chose dans le tonneau. Toutesfois c'est encore vne dispute, si la vieillesse est la lie de l'aage de l'homme. Car on peut dire que c'est ce qu'il y a de plus clair & de plus net, au moins quand l'entendement est encore sain, que les sens font bien leur office, & que le corps n'est si perclus, ny si cassé, qu'il ne se puisse remuer. Car il est vray qu'il y a bien difference de viure long-temps, ou de mourir lentement. Mais si le corps est inutile à toutes fonctions, pourquoy ne tireray-je l'esprit d'une demeure, qui ne luy peut plus donner que de l'ennuy? Et peut-estre qu'il sera bon de le faire, vn peu deuant que l'occasion vous y conuie, de peur que quand il le vous faudra faire, vous n'en ayez pas le moyen. Car puis qu'il y a plus de danger à viure mal qu'à mourir tost, vn homme a bien peu de iugement, qui par le racourcissement

de quelques iours, n'évite pas le hazard d'un si grand inconvenient qui luy peut arriuer. Vous n'en voyez gueres à qui deuant que de mourir, la vieillesse n'ait fait sentir quelque incommodité; Et pour le meilleur marché que nous en ayons la vie nous est inutile, & ne nous sert non plus que si nous ne l'auions point. Mais d'ailleurs, quelle cruauté fait un homme de retrancher quelque portion de sa vie, encore qu'il sçache bien qu'elle ne doit pas durer eternellement? Ne m'écoutez point à regret, comme si desia ma parole s'adressoit à vous; mais comprenez bien ce que ie vous vay dire. Si la vieillesse me laisse l'usage de moy-mesme, c'est à dire, de la partie que j'ay meilleure en moy, ie ne luy rompray point compagnie; mais si mon entendement se trouble, si le iugement & la memoire me diminuent, & enfin, si elle m'oste la vie, & ne me laisse rien que l'ame, ie me dépescheray de sortir d'un bastiment qui s'en va choir. Pour vne maladie dont la guerison n'est point desesperée, & qui ne m'incommode point l'esprit, ie ne me tueray point; aussi ne feray-je pour vne douleur. Mourir de cette façon, c'est estre vaincu. Toutesfois si la douleur est incurable, & qu'il la faille souffrir toute ma vie, ie délogeray, non pour l'amour d'elle, mais parce que par elle ie suis inutile aux actions pour lesquelles ie suis au monde. Il ne faut ny mourir ny viure pour la douleur. Il y a faute de courage en l'un, & de iugement en l'autre. Mais ie me laisse emporter à ce discours, qui me seruira de payement pour vne autrefois. Et puis, comment pourroit mettre fin à sa vie celuy qui ne la peut mettre à sa lettre? Adieu donc ie m'asseure que ie vous fais plus aise avecque cette parole, qu'avecque tout ce que ie vous sçauois dire de la mort.

EPISTRE LIX.

ARGUMENT.

- I. *Difference de la Ioye & de la Volupté, suivant les Stoïques.*
- II. *Le Sage n'est iamais surpris.*
- III. *D'où vient que la Folie est presque inseparable de l'homme, & le moyen d'y remedier.*
- IV. *Qui doit estre appellé Sage.*
- V. *La vraye ioye ne se trouue point parmy les honneurs, & les plaisirs du monde.*
- VI. *Le Sage est tousiours content.*

I. **V**Ostre lettre m'a bien donné de la volupté. Trouuez bon que i'vse des termes du peuple, & ne les prenez pas comme les Stoïques. La Volupté, selon leur doctrine, est vn vice, ie l'accorde; mais c'est aussi vne parole que nous employons ordinairement, quand nous voulons dire que l'ame est en quelque agreable disposition. Je sçay bien aussi que prenant les choses comme nous les prenons, la Volupté est vne chose deshonneste, & que la Ioye à parler proprement, n'appartient qu'au Sage seul, parce que c'est le rehaussement d'une ame assurée en sa vertu propre, & en son propre bien. Toutesfois nous disons ordinairement, que nous auons eu bien de la ioye, que nostre amy soit pourueu de quelque Estat, qu'il soit marié, que sa femme soit accouchée. Et toutesfois ce sont si peu ioyes, que souuent ce sont au contraire des commencemens des ennuis qui luy doiuent aduenir. La ioye a ces qualitez jointes inseparablement avec elle, que iamais elle ne cesse, & iamais ne se change en son contraire. Quand donc Virgile dit *les mauuaises ioyes de l'ame*, il s'accommode à la beauté des paroles, plus qu'il n'en cherche la propriété. Car il n'est point de mauuaise ioye. Il a donné ce nom aux voluptez, & s'est fort bien exprimé; car il a voulu signifier des hommes ioyeux de leur mal. Quoy qu'il en soit, ce n'est point sans cause que i'ay dit que vostre lettre m'a donné bien de la volupté. Car encore qu'un mal-habile homme se puisse bien réioüir pour vn iuste sujet, toutesfois parce que son affection est déreglée, & qu'elle peut changer en vn moment, ie l'appelle vne volupté sans compas, ny

mesure, que l'opinion d'un faux bien luy fait auoir. Mais pour venir à mon propos, il faut que ie vous die ce qui m'a contenté en vostre lettre, c'est que vous estes maistre de vostre discours. Il ne vous eleue, ny ne vous emporte que iusques où vous auez resolu d'aller. Il en est assez, qui pour mettre vn mot qui les chatoüille, escriront des choses à quoy ils n'auront point pensé. Vous n'en estes pas de mesme. Vous n'escriuez rien qui ne soit bien joint, & qui ne se rapporte à vostre sujet. Vous dites autant qu'il vous plaist, & toutesfois vostre discours a encore plus de substance que de paroles. C'est vn tesmoignage de quelque suffisance plus grande, & qu'en vostre ame il n'y a rien de superflu, ny de bouffi. I'y trouue des translations, ny trop hardies, ny de mauuaise grace, comme ayant desia receu leur passeport de l'usage. I'y trouue aussi des Figures, desquelles ceux qui nous deffendent l'usage, & ne les permettent qu'en vers, ne sont pas sçauans en la lecture des Anciens. Car encore qu'ils ne cherchassent pas tant de recommandation par vne elegance plausible, que par vn simple recit des choses, & par vne demonstration éloignée de tout artifice, si est-ce que vous ne voyez que des paraboles en leurs escrits. Il est vray qu'elles ne nous sont pas necessaires, pour le sujet que les Poëtes en vsent; mais pour fortifier la foiblesse de ceux que nous voulons instruire, & leur représenter les choses si naïuement, qu'ils pensent plutôt les voir que les ouïr. Ie me plais fort à lire Sextius, c'est vn esprit vif, qui en sa Philosophie a les paroles Grecques, & les fait Romaines. I'y trouue vne Figure qui me contente fort. Il dit qu'en vne armée, quand de toutes parts on se doute des ennemis, on la fait marcher en forme quadrée, & que tout de mesme le Sage doit tenir de tous costez les Vertus en bataille, afin qu'il ne luy puisse venir aucun effort sur les bras, qu'elles ne se trouuent prestes à sa deffence, & qu'elles respondent sans tumulte au commandement qui leur sera fait. Il adiousté que cét ordre que donnent les grands Capitaines en leurs troupes, de les disposer en sorte, qu'en mesme temps vne parole soit portée par tout, nous est d'autant plus necessaire, que bien souuent ils apprehendent sans occasion, & sont plus assurez dans le chemin qui leur est le plus suspect. Mais où est la Folie, la peur y est perpetuelle, l'espouuante y est deuant comme derriere, à main

droicte comme à main gauche. Les perils la suiuent, & la precedent. Elle s'estonne de tout, parce qu'elle ne pouruoit à rien, & prend l'alarme de ceux-là mesme qui viennent à sa deffence, pour ne les sçauoir distinguer de ses ennemis.

II. Vn homme sage est tousiours en sentinelle. De quel-que costé qu'on l'attaque, on ne le trouue iamais que l'espée à la main. Que la Fortune vienne quand il luy plaira, qu'elle luy oste ses biens, qu'elle enuoye sa femme & ses enfans au tombeau, qu'elle luy fasse receuoir des affronts, & l'afflige en sa personne, de toutes les douleurs qu'il est possible de sentir, il n'en fera pas vn pas en arriere. Au contraire, avec vne assurance au visage, qui tesmoignera celle du cœur, il marchera vers elle, & sera plutost aux mains, qu'elle n'aura fait semblant de s'approcher. Nous auons beaucoup de choses qui nous retiennent, beaucoup qui nous affoiblissent. Il y a long-temps que nous sommes sales; il est mal aisé de nous nettoyer; ce ne sont point taches ordinaires que les nostres; elles sont à l'huile.

III. Je vay proposer vne question que ie dispute ordinairement en moy-mesme, D'où vient que la Folie est si opiniastrement attachée avec nous, que presque elle en est inseparable? Premièrement, c'est que nous n'apportons pas le courage qu'il faut à la repousser, & recherchons nostre salut d'une façon, qu'il semble que nous ayons peur de le trouver. Secondement, nous ne croyons pas à bon escient aux preceptes que nous ont donné les hommes sages, & ne leur ouurons pas l'estomach; mais comme en choses qui ne nous touchent gueres, nous pensons auoir assez fait, quand nous les auons regardez par dessus. Mais aussi comment vn homme pourroit-il apprendre à faire la guerre aux vices, veu qu'il ne peut vacquer aux choses louïables, qu'autant que les vices ne le tiennent point occupé? Nous ne mettons iamais la main au fonds, il nous suffit d'escumer le dessus; Et pensons faire tort à nos autres affaires, si nous prenons quelque heur, pour apprendre à nous faire gens de bien. Le principal empeschement que nous ayons, c'est que legerement, & avec peu de sujet nous entrons en bonne opinion de nostre merite. Si quelqu'un nous dit que nous sommes honnestes gens, que nous auons bon iugement, & bonne conscience, nous nous y accordons tout aussi-tost; & ne nous contentons

pas d'une louange où il y ayt de l'apparence, mais quoy que la flaterie nous amasse impudemment à nos oreilles, nous le receuons comme vne chose qui nous appartient. Nous sçauons bien que nous ne sommes ny si bons ny si sages qu'on nous veut faire accroire; cependant nous ne donnons iamais de démenty là dessus; & qui pis est, nous sommes tellement aueuglez de l'amour de nous mesmes, qu'il n'y a rien de quoy nous nous oyons plus volontiers louer que de ce qui est directement contraire à ce que nous faisons. Sommes-nous cruels? nous voulons qu'on propose nostre humanité pour exemple. Viuons-nous de rapines? nous voulons qu'on die que nous donnons tout. Sommes-nous tousiours, ou dans vn cabaret, ou dans vn autre lieu de debauche? nous voulons qu'on fasse cas de nostre Continence. Et de là vient que parce que nous croyons estre les plus gens de bien du monde, nous ne pensons nullement à nous amender. Alexandre, comme il faisoit la guerre aux Indes, & saccageoit des peuples qui n'estoient pas seulement cogneus de leurs voisins, faisant le tour d'une ville qu'il assiegeoit, pour recognoistre l'endroit le plus foible de la muraille, fut blessé d'un coup de fleche, toutesfois il ne laissa point de continuer. Mais à quelque temps de là, comme la playe se refroidissoit, parce que le sang ne couroit plus, elle commença à luy faire beaucoup de douleur. Estant donc contraint de se retirer, Tout le monde, dit-il, me iure que ie suis fils de Iupiter, mais cette blessure me fait bien connoistre que ie suis homme. Faisons en de mesme; & quand on nous flattera, selon la mesure de nos qualitez, disons; Vous me voulez faire accroire que ie suis vn excellent homme; mais ie voy bien combien ie recherche de choses inutiles, & combien i'en desire, qui seroient ma ruine, si ie les auois. Les bestes mesmes ont plus de iugement que ie n'en ay. La faim & la soif sont la mesure de leur manger, & de leur boire, & ie ne sçay point encore combien il faut que ie boiue & que ie mange pour me remplir.

IV. Voulez-vous à cette heure que ie vous monstre que ie ne suis pas sage? Le Sage est celuy qui plein de ioye au cœur & au visage, vuide de toute apprehension & de tumulte, est aussi content de sa condition, que les Dieux sont de la leur. Examinez-vous à cette heure vous-mesme, si vous

n'avez aucun ennuy' qui vous trouble, si vous n'avez point d'esperance qui vous donne des inquietudes, si iour & nuict vostre ame est en pareille assiette, tousiours releuée, & tousiours agreable à soy-mesme, vous pouuez dire que vous estes arriué iusques où la felicité de l'homme peut aller.

V. Mais si de toutes parts vous recherchez toutes sortes de voluptez, faites compte que vous avez aussi peu de sagesse que de ioye. Quelque bonne volonté que vous ayez, vous vous abusez si parmy les richesses vous vous promettez d'y paruenir. Vous cherchez le contentement parmy les sollicitudes, quand vous le cherchez parmy les honneurs. Vous demandez des fleurs en vne plante qui ne produit que des espines. La ioye est le souhait general de tout le monde, mais le moyen d'en auoir qui seroit ferme & aiséurée, personne ne le sçait. L'vn la cherche en la dissolution des festins, & en la superfluité des despences; l'autre dans l'ambition, & dans la vanité de voir tout le peuple d'vne ville à sa queue; l'autre dans les bonnes graces de sa maistresse, & l'autre en l'ostentation des sciences, qui ne guerissent de rien. Toute cette maniere de gens se laissent tromper à l'apparence de leurs passe-temps fugitifs & perissables, comme les yuironnes au vin, qui pour vne plaisante humeur qui ne dure qu'vne heure, leur donne des douleurs qui les accompagnent toute leur vie; ou comme les ambitieux aux acclamations fauorables d'vne multitude, qui leur ont cousté beaucoup iusqu'à cette heure, & leur doiuent encore plus couster à l'aduenir. Souuenez-vous donc que l'effet de la Sagesse, c'est vn contentement tousiours égal à soy-mesme, & que nul accident n'est capable de diminuer. L'esprit du Sage est comme l'estat du monde au dessus de la Lune; le beau-temps y est perpetuel.

VI. Vous sçauz donc à cette heure quelle occasion vous avez de vouloir estre Sage; parce que le Sage n'est iamais sans contentement. Ce contentement ne luy vient que de ce qu'il sçait bien qu'il est homme de bien. Il faut estre iuste, il faut estre magnanime, il faut estre temperant; autrement il n'y a pas moyen d'estre joyeux. Et quoy donc, les fols & les meschans ne se réjouissent-ils point? non plus que des lions quand ils ont trouué quelque proye. Après que ces miserables se sont lassez toute la nuict de vin & de femmes, &

se sont rendus aux voluptez, par impuissance d'y fournir, ils s'écrient alors,

Cette nuit s'écoula parmy de fausses joyes.

Tous gens débauchez passent la nuit en de fausses joyes, & comme s'ils n'en deuoient iamais passer d'autre. Cette joye que goustent les Dieux, & ceux qui les imitent, n'a iamais d'intermission ny de fin. Elle en auroit si elle estoit mendiee d'ailleurs. Mais parce qu'elle naist en eux-mesmes, elle ne dépend point d'une puissance estrangere. La Fortune n'oste point ce qu'elle n'a point donné.

EPISTRE LX.

ARGUMENT.

- I. Il blasme les vœux que les parens font pour leurs enfans.
II. Contre la Gourmandise & la somptuosité des festins.*

I. **I**E me plains, ie dispute, ie me mets en colere. Desirez-vous donc encore ce que vostre nourrice, vostre precepteur, ou vostre mere vous ont désiré? Vous ne connoissez donc pas encore combien ils vous ont désiré de mal. O que les vœux de ceux qui nous aiment, nous sont contraires, & principalement quand le succez en est comme ils le souhaitent! Je ne m'estonne pas si d'un bout à l'autre, nostre vie est pleine de miseres. Nous croissons entre les maledictions de nos peres & de nos meres.

II. Vne fois en nostre vie parlons aux Dieux, sans leur rien demander. Iusques à quand sommes-nous resolu de les importuner, comme si nous n'auions pas de quoy nous nourrir? Ne ferons-nous iamais autre mestier que de semer les champs de toute vne contrée? Quand ferons-nous lassez de tant de moissons? Iusques à quand sera-ce qu'une infinité de barques iront aux Prouinces estrangeres, chercher la provision d'une seule table? Peu d'arpens de terre fournissent de la pasture pour vn bœuf. Vne forest donne à viure à plusieurs elephans; Et l'homme pour sa nourriture à peine se contente de la terre & de la mer. Disons-nous donc que la Nature, qui nous a fait le corps si petit, nous ait donné des

ventres si infatiables, afin que les animaux les plus vastes, & les plus voraces qui soient au monde, nous cedent la gloire de deuorer? Nullement. Que pensez-vous qu'il faille pour contenter la Nature? Elle se rassasie de peu de chose. C'est l'ambition qui nous fait dépenser, & non point la faim. Mettons donc, comme Saluste, ces hommes qui se font esclaves de leur bouche, au nombre des bestes, & quelques-uns non pas au nombre des bestes, mais au nombre des morts. Vser de soy, c'est ce qui se doit appeller viure. Ceux qui se cachent, sont en leur maison comme en vn cercueil. Vous pouuez faire cette inscription en vn marbre au dessus de leur porte. Ils sont morts auant que mourir.

ÉPISTRE LXI.

ARGUMENT.

- I. Nous devons penser à bien viure en ieunesse, & à bien mourir en vieillesse.
- II. Le Sage n'apporte aucune resistance à la mort, puis qu'elle doit necessairement arriuer.

I. **I**L est temps d'auoir de meilleures volontez à l'aduenir que nous n'auons eu par le passé. Pour moy, à cette heure que ie suis vieux, tout le soin que j'ay, c'est de faire connoistre que ie ne veux plus ce que ie voulois quand i'estois jeune. Je donne les iours & les nuits à cette meditation. Toute l'estude que ie fais, & toute la besongne où ie m'occupe, c'est à mettre vne fin aux affections vicieuses, ausquelles ie me suis iusqu'icy laissé conduire. Je tasche de faire en sorte que le iour où ie suis, me tienne lieu de toute ma vie. Je ne le prens pas pourtant comme le dernier, mais comme le pouuant estre. A cette heure mesme que ie vous escriis, ie me tiens en estat, comme si la mort me deuoit appeller. Je suis tousiours prest de partir; & le peu de soin que j'ay combien ie dois viure, est ce qui est cause que ie vy content. Autrefois j'ay pensé à bien viure; à cette heure ie pense à bien mourir. Or bien mourir, c'est mourir sans regret.

II. Donnez ordre que s'il est possible, vous ne fassiez iamais rien contre vostre gré. Tout ce qui doit estre, sera

fera. La necessité n'est que pour celuy qui repugne. Il n'y en a point pour celuy qui consent. Je veux dire, que quiconque volontairement obeit à ce qu'on luy commande, évite ce qu'il y a d'insupportable en la servitude, qui est de faire ce qu'on ne veut pas. Il n'y a point de misere à faire vne chose par commandement, mais à la faire par contrainte. Reglons donc nostre ame d'une façon, que s'il faut que quelque chose advienne, nous nous y accordions aussi-tost; & sur tout, que le souvenir de sortir du monde, ne nous afflige point. Il se faut preparer à mourir avant qu'à viure. Si nous n'estions insatiables, nous avons assez de provisions pour la vie. Mais tousiours il nous semble, & tousiours nous semblera, qu'il nous manque quelque chose. Les ans ny les iours ne font point la longue vie, mais la bonne disposition de l'esprit. Pour moy, Lucilius, ie me contente; quand la mort voudra que ie parte, ie ne respondray point que ie n'ay pas assez vescu.

EPISTRE LXII.

ARGUMENT.

- I. Le Sage n'est iamais occupé, parce qu'il ne s'attache point aux choses, il s'y preste.*
II. Celuy-là a tout, qui mesprise tout.

I. C'Est vne moquerie de dire que les occupations nous Gempeschent d'estudier. Nous faisons la pluspart semblant d'auoir des affaires. Ceux qui en ont, les augmentent, & ceux qui n'en ont point, sont en peine d'en trouuer. Pour moy, Lucilius, ie suis de loisir, & en quelque part que ie sois, ie suis à moy. Je me preste aux choses, mais ie ne m'y attache pas, ny ne cherche point les occasions de perdre le temps. Je me donne par tout de l'entretient, & j'occupe tousiours mon esprit à quelque meditation qui me puisse apporter quelque profit. Pour estre avecque mes amis, ie ne suis pas moins avecque moy. Bien souuent, ou pour faire vn office, ou pour quelque autre occasion, ie me trouue en des compagnies où ie ne suis pas. I'enuoye mon esprit à la communication de quelque homme de bien, en quelque lieu qu'il

qu'il soit, & de quelque siecle qu'il ait esté. Je ne vay nulle part, où ie ne mene Demetrius avecque moy. C'est le meilleur homme qui soit au monde. Aussi quelque nud qu'il soit, ie quitte ceux qui sont couverts de clinquants, pour m'entretenir avecque luy. Je ne le regarde iamais qu'avec admiration, & comment ne pourrois-je pas l'admirer ? Je vois qu'il ne luy manque rien.

II. Quelque autre que luy, pourroit bien tout mespriser ; mais auoir tout, c'est vne richesse qui ne se trouue qu'en luy seul. Le plus court chemin d'auoir des biens, c'est de les mespriser. Quant à Demetrius, il ne vit pas comme les mesprisant, mais comme les ayant baillé aux autres pour s'en feruir.

EPISTRE LXIII.

ARGUMENT.

I. Qu'il ne faut pas s'affliger demesurément en la mort d'un amy.

II. Les larmes excessiues sont plustost des marques de vanité, & de vouloir estre estimé affligé, que d'une vraye amitié.

III. Le Temps est un remede aux ennuys, que la Raison n'a peu guerir.

IV. Seneque se blasme soy-mesme de s'estre laissé vaincre à la douleur, en la mort d'Anneus Serenus.

I. **V**OUS vous affligez de la mort de vostre amy Flaccus. Toutefois il faut que vostre douleur ait des bornes. Je sçay bien que vous feriez mieux de ne vous en fascher point du tout. Mais c'est vne chose que ie ne m'ose promettre de vous, parce que cette resolution est d'un homme plus ferme, & plus releué sur la Fortune que vous n'estes. Je ne dis pas que cét accident n'eust touché le plus sage qui soit au monde, mais il n'eust fait que le toucher. Pour nous, nous faisons beaucoup, quand n'ayans pas assez de force pour ne pleurer point, nous en auons assez pour ne pleurer que modérement. Puis qu'il est impossible qu'on n'ait de l'eau dans les yeux en la perte d'un amy, pour le moins il n'y faut pas auoir des riuieres; il faut le pleurer, & non pas se noyer dans ses propres larmes. Ne pensez point que ma lettre soit trop

rigoureuse, veu que le plus grand des Poëtes Grecs, veu que tout deuil s'acheue en vn iour, & remarque mesme, que Niobe, vne des plus desolées femmes qui fust iamais, n'oublia point de manger en son affliction.

II. Voulez-vous sçauoir d'où viennent tant de lamentations, & de gemissemens démesurez? Nous voulons prouuer que nous sommes extremement ennuyez de la perte que nous auons faite, & ne nous laschons pas tant à la douleur, pour la douleur mesme, que pour donner opinion que nous en auons beaucoup. Nous ne sommes point tristes pour nous, mais pour autruy. Nos douleurs ont leur vanité, comme nos autres actions. Mais ne me souuiendray-je point de mon amy? La memoire que vous en aurez, ne fera gueres longue, si vous la bornez à vostre douleur. Vous estes bien triste & bien rechigné, mais vous ne laisserez pas de rire au premier sujet qui s'en presentera. Je ne vous remets point à cette longueur du temps, qui cicatrise toutes sortes de playes, & rend les plus desolez capables de consolation; Je vous dy que vous ne serez pas si tost diuertý, que vous ne perdiez ce que vous auez de triste en l'imagination. Vous gardez à cette heure vostre douleur; Soyez pour la conseruer si vigilant que vous voudrez, il faut qu'elle échappe, & sa violence mesme fera ce qui la fera moins durer. Trouuons moyen que la souuenance de ceux que nous auons perdus, nous soit agreable. Il n'y a personne qui se represente volontiers vne chose qui le fasche. Toutesfois, s'il ne se peut faire que nous voyans priuez à iamais des personnes qui nous estoient cheres, nous ne nous en representations la perte, sans quelque amertume, faisons, s'il est possible, qu'en cette amertume mesme il y ait quelque douceur. Car, comme Attalus auoit accoustumé de dire, la memoire des amis nous est agreable, comme l'austerité du vin vieil, ou comme vne douce aigreur en vne pomme. Mais enfin le temps en oste ce qu'il y a de rude, & ne nous en laisse que le plaisir tout pur. Si nous le croyons, nous mangeons du sucre & des confitures, quand nous nous souuenons de nos amis qui se portent bien. Mais en la memoire de ceux qui sont morts, on ne peut, à son aduis, se réjouir sans s'affliger. Or qui est-ce qui ne sçay pas que les choses acres & mordicantes excitent l'appetit? Pour moy ie ne suis pas de son opinion. La souuenance de mes amis de-

cedez, m'est toute douce. Je n'y trouue rien d'aigre, ny rien d'amer. Quand ie les ay, ie pense les pouuoir perdre. Quand ie les perds, ie pense les auoir encore. Vous estes homme raisonnable, Lucilius, Iugez de ce faict comme vous deuez. Ne soyez point ingrat d'un bien que la Fortune vous a fait. Elle vous a osté vn amy, mais elle vous l'auoit donné. Cette incertitude de ne sçauoir combien nous deuous iouir de nos amis, nous en doit faire iouir plus auidement. Representons-nous combien de fois nous les laissons pour aller en quelque voyage; combien demeurans en mesme lieu, nous auons passé de iours sans les voir, & nous trouuerons que quand ils viuoient, ils n'estoient pas si souuent en nostre compagnie qu'à cette heure qu'ils sont morts. Mais comment est-il possible de ne se mocquer point de ceux qui pleurent desesperément leurs amis, après les auoir possédez nonchalament, & qui ne les aiment qu'après les auoir perdus? La peur qu'ils ont qu'on reuoque en doute s'ils ont aimé, parce qu'ils n'en ont iamais fait l'espreuue, les fait pleurer de cette façon. Ils attendent bien tard à faire paroistre leur affection. Si nous auons d'autres amis, nous leur faisons tort de penser qu'il n'y ait pas en eux de quoy se consoler de celui que nous auons perdu. Si nous n'en auons point, nous auons plus à nous plaindre de nous que de la Fortune. Elle nous a osté vn amy, & nous n'en auons point fait du tout. Et puis qui n'a eu qu'un amy, n'en a point eu. Si quelqu'un, à qui on auroit dérobé son manteau, s'amusoit à le pleurer, au lieu de chercher de quoy se couvrir les espaules, & se parer du froid, ne diriez-vous pas qu'il n'auroit point d'entendement? Vous auez mis en terre vn homme que vous aimiez, le remede est d'en aimer vn autre; vous aurez moins de peine à refaire vn amy, qu'à le pleurer.

III. Je sçay que ce que ie vous vay dire, est en la bouche de tout le monde, mais pour cela ie ne laisseray pas de l'alleguer. Le Temps est le remede indubitable des ennuis que la Raison ne peut guerir. La plus vilaine fin qu'un homme de iugement puisse mettre à ses larmes, c'est la lassitude de pleurer. Laissez la douleur, plustost que la douleur vous laisse; & de bonne heure, cessez de faire vne chose que vous ne pouuez continuer long-temps, quelque volonté que vous en ayez. Nos peres qui bailloient vn an aux femmes pour

pleurer, ne vouloient pas qu'elles pleurassent tout du long de l'année, mais ils leur deffendoient de pleurer plus d'un an. Quant aux hommes, les loix ne leur en donnent point de terme, parce qu'ils ne le peuuent si peu faire que tousiours il n'y aille de leur honneur; & encore avecque cette fragilité des femmes, laquelle est-ce de toutes celles qui s'attachent à leurs maris morts, & qui se veulent ietter dans leur fosse, dont les larmes ayent continué iusqu'au bout du premier mois. Il n'y a rien qui nous attriste si tost que la douleur. Quand elle est recenté, elle trouue des consolateurs; mais quand elle est vieille, le monde s'en mocque, & iustement, car il y a de la simulation, ou de la folie.

IV. Je sçay bien, quoy que ie vous escriue, que iamais homme ne fut inconsolable, comme ie le fus en la mort d'Anneus Serenus, & qu'à mon grand regret on me met entre les exemples de ceux que la douleur a vaincus. Toutesfois aujourd'huy ie condamne ma faute, & recognois bien que cette affliction si démesurée venoit de ce que iamais ie ne m'estois représenté qu'il pouuoit mourir deuant moy. Tout ce que ie m'imaginois, c'estoit qu'il estoit bien plus ieune que ie n'estois. Et comme si les destins eussent compté les âges, ie ne doutois point que ie n'allasse au tombeau deuant luy. Le remede à cet inconuenient, c'est d'auoir tousiours cette consideration deuant les yeux, Que nous sommes mortels, & que nous n'auons rien qui ne le soit. Je deuois dire alors, Serenus est plus ieune que moy, qu'importe; il doit mourir apres moy, mais il peut mourir deuant. Faute de m'estre préparé de cette façon, la Fortune m'a surpris & m'a donné cette secouffe qui m'a pensé faire choir. A cette heure ie n'ay iamais autre meditation en l'ame que la necessité de quitter le monde, & l'incertitude à quelle heure, & par quelle porte il en faudra sortir. Tout ce qui peut arriuer quelquefois, peut arriuer aujourd'huy. Pensons donc, Lucilius, que nous irons bien-tost nous-mesmes où nous auons regret qu'il soit allé, & peut-estre que, si selon l'opinion des Sages, il y a quelque vie qui nous reçoie au partir de celle-cy, celui que nous pensons estre mort n'a fait que nous preceder.

EPISTRE LXIV.

ARGUMENT.

- I. *Les preceptes de la Philosophie bien entendus sont des remedes aux maladies de l'Âme.*
 II. *Il faut honorer ceux qui nous ont frayé le chemin à bien vivre.*

I. **V**OUS fustes hier avecque nous. Si vous n'y auiez esté ny plustost ny plus souuent, vous auriez sujet de vous plaindre. C'est pourquoy i'ay dit avecque nous, car avecque moy, vous y estes perpetuellement. Il m'estoit suruenu quelques amis, pour lesquels il falloit faire vn peu plus de fumée que de coustume, non pas toutesfois comme celle des grandes cuisines, qui met les sentinelles d'vne ville en alarme, mais assez pour faire cognoistre que i'auois des hostes. Nous parlâmes de beaucoup de choses, comme font des amis qui mangent ensemble; mais d'vn propos nous passions à l'autre, sans en continuer vn iusqu'à la fin. Après cela nous nous mismes à lire dans Q. Sextius le Pere. Sans mentir, ie trouue que c'est vn grand homme, & Stoïque, quoy qu'il y en ait qui ne le veulent pas auouer. Bon Dieu, que ie le trouue nerueux! que ie le trouue releué! les escrits des autres Philosophes ne sont pas de mesme. Toute leur recommandation vient du nom de leur maistre; au reste ouurez-les, vous n'y trouuerez pas vne goutte de sang. Ils proposent, ils disputent, ils cherchent des subtilitez; mais au partir de là, vous en sortez avec aussi peu de resolution que vous en auez apporté. Mais de Sextius, vous n'en sçauriez si peu lire, que tout aussi tost vous ne disiez, Il a de la vie, il a de la vigueur, il est libre, il est au dessus de l'homme; c'est à cette heure que ie me sens du courage & de la force. Pour moy, ie vous confesseray librement, qu'en quelque posture que soit mon ame, ie n'ay pas si tost commencé de le lire, qu'il ne me prenne enuie de prouoquer tout ce qu'il y a de malheur au monde, & de faire vn appel à la Fortune mesme. Ie pense estre en la place de celuy-cy, qui dans Virgile demande vn sujet de faire paroistre sa valeur:

Il cherche un Sanglier, il prouoque un Lyon.

Il faut que j'aye ou de l'occupation à ma valeur, ou de l'exercice à ma patience. Car entre autres choses, Sextius a cela de particulier que vous montrant combien est grande la felicité qu'il vous propose, il vous fait cognoistre par mesme moyen qu'il n'est pas impossible d'y paruenir. Il vous l'a fait voir en vn lieu haut, mais accessible à qui se voudra mettre en chemin. La Vertu mesme fera que ses contentemens vous sembleront des miracles, & cependant vous ne desesperez point de les auoir. Il faut auouër qu'il n'y a point d'occupation à quoy ie donne plus d'heures qu'à l'estude de la Philosophie. Mais j'en suis comme du monde, que ie regarde tous les iours avec autant d'ébahissement que si iamais ie ne l'auois veu. Aussi toutes ses inuentions & ses inuenteurs me sont venerables; il s'en faut saisir comme d'vne succession commune, cela m'est acquis, cela est fait pour moy. Mais aussi deuous nous imiter le bon pere de famille, & faire que par nostre industrie cét heritage aille à la posterité, meilleur & plus riche que nous ne l'auons receu. On nous a bien laissé de la besongne, nous en laisserons bien à ceux qui viendront après nous. Et quiconque naistra d'icy à mille siècles, aura tousiours moyen d'y adjouster quelque chose du sien. Mais quand les premiers auroient si exactement trauaillé, qu'il n'y auroit moyen de rien inuenter après eux, il ne faut pas craindre qu'en la nouveauté seule d'vser des inuentions, & en la dexterité de les disposer, il n'y ait tousiours assez de matiere pour les esprits que produiront les siècles futurs.

I. Faites compte qu'on nous a laissé des medicamens pour guerir les yeux; tout ce que vous auez à faire, sans en chercher d'autres, c'est de sçauoir bien appliquer ceux-cy, selon que le mal, ou le temps le requerra. L'vn est bon pour la démangeaison des yeux, l'autre pour la crassitude des paupieres, l'autre pour le diuertissement d'vne defluxion subite, l'autre esclaircit la veüe. C'est à vous de les preparer, de choisir le temps d'en vser, & de sçauoir la quantité qu'il en faut mettre de chacun. Les Anciens nous ont laissé des remedes pour la guerison de l'ame. C'est à nous maintenant de sçauoir quand & de quelle façon il les faut appliquer. Ceux qui nous ont precedé, sont allez bien auant, mais non pas iusqu'au bout.

II. Quoy qu'il en soit, nous leur devons de l'admiration, & sommes tenus de les reuerer comme Dieux; Et quand nous aurions leurs pourtraits, & que nous celebrerions leurs natiuitez, ie ne pense pas que ce ne nous fust vn grand aiguillon pour nous inciter à la vertu. Pour le moins en devons-nous tousiours parler avec honneur, & rendre à ces precepteurs vniuersels du genre humain, qui nous ont fait l'ouuerture à des choses si profitables, le respect & la reuerence que nous rendons à nos precepteurs particuliers. Si nous voyons venir vn Consul, ou vn Preteur, nous luy ferons toutes les demonstrations qu'on fait aux personnes de leur merite. Nous mettrons vistement pied à terre, nous nous descouuirons, & leur quitterons le chemin; Et quand M. Caton, Lælius, Scipion, Socrate, Platon, Zenon & Cleantes se presenteront à nous, les regarderons-nous comme personnes vulgaires, & ne ferons-nous pas semblant de nous en émouuoir? Pour moy, ie proteste qu'ils me sont venerables, & qu'on ne les nomme iamais en ma presence, que ie ne me leue pour leur faire honneur.

EPISTRE LXV.

ARGUMENT.

- I. Combien il y a de principes des choses, suivant l'opinion de Platon, d'Aristote, & des Stoïques.
- II. Comment, & pourquoy Dieu a créé le monde.
- III. Que la meditation des premiers principes nous porte à la connoissance de Dieu, & au desir d'estre reünis à luy.
- IV. Nous devons plustost penser au bien de l'Âme qu'à celuy du corps.

I. Hier au matin i'estois vn peu mal fait, toutesfois après midy cela s'estant passé, ie me mis à lire; & par cét essay me trouuant assez en estat de trauailler, ie voulus passer plus auant. I'auois en main vn sujet assez difficile, & de quoy i'estois resolu de venir à bout. Je commençay d'en écrire quelque chose, & de m'y bander plus que ie ne fais ordinairement. Cependant il me suruint quelques amis, qui m'osterent de dessus la besogne, & me blasmerent comme vn

malade, qui ne se garde pas, & qui ne fait point de cas de sa santé. Les discours furent mis en la place de l'écriture; & sur ce que nous ne pûmes pas demeurer d'accord de tout ce qui fut mis en auant, vous fustes nommé pour arbitre. Tellement que c'est à cette heure à vous de nous appointer, mais vous avez plus de besongne que vous ne pensez, car il y a trois parties.

I. Nos Stoïques, comme vous sçauvez, font deux principes de toutes choses, la Cause, & la Matière. La Matière demeure oisive, & ne fait qu'attendre qu'on la mette en œuvre; mais au reste elle ne remuera jamais, si personne ne la remue. Or la Cause, c'est à dire la Raison, donne forme à la Matière & la tourne comme bon luy semble, d'où vient toute cette diuersité d'ouurages que nous voyons. Il faut donc qu'en vne chose il y ait ce de quoy elle est faite, & ce qui l'a faite, l'vn, qui est la Cause, & l'autre, la Matière. Toute sçience est vne imitation de la Nature, c'est pourquoy rapportons ce que j'ay dit de l'ouurage de l'vniuers à ce qui est de l'operation particuliere de l'homme. En vne statuë il a fallu qu'il y ait eu de la Matière qui receut l'artifice, & vn Artisan qui donnast vn visage à la Matière, en la statuë dont le bronze a esté la Matière, la Cause, l'Ouurier. Toutes les autres choses en sont de mesme. Elles sont composées de ce qui est fait, & de ce qui fait. Les Stoïques ne reconnoissent point d'autre cause que ce qui fait. Aristote en met de trois sortes. La premiere, la Matière, sans laquelle rien ne se fait. La seconde, l'Ouurier : & la troisieme la Forme, qui est donnée aux ouurages, comme à vne Statuë, & l'appelle *εἶδος*. Il y en adjouste encore vne quatrieme, qui est l'intention de l'ouurage. Je vay vous dire ce que c'est. Le bronze est la premiere Cause de la statuë, car pour la faire, il estoit necessaire d'auoir ce dequoy elle deuoit estre faite. La seconde Cause, c'est l'Ouurier. Car ce bronze n'eust iamais esté statuë, sans la dexterité de quelque main capable de la façonner. La troisieme Cause, c'est la Forme, car on ne diroit point vne Statuë à lance, vne Statuë à diadème, si l'vne n'auoit vne lance, & l'autre vn diadème. La quatrieme Cause, c'est le dessein de l'Ouurier, sans lequel il n'auoit point trauaillé. Qu'appellez-vous le dessein? Ce qui a conuié l'Ouurier, & l'a mis en besongne, comme l'argent, s'il

l'a faite pour la vendre; la Gloire, s'il a cherché d'auoir de la reputation; ou la deuotion, si son but a esté d'en faire vne offrande à quelque Temple. Ce qui a esté occasion de la faire, se peut donc appeller Cause. Ne pensez-vous point qu'entre les Causes de l'Ouurage, il faille mettre vne chose, sans laquelle l'Ouurage n'auoit point esté fait? A ces quatre Causes, Platon en adjouste vne cinquiesme, qu'il appelle Idée. C'est le patron sur quoy l'Ouurier iette la veuë, pour faire ce qu'il s'est proposé. Or il n'importe pas que le patron soit vn objet exterieur, que l'Ouurier tienne deuant ses yeux, ou vne conception interieure, qu'il se figure en l'esprit. Ces exemplaires de toutes choses, les nombres de tous les ouurages qui sont faits, & leurs mesures, sont compris en l'intelligence de Dieu. Il est tout plein de ces figures, que Platon appelle Idées, immortelles, immuables, infatigables: c'est pourquoy l'homme est perissable, mais l'humanité sur laquelle est prise la forme de l'homme, est permanente, & quoy qu'il aduienne à l'homme, elle ne reçoit point d'alteration. Il y a donc cinq Causes, selon Platon, de quoy, par quoy, comme quoy, suiuant quoy, & pourquoy, & enfin ce qui procede de toutes ces Causes par leur assemblément, comme en la statuë, puis que nous auons pris cét exemple. Le dequoy, c'est le bronze; le par quoy, c'est l'Ouurier; le comme quoy, c'est la Forme qui luy est appropriée; le suiuant quoy, c'est le patron sur quoy l'Ouurier a trauaillé; le pour quoy, c'est l'intention de l'Ouurier; ce qui en procede, c'est la statuë.

II. Tout cela, comme dit Platon, se trouue en l'edifice du monde. Dieu est l'Ouurier. Ce dequoy il est fait, est la Matiere; la Forme; l'agencement & l'ordre que nous y voyons; le Patron, cette Imagination sur laquelle Dieu a conçu la merueille de son Ouurage; l'intention, ce pour quoy il l'a fait. Vous me demanderez quelle peut auoir esté son intention? Sa bonté. Pour le moins Platon le dit ainsi. Quelle cause a eu Dieu de faire le monde? Il est bon, il a voulu faire des choses qui fussent bonnes. Celuy qui est bon ne porte enuie à rien qui soit bon. Voila pourquoy il l'a fait le meilleur qu'il luy a esté possible. Donnez donc à cette heure vostre jugement, & declarez laquelle de ces opinions vous trouuez la plus vray-semblable, ie ne dy pas la plus vraye, parce que le Vray est autant par dessus nous que la verité

mesme. Cette multitude de Causes, mises par Platon & par Aristote, comprend ou trop, ou trop peu. Que s'ils mettent au nombre des Causes toutes choses generalement, sans lesquelles l'ouurage ne peut estre fait, ils en ont nommé trop peu: car il faut qu'ils y mettent le Temps, puis que sans Temps rien ne peut estre fait. Il faut aussi qu'ils y mettent le Lieu, parce qu'on ne peut faire vne chose qu'il n'y ait vn lieu pour la faire; il faut enfin qu'ils y mettent le mouuement, parce que sans mouuement il ne se fait rien; sans mouuement, rien ne se corrompt. Il y a des mouuemens en tous arts, & il n'est pas possible qu'il se fasse de mutation, qu'il ne se fasse du mouuement. Mais l'importance est de sçauoir qui est la cause premiere & generale. Il faut qu'elle soit simple, car la Matiere l'est; voulons-nous sçauoir ce que c'est? c'est la raison operante, c'est Dieu. Ainsi toutes les choses que ie viens de nommer ne sont pas Causes chacune à part-foy, mais elles dependent toutes de la cause efficiente. Vous dites que la Forme est vne Cause; & ie vous respons que l'Ouurier la met en son ouurage, & que par consequent elle en est partie; & non pas Cause. Il n'y a non plus de raison de dire que le Patron soit Cause, c'est vn instrument necessaire à la Cause. Le Patron est necessaire à l'Ouurier, comme vne lime ou vn cizeau. Sans lime & sans cizeau l'art ne peut trauailler, & toutesfois ce sont parties & non causes de l'art. Quant à l'intention de l'Ouurier, que vous dites estre vne Cause, encore que c'en fust vne, ce n'est pas vne Cause efficiente, mais suruenante, comme sont vne infinité d'autres. Mais ce n'est pas de quoy nous auons affaire. Nous cherchons la Cause generale. Car de dire avec eux que c'est tout le monde parfait & acheué comme il est, ie n'y voit point d'apparence; & ie ne les trouue pas en cela si deliez qu'ils ont accoustumé d'estre, car il y a difference entre l'Ouurage, & la Cause de l'Ouurage. Ou prononcez vostre sentiment, ou, ce qui est le plus court en des choses si difficiles, dites que vous n'en sçauiez rien, & que nous reuenions vne autre fois.

III. Vous me demanderez quel plaisir ie prens à me tourmenter après des choses qui ne peuuent remedier à mes affections vicieuses, ny me faire perdre vne seule de ces cupiditez qui me trauaillent? La premiere meditation que ie fais, c'est du moyen de me mettre l'esprit en repos. Ie ne

regarde le monde qu'après que ie me suis regardé. Mais pensez-vous que cette recherche mesme soit du tout infructueuse, & que le temps y soit entierement perdu ? Il n'y a point de doute que l'esprit ne se lasse de la charge qu'il porte, & qu'il ne demande de retourner à ce Tout duquel il est partie. Ces considerations luy en donnent le moyen; mais l'importance est de n'en faire pas les pieces si petites, & d'y chercher autre chose que ces vaines subtilitez. La pesanteur du corps est le supplice de l'ame. Il la presse, & la tient en vne prison où elle est en vne misere perpetuelle, si par la consideration des ouurages de la Nature, la Philosophie ne luy donne quelque relasche, & de la terre ne la fait aucunement approcher du Ciel. C'est là qu'il est en sa liberté, c'est là qu'il se plaist de se promener, & que quelquesfois se dérochant de sa garde, il repare en la contemplation des choses diuines ce qu'il a contracté de vicieux & de sale au commerce de l'humanité. Comme vn Artisan, qui a les yeux lassez de quelque besongne delicate, s'il est logé en vne maison sombre, & qui n'a que des veuës empruntées, il sort en la rue, & se va promener par la ville en quelqu'un de ces lieux qui sont destinez à l'oisiueté du peuple, où il prend de l'air & du iour tout à son aise; Ainsi l'esprit enfermé dans ce logis obscur & melancholique, autant de fois qu'il peut échapper, se tire en lieu découuert, & se réjouit en la consideration des merueilles de l'Vniuers,

IV. Le Sage, & celuy qui est après à l'estre, tiennent bien avec leurs corps, mais ce qu'ils ont de meilleur, s'en eloigne, pour vacquer à la meditation des choses celestes. De sorte que faisant compte qu'il est au rolle d'une compagnie, il pense que ce qu'il vit, est sa solde; Et sans vouloir ny bien ny mal à la vie, se reduit à souffrir les incommoditez des choses mortelles, iusqu'à ce qu'il arriue en cette condition plus heureuse, à laquelle il sçait bien qu'il est reserué. Me voulez-vous destourner de la consideration des œuures de Nature, & ne me laisser qu'une partie de ce que ie puis auoir entier ? Ne m'informeray-ie point qui sont les principes des choses ? qui est celuy qui leur a donné leurs formes ? & d'une masse lourde & confuse, où elles estoient embrouillées au fonds d'un abyfme, les a mises en la disposition agreable où ie les voy ? Ne m'informeray-ie point qui est l'Ourier du

monde ? comment il s'est peu faire que cette grandeur enorme ait pris vn ordre & vn reglement ? qui peut auoir ramassé tant de choses esparées ? distingué tant de meslanges, & donné de l'embellissement à tant de difformitez ? d'où peut venir vne lumiere si grande ? si c'est feu, ou vne chose plus claire que le feu ? Ne m'informeray-je point de toutes ces choses ? Ne scauray-je d'où ie suis descendu ? Si ie ne reuiendray plus au monde, quand i'en seray dehors ? ou si ie renâistray beaucoup de fois ? où i'iray quand ie partiray du monde, & quelle place est preparée à mon ame, apres que la mort l'aura tirée de la captiuité du corps ? Me deffendez-vous le commerce de Ciel ? Voulez-vous que i'aye tousiours les yeux en terre ? Ie suis de trop bon lieu pour estre valet de mon corps. Ie ne suis pas né pour si peu de chose que luy. C'est vne chaîne qui me garde d'estre libre, & non autre chose. Quand la Fortune m'attaque, ie la mets au deuant, pour receuoir les coups, & les empescher de venir iusques à moy. Tout ce que i'ay qui peut souffrir des iniures est dans ce méchant logis. S'il a des seruitudes, elles ne m'affujettissent point. Iamais la chair ne me donnera d'apprehensions. Ie ne seray iamais Hypocrite pour elle, & ne mentiray iamais pour luy faire honneur. Nostre association n'est point si ferme, que ie ne la rompe, quand bon me semblera ; & à cette heure mesme que nous sommes ensemble, si nous sommes compagnons, nous ne sommes pas egaux pourtant. C'est à l'esprit qu'appartient le commandement. Mespriser son corps, c'est le moyen d'asseurer sa liberté. Cette consideration, dont nous parlerons tantost, nous y seruira beaucoup ; c'est que tout est composé de Matiere, & de Dieu ; Que Dieu tempere le monde, & que toutes choses le suiuent comme leur guide & comme leur Couuerneur. Or Dieu, qui a donné la Forme, est plus puissant que la Matiere qui l'a receuë. Ce que Dieu est au monde, l'Ame l'est en l'homme. Le Corps est en l'vn, ce que la Matiere est en l'autre. Il est donc raisonnable que le pire serue au meilleur. Soyez resolu contre toutes les choses fortuites ; Ne craignez ny les iniures, ny les coups, ny la prison, ny la paureté. Qu'est-ce que la mort ? Ou c'est vne fin, ou c'est vn passage. Ie ne me soucie point de n'estre plus ; c'est la mesme chose que de n'auoir point esté. Ie ne me soucie point aussi de passer, parce que ie ne scaurois aller nulle part où ie ne sois plus au large que ie ne suis,

EPISTRE LXVI.

ARGUMENT.

- I. Le corps, quelque laid qu'il soit, n'est iamais sans grace, quand il est accompagné d'un bel esprit.*
II. Les biens, quoy que de trois sortes, sont égaux.
III. L'amour de la verité, est le premier bien de l'homme.
IV. Toutes les actions vertueuses sont égales en Vertu, mais différentes au sujet qui les exerce.
V. La Vertu fait mespriser les tourmens & les incommoditez.
VI. La moderation dans la joye est aussi loüable que dans l'affliction. La Vertu rend égaux tous les hommes vertueux.
VII. La Raison est le juge du bien & du mal; qu'il y a des biens selon la Nature, & d'autres qui semblent contre la Nature.
VIII. Il borne la felicité de l'homme par le repos de l'esprit, par la santé du corps, & par la patience dans les douleurs.

I Ay veu ces iours passez Claranus, mon compagnon d'escole, que ie n'auois point veu il y auoit fort long-temps. Je n'ay que faire de vous dire qu'il est bien vieux. Vous le croyez bien, mais ie vous iure qu'il a vn esprit verd & vigoureux, & qui donne encore de l'exercice à son corps attenué. Il y a eu de l'iniustice en la Nature, d'auoir donné vn si mauuais logis à vn si bel hoste. Mais peut-estre qu'elle nous a voulu faire voir en cet exemple, qu'il n'y a peau si foible ny si miserable, qui ne puisse loger vn esprit bien courageux, & bien content. Il est venu à bout de tout ce qui le pouuoit empescher, & pour apprendre à mespriser toutes choses, il s'est mesprisé le premier. C'est vne chose qui ne me semble pas bien dite.

En vn beau corps la vertu nous plaist mieux.

Car elle n'a point besoin d'estre embellie d'ailleurs. Elle est son ornement elle-mesme; & le corps où elle loge, est consacré par son habitation. Sans mentir quand i'ay bien regardé Claranus, ie le trouue beau, & son corps aussi droit que son esprit. Il peut sortir d'une cabane vn grand personnage, &

d'un corps bien difforme, & bien petit un bel esprit, un grand esprit. Aussi ie pense que la Nature a produit des hommes contre-faits; pour monstrier que la vertu peut naistre par tout. Il ne faut point douter qu'elle n'eust volontiers fait venir les esprits tous nuds au monde, si c'estoit vne chose qu'elle eut peu faire. Mais ce qu'elle fait à cette heure, est bien dauantage. Car elle en loge quelques vns dans des corps si mal disposez, qu'il semble qu'il leur soit impossible de se produire. Cependant ils ont l'action si viue, & si gaillarde, que malgré tout ce qui les empesche, ils ne laissent pas de se faire admirer par leurs effects. Pour moy, ie ne pense pas qu'elle ait donné cette mauuaise taille à Claranus, pour seruir d'exemple, que pour la laideur du corps un esprit ne s'enlaidit point, & qu'un corps, quelque laid qu'il soit, n'est iamais sans grace, quand il est accompagné d'un bel esprit. Or quoy que nous n'ayons esté gueres de iours ensemble, nous n'auons pas laissé de faire beaucoup de discours, que ie vous feray tenir, à mesure que j'auray la commodité de les rediger par escrit.

II. Nostre dispute fut le premier iour, comment les biens peuuent estre égaux, veu qu'il en est de trois conditions. Il y en a que nos Stoïques appellent premiers biens, comme la loye, la Paix, le Repos du pays. D'autres seconds, qui sont tirez d'une matiere miserable, comme la Patience aux tourmens, & l'Abstinence en vne fascheuse maladie. Quant à ces premiers biens, nous les souhaittons directement, & les seconds en cas de necessité. Il y en a encores des troisiemes, comme vne alleure modeste & réglée, un visage rassis, & vne contenance telle qu'un homme de iugement la doit auoir.

III. Comment ces biens peuuent-ils estre pareils, veu que nous en desirons les vns, & auons en horreur les autres? Pour les distinguer il faut remonter iusques à ce qui est le premier bien, & considerer quel il est. C'est vne ame bandée à la contemplation de la verité, qui sçait ce qu'il faut desirer, ou fuir, qui n'estime point les choses selon l'opinion, mais selon leur nature; qui s'implique dans toutes les parties du monde, & remarque attentiuement comment tout s'y passe; qui tousiours fait ou medite quelque chose qui proportionne sa vehemence à sa grandeur, immuable aux menaces com-

me aux carresses, maistresse de la mauuaise Fortune comme de la bonne, releuée par dessus tout ce qui arriue; qui par sa bonne grace monstre sa beauté, & par sa force, sa disposition & sa continence; vuide d'apprehension & de tumulte, inexpugnable à toute violence; que nulle aduersité n'abbaisse, & que nulle prosperité n'enorgueillit. Telle est la vertu de l'ame, tel est son visage, s'il estoit possible de le voir tout, & tout à la fois. Au reste, elle a beaucoup d'especes, qui se font paroistre, suiuant la diuersité des sujets, sans qu'elle en demeure ny plus petite, ny plus grande.

IV. Ce qui est parfaitement bon ne peut décroistre; Aussi la vertu ne recule iamais, mais elle se conuertit tantost en vne qualité, tantost en vne autre, s'accommodant aux objets à quoy elle veut trauailler. Elle donne sa ressemblance & sa teinture à toutes les choses qu'elle touche; elle est l'ornement des actions, des amitez, & quelquesfois des maisons entieres qui la reçoient, & qui prennent d'elle la loy. Enfin elle ne met la main à chose quelconque, à laquelle elle ne donne tant d'éclat & de grace, qu'on ne la peut regarder, sans en estre rauy. C'est pourquoy sa force ne peut estre plus forte, ny sa grandeur plus grande, n'estant pas possible d'accroistre ce qui est en sa perfection. Il n'est rien de plus droict que ce qui est droict, rien de plus veritable que ce qui est veritable, ny rien de plus temperé que ce qui est temperé. Toute vertu a sa mesure, & toute mesure ses bornes. La constance ne sçauroit aller au delà des siennes, non plus que la Foy, l'Assurance & la Verité au delà des leurs. Que peut-on adjoûter à ce qui est parfait? rien; ou la chose qui a receu de l'accroissement, n'estoit pas parfaite. Il en est ainsi de la vertu; elle est deffectueuse si l'on y peut adjoûter quelque chose. On dira la mesme chose de ce qui est honneste, de ce qui est bien-seant, de ce qui est iuste, & de ce qui est legitime. Ils sont tous limitez de certains termes. C'est vne marque d'imperfection que de pouuoir croistre. Les loix de toutes les bonnes choses sont semblables. Ce qui est loüable, & ce qui est desirable n'est pas mieux joint ensemble, que le bien public, & le bien particulier. Toutes les vertus, les actions vertueuses, & les hommes vertueux, n'ont rien plus l'un que l'autre. Les vertus des plantes & des animaux, parce qu'elles s'aduancent & s'ar-

restent, valent ou plus, ou moins; mais les humaines, parce qu'il n'y a qu'une raison droite & simple, elles sont toutes sous une mesme regle. Il n'y a rien plus divin que ce qui est divin, ny rien de plus celeste que ce qui est celeste. Ce qui est mortel monte, descend, croist, décroist, se vuide & se remplit. En cette incertitude, il ne peut y avoir que de l'inégalité. Les choses divines n'ont toutes qu'une nature. Or la raison n'est autre chose qu'une partie de l'esprit divin, plongée dans le corps humain. S'il est vray que la Raison soit divine, & qu'il n'y ait rien de bon s'il n'y a de la Raison, il s'ensuit que tout ce qui est bon est divin. Or il n'y a point de difference entre les choses divines; il n'y en peut donc avoir entre les bonnes; & par ce moyen la Joye & la Patience aux tourmens sont des choses pareilles; Car en toutes deux il y a du courage, mais en l'un il est plus remis & plus lasche, en l'autre plus ardent & plus rendu. Et quoy ne trouvez-vous pas autant de valeur en celuy qui resolutement attaque une ville, & la force, qu'en celuy qui la deffend avec une extreme obstination? Scipion est braue, qui serre les Numantins de si prés, que ne les pouans vaincre, il les fait ruiner par leurs mains propres; Et les Numantins braues, qui sçauent qu'ils ne sont point enfermez, puis qu'ils ont la porte de la mort ouverte; & en cette resolution rendent l'ame entre les bras de leur liberté. Toutes les autres bonnes choses, comme la Tranquillité, la Simplicité, la Liberté, la Constance, l'Equanimité, la Perseuerance, sont égales entr'elles; Car elles procedent toutes d'une vertu qui tient l'ame droite, & l'empesche de s'égarer. Et quoy donc, la Joye & la Patience, inflexible aux douleurs ne different point. Point du tout en ce qui est des vertus, mais beaucoup en ce qui touche le sujet, où l'une & l'autre vertu se montre. Car en l'un l'esprit se dilate & se relasche naturellement; & en l'autre, il sent de la douleur, qui est chose contre la Nature. Ce ne sont point des choses qui se touchent, puis qu'il y a tant d'espace qui les separe. Il n'y a pas moins de vertu d'un costé que d'un autre, la diuersité des sujets n'apporte point de changement à la vertu. Que la Matiere soit molle ou dure, facile, ou difficile, plaisante ou fascheuse, la Vertu n'en est ny pire ny meilleure. C'est donc force que les biens de l'un & de l'autre soient égaux, parce que celuy qui est joyeux, se comporte
si bien

si bien en sa joye, & celuy qui souffre, fait vne si loüable resistance à la douleur, qu'il est impossible de se comporter mieux. Or deux choses, qui sont telles qu'il n'en peut estre de meilleures, ne peuuent estre que pareilles. Car si ce qui est hors de la vertu, la peut faire ou plus grande, ou plus petite, vne mesme chose ne peut estre bonne & honneste tout ensemble; Et cela estant il ne faut plus parler qu'il y ait rien d'honneste au monde. La raison est, qu'une chose ne peut estre honneste, quand on la fait par force & contre son gré. Toute chose honneste est volontaire; qui fait vne chose lentement, qui se plaint, qui recule, qui apprehende, oste à l'action tout ce qu'elle a de grace, qui est de prendre plaisir en ce qu'on fait. Ce qui n'est point libre, ne peut estre honneste, toute crainte a de la seruitude, & ce qui est honneste, est hors de trouble & de crainte. On ne peut refuser vne chose, la juger mauuaise, & s'en tourmenter, qu'il n'y ait du tumulte, & de la discorde en l'ame. Car d'un costé l'apparence du bien nous pousse, & de l'autre la doute du mal nous retient. C'est pourquoy quand il est question de faire quelque chose de loüable, s'il y a des obstacles, il ne faut point dire qu'il y ait du mal, mais seulement qu'il y a de l'incommodité. Vne chose honneste ne connoist ny commandement ny contrainte; elle est pure & separée de tout mal. Je voy bien ce que c'est, direz-vous, vous nous voulez persuader que c'est la mesme chose d'estre dans la joye, ou de se taire dans la torture, & de laisser son bourreau par sa patience. Je pouuois vous respondre ce que dit Epicure, Qu'un homme sage, quand on l'auroit mis brusler dans le Taureau de Phalaris, s'écrieroit, Je me trouue bien; ie me mocque de tout ce qu'on me fait. Vous estonnez-vous que ie vous die, qu'on n'est pas mieux de faire bonne chere en vn festin, que d'estre parmy les gesnes quand on a le courage & la force de les endurer. Que ferez-vous quand vous oyrez Epicure vous dire qu'il est doux d'estre tourmenté. Pour moy ie trouue qu'en cét exemple il y a de la difference entre la Joye & la Douleur. Si i'en auois le choix, ie desirerois l'un, & rascherois de me parer de l'autre, s'il m'estoit possible. L'un est naturel, l'autre contre Nature. Tant qu'on les considerera de cette façon, il y aura bien loin de l'un à l'autre.

V. Mais si vous en venez à la Vertu, vous trouuerez qu'aux matieres tristes; comme aux plaisantes, la procedure est tousiours semblable. La peine, la douleur, & tout ce qu'il y a d'incommoditez, ne seruent de rien, la vertu les gardera de paroistre. Les douleurs, les ennuis, les injures se resserreront aussi-tost; & de quelque part qu'elle éclaire, tout ce qui brilloit en son absence, s'obscurcira, comme les estoiles en la presence du Soleil. Les incommoditez, quelques grandes qu'elles soient, quand elles se rencontrent avec elle, ne paroissent non plus que l'eau d'une nuée dans la mer. Et pour monstrier que ce que ie vous dy est vray, qu'un homme de bien voye vne chose louable, il s'y en ira sans marchander. Les bourreaux, les feux, les fers ne l'en diuertiront point. Il ne regardera pas ce qu'il est necessaire qu'il souffre, mais ce qu'il est honneste qu'il fasse. Vne belle action ne luy sera non plus suspecte qu'un homme de bien. Il se fierá d'elle, comme il feroit de luy, & n'en attendra que de l'aíse, du repos, & de la prosperité. Il fera d'une chose louable, mais triste & penible, comme d'un homme de bien pauvre ou banny, & qui aura mauuais visage. Or à cette heure mettez vn homme de bien & plein de richesses d'une part, & de l'autre vn homme de qui tout le bien soit en l'esprit, quoy qu'ils soient inégaux en Fortune, ils sont égaux en probité. Il faut faire le mesme jugement des choses que des personnes. La Vertu n'est pas moins louable au corps d'un homme malade, ou prisonnier, qu'en celuy d'un homme libre, bien robuste, & bien composé. Si vous estes vertueux, ayez tous vos membres, ou soyez estropié, vous estes d'un aussi grand merite d'une façon que de l'autre. Autrement ce seroit iuger du maistre par l'habillement du valet. Car toutes les choses qui sont sujettes aux accidens, comme l'argent, le corps, & les honneurs, sont seruiles, imbecilles, fluides, caduques, & perissables d'un moment à l'autre. Comme au contraire, les oeuvres de la vertu sont hors de toute iurisdiction, rien ne les peut ny forcer ny vaincre. Que la Fortune les manie doucement, ou rudement, comme il luy plaira, c'est tout vn. Elle ne leur peut donner vn masque si laid, qu'elles ne soient tousiours agreables. Le desir est aux choses, ce qu'est aux hommes l'amitié. Je ne pense pas que vous aimassiez mieux vn homme de bien, riche que pauvre,

ny fort & nerueux, que gresse & floüet. Aussi quand vne chose est honneste, vous ne la deuez pas moins desirer laborieuse & difficile, que pleine de repos & de plaisir. Autrement vous me ferez croire, que de deux aussi vertueux l'un que l'autre, vous aimerez mieux le beau fils bien parfumé, que l'autre qui seroit tout crasseux, & en si mauuais équipage, qu'il seroit horreur à regarder. Puis vous en viendriez-là, que vous aimeriez mieux celuy qui seroit bien sain & entier de tous ses membres, que celuy qui seroit borgne ou boiteux; Et enfin de degré en degré, vostre dégoust passeroit si auant, que de deux aussi justes & aussi sages l'un que l'autre, vous prefereriez sans doute celuy qui auroit les cheveux plus longs & plus frisez que son compagnon. Où il y a de l'inégalité de vertu, toute autre inégalité ne paroist point. Elle est le principal, le reste n'est que l'accessoire. Car qui seroit si mauuais Censeur contre ses enfans, qu'il aimast mieux le sain que le malade, le grand & de belle taille, que le court & le petit? Les bestes ne sont point partiales en leur affection pour leurs petits, elles se laissent tetter aux vns comme aux autres, & les oiseaux leur partagent également la bécquée. Vlysse est aussi bien rappelé par les rochers d'Itaque, qu'Agamemnon par les delices de Mycenes. Personne n'aime son pais, pource qu'il est grand, mais pource que c'est son pais. A quelle fin tend ce discours? A vous faire entendre que la vertu fait de ses ouurages, comme vn pere de ses enfans. Elle les regarde tous de mesmes yeux, leur est indulgente aux vns comme aux autres, & fait encore quelque chose de plus pour ceux qu'elle void les plus trauaillez. Comme vous voyez que les peres mesmes distribuans leurs richesses entre leurs enfans, en feront quelque grace particuliere à celuy de qui le mauuais estat meritera qu'on en ait compassion. Ainsi la vertu, qui void quelques-vns de ses ouurages mal traittez de la Fortune, ne les aime pas mieux que les autres; mais comme bonne mere, elle les prend entre ses bras, & leur aide en quelque chose à supporter leur affliction. Pourquoi ne se peut-il faire qu'un bien soit plus grand que l'autre? Pource que rien ne peut estre plus propre que ce qui est propre, ny plus plein que ce qui est plein. Vous ne pouuez dire de deux choses qui sont égales à vne troisieme, que l'une luy soit plus égale que l'autre. Aussi ne pouuez-vous

dire qu'il n'y ait rien plus honneste que ce qui est honneste. Que si toutes les vertus ont pareille nature, il en faut autant croire des trois sortes de biens; & de là ie conclus que c'est vne chose égale de se resjouir moderelement, que de s'affliger moderelement.

VI. Cette ioye n'a point d'auantage sur vne constance qui ne s'ébranle point aux tortures, & qui sous les coups que les bourreaux luy donnent, sçait deuorer les gemissemens. Ces premiers biens sont desirables; & les seconds merueilleux. Neantmoins ils ne laissent pas d'estre égaux, pource que tout ce qu'il y a d'incommode, demeure couuert sous vn plus grand bien. Quiconque les iuge inégaux, il regarde les choses exterieures, & non pas la Vertu. Les vrais biens sont de mesme prix, & ont mesme estendue les vns que les autres. Les faux ont plus de vuide que de plein. La monstre en est belle; mais comme vous les venez à pefer, vous trouuez que ce n'est pas ce qu'il sembloit. Il en est ainsi, Lucilius, tout ce qui a passeport de la Raison, est solide, ne perit iamais, fortifie l'esprit, & le met en vn degré d'où iamais il ne descend. Les choses que le vulgaire loue & qu'il appelle bonnes, enflent ceux qui se paissent de vanitez. Celles qu'il estime mauuaises, donnent aux ames cette mesme frayeur, qu'aux bestes ombrageuses, les lieux qui leur font imaginer quelque peril. Mais comme il n'y a point de sujet de se réjouir des vns, il n'y en a point de craindre les autres. La Raison seule, pource qu'elle ne s'assujettit point aux sens, mais leur commande, est immuable, & ne se reuocque iamais, quand vne fois elle a fait vn iugement. La Raison est égale à la Raison, comme vne chose droite à l'autre; & par conséquent la vertu, qui n'est autre chose qu'une droite Raison, est égale à la vertu. Toutes les vertus sont raisons. Si elles sont raisons, elles sont donc droites. Si elles sont droites, elles sont égales. Car estans semblables à la Raison, elles sont semblables entr'elles. Or ie dy que les actions sont semblables entr'elles entant que l'Honneur & la Iustice les accompagnent, autrement il y a de la difference, selon que la matiere est plus large, ou plus estroite, precieuse, ou vile, generale, ou particuliere. Quoy qu'il en soit, ce qu'elles ont de meilleur, est tousiours égal; comme les gens de bien sont tous égaux en ce qu'ils sont gens de bien. Mais

quelquefois l'âge les fait differer; l'un est vieux, & l'autre ieune. Quelquefois la forme du corps, l'un est beau, l'autre laid. Et quelquefois la Fortune, l'un est riche, l'autre pauvre; l'un plein de credit & d'honneur a du renom par tout le monde, & l'autre bas & contemptible, est à peine cognu de ses voisins; mais en ce qu'ils sont gens de bien, ils sont égaux. Le sens n'est pas iuge de ce qui est bon ou mauuais. Il ne sçait, ce qui est vtile, ou inutile. S'il ne void, ou s'il ne touche l'objet, il n'en sçauroit que dire. Il ne peut ny preuoir les choses futures, ny se ressouuenir les passées; Et partant il n'en peut sçauoir les consequences. Or c'est de cela que s'ensuit l'ordre & l'entresuite des choses, & cette vni-formité de vie qui s'achemine à la perfection.

VII. C'est donc à la Raison de decider ce, qui proprement se doit appeller bien, ou mal. Elle ne fait point de cas d'vne chose mendiee d'ailleurs, & qui ne naist point en l'homme. Ce qui n'est ny bon ny mauuais, luy semble de peu d'importance; tout ce qu'elle estime Bien, est en l'Esprit. Au reste il y a des biens qu'elle met au premier rang, & ausquels elle va de dessein formé, comme la victoire, les enfans qui sont gens de bien, le salut & la conseruation du pays. D'autres qu'elle estime seconds, qui ne se monstrent qu'aux mauuais fortunes, comme la patience aux incommoditez d'vne grande maladie, ou en l'affliction d'un bannissement, & qui sont autant selon la Nature que contre Nature, comme, de marcher discrettement, auoir bonne grace en vne chaire; car seoir est aussi naturel que d'estre debout, ou de marcher. Entre ces deux precedents il y de la difference. Car les premiers sont selon Nature; comme se réjouir, auoir des enfans qui soient gens de bien, & voir les affaires publiques en bon estat. Les seconds sont contre la Nature, comme estre dans les tourments, & ne gemir point, auoir vne fièvre ardente & se passer de boire. Et quoy donc ? est-il possible qu'il y ait quelque bien qui soit contre la Nature ? non; mais quelque fois le sujet où il est est contre la Nature. Mais auoir vne ame inuincible contre tous ces maux, c'est vne chose qui est selon Nature; Et pour le faire plus court, la matiere du Bien est quelquefois contre la Nature; mais iamais le Bien; parce qu'il n'y a point de Bien sans Raison, & que la Raison suit la Nature. Qu'est-ce donc que Raison ? l'Imitation de Nature.

Qu'est-ce que le souverain Bien de l'homme ? S'accommoder à ce que Nature veut. Vous direz sans doute, qu'une paix qui ne vid jamais d'espée hors du fourreau, est bien plus heureuse, que celle qui a cousté beaucoup de sang ; Et qu'une santé qui ne fut jamais ébranlée, est plus douce que celle qu'on a recourée après de longues maladies par la patience & à force de medecines ; & que par mesme moyen il ne faut point douter qu'une pure ioye ne soit meilleure, qu'une opinaistreté à souffrir les fers & les feux. Vous-vous abusez, les choses fortuites ont bien de la difference. Car on les estime plus ou moins, selon qu'elles apportent plus ou moins d'utilité. Tous biens ont vn mesme but, qui est de consentir à nature. Ce consentement est aussi grand aux vns qu'aux autres. Lors qu'en vne assemblée nous suiurons tous l'opinion de quelqu'un qui a parlé le premier, on ne peut pas dire, Celuy-cy s'y accorde plus que celuy-là ; tous d'une voix se rangent à la mesme opinion. I'en dis de mesme des Vertus ; elles s'accordent toutes avec Nature. I'en dis de mesme des biens ; ils s'accordent tous avec Nature. L'un est mort ieune, l'autre vieux, & l'autre au berceau. Tous ces trois n'estoient ny plus ny moins mortels l'un que l'autre, encore que la mort ait laissé faire plus de chemin à l'un qu'à l'autre, qu'elle ait tranché l'un en sa fleur, & fait sortir l'autre du monde, aussi tost qu'il y fut entré ; vn autre est mort en mangeant, vn autre en dormant, vn autre en passant son temps avec vne femme. Opposez leur à cette heure ceux que l'espée a tuez, que la morsure d'un serpent a fait mourir, qui ont esté brisez sous quelque ruyne ; ou qui par vne longue contraction de nerfs, accompagnée de douleurs extremes, ont perdu l'usage du corps vn membre après l'autre, on peut dire qu'entre ces sortes de mort, il y en a de pires & de meilleures, mais c'est tousiours vne mort. Les chemins par où elle vient, sont diuers ; mais ils se viennent tous rendre en vn carrefour. Il n'y a point de mort plus grande ny plus petite, car en tous hommes generally, elle se limite en la fin de la vie. Je vous en dy de mesme des biens, l'un est parmy du sucre, l'autre est parmy de l'absynthe ; l'un a conduit l'indulgence de la fortune, l'autre a dompté sa violence. Quoy que la matiere où ils trauaillent soit differente, que l'un marche à son aise en vne campagne raze, que l'autre monte avec peine sur vn rocher ; ils sont aussi

bons l'un que l'autre, & tous ont vne mesme fin. Ils sont bons, ils sont louables, & ne marchent qu'avecque la Raison & la Vertu. La vertu ne veut rien auoir d'inegal, entre les choses qu'elle auoue à soy; & ne prenez pas ce que ie v. us dy pour vne doctrine de Stoique seulement. Epicure mesme fait deux sortes de Biens, desquels il compse cette souueraine & parfaite felicité; Qu' n'y ait ny douleur au corps, ny trouble en l'esprit.

VIII. Quand ces biens-là sont pleins, il n'y a pas moyen d'y rien adiouster. Car comment metriez-vous quelque chose en vn vaisseau plein? Le corps n'a point de douleur; Que se peut-il adiouster à cette indolence? l'esprit n'a point de trouble; que se peut-il adiouster à cette tranquillité? Comme le Ciel éclairé d'un beau Soleil, & de tous costez purgé de nuages, n'est pas susceptible d'une plus grande lumiere; Ainsi l'homme qui a soin du corps & de l'esprit, & qui bastit sa felicité du repos de l'un & de l'autre, quand il a le corps sans douleur, & l'esprit sans trouble, se peut dire au comble de ses desirs, & en vn estat qui ne scauroit estre meilleur. S'il y suruient quelques delices exterieures, elles ne font point pour cela croistre son bien, parce qu'il estoit desia parfait, mais elles le confissent, par maniere de dire, & luy donnent de l'entretien. Quand vn homme a la paix du corps & de l'esprit, il n'est pas possible que sa felicité puisse aller plus auant. Nous ne sommes pas les seuls qui parlons des biens de cette façon. Epicure en fait vne diuision pareille à la nostre. Il dit qu'il est de certaines choses qu'il estime desirables, comme vn repos de corps avec exemption de toutes incommoditez, & vn relâchement d'esprit, qui prend plaisir en la consideration de son propre bien. Après ces premiers, il en met d'autres qu'il confesse auoir du merite. Mais il aymeroit mieux n'en auoir que faire. En ce rang il met la patience en quelque fascheuse maladie, & la constance dans l'extremité d'une douleur. Il estoit sujet à la pierre & à la colique, & en estoit si tourmenté, qu'il est impossible de l'estre dauantage. Et neanmoins, il dit que le iour mesme qu'il auoit quelque accez de l'une de ces maladies, ne se passoit pas sans contentement. Or il n'y a point de contentement hors la iouissance du souuerain bien. Il s'ensuit donc que ces choses que vous aymeriez mieux n'éprouuer point, & que toutesfois quand

l'occasion s'offre de s'en seruir, vous aduoüez estre cherissables, louables & dignes d'aller du pair avecque les plus grands biens, sont estimées biens par Epicure. Aussi ne peut on nier que les biens qui ont fait la closture d'une vie bienheureuse, qu'Epicure mesme en mourant a remerciez, ne puissent faire comparaison avecque les biens qu'on met au premier degré. Tout ce que ie vous ay dit, Lucilius, n'est encore rien. Il faut que vous me donniez congé de passer plus auant. S'il estoit possible qu'il y eust des biens plus grands les vns que les autres, ie prendrois ceux qui vous sembleroient desagrea- bles, & laisserois les doux & les delicats. Les prosperitez sont plus aisées à conduire que les aduersitez à passer. Ie sçay bien que le mesme iugement qui nous rend moderez en la bonne fortune, nous garde en la mauuaise de perdre le cœur, & qu'un soldat qui sans peur aura esté en garde hors de la tranchée en vne nuit que l'ennemy n'aura point donné d'alarme, peut bien estre aussi brave que celuy qui après auoir eu les iarrets coupez, aura combattu sur les genoux, & ne se sera iamais voulu rendre. Mais ceux qu'on void reuenir sanglants, ou d'un assaut ou d'une charge, ont des acclamations de louange, & des benedictions du peuple, plus particulieres & plus affectionnées, que ceux, qui ne rapportent point de marques d'y auoir esté, bien qu'ils y ayent fort bien fait. C'est pourquoy ie ferois plus de cas de ces Biens à qui la Fortune a donné de l'exercice, qui ont veu les tempestes, & y ont fait preuue de leur suffisance, que de ceux qu'une bonnasse continuelle a laissé languir dans l'oisiueté. A quelle main entiere du plus vaillant homme du monde ne prefererois-ie pas celle de Mutius, toute tronçonnée & rostie comme elle fut? Du mesme courage qu'il auoit méprisé les ennemis, il voulut mespriser les flammes; & ne se laissa point de regarder fondre sa main dans le feu, que Porserna, par enuie d'une si belle action, ne luy eust fait oster le feu en despit qu'il en eust, & pour faire cesser sa gloire, il n'eust fait cesser le plaisir qu'il prenoit en sa punition. Qui me gardera que ie ne mette ce bien entre les premiers, & que ie ne l'estime d'autant plus par dessus ces biens paisibles, & qui n'ont iamais senty les secousses de la Fortune, que c'est vne chose plus nouvelle de vaincre avec vne main perdue, qu'avec vne main armée. Quoy donc, me desireray-ie ce bien? pour-
quoy

quoy non ? comment aurois-je le courage de faire vne chose, si ie n'auois le courage de la desirer ; si ce n'est que ie crusse estre plus à mon aise de me faire frotter à quelque valet, ou de me faire chatoüiller par ie ne sçay quelle femme, ou par quelque homme, qui ne vaudroit gueres mieux ? Pourquoi n'estimeray-ie pas Mutius bien plus heureux, qui tendit sa main au feu, comme s'il l'eust présentée à quelque Operateur pour la manier ? Il repara luy mesme sa faute ; & tout estropié qu'il estoit, il mit fin à la guerre, & avec vn morceau de main il remporta la victoire sur deux Roys.

EPISTRE LXVII.

ARGUMENT.

- I. Les hommes ont de grandes obligations à la Vieillesse.
- II. Que tous biens sont desirables, & que ceux qui ne semblent pas tels, ne laissent pas de l'estre.

Pour commencer par les discours ordinaires, le Printemps approche desia de l'Esté. Mais au lieu de s'échauffer, il se refroidit, & il n'y a point encore d'assurance, pource que bien souuent nous retombons en Hyuer quand nous en pensons estre échappés. Voulez-vous sçauoir comment il est encore incertain ? Je ne puis encore ny sortir de la chambre, ny demeurer sans feu ; Vous direz que c'est n'auoir ny chaud ny froid, ie l'aduouë, Lucilius, mon âge a assez de froideur sans en chercher ailleurs. A peine puis-je degeler au mois de Juillet. Aussi ie demeure la pluspart du temps sur les matelas. J'ay cette obligation à ma vieillesse, qu'elle me fait garder le lit. Et pourquoy ne luy en aurois-je pas ? elle m'empesche de faire ce que la Raison me deffend de vouloir ; mon plus grand entretien est avec mes liures. Si quelquefois ie reçois de vos lettres, ie me fay croire que ie suis avecque vous ; ie me transporte, tellement que ie pense plustost parler à vous que vous escrire. C'est pourquoy ie respondray sur la question que vous me faites, comme si vous estiez present, & nous l'examinerons vous & moy.

I. Vous me demandez si tout ce qui est bon, est desirable ; & vous dites que si c'est vne bonne chose que de ne s'é-

mouuoir ny de torture, ny de feu, ny de maladie, & de les endurer patiemment, il s'ensuit que la torture, le feu, & la maladie sont des choses desirables. A quoy toutesfois il n'y a point d'apparence; & l'on ne voit point que iamais homme ait fait d'offrandes aux Dieux, pour les remercier d'auoir bien eu les estriuieres, ny pour auoir esté bien trauaillé de la goutte, ou bien allongé à la torture. Distinguez ces choses, Lucilius, & vous connoistrez qu'en ce que vous trouuez si rude, il y a quelque chose à desirer. Je voudrois bien n'auoir point la torture; mais s'il faut que ie l'aye, ie souhaiterois la pouuoir souffrir en homme d'honneur & de courage. J'aigerois mieux la paix que la guerre, & neantmoins s'il faut que la guerre vienne, ie desireray de ne me desesperer point aux calamitez qu'elle apportera. Je ne suis pas si hors du sens, que ie demande d'estre malade; toutesfois s'il m'arriue de l'estre, ie desireray pouuoir souffrir avec resolution ce qu'il faudra que ie souffre. Ainsi les incommoditez ne sont point desirables, mais la Vertu, qui fait supporter les incommoditez. Il y en a des nostres qui tiennent que cette patience aux aduersitez, est vne chose qu'il ne faut ny trop fuyr, ny trop desirer; & qu'il n'y a point de raison de desirer vne chose qui ne soit purement bonne, tranquille & hors de tout ce qui nous peut brouiller l'esprit. De moy, ie ne suis pas de leur aduis. Pourquoi? premierement, pource qu'il n'est pas possible qu'une chose soit bonne & ne soit point desirable; & puis si la Vertu est desirable, il faut que tout Bien le soit, puis qu'il n'y a point de Bien où il n'y ait de la Vertu. Au partir de là, si vne patience magnanime aux aduersitez n'est point desirable, ie demande si la Magnanimité ne l'est point? Or est-il que c'est pour elle que nous mesprisons les dangers, & les appellons au combat. Sa plus belle partie & sa plus admirable est, que tant s'en faut qu'elle craigne les feux & les fers, que tout au contraire elle cherche l'occasion de s'éprouuer avec eux; & quelquesfois mesme au lieu de parer les coups, elle s'ouure l'estomach, & le dispose à les recevoir. S'il est vray que la Magnanimité soit desirable, il en faut auoier autant de la resolution à supporter ce qui nous fait mal, car c'est vne partie de la Magnanimité. Mais faites-en la distinction que ie vous ay ditte, & vous n'aurez plus rien qui vous abuse. Souffrir des tourmens n'est point chose

desirable ; mais c'est vne chose desirable de les souffrir courageusement. C'est le courage que ie desire , pource qu'en cela consiste la Vertu. Mais quoy qu'il en soit , où s'est-il iamais trouué personne qui ait fait de semblables souhaits ? Il est des vœux qui se font ouuertement , quand la chose qu'on demande est spécifiée ; il en est d'autres qui sont cachés parmy vne multitude de vœux particuliers , compris sous vn vœu general ; Comme ie me desire vne vie honneste , c'est vne chose qui consiste en plusieurs actions. Là dessous est le tonneau de Regulus , le poignard de Caton , le bannissement de Rutilius , & ce breuage empoisonné de Socrate , qui de la prison le fist monter au Ciel. Tellement que quand i'ay desiray vne vie honneste , i'ay par mesme moyen desiré le tonneau , le poignard , le bannissement , & le poison , parce que ce sont des choses sans lesquelles il est quelque fois impossible de viure honnestement.

*O mille fois heureux, vous à qui la Patrie
Au pied de ses remparts a veu perdre la vie.*

N'est-ce pas vne mesme chose de desirer cette mort à quelqu'un , & de confesser qu'il y a sujet de la desirer ? Decius se deuouia pour la Republique , & donnant des esperons à son cheual , il alla chercher la mort parmy les espèces des ennemis. Son fils par vne emulation genereuse de la Vertu paternelle , avec des paroles solemnellement conceuës , & desia comme hereditaires en sa Maison , en fist de mesme , ne se souciant d'autre chose que d'appaiser les Dieux par la Victime qu'il leur sacrifioit. Surquoy pensez-vous que furent fondées ces résolutions glorieuses de l'un & de l'autre , que sur l'opinion qu'ils auoient , que c'estoit vne chose desirable qu'une belle mort ? Il n'y a donc point de doute , que la plus belle & la meilleure chose du monde ne soit de mourir en quelque entreprise vertueuse , & par vn acte memorable consacrer son nom aux siècles à venir. Vous pensez , quand vn homme resiste courageusement à la douleur , qu'il ne se serue que d'une Vertu , parce que la Patience est celle qui paroist le plus en cette action ; vous vous trompez , elles y sont toutes. Quant à la Magnanimité , c'est vne chose certaine qu'elle y est , parce que la Patience , la Souffrance , & la Tolerance ne sont que ses branches. La Prudence y est , qui comme in-

tendante sur tout ce qui se delibere, conseille de se comporter genereusement en ce qu'il est impossible d'éviter. La Constance y est, qui tenant ferme contre toute violence, ne quitte jamais la place qu'elle a prise, & jamais ne démord ce qu'une fois elle a resolu. Toutes les autres Vertus y sont tout de mesme; c'est vne société qui ne se diuise point que la leur. Quand il se fait quelque chose de louable, il y en a bien vne qui principalement en prend la conduite, mais c'est par l'aduis de ses compagnes. Or depuis que toutes les Vertus approuuent vne chose, encore qu'il semble que ce ne soit l'ouvrage que d'une seule, indubitablement elle est desirable. Et quoy? Penseriez-vous que rien ne fut desirable que ce qui vient par le ministere des voluptez & du repos, & ce qui nous fait mettre les festons sur nostre porte? Il y a des voluptez melancholiques, & des vœux plus celebrables par adoration que par applaudissement. Ne pensez-vous pas que Regulus ne desirast d'estre bien-tost de retour au supplice, qui luy estoit reserué par les ennemis? Prenez l'ame de quelque grand personnage, & pour quelque temps laissez les opinions populaires; representez-vous la vertu telle que vous devez penser qu'elle est, belle, magnifique, & qui ne demande point que nous luy portions des œillets & des roses, mais que nous la seruions avec le sang & la sueur. Regardez M. Caton approchant ses mains pures de cette venerable poitrine, & agrandissant courageusement la playe que le coup n'auoit pas assez fait profonde. Que luy direz-vous? Que vous plaignez son malheur, ou que vous louez sa resolution. Il me souuient à ce propos de nostre Demetrius, qui dit qu'une vie hors de toute apprehension, & qui n'a jamais contesté contre la Fortune, est vne mer morte. Quand vn homme n'a rien qui l'excite, qui luy fasse noise, & qui luy donne sujet d'éprouer s'il a le courage en bonne assiette, mais qu'il croupit dans l'oisiuete d'un repos continuel, ce n'est pas tranquillité, c'est vne bonnace qui nous perdra. Attalus le Stoïque disoit ordinairement, Qu'il aimoit mieux que la Fortune l'employast au camp qu'à la chambre. Je suis tourmenté, mais ie ne dis mot; cela va bien. On me fait mourir, mais ie ne gemis point; cela va bien. Epicure diroit, cela m'est doux. Mais ie penserois parler indignement d'une chose si honneste & si graue de luy donner vn nom si delicat. Je suis

dans le feu, mais ie ne me rends point. Pourquoy ne fera-ce pas vne chose desirable, non que le feu me brusle, mais que le feu ne m'estonne point? La plus belle & la plus excellente chose du monde, c'est la Vertu; & iamais les choses ne peuvent estre que bonnes & desirables, quand elles se font par son commandement.

EPISTRE LXVIII.

ARGUMENT.

I. Il blasme la vie trop solitaire.

II. Quelles doivent estre les occupations de ceux qui se retirent du monde.

III. La Vieillesse est plus propre pour vacquer au bien de l'ame, que tout autre âge.

IE me range de vostre opinion, & suis d'aduis que vous vous cachiez en quelque retraite, & que vous cachiez vostre retraite mesme. Si les Stoïques ne vous en donnent le precepte, ils vous en montrent l'exemple, mais vous y trouuerez l'vn & l'autre. Je vous le feray voir quand il vous plaira. Nous ne voulons pas que ceux qui nous suivent, se meslent de toutes Republicques, ny continuellement, ny sans fin. Outre cela quand nous auons mis le Sage dans les affaires d'vne Republicque digne de luy, qui est le monde, en quelque part qu'il fasse sa retraite, il est tousiours en sa Republicque; & peut-estre qu'il sort d'vn petit coin, pour entrer en vn Palais; & que; porté dans le Ciel, il reconnoit combien il estoit bas, quand il montoit en ces chaires eminentes, que les grands du monde ont eleuées pour l'ostentation de leur vanité. Retenez bien ce que ie vous vay dire; Le Sage n'est point sans affaires, puis que le Ciel & la Terre sont deuant luy. Je reuiens à cette-heure à ce que i'auois commencé de vous conseiller, que la retraite que vous voulez faire, soit secrette. Ne publiez point que c'est pour Philosopher, trouuez luy quelqu'autre pretexte; dittes que vous vous trouuez mal, & que vous vous affoiblissez, ou que vous estes lassé de travailler.

I. C'est vne lasche ambition que de chercher de la gloire

à se reposer. Il y a des bestes qui de peur qu'on ne les trouve, brouillent leurs voyes à l'entour de leurs gistes. Il vous en faut faire de mesme, autrement vous ne manquerez pas d'estre suiuy. La plus-part des hommes ne se soucient pas d'entrer où ils voyent la porte ouuerte, & si elle est close, ils crochettent les ferrures pour y entrer. Il n'y a rien qui sollicite plus vn larron que ce qui est sous la clef. On ne fait iamais cas de ce qu'on n'enferme point. Ce qui est en prise, n'arreste iamais les curieux. Le monde est fait de la mesme sorte; il n'y a point d'homme si lourd, à qui ce qui est tenu secret, ne fasse ouurir les yeux. Vous ferez tres bien, si vous vous retirez, de ne publier point vostre retraite. C'est vne maniere de la publier, que de se cacher trop, & de ne se laisser voir à personne. L'vn s'est retiré à Tarente, l'autre s'est enfermé à Naples, & vn autre depuis long-temps n'a pas mis le pied hors de sa maison. C'est appeller le monde, que de faire parler de sa solitude.

II. Quand vous ferez vostre retraite, pensez à parler avec vous, & non à faire parler de vous. Mais que me diray-je? Ce que les hommes se disent les vns des autres si volontiers. Vous vous direz du mal de vous mesme. ConteZ vous vos veritez, & vous accoustumez à les ouïr. Si vous sentez quelque chose en vous, où plus qu'en nulle autre part vous reconnoissiez vostre infirmité, c'est de quoy vous ferez vostre principal entretien. Chacun sçait les indispositions de son corps, & l'un se fait vomir, pour se décharger l'estomach; l'autre se souuent, pour le fortifier; l'autre se desseche par astringence; l'autre se purge; l'autre, qui est goutteux, se garde du vin & du bain? Et quoy qu'il en arriue, nous ne nous soucions pas du reste, pourueu que nous remedions à ce qui nous presse le plus. Ainsi nous auons dans l'ame des parties interessées, qu'il est question de guerir. Que fais-je quand ie me repose? ie pansé mon vlcere. Si ie vous monstrois vn pied enflé, vne main liuide, ou les nerfs dessechez de quelque iambe raccourcie, vous ne trouueriez point mauvais que ie ne bougeasse d'vne place, & que ie donnasse ordre à ma guerison. I'ay vn mal plus grand que tout cela, mais ie ne puis vous le monstrier. L'abcez est interieur; ie ne veux point que vous me donniez de louange, & que vous me preschiez que ie suis vn grand homme, que i'ay tout

mesprisé, que parce que les folies de cette vie m'ont despleu, ie m'en suis voulu separer. Rien ne m'a despleu que moy-mesme. Vous n'avez que faire de venir à moy pour y profiter de quelque chose. Vous-vous trompez de penser que ie vous doiue donner du secours. Ce n'est pas vn Medecin qui se tient ceans, c'est vn malade. I'ayme bien mieux, quand vous partirez d'auecque moy, que vous disiez, i'estimois cet homme là bienheureux, ie le tenois pour habile homme, ie m'estois bien proposé de l'entendre, mais il m'a trompé; ie n'ay rien veu, ny rien ouïy qui m'ait contenté, ny qui m'ait fait enuie d'y retourner. Si vous vous en retournez auecque cette opinion de moy, si vous partez de cette façon, ie suis bien; i'ayme mieux que mon repos soit excusé, qu'enuié. Vous me direz sans doute, Et comment, Senecque, me recommandez-vous le repos? Vous tenez le langage d'un Epicurien. Ie vous recommande le repos, il est vray, mais c'est vn repos où i'entends que vous ayez des occupations plus belles & plus laborieuses, que celles que vous avez laissées. Estre tousiours à la porte de quelque grand, tenir vne liste des vieillards qui n'ont point d'enfans, auoir du credit à la cour, ce sont des choses sujettes à l'enuie, de peu de durée, & à quoy, sans mentir, vn homme d'honneur se fait tort de s'arrester. Celuy-cy a plus de reputation au Palais que ie n'ay; cét autre est mieux suiuy; ie ne puis auoir tant de train que l'un, ny tant de faueur que l'autre. Il ne m'importe que tout le monde me vainque, pourueu que ie vainque la Fortune. Pleust à Dieu que vous eussiez pris, il y a long-temps, le chemin que vous prenez à cette-heure! Mais c'est la coustume d'attendre à parler de la felicité de la vie, quand on est en la presence de la mort. Quoy qu'il en soit, contentons nous d'auoir esté si longs, & ne differons plus à l'aduenir. Puis que nous n'auons pas voulu croire la raison, de beaucoup de choses qu'elle nous disoit estre superflues & ridicules, croyons-en l'experience que le Temps nous a donnée.

III. Faisons comme ceux qui sont partistard, & qui veulent regagner le temps. Piquons; nous auons vn âge le plus propre du monde à cette estude. Il a ietté son écume, & laissé les vices qu'en la chaleur de nos premiers ans il estoit impossible de dompter. Il ne faut plus guere de choses pour les éteindre entierement. Mais quand feray-je mon profit d'une

chose que ie commence à apprendre, quand ie suis prest de mourir ; Si vous n'en tirez autre commodité vous en mourrez plus homme de bien. Mais cependant ne pensez pas qu'il y ait âge si propre à faire vne bonne conscience, que celuy qui par la cognoissance des affaires du monde, & par vne longue & frequente patience de beaucoup de choses, a perdu la fougue de ses passions, & s'est tout a fait disposé à la recherche de son salut. C'est le temps que nous auons, pour l'employer à l'acquisition d'un si grand bien. Quiconque se fait sage en vieillesse, il en a l'obligation à ses années.

EPISTRE LXIX.

ARGUMENT.

I. Les voyages font perdre le fruit de la vie contemplative, & replongent l'Ame dans le Vice.

II. Le Sage songe continuellement à la mort.

IE n'approue pas que vous changiez souuent de lieu ; & que tantost vous soyez en l'un, tantost en l'autre, sans faire autre chose que d'estre tousiours en chemin. Premièrement, parce que tous ces voyages tesmoignent vn esprit mal arresté. Vous ne pouuez bien establir vostre repos, si vous regardez tousiours après les nouveutez, & ne faites autre mestier que de courir. Ayez le corps ferme, si vous voulez que l'esprit le soit. Après cette raison, il y en a vne autre. C'est que les remedes, s'ils ne sont continuez, ne peuuent profiter. Le repos & l'oubly de la vie passée, ne veulent point d'interruption. Donnez loisir à vos yeux d'apprendre à se passer des choses qu'autresfois ils ont tant pris de plaisir à regarder. Accoustumez-vos oreilles à de meilleures paroles que celles qu'elles ont ouïes par le passé. Vous ne scauriez sortir, que vous ne rencontriez quelque chose qui rallumera vos cupiditez. Comme pour oublier vne maistresse à bon escient, il se faut garder de rien voir qui nous en fasse ressouvenir, parce qu'il n'est point de playes qui se cicatrisent si tard, ny qui plustost se remettent à saigner que celles de l'amour. Ainsi pour ne retomber iamais dans le desir des choses

ses

ses qui vous ont passionné, ne rendez plus à vos yeux ny à vos oreilles les objets que vous leur auez ostez. L'affection est prompte à se rebeller. De quelque costé qu'elle se tourne, si elle se veut occuper, elle trouuera qui luy donnera de la besongne, & des gages. Il n'est rien de si mauuais qui n'ait sa recompense. L'Auarice promet de l'argent; la Luxure, beaucoup de plaisirs, & de beaucoup de sortes; L'Ambition, des estats, du credit, de la grandeur, & tout ce qui en dépend. Enfin les vices ne se font point seruir sans payer; mais auprès de la Vertu, chacun vit à ses despens, & sur sa botte. Quand nous donnerions tout vn siecle à dompter les vices, la licence qu'ils ont prise de longue-main; les a tellement enfléz, que ie ne sçay si nous en pourrions venir à bout. Je vous laisse à penser ce que nous pourrions faire en vn temps si court comme celuy de nostre vie, & encore le coupant en tant de morceaux, comme nous faisons. Veillons continuellement en vne chose, & y tenons tousiours l'esprit bandé; tout ce que nous pourrions faire, ce sera de la mettre à quelque degré près de sa perfection.

II. Si vous me croyez, n'ayez autre méditation, ny autre exercice que de vous préparer non seulement à recevoir la mort, mais à l'envoyer querir, si l'occasion se presente que vous en ayez besoin. Autant vaut-il aller vers elle, que d'attendre qu'elle vienne vers nous. Tout reuient à vn; c'est vne parole tres-mal dite, & vrayement digne de la bouche des ignorans, où elle est ordinairement, Qu'vn homme est bien heureux de mourir de sa belle mort. Puis vous pouuez penser encore que vous ne pouuez mourir que vostre iour ne soit venu. Quand vous mourez, vous auez eu le temps que vous deuiez auoir. Vous ne laissez rien du vostre, ce qui demeure est pour les autres.

EPISTRE LXX.

ARGUMENT.

I. La vie passe sans qu'on s'en apperçoive.

II. Qu'on doit quelquefois desirer la mort, & ne la fuir jamais; il n'importe pas de mourir tost ou tard, mais de bien ou mal mourir.

III. Qu'il ne faut point conseruer la vie par une action lasche.

IV. Si on doit attendre ou preuenir la mort.

V. D'où vient l'apprehension de la mort.

VI. Que les meditations de tous les accidents humains, hors-mis de la mort, peuuent estre superflues.

VII. Que des gens de basse condition ont mesprisé la mort, aussi bien que Caton, & que les autres grands personnages.

I. JE suis allé visiter vos Pompées, qu'il y auoit long-temps que ie n'auois veus. Ils m'ont tellement representé mes ieunes ans, qu'il m'estoit aduis que i'en venois de partir, & que i'y deuois encore faire ce qu'autresfois i'y auois fait. Nous laissons la vie derriere nous, & comme à ceux qui sont en la mer,

Les villes & les champs de leurs yeux se reculent.

Ainsi dans la rapidité des années nous perdons premierement nostre Enfance, puis l'Adolescence, puis ce qui est entre le ieune homme & le vieil aux confins des deux âges, puis ce qu'il y a de meilleures années en la vieillesse mesme. Enfin l'on commence à descouuir la fin generale de tous les hommes.

II. Pensons-nous que ce soit vn escueil, sots & mal-aiuisez que nous sommes? C'est vn port que nous deuoins quelquefois desirer, & iamais fuir. Celuy qui dés ses premiers ans y est arriué, n'a non plus de sujet de se plaindre, que celuy qui auroit bien-tost fait vn voyage, qu'il pensoit deuoir estre bien long. Car aux nauigations (comme vous sçauetz) quelquefois faute de vent nous sommes si long-temps à branler sur l'eau, que la bonasse nous importune; & quelques fois aussi nous en auons vn si fauorable que nous

sommes tout esbahis que nous voyons la terre, & qu'il faut descendre du vaisseau. Pensez qu'il en est de mesme en la vie. Quelquesfois ceux-là mesmes qui n'ont point de haste, se trouuent en vn moment portez où ils doiuent aller; & quelquesfois ils sont menez si bellement, que le chagrin les desseiche, & que bien souuent en cette longueur il arriue des occasions pour lesquelles ils feroient bien-aises de ne viure point. Car le viure de foy n'est pas desirable, mais le bien viure. C'est pourquoy le Sage ne vit iamais qu'autant qu'il doit, & non pas autant qu'il peut. Il regarde le lieu où il doit viure, & en quelle compagnie, comment, & ce qu'il doit faire. Il pense tousiours quelle sera sa vie, non pas combien elle sera longue. S'il se void pressé d'incommoditez, & de trauerfes qui luy empeschent le repos, il s'ouure la porte luy-mesme, & n'attend pas tousiours à le faire, qu'il se voye à l'extremité; mais aussi-tost qu'il commence à se deffier de la Fortune, il prend garde à ses affaires, & considere si ce n'est point là qu'il faut tirer l'anchre. Ce luy est tout vn qu'il se donne luy-mesme la mort, ou qu'il la recoiue, qu'elle vienne tard, ou de bonne heure. Il sçait bien qu'il ne sçauroit beaucoup perdre d'vne chose qui ne vient que goutte à goutte. L'importance n'est pas de mourir tost, ou mourir tard, mais de mourir bien, ou de mourir mal. Qui meurt bien, se met hors du danger de viure mal. C'est pourquoy ie trouue que ce Rhodien parla plus en femme qu'en homme, qui ayant esté mis en vne cage par vn Tyran, qui le faisoit nourrir là dedans en beste sauuage, comme quelqu'un de ses amis luy conseilloit de se laisser mourir de faim, luy respondit, que tant qu'un homme viuoit, il ne deuoit iamais desesperer de rien.

III. Quand cela seroit vray, si est-ce qu'on me pourroit bien mettre la vie à si haut prix, que ie n'en voudrois point. Il y a des choses bien precieuses, que quand ie serois assureé de les auoir en faisant vne si vilaine confession de ma lascheté, j'aimerois mieux ne les auoir pas. Pourquoy considereray-ie plustost, que sur celuy qui vit, la Fortune peut toutes choses, que ie ne considereray que sur celuy qui sçait mourir, la Fortune ne peut rien? Mais quelques fois, encore que ie me voye la mort toute assuree, & que ie sois sur le poinct de receuoir le supplice qui m'est destiné, ie ne presteray point

la main à ma punition; c'est vne folie de mourir, de peur de la mort. Voicy venir celuy qui vous doit tuer, ayez patience; pourquoy le preueniez-vous, & pourquoy vous faites vous procureur de la cruauté d'autrui? Est-ce que vous portez enuie à vostre bourreau, ou que vous luy voulez espargner sa peine? Socrate pouuoit bien preuenir la ciguë par l'abstinence; & cependant il fust trente jours prisonnier, attendant la mort d'une heure à l'autre, non pas en cette intention, que tout estoit possible, & qu'en vn si long espace de temps, il y auoit place pour beaucoup d'esperances, mais pour se conformer aux lieux, & ne retrancher rien à ses amis, du peu de temps qu'ils auoient à le posseder.

IV. Quelle contrariété d'opinions est-ce de mespriser la mort, & auoir peur de la prison? Scribonia, femme d'honneur, fust tante de Drusus Libo, ieune homme, d'aussi petit iugement, que de grande Maison, qui se promettoit plus qu'il n'estoit permis d'esperer en son siecle, & plus qu'en quelque siecle que ce fust, vn si mal-habile homme que luy, ne pouuoit iamais auoir. Comme il eust esté rapporté du Senat dans vne litiere, tout mal-fait, & mal-accompagné, (parce que tous ses plus proches le tenans, non plus criminel, mais desia mort, l'auoient mal-heureusement abandonné) il commença de prendre aduis s'il deuoit attendre la mort ou se la donner. Sur quoy Scribonia luy ayant demandé quel plaisir il auroit à faire la besongne d'une autre, il la crut; il se fit mourir, & fit bien; Car ayant à mourir au bout de trois ou de quatre iours, à l'appetit de son ennemy, c'estoit bien faire sa besongne que de viure pour attendre sa commodité. Ce n'est donc pas chose qui se puisse vniuersellement decider, si me voyant menacé de la mort par quelque violence extérieure, ie la dois attendre ou preuenir. Il y a beaucoup de raisons de part & d'autre. Si de deux morts qui s'offrent, l'une est douce & l'autre cruelle, pourquoy ne ietteray-ie pas la main sur celle qui aura moins d'incommodité? Comme pour m'embarquer ie choisiray le nauire où ie me dois mettre, & pour me loger ie prendray plustost vne maison que l'autre, i'en feray de mesme de la mort. Ayant à quitter le monde, ie prendray le chemin qui me semblera le plus beau pour en sortir. Et puis, comme la plus longue vie n'est pas tousiours la meilleure, ainsi la mort la plus longue est tousiours

la pire. Il n'y a chose où l'esprit doiue plustost suiure sa fantaisie qu'en la mort. Qu'il sorte du costé que son humeur le pousse; soit que le fer soit plus selon son goust, soit qu'une corde luy plaise dauantage, ou qu'il aime mieux quelque breuuage qui luy bouche les veines; laissons-le faire. Qu'il rompe les liens de sa seruitude, de la façon que bon luy semblera. En la vie il faut tascher de contenter tout le monde; mais en la mort, nous n'auons à contenter que nous. La meilleure mort est celle qui nous est plus agreable. Ne vous imaginez point que quelqu'un dira que vous auez eu faute de cœur; vn autre, qu'il y a eu de la temerité en vostre fait; & vn autre encore, qu'il y auoit bien quelque maniere de mort plus genereuse & plus braue que celle que vous auez choisie. Mais pensez plustost que vous estes sur vne deliberation, que quand vous l'aurez executée, vous n'auez plus que faire de ce qu'on dira de vous? Et ne vous souciez d'autre chose que de vous oster à la Fortune le plustost que vous pourrez; autrement vous trouuez toujours quelqu'un qui n'approuuera pas vostre resolution. Il y en aura mesme entre ceux qui font profession d'estre Philosophes, qui vous diront, Qu'il ne faut iamais faire de violence contre sa vie; Que c'est impieté d'estre meurtrier de soy-mesme, & qu'il faut attendre le terme que la Nature nous a limité. Ceux qui tiennent ce langage, rendent la liberté prisonniere, & ne s'en aperçoient pas. La Prudence eternelle n'a rien fait plus à nostre aduantage, que ce que n'ayant qu'une porte pour venir au monde, nous en auons vne infinité pour en sortir. A quel propos me reserueray-je aux rigueurs d'une maladie, qui n'a point d'esperance, ou à toutes les vergongnes que me voudra faire vn insolent & cruel ennemy, si parmy les tourments mesmes, j'ay moyen de m'ouuir le passage, & de me faire faire place, s'il se presente quelque chose deuant moy pour m'empescher? La seule chose en quoy nous ne pouons nous plaindre de la vie, c'est qu'elle ne tient personne. La condition des hommes est bonne en ce que iamais personne n'est miserable que par sa faute. Prenez-vous plaisir de viure? viuez. Vous en faschez-vous? Il vous est libre de vous en retourner d'où vous estes venu. Vous vous estes si souuent fait ouuir la veine, pour vous allegger d'une douleur de teste, ou pour vous décharger de quelque abondance d'humeurs.

Ne pensez pas qu'il vous faille faire quelque grande playe qui vous déchire tout ce que vous avez dans le corps. La pointe d'un canivet vous fera l'ouverture d'une liberté perpetuelle, & par vne piqueure vous vous mettrez hors d' apprehension à tout iamais.

V. A quoy tient-il donc que nous y allons si lentement? C'est que iamais nous ne nous ramenteuons que nous ne sommes icy que pour vn temps, & que quelque iour il nous fera force d'en déloger. Nous sommes comme ces vieux locataires, que la longueur du temps a tellement accoquinez en vne maison, que quelques incommoditez qu'ils y reçoivent, il leur est impossible d'en vouloir partir. Voulez-vous estre maistre de vostre corps? Demeurez-y comme tousiours prests à le quitter. Proposez-vous que c'est vne compagnie où vous ne deuez pas tousiours estre? Et vous la laisserez avecque moins de regret, quand il vous en faudra separer. Mais comment nous resoudrons nous à finir nostre vie, nous qui ne faisons tous les iours autre chose qu'estendre nos concupiscences.

VI. Certainement il n'y a point de meditation qui nous soit si necessaire; car toutes les autres peuuent estre superflues. Je me seray preparé contre la paureté, & peut-estre que ie seray riche, tant que ie viuray. Je me seray pourueu d'armes contre les douleurs, & vne santé continuelle m'ostera les occasions de m'en seruir. Je me seray fortifié de resolutions, encore que la fortune me fist perdre ma femme, mes enfans, ou mes amis, & ils viuront tous plus que moy. La mort est le seul ennemy contre lequel ie ne puis faillir de me preparer, parce qu'indubitablement il me faudra venir aux mains avec elle.

VII. Il ne faut pas s'imaginer qu'il n'y ait que les grands personnages qui ayent assez de force pour rompre les fers qui nous tiennent en cette captiuité du corps. Caton fut braue certainement, de prendre son ame avec la main, & de la mettre dehors, quand il vid qu'elle ne sortoit pas assez-tost par l'ouverture que l'espée auoit faite. Mais ce ne sont pas des coups qui appartiennent à luy seul; en la lie mesme des hommes, il s'en est trouué qui d'une secousse magnanime & vigoureuse, se sont arrachez aux outrages de la Fortune, & n'ayans pû ny mourir à leur fantaisie, ny faire election des

instrumens pour se tuer, ont pris ce qui leur est venu le premier à la main, & ont rendu mortelles des choses qui n'estoient pas seulement nuisibles de leur naturel. Dernièrement dans les spectacles, où des condamnez combattoient contre des bestes, vn Alemand qu'on preparoit pour celuy du matin, feignoit de vouloir aller faire ses necessitez, parce qu'il ne se pouuoit autrement deffaire de ses gardes. Il y a ordinairement vne esponge aux priuez, pour le seruice de ceux qui en ont affaire; il la prit avec le morceau de bois où elle est attachée, & se la fourra toute dans la gorge; si bien que par l'empeschement de sa respiration il se fit sur l'heure mesme rendre l'esprit. Ce fut sans mentir faire vne vergongne à la mort. Je sçay bien que vous me direz, que le parfum n'en estoit gueres bon. Mais comment vn homme pourra-il mieux montrer la faute de son iugement, que de faire le dégousté quand il est question de mourir? Il faut aduoüer que cet homme, qui auoit le courage grand, meritoit bien qu'on luy remist l'élection de la mort en sa liberté. Combien pensez-vous qu'il se fust brauement seruy d'une espée, & combien courageusement il se fust jetté dans la mer, où precipité d'un rocher en bas, s'il en eust eu le moyen? Quoy que depourueu de toutes choses, il trouua de quoy se bien faire, & nous apprit que pour mourir il ne faut autre chose que le vouloir. Que chacun iuge de cette action ce que bon luy semblera; mais pour moy, ie tiendray tousiours cette maxime, Que la mort n'a point de vilainie si puante qui ne me sente mieux que tout le musque & tout l'ambre-gris que la seruitude sçauroit auoir. Puis que i'ay commencé par les exemples de gens de basse qualité, i'y continueray, pour obliger ceux de qui la condition est meilleure, à se demander quelque chose dauantage, quand ils verront qu'une chose qu'on estime si terrible, est mesprisée par les hommes du monde qui sont les plus mesprisez. C'est vne opinion dont nous sommes abreueuz de longue main, que les Catons, les Scipions, & leurs semblables, que nous admirons, sont au delà de nostre imitation. Mais ie vous veux montrer que parmy ces maraux destinez au combat des bestes, il ne se trouuera pas moins d'exemples de cette vertu, que parmy ces Capitaines qui ont eu les premieres charges aux guerres ciuiles. Il n'y a pas long-temps qu'un belistre qu'on enuoyoit

dans vne charrete avec des gardes, pour le spectacle du ma-
 tin, feignant d'auoir sommeil & de chercher vn lieu pour se
 reposer la teste, trouua moyen de se la passer entre deux rais,
 & s'y tint ferme, iusques à ce que la rouë qui tournoit, luy
 eust tords & rompu le col. Il échappa du supplice par la char-
 rete mesme qui l'y portoit. Quand vn homme a volonté de
 sortir, il n'est rien d'assez fort pour l'en empescher. La Na-
 ture ne nous garde point sous la clef. Ceux que la necessité
 de sortir du monde, laisse en liberté de choisir la porte, peu-
 uent prendre celle qu'il leur plaira. L'election ne peut estre
 qu'en la multitude; mais quand les occasions sont difficiles,
 il faut prendre la premiere venue pour la meilleure. Quand
 ce seroit vne chose de quoy iamais on n'auroit ouy parler,
 l'esprit ne manquera pas à qui aura assez de courage. Vous
 voyez que ces chetifs esclaves mesmes s'éuertuent quand la
 douleur les a piquez, & que ceux qui les gardent, ne sçau-
 roient estre si fins qu'ils ne trouuent moyen de les tromper.
 Celuy-là sans doute est grand non seulement qui s'est com-
 mandé de mourir, mais qui en a trouué le moyen. Puis
 que ie vous ay promis de vous amener beaucoup de sembla-
 bles exemples, ie vous en va dire encore vn. La seconde
 journée du combat naual, vn Barbare à qui on auoit baillé
 vne demy-pique, pour se battre contre vn autre, se la mit
 au trauers de la gorge. Et de fait, n'eust-il pas esté bien las-
 che de se reseruer à des tourmens suiuis de la risée de tout
 vn peuple, puis qu'il auoit moyen de s'en garentir, &
 bien mal-aisé d'attendre la mort, puis qu'il auoit des
 armes en la main? Ce spectacle fut d'autant plus grand,
 qu'il est plus honneste aux hommes d'apprendre à mourir,
 qu'à tuer. Pourquoi donc les gens d'honneur, fortifiez par
 la meditation, & par le discours de la Raison contre les cho-
 ses casuelles ne feroient ils pas ce que font les hommes per-
 dus & criminels? C'est par la Raison que nous sçauons que
 par quelque chemin different que la mort vienne, elle ne
 vient iamais que par vn effort, & qu'il n'importe où com-
 mence vne chose qui doit venir infailliblement. La mesme
 Raison nous exhorte, que s'il se peut faire, nous mourions
 sans douleur. Sinon, que nous fassions comme nous pour-
 rons, & prenions la premiere chose que nous trouuerons
 pour nous dégager. La violence qu'on fait pour viure, est
 vne

vne chose mal honneste; mais quand il est question de mourir, on ne scauroit faire vne chose plus belle, ny plus glorieuse que d'en vser.

EPISTRE LXXI.

ARGUMENT.

- I. Pour prendre un bon conseil, il faut auoir un but, qui doit estre le souverain Bien.
- II. Il n'y a point d'autre Bien que ce qui est honneste.
- III. La Sageſſe nous apprend à distinguer le bien d'avec le mal.
- IV. Que le Sage doit tenir pour indifferentes les bonnes & les mauvaises fortunes.
- V. Qu'on ne doit point resister à la mort.
- VI. La Philosophie nous monstre le chemin de l'Honneur & de la Vertu.
- VII. Qu'on trouue la Felicité aussi bien dans les aduersitez, que dans les prosperitez.
- VIII. Description d'un homme sage.
- IX. Definition de la Vertu.

Vous ne cessez de me faire des consultations, & ne prenez pas garde qu'il y a bien du chemin entre vous & moy. Ce qui est le meilleur en vn Conseil, c'est qu'il soit donné quand il est temps. C'est pourquoy ie ne doute point que bien souuent quand vous receuez mes aduis, vous ne fissiez mieux de vous conduire tout au contraire de ce que ie vous escris; car on accommode le Conseil à la disposition des affaires. Or elles changent d'vne heure à l'autre, & courent plustost qu'elles ne vont. Il faut donc prendre conseil de iour en iour; Encore ay-ie opinion qu'il seroit trop tard, & qu'il seroit meilleur d'estre pris sur le poinct mesme de l'execution.

I. Or ie m'en va vous apprendre le moyen de le trouuer. Quand vous voudrez scauoir ce que vous deuez ou fuyr, ou desirer, iettez aussi-tost les yeux sur le souverain Bien, & vous souuenez quelle profession de vie vous vous proposez de faire; car c'est à cette regle que se doiuent conformer toutes vos actions. Il n'est pas possible de bien ranger les parties, si nous

ne sommes assurez de la forme du tout. Quoy que vous ayez les couleurs broyées, vous ne sçauriez rien peindre, que premierement vous ne sçachiez ce que vous voulez représenter. La principale faute que nous faisons, c'est que nous deliberons de la vie par les pieces, & iamais en gros. La premiere chose que doit faire vn homme qui veut tirer vne fleche, c'est de sçavoir ce qu'il veut frapper. Nos Conseils n'ont point de certitude, parce qu'ils n'ont point de but. Vn marinier qui ne sçait où il veut prendre terre, ne sçaura quel vent il doit desirer. Parce que nos actions sont toutes fortuites, c'est force que la Fortune y ait beaucoup de pouuoir. Il y en a qui sçauent des choses qu'ils ne pensent pas sçauoir, comme quelquesfois il nous arriue de demander ceux qui sont aupres de nous; ainsi le plus souuent en faisons-nous de ce qui est le souuerain Bien. Il est aupres de nous, & nous l'allons chercher bien loin. Je ne vous amuseray point de beaucoup de paroles pour vous faire entendre ce que c'est; ie ne vous broüilleray point l'esprit d'vne diuersité d'objets, mais ie vous mettray le doigt dessus.

II. Que me seruiroit de vous aller chercher tant de diuisions & de subdiuisions, puis que tout d'vn coup ie vous puis dire, Le souuerain Bien est ce qui est honneste, & ce que vous admirez dauantage, il n'y a point d'autre bien que ce qui est honneste; tous les autres ne sont ny vrais ny legitimes. Si vne fois vous vous imprimez cette opinion & deuez amoureux de la Vertu (car de l'aymer simplement ce n'est pas assez) elle ne s'approchera de rien de si triste & de si miserable, quelque opinion que les autres en ayent, qu'elle ne vous y fasse trouuer du repos & du plaisir. Les tourmens mesmes, si vous vous y troublez moins que celuy qui vous les fait souffrir, & les maladies, si vous ne murmurez point, & ne perdez point courage, vous seront des exercices qui vous donneront du contentement. Toutes ces choses qui sont ameres au goust des autres, vous seront douces, si vous les rehaussez au dessus d'elles. Vous tenez pour vne proposition indubitable, Que ce qui n'est pas bien, ne peut estre honneste, & qu'à lors toutes sortes d'incommoditez se peuent iustement dire bonnes, quand elles sont deuenues honnestes par la presence de la Vertu. Je sçay bien qu'il est aduis à beaucoup que ce sont des Chimeres, & des choses qui passent

la condition des hommes, que ce que nous promettons. Pour moy ie ne m'en estonne point, parce qu'ils ne iettent les yeux que sur le corps; mais qu'ils se retournent vers l'ame, & ils parleront d'un homme comme d'un Dieu. Retirez-vous donc, Lucilius, & me laissez toute cette race de Philosophes pedants, qui d'une chose si haute & si magnifique, nous ramencent aux syllabes, & repaissent les esprits de certaines subtilitez qui ne font que les affoiblir. Taschez de ressembler à ceux qui les premiers ont inuenté la Philosophie, & non à ceux qui l'enseignent de si mauuaise grace, qu'ils font penser que c'est vne chose qui donne bien de la peine, auant qu'on la sçache, & peu de fruit quand on la sçait. Si vous auez enuie de faire quelque chose pour moy, rangez-vous à ces premiers maistres. Socrate, de qui toute la Philosophie est d'apprendre à bien viure, dit, Que la plus grande sagesse que puis auoir vn homme, c'est de sçauoir faire distinction du bien & du mal. Voulez-vous estre heureux, dit-il, ne vous faschez donc point qu'on vous estime fol. Si quelqu'un vous veut dire des iniures, qu'il vous en die; s'il vous veut faire des outrages, qu'il vous en fasse; quoy qui vous arriue, vous ne souffrirez rien, pourueu que la Vertu soit avecque vous. Voulez-vous estre heureux? Voulez-vous à bon escient deuenir homme de bien? Endurez qu'on vous mesprise. C'est vne patience dont personne n'est capable, s'il n'a cette opinion, Que tous biens sont égaux, pource que rien ne peut estre Bon qui ne soit Honneste, & que ce qui est Honneste en quelque sujet qu'il soit, n'est iamais susceptible d'inegalité.

IV. Et quoy donc? il n'importe si Caton est Preteur, ou s'il ne l'est pas; s'il gagne la bataille de Pharsalle, ou s'il la perd. Ce bien, de demeurer inuincible en vn party vaincu, est aussi grand que le bien de reuenir Victorieux à Rome. La Vertu qui domte la mauuaise Fortune, est celle là mesme qui regle la bonne. Or la Vertu ne se peut faire ny plus grande ny plus petite; elle est tousiours d'une taille. Mais Pompée perdra son armée & sera mis en déroute. Tous ces Grands, de l'assistance desquels il se seruoit, pour vn tesmoignage que sa cause estoit la cause de la Republique; Ce Senat mesme portant les armes, duquel il faisoit son avant-garde, seront tous defaits en ce combat; & la ruyne d'un si grand Empire

enuoyera ses eclats en tous les quartiers du monde; vne partie en Egypte, l'autre en Afrique, & l'autre en Espagne; Et la pauvre Republique, de peur de n'estre pas assez long-temps miserable, ne pourra pas tomber vne seule fois. Je veux que tout cela soit; ie veux que Iuba se perde en son propre Royau-me, & que ny la connoissance du pays, ny la valeur de ses sujets opiniastrez à mourir pour le seruice de leur Roy, ne l'en puisse garentir; Je veux que la foy mesme de ceux d'Vtique cede à la continuation des mauuais succez, & qu'en Afrique Scipion soit abandonné de la bonne Fortune que ceux de sa Maison y auoient tousiours eüe auparauant. Il y a long-temps que Caton a donné ordre à sa seureté; neantmoins il a esté vaincu. C'est vn rebut qu'il faut compter parmy les autres. Il ne se desespere non plus pour n'auoir pas eu la Victoire, que pour n'auoir pas esté Preteur. Le iour qu'on luy refusa la Preture, il ne fit que iouïr; la nuit qu'il deuoit mourir, il ne fit que lire. Il mit la vie & la Preture en vn mesme rang. Il s'estoit par vne meditation continuelle graué cette maxime en l'ame, Qu'il falloit souffrir tout ce qui pourroit arriuer. Pourquoy se fut il troublé de la mutation de la Republique, luy qui sçauoit qu'il n'y a rien au monde, non pas la terre, non pas le Ciel, non pas cette contexture vniuerselle, quoy que Dieu mesme la conduise, qui ne soit sujet à reuolution. Les choses ne seront pas eternellement en l'ordre où elles sont à cette heure. Quelque iour viendra, qui leur fera prendre vn autre chemin. Comme elles ont leur commencement & leur progresz, elles ont aussi leur fin. Tout ce que nous voyons se promener sur nos testes, & ce que nous foulons sous nos pieds, se diminue chaque iour de quelque chose, & à la fin doit cesser entierement. Il n'y a rien qui n'ait sa vieillesse. La Nature enuoye tout en vn mesme lieu, quoy que ce soit par interualles inégaux. Ce qui est, ne sera plus & ne perira pas pourtant, mais se resoudra. Cette resolution nous semble vne mort, parce que nous ne regardons qu'aux choses qui sont prés de nous, & que l'esprit offusqué des nuages du corps, & engagé en sa seruitude, ne peut pas donner iusques à celles qui sont plus éloignées. S'il le pouuoit faire, & se promettre que comme la mort a sa vicissitude apres la vie, la vie aura sa vicissitude apres la mort, & qu'alternatiuement les choses ne cesseront iamais d'estre

faites, deffaites, & refaites par l'eternelle bonté de Dieu, qui veut donner cette occupation à sa prouidence, il porteroit sa fin & celle des siens avec plus de patience qu'il ne fait. C'est pourquoy, quand Caton aura couru de l'esprit les siecles passez & les futurs, il dira, Que toute la race des hommes, nez & à naistre, est condamnée à la mort; Que toutes ces grandes villes, à qui la Fortune a donné quelque part de la seigneurie du monde, ou qui dans les autres Monarchies ont la principale reputation, seront vn iour en si pitoyable estat qu'on en demandera des nouuelles, & n'auront plus de nom que dans les Histoires. Les vnes prendront fin par la guerre, les autres par vne longue paix, qui se changera doucement en faincantise, & les autres par la superfluité des despenses, qui est la ruyne la plus certaine que les grands Estats puissent auoir. Toutes ces campagnes fertiles seront couuertes de quelque inondation subite de la mer, & seront mer elles-mesmes, ou bien quelque spacieuse cauerne, qui est peut-estre sous elles, se venant à lascher, les engloutira. Quelle raison ay-ie donc de me plaindre, & faire le mal-content, si de quelque espace de iours ie precede vn Destin où sera compris tout l'Vniuers?

V. Vn bel esprit ne doit ny contester contre Dieu, ny se vouloir excepter d'une loy generale, où il s'en va receuoir vne meilleure vie, & en quelque lieu plus clair & plus tranquille, iouyr de la compagnie des choses diuines, ou pour le moins, sans auoir iamais aucun mal, il retournera se rassembler à sa Nature, & à ce tout duquel autresfois il estoit venu. Caton ne iuge donc point que l'honneste vie soit vn plus grand bien que l'honneste mort, parce que la Vertu n'est point vne matiere qui s'allonge, ou qui s'elargisse. Soerate disoit, que la Vertu & la Verité sont vne mesme chose. Comme la Verité ne croist point, aussi ne fait la Vertu. Elle est en sa plenitude, il n'y a rien de vuide. Vous n'avez donc pas dequoy vous ébahir, quand ie vous dy que tous biens sont égaux, & qu'aussi grands sont ceux qu'avec election on peut receuoir, que ceux qu'un accident inopiné fait suruenir. Car si vne fois vous vous laschez à cette opinion d'inégalité, apres que vous aurez mis la souffrance courageuse & magnanime entre les moindres biens, vous la mettrez à la fin entre les maux. Soerate en prison vous semblera mi-

ferable ; & miserable Caton , qui remet ses mains à sa playe plus courageusement la seconde fois que la premiere ; Et plus miserable que tous les autres Regulus , si cruellement traité pour auoir estimé sa parole plus que sa vie , & n'auoir pas voulu se permettre de mentir , mesme à ses ennemis. Et toutesfois c'est vn langage que le plus hardy de tous ces delicats n'a iamais osé tenir. Car comme ils n'auoient pas qu'il soit heureux , aussi disent-ils qu'il n'est pas mal-heureux. Les Academiques tiennent, Que certainement vn homme resolu parmy les douleurs est heureux , non pas toutesfois parfaitement , ny pleinement ; mais c'est vne opinion qu'il leur est impossible de soustenir. Qui est heureux , est au comble du bien ; qui est au comble du bien , n'a point d'autre bien au dessus de luy. La Vertu ne souffre point de diminution ; le vertueux aura le corps en pieces où elle est , qu'il ne laissera pas d'estre bien sain & bien entier. Quand ie parle de la Vertu , j'entends vne Vertu pleine de vigueur & de courage , qui s'anime , & qui s'excite par toutes les choses qui l'attaquent. Ne voyez-vous pas les jeunes gens , de qui l'inclination est genereuse , & que le desir de paroistre a poussez à quelque entreprise , s'exposer librement aux perils , & ne trouuer point de mauuais chemins , quand il faut aller chercher de la reputation.

VI. La Philosophie vous inspirera la mesme assurance , & vous donnera le mesme mespris de tout ce qui vous pourra arriuer. Ce fera d'elle que vous receurez cette impression veritable, Qu'il n'y a point d'autre bien au monde , que l'Honneur, Que ce n'est pas vne corde qui se puisse lascher & roidir comme l'on veut , mais vne reigle qui ne scauroit estre si peu courbée , que tout n'aille de trauers. C'est à la Vertu de iuger , & non d'estre iugée. Il n'y a moyen de la faire plus droite qu'elle est , il s'ensuit aussi qu'en tout ce qui sera dressé sur elle , il ne peut y auoir rien qui soit plus ou moins droit l'vn que l'autre ; Car estant force qu'ils se rapportent à leur regle , la raison veut aussi qu'ils se trouuent conformes entr'eux.

VII. Et quoy donc ? Estre en vn festin parmy les delices , ou à la torture parmy les douleurs , est-ce vne mesme chose ? Pourquoi non ? Ie vous estonneray bien dauantage quand ie vous diray qu'il fait bon estre à la torture , &

mauvais d'estre en vn festin. Mais c'est lors que dans la torture on fait ce qui s'y doit faire, & qu'on ne se comporte pas dans vn festin comme l'on doit. Ce n'est pas la matiere qui fait les choses bonnes ou mauvaises, c'est la Vertu, en quelque part qu'elle paroisse. Toutes choses n'ont qu'une mesure & qu'un prix. Je sçay bien que quelqu'un de ceux qui mesurent les autres à leur aune, me sautoit volontiers au visage, parce que ie dis qu'aussi heureux est celuy qui a des aduersitez, & les supporte, que celuy qui parmy les prosperitez, se conduit avec discretion; Et aussi heureux celuy qui triomphe, & celuy qui vaincu de Fortune, mais immuable de courage, est porté deuant le chariot du Victorieux; parce qu'ils tiennent que tout ce qu'ils ne peuvent faire, est impossible, & iugent de la force des autres par leur imbecillité. Pourquoi trouuez-vous estrange ce que ie dis? qu'estre lié, blessé, tué, bruslé, soient de bonnes choses? Elles sont quelquesfois plaisantes. La modestie est vne gesne au voluptueux, & le traual vn supplice au faincant. Le delicat a pitié d'un actif, & l'ignorant de celuy qui estude. Il en est de mesme des autres choses. Quand faute d'inclination, de force, & de suffisance, nous ne nous en sentons pas capables, nous les estimons dures & difficiles; & n'en connoissons-nous pas à qui ne boire point de vin, & estre éveillez au poind du iour, sont les plus cruels supplices qu'il est possible d'endurer? Ces choses-là de quoy nous auons si mauuaise opinion, ne sont ny dures ny difficiles, mais nous sommes foibles. Il faut vn grand courage, pour faire iugement des choses qui sont grandes; autrement nous leur imputerons vne faute qui vient de nous. Les rames nous semblent tortuës, ou rompuës, par le bout qui plonge dans l'eau, & cependant elles ne laissent pas d'estre bien droites. Les choses se font diuerses, selon la façon dont on les regarde. Nôtre esprit ne voit pas bien clair en la connoissance de la Verité. Faites-moy voir vn jeune homme, qui n'ait point encore eu de part à la corruption du siecle, & qui ait l'esprit vif, ie m'assure qu'il m'auoüera qu'un homme qui magnanimement supporte le faix des aduersitez, luy semble plus heureux, que celuy que la Fortune assouuit de toutes les prosperitez qu'il peut desirer.

VIII. Ce n'est point chose nouvelle que ce qui n'est

point au vent ne branle point. Mais quand on void vn homme se hauffer où les autres s'abbaisent, se tenir debout où les autres sont par terre, c'est en cette merueille que ie trouue vn iuste sujet de s'ébahir. Je ne croy pas que ny aux tourmens, ny en tout ce qu'ordinairement on appelle aduersitez, il y ait autre mal, sinon, que l'esprit se plie, qu'il se courbe, & qu'il succombe, qui sont toutes choses à quoy le Sage n'est point sujet. Quelque charge qu'il ait sur le dos, il ne marche iamais que droit, & sa taille paroist tousiours. S'il tombe sur luy quelque chose de ce qui peut tomber sur vn homme, il n'en murmure point, il connoist sa force, & sçait bien qu'il a les espaules bonnes. Je ne le separe pas pourtant du nombre des hommes, ny ne me figure pas aussi peu de sentiment en luy qu'en quelque fouche. Je sçay bien qu'il est composé de deux pieces, l'vne irraisonnable, sensible aux morsures, aux brulures, & aux douleurs; l'autre raisonnable, ferme, intrepide, & inexpugnable en ses resolutions. C'est en celle-là que consiste le souuerain Bien de l'homme. Tant qu'il y a du deffaut, l'ame n'a que des anxietez, & des inquietudes. Mais quand il est parfait vn rocher n'est pas immobile comme elle est. C'est pourquoy quelque zele qu'ait vn homme à se faire vertueux, & quelque prés qu'il soit de la perfection, s'il n'est point encoré au dernier poinct, il se voudra faire accroire qu'il a besoin de reprendre son haleine; & au lieu que tout d'vne venue, il peut acheuer le peu qu'il luy reste, il relaschera quelque chose de sa diligence, d'autant qu'il n'a pas encore passé tout le mauuais chemin, & que iusqu'à ce qu'il soit au haut, il est tousiours en danger de glisser. Mais celuy de qui la Sageesse est accomplie, n'est iamais bien à son aise, que quand il fait quelque preuue genereuse de sa Vertu. S'il se presente vne occasion de faire quelque acte loüable, il va droit où l'Honneur & la Raison luy font signe d'aller. S'il y a des difficultez & des risques, il passe par dessus, & ne se soucie pas qu'on die qu'il a esté mal-heureux, pourueu qu'on aduoüe qu'il est homme de bien. Je viens à cét heure à l'endroit où vous m'attendez, afin que vous ne pensiez pas que la Vertu que preschent les Stoïques, soit vne Chimere. Le Sage de qui ie parle, tremblera, sentira la douleur, & blesmira. En quoy consiste donc la misere, & ce qui veritablement s'appelle

pelle mal ? A trembler, à sentir douleur, & à blefmir ? Rien moins ; Ce qui la cause c'est quand l'esprit troublé par ces incommoditez, est réduit à se confesser esclave du corps, & à murmurer contre sa condition. C'est vne chose indubitable, que le Sage demeure maistre de la Fortune par sa vertu ; mais il en est assez, qui font profession de l'estre, à qui bien souuent des menaces bien legeres donnent de bien profondes apprehensions. Mais c'est nostre faute d'exiger des escoliers, ce qui n'appartient qu'aux maistres. Veritablement ie loue ce qui est bon, & me conseille de le faire ; mais ie n'en puis encore prendre la resolution ; & quand ie l'aurois, il me faudroit d'autres experiences que ie n'ay, deuant que de m'en pouuoir seruir, où l'occasion s'en presenteroit. Comme il y a des couleurs que la laine prend, pour vne seule fois qu'on l'aura trempée ; & d'autres qu'elle ne scauroit prendre, qu'elle n'ait esté dégressée, & remise en la chaudiere beaucoup de fois ; Ainsi il y a de certaines sciences qui ne sont pas si tost enseignées, que ceux qui les ont apprises, n'en sçachent assez, pour en faire eux-mesmes des liures. Mais si elle ne descend iusques au fonds, & ne sejourne pour auoir loisir d'agir dans l'esprit, ce qu'elle y opere, n'est pas teinture, c'est vne tasche, & ne se void point d'effect de ce qu'elle auoit promis. Il ne faut ny beaucoup de temps, ny beaucoup de paroles pour enseigner qu'il n'y a point d'autre bien que la Vertu, ou pour le moins que sans Vertu, rien ne se peut appeller Bien ; & que la meilleure partie de nous, qui est la raisonnable, est le siege de la Vertu.

IX. Que sera-ce que cette Vertu ? vn iugement ferme & veritable, qui nous produira la promptitude de l'esprit, & despoüillera les choses de ces vaines apparences, qui nous les font bien souuent ou fuir, ou desirer sans occasion. Quiconque aura ce iugement, ne fera point difficulté de declarer que toutes choses sont bonnes, & pareilles, quand elles ont passé par les mains de la Vertu. I'auoüe que les biens du corps sont bons au corps ; mais ils ne le sont pas generalement. Et bien qu'on leur puisse donner quelques prix comme à des choses sujettes au commerce, si est-ce qu'on ne les peut pas mettre au rang de ce qui veritablement est Bien. Ils ne seront pas égaux les vns aux autres ; les vns seront plus grands, & les autres plus petits. En ceux-là mesmes qui font profession

de Sageſſe, il y a bien de la difference. Les vns en ſont deſia ſi auant, qu'ils oſent bien hauffer les yeux, pour regarder la Fortune, mais ce n'eſt pas ſans ciller, parce que l'eſclat de ſa pompe les eblouit. Les autres qui ſont paruenus au plus haut degre, ont de la confiance, & entrent en conteſtation avec elle. Les choſes qui ne ſont pas acheuees, ne ſont iamais fermes; tantotſt elles s'entr'ouurent, tantotſt elles panchent, tantotſt elles ſe reculent, & tantotſt elles tombent. Le remede c'eſt de marcher touſiours & de ſ'euertuer. Car il ne ſçauroit y auoir ſi peu d'interruption à noſtre diligence, que ce ne ſoit force de reculer. Quand vous auez quitté cette beſongne, & que vous y voulez retourner pas à pas, il ne faut pas penſer de la reprendre à l'endroit où vous l'auetz laiſſée. Il faut recommencer tout de nouueau. Preſſons donc, & perfeuerons; il y a plus à faire qu'il n'y a de fait; il eſt vray pourtant que c'eſt deſia quelque profit, que d'auoir bonne volonte de profiter. Pour moy ie puis dire ſans mentir, qu'il n'y a choſe en ce monde que ie deſir avecque plus de paſſion. Ie voy bien auſſi que de voſtre coſté vous y auez du zele, & que vous y marchez de bon pas. Deſpeſchons-nous, afin d'auoir du contentement à viure; car autrement, avec aſſez peu d'honneur, que pouuons nous dire, ſinon que nous ſommes retenus en vne demeure où nous ne voyons que des ordures & des ſaletez ? Sur tout, faisons en ſorte que ce que nous auons de temps, ſoit tout à nous; ce qui ne peut eſtre, que nous meſmes nous ne ſoyons premierement à nous. Quand ſera-ce que i'auray aſſez de courage pour meſpriſer l'vne & l'autre Fortune ? Quand ſera-ce, qu'après auoir mis toutes mes paſſions ſous le pied, ie pourray dire cette parole glorieuſe, l'ay vaincu. Demandez vous qui ? Non les Perſes, non les extremitez des Medes, ny ce qu'il peut y auoir de Nations belliqueuſes au delà des Daces; mais l'Ambition, l'Auarice, & la crainte de la mort, qui a vaincu ceux qui ont vaincu le monde.

EPISTRE LXXII.

ARGUMENT.

- I. *Que l'estude de la Philosophie doit commencer de bonne-heure & estre continuée.*
- II. *La Fortune n'a point d'empire sur le Sage.*
- III. *Difference d'entre celuy qui est Sage, & celuy qui est en la voye de l'estre.*

IE sçay bien la responce de la question que vous me faites, s'il m'en pouvoit ressouvenir. Mais il y a si long-temps que ie n'ay donné de l'exercice à ma memoire, que ie n'en fais pas bien ce que ie veux. Elle a les fueillets collez, comme ces liures qui n'ont point esté maniez depuis long-temps. Nostre esprit a besoin d'estre souuent déplié, pour remuer ce qui est dedans, & le reconnoistre, afin de s'en pouvoir seruir quand il en sera besoin. Laissons donc cela pour vne autre fois, car c'est vne chose qui merite bien qu'on y pense. Au premier sejour que ie pourray faire en quelque lieu, ie ne manqueray pas d'y mettre la main. Il est des choses qui se peuuent escrire en coche, & d'autres qui veulent le lit, le repos, & le cabinet. Cepedant parmy ces occupations mesmes, ie ne laisseray pas d'y faire quelque chose. Car si i'en voulois attendre la fin, ce ne seroit iamais fait. Nous les semons; pour vne il en vient vne douzaine; & puis nous nous donnons des remises nous mesmes. Aussi-tost que ie seray hors de cette affaire, ie m'en vay y trauailler à bon escient; si ie me puis tirer vne fois du borbier où ie suis, ie me donneray entierement à la Philosophie.

I. Il ne faut pas philosopher, quand vous n'aurez autre chose à faire, mais il faut quitter toute besongne pour philosopher. Quand nous commencerions d'estudier, aussi-tost que nous sommes hors du beguin, & que nous ne ferions autre chose iusques au dernier iour de la plus longue vie qu'un homme puisse auoir, c'est vne estude où nous ne sçaurions employer trop de temps. Autant vaut n'y trauailler point du tout, que d'y trauailler par interualles. Car nous ne la retrouvons pas à l'endroit où nous l'auons interrompue;

Elle fait comme vne corde, qui se rompt pour auoir esté trop tendüe, elle reuiet à son commencement. Il faut resister aux occupations, & y renoncer entierement, plustost que de les estaller, pour en auoir en tout temps. Quand vne estude est salutaire, il n'y a point de temps qui ne luy soit propre; mais la plus-part n'estudient pas aux choses pour lesquelles il faut estudier.

II. Quelque empeschement qui suruienne, il ne troublera point vn esprit qui se sera mis en bon estat. Ceux qui n'y sont pas, ont encore des trauerfes; le contentement du Sage est d'vne contexture si bien entre-lassée, & d'vn assemblage si fort, que la Fortune n'a pas assez de pouuoir pour le rompre; En quelque temps, & en quelque part qu'il soit, il est tousiours à l'abry, parce qu'il ne dépend que de luy-mesme; & ne met point ses esperances en la faueur. La Felicité luy est domestique; elle sortiroit si elle entroit; mais elle naist chez luy. Il ne se peut faire que quelquesfois il n'arriue quelque chose, mais ce peut n'est qu'vne égratigneure, qui luy prend vn peu du dessus de la peau; il peut bien auoir des incommoditez, mais son bien principal est tousiours en sa place. Il n'est point d'homme si bien composé, ny si sain, à qui quelquesfois il ne sorte quelque pustule; ou quelque bubbe, mais cependant, l'interieur n'a point de mal. Il y a la mesme difference entre celuy qui est parfaitement sage, & celuy qui est en chemin de l'estre que d'vn homme sain, & d'vn autre, qui estant releué d'vne longue & dangereuse maladie pense estre guery pource qu'il luy est bien amendé. Celuy-cy, s'il ne se gouerne bien, sent des pesanteurs, & de fois à autre est contraint de prendre le liët. Le Sage ne retombe iamais, ny en la maladie d'où il est forty, ny en vne autre. Car la bonne disposition du corps n'est que pour vn temps; & celuy qui la vous a renduë, ne la vous peut pas entretenir. Il le faut renuoyer querir vne autre fois; mais vn esprit guery n'a plus iamais besoin du Medecin.

III. Voulez-vous sçauoir à quoy vous connoistrez qu'il est guery? S'il a son contentement en soy-mesme; S'il a son assurance, & reconnoist que tous ces biens pour qui les hommes font des vœux, & qu'ils se donnent & se demandent les vns aux autres, ne sont nullement considerables en l'establissement d'vne vraye felicité. Car il n'y a point de

doute que ce qui peut croistre, n'est point parfait; ny que ce qui peut diminuer, n'est point perpetuel. Qui veut auoir vne joye durable, & que nul accident ne mette en desordre, qu'il la prenne chez soy. Toutes ces vanitez, qui semblent des merueilles au peuple, ne font que passer d'une main à l'autre. La Fortune ne nous donne rien en propriété. Ce n'est pas qu'en ce qu'elle donne, il n'y ait dequoy prendre plaisir, mais il y faut apporter le temperament de la Raison, & par elle donner de la grace à des choses qui n'en ont point, quand on les prend avec indiscretion. Attalus vsoit ordinairement de cette similitude; Auez vous iamais veu ces chiens qui receuans à gueule ouuerte ce qu'on leur iette, n'ont pas loisir d'auoir auallé le premier morceau, pour ouurir la gorge à receuoir l'autre? Nous en sommes de mesme. Si la Fortune, après nous auoir fait long-temps attendre, nous iette quelque chose, nous l'enuoyons aussi tost en bas, sans la gouster, pour reuenir tendre la main comme auparauant. Le Sage n'en fait point de mesme, pource qu'il est plein; & s'il luy vient quelque chose, il la reçoit froidement, & la serre avec vne contenance qui ne montre aucune agitation. Sa ioye est parfaite & continuelle, parce qu'elle est sienne. Ceux qui ne sont point encore au dernier poinct de la Sagesse, quelque bonne que soit leur intention, & quelque chemin qu'ils ayent desia fait, ne sont iamais long-temps en vn mesme estat. Ils vont, viennent, montent, descendent, tantost au Ciel, & tantost en la terre. L'inexperience les fait broncher à chaque pas, & tombent en cét abyfme sans fonds, imaginé par les Epicuriens. Il y en a encor vne troistesme sorte, de ceux qui ne tiennent pas la Sagesse à pleine main, mais qui y vont toucher du bout du doigt. Ceux-là ne branlent, ny ne glissent. Ils ne sont pas encore en terre, mais ils sont desia dans le port. Puis donc qu'il y a si grande difference entre les premiers & les derniers, & que ceux du milieu mesme, ne sont pas hors des vagues, mais se peuuent voir en pire estat qu'ils ne furent iamais, n'embrassons rien qui nous embarrasse, fermons la porte aux affaires. Si elles entrent vne fois, elles en mettent d'autres en leur place deuant que de sortir. Remedions-y de bonne heure, car la fin n'en sera pas meilleure que le commencement.

EPISTRE LXXIII.

ARGUMENT.

I. Les Sages honorent davantage les Roys & les Magistrats, que ne font les Courtisans, l'Ambition desquels n'a point de mesure.

II. Les Sages sont plus obligez aux Roys du bien de la Paix, que le reste des hommes.

III. L'homme de bien est semblable à Dieu.

IV. Par quel moyen on peut devenir homme de bien.

I. **C**'Est vne opinion mal-fondée à mon aduis, de penser, que la Philosophie rende ceux qui la suiuent refractaires & contempteurs des Roys & des Princes, & generallyment de tous ceux qui sont au gouvernement de l'Estat. Au contraire, ie n'en trouue point qui les respecte dauantage, comme certainement ils en ont beaucoup d'occasion. Car à qui est-ce que les Magistrats font plus de bien, qu'à ceux qui par leur sage administration trouuent moyen de viure en repos, & de continuer la resolution qu'ils auoient prise de s'employer à la Vertu? Ne doit-on pas croire qu'ils honorent, comme leurs propres peres, ceux qui leur sont causes d'un si grand bien; & qu'ils les honorent plus que ne font ces esprits inquiets, à qui leurs maistres ne sçauroient tant faire de bien, qu'ils ne croient leur en estre deû de reste. Vne liberalité n'est pas si tost en leurs mains, qu'ils en attendent vne autre, comme si le manger leur faisoit venir la faim. Or il est impossible que celuy-là se souuienne de ce qu'il a receu, qui se prepare encore à receuoir. Le plus grand mal qui soit en la conuoitise, c'est l'ingratitude. Adjoutez à cela, pour vne regle qui n'a point d'exception, Que ceux qui sont du monde & de la Cour, regardent tousiours ceux qui sont plus, & iamais ceux qui sont moins. Vn qui les precede, les gaigne plus qu'un nombre infiny qu'ils precedent, ne les réjouit. C'est le vice ordinaire de toute sorte d'Ambition, de ne regarder iamais derriere soy; & non seulement de l'Ambition, mais de toutes les cupiditez, parce qu'elles commencent touiours par la fin. Mais quand vn esprit pur & net a laissé le Monde,

la Cour, & les affaires, pour s'addonner à de plus dignes occupations; il ne faut point douter que de bon cœur il n'aime ceux par qui les meditations sont hors de trouble & de tumulte; & qu'en cette affection il n'ait plus de gloire que nul autre, parce qu'il est seul qui reconnoist des personnes qui ne le pensent point auoir obligé. Ceux qui par leur instruction l'ont rendu capable de la Vertu, & ceux qui sous leur sauue-garde luy donnent moyen d'en faire les exercices, luy sont en vn mesme rang. Il les reuere également; Mais il y en a d'autres aussi dont le Prince prend la protection; qui vous dit le contraire?

II. Mais entre plusieurs qui par vne mesme faueur de temps & de vent sont arriuez au port, les plus obligez à Neptune, sont ceux qui ont amené vn plus grand nombre de grandes richesses. Vn marchand plus qu'vn passager; & entre les marchands, ceux qui ont de l'or & de l'ambre, ou de la cossenille, plus que les autres, qui n'ont que ie ne sçay quelles fripperies dans le vaisseau, plus propres pour sa bourre, que pour autre chose. Ainsi, bien que ce benefice de Paix soit vniuersel, si est-ce qu'il semble toucher de plus près ceux qui s'en seruent à des choses de plus de profit. Ceux qui suivent les Grands, ont bien souuent plus d'affaires, & l'esprit plus trauerse en la paix qu'en la guerre. Pensez-vous que ceux qui ne se seruent du repos de la Paix que pour estre en des festins avecque des femmes, & pratiquer vne infinité de ces vices, d'où il est impossible de les tirer autrement qu'en faisant recommencer la guerre, luy soient aussi obligez que ceux qui l'employent en la seule escole de viure bien; Si ce n'est peut-estre que vous estimiez le Sage si déraisonnable, que pource que la Paix est vne chose commune, il ne vueille pas qu'il luy en couste rien en particulier. Je sçay bien que le Soleil & la Lune n'éclairent pas pour moy seul; & cependant ie ne laisse pas de leur auoir de l'obligation. Y'en ay tout de mesme aux saisons de l'année, & à Dieu qui les temperé; & neantmoins ie ne suis pas si presomptueux de croire que ce soit en ma faueur que leur reglement ait esté fait. L'Auarice mal-adiuisée des hommes a fait cette difference de posseder & d'estre propriétaire, parce qu'elle ne pense rien auoir que ce qui est à elle en particulier. Le Sage au contraire n'estime rien si bien à soy que les choses où le reste des hommes

participe avec luy, & qui ne seroient pas communes si chacun n'auoit droit de s'en seruir. Vous ne sçauriez auoir si petite part d'une chose que cela ne la vous rende commune; mais ces biens qui sont grands, & qui veritablement se peuvent appeller biens, ne se partagent pas de cette façon. Chacun n'en emporte pas sa piece, ils sont possédez tous entiers. En vn don qui se fait, on prend ce qui est ordonné par teste; en vne distribution de viandes, & en telles autres choses qui se prennent avecque la main, tout en va par morceaux. Mais ces biens indiuisibles, la Paix, & la Liberté tout entiers, appartiennent à vn particulier, aussi bien qu'au general. C'est pourquoy le Sage considere, qui est celuy par qui il en a la iouissance, par qui il n'oit point d'alarmes, par qui il n'est point appellé ny aux guets, ny aux gardes, ny cottisé pour les impositions qu'exigent les necessitez de la guerre, & reconnoist que ces commoditez luy viennent de ceux qui ont le gouvernement entre leurs mains. Vne des premieres & principales leçons de la Philosophie, c'est de cognoistre bien ce qu'on doit, & le bien payer. Or quelquesfois pour estre quitte, il suffit de l'auoüer. Le Sage donc aduoüera qu'il a beaucoup d'obligation à ceux, qui par leur administration, & par leur sage conduite luy font auoir ce profond repos, & dequoy pouuoir, sans estre détourné par les occupations publiques, employer son temps à sa discretion.

III. Si Tityre a vne si grande obligation à celuy qui l'a mis en vn repos, où tout ce qu'il a de commodité, c'est que ses bœufs ont de l'herbe, & qu'il peut sonner du chalumeau quand il luy plaist; combien en deuous-nous auoir à ceux qui nous donnent vne paix, où nous ne sommes pas tant compagnons des Dieux, que Dieux nous mesmes? Je vous le dis à bon escient, Lucilius, il n'y a point de plus court chemin pour aller au Ciel, que celuy que ie vous montre. Sextius disoit ordinairement, que Iupiter n'estoit pas dauantage qu'un homme de bien. Iupiter a bien plus de quoy bailler aux hommes; mais de deux hommes de bien, le plus riche n'est pas le meilleur; non plus que de deux pilotes, qui sont aussi bons l'un que l'autre, vous ne direz pas que celuy là soit le plus suffisant, qui a le plus grand & le plus beau vaisseau. Qu'est-ce qu'a Iupiter plus que l'homme de bien? Si vous me dites, que sa bonté dure plus long-temps; Je vous

vous respons que le Sage ne s'estime pas moins, pource que sa Vertu ne fait pas tant de chemin. Comme de deux Sages, celuy qui meurt en vne vieillesse decrepite n'est point plus heureux que celuy de qui la vie se termine en peu de temps. Dieu tout de mesme, passe bien le Sage en nombre d'années, mais il ne le passe pas en felicité. La Vertu ne se mesure pas à l'aune; la plus longue n'est pas la meilleure. Je vous auoue que tout est à Iupiter, mais il en donne la iouyissance aux autres. Toute la commodité qu'il en tire, c'est qu'il est cause que d'autres en tirent de la commodité. Le Sage est aussi content de voir les richesses possédées par les autres, & en fait aussi peu de cas que Iupiter. Encore a-t-il cet aduantage, que si Iupiter ne les desire point, c'est parce qu'il n'en peut vser, & que luy au contraire s'en peut seruir, & cependant il ne les desire point. Rangeons-nous donc à l'opinion de Sextius, suiurons le chemin qu'il nous montre, oyons le crier,

C'est par icy qu'on monte dans les Cieux.

IV. C'est par la frugalité, c'est par la temperance, c'est par la magnanimité. Les Dieux ne sont ny superbes, ny enuieux. Aussi-tost que quelqu'un se présente pour monter, ils sont disposez à se receuoir, & à luy tendre la main. Vous estonnez-vous d'ouyr dire qu'un homme de bien aille trouuer les Dieux? Dieu vient bien trouuer les hommes, & qui plus est, il se vient loger dans les hommes. Vous ne voyez point vn homme auoir l'ame bonne, que Dieu ne soit chez luy. Il y a dans les corps humains des semences de Diuinité, qui estant bien cultiuées deuiennent semblables à leur origine; & qui meurent incontinent, comme semées en terre sterile & marescageuse, si on les cultiue mal; tellement que pour le bled qu'on pensoit auoir, on ne recueille que de mauvaises herbes.

EPISTRE LXXIV.

ARGUMENT.

- I. *L'honnesté est le seul bien de l'homme.*
- II. *La crainte des aduersitez & de la mort nous fait viure en alarme perpetuelle.*
- III. *Le mespris des choses fortuites & de la mort, nous rend heureux.*
- IV. *La Vertu n'a faute de rien.*
- V. *Les biens de l'Ame, & non ceux du corps, sont les vrais biens.*
- VI. *Comment il faut user des biens extérieurs.*
- VII. *La Felicité ne dure pas long-temps.*
- VIII. *Comment il se faut fortifier contre les injures de la Fortune.*
- IX. *Loüange de la Vertu.*
- X. *Qu'il ne faut point apprehender les maux à venir.*

VOstre lettre m'a fait plaisir ; parce qu'elle m'a reueillé d'un endormissement où i'estois, & m'a donné sujet de faire trauailler ma memoire, qui certainement deuiant paresseuse, & commence desia à s'appesantir.

I. Mais pourquoy, Lucilius, ne voudriez-vous pas croire que le principal instrument de la felicité de l'homme, c'est de tenir pour indubitable, qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est Honneste ? Certainement celuy qui a cette opinion bien graüée au cœur, est heureux en soy-mesme ; Qui ne l'a point, est sous la tyrannie de la Fortune, & dépend de la volonté d'autrui. Tantost il pleurera ses enfans qui seront morts ; tantost il s'affligera de ce qu'ils sont malades, & tantost il aura de l'ennuy de les voir débauchez & viure mal. Vn autre aimera passionnément la femme de son voisin ; vn autre sera jaloux de la sienne iusqu'à la fureur. Il s'en trouuera quelqu'un qui sera desesperé de n'auoir peu auoir vne Charge ; & quelqu'autre si empesché de la sienne, qu'il aymeroit mieux n'en auoir point.

II. Mais de toutes les causes de nostre misere, la plus generale est la crainte de la mort ; parce que de toutes parts

elle nous menace, & qu'elle fort de tous costez pour nous assaillir. C'est pourquoy si on ne chasse cette peur de son ame, il se faut resoudre de viure en allarme perpetuelle; & comme ceux qui sont en terre d'ennemy, ne faire autre chose que regarder allentour de nous, & tourner la teste aussitost que nous entendrons quelque bruit. Nous-nous représenterons tantost ceux qui ont esté enuoyez en exil; ou qui ont esté mis hors de leurs biens; tantost ceux qui ont fauté en leur abondance, qui est la pauureté la plus fascheuse de toutes; tantost ceux qui ont fait naufrage, ou souffert quelque chose de semblable, quand par la haine du peuple, ou par l'enuie, qui est le plus dangereux traict que la Fortune tire contre les gens de bien, lors qu'ils s'en doutoient le moins; ils se sont trouuez frappez, comme d'un foudre inopiné, de qui la cheute a fait trembler tous les lieux d'allentour. Car ainsi qu'en cet accident, celuy qui se trouue auprès du blessé, n'est pas moins estonné que luy; tout de mesme aux incouueniens qui arriuent par vne violence extraordinaire, quand quelqu'un est accablé de mal-heurs, les autres sont tellement abbatus de crainte, que la calamité de celuy qui souffre ne luy fait pas plus de mal, qu'en fait l'apprehension à ceux qui considerent qu'ils sont capables de souffrir. Il n'y a point d'homme qui ne s'émeue, quand quelque orage surprend vn autre au depourueu. Nous sommes comme ces oiseaux qui s'enfuyent pour ouyr siffler vne fronde; il ne suffit pas de craindre le coup, le bruit mesme nous espouuante.

III. Il n'est donc pas possible d'estre heureux, sans se depouiller de cette opinion; car il n'y a rien d'heureux que ce qui est assure. On ne vit iamais bien entre les deffiances. Quiconque se passionne pour les choses fortuites, il se taille plus de besongne qu'il n'en scauroit faire. Il n'y a qu'une voye pour se mettre en seureté. C'est de mespriser ce qui est exterieur, & ne chercher son contentement qu'en la Vertu. Car quiconque pense qu'il y ait quelque chose de meilleur, ou qu'il y ait quelque autre bien au monde, c'est à luy de tendre le coin de son manteau, pour receuoir ce que la Fortune voudra jeter dedans. Imaginez-vous que la Fortune fait des jeux, & que sur cette assemblée vniuerselle du genre humain, elle respand des biens, des faueurs, & des Estats; Que de ces presens, les vns sont mis en pieces entre les mains

de ceux qui se les disputent ; les autres partagent de mauuaise foy ; les autres coustent plus qu'ils ne valent à ceux qui les ont ; les autres écheent à des gens qui pensent à autre chose ; les autres se perdent de trop d'enuie de les auoir , ou ils nous coulent des mains , pour auoir esté pris trop auidement. Mais de tous ceux qui remportent quelque chose , il n'y en a pas vn qui ait le plaisir de le posseder long - temps. C'est pourquoy les plus aduisez voyant apporter toutes ces bagatelles sortent du theatre , & ne veulent pas attendre le hazard d'une chose qui ne vaut gueres , & qui leur pourroit couster beaucoup. On ne fait iamais à coups de poing avec ceux qui se retirent ; on ne frappe point sur celuy qui s'en va. C'est au butin que se fait la noise , c'est là que nous nous tourmentons. Nous pensons auoir trop peu de mains ; tantost nous en regardons l'un , tantost nous nous retournons vers l'autre , & nous ne trouuons pas qu'on jette assez viste. En cette multitude infinie d'attendans , il n'y en a pas vn qui ne pense estre de ce petit nombre sur qui le sort doit rencontrer. Nous n'auons pas la patience que les choses tombent ; nous voudrions bien voler pour les aller prendre en chemin. Si nous en auons attrappé quelqu'une , & que quelqu'un l'ait faillie , nous pensons auoir fait vn grand coup. Enfin, ou nous n'auons rien, ou si nous auons , c'est quelque chose de neant , qui nous a bien fait receuoir de l'incommodité. Ne nous trouuons donc point en de telles assemblées ; quittons la place aux esprits auides ; Laissons-leur leuer les yeux en haut , plus suspendus eux-mesmes , que ce qu'ils regardent n'est suspendu deuant eux. Quiconque se propose d'estre heureux , il ne faut point qu'il estime qu'il y ait autre bien au monde que ce qui est Honneste. Autrement , c'est force qu'il ait mauuaise opinion de la Prouidence diuine , pource qu'il arriue beaucoup d'inconueniens aux gens de bien ; & que tout ce qu'elle nous donne , est peu de chose , & de peu de durée , au prix de tant de siecles passez & à venir. De là vient que nous parlons ingratement des biens que Dieu nous fait. Nous nous plaignons tantost que nous n'auons pas à poinct nommé ce qui nous est necessaire , tantost que nous n'en auons pas assez , & tantost que nous n'auons rien que nous ne soyons à toute heure en danger de perdre , & que nous ne perdions à la fin. Cela fait que nous ne voulons

ny viure ny mourir ; nous haïssons l'un, & craignons l'autre. Toutes nos deliberations sont irresoluës ; & quoy que nous ayons , nous auons tousiours moins que nous ne desirons. Ce qui n'arriueroit pas , si nous allions iusques à ce bien immense , au dessus duquel il ne se trouue rien , & où il faudroit necessairement que nostre volonté s'arrestast , ne pouuant passer plus outre.

IV. Voulez-vous que ie vous die pourquoy la Vertu n'a faulte de rien ? pource qu'elle se réjouit de ce qu'elle a , sans desirer ce qu'elle n'a point. Tout luy est grand , parce que tout luy suffit. Si vous ne iugez des choses de cette façon , il ne faut plus parler de Foy , ny de Pieté ; parce qu'il ne se peut faire que pour elles on n'endure quelque chose de ce qui s'appelle Mal , & qu'on ne dépense beaucoup de ce qui s'appelle Bien. Il ne faut plus parler aussi de Valeur , parce qu'il la faut faire cognoistre par des effets ; ny de Magnanimité , parce qu'elle ne se peut rehausser qu'en dedaignant comme de la fange , tout ce que le vulgaire desire comme des thresors. C'est fait aussi du Commerce de la courtoisie. Il nous faschera de faire plaisir , & de le recognoistre , comme de faire quelque besongne bien penible , & bien difficile , pource que nous estimerons quelque chose plus que le deuoir , & penserons plus à l'vtilité qu'à l'honneur.

V. Mais laissons toutes ces raisons à part. Ou ce que l'homme appelle Bien ne l'est point , ou la condition de Dieu n'est point si heureuse que celle de l'homme ; parce qu'il y a beaucoup de choses , comme le plaisir des femmes , la bonne chere des festins , & vne infinité de voluptez , où nous passons le temps , qui ne sont point à l'usage de Dieu. Il faut donc croire , ce qui n'est pas bien aisé , que Dieu n'a pas tout ce qu'on appelle bien , ou conclurre , que ces choses-là ne sont pas des biens , puis que Dieu ne les a point. Adjoustez à cela , Que la plus-part des choses qu'on appelle Biens , ne sont pas si parfaits en nous , qu'en beaucoup d'animaux. Ils mangent avecque plus de volupté , parce qu'ils mangent plus auidentement. Ils continuent plus le plaisir de la chair , que nous ne faisons ; ils ont plus de force que nous n'en auons , & ne sont point si sujets aux maladies que nous sommes , & par consequent ils sont plus heureux en leur condition que nous en la nostre. Ils ne scauent ce que c'est que malice , ny

que fraude. Ils iouissent des voluptez aussi tost qu'ils les souhaitent, sans que la honte ny la crainte les empeschent de les prendre quand il leur plaist. Auisez donc, si vous appellerez bien, vne chose que les hommes ont, & que Dieu n'a point. C'est en l'ame qu'il faut loger le souuerain Bien. Il se chancit & se gaste, si de la meilleure partie qui soit en nous, nous le transportons aux sens, que les bestes brutes ont meilleurs, & plus aigus que nous n'auons. Ce n'est pas en la chair qu'il faut constituer nostre principale felicité. Les vrais Biens solides, & non perissables, sont ceux que la Raison nous donne. Les autres ne sont biens que par opinion, & ne sont ainsi nommez qu'improprement.

VI. Il les faut donc appeller commoditez, & les tenir, non comme partie de nous, mais comme nos esclaves; & quoy qu'ils soient logez chez nous, nous souuenir tousiours qu'ils sont estrangers. Mettons les au nombre des choses basses & abjectes, pour lesquelles nous n'auons point sujet de nous enorgueillir. Quelle simplicité & quelle folie est-ce à vn homme de se glorifier de la beauté d'un ouurage qu'il n'a pas fait? Ce sont des choses qu'il faut auoir auprès de nous, mais non pas les y coller, afin que quand la Fortune les voudra prendre, pour les porter en quelque autre endroit, elles s'en aillent sans emporter la piece. Seruons-nous-en, ne nous en parons point; & nous en seruons le moins que nous pourrons, comme d'une chose que nous n'auons qu'en dépost, & qui ne nous doit pas demeurer.

VII. Pour les posseder long-temps; il les faut posseder discrettement. Vne felicité qu'on ne soustient point, s'accable d'elle mesme. Et puis quelle raison auons nous de nous fier à ces Biens, qui d'un iour à l'autre ne font que changer de maistre? S'ils nous abandonnent, ne demeure-rons nous pas sans appuy? S'ils se tiennent avecque nous, ne sommes nous pas en vn trouble d'esprit perpetuel? Vous en voyez peu de qui la felicité cesse doucement. Plusieurs tombent au milieu de leur grandeur, & ce qui les auoit fait monter, les fait descendre. Il y faut donc apporter de la mesure & de l'espargne. Le desordre precipite les richesses, & n'en pense iamais voir le bout; il n'est point d'abondance qu'il n'épuise, quand les choses ne sont pas conduites par la raison. Vous en auez l'experience en la ruine d'une infinité de

villes, qui ayant esté renuersées en la fleur de leurs prospéritez, ont perdu par intemperance tout ce que iamais la Vertu leur auoit acquis.

VIII. Il se faut fortifier contre ces accidens, puis qu'il n'y a muraille inexpugnable à la Fortune. Mais il faut que la fortification soit interieure. Si tout est bien de ce costé-là, la place peut bien estre batuë, mais non pas prise. Voulez-vous sçauoir quelle est cette fortification? Ne nous offensoons de rien qui nous arriue; mais pensons que les choses dont nous semblons estre incommodez, sont des pieces necessaires à la conseruation de l'Vniuers, & du nombre de celles, sans lesquelles le cours & l'office du monde auroient quelque defectuosité. Voulons tout ce que Dieu voudra; & s'il nous est permis d'auoir quelque bonne opinion de nous, ayons-là pour estre inuincibles à la Fortune, pour tenir les aduersitez sous nos pieds, & par le moyen de la Raison plus forte que nulle autre chose, pour vaincre tout ce qu'on estime qu'il est impossible d'endurer. Aymons la Raison, nous ne sçaurions auoir de meilleure deffence que son amour, contre tout ce qui nous peut assaillir. Si les bestes sauuages, de qui le courage n'est autre chose qu'une impetuosité brutale, & inconsiderée, pour l'amour de leurs petits, se iettent à corps perdu, dans les ferremens qu'on leur presente; si les ieunes ames, quand il est question d'aller où la gloire les appelle, ne trouuent ny feu ny glaiue qui les arreste; s'il s'en trouue mesme quelques-vns qui se perdent volontairement pour des choses qui n'ont rien de la Vertu que l'ombre & l'apparence; pourquoy n'espererons nous pas que la Raison, qui est plus magnanime, & plus resoluë que toute autre chose, se fera passage d'autant plus courageusement parmy les troubles & les dangers? Vous me direz que toutes ces opinions de n'estimer point qu'il y ait autre Bien que ce qui est Honneste, ne me seruiront de rien contre la Fortune, & que pour cela ie ne laisseray pas d'en receuoir des incommoditez, parce qu'en auoiant (comme ie fais) que ce sont biens d'auoir des enfans sages, d'estre d'une ville où la Vertu fleurisse, d'auoir vn pere & vne mere qui soient gens de bien, ie ne puis voir ny ma ville assiegée, ny mes enfans morts, ny mon pere & ma mere prisonniers, que ie ne me trouble; & que comme bon fils, bon pere, & bon citoyen, ie ne participe à

la misere de leur condition. Je vous diray premierement la responce ordinaire qu'on y fait, & puis ce que i'y voudrois adjoûter du mien. Il est de certaines choses que nous ne perdons point, qu'il ne nous vienne des incommoditez en leur place, comme quand la bonne disposition nous laisse, la mauuaise nous demeure. Quand nous cessons de voir, nous demeurons aueugles; Quand nous auons vn iarret couppe, nous deuenons boiteux. Le mesme danger n'est pas aux choses qui ont esté alleguées. Si ie perds vn fidele amy, ie ne deuiens point infidele; Si ie perds de bons enfans, ma pieté ne s'en altere point; Et puis ie ne perds ny mes enfans, ny mes amis, mais seulement leurs corps. Or vn Bien ne se perd point s'il ne deuient mal, qui est vne chose contre nature, pource que ny la Vertu ny rien qui soit fait de sa main, n'est sujet à corruption. Au partir de là, si vos amis sont morts ou vos enfans, qui estoient tels que vous les auiez desirez, c'est vne perte que vous auez moyen de refournir; la Vertu qui les auoit fait gens de bien, tiendra leur place.

IX. C'est vne piece qui repare toutes les brèches que la Fortune fait; elle ne laisse rien de vuide. Quand vous l'auiez dans l'esprit, vous n'y auez rien qui ne soit remply. Elle vous oste le regret de toutes choses, elle seule vous tient lieu de tout ce que vous sçauriez souhaïter. C'est d'elle que tous les biens prennent leur origine, & par elle qu'ils font leur operation. Que vous souciez-vous qu'on vous ait pris vne cruche d'eau, puis que la source vous en est demeurée? Comme vous ne diriez pas qu'un homme soit plus iuste, plus temperant, plus prudent ny plus honnesté, pour auoir ses enfans encore en vie, que pour les auoir perdus; Aussi ne direz-vous pas, qu'il soit plus homme de bien. Vn homme, pour auoir des amis, ou n'en auoir point, n'en est ny plus sage, ny plus fol; il n'en est donc, ny plus heureux, ny plus malheureux. Tant que la Vertu nous demeure entiere, nous ne nous pouuons apperceuoir d'auoir rien perdu. Quoy donc, vn homme qui a des amis & des enfans n'est-il point plus heureux, que celuy qui n'en a point? Pourquoi le seroit-il? Le souuerain Bien n'est susceptible ny d'accroissement, ny de diminution, il demeure en vn estat. De quelque façon que la Fortune viue avecque luy; qu'elle luy continué ses iours, ou qu'elle les luy retranche, comme bon luy semblera;

blera ; l'aage pourra bien estre diuers, mais la vertu ne sera tousiours qu'une. Faites deux cercles, vn grand, & l'autre petit, l'un ne sera ny plus ny moins cercle que l'autre. Laissez en l'un, effacez l'autre, ils ont eu tous deux vne pareille forme. Vne chose droite ne s'estime ny par la grandeur, ny par le nombre, ny par le temps. Pour estre plus courte, ou plus longue, cela n'importe. Reduisez vne vie de cent ans à l'espace d'un iour ? Elle n'en est pas moins louable. La Vertu quelquesfois a beaucoup d'estendue. Elle a la police d'une ville, le gouvernement d'une Prouince, le maniement d'un Royaume. Elle donne des loix, entretient des amitez, dispense les offices reciproques entre les peres & les enfans. Quelquesfois la pauureté, l'exil, & la solitude, la reduisent au petit pied ; mais quoy que des honneurs les plus apparens elle reuienne à la vie priuée, quoy que du Sceptre elle descende à la Houlette, quoy que d'une domination grande & spatieuse, elle rentre au ménage d'une maison, ou plustost d'une cabane ; & qu'enfin chassée & de maison & de cabane, elle n'ait autre retraitte que chez soy-mesme, parce qu'en ces mutations elle est immuable, que sa constance est aussi droite, & aussi ferme que de coustume, sa prudence aussi iudicieuse & aussi exacte, sa iustice aussi forte contre la corruption, elle se peut dire aussi grande, & par consequent aussi heureuse que iamais. Cette felicité stable, grande & tranquille, qui ne se forme que par la science des choses Diuines & humaines, n'est pas en autre lieu qu'en l'entendement. Outre ces responses, ie va vous dire celles que ie voudrois faire de moy mesme. Le Sage ne s'afflige point de la perte, ny de ses enfans, ny de ses amis. Il supporte leur mort de la mesme resolution qu'il attend la sienne. L'une le fait soupirer, aussi peu que l'autre le fait craindre. La Vertu ne demient iamais vne action par l'autre. Tous ses ouurages ont correspondance avec elle. Ce qui ne seroit pas, si l'ame, qui doit estre haute & releuée, se laissoit abaisser à la douleur. L'estonnement & l'anxieté sont tousiours deshonestes, vne action lente & molle n'est iamais belle. La Vertu ne scait ce que c'est que la peur. Elle est tousiours preste, tousiours resoluë, & iarnais ne marchande quand il est question de s'employer. Et quoy donc ? ne luy verrez vous iamais aucun de ces signes que les hommes ont quand ils se troublent ?

La couleur changée, le visage émeu, les membres tremblans, ou quelque autre semblable agitation inconsidérée que fait la Nature outre le commandement de la Raison ? Le vous aduoüe qu'oüy ; mais quoy qu'il en soit, tousiours cette impression luy demeurera, que la perte des enfans & des amis n'est chose ny mauuaise, ny digne de troubler vn esprit bien fait. Quoy qu'il faille faire, elle n'y est ny retiue, ny timide.

X. C'est à ceux qui n'ont point de iugement, de faire les choses à regret, d'auoir le corps en vn endroit, & l'esprit en l'autre, & de se faire tirer entre deux contraires mouuemens. De là vient qu'où ils cherchent de l'honneur, ils trouvent de la honte, & que mesme ils ne font pas librement les choses dont ils se glorifient. Que s'ils se doutent de quelque mal, la peur de l'auoir ne les tourmente pas moins que s'ils l'auoient ; & desia par apprehension, ils souffrent ce qu'ils apprehendent de souffrir. Comme les maladies du corps ont tousiours quelque pesanteur de nerfs, quelque lassitude sans traual, quelque baillage, ou quelque frisson de membres qui les precede ; l'esprit en est tout de mesme, il n'est point abbattu, qu'il n'ait des secousses auparauant. Il les preuient par imagination, & se laisse choir deuant qu'il en soit temps. Mais comment vn homme pourroit-il mieux monstrier qu'il n'a point de sens, que de ne se reseruer pas à la venue du tourment, & d'aller querir des miseres ; que pour le moins il doit differer, s'il n'a pas moyen de s'en garentir tout à fait ? Voulez-vous que ie vous monstre qu'on ne se doit point tourmenter de l'aduenir ? Qu'on vous menace d'vn supplice d'icy à cinquante ans, vous ne vous en troublerez pas, si ce n'est que vous vueillez enjamber par dessus tout cet espace d'entre deux, & vous rendre presens dès à cette heure des ennuis qui ne vous sont destinez qu'en vn autre siecle. Tout de mesme font ces esprits qui prennent plaisir d'estre malades, & faute d'autre sujet, recourent à des miseres desia vieilles pour y trouuer de nouvelles matieres de s'affliger. Le futur est absent comme le passé ; nous ne sentons ny l'vn ny l'autre ; & où il n'y a point de sentiment, il n'y peut auoir de douleur.

EPISTRE LXXV.

ARGUMENT.

I. Preferer le bien faire au bien dire.

II. Trois sortes de Sages.

III. Quel est le contentement de celuy qui a renoncé aux honneurs du monde.

Vous vous plaignez que mes lettres n'ont pas beaucoup d'artifice, Mais ne sçavez-vous pas qu'il n'y a que ceux qui veulent tromper qui parlent avec tant d'artifice. Pour moy, ie vous escry tout de mesme que si ie deuisois avecque vous. Je n'y fais ny plus de recherche, ny plus de déguisement; & s'il estoit possible, j'aimerois mieux vous monstrier mon opinion que de la vous dire. Quand ie disputerois mesme, ie me garderois de battre du pied, ny de faire des gestes des mains, ny de hauffer ma voix. Je laisserois cela pour les Orateurs, & me contenterois de vous faire voir mes sentimens sans les embellir, & sans aussi les raualler. Toute la peine que ie voudrois prendre, ce seroit de vous faire croire, que ie ne dis rien que ce que ie pense, & de quoy ie ne prenne vn contentement singulier à m'entretenir. Vn homme ne baise pas ses enfans comme sa maistresse; mais au moins il ne les baise pas si froidement, qu'en sa modestie on ne reconnoisse qu'il y a de l'affection. Je sçay bien qu'il n'est pas raisonnable, que des choses de si grande importance soient traitées avec vn langage qui n'ait du tout point de grace. La Philosophie & la gentillesse de l'esprit ne sont point incompatibles; mais les paroles ne sont pas des choses qui meritent d'y employer trop de temps. Tout ce qu'on doit faire en cela, c'est de dire ce que nous pensons, & de penser ce que nous disons. Quand à voir vn homme, & à l'ouïr, vous trouuerez que c'est luy-mesme, il a fait ce qu'il doit faire; on ne luy peut rien imputer. Il n'est point question quel il est, ny combien il est grand personnage; l'importance est qu'il soit tousiours vn.

I. Cherchons du fruit aux paroles, & ne nous arrestons pas à la beauté. Ce n'est pas que s'il se trouue quelqu'un,

qui d'acquisition ou de nature ait vn flux de bouche si grand, que le bien dire ne luy couste rien, ie ne trouue bon qu'en vn beau sujet il employe de belles paroles, pourueu qu'il se propose plustost l'vtilité de ceux qui l'écourent, que la vanité de sa reputation. Les autres sciences appartiennent tout à fait à l'esprit, mais celle-cy regarde purement les affaires de l'ame. Vn malade ne cherche point vn Medecin bien parlant, mais qui sçache bien guerir. Que s'il se rencontre que celuy qui sçait bien guerir sçache aussi bien parler & discourir en beaux termes de l'estat & des remedes de sa maladie, il le prendra, mais sans se resjouir autrement d'auoir vn Medecin qui discoure bien. Car c'est la mesme chose que si vn Pilote bien suffisant, & bien habile en son métier estoit loué pour estre beau. A quelle fin me chatoüillez vous les oreilles? Il est question d'autre chose que de chansons. Parlons du cautere que vous me voulez appliquer, de la jambe qu'il faut que l'on me coupe, de la diette que vous estes d'aduis que ie fasse; c'est pour cela que ie vous ay enuoyé querir. Mon mal est fascheux & enraciné de longue main, donnez y ordre; vous auez de la besongne autant qu'vn Medecin en temps de peste; & cependant, vous-vous amusez à des paroles? Voulez-vous sçauoir quand vous auez congé de parler tout à vostre aise? Ce sera quand ce que vous auez appris, vous sera tellement graué dans l'ame, qu'il ne s'en pourra iamais effacer; & que vous serez capable d'en faire voir les experiences; car en la Philosophie ce n'est pas comme aux autres sciences. Il est question d'autre chose que de sçauoir par cœur; il faut que la suffisance soit tesmoignée par des effets. La Beatitude n'est pas au sçauoir, elle est au faire. Et quoy donc? faut-il estre, ou tout ou rien? N'y a-t'il point quelques degrez au dessous où l'on se puisse arrester? Est-ce vn precipice que le chemin de la Sageffe? Non pas à mon aduis. Car encore que celuy qui a quelque commencement, soit tenu au nombre des fols, si est-ce qu'il en est desia bien éloigné.

II. Entre ceux-là mesmes qui sçauent quelque chose, il y en a bien de plus aduancez les vns que les autres. Quelques-vns en font de trois fortes. Les premiers, sont ceux qui ne sont pas encore arriuez à la Sageffe, mais qui sont desia dans le voisinage; car ce qui est près ne laisse pas d'estre

dehors. Demandez-vous qui ils sont ? Ceux qui n'ont desia plus de passions, ny de vices, qui ont appris ce qu'il faut sçauoir, mais qui faute d'experience ne sont pas bien assurez, & ne se seruent pas de ce qu'ils ont. Cependant ils sont au lieu d'assurance, ils ne peuuent plus ny choir ny reculer. Mais il ne leur est pas aduis qu'ils soient en si bon estat, & comme ie pense vous auoir escrit en quelqu'une de mes lettres, ils ne sçauent pas qu'ils sçauent. Ils possedent desia leur bien, mais ils ne s'y fient pas. Il y en a qui les tiennent bien gueris des maladies de l'esprit, mais non des affections, & qu'ils peuuent encore glisser, pource que nul ne se peut dire hors du vice, que celuy qui est entierement sage. I'ay desia dit souuent la difference des maladies & des affections de l'esprit, mais ie veux vous en faire encore ressouuenir. Les maladies sont des vices inueterez & endurecis, comme sont l'Auarice & l'Ambition trop grande, quand auecque le temps elles ont pris tant de pouuoir sur vn homme, qu'elles semblent inseparables d'auecque luy. Pour dire en vn mot, la maladie est vn iugement qui s'opiniastre aux inuentions vicieuses, & leur fait desirer sans mesure des choses qu'il ne faut desirer que moyennement. Ou bien, disons, si vous l'aimez mieux, que c'est vne trop ardente conuoitise des choses qui ne sont que moyennement desirables, ou qui ne le sont du tout point; ou bien, estimer beaucoup les choses qui ne sont pas beaucoup estimables, ou qui sont du tout mesprisables. Les affections sont des agitations de l'ame, vicieuses, subites & violentes, qui estant negligees forment par leur continuation, la maladie. Comme vne defluxion, qui n'est pas encore ordinaire, fait la toux au commencement, & qu'à la fin elle vlcere le poulmon, lors qu'elle a vieilly, & qu'elle s'est rendue incurable; ainsi ceux de qui nous parlons, sont hors des maladies, presque parfaits, mais il leur demeure encore quelque ressentiment des affections. Les autres qui viennent après, sont ceux qui ont despoüilé les plus grands maux de l'esprit, & les affections, mais de telle sorte qu'ils sont encore mal assurez de ce qu'ils possedent, parce qu'ils peuuent retomber. Les troisiemes sont bien hors de beaucoup de grands vices, mais il leur en est encore demeuré. L'un n'est plus gesné d'auarice, mais il se met encore en co-
lere; l'autre ne court plus apres les femmes, mais il est en

core ambitieux ; l'autre ne desire plus rien , mais il apprehende encore ; dans son apprehension il resiste courageusement à quelques choses , mais d'autres le font reculer. Il méprise la mort , mais il craint la douleur. Arrestons-nous vn peu sur ces derniers , nous ne ferons pas mal , s'ils nous reçoient en leur compagnie. Pour estre des seconds , il faut auoir vne bonne inclination naturelle , & se bander l'esprit avec vn effort qui ne discontinuë point. Mais quoy qu'il en soit , ce troisiéme rang a quelque merite. Pensez combien tous les iours vous voyez de meschancetez ; considerez qu'il n'y a crime si detestable , qui n'ait son exemple ; combien le vice fait de progres de jour en jour ; quelles meschancetez se commettent en public , comme en particulier. Vous trouuerez que nos affaires n'iront point mal , si nous ne sommes point des plus meschans. Vous me direz que vous ne voulez pas faire si peu de chemin , & que vous voulez gagner iusqu'au premier rang. Je le voudrois bien comme vous , mais c'est vne chose qu'il y a plus de sujet de desirer , que d'apparence de se promettre. Nous auons esté preoccupé ; nous voulons aller à la Vertu , & nous nous sommes engagéz parmy les vices , ie suis honteux de l'auoüer.

III. La vertu nous occupe , quand nous n'auons autre chose à faire ; mais si nous pouons quelque iour nous déuelopper de ces maux , où nous sommes attachez , quelle recompense estimez-vous qui nous attende ? il n'y aura plus de cupidité qui nous pousse , plus de crainte qui nous arreste , plus de frayeur qui nous agite , plus de volupté , qui nous corrompe. Nous sçaurons que la mort n'est point mauuaise , que les Dieux ne le sont point ; & par consequent leur crainte ne nous donnera plus d'alarmes. Celuy qui fait le mal , est aussi foible que celuy qui le reçoit. Si nous pouons vne fois nous tirer de cette ordure , nous sommes assurez de la possession des choses du monde , les meilleures & les plus vtilles , de la tranquillité d'esprit , & d'vne liberté dégagée de toutes ces fausses opinions qui ont accoustumé de la broüiller. Me demandez-vous ce que c'est ? Ne craindre ny les hommes , ny les Dieux , n'auoir point de volonteiz sales , borner ses desirs aux choses mediocres , & ne se ranger à la puissance de personne que de soy-mesme. Quiconque est à soy , peut dire qu'il possède le plus precieux & le plus inestimable bien qui soit au monde.

EPISTRE LXXVI.

ARGUMENT.

I. Vieillir en l'Escole de la Sageſſe.

II. Il blaſme ceux qui vont à la Comedie.

III. Les biens de Fortune nous arriuent ſans y penſer ; mais la Sageſſe ne vient point ſans travail.

IV. La Raiſon, qui n'eſt autre choſe que la Vertu, ou l'Honneste, eſt le propre bien de l'homme.

Vous me declarez que ie n'ay plus d'amy ſi ie ne vous rends compte de ce que ie fais iournellement. Voyez avec quelle priuauté ie veux proceder avec vous ; ie vous veux informer de mes affaires iuſques à cette particularité, qu'il y a cinq iours que ie vas à l'Escole, & que depuis huit iours i'eſcoute diſputer vn Philoſophe. Vous eſtes bien en âge pour cela, me direz vous. Mais pourquoy non ? Quelle folie plus grande ſçaurions-nous faire, que de ne vouloir point apprendre, pource que nous auons eſté long-temps ſans auoir appris ? A quoy voulez-vous donc que ie m'occupe ? Que ie monte à cheual, & que ie faſſe le ieune homme ? S'il n'y a rien qui faſſe plus de honte à ma vieilleſſe que cela ; ie ne ſuis point mal. C'eſt vne Escole où les hommes font bien d'aller, en quelque âge qu'ils ſoient.

I. Il y faut enuicillir, & y courir auſſi viſte que ſi nous auions encore nos iambes de ieuneſſe. Quelque vieux que ie ſois, ie ne laifferay point d'aller au Theatre, ie me feray porter au Cirque, il ne ſ'y fera combat de Gladiateur que ie ne voye ; Et ie penſeray me faire tort d'aller ouyr vn Philoſophe ? Tant que nous ignorons, il faut apprendre, ou pour dire encore mieux, tandis que nous viuons. Et il n'y a point de Science où cela ſe doie pluſtoſt pratiquer qu'en celle-cy. Tant que vous viuez, il faut apprendre comme il faut viure ; Et toutesfois en l'Escole meſme où ie vay pour apprendre, il y a moyen d'apprendre quelque choſe de moy. Si ie n'enſeigne autre choſe, pour le moins i'enſeigne qu'un homme pour eſtre vieux, ne doit pas laiffer d'eſtudier. Au reſte, ie ne vay iamais en cette Escole, que la folie des hommes ne me faſſe honte.

II. Vous sçavez que pour aller chez Metronacte, il faut passer par le Theatre des Napolitains. Il est si plein de monde, qu'il n'y a pas moyen de s'y tourner; & si vous me demandez ce qu'ils y font, ils escoutent des ioieurs de cornemuse, & disent leur aduis de celuy qui leur semble le meilleur. Il y a là aussi vn joüeur de flustes Grec, & vn Trompette, qui ont vne presse infinie; & en vn lieu où l'on montre à se faire homme de bien, c'est vne solitude plustost qu'autre chose. Si quelques-vns y vont, il semble que ce soit faute d'occupation; on les appelle des niais, & des gens qui ne font bons à rien. Mais ie prens bien en gré d'estre moqué de cette façon; il faut laisser parler les ignorans, & mespriser leur mespris, quand il est question de se faire vertueux. Continuez, Lucilius, & vous despeschez, afin que comme moy, vous ne soyez pas contraint d'aller à l'Escole, quand vous serez vieux. Toutesfois vous avez encore vne occasion de vous haster, qui vous y oblige dauantage, c'est que vous entreprenez vne chose, qu'à grand peine pourrez-vous sçauoir parfaitement, quelque longue vicillesse que vous ayez; vous n'y pouuez profiter qu'autant que vous y travaillerez.

III. Nul ne se fait sage par accident. Les biens, les honneurs, les Estats, sont des choses que la Fortune donne quand il luy plaist, sans qu'on s'en couche plus tard, ny qu'on se leue plus matin; mais pour estre vertueux, il faut travailler à bon escient. Il est vray qu'il n'y a pas occasion de plaindre sa peine en vne chose, où se rencontre tout ce qu'il y a de bien au monde, car il n'y a point d'autre Bien que ce qui est honneste. Les choses que nous aymons pour la vanité, ne sont point des biens veritables, & la possession n'en est iamais assuree. Mais puis que ie ne vous ay pas contenté sur ce poinct par ma precedente, & qu'il vous semble que i'ay plustost loué que prouué cette proposition, ie me remettray sur le mesme discours, & en peu de paroles ie comprendray ce que i'en ay dit.

IV. Toutes choses ont en elles quelque bien particulier, pour lequel elles sont estimées. On loue vne vigne, pour estre de bon rapport; vn vin pour auoir le goust bon; vn cerf, pour estre viste; vne beste de chemin, pour auoir l'estachine ferme. On fait cas d'vn chien, s'il a bon nez pour que-

ster,

ster, bonnes iambes pour suiure la beste, & bon cœur pour l'attaquer. Pour iuger en quoy consiste le bien d'une chose, il faut regarder à quoy elle est née, & pourquoy on en fait cas. Qu'est-ce qui est le meilleur en l'homme? La Raison. Car par elle il s'éloigne des autres animaux, & s'approche des Dieux. Il s'ensuit donc que la Raison est le propre bien de l'homme; ses autres qualitez luy sont communes avecque les bestes. Est-il fort, aussi sont les lions. Est-il beau, aussi sont les paons. Est-il viste, aussi sont les cheuaux. Je pourrois bien dire qu'ils le passent, mais il me suffit d'auoir dit, qu'ils l'égalent. Je ne cherche point ce qu'il a de plus grand, mais ce qu'il a qui se puisse dire sien. Il a vn corps, aussi ont les arbres; il a mouuement de luy-mesme, aussi ont les vers; vne voix, les chiens en ont vne bien plus claire; les aigles, vne bien plus aiguë; les taureaux vne bien plus forte, & les rossignols vne bien plus douce & bien plus souple à toute sorte de tons. Qu'est-ce que l'homme a qui luy soit propre? La raison, en la perfection de laquelle consiste aussi la perfection de sa felicité. Si donc lors qu'une chose est arriüée à la perfection de ce qui est proprement son Bien, elle se peut dire louable, & paruentüe au but que la Nature s'est proposée en la faisant; puis que la Raison est le bien de l'homme, il est louable quand il la conduitte à sa perfection. Cette Raison parfaite est ce que j'appelle quelquesfois Vertu, & quelquesfois ce qui est Honneste. Il n'y a donc autre bien en l'homme que le Bien qui est propre à l'homme seul; Car à cette heure, il n'est pas question de ce qui est bien, mais de ce qui est le bien de l'homme. Si l'homme n'a point d'autre Bien que la Raison, & si c'est sa gloire de l'auoir, & sa honte de ne l'auoir pas, il s'ensuit que la Raison est son seul & propre Bien. Vous ne doutez pas que ce ne soit son bien, mais vous n'êtes pas bien assuré qu'il n'en ait point d'autre. Si vous voyez vn homme vicieux, qui soit bien sain, bien riche, bien suiuy, bien noble, quelques autres qualitez qu'il ait, vous direz que c'est vn homme qui ne vaut rien. Au contraire, qu'il soit le premier de sa race, & n'ait pas le liard en sa bourse, ny pas vn valet apres luy, mais que dépourueu de toutes choses, il soit pourueu de probité, ie pense que vous ne laisserez pas de l'auoir en bonne opinion. L'homme n'a donc autre bien qu'un seul; & s'il l'a, il est estimable, quoy que tous les autres biens luy manquent. Mais s'il ne l'a

pas, on le mesprise & on le condamne avec tous les autres. Il faut iuger des hommes comme des choses. On ne dit point qu'un vaisseau soit bon, pour estre peint de riches couleurs, pour auoir l'esperon d'or ou d'argent, & la poupe marquetée d'ivoire, ny pour auoir vne charge qu'on peut comparer aux richesses d'un Roy, mais pour estre fort, ferme, bien joint, bon à la voile, & bien-aisé à gouverner. Vous ne dites point qu'une espée soit bonne, qui a des gardes dorées, & un fourreau couuert de pierreries, mais qui tranche & perce si bien, qu'il n'y a jacque-de-maille assez forte pour l'arrester. On ne s'informe point si vne regle est belle, mais si elle est droite. Toutes choses ont du merite, selon qu'elles font bien à l'usage pour lequel nous les auons. Il n'importe donc point à un homme, combien il laboure d'arpens de terre, combien il a de rentes constituées, combien sa basse-court est fournie de peuple, combien le lit où il couche est magnifique, & combien est fin le crysta où il boit, mais combien il est homme de bien. Or il est homme de bien, si sa raison droite & non coufuse se conforme à la volonté de la Nature. C'est ce qui s'appelle Vertu; c'est ce qui est honneste, & le Bien unique de l'homme. Car puis que c'est la Raison seule qui rend l'homme parfait, c'est elle seule aussi qui par sa perfection le rend heureux; & après tout, cela seul est le bien de l'homme, qui seul est cause de sa félicité. Ce que nous disons de la Vertu, nous le disons aussi de ses ourages. Mais pource qu'il n'est point de Bien sans elle, nous faisons cette maxime si generale, qu'il n'est point d'autre Bien que la Vertu. Si tout le bien de l'homme est en l'esprit, il ne faut point douter que ce qui le fortifie, qui le rehausse & qui le dilate, ne se puisse appeller bien. Or il n'y a rien qui fortifie, qui rehausse, & qui dilate l'esprit, que la Vertu. Car toutes ces choses pour qui nous sommes si passionnez, ne font que le trauailler & l'affoiblir; Et si quelquesfois il semble qu'elles le releuent, elles le bouffissent, & l'amusent apres des vanitez. L'esprit n'a donc point d'autre Bien que ce qui le fait meilleur. La consideration de ce qui est honneste, ou deshonneste, est la regle de toutes les actions de nostre vie; & c'est là dessus que nous nous resoluons à faire vne chose, ou à ne la faire pas. Quand un homme de bien iugera qu'une chose se doit faire, quelque trauail, quelque dommage, & quel-

que peril qu'il y voye, il ne s'en diuertira point. Comme au contraire, quelque vtilité, quelques delices, & quelques grandeurs qu'on luy propose, il ne s'accordera iamais à rien faire qui soit mal à propos. Il n'y aura point de menaces qui luy rompent vne bonne entreprise, ny point de promesses qui luy en persuadent vne meschante. Si donc en toutes ses actions il a tousiours les yeux sur ce qui est honneste & deshonneste, pour suiure l'un, & fuir l'autre, il faut qu'il n'y ait point de Bien que la Vertu, ny point de mal que le vice. Si la Vertu n'est point alterable par la corruption, si tousiours elle demeure en vn estat, il n'y a point d'autre Bien qu'elle, & il ne se peut plus faire qu'elle soit autre chose que Bien. La Sageste est exempte de tout changement. La Sageste ne se perd iamais, & iamais de la Sageste on ne reuiet à la Folie, Je vous ay dit, s'il vous en souuiet, qu'il s'est trouué des hommes qui seulement par vn transport inconsideré ont foulé aux pieds tout ce qui se fait communément craindre & desirer. L'un a bruslé sa main dans les flammes; L'autre n'a point cessé de rire pour les douleurs de la torture; Vn autre a veu mourir ses enfans, & n'en a pas mouillé ses yeux; & vn autre sans apprehension s'est allé precipiter à la mort. Il se void assez d'exemples d'Amour, de Colere, & d'Auarice, où les hommes, pour se contenter, ne trouuent rien qui les puisse arrester. Que si vne opiniastreté seulement piquée de ie ne scay quel aiguillon, a cette puissance, que fera la Vertu, qui n'estant pas forte par interualle, ny hardie par caprice, mais tousiours égale à soy-mesme, n'a point d'autre gloire que de s'employer aux occasions, où son assistance nous fait besoin? Concluons donc que les choses quelquesfois mesprisées par les indiscrets, & tousiours par les Sages, sont indifferentes, & qu'il n'y a point d'autre Bien que la Vertu, qui braue & dédaigneuse au dessus de la Fortune, se trouble aussi peu de sa haine, qu'elle se réjouyt de sa faueur. Si vous vous laissez vne fois persuader qu'il y ait quelqu'autre Bien que ce qui est honneste, il ne faut plus parler de Vertu. Ce sont des choses incompatibles, d'estre vertueux, & de ietter les yeux sur quelque chose d'exterieur. Cela repugne à la Raison, d'où les Vertus procedent, & à la Verité, qui s'accompagne tousiours de la Raison. Or toute opinion est fausse, qui repugne à la verité. Vous ne pouuez

nier qu'un homme de bien ne reuere les Dieux, & ne les ser-
 ue. Il faut donc que quoy qui luy arriue, il le supporte pa-
 tiemment, & considere que les loix, sous lesquelles tout l'V-
 niuers marche, l'ont ordonné de cette façon. Par ce moyen
 il ne peut y auoir autre Bien que ce qui est honneste; car en
 cela consiste la résolution d'obeyr aux Dieux, de ne s'émou-
 uoir point aux choses inopinées, de se contenter en sa condi-
 tion, de vouloir ce que le Destin veut, & de faire ce qu'il
 commande, sans murmurer. S'il y a quelqu'autre bien que
 ce qui est Honneste, nous ne ferons iamais saouls ny de la
 vie, ny des prouisions qu'il faut pour la vie, & par consequent
 nous nous chargerons d'un faix insupportable, & de trauaux
 qui en vne besongne infinie ne pourront iamais trouuer de fin.
 Il n'y a donc point de Bien que ce qui est honneste. Je vous
 ay dit que si ce sont biens que l'argent, les Estats, & autres
 telles denrées, nous qui en auons, nous sommes plus heureux
 que les Dieux qui n'en ont point. A cette heure, ie vous
 diray de plus, que s'il est vray que les ames ne meurent point
 avec les corps, il faut penser que leur condition, en cette se-
 conde vie, sera meilleure qu'en celle-cy. Or si c'estoyent des
 biens que ces choses qui nous seruent par le ministere du
 corps, il faudroit croire qu'elles seroient plus mal quand elles
 en sont dehors, & il s'ensuiuroit qu'elles seroient plus con-
 tentes d'estre captiues & reserrées, que libres & clargies au de-
 là de toutes bornes, qui seroit vne manifeste absurdité. I'auois
 dit aussi, que si c'estoyent des biens que ces choses qui nous
 sont communes avecque les bestes, les bestes auroient vne
 beatitude comme nous; ce qui ne se peut faire en façon du
 monde. Il n'y a rien qu'il ne faille souffrir pour ce qui est
 honneste; ce qu'il ne faudroit pas faire, s'il y auoit quel-
 qu'autre bien que la Vertu. Bien que i'eusse desia fait ces
 discours plus au long en ma precedente, ie n'ay pas voulu
 laisser de repasser par dessus, & en dire quelque chose en
 celle-cy. Mais le vray moyen de vous faire trouuer cette
 opinion veritable, c'est de vous sonder vous-mesme, & de
 vous demander, si en cas que vostre pays, & tout ce que
 vous avez de parents & d'amis, fussent destinez à quelque
 ruine, & n'en peussent échapper autrement que par vostre
 mort, vous auriez assez de courage pour leur donner vostre
 vie, & non seulement avecque patience, mais volontairement

vous perdre pour les sauuer. Si vous pensez que vous le pouuez faire, vous auoüez qu'il n'y a point d'autre Bien que la Vertu, puis que vous laissez toutes choses pour en iouyr. Voyez combien elle a de pouuoir. Vous mourrez pour la Republique, si ce n'est presentement, ce sera quand il en sera besoin. Il ne faut gueres de temps à vne belle action, pour donner beaucoup de ioye; Et bien qu'après que la mort nous a priuez du sentiment des choses mondaines, il semble que nous n'auons plus de part en la gloire que nous auons meritée en nostre vie, si est-ce que nous ne pouuons sans quelque plaisir, nous représenter l'estat où nous auons mis les choses par nostre vertu. Quand vne homme d'honneur, & qui a du courage, se remet deuant les yeux, que s'il meurt, il ressuscitera à sa Patrie, qu'une infinité de vies seront sauuées par la perte de la sienne, & que par vn coup seul, il rompra les fers de tout vn peuple; il ne faut point douter que de cette imagination seule il ne tire assez de fruiet, pour se resoudre au peril où l'occasion le sollicite de se ietter. Quand mesme l'entreprise seroit telle, qu'il se faudroit asseurer de mourir dans l'execution, & n'auoir point le plaisir d'en voir le succez, il a de quoy se contenter, puis qu'il a fait ce que le deuoir & la pieté luy commandoient. Alleguez luy tout ce que vous penserez qui l'en puisse diuertir; dittes luy qu'on ne se souuendra pas de ce qu'il aura fait à deux iours de là; Qu'il obligera des personnes qui ne luy en sçauront point de gré; il vous fera responce, Que ce sont des considerations qui ne le touchent point, Qu'il ne regarde qu'à son action, & que pource qu'il scait qu'elle est honneste, en quelque fascheux lieu qu'elle l'appelle, & par quelques espines qu'elle le conduise, il est resolu de la suiure, iusqu'à ce qu'il ait fait ce qu'il a deliberé. C'est donc à dire, qu'il n'y a point d'autre Bien que ce qui est Honneste, puis que non seulement vn esprit desia parfait en Sageffe, mais que tout autre, qui aura quelque chose de genereux, est capable d'auoir ce ressentiment. Tous les autres biens sont des choses de peu de merite, & ne font que passer d'une main à l'autre; ce qui fait qu'en quelque quantité que la Fortune les donne, ils ne sont iamais possedez qu'avec inquietude, qu'ils sont insupportables à leurs maistres, & qu'ils les accablent à la fin. La felicité de ceux que vous voyez couuerts de clinquant, est comme celle de

ceux qui traueſtis en vne Comedie, representent le personnage de quelque Roy. Tant que le jeu dure, ils ne paroissent que le Sceptre à la main, & en vn équipage que le peuple regarde avec admiration; & après la comedie ils reprennent leurs chiffres, & redeuiennent ce qu'ils estoient. Les richesses & les Estats peuuent bien hauffer vn homme, mais non pas le faire grand. Pourquoi donc auons nous cette opinion? Parce que nous mesurons la base avecque la statue. Qu'un Nain monte sur la plus haute montagne des Alpes, il sera tousiours petit, & vn Colosse tousiours grand, quand il seroit au fonds d'un puits. Ce qui nous abuse, c'est que nous ne pesons pas l'honneur seul, nous mettons son bagage en la balance avecque luy. Voulez-vous bien iuger du prix d'un homme? Regardez-le tout nud, faites luy quitter son reuenu, ses Estats & toutes ces bagatelles que la Fortune luy a baillées pour le déguiser; faites luy mesme despoüiller le corps, & luy regardez l'esprit; voyez comment il est fait, comment il est grand, & si cette grandeur est sienne, ou mendiee, si vous trouuez que les espèces nuës ne l'éblouissent point, & qu'il soit aussi prest de rendre l'ame par la gorge que par la bouche, dites qu'il est heureux. Si lors que la rigueur de la Fortune, ou la tyrannie de quelque Grand le menaceroit, ou de prison, ou de bannissement, ou de quelque vne de ces autres vaines tempestes, que l'esprit n' imagine qu'avecque frayeur, il demeure ferme en son assiette, & dit,

*Vierge cela n'est rien, tu ne m'as annoncé
Ni travaux, ni combat, où ie n'eusse pensé.*

Vous m'en menacez à cette heure & moy ie m'en suis tousiours menacé. Ie sçay bien que ie suis homme, & qu'en cette qualité ie me doiy preparer à tout ce qu'un homme peut souffrir. Vn coup preueu ne sçauroit faire gueres de mal. Les mal-aiſez, & ceux qui se fient à la Fortune, trouuent toutes choses inopinées. La plus grande partie de leur mal est la nouueauté, & cela se reconnoist en ce qu'il n'y a rien de tout ce qu'ils trouuent si difficile qui ne leur deuienne aisé par la continuation de l'endurer. Le Sage n'attend point la presence des maux, il s'y accoustume deuant qu'ils viennent, & par la meditation il arriue à cette patience que les autres n'acquierent qu'en souffrant. Nous oyons quelquesfois dire

à des ignorans; Sçauois-ie bien que cela me deust auenir? Le Sage estime tout possible; & quoy qu'il fasse, il peut tousiours dire qu'il le sçauoit bien.

EPISTRE LXVII.

ARGUMENT.

I. *La vie de l'homme est bien accomplie, en quelque temps qu'il meure.*

II. *La necessité de mourir doit oster l'apprehension de la mort.*

III. *Il n'y a point de plaisir au monde, que l'homme doise regretter en mourant.*

AVjourd'huy tout d'un coup nous auons veu paroistre les barques d'Alexandrie, qu'on enuoye ordinairement deuant, pour auertir que la flotte vient. Ils les appellent *Les Messageres*. La campagne est tousiours bien aise de leur venue, il ne demeure pas vn homme de Pouzzol en la maison; tout le monde se rend sur le port; & quelque trouppc de vaisseaux qu'il y ait, celles d'Alexandrie, à la façon de leurs voilles sont tousiours recognuës parmy les autres: Car il n'y a qu'elles qui entrent avec le boursset; les autres ne le mettent qu'en pleine mer, parce qu'il n'y a rien qui fasse aller vn vaisseau si roide que le haut de la voile; il est plus poussé par là que par nulle autre endroit. C'est pourquoy quand il y a trop de vent, on baisse l'antenne, parce qu'il n'est pas si fort quand il donne par bas. Aussi-tost qu'elles sont aux Isles de Capris, & qu'elles ont doublé ce Cap, où

Pallas du haut d'un roc void écumer les ondes;

on ne laisse qu'une voile à toutes les autres, & le boursset demeure à celles d'Alexandrie pour les faire recognoistre. Parmy cette foule de peuple qui couroit à la riue, ie fus bien aise d'auoir de mauuaises jambes, parce que sans cela j'eusse montré mon impatience comme les autres, & fusse couru, pour sçauoir en quel estat estoient mes affaires, & quelles nouvelles ces vaisseaux m'en apportoiert. Il y a long-temps que ie ne puis plus ny perdre ny gagner. C'est vne opinion que ie deurois auoir, quand mesme ie ne serois pas vieux.

Mais à cette heure avec bien plus de sujet, pource que ie ne sçaurois auoir si peu, que ie n'en aye plus qu'il ne m'en faut pour gagner iusqu'au logis, & principalement estant en vn chemin, que ie me passerois bien aisément d'acheuer.

I. Vn voyage est imparfait, iusqu'à ce que vous soyez où vous vous estes proposé d'aller; mais en quelque lieu que la vie s'arreste elle est parfaite, si elle est vertueuse. Finissez la quand vous voudrez; si vous la finissez bien, vous pouuez dire que vous n'en auez rien perdu. Quelquesfois des occasions qui ne sont pas bien grandes, nous conuient à partir courageusement, car aussi bien ce qui nous retient n'est pas grand chose. Tullius Marcellinus, que vous cognoissiez bien, jeune homme fort discret, & qui fust vieux de bonne heure, se trouuant saisi d'une maladie, non incurable, mais longue & fascheuse, pour vne infinité de choses qu'elle luy commandoit ou deffendoit, resolut de se faire mourir, & appella plusieurs de ses amis, pour les ouïr là dessus. L'un d'eux, qui estoit vn peu poltron, luy donnoit le conseil qu'il auroit pris pour soy; l'autre, qui le voulut flater, luy proposa ce qu'il pensoit luy deuoir estre plus agreable. Vn Stoïque de nos amis, homme d'honneur, & pour le loüer en termes qui soient dignes de luy, plein de valeur & de courage, luy donna, ce me semble, le meilleur aduis de tous: Voicy ce qu'il luy dit. Marcellinus mon ami, ne vous tourmentez pas, comme s'il estoit question de quelque chose de consequence. La vie est peu de chose; vos esclaves l'ont, & les moindres animaux qui soient sur la terre. L'importance est de mourir honnestement, iudicieusement, & courageusement. Representez vous combien il y a que vous ne faites qu'une mesme chose, manger, dormir & passer le temps avec des femmes, car c'est tout ce que nous faisons en ce monde. La volonté de mourir ne vient pas tousiours de preuoyance, de resolution, ou de misere; quelquefois vn simple degoust nous la donne. Marcellinus n'auoit point besoin d'estre presché, mais il luy failloit de l'aide, & ses seruiteurs ne luy vouloient pas obeyr. Cét honneste homme premierement les assura, qu'il n'auoient point de sujet de craindre, & que tout le danger des domestiques estoit quand il n'estoit pas bien certain que le maistre eust eu la volonté de mourir, & qu'autrement c'estoit aussi mal fait de l'empescher, que de le tuer. Cela fait

fait, il aduertit Marcellinus. Comme quand nous auons soupé nous baillons nos restes à ceux qui nous ont seruis à table, la raison & l'humanité veulent qu'au partir de la vie nous donnions quelque chose à ceux qui en ont esté les ministres. Aussi-tost Marcellinus, qui estoit facile, & ne donnoit rien de si bon cœur que le sien, distribua quelque peu d'argent à ses seruiteurs, & les consola de l'ennuy qu'ils auoient de sa resolution. Il ne luy fallut espée, ny poignard, il demeura seulement trois iours sans manger; Et avec cette abstinence, de fois à autre s'estuant dans vne cuue qu'il auoit fait porter exprés en sa chambre, vint tout bellement à defaillir, non pas à ce qu'il disoit, sans quelque sentiment de plaisir, comme il aduient quand il se fait vne douce dissolution, telles que peuuent auoir epreuë ceux qui se sont quelquesfois éuouïs. Je n'ay point esté fasché que l'occasion se soit offerte de vous faire ce conte, pour le plaisir que ie sçay que vous aurez d'entendre qu'un de vos amis soit mort si doucement. Car encore qu'il se soit fait mourir, ç'a esté si à son aise, qu'il semble qu'il se soit trompé luy-mesme, & qu'il se soit dérobé de la vie, sans y penser; Et puis ce conte mesme n'est pas si hors de propos, qu'il n'y ait moyen d'en faire quelque profit. Il se presente bien souuent des necessitez, où nous sommes conuiez de suiure cét exemple. Nous auons bien souuent sujet de vouloir mourir, que nous ne le voulons pas faire; & quand nous mourons mesme ce n'est qu'à regret.

II. L'homme du monde qui sçait le moins, sçait bien qu'il luy faudra mourir quelque iour; mais quand il en est sur le poinct, il recule, il tremble, il pleure. Ne diriez-vous pas qu'un homme n'auroit ny sens, ny iugement, qui se tourmenteroit de ce qu'il n'estoit point au monde il y a mille ans? Aussi peu en a celuy qui se tourmente, pource que dans mille ans d'icy il n'y fera point. Vous ne ferez point; vous n'avez point esté, c'est vne mesme chose. Ce sont deux temps où nous n'auons point de part. Le poinct où vous estes, est vostre siecle; Faites ce que vous pourrez pour l'estendre, de combien le pensez-vous allonger; que pleurez-vous? que demandez-vous? tout ce que vous faites, n'est que temps perdu.

Les Destins pour prier ne se fleschissent point.

Ils sont fermes & fixes. Vne eternelle necessité les conduit.

Vous irez où toutes choses vont, le trouuez-vous estrange ? Vous estes né sous cette condition ; vostre pere, vostre mere, vos grands - peres, vos grandes - meres, & generalement tous ceux qui sont venus au monde deuant vous, y sont passez ; & tous ceux qui viendront au monde après vous, y passeront. Vne entre-suite inuariable attache & tire toutes choses. Combien pensez-vous qu'il mourra de peuple après vous ? Combien auecque vous ? Si vous en voyiez mourir beaucoup d'autres quand & vous, ie pense que vostre apprehension en seroit moindre. Vous auez donc occasion de vous assurer, car vne infinité d'hommes & d'animaux, qui d'une façon, qui de l'autre, mourront en cette mesme heure que vous mourrez. Et au reste, estes-vous si mal-aduisé de ne penser iamais arriuer en vn lieu, pour lequel vous ne cessez de cheminer ? Il n'y a point de si long chemin qui n'ayt vn bout ; vous vous abusez, si vous pensez que ie vous aille chercher de grands personnages, pour vous en proposer les exemples, ie vous veux alleguer des enfans. On conte d'un ieune garçon de Lacedemone, âgé seulement de douze ou treize ans, qu'ayant esté fait prisonnier à la guerre, il crioit en son langage Dorique, *Je ne seruiray point*, & en effect il monstra qu'il auoit dit vray ; Car au premier commandement seruilé & deshoneste qu'on luy fit, qui fut d'apporter vn pot de chambre, il se donna si grand coup de la teste contre vn mur, qu'il se tua. Nous auons la liberté si prés de nous, & il est possible qu'il soit des esclaves ? N'aymeriez vous pas mieux voir mourir vostre fils ieune, avec la gloire d'une si belle action, que s'il viuoit tout vn siecle en faineant & en poltron ? Pourquoy donc auez vous si grande peur de mourir, puis qu'un enfant mesmes a du courage assez pour s'y resoudre ? Ne scauez vous pas que si vous ne marchez, on vous trainera ; faites que ce qui viendroit d'un autre, vienne de vous ; ayés du courage autant qu'un enfant, & dittes que vous ne seruirez point.

III. Pauvre homme que vous estes ! vous seruez aux hommes, aux affaires, & à la vie ; car qu'est-ce que la vie autre chose qu'une seruitude, quand la resolution de pouuoir mourir ne l'accompagne point ? Qu'attendez-vous plus au monde ? si les voluptez vous retiennent, vous les auez toutes essayées ; il n'en est point qui vous soit nouvelle. Vous estes si saoul

de la plus friande, que vous en auez mal au cœur. Vous sçavez bien quel goust ont le vin & la maluoisie. Quelle difference faites-vous, qu'il vous en passe cent ou mille brocs par la vessie? C'est vn sac. Vous auez mangé les plus friands morceaux, vous n'ignorez point ce que c'est; vostre luxe ne vous a rien reserué de nouveau pour les années à venir. Et cependant ce sont là les choses dont vous vous separez avec tant de regret. Auez-vous quelque autre chose qu'il vous fasche de perdre? Sont-ce vos amis, que vous auez peur de quitter? Est-ce vostre patrie? Tant s'en faut que cela soit, que ie ne crois pas que pour elle vous voulussiez soupper vn quart d'heure plus tard. Si vous pouuiez esteindre le Soleil, vous le feriez. Car aussi, qu'auuez-vous iamais fait qui soit digne de lumiere? Dites la verité: ce n'est ny la Cour, ny le Palais, ny le monde mesme qui vous fait desirer de viure. Il vous fasche de laisser la rotisserie, où vous n'auuez rien laissé. Vous auez peur de la mort; Et cependant au milieu de vos plaisirs, vous faites merueille de la dépiter. Vous voulez viure? vous auez raison; car vous n'y cognoissez rien. Mais par vostre foy, pensez-vous que la vie que vous faites, soit autre chose qu'une mort? Vn iour que l'Empereur passoit par la rue, comme vn certain prisonnier, à qui la barbe venoit iusques sur l'estomach, le prioit de le faire mourir, il luy respondit, Et quoy, mon amy, pensez-vous estre en vie? Il en faut dire de mesme à ceux-cy, qui seroient bien-heureux de mourir. Vous craignez la mort? Et quoy, estes-vous en vie? Oüy, mais ie veux viure, parce que ie sers encore bien au monde. Ma vie est vtile à beaucoup de choses, c'est pourquoy ie la voudrois bien continuer. Ne sçatez-vous pas que mourir est vn des deuoirs de la vie? Allez-vous-en hardiment, ce que vous deuiez faire est fait; nos actions n'ont point de certain nombre que nous soyons tenus de fournir, & toute vie est assez longue. Si vous voulez regarder à la durée du monde, la vie de Nestor seroit courte aussi bien que celle de Statilla, qui fit écrire sur sa tombe, Qu'elle auoit vescu quatre-vingts & dix-neuf ans. Voyez la vanité d'une pauvre vieille, qui cherche de la gloire au nombre de ses années. Pensez-vous qu'on l'eust pû supporter, si elle fust allée jusques à cent? Il est de la vie comme d'une farce, il n'importe pas de jouer longtemps, mais de bien iouer. Il est indifferent où vous finissiez;

finissez où bon vous semblera, pourueu que vous fassiez vne bonne fin.

EPISTRE LXXVIII.

ARGUMENT.

- I. Les visites des amis réjouissent les malades.*
- II. Mespriser la mort par le mespris des incommoditez de la vie.*
- III. Grande force de l'opinion.*
- IV. La résistance au mal est vne victoire. Il faut preferer les voluptez de l'esprit à celles du corps.*
- V. La vie des meschans est tousiours courte.*

IE suis tesmoin de vos defluxions, & de ces fièvres lentes que vous m'escriuez qui vous tourmentent. Ce sont des choses qui ne vont iamais gueres l'vne sans l'autre. Je vous en plains dauantage, parce que ie sçay ce que c'est. Tandis que i'estois ieune, ie n'en faisois point de cas au commencement, parce que l'âge en supportoit plus aisement les incommoditez, & se rebelloit contre les maladies. Mais enfin il me falut rendre, & estre distillé moy-mesme; & me voyant comme en chartre, i'ay eu beaucoup de fois l'espée à la main pour me tuer. Mais i'auois vn si bon pere, que la peur de luy donner de l'ennuy, me retenoit. Je pensois qu'il me seroit plus aisé de me passer de la vie, qu'à luy de se passer de moy. Cela me fit resoudre de viure. Il faut quelquesfois autant de courage, pour se vouloir conseruer la vie, que pour se la vouloir oster. Les consolations que i'eus, me seruirent de medecines. Ce qui redresse l'ame, porte quelquesfois du profit au corps.

I. Je vous diray ce que ce fut. Mes estudes me guerirent. La Philosophie me remit, ie luy doy la vie, & rien moins. Mes amis y contribuerent aussi beaucoup par leurs visites, & par la peine qu'ils prenoient de me resiouir, & de veiller avecque moy pour me faire passer le temps. Il n'y a chose, Lucilius, qui restaure tant vn malade que cette assistance, & qui luy rompe tant les imaginations & la crainte de la mort. Il ne m'estoit pas aduis que ie m'en allasse du monde, les y

laissant apres moy. Si ie ne viuois plus en leur compagnie, ie pensois que ie viurois en leur memoire, ie ne pensois pas perdre l'ame mais la leur remettre. Ces impressions me donnerent la volonte de m'ayder, & de me resoudre à la patience de toutes douleurs. Autrement, i'eusse esté bien miserable de perdre le courgé de mourir, & ne l'auoir pas de viure. Prenez donc mes remedes pour vous. Le Medecin vous limitera combien vous deuez marcher, quel doit estre vostre exercice. Il vous deffendra d'estre sans rien faire, parce qu'ordinairement l'indisposition vous y conuie. Il vous ordonnera que vous lisiez haut pour exercer vostre respiration, de laquelle le passage est empesché; que vous vous promeniez en bateau, pour donner vne molle agitation à vos parties interieures; Que vous mangiez de certaines viandes, & que vous vous absteniez des autres. Il vous dira quand vous pourrez boire du vin, pour ne vous laisser tomber trop bas; & quand il vous faudra le quitter, de peur qu'il ne vous prouoque la toux.

II. Pour moy, ie vous bailleray des remedes qui vous seruiront pour cette maladie & pour toutes celles que vous aurez iamais, Mesprisez la mort. Quand nous nous sommes mis hors de cette apprehension, tout le reste ne sont que fleurs. Nous auons trois choses qui nous faschent principalement en nos maladies; nous craignons de mourir, nous auons de la douleur, & nous sommes priuez de plaisir pour quelque temps. De la mort nous en auons assez parlé; ie ne vous en diray qu'un mot. C'est, que nous ayons peur de la Nature, & non de la maladie. Les maladies ont allongé la vie à beaucoup qui ne sont point morts, pource qu'on pensoit qu'ils se mouroient. Vous mourez, non pource que vous estes malade, mais pource que vous viuez. Guerissez-vous tant qu'il vous plaira, Vous n'en mourez pas moins. Vous pouuez bien échapper à l'indisposition, mais non pas à la mort. Venons à la seconde incommodité. La maladie a de grandes douleurs. Cela peut estre, mais les interualles donnent moyen de les supporter; l'extremité de la douleur en est la fin. Elle ne peut estre bien grande & bien longue. La Nature pleine d'amour & d'affection enuers nous, a fait cette regle, que toute douleur est courte ou supportable. Les plus sensibles douleurs sont aux parties du corps les plus maigres.

Quand le mal est aux nerfs, aux jointures, ou en quelque autre lieu si pressé qu'il n'ait moyen de s'estendre, c'est là qu'il nous traite cruellement. Mais en recompense, ce sont des parties qui s'estourdissent bien-tost, & par la douleur même se font insensibles à la douleur, soit que les esprits par l'empeschement de leur course, reçoivent de l'alteration, & perdent cette force que nous donne le sentiment, soit que l'humeur corrompue ne trouvant plus où se rendre, elle-même se détruise, & oste la faculté de sentir à ce qu'elle a rempli de sa trop grande quantité. C'est de cette façon que se passent les gouttes, & les douleurs de vertebres & de nerfs, quand elles ont hebeté la partie malade, à force de la tourmenter. Ce commencement que fait le mal en se formant, est ce qui donne de la peine; lors qu'on l'a senty quelque temps, sa vehemence diminuë; & à la fin il se termine par vn engourdissement. De là vient que les douleurs des dents, des yeux, & des oreilles, & mesme celles de la teste sont plus aiguës que nulle autre, parce qu'elles sont en des parties où elles n'ont pas beaucoup d'espace; mais plus elles sont violentes, elles s'amortissent aussi plus tost. C'est donc la consolation d'une douleur extrême, que si vous la sentez trop, vous cesserez bien tost de la sentir. Ce qui chagrine le plus les ignorans en leurs indispositions, c'est qu'ils n'ont pas accoustumé de ne se servir que de l'esprit, & que si leur corps leur est inutile, ils sont priuez de toute action. C'est pourquoy ceux qui ont du iugement, s'accoustument de bonne heure à conuerser souuent avecque l'esprit, comme avecque la partie qu'ils ont la meilleure, & à ne se mêler au commerce du corps, que quand il leur est impossible de s'en passer. Oüy, mais c'est vn grand déplaisir de ne gouster plus les voluptez accoustumées, & de faire des abstinences si austeres, qu'il vous faille mourir de faim ou de soif. Je vous auouë que du commencement ce changement de vie a de la difficulté, mais nous n'auons pas esté long-temps malades, que nos conuoitises ne s'émoussent, & que nos sens qui les irritent, ne se trouuent eux-mesmes affoiblis & abbatus. De là vient que nous perdons l'appetit, & que des viandes que nous auons autresfois auidemment recherchées, nous font à cette heure mal au cœur à regarder. Dauantage il n'y a point de douleur qui n'ait ou des interuales, ou quelque relasche

pour le moins, & qu'avecque des remedes nous n'ayons moyen de preuenir : Car elles ont toutes, & principalement celles qui nous sont ordinaires, quelques signes, comme auant coureurs, qui nous aduertissent que nous allons auoir le gros sur les bras. Le vray moyen de ne vous troubler point pour les maladies, c'est de ne vous soucier point de la mort. C'est le pis qu'elles nous scauroient faire. Ne faites point vostre mal plus grand qu'il n'est, à force de vous affliger; la douleur n'en fera pas grande, pourueu que vous n'y adjoustiez rien par opinion.

III. Representez-vous plustost que ce n'est rien, ou peu de chose, qu'il faut auoir patience, que vous en ferez bien-tost de hors. Estimez-là petite, vous ferez qu'elle le fera. L'Opinion tient toutes choses suspenduës; l'Ambition, la Luxure & l'Auarice ne sont pas seules qui la regardent. Nos douleurs mesmes se forment à l'opinion. Nous ne sommes miserables, qu'autant que nous le pensons estre. La premiere chose qu'il faut oster, est vne coustume que nous auons, de nous plaindre du mal que nous auons eu. A quoy est bon tout ce langage? Iamais homme ne fust si bas que i'ay esté. Que de peine, que de martyre i'ay souffert! On ne pensoit iamais que i'en releuasse. Combien de fois ay-je esté pleuré de mes amis? Combien abandonné des Medecins? Les Criminels qu'on met à la question n'endurent point ce que i'ay enduré. Je veux que tout ce que vous dites, soit vray, n'en estes vous pas dehors? Que vous sert de remanier vos douleurs, & d'estre miserable, non pour autre chose, que parce que vous l'avez esté? Ne scauez vous pas que nous prenons plaisir de mentir à nous mesmes, & que nous faisons toujours nos maux plus grands qu'ils ne sont? Il n'y a rien de si doux que le recit d'une misere passée. C'est vne chose naturelle que de nous resioüir quand nous sommes sortis de quelque peril.

IV. Nous auons donc à retrancher deux choses; la crainte du mal à venir, & le souuenir du passé. Quand nous sommes en quelque peine, difons, peut estre qu'un iour la memoire nous en fera douce. Faisons lutter à bon escient nostre esprit contre la douleur; si nous reculons, elle vaincra, si nous demeurons fermes, nous la vaincrons. La plus part de ce que nous sommes, nous attirons nostre ruine, au lieu de l'empescher.

Quand nous sommes poursuiuis , le moyen de nous garantir , c'est de faire ferme. Ceux qui prennent la chasse, ne faillent iamais d'estre abbatus. Ne voyons nous pas combien de coups reçoient les Athletes par le visage & par tout le corps ? Et cependant la Gloire leur est si douce , qu'en sa consideration ils ne trouuent rien de si rude qu'ils ne soient contents de supporter. Forçons, comme ils font, toutes difficultez, qui nous resistent; nostre recompense ne sera ny vne couronne, ny vne palme, ny vn trompette qui fasse faire silence au peuple, pour ouyr la proclamation de nostre victoire; mais vne securité d'esprit immuable, & vne paix eternelle avec la Fortune, qui deffaite vne fois, n'aura plus iamais l'assurance de nous attaquer. Je sens vne grande douleur; comment ne la sentiriez vous, ayant le courage effeminé comme vous l'avez ? Il est de la douleur comme d'un ennemy. Quand nous auons peur, nous luy donnons du courage. Ouy, mais ce que ie porte est pesant. Et quoy ? Si vous n'eussiez deu porter que des choses legeres, pensez-vous que la Nature vous eust fait si fort que vous estes ? Aduisez lequel vous aimez le mieux, d'une longue & lente maladie, ou d'une violente & courte. Vne longue & lente avec des intermissions, vous donnera loisir de vous refaire, & par consequent après auoir bien trainé, ce sera force qu'elle vous laisse guerir. Vne courte & precipitée verra bien-tost vostre fin ou la sienne. Or soit que vous cessiez ou qu'elle cesse, que vous importe, puis que d'une façon ou de l'autre, vous serez hors de douleur ? Vous avez aussi moyen de vous soulager en vous diuertissant l'esprit, & en l'occupant à quelque autre chose qu'à vostre mal. Si vous avez fait quelque belle action, representez là vous; faites ramasser à vostre memoire tous ces exemples de patience que vous avez autresfois admirez; ressouenez-vous de tous ceux que vous sçavez qui parmy les tourmens les plus insupportables sont demeurez maistres de la douleur, ou de celuy qui tandis que le Barbier luy couppoit des varices, ne leua iamais la veüe de dessus vn liure; ou de l'autre, qui en la torture ne cessa iamais de rire, & en cette contenance lassa toutes les sortes de gesnes que la cruauté des Bourreaux prouocquée par sa patience, essaya inutilement pour le faire soupirer. Ce qu'un autre a fait en riant, pourquoy ne le ferez-vous pas par le discours de la

Raison ?

Raison ? Parlez tant qu'il vous plaira de defluxions, de toux qui fassent cracher les poulmons, de fièvres qui mettent le feu dans le corps, d'alterations vehementes, de gouttes & de sciaticques; Le vous dy que les tourmens de la question sont toute autre chose, & que cependant il s'est trouué homme qui les a soufferts, & ne s'est pas seulement plaint, n'a pas demandé misericorde, n'a pas daigné respondre aux interrogations, mais au contraire en a ry tout à son aise & de bon cœur. Et quoy donc, après vn exemple si magnanime, n'aurez-vous point l'assurance de vous mocquer de la douleur ? Oüy, mais vous dites que la maladie ne vous laisse rien faire, & que toutes vos actions en sont incommodées. Il n'y a que le corps indisposé, la maladie ne touche point à vostre esprit. Vn laquay, vn cordonnier, vn mareschal, pourront faire la plainte que vous faites. Mais si vous auez accoustumé de vous seruir de l'esprit, pourquoy ne pourrez-vous conseiller, enseigner, ouïr, apprendre, demander, & vous ressouuenir comme vous faisiez auparauant ? Au reste, ne pensez-vous rien faire, si vous vous sçauiez bien commander en vostre mal ? Si vous ne pouuez mieux, vous monstrez qu'une maladie peut bien estre inexpugnable, mais non pas insupportable. Croyez-moy, que dans vn lit mesme, on a moyen de donner tesmoignage de sa vertu. Les armées & les batailles sont les sujets ordinaires où les belles ames font paroistre vne assurance, mais quelquesfois on ne les reconnoist pas moins sur l'oreiller. Vous n'estes point sans besogne. Luittez bien avec la maladie; si elle ne vous a contraint à rien, si vous ne luy auez rien accordé, vous aurez donné vne preuue signalée de vostre suffisance. O que si on venoit voir combattre les malades, comme les Gladiateurs, qu'il y auroit vne belle & bien ample matiere d'acquerir de la reputation ! Soyez vous mesme vostre spectateur, & vous mesme vous donnez de la gloire quand vous la meritez. D'auantage il faut considerer qu'il y a des voluptez de deux sortes. Pour celles du corps, la maladie les deffend, & neantmoins elle ne les oste pas, & au contraire, si vous voulez dire ce que vous en pensez, elle les excite. Quand on a soif, le boire semble meilleur, & la viande, quand on a faim. Quand on s'est abstenu quelque temps de l'vn ou de l'autre, on y reuient avec plus d'auidité. Quant aux voluptez de l'es-

prit qui sont plus grandes, & les plus certaines, les Medécins ne les deffendent iamais. Ceux qui les ayment & qui sçauent bien comment il les faut prendre, n'estiment point les autres. Ils se moquent de toutes ces ordures qui chatouillent nos sentimens. O pauvre malade ! Pourquoi ? pource qu'il n'aura point de neige à mettre dans son vin, ny point de morceaux de glace à rompre dedans, pource qu'on ne seruira point d'huitres de Lucrin sur sa table ; pource que quand il voudra soupper, on n'oirra point vne tempeste de garçons de cuisine, qui apportent sur sa table le feu avecque les plats. Car à cette heure afin que la viande soit toute brûlante, & de peur que le gosier paué de ces gourmands ne trouue quelque morceau qui ne soit pas assez chaud, le luxe a trouué cette inuention, que la cuisine marche avec le souper. O pauvre malade ! on ne luy baillera de la viande qu'autant qu'il en pourra digerer. Il n'aura point son assiette couuerte de morceaux de gibbier de toutes sortes ; Qu'importe, vous soupperez en malade ou plustost en homme sain vne fois en vostre vie ; mais de la ptisane, ou de l'eau bouïllie, & de ces autres choses que ces delicats, plus malades d'esprit que de corps ne peuuent seulement ouïr nommer, nous vous en laisserons prendre tant que vous voudrez. Pensons seulement à n'auoir plus la mort en horreur. Le moyen d'y paruenir c'est de cognoistre la fin des gens de bien & des méchans. De cette façon & non autrement nous ne nous lasserons point de viure, ny n'aurons point de peine à mourir. Il est impossible de s'ennuyer d'une vie occupée en cette diuersité infinie de si grandes & de si diuines contemplations. Il n'y a que l'oïsiueté qui nous dégousté du monde. Mettons-nous à la recherche des choses naturelles ; la verité que nous y apprendrons, nous tiendra tousiours en appetit. Pour les choses fausses, nous n'en sçaurions prendre si peu, que nous n'en ayons assez. Au partir de là, si la mort vient, & nous appelle, quand nous n'aurons pas vescu la moitié d'une vie ordinaire, nous en aurons en ce peu de temps autant de fruit, que si nous l'auions continuée iusques à l'extreme decrepitude. Nous aurons cognu la plus grande partie des merueilles de la Nature, & nous nous en irons assurez, que pour auoir eu plus d'âge nous n'eussions pas acquis plus de Vertu.

V. Ceux qui mesurent leur vie au compas des voluptez

vaines, & par consequent infinies, ne peuuent qu'ils ne la trouuent courte, quand ils viuroient vne douzaine de siecles. Songez à vous resioiir en ces meditations, & cependant que vous vous entretiendrez de mes lettres, il se pourra presenter quelque occasion, qui nous donnera moyen de nous voir, & d'estre quelques iours ensemble. Ce ne sera peut-estre pas pour beaucoup de temps; mais il ne peut estre si court, que nous ne le fassions long, à force de le bien employer. Car, comme dit Possidonius, vne iournée est bien plus à vn homme docte, qu'à vn ignorant la plus longue vie qu'il scauroit auoir. Cependant, souuenez-vous de ne craindre iamais les menaces de la Fortune, & de vous deffier tousiours de ses caresses. Ayez continuellement deuant les yeux l'authorité qu'elle prend sur les choses du monde; pensez que tout ce qui peut auenir, auindra. Quoy qu'il vous arriue, vous troublera moins, quand vous l'aurez attendu.

EPISTRE LXXIX.

ARGUMENT.

- I. Du mont *Æthna* & de *Carybde*.
- II. La Vertu est tousiours victorieuse, & haut-éleuée. L'homme de bien est dans le monde comme dans le Ciel.
- III. La gloire de la Vertu ne peut estre cachée.

Je **A** Cette heure que vous auez fait le tour de la Sicile; j'attends que vous me mandiez ce que vous aurez appris de toute cette Isle, mais particulièrement ce qu'il faut croire de *Carybde*, car pour *Scylla*, ie sçay fort bien que c'est vn rocher, aussi craint des mariniers d'aujourd'huy qu'il fut iamais de ceux du passé. Quant à *Carybde*, j'aurois bien enuie de sçauoir ce qu'il y a de veritable parmy les contes qui s'en font, & sur tout, si d'auanture vous y auez pris garde, comme la chose le merite bien, si c'est de tous vents, ou de quelqu'un seulement, que la mer fait ces tournoyemens si dangereux; & s'il est vray que ce qui s'y perd, soit porté sous les flots vne infinité de chemin, & reuienne au dessus de l'eau vers la riue de *Tauromenie*. Si ie voy que vous preniez la peine de m'en escrire bien au long, vous me

donneriez la hardiesse de vous importuner que pour l'amour de moy vous montiez sur *Æthna*, parce que quelques-vns tiennent que cette montagne décroist peu à peu. La raison qu'ils en donnent, c'est que les mariniers ne la descourent plus de si loing qu'ils auoient accoustumé. Toutesfois il se peut faire que ce n'est pas tant son abaiffement, comme l'ancantissement du feu, qui ne sort plus ny si vehement, ny si large. Tellement que de iour la fumée n'y paroist que fort peu. Quoy qu'il en soit, l'un & l'autre est croyable, & l'abaiffement d'une montagne qui brusle depuis si long-temps, & l'ancantissement d'un feu, qui ne procede pas de soy-mesme, mais conçu dans quelque cauerne profonde jette ces flammes par dedans cette montagne, qui ne le nourrit pas, mais seulement luy sert de souspirail. En Lycie il y a vne contrée fort cognüe, que ceux du pays appellent *Ephastion*, où la terre en plusieurs endroits a des trous, par où il sort des flammes, qui ne font du tout point de mal. Elles n'ont qu'un peu de lueur, encore bien languide & bien foible; tellement que les campagnes y sont fort belles, & les herbes aussi vertes qu'ailleurs. Mais remettons la recherche de ces merueilles, à quand vous m'aurez mandé combien ces neiges qui ne fondent point en Esté, (tant s'en faut que le voisinage du feu leur fasse peur) sont éloignées de l'emboucheure de la montagne. Mais quelque peine que vous y preniez, ne pensez pas me la mettre sur mon compte. Car ie sçay fort bien que quand vous n'en seriez prié ny de moy ny d'autre, vous seriez malade, si vous ne faisiez la description d'*Æthna* comme les autres. C'est vn sujet où il faut que tous les Poëtes passent leur caprisse. Virgile, qui sembloit auoir dit ce qui s'en pouuoit dire, n'a pas fait taire Ouide; & apres l'un & l'autre, Cornelius Seuerus n'a pas laissé d'en dire son aduis. Ils y ont, sans mentir heureusement trauaillé tout ce qu'ils font; & pour en dire ce qu'il m'en semble, les premiers ont bien monstré la source, sans toutesfois l'auoir espuisée; mais il y a bien difference d'une chose faite, ou seulement ébauchée. La matiere & les inuentions croissent d'un iour à l'autre, & puis la condition des derniers est tousiours la meilleure, parce qu'ils trouuent les paroles toutes prestes, & n'ont peine que de les déguiser. On ne peut dire pourtant qu'ils les dérobent, parce qu'elles sont publiques. Les Iuriconsul;

tes tiennent, qu'en vne chose publique il n'y a point d'usurpation. Ou ie ne cognois point vostre humeur, ou Æthna vous fait venir l'eau à la bouche. Vous auez enuie d'en escrire quelque chose de grand, & qui ne vaudra pas moins que ce que les premiers en ont fait. Je dirois plus, mais j'offencerois vostre modestie, qui est si grande, que si vous pensiez mieux faire qu'eux, vous retrancheriez quelque chose du vostre, pour le respect & la reuerence que vous leur portez. La Philosophie a beaucoup de bonnes choses, mais cette-cy entre-autres, que ceux qui la vont trouuer, tandis qu'ils sont en chemin, ne peuuent auoir auantage l'un sur l'autre, lors qu'ils sont arriuez, tout est égal, il n'y a plus moyen de passer outre, il se faut arrester. Le Soleil n'ajouste rien à sa grandeur; la Lune demeure tousiours en vn estat; les mers ne croissent point; le monde va tousiours d'une mesme sorte. Les choses qui ont la grandeur qu'elles doiuent auoir, ne se haussent point dauantage.

I I. Qu'il soit des hommes Sages plus que de sable, s'il est possible, ils seront tous égaux. Chacun aura bien quelque grace particuliere; l'un sera plus gracieux, l'autre plus vif, l'autre parlera plus promptement, l'autre dira mieux; mais en la chose dequoy principalement il est question, qui est la félicité de l'homme, ils sont tous aussi grands l'un que l'autre. Je ne sçay pas si vostre montagne de Sicile peut choir, ny si le feu par sa continuation luy mange cette pointe qui la fait voir de si loing à ceux qui sont sur la mer. Mais ie sçay bien qu'il n'y a ny feu ny cheute qui puisse abaisser la Vertu. Sa Majesté ne court point fortune comme les autres choses, rien ne l'auance ny ne la recule; sa grandeur est fixe & ferme, comme celle des choses celestes. Faisons ce que nous pourrons pour y monter; nous sommes desia bien auant, & toutesfois point trop, si nous voulons dire la verité. Car ce n'est pas estre bon, qu'estre meilleur que les plus méchants hommes du monde. Vn homme qui ne iuge du iour que par soupçon, & à qui le Soleil n'éclaire qu'entre des nuages, n'a pas grand sujet de dire bien de ses yeux. Il est eschappé d'estre aueugle, mais il ne void pas encore bien clair. Quand nostre esprit, tiré des tenebres où il est enuélé, verra le iour non au trauers d'un chassis ou d'une vitre, mais à la campagne & en lieu tout decouuert, & que remis en cét air qui luy est naturel, il aura

repris la place qu'il auoit deuant que de venir au monde, il aura alors dequoy se réjouir à bon escient. Son origine l'appelle en haut, il n'a que faire d'estre delié de ce corps pour y aller. Il y sera pourueu qu'il dépoüille ses vices, & que pur & léger il se dérobe aux choses de la terre, & s'éleue à la contemplation de celles du Ciel. C'est à quoy nous deuous travailler, Lucilius, c'est à quoy nous auons besoin de bander toute nostre force.

III. Je veux que peu de gens le sçachent, & que personne n'en voye rien, il ne m'importe. La Gloire est l'ombre de la Vertu, malgré que nous en ayons, elle nous accompagnera. Mais comme l'ombre tantost marche deuant nous, & tantost derriere, la Gloire en fait de mesme; & plus elle demeure à vous venir trouuer, il est certain qu'elle en est plus grande & plus claire, parce que l'enuie ne la trauese plus. Combien de temps pensez-vous qu'on a tenu que Democrite fust hors du sens? Combien a fait de merueilles Socrate deuant qu'on ait parlé de luy? Et quand à Caton, on l'ignora tellement dans Rome, qu'il y receut vne infinité d'affronts, & iamais il n'y fut cognu pour iuste, sinon qu'après qu'il fut perdu. L'injustice qu'on fit à Rutilius, donna reputation à sa probité; en la pressant on la fit luire. Mais aussi, comment en remercia-t-il son mal-heur, & comment fit-il cas de son bannissement? Je parle de ceux que la Fortune a rendu illustres en les persécutant. Combien ont eu les siècles passez de grands hommes, qui n'ont esté reconnus qu'après qu'ils n'ont plus esté? Combien auons-nous aujourd'huy de noms illustres, que la Fortune n'a point mis entre les mains du peuple, mais qu'elle mesme est allé querir sous terre, pour les mettre au jour & les publier? Vous voyez combien on fait cas d'Epicure, & combien non seulement les Doctes, mais les plus ignorans l'ont en admiration. Il estoit d'auprés Athenes, & cependant on ne l'y connoissoit point. De là vient qu'ayant suruescu long temps Metrodorus, il dit dans vne lettre, où il parle fort honorablement de l'amitié qu'ils s'estoient portée, que parmy tant de contentemens qu'ils auoient eus ensemble, vn des principaux, auoit esté le peu de bruit qu'ils auoient dans la Grece, qui non seulement ne les auoit point cognus, mais qui ne les auoit presque pas ouï nommer. Ne faut il donc pas auouer qu'on l'a trouué, quand il n'estoit

plus; & que sa doctrine, pour le monstrier aux siècles suivants, l'a tiré des tenebres où le sien l'auoit enseuely. Metrodorus mesme, en l'vne de ses lettres, confesse qu'Epicure & luy ne furent pas bien connus; mais qu'indubitablement il se promet, qu'ils auront de la gloire, eux & tous ceux qui se rangeroient à leur opinion. La vertu n'est iamais cachée, & si elle l'est c'est plustost nostre dommage que le sien. Quand la malice la met au tombeau, ce n'est que pour vn temps; il vient à la fin vn iour qui l'en fait sortir. Vn homme qui ne pense point au delà de son siècle, n'est pas né pour beaucoup de gens. Il y a encore tant de peuples à venir après nous; c'est la dessus qu'il faut ietter les yeux. Quand l'enuie feroit taire tous ceux qui sont au monde avecque nous, il en viendra d'autres qui sans faueur & sans haine rendront tesmoignage à la Verité. La Gloire qui vient de la Vertu ne perit point. Je sçay bien que ce qu'on dira de nous, ne nous seruira de rien; c'est pourtant vn plaisir de penser que tout insensibles comme nous serons, la posterité fera cas de nous, & tiendra nos ouurages entre ses mains, au monde, & hors du monde. La Vertu reconnoist ceux qui la suiuent, pourueu qu'ils le fassent de bonne foy, qu'ils ne se parent, ny ne se fardent, mais que surpris à l'improuiste ils soient trouuez tout de mesme que quand ils sont aduertis qu'on les va voir. La simulation ne sert de rien; il n'y a gueres de gens qui ne connoissent vn visage où l'on a mis le blanc & le rouge. Prenez la Verité de quelque costé que vous voudrez, c'est toujours vne mesme chose. Les déguisemens n'ont rien de solide; le mesonge est toujours mince & transparant, vous n'en sçauriez approcher si peu, que vous ne voyiez le iour à trauers.

EPISTRE LXXX.

A R G V M E N T.

I. Que l'esprit à l'exemple du corps se peut fortifier par l'exercice des Versus.

II. Chacun est maistre de sa liberté, sans estre contraint de l'achepter.

III. Le Pauvre est plus heureux que le Riche.

IE suis à moy pour tout aujourd'huy ; mais ie ne m'en sçay pas tant de gré, que ie n'en reconnoisse auoir la principale obligation à vne partie de Paulme, où sont courus tous ceux de qui ie pouuois estre importuné. Personne ne me vient troubler ; ie medite à mon aise, & d'autant plus seurement, que ie n'ay point peur d'estre interrompu. Je n'oy point ouuir la porte de ma chambre, ie ne voy point leuer le coing de la tapisserie. Cette solitude m'est bien propre, pour me donner plus de moyen de penser à moy. Et certes, i'en ay grand besoin, n'ayant point de guide, & me trouuant bien souuent en des lieux, où ie ne voy point de pas que ceux que ie fais. Ce n'est pas que ie ne suiue ceux qui sont passez deuant moy ; mais ce n'est pas si religieusement, que ie ne me donne congé d'adjouster, de changer, & de retrancher où ie pense qu'il en soit besoin. Je m'accorde à leurs opinions, mais ie ne m'y attache pas. Toutesfois, ie crois que ie m'estimois trop aduancé, de me promettre que ie puisse demeurer tout aujourd'huy sans bruit, & sans personne qui me troublast ? Car j'entends vn grand bruit vers la place, où ils ioüent, qui ne me met pas hors de moy, mais qui attire ma meditation à eux, & me fait penser à l'imprudence des hommes, de prendre tant de peine pour les exercices du corps, & se soucier si peu de l'instruction de l'esprit. Je me represente combien il y a d'hommes à voir vn jeu qui n'est qu'une folie, & d'où mesme ils ne sont pas assurez de reuenir sans quelque coup ; Et cependant il n'y a point de deserts si solitaires que les lieux où l'on tient l'escole de la Vertu. Je considere dauantage, quelle foiblesse d'esprit il y a le plus souuent en ces grands corps, de qui nous regardons les bras & les espaules avec admiration.

I. Mais

I. Mais ce que ie medite le plus, c'est, que si par exercice, le corps se reduit à cette patience de souffrir les coups de poing & de pied, non d'un homme seul, mais de tous ceux qui le peuvent frapper, & en faignant de tous costez, de passer tout le iour à l'ardeur du Soleil, & sur des sablons qui bruslent, quand on marche dessus; pourquoy prenans la mesme peine à nous fortifier l'esprit, ne le pourrions nous rendre si vigoureux & si ferme, que sans desordre ny au visage, ny en l'ame, il receuroit tous les coups de la fortune, & s'il tomboit d'auanture, en feroit si peu de compte, qu'il sembleroit que ces cheutes ne fussent qu'autant de leçons, pour luy apprendre à se releuer. Il faut beaucoup de choses au corps, pour le faire bien porter. Quand à l'esprit, il croist de soy-mesme, il se fournit sa nourriture, & pour s'exercer, il n'a besoin d'estre avec autre qu'avecque soy. Il faut que le corps mange, qu'il boiue, qu'il se frotte d'huile; & au partir de là qu'il traueille continuellement. Mais sans train, & sans équipage extraordinaire, vous vous estes incontinent rendu capable de la Vertu. Vous auez avecque vous tout ce qu'il vous faut, pour vous faire homme de bien. Que vous y faut-il ? le vouloir estre.

II. Or que scauriez-vous mieux vouloir pour vous, que de vous depestrer de cette seruitude odieuse à tout le monde, & que les esclaves les plus chetifs & ceux là-mesmes qui sont nez parmi cette misere, taschent par tous les moyens de secouer. Pour amasser le prix de leur affranchissement, ils se laissent mourir de faim. Vous qui pensez estre nez libres, qu'est-ce que vous ne devez point faire, pour la liberté ? Pourquoy regardez-vous vostre buffet ? Il ne vous faut point d'argent; ce n'est qu'une Chimere que ce nom de Liberté, qu'on met dans les contrats; ceux qui l'achètent ne l'ont point, & ceux qui la vendent, encore moins. Demandez-la vous à vous-mesme; il n'y a que vous qui la vous puisse donner. La premiere chose qu'il faut faire, est de perdre la crainte de la mort; c'est elle qui nous met le premier ioug. La pauureté vient après, il faut quitter les mauuaises impressions qu'on vous en a données.

III. Après, voulez-vous connoistre le peu de sujet qu'il y a de la craindre, faites comparaison du visage d'un Riche & d'un Pauvre, vous trouuerez que le Pauvre rit plus souuent &

plus fidèlement. Il n'a point de sollicitudes dans le cœur, si quelque chose le trouble quelquesfois, c'est vn nuage qui n'est pas si tost conceu que dissipé. Les ioyes de ceux-cy que vous estimez heureux, ne sont que des deguisemens; ce sont des tristesses fardées. Vous les voyez rire bien souuent, qu'ils voudroient bien pleurer, s'ils osoient. Mais, quelque ver qui les ronge par dedans, il faut qu'ils fassent bonne mine; ie ne leur trouue point de comparaison plus propre que de ceux qui iouent sur les échaffauts. Celuy-là que vous voyez qui porte ainsi le nez au vent, & dit,

Ie regne dans Argos, &c.

C'est vn valet qui a vn quart d'écu par mois; & celuy qui fait le fendant, & dit,

Demeure Menelas, ou tu perdras la vie,

C'est vn autre Belistre, qui gaigne sa vie à la journée, & couche sur de la paille en quelque galetas. Dites-en de mesme de tous ceux, que vous voyez se promener en houffe, ou en carrosse. Leurs felicités sont masquées; ostez leur ce qui les couure, vous trouuerez que ce n'est pas ce que vous pensez. Si vous achetez vn cheual, vous le faites déseller, si vous marchandez vn esclau, vous luy faites mettre bas iusques à la chemise; Et s'il est question de iuger du merite d'un homme, vous ne le considerez point hors du fourreau. Ceux qui vendent, font ce qu'ils peuuent, pour cacher le deffaut de leurs marchandises. De là vient que les choses trop parées sont ordinairement suspectes. Si l'Esclau que vous achetez, auoit vn bras en escharpe, ou vne iambe bandée, ne voudriez-vous pas voir ce que ce seroit? Voyez-vous ce Roy de Scythie ou de Sarmatie, de qui vous admirez la teste si bien parée, si vous le voulez bien cognoistre, dites luy qu'il oste son Diademe, c'est là dessous qu'est le mal. Mais qu'ay-ie affaire de parler des autres? Si vous voulez vous examiner, mettez vostre argent à part, vostre maison, vos Estats. Regardez-vous en l'interieur; mais vous ne prenez pas tant de peine, vous vous en croyez à ce que les autres vous en disent.

EPISTRE LXXXI.

ARGUMENT.

I. Qu'il ne faut pas cesser de bien faire à cause des ingrats.

II. Comment il faut compenser une injure avec un plaisir.

III. Le Sage est seul capable de reconnoître un bienfait.

I. VOUS vous plaignez d'auoir rencontré vn ingrat? Si c'est le premier, remerciez-en ou vostre diligence ou vostre fortune. Il est vray qu'en cét endroit, tout ce que la diligence vous peut faire, c'est de vous rendre malicieux. Car c'est vn inconuenient que vous ne pouuez euitter, qu'en renonçant de faire iamais plaisir à personne. Ainsi de peur que les bienfaits ne se perdent chez vn autre, vous les laisserez perdre chez-vous. Le danger de n'estre point remercié, ne vaut pas la honte de ne donner point. Pour vne fois que vous n'auiez point bien recueilly, vous ne laissez pas de semer. Il vient à la fin vne bonne année qui recompense les mauuaises. Le contentement de la recognoissance en vn homme, vaut bien le hazard d'y trouuer de l'ingratitude. En matiere de bienfaits, il n'y a si bon Archer qui ne manque quelquesfois son coup. Mais il n'importe combien mettre de coups dehors, pourueu qu'on en mette vn dedans. On se rembarque après vn naufrage, & pour vn qui fait cession, vn vsurier ne laisse pas de prester. Il ne faudroit plus parler de rien faire, s'il falloit quitter les choses, aussi-tost qu'elles ne succedent pas. Je trouue au contraire, que cette mauuaise rencontre vous doit faire opiniastrer à donner. Les choses qui ont de l'incertitude en leur euenement, pour reüssir à la fin, doiuent estre tentées beaucoup de fois. Mais ce sont choses dont i'ay fait des traitez particuliers, où ie pense en auoir assez discouru.

II. Ce sera bien le plus expedient, d'éclaircir vne question que ie ne trouue point auoir esté iamais bien decidée, Si receuant quelque offence d'vn qui autresfois m'auoit fait plaisir, ie suis quitte de l'obligation que ie luy auois? Adjoustez y, si vous voulez, qu'il m'ait plus fait de mal qu'il ne m'auoit fait de bien auparauant. Si vous prenez vn iuge

rigoureux, il vous dira, Qu'il faut compenser, & que si l'offense est de quelque chose plus grande que le plaisir, pour l'amour de la courtoisie, vous devez oublier ce qu'il y a de mal plus que de bien. L'offense est la plus grande, il est vray, mais le plaisir a esté le premier; cette consideration vaut bien quelque chose. Or à cette-heure, de dire qu'il faut prendre garde comment il vous a fait plaisir, si c'est volontairement, ou s'il a eu regret de vous offencer, ce sont choses trop claires, pour vous en aduertir, parce que chacun sçait bien qu'autant aux biens-faits, qu'aux offences, il faut prendre garde à l'affection; car il y en a qui voudroient bien ne faire point de plaisir, mais ils ont honte, ou bien ils sont las d'estre importunez, ou ils ont quelque dessein de recevoir plus qu'ils ne donnent. Les choses sont deuës, comme elles sont données. La volonté se considere plus que le present. Mais posons le cas qu'il n'y ait moyen de iuger de l'intention, ce qu'il a fait pour vous est plaisir, ce qu'il a fait contre vous, est iniure. Vn homme de bien, pour se tromper soy-mesme, fait vn compte faux, il met au bienfait plus qu'il n'y a, & moins à l'injure. Vn autre Iuge plus gracieux, comme ie serois, dira que vous devez oublier l'injure, & vous souuenir du bienfait. Certainement la Iustice veut qu'on rende à chacun ce qui est sien. Le gré au bienfait, & la reuanche à l'injure, ou la disgrâce pour le moins. Mais cela s'entend quand vous avez receu le bienfait de l'vn, & l'injure de l'autre. Car puis que receuant injure d'une personne qui ne vous auoit iamais fait plaisir, vous ferez bien de luy pardonner; si celuy qui vous offence, vous auoit autresfois fait plaisir, il est certain qu'il merite quelque chose plus que le pardon. Je ne mets point l'obliger & l'offencer tout en vn rang; i'estime vn bienfait plus qu'une injure. Tout le monde ne sçait pas reconnoistre vn bienfait. Vn estourdy se pourra bien reuancher, & sur tout à la nouveauté qu'on luy aura fait plaisir. Mais pource qu'il ne sçait pas le prix des choses, il ne peut pas aussi iuger la grandeur de son obligation. C'est pourquoy, quelque bonne volonté qu'il ait, ou il ne rendra pas autant qu'il doit, ou bien il ne le rendra, ny au temps, ny au lieu qu'il le doit, & peut-estre le iettera dédaigneusement, au lieu de le rapporter.

III. Le Sage qui sçait taxer les choses ce qu'elles valent

y procedera d'autre façon. Il considerera combien le plaisir est grand, qui est celuy que le luy a fait, quand, où, & comment. C'est pourquoy nous disons, qu'il n'y a personne que le Sage capable de la reconnoissance d'un plaisir, ny aussi capable de le faire que luy. Ce luy est un contentement de donner, comme aux autres de prendre. Je sçay que quelqu'un mettra cette opinion au nombre de celles que les Grecs appellent Paradoxes, & dira que puis que personne ne sçait reconnoistre un plaisir que le Sage, par la mesme raison, personne ne pourra ny rendre vne somme prestée, ny payer vne chose achetée que luy. Ne pensez pas que cecy soit vne doctrine particuliere aux Stoiques, Epicure en dit de mesme; au moins est-il bien certain, que Metrodore dit, Qu'il n'y a que le Sage qui puisse reconnoistre un bienfait. Puis il fait luy-mesme de l'estonné, quand il nous oyt dire, Qu'il n'y a que le Sage capable d'amour & d'amitié. Or c'est vne partie de l'amour & de l'amitié que de rendre la reconnoissance; & mesme c'est vne chose plus commune & qui se recontre en plus de monde que la veritable amitié. Il s'estonne tout de mesme, quand nous disons, Que la Foy ne se trouue qu'en l'homme sage, comme si luy mesme ne le disoit pas aussi bien que nous. Trouuez-vous que la foy puisse loger en un Ingrat? Ils feront donc bien de ne publier point, comme ils font, que nous nous vantons de choses qui sont au delà de toute creance, & d'apprendre que le Vulgaire peut bien auoir les ombres & les simulacres de la vertu, mais que la vertu mesme ne se trouue autre part que chez le Sage. Autre que le Sage ne sçait se reuancher d'un bienfait. Les autres le sçauent aucunement; mais ils font assez quand ils se reuanchent comme ils peuuent, & qu'ils montrent qu'ils ont plustost faute de science que de volonté. C'est chose dequoy on ne sçauroit faire leçon, que de vouloir, cela ne s'apprend point. Le Sage en soy-mesme fera comparaison de toutes choses; car le lieu, le temps, & les occasions font bien souuent differer ce qui semble estre semblable. Vous pourrez prester cinquante escus à un homme si à propos, que vous l'obligerez plus que si vne autre fois vous luy donniez tout vostre bien. Secourir c'est autre chose que donner. Vne liberalité qui accommode un homme, ne l'oblige pas comme vne qui luy sauue la vie. Un present sera quelquesfois petit, que la consequenc

en fera grande. Or quelle difference pensez-vous qu'il y a, si vn homme a pris ce qu'il vous a presté dans son buffet, ou s'il l'est allé querir dans la bource d'un amy ? Mais sans retourner à des choses que nous auons assez épluchées, concluons, Qu'un homme de bien, quand il sera question de faire comparaison d'un bienfait & d'une injure, iugera ce qu'il estimera plus équitable ; mais s'il y a du doute, il panchera du costé du bienfait. Or en telles choses la consideration de la personne est quelquesfois de grande importance. Vous m'avez fait plaisir en la personne de mon valet, & m'avez fait injure en celle de mon pere. Vous avez sauué la vie à mon fils, mais vous m'avez fait perdre mon pere. Il balance de cette façon toutes les autres choses ; & où l'interest sera petit, il le dissimulera ; où il sera grand, il le quittera, s'il le peut faire en bonne conscience, c'est à dire si l'injure ne touche point d'autre que luy. Enfin il ne sera point difficile au change, s'il y a de la perte, il la prendra sur luy. Il s'efforcera de rendre le bien pour le mal ; & quoy que la passion luy persuade, il prendra ce party plustost que nul autre. C'est vn abus d'estre plus joyeux en receuant vn bienfait, qu'en le rendant. Comme le payer est plus agreable que l'emprunter, par la mesme raison nous deuous estre plus aises de rendre vne courtoisie, que de la recevoir. Les ingrats entre beaucoup de fausses opinions, ont encore celle-cy, que quand ils payent vn creancier, ils luy baillent tousiours quelque chose outre la somme principale. Et cependant ils seroient marris qu'un plaisir qu'ils ont receu, portast profit à celuy qui le leur a fait. Il y échet aussi bien de l'interest, comme en vne somme d'argent presté. Plus on est long-temps deuant que s'en reuancher, & plus il faut que la reuanche soit grande. C'est ingratitude que rendre vn bienfait sans vsure. Tellement que quand nous faisons nos comptes de recepte & de mise nous y deuous auoir égard. On ne scauroit trop monstrier de ressentiment, quand on a receu quelque plaisir. Il n'est pas de cecy comme de la justice, que communément on estime appartenir plus aux autres qu'à celuy qui l'a fait. C'est vn bien qui est tout à nous. La meilleure part du bienfait retourne sur luy mesme ; nous ne profitons iamais à personne, que nous ne nous profitions. Je ne veux pas dire que celuy que nous aurons assisté, nous assistera, que celuy que nous aurons def-

fendu, nous deffendra, parce qu'un bon exemple retourne à celui qui le donne, comme les mauvais sont ordinairement à la confusion de leurs auteurs, & peu souvent on a compassion de la misere de ceux qui en faisant injure, ont montré le chemin d'en faire, mais pource que toutes les Vertus ont leurs recompenses en elles mesmes. En effet on ne les exerce pas pour y gagner; le salaire d'une bonne action, c'est de l'avoir faite. Je reconnois un bien-fait, non afin qu'un autre voyant que ie rends bien, soit plus liberal à me prester; mais pource que ie suis bien-aise de faire une chose tres-belle & tres agreable. Je reconnois un bienfait, non pource qu'il m'importe de le reconnoistre, mais pource qu'il me plaist; Et qu'ainsi ne soit, s'il faut que pour m'aquitter ie fasse croire que ie suis un ingrat, & que ie couvre ma revanche de l'apparence d'une injure, ie ne feray point difficulté de passer au travers de ma honte, pour aller où ie suis appellé par mon honneur. Nous ne sçaurions, à mon advis, mieux faire paroistre le zele que nous avons pour la Vertu, que d'estre contents de perdre la reputation de gens de bien, pour en conserver la conscience. C'est pourquoy, comme ie vous ay dit, la reconnoissance que nous faisons d'un plaisir, est plus à nostre avantage, que de celui qui le reçoit, car il ne luy arriue qu'une chose ordinaire, de retirer ce qu'il a baillé; Et nous acquerons la gloire d'avoir fait un acte, qui ne peut venir que d'un esprit qui est en la perfection de sa felicité. Si le Vice nous rend miserables, & la Vertu bienheureux, & que ce soit vertu de reconnoistre un bienfait, il est certain que pour une chose vulgaire que nous luy rendons, nous en remportons une inestimable, qui est la conscience d'un homme d'honneur, qui ne se trouve qu'en un esprit bienheureux, & vrayement diuin; comme l'affection contraire ne loge jamais qu'ou il y a une extrême infortune. Tout homme qui est ingrat, sera mal heureux. Toutesfois j'aymé mieux ne le faire point languir, il l'est desia. Faisons donc ce que nous pourrons pour ne l'estre point, non pas tant pour le bien d'autrui, que pour le nostre. Ce qu'il y a de plus léger en la malice, & de plus délié, rejallit contre les autres. Le plus dangereux, & par maniere de dire le plus épais nous demeure, en danger de nous suffoquer, comme Attalus le Stoïque disoit ordinairement. La malice boit la plus grande

partie de son venin. Les serpens sont venimeux, mais c'est pour ceux qu'ils touchent, & non pas pour eux; le venin de la malice est au contraire, il ne déploye point bien sa force que contre ceux qui le portent. L'ingrat se gêne & se consume soy mesme. S'il a receu du bien, il le hait & l'estime parce qu'il faut qu'il le rende; & tout au rebours il fait les injures beaucoup plus grandes qu'elles ne sont. Or quelle condition sçauroit estre plus miserable que de ceux qui perdent les biensfaits, & ne peuuent garder que les injures? La Sageffe fait au contraire; elle se plaist d'embellir les plaisirs qu'elle a receus, se les recommande, & est bien aise de les auoir continuellement deuant les yeux. Les vicieux n'ont contentement qu'en ce seul instant qu'ils reçoient le plaisir. Celuy du Sage est si long, qu'il l'accompagne toute sa vie; car son contentement n'est pas de recevoir, mais d'auoir receu, qui est vne chose dont la continuation est sans interualle, & sans fin. S'il a receu quelque offence, il ne s'en émeut point, & l'oublie; non par negligence, mais parce qu'il a volonté de l'oublier. Il ne prend point les choses au pis. Si quelque inconuenient luy arriue, il ne cherche point à qui s'en prendre. Quand les hommes font mal, il en accuse la Fortune, il ne calomnie ny les paroles, ny la mine. Si quelque chose semble auoir de l'aigreur, il l'adoucit par vne bonne interpretation. Il pardonne l'offence receüe, en faueur du bienfait qui l'auoit precedé. De deux objets il donne le premier & le meilleur à sa memoire. Il ne hayt point après auoir aymé; mais quand les injures sont si grandes au dessus des plaisirs, que sans se perdre, il ne peut plus dissimuler, son affection retourne au mesme estat qu'elle estoit, quand il n'auoit receu ny bien ny mal. Car si les injures & les plaisirs ne sont point plus grands l'un que l'autre, il luy demeure tousiours de l'amitié. Comme au iugement d'un Criminel, quand les opinions se trouuent partagées, celles qui sont les plus misericordieuses ont l'auantage, ainsi quand il trouue qu'on luy a fait autant de bien que de mal, il cessera de deuoir, mais il ne cessera pas de vouloir deuoir. Il ressemble à ceux qui payent leurs debtes, bien qu'ils peussent ne le pas faire. Or il est impossible, que nous ne soyons ingrats, tant que nous estimerons ces vanitez, qui font perdre le iugement à la pluspart des hommes. Car quelquesfois
les

les choses sont tellement disposées, que nous ne pouuons recognoistre vn plaisir, si nous ne quittons nostre pays, si nous n'exposons nostre vie, si nous ne perdons nos biens, voire mesme si nous ne receuons quelque tâche en nostre honneur & ne faisons courre fortune à nostre reputation. La reuanche d'un plaisir n'est pas tousiours si aysée, qu'il le semble. Le mal est, qu'il n'y a rien au monde que nous estimions plus qu'un plaisir, quand nous le demandons, ny moins, quand nous l'auons receu. Voulez-vous que ie vous die ce qui nous fait oublier vn plaisir? l'enuie d'en receuoir vn autre. Nous ne pensons point à ce qu'on nous a baillé, mais à ce que nous desirons qu'on nous baille. Les richesses, les estats, les grandeurs, & toutes ces choses qui ne sont precieuses que par le cas que nous en faisons, nous font égarer du chemin de la Vertu. Nous ne sçauons pas ce que les choses valent, parce qu'au lieu d'en prendre aduis de la Nature, nous nous en rapportons au bruit commun. Il n'y a rien que la Coustume qui nous les fasse trouuer belles. Car nous ne les estimons pas pource qu'elles sont desirables, mais parce qu'on les estime, nous les desirons; & après que l'erreur des particuliers a esté cause de l'aveuglement general, à cette heure l'aveuglement general est cause de l'erreur des particuliers. Mais comme en cela nous suiuous l'opinion commune, nous deurions aussi nous y ranger en ce qui est de n'estre point ingrats. C'est vne maxime tenuë pour indubitable par tous les peuples de la terre, & confessée par ceux là mesmes qui sont les plus barbares, Que c'est chose honneste de rendre vn plaisir quand nous l'auons receu. Il n'y a ny bon ny mauuais qui la contredise. Il s'en trouue qui loüent les voluptez, & d'autres qui les blasment, & qui estiment la douleur le plus grand mal qu'un homme sçauroit souffrir; mais il s'en trouue aussi qui ne tiennent pas seulement que ce soit vn mal. Il y en a qui ne reconnoissent point de plus grand bien que les richesses, & d'autres qui disent, que d'elles procede la ruine du genre humain, & qu'il n'est point d'homme plus riche que celuy à qui la Fortune ne trouue rien qui merite de luy estre donné. Les iugemens des hommes, qui en tant d'autres choses sont contraires l'un à l'autre, se conforment en celle-cy, Qu'il faut reconnoistre ceux de qui nous auons receu du plaisir. Toute nostre discordance est d'accord en cette opinion,

& au partir de là, si quelqu'un nous a bien obligez, c'est celuy que nous nous soucions moins d'offencer; & nous ne sommes jamais plus ingrats, que quand le plaisir qu'on nous a fait, passe les moyens que nous auons de nous en reuancher. Car dautant que nous auons honte de ne rendre point, ne pouuant estre quittes d'autre façon, nous le voudrions bien estre par la mort de ceux à qui nous sommes obligez. Mon amy, si ie vous ay donné quelque chose, gardez là, ie ne vous la demande pas, ie ne vous presse pas de me la rendre. Si ie vous ay fait du bien, ne me procurez point de mal. Il n'y a point d'inimitié plus dangereuse, que celle de celuy qui est honteux de n'auoir pas fait ce qu'il deuoit enuers celuy qui l'auoit obligé.

EPISTRE LXXXII.

ARGUMENT.

I. Il blasme l'Oisiveté.

II. L'apprehension des injures de la Fortune & de la mort nous suit par tout, & ne peut estre guerie que par l'estude de la Philosophie

III. Les choses de soy indifferentes, sont rendues bonnes, ou mauuaises par l'application de la Vertu, ou du Vice.

IV. Pourquoi nous craignons la mort, & le moyen de ne la point craindre.

IE commence à n'estre plus en peine de vous. Voulez-vous sçauoir qui m'en a respondu? vne caution qui ne trompe jamais personne, Vostre esprit que ie recognois amateur de la Vertu. La meilleure partie qui soit en vous, est hors de danger. La Fortune vous peut faire quelque injure, mais le principal est que vous ne vous en pouuez plus faire. Continuez seulement, & vous reglez tellement en la vie que vous auez entrepris de suiure, qu'il y ait du repos, mais non de la mollesse, Pour moy i'aymeroie mieux estre mal que mollement. Quand ie dy mal, ie l'entends comme le peuple parle, c'est à dire, auoir de la peine & sentir des incommoditez. Nous entendons ordinairement dire de quelqu'un à qui on porte enuie, il vit mollement. I'aymeroie autant qu'on

me dist, il ne vaut rien. L'esprit ne peut croupir dans l'oïveté, qu'il n'en tire quelque faineantise, & ne perde peu à peu de sa vigueur. Il vaudroit mieux qu'il deuint tout à fait insensible. Et puis ces delicats apprehendent de mourir, comme si la vie qu'ils font estoit quelque autre chose qu'une mort. Il y a bien difference de se reposer, ou d'estre au cercueil. Vous direz peut estre, que de quelque façon qu'on se repose, il en est toujours mieux que d'estre embarrassé dans le tumulte des affaires, & agité de leur flux & de leur reflux perpetuel. Ny l'un ny l'autre ne valent rien. Vn corps est aussi mort dans vn liét parmy des roses, qu'à la voirie entre des carcasses. C'est proprement s'enterrer tout vif, que de se retirer du monde, & n'estudier point.

II. Quand nous traueserions tout ce qu'il y a de mer à l'entour de la terre, où penserions nous aller, que nous ne fussions accompagnez des mesmes sollicitudes qui nous travaillent en nostre maison? En quelle cauerne si profonde nous scaurions nous mettre, où nous n'eussions les mesmes apprehensions de la mort que nous auons? Quelle retraite si forte & si remparée scaurions nous choisir, où nous ne fussions aux mesmes allarmes à l'approche de la douleur? Mettons nous où nous voudrons, nous serons toujours hommes, & par consequent la foiblesse humaine fera toujours avecque nous. Nous auons vne infinité de choses à l'entour de nous qui nous regardent, & ne font qu'attendre l'occasion d'entreprendre sur nous. Si les vnes faillent, les autres executent. Nous en auons d'autres au dedans, qui dans la solitude mesme nous font bouillir le sang, & nous empeschent le repos. Nous ne scaurions nous mettre mieux à couuert, qu'entre les bras de la Philosophie. C'est vn rempart inexpugnable, d'où toute la batterie que scauroit faire la Fortune, ne feroit pas tomber vne pierre. Vn ame qui se resoult à quitter la campagne, & ne se soucie que de se garder en ce chasteau, peut deffier l'escalade, la sappe, la mine, la surprise & les assauts. La hauteur en est si grande, & les approches si difficiles, que tout ce qu'on y tire, n'arriue pas au pied du mur. On s'abuse de penser que la Fortune ait les mains longues, elle les a courtes, & si courtes qu'elles ne frappent que ceux qui se trouuent aupres d'elle. Pour nous en garentir, il suffit de nous en reculer. Pour

nous en reculer, il ne faut autre chose que cognoistre & nous & nostre nature; que sçavoir d'où l'esprit est venu, où il doit aller, qui est son bien ou son mal, ce qu'il doit chercher & fuir, quelle est cette raison qui luy enseignera la distinction des choses euitables ou desirables, qui domestiquera la rage de ses conuoitises, & domptera la tyrannie de ses apprehensions. Il y en a qui se sont vantez de pouuoir faire tout cela sans l'ayde de la Philosophie, mais enfin quand il leur est venu quelque effort sur les bras, il a fallu qu'ils ayent auoué leur presumption. Quand le bourreau leur est venu demander les mains pour les lier; quand la mort s'est approchée d'eux, toutes leurs rodomontades se sont évanouies. On leur pouuoit dire, Et bien, il vous estoit bien aisé de faire les braues, tant que l'ennemy ne paroissoit point. Voicy cette douleur, que vous disiez estre si peu de chose, voicy cette mort contre qui vous parliez si haut, les cordes sont prestes, l'espée est hors du fourreau;

C'est à ce coup, Troyen, qu'il faut auoir bon cœur.

Le moyen de l'auoir bon, c'est de le fortifier par vne meditation assiduë, c'est d'exercer son esprit, & non pas son eloquence. Ainsi, Lucilius, ie m'estonne, & me ry tout ensemble, des niaiseries des Grecs, quoy que ie ne m'en sois pas encore tout à fait debarassé. Voicy l'argument de Zenon le Stoïque. Nulle chose mauuaise n'est glorieuse, la mort est glorieuse, la mort n'est donc point mauuaise. Vous auez triomphé, ie n'ay plus de peur. Après vos belles raisons, ie suis prest de bailler ma teste à couper. Mais ne voulez-vous pas dire quelque chose de plus graue, sans vous rire avec celuy qui s'en va mourir? Je meure, si ie sçauois vous dire qui a le moins de iugement, ou luy, qui par ce plaisant argument pense faire qu'il n'aura plus de peur de la mort, ou celuy qui s'est mis en peine de le rechercher, comme si ç'auoit esté quelque chose de bien important.

III. En voicy la responce, qu'il tire de ce que nous mettons la mort au rang des choses indifferentes. Nulle chose indifferente n'est glorieuse, la mort est glorieuse, la mort n'est donc point indifferente. Voulez-vous voir la surprise? la mort n'est point glorieuse; mais c'est chose glorieuse que mourir valeureusement. Et quand il dit, Que nulle chose indifferente

n'est glorieuse, ie l'accorde; mais c'est en y adjoustant, qu'il n'y a point moyen d'auoir de la gloire que par les choses indifferentes. Or les choses indifferentes sont les choses qui ne sont ny bonnes ny mauuaises, comme la Maladie, la Douleur, la Pauvreté, le Bannissement, & la Mort. Il n'y a rien en tout cela qui de soy-mesme ait de la gloire, & neantmoins nous n'auons point d'autre sujet d'en acquerir que par là. Car on ne louë point la Pauvreté, mais celuy qui pour estre pauvre, ne se raualle, & ne se fléchit point. On ne louë point le bannissement, mais celuy qui ne s'afflige point d'estre banni. On ne louë point la douleur, mais celuy que la Douleur n'a sçeu faire ny crier ny parler. On ne louë point la mort, mais celuy de qui l'esprit est plustost fort que troublé. Toutes ces choses-là, qui de soy ne sont ny honnestes ny glorieuses, sont honnestes & glorieuses, aussi tost qu'il plaist à la Vertu d'y mettre la main; elles sont neutres, & n'ont point de qualité que celle que le Vice ou la Vertu leur donne. La mort, qui fut glorieuse & belle en Caton, fut honteuse & laide en Brutus. Je parle de ce Brutus, qui sur le poinct qu'on luy alloit couper la gorge, se retira à l'écart, comme pour aller à ses affaires, bien qu'il n'eust autre enuie que de differer sa mort de quelque moment; & comme on l'eust fait venir, & qu'on luy eust dit qu'il tendit le col; *Aussi bien dit-il, me fust-il permis de viure, que de le rendre.* Peu s'en falut qu'il n'y adjoustat, *Quand bien ce seroit sous Anthoine.* O que cét homme-là meritoit bien qu'on luy donnast la vie! Mais comme i'auois commencé à vous dire, pour monstrier que la mort n'est de soy ny bonne ny mauuaise, voyez combien il y a d'honneur en celle de Caton, & d'infamie en celle de Brutus. Tout ce qui n'est point beau, s'embellit par le moyen de la Vertu. Nous disons qu'une chambre est claire, & cependant on n'y void goutte quand il est nuit; cette diuersité vient de la vicissitude du iour & des tenebres. Ainsi toutes ces choses indifferentes, comme les richesses, l'embon-point, la beauté, les honneurs, & les sceptres mesmes, & de l'autre costé, la mort, l'exil, l'indisposition, les douleurs, & toutes ces autres choses que nous craignons, ou plus, ou moins, ne se peuuent dire ny bonnes ny mauuaises, que par l'application du Vice, ou de la Vertu. Une barre de fer, qui n'est de soy ny froide ny chaude, s'é-

chauffe dans vn fourneau; & replongée dans l'eau, se refroidit. La mort est honneste, par l'entremise de ce qui est honneste, c'est à dire de la vertu, & d'une ame qui dédaigne tout ce que la Fortune luy peut donner. Mais encores ces choses que vous appelez indifferentes, ne sont pas tout à fait semblables; car il n'est pas indifferent de mourir ou bien ou mal, comme il est indifferent que vos cheveux soient ou bien ou mal-coupez. Quoy que la mort ne soit pas mauuaise, si est-ce qu'elle en a l'apparence.

IV. Nous auons tous vn amour de nous mesmes, & vne volonté de nous conseruer, grauée en l'ame; qui nous fait fremir aussi-tost. L'amour & la conseruation de la vie est vne affection que la Nature nous a si profondement graué en l'ame, qu'il est impossible d'en imaginer la dissolution, & ne trembler point. Nous ne pouuons, sans nous fascher, estre priuez de tant de commoditez que nous auons. Nous cognoissons les lieux où nous sommes, & ne sçauons comme sont faits ceux où nous deuons aller. Cette ignorance nous y figure des choses espouuantables; & puis les tenebres où nous croyons que la mort nous doit mener, nous sont effroyables naturellement. Tellement qu'encore que la mort soit indifferente, elle n'est pas pourtant au nombre des choses, qu'il est si facile de mespriser. Il faut vne longue accoustumance, pour assurer l'esprit & faire qu'il ne bondisse point, quand il en approchera. Il n'est rien de plus aisé que de dire qu'il faut mespriser la mort, ny rien de plus mal-aisé que de le faire. C'est vne hardiesse qui n'est pas bien commune à toutes gens; les impressions que nous en auons de longue main, ont trop pris de pied. Tous les beaux esprits ont presque fait à l'enuy l'un de l'autre, à qui nous la depeindra plus hideuse, & qui en fera plus de peur. Ils nous ont dit que l'Enfer est vne prison, où la nuit est perpetuelle, & de qui le portier,

Sur des os my-mangez, incessamment abboyé.

Mais quand on nous auroit fait toucher au doigt que tout cela ne sont que contes faits à plaisir, & que les mots n'ont rien à craindre qui leur fasse mal, nous n'en sommes pas plus en repos. Nous auons autant de peur de n'estre plus, que d'estre en enfer. Tellement qu'ayans tant de choses à com-

battre, ne faut-il pas auoüer que c'est l'acte le plus genereux & le plus braue que l'esprit de l'homme puisse faire, que de se resoudre à partir du monde, sans y auoir regret? Or il n'y a point de moyen de luy mettre cette persuasion en la teste, qu'en luy faisant voir que la mort est indifferente, & susceptible d'une qualité bonne ou mauuaise, selon qu'il sera capable d'en vser, ou bien, ou mal. Il est impossible de croire qu'une chose soit mauuaise, & de s'en approcher de bon cœur. On n'y va iamais qu'un pas apres l'autre. Or quelque belle que soit vne action, il faut, pour estre glorieuse, qu'elle soit volontaire. La Vertu ne fait iamais vne chose, parce qu'elle est tenuë de la faire; & si ce n'est pas tout, il faut que l'esprit tout entier y soit present, & qu'il s'y bande, sans y contredire en quelque façon que ce soit. Mais quand nous nous resoluons à souffrir vn mal, ou pour en craindre vn pire, ou pour iouir de quelque bien qui nous semble digne que pour y paruenir on passe par cette incommodité, cela ne se fait point, que nostre iugement ne se diuise. Nous sommes poussez d'une part, & retirez de l'autre; le Desir nous propose le contentement & l'honneur; la Peur nous montre les soupçons & la difficulté, de maniere que nous ne sçauons à quel party nous ranger. Où cette confusion est, il ne faut plus parler de Gloire. La vertu va tout d'un branle, & tout d'un accord à l'effect de ses resolutions, & ce qu'elle fait, ne luy donne iamais d'alarme;

Ne cede point aux maux, mais te bande à l'encontre.

Nous ne nous y banderons jamais, tant que nous penserons qu'il y ait du mal. Il faut que cette persuasion nous forte de l'esprit, autrement nous n'irons point, comme il faut aller. Nous ne ferons que toucher du bout du doigt ce qu'il faut empoigner à pleine main. Les Stoïques trouuent l'argument de Zenon veritable, & n'approuent pas la responce qu'on y fait, c'est aux Dialecticiens d'en iuger. Pour moy ie n'ayme point toutes ces demandes artificieuses, qui font confesser vne chose qu'on ne croid pas; & serois d'avis que ses subtilitez demeurassent dans la poussiere de l'Escole. La Verité veut des paroles plus simples, & pour la mort, il en faut de plus fortes. Si ie voulois m'amuser à l'éclaircissement de toutes leurs ambiguites, se seroit plustost pour persuader que pour

tromper. S'il est question de parler à vne armée en bataille, qui s'en va par le peril de sa vie rachepter le repos de sa patrie, & le salut de ses enfans, quel langage luy tiendrez vous ? Je veux que ce soient les Fabiens, qui sur leur famille seule attirent tout le peril d'une guerre generale; où les trois cens Lacedemoniens, qui furent mis à garder le Pas des Thermopyles, sans esperance ny de vaincre, ny de fuir. Il faut que le lieu où ils sont, soit leur sepulchre. Que leur alleguez vous, pour les resoudre d'empescher par leurs corps la cheute de leurs Republicues, & de perdre plustost leur vie que leur place ? Vous leur diriez, Qu'une chose mauuaise n'est point glorieuse, Que la mort est glorieuse, & que par consequent la mort n'est point mauuaise. O la belle harangue, & bien persuasiue ! Qui est le poltron, que de si belles raisons ne fissent ietter la teste baissée dans les ennemis, & mourir l'épée à la main ? Mais que ie trouue bien le langage de Leonidas d'une autre grace ! Dissons, Compagnons, comme gens qui soupperont en l'autre monde. Ils ne mascherent point moins ce qu'ils auoient en la bouche, les morceaux ne leur demeurèrent point au gosier, ny ne leur tomberent point des mains. Ils disnerent courageusement, & soupperent de mesme. Et ce Capitaine Romain, qui enuoyoit ses soldats saisir vn passage au trauers de l'armée des ennemis, que leur dist-il ? Il est necessaire d'aller-là, Compagnons; mais il n'est pas necessaire d'en reuenir. Vous voyez comme les commandemens de la Vertu sont simples & imperieux. Mais montrez-moy vn homme à qui toutes ces subtilitez ayent iamais fait faire vn pas vers le peril ? Elles rompent le cœur tout au contraire, & le reserrent aux occasions importantes, où, plus qu'en autre part, il auroit besoin de s'élargir. Il n'est pas question d'oster la peur à trois cens soldats; il faut asseurer tout ce qu'il y a d'hommes au monde. Comment leur ferez-vous croire, qu'il n'y a point de mal en la mort ? Comment leur osterez-vous des opinions qui depuis tant de siecles leur sont venuës de pere en fils; & qu'ils ont succées avecque le lait de leurs nourrices ? Quel remede leur baillerez-vous ? De quelles raisons fortifierez vous la foiblesse humaine ? Comment leur inspirerez-vous vne ardeur, qui les emporte si furieusement aux perils, qu'il ne se trouue rien d'assez fort pour les arrester ? De quelles inuentions, & de quelle éloquence

com-

combattrez-vous tous les peuples de la terre qui d'un consentement vniuersel croient le contraire de ce que vous leur voulez persuader ? Vous m'allez chercher des surprises, & d'une interrogation à l'autre, me pensez tout doucement faire entrer dans le filet. Les monstres ne se tuent qu'avec de puissantes armes. Ce grand serpent que les Romains trouuerent en Afrique, & qui leur fist plus de peur que l'armée des ennemis, ne pût iamais estre blessé, ny de flèches ny de foudres; Et pource que cette grande masse, de qui la peau n'estoit pas moins solide, que le corps en estoit vaste, renuoyoit tout ce qu'on luy iettoit, il fallut auoir des meules de moulin pour l'assommer; Et vous pensez avec vne parole faire peur à la mort; Vous attaquez vn Lyon avec vne alefne. Ce que vous dites a de la pointe, les espics de bled en ont aussi; mais toutes pointes ne percent pas, il en est de si deliées qu'il est impossible de s'en seruir.

EPISTRE LXXXIII.

ARGUMENT.

- I. *Il ne faut rien faire en secret, qu'on ne vouldust faire à la veüe de tout le monde.*
- II. *Penser aux actions passées.*
- III. *Qu'on peut fier un secret aux yuongnes.*
- IV. *Contre l'yuresse.*

VOUS voulez sçauoir ce que ie fais tous les iours, & desirez que ie vous rende compte comment ie les passe depuis le matin iusques au soir. Vous avez bonne opinion de moy, qui pensez que ie ne fay rien que ie ne vueille bien que vous sçachiez. Et certainement il seroit bon de viure comme si nous auions tousiours vn témoin auprès de nous; Et pour nous obliger mesme à ne rien penser qui ne fust bien honneste, nous imaginer que nous auons vn verre dans l'estomach, & que les yeux peuuent penetrer iusques à ce que nous pensons de plus secret. Et de fait, n'en est-il pas qui y penetrent? Que nous sert de nous cacher des hommes, puis qu'il n'est rien qui ne soit decouuert à Dieu. Il se void au fonds de nos ames, & quelquesfois se trouue present à nos pensées,

ie dy quelquesfois , parce qu'il n'y est pas tousiours. Je feray donc ce que vous me commandez , ie vous écriray fort volontiers toutes mes actions , & l'ordre dont i'y procede. Je veux pour cét effect y prendre garde à l'aduenir , & ce qui est le principal, ie feray tous les soirs reueüe , comment i'auray passé le iour.

II. Ce qui nous gaste , c'est que nous ne regardons iamais derriere nous , il ne nous importe du passé , nous ne pensons qu'à ce que nous deuons faire , & bien souuent encore le faisons-nous sans y penser. Mais quand nous auons fait quelque chose , elle est aussi-tost hors de nostre memoire que de nos mains. Et toutesfois les deliberations de l'aduenir ne se peuuent resoudre sans la consideration du passé. Je n'ay point esté interrompu tout aujourd'huy . I'ay tousiours esté , ou sur le liêt , ou sur le liure. Je me suis exercé le corps , mais fort peu ; car i'ay cette obligation à ma vieillesse que i'en suis quitte à bon marché. Les robustes mesmes finissent quand ils sont las , & ie le suis aussi-tost que ie me suis remué. Demandez-vous qui sont les compagnons de mes exercices ? Il ne m'en faut point d'autre qu'Earinus ; Vous sçauiez que son humeur est fort douce & fort amiable , mais il se va changer. Je suis apres d'en trouuer quelqu'un qui ne soit pas si fort. Il dit que nous auons luy & moy vne mesme Crise , parce que les dents luy tombent , & à moy aussi. Il va desia bien viste pour moy ; & deuant qu'il soit bien peu de iours , ie me doute que ie ne le pourray plus atteindre. Vous voyez ce que sert vne chose continuée. Quand de deux hommes l'un vient & l'autre va , ils se trouuent en peu de temps bien éloignez. Il monte , & ie descends. Vous sçauiez que l'un est bien plustost fait que l'autre. Toutesfois ie me suis mécompté , car en l'âge où ie suis , on tombe plustost qu'on ne descend. Si vous voulez sçauoir comment nous sommes demeurez aujourd'huy de nostre combat , il nous est arriué vne chose qui n'est pas bien ordinaire entre des coureurs ; nous auons esté iustement au but l'un quand & l'autre. Apres m'estre ainsi lassé , car ie puis mieux dire lassé qu'exercé , ie me suis mis dans de l'eau froide ; i'appelle ainsi de l'eau qui n'est qu'un peu chaude. Il a esté vn temps que ie faisois profession d'estre grand baigneur , & que tous les ans le premier iour de Ianuier , comme pour la ceremonie du iour , ie lisois ,

escriuois, & disois quelque chose de particulier, ie ne faillois point aussi de me jeter dans le canal de l'eau pucelle. Depuis, ie la trouuay trop froide, & me contentay de l'eau du Tybre, & enfin ie suis reduit à celle de la Cuue. Encore pour gaillard que ie sois, ie la fais tiedir au Soleil, si bien que pour peu que i'y adjoustasse, ie penserois estre dans des estuues. Au partir de là, ie mange du pain sec; & de cette façon il ne me faut ny table pour disner, ny eau pour lauer mes mains. Quand j'ay disné, ie dors fort peu. Vous sçauiez comme i'en vse; mon dormir n'est ny long ny bien ferme. Il me suffit que ie fay tréue de veiller. Je sçay bien quelquesfois que j'ay dormy, & quelquesfois ie m'en doute. Là dessus le bruit du Cirque me vient aux oreilles, & alors il n'y a plus de moyen de dormir, il faut que ie me réueille. Mais tant s'en faut que cela me diuertisse, qu'il ne me trouble pas seulement. Je suis fort patient à telles tempestes. Ces confusions de voix ne me font non plus que le murmure des vagues, ou que le sifflement d'une forest, quand le vent donne au haut des arbres, ou quelque autre bruit semblable de choses qui n'ont point d'entendement. Je vous veux à cette heure dire à quoy ie me suis appliqué, l'ay continué de réver sur vn ébahissement où ie me mis hier; Qu'ont voulu dire tant de grands esprits, qui en des choses d'importance, ont employé des raisons si legeres & si perplexes, qu'encore qu'elles soient veritables, elles ont apparence de mensonge.

III. Zenon grand personnage, qui le premier a fondé cette Secte, braue & religieuse plus que nulle autre, pour nous dégouster de l'yurongnerie, allegue qu'un homme de bien ne s'enyure point, & le prouue de cette façon. Personne ne commet son secret à vn homme yure; or on commet son secret à vn homme de bien, vn homme de bien ne fera donc iamais yure. Voyez comment avec vne responce toute telle que son argument il y a moyen de se mocquer de luy; car d'une infinité qu'on luy pourroit faire, vne suffira. Personne ne dit son secret à vn qui dort; on dit son secret à vn homme de bien; vn homme de bien ne doit donc point dormir. Possidonius fait bien ce qu'il peut pour le deffendre, mais il n'en trouue qu'un moyen qui me semble bien foible. Il dit que ce mot d'*yure*, a deux significations. L'une, quand vn homme a tant pris de vin, qu'il en a perdu le iugement,

l'autre quand il a de coustume de s'enyurer, & qu'il a cette imperfection. Que Zenon ne l'entend pas de celuy qui est yure, mais de celuy qui l'est ordinairement, & que c'est à cet yure qu'on se gardera bien de dire des choses secretes, que le vin luy peut faire publier; ce qui est faux. Car il est assez clair qu'il parle de celuy qui est yure, & non de celuy qui le fera. Vous m'auoüerez que d'un yure à un yurongne il y a bien de la difference. Tel est yure à cette heure, qui peut-estre ne l'aura iamais esté, & qui peut-estre ne le fera iamais. D'ailleurs, un yurongne n'est pas en vne yuresse perpetuelle; C'est pourquoy quand il dit yure, ie le prends comme il se prend ordinairement, & sur tout venant de la bouche d'un homme qui fait profession d'une diligence exacte, & de ne rien dire qu'il n'ait rigoureusement examiné, joint que si Zenon l'a pris d'autre façon, il demeure tousiours coupable de s'estre voulu seruir d'une parole équivoque, pour piper le monde; ce qui ne se doit pas faire, quand il est question de rechercher la verité. Mais ie veux que telle ait esté son intention, la consequence qu'il en tire, est fausse, qu'il ne faille rien dire de secret à un homme qui a de coustume de s'enyurer. Representez-vous à combien de soldats, qui sont gens qui ne se tiennent pas tousiours dans les bornes de la sobriété, & le General de l'armée, & le Mestre de Camp, & le Capitaine, ont commis des choses, qui n'auoient pas besoin d'estre publiées. Quand il fut question d'entreprendre sur la vie de C. Cesar, ie parle de celuy qui s'empara de l'Estat, quand il eut deffait Pompée, Tillius Cimber en ouït parler aussi bien que C. Cassius. Cassius ne but iamais que del'eau. Cimber au contraire, avec ce qu'il prenoit du vin démesurément; son babil estoit insupportable, quand il auoit beu. Surquoy il fit luy-mesme cette rencontre. Comment porterois-ie un homme moy qui ne puis porter le vin? Que chacun à cette heure se ressouuienne de ceux à qui il ne fieroit pas si tost la clef de sa caue, que celle de son secret; Si est-ce que j'en diray un que ie me viens de représenter, afin que la memoire s'en conserue; car il est bon d'estreourny d'exemples illustres, pour toutes les actions de nostre vie, afin de ne les aller pas tousiours mendier aux siecles passez. L. Piso, depuis qu'une fois, pour bien boire, il fut fait Gouverneur de la ville, il s'y affrianda tellement, qu'il y passoit or-

dinairement la plus grande partie de la nuit, & presque toujours dormoit iusques à midi. C'estoit son poinct du iour. Cependant il se comporta fort bien en son gouvernement. Auguste mesme l'enuoyant pour commander en la Thrace rebellée, luy donna des commissions secrettes, desquelles il s'aquitta si dignement, qu'il la reconquit. Tibere s'en allant en la Campanie, & laissant les affaires de Rome pleines de soupçon, & en vn estat qui ne luy plaisoit point; pource qu'à mon aduis, l'yurongnerie de Piso luy auoit bien reüssi, laissa le gouvernement de la ville à Cossius, homme graue, & moderé, mais qui se laissoit tellement emporter au vin, qu'une fois, qu'au partir d'un festin il estoit allé au Senat, il le fallut remporter tout endormy, parce qu'il n'y eut iamais moyen de l'éveiller. Cependant Tibere luy escriuoit souuent de sa main des choses qu'il ne vouloit pas mesme commettre à ses Secretaires. Comme de fait il ne se trouue point qu'aucun secret d'affaire, ny publique, ny priuée, luy soit iamais échappé. Laissons les donc crier tant qu'ils voudront, Qu'un esprit à qui le vin commande, n'est pas maistre de soy. Que le vin fait les mesmes tumultes au cerueau, qu'il fait en sa nouueauté dans les tonneaux. Que son abondance fait sortir les secrets du cœur, comme les viandes de l'estomach. Je veux que tout cela soit veritable, mais il est veritable aussi, qu'ayant à deliberer des choses de consequence, si nous auons des amis, qui aiment à boire, nous ne laissons pas de leur en demander leur aduis. Ainsi donc la raison alleguée pour la deffence de Zenon, qu'on ne commet iamais vn secret à gens qui ont de coustume de s'enyurer, est aussi peu vraye que son argument. Ce seroit bien plustost fait de blasmer ouuertement l'yurongnerie, & représenter les inconueniens qui l'accompagnent. Les appas n'en sont point si grands, qu'il falle estre parfaitement sage pour s'en garentir. Vn homme qui n'aura qu'une passable discretion, se gardera bien d'y tomber, & si quelquesfois pour vn sujet qui se presente, il se laisse emporter à la bonne chere, ce sera sans passer iusqu'à l'yuresse.

IV. Or si la quantité du vin peut troubler le Sage, & luy faire faire des traits d'un homme yure, c'est une question qu'il nous faudra vider. Cependant si vous voulez prouuer que l'yuresse est indigne d'un homme d'honneur, pourquoy

vous amusez-vous à faire le Dialecticien ? Que ne dittes-vous plustost, que c'est vne vilainie d'en prendre tant qu'il en faille rendre, & ne sçavoir pas la mesure de son estomach. Que ceux qui sont yures, font vne infinité de choses, dont la memoire les fait rougir, apres qu'ils ont vuide leur vin. Que l'yuresse n'est autre chose qu'une fureur volontaire. Et de fait, qu'un homme yure soit quelques iours sans desenyurer, quelle opinion en aurez-vous, sinon qu'il a perdu l'entendement ? Vous direz que c'est vne fureur. Mettez en auant l'exemple d'Alexandre de Macedoine, qui entre les verres tua Clytus, le plus fidele & le plus affectionné seruiteur qu'il eust, & puis se voulut tuer luy-mesme, quand le desenyurement luy eust fait cognoistre la vilaine action qu'il auoit commise. Si nous auons quelque imperfection, l'yuresse la met en sa monstre, & nous fait perdre la honte, qui est le principal obstacle de nos mauuaises intentions. Car il est certain que ce n'est point tant la volonté du bien, que la honte du mal, qui nous diuertit de ce qui nous est deffendu. Il n'y a rien de sale au dedans, que le vin ne fasse venir dehors; il ne fait pas les vices, mais il les produit. Quand vn homme est yure, s'il aime les femmes, il n'a pas la patience d'attendre qu'il soit au lit pour se contenter; mais à quelque heure, & en quelque part que la concupiscence le sollicite, il luy donne congé de faire ce qu'il luy plaist. S'il a mesme quelque impudicité plus orde & plus brutale, il ne craint point de la publier. S'il est quereleux, sa langue & ses mains perdent la discretion. L'insolence deuiet plus superbe, la cruauté plus violente, & l'enuie plus malicieuse. Enfin, il n'y a point de vice qui vueille garder la chambre, tout sort à la campagne. Adjoustez à cela, que nous ne sçauons où nous sommes; la langue nous begaye, la veüe nous trompe, les pieds nous chancellent, & il nous semble que quelque tourbillon nous fasse tourner la maison sur la teste. Puis lors que le vin commence à bouillir, nous auons des colliques qui nous déchirent les entrailles, & toutes ces incommoditez encores ne sont que passables. Mais que pensez-vous que ce soit quand apres que le vin est corrompu par le dormir, en la place de l'yuresse il nous demeure vne crudité ? Representez-vous les inconueniens qu'a produit l'yronnerie publique, combien de braues & de belliqueuses Nations elle a liurées en la main

de leurs ennemis ? En combien de murailles, obstinément deffenduës, par plusieurs armées, elle a fait ouuerture ? Combien d'ames impatientes d'obeissance elle a reduites à la feruitude ? Et combien elle a dompté d'hommes, que des armées auoient à peine osé menacer. Tant de chemins, tant de batailles, tant d'hyuers, tant de difficultez de lieux, & de saisons, tant de fleues descendans de regions incogneuës, & tant de mers laisserent reuenir ce mesme Alexandre de qui ie viens de parler, sain & sauf en sa maison ; & le seul excez de boire fut assez fort pour l'enuoyer au tombeau. Quelle gloire est-ce à vn homme de tenir beaucoup ? Quand la palme de bien boire vous sera demeurée, quand tous vos compagnons reduits à dormir sous la table, ou à rendre gorge en quelque coin, refuseroient de vous y faire raison, quand de toute la compagnie d'vn festin, il ne demeurera que vous qui seul ne soit par terre, quand vous aurez emporté cette magnifique louange, que vous tiendrez plus de vin que pas vn des autres, ne faut-il pas que vous confessiez que vous ne tenez pas encore tant qu'vn tonneau ? D'où pensez-vous que soit venue la ruine de M. Anthoine, grand personnage au reste, & bel Esprit, que de l'yurongnerie & de l'amour de Cleopatre, qui n'auoit pas moins de force que le vin ? Car fut-ce autre chose que l'yurongnerie, qui changea ses mœurs aux dissolutions estrangeres ; qui luy fit prendre les armes contre sa Patrie, qui fortifia ses ennemis à son preiudice, & rendit sa cruauté si démesurée, qu'au milieu de son repas où il estoit seruy avec vne magnificence Royale, il se faisoit apporter les testes & les mains des principaux de Rome, pour les recognoistre, comme s'il eust voulu boire du sang, après s'estre enyuré de vin ? Si son yurongnerie seule estoit insupportable, vous pouuez iuger combien le deuoit estre ce qu'il faisoit ; quand le vin l'auoit surmonté. Vous ne voyez gueres de gens aymer à boire, qui ne soient aussi cruels. Les esprits les plus nets se broüillent de boire trop, & gastent leur bonne disposition. Il leur en prend comme aux yeux, que les longues maladies, pour les auoir tenus long-temps à l'ombre, ont tellement debilités, qu'ils ne peuuent supporter de voir luire le Soleil. Car estant ordinairement hors de soy par le moyen de l'yuxesse, ils s'accoustument à des vices qu'ils ne peuuent quitter, quand ils sont desenyurez. Dites nous donc

les bonnes raisons, pourquoy le Sage ne se doit point enyurer; mais baillez nous d'autres choses que des paroles. Faites nous voir les inconueniens qui en arriuent, prouuez que ces choses que nous appellons voluptez, ne sont que supplices, quand on ne leur donne point le reglement & la mesure qui leur appartient. Car si vous me voulez persuader que le Sage se pourra gorger de vin tout à son aise, sans se troubler, ny rien faire des desordres que font ordinairement ceux qui sont yures, j'aymerois autant vous ouyr dire, qu'il pourroit prendre du poison sans mourir, du ius de pauot, sans dormir, & de l'ellebore, sans rejeter tout ce qu'il auroit dans le corps. Si les pieds luy chancellent, si la langue luy begaye, quel besoin est-il de soustenir qu'il soit yure en partie & en partie ne le soit point.

EPISTRE LXXXIV.

ARGUMENT.

- I. *Comment il faut profiter de la lecture.*
- II. *Fuir la Cour, & les biens de Fortune.*

IE me fais ordinairement promener en vne chaire, & par cette agitation ie prens plaisir d'exciter aucunement ma paresse. Je trouue que ma santé en est meilleure, & que mes estudes n'en empirent point. Pour ce qui est du profit de ma santé, vous le voyez. L'affection que j'ay pour les lettres m'a fait negliger mon corps, & m'a rendu si pesant que pour m'exercer j'ay besoin du ministere d'autruy. Quant à mes estudes, ie vous diray comment elles n'en sont point incommodées. Je ne laisse pas de lire, estimant que ie n'ay rien de plus necessaire que la lecture; Premièrement pour ne me confier pas trop sur ma suffisance; secondement pour apres auoir veu les inuentions des autres, en faire mon iugement, & inuenter aussi quelque chose de mon costé. Cela donne de la nourriture à l'esprit & le rafraichit, non pas pourtant sans estude, de cette lassitude que l'estude luy peut apporter. Nous nous gasterions, si nous voulions ou tousiours escrire, ou tousiours lire. L'un nous importuneroit & nous épuiserait de matiere; l'autre nous affoibliroit l'esprit, & le dissoudroit.

Le

Le meilleur est de temperer l'un par l'autre, en sorte que l'écriture fasse un corps de cette diuersité, que la lecture aura recueillie. Ils disent que nous deuous faire comme les mouches à miel, qui volent de costé & d'autre pour choisir les fleurs qui leur sont propres, & à leur retour disposent par rayons tout ce qu'elles ont apporté. Toutesfois on ne demeure pas bien d'accord, si elles tirent des fleurs un certain suc, qui est miel aussi-tost qu'il en est separé, ou si par leur composition, & par la propriété de leur haleine, elles conuertissent ce qu'elles ont recueilly en cette faueur. Car il y en a quelques-uns qui tiennent qu'elles n'ont pas la dexterité de faire le miel, mais seulement de le cueillir; & qu'ainsi ne soit, ils disent qu'aux Indes il se trouue du miel aux fueilles des cannes, soit qu'il vienne de la rosée, soit qu'il se concree d'une humeur douce & onctueuse que les cannes mesmes produisent; & que nous auons des herbes qui ont la mesme vertu, mais non pas si apparente, & que ces petits animaux que la nature a destinées pour cela, ont la propriété de le recueillir. Les autres ont opinion qu'elles ont vne adresse de confire les tendrons des fleurs & des fueilles, & par leur disposition luy faire prendre cette qualité, non sans quelque espece de leuain, qui leur ayde à confondre & à incorporer toutes ces diuersitez.

I. Mais pour ne me laisser pas emporter hors de mon propos, il nous faut faire comme les mouches à miel, & quand nous aurons leu beaucoup de choses, donner à chacune sa place à part, afin de les mieux conseruer par cette distinction; & cela fait, avecque le soin que nous y apporterons, confondre tellement toutes ces faueurs en vne seule, qu'encore qu'on s'apperçoie que la matiere soit d'un autre, on ne puisse nier que la façon ne soit à nous. C'est un artifice que la Nature fait en nos corps, sans que nous y contribuions rien du nostre. Tandis que nous auons la viande entiere dans l'estomach, & que la chaleur ne l'a point encore alterée, ce n'est autre chose qu'un fardeau que nous portons. Mais c'est nostre sang & nostre force, aussi-tost qu'elle a cessé d'estre ce qu'elle estoit. Il en faut faire de mesme en ce qui nourrit les esprits. Tant que nous le laisserons en sa premiere forme, il sera tousiours à ceux chez qui nous l'aurons puisé, mais

digerons le, & le baillons à nostre entendement, plustost qu'à nostre memoire, pour nous le représenter quand nous en aurons besoin. Approuuons-le à bon escient, rendons le nostre, & faisons que plusieurs choses n'en soient qu'une, comme beaucoup de petites sommes assemblées n'en font qu'une grande. Cachons l'ayde que nous en auons eüe; tellement qu'on ne l'apperçoie point, & ne faisons paroistre que ce qui sera du nostre. Que si par la continuation d'imiter quelqu'un que nous admirons particulièrement, nous en auons tiré quelque conformité, qui se manifeste en nos ouvrages, faisons que ce soit vne ressemblance de fils, & non de pourtrait. Vn pourtrait est vne chose morte; Et quoy donc? on ne sçaura pas de qui j'imiteray le langage, ny de qui ie prendray les sentences & la façon d'argumenter? Ie tiens mesme qu'il y a si bien moyen de déguiser les choses, qu'on ne sçaura pas si c'est d'un grand homme que ie le prends, ou de quelqu'autre de moindre merite. Car comme il prend quelque chose des vns ou des autres, il ne leur imprime pas sa marque, afin de les faire rapporter à cette vnté. Ne voyez-vous pas de combien de voix on compose vne Musique, & toutesfois elles n'ont toutes ensemble qu'un son. L'une est haute, l'autre basse, l'autre moyenne; les femmes y entrent comme les hommes; on y melle mesme des flustes; & cependant de toutes ces voix qui paroissent ensemble, il n'y en a pas vne qui se puisse remarquer à part. Quand ie parle de la Musique, i'entends de celle qui fut conuë des anciens Philosophes. Il ne se fait aujourd'huy combat de Gladiateurs, où il n'y ait plus de chantres à sonner la charge, qu'il n'y auoit anciennement de Spectateurs en tout le theatre. Quand ceux qui chantent ont bordé les chemins, que les trompettes ont enuironné le bas du theatre, & qu'en haut, la gallerie est pleine de ioieurs de flustes & de toutes sortes d'instrumens, de toutes ces discordances il se fait vn seul accord. Ie veux qu'il en soit de mesme de nostre esprit, qu'il amasse beaucoup de sciences, beaucoup de preceptes, beaucoup d'exemples de tous les siecles passez, mais que tout cela se rapporte à vne seule fin.

II. Demandez-vous comment cela se pourra faire? Si nous demeurons continuellement bandez & resolus à ne rien fai-

re que par le conseil de la Raison. Elle vous dira , si vous la voulez croire , laissez ces vanitez , qui font courre le monde apres elles ; laissez ces richesses , qui tiennent leurs possesseurs en apprehension perpetuelle , ou pour le moins qui ne leur donnent que de la charge & de l'importunité ; laissez ces voluptez du corps & de l'esprit , qui ne font qu'eneruer l'un & l'autre ; laissez l'Ambition , comme vne chose bouffie , vaine , venteuse , sans bornes , & aussi en inquietude d'estre suiue que precedée , & par ce moyen genée de deux enuies qui la pressent , l'une derrière & l'autre deuant. Vous pouuez iuger combien vn homme est miserable , qui est enuieux & enuié. Vous voyez ces maisons des Grands où la presse de ceux qui vont à leur leuer est si grande , qu'il se faut quereler à la porte , & où vous n'entrez point qu'avec beaucoup d'affronts , mais ce n'est rien au regard de ceux que vous receuez , quand vous estes dedans. Laissez-moy tous ces escaliers , & ces vestibules si magnifiquement suspendus , vous courrez fortune de vous y rompre le col ; prenez plustost vostre chemin vers la Sagesse. C'est là que vous aurez des biens qui veritablement seront grands , & dont la possession ne vous donnera point d'alarme. Toutes ces choses mondaines qu'on estime si releuées , n'ont point du tout de hauteur , qu'en les regardant aupres de celles qui sont les plus viles & les plus abjectes , & toutesfois on n'y monte que par des auenuës bien roides & bien difficiles. Le chemin des honneurs est plein d'espines ; mais si vous voulez monter à ce sommet , d'où vous verrez toutes les grandeurs de la terre , & de la Fortune mesme au dessous de vous , vous n'avez à passer qu'une campagne rase , & le chemin le plus aisé que vous scauriez desirer.

EPISTRE LXXXV.

ARGUMENT.

- I. *Le Sage est exempt de passion.*
- II. *Les vices & les passions n'ont point de temperament.*
- III. *Il n'y a point de felicité imparfaite.*
- IV. *La qualité & non la grandeur, rend la vie heureuse.*
- V. *Le Sage ne craint point les dangers, mais les évite.*
- VI. *Qu'est-ce que Mal?*
- VII. *Les aduersitez, ne troublent point le Sage.*

AV discours que ie vous faisois dernièrement, Qu'il suffisoit de la Vertu, pour rendre vne felicité parfaite, i'auois eu peur de vous donner trop de besongne; & m'estois contenté de vous faire voir quelque échantillon de ce que les Stoiqués en disent. Mais i'auois passé par dessus ce qu'il y a de plus difficile; & maintenant que vous desirez que ie vous ramasse toutes leurs raisons, & tout ce qu'on a depuis inuenté sur leur tradition, il faut que ie vous fasse vn liure plustost qu'vne lettre. Je vous proteste, comme i'ay desia fait plusieurs fois, que ie ne me plais point en cette façon d'argumenter. Je rougis de disputer la cause des Dieux & des hommes, armez seulement d'vne alesne. Qui est prudent est temperant; qui est temperant est constant; qui est constant est imperturbable; qui est imperturbable, est sans tristesse; qui est sans tristesse, est heureux; Il s'ensuit donc que qui est prudent est heureux, & que la Prudence est suffisante à l'acquisition de la Beatitude de la vie.

I. La responce que font à cela quelques Peripateticiens, est que quand on dit qu'vn homme est imperturbable, qu'il est constant, qu'il est sans tristesse, il ne s'entend pas que ce-luy qu'on appelle imperturbable, n'ait iamais de perturbation, mais qu'il en a peu, & que celles qu'il a, sont moderées. Tout de mesme, quand on dit qu'vn homme est sans tristesse, ce n'est pas qu'il ne se puisse quelquesfois attrister; mais il n'y est ny frequent ny excessif. Ils tiennent que de dire qu'vn homme puisse estre exempt de tristesse, c'est nier qu'il ait la nature d'vn homme; & que certainement le Sage ne souffre

pas que les ennuis le surmontent, mais qu'il ne sçauroit empêcher qu'ils ne le touchent. Ils amènent tout plein d'autres raisons semblables, qui respondent à la doctrine de leur Secte, & n'ostent pas du tout les passions, mais les retranchent. Là dessus, ie leur voudrois bien demander, quelle gloire ils donnent à l'homme sage, de l'estimer plus courageux que ceux qui sont les plus lasches, plus content que les plus tristes, plus temperant que les plus dissolus, & plus haut que ceux qui sont les plus rauallez. Quelle occasion auroit Ladas de magnifier ses bonnes iambes, si seulement il estoit plus viste que les boiteux & les estropiez?

*Elle pourroit courir, quand la moisson est preste,
Sur le haut des espics, sans leur rompre la creste,
Et ses pieds sur les flots ne se mouilleroient pas,
Si legere & si viste elle coule ses pas.*

Vne telle vistesse est recommandable d'elle mesme, & pour paroistre, n'a que faire d'estre comparée avecque ceux qui ne peuuent marcher. Pour peu qu'un homme soit en fièvre, comment le pouuez-vous appeler sain? Ce n'est pas se bien porter que d'estre mediocrement malade. Ils disent que le Sage est appelé impertubable, comme on appelle des fruits sans noyau, non ceux qui n'en ont point, mais ceux qui l'ont fort petit; cela est faux. Car ie n'attribuë point à l'homme de bien vne legere diminution de vices, mais vne entiere exemption. Il ne faut pas qu'il n'en ait gueres, il faut qu'il n'en ait point. S'il en auoit, ils croistroient, & en croissant, ils luy donneroient de la peine. Vne taye deuant les yeux, n'oste point la veuë qu'elle ne soit endurcie; mais en se formant, elle commence desia à la troubler. Si vous laissez les passions au Sage, la Raison se trouuera la plus foible, & leur cederà comme à la violence d'un torrent, attendu mesme que vous ne luy en baillez pas vne seule en teste; mais generally vous voulez qu'elle ait à combattre tout ce qu'il y en a. Le plus fort homme qui soit au monde, ne l'est pas tant qu'un nombre d'autres qui ne seront que mediocres ne le mette bas. Il est auare, mais sans excez, il a de l'ambition, mais il n'en brûle pas, il se met en colere, mais il en fort tout aussi-tost, il a quelque legereté, mais il n'est pas des plus variables, il ayme les femmes, mais il ne les prend pas à force.

Ce seroit bien le meilleur pour luy d'auoir vn vice tout entier, & de n'en auoir qu'vn; que de n'en auoir qu'vn peu de chacun, & de les auoir tous. Et puis l'importance n'est pas en la grandeur de la passion, car elle ne scauroit estre si petite, qu'elle ne soit incapable de receuoir ny commandement ny conseil. Comme toutes bestes generalement sont insusceptibles de la Raison, autant celles qui viuent domestiques avec nous, que celles qui demeurent sauuages dans les bois, parce que ny les vnes ny les autres ne sont point capables d'ouïr des remonstrances; ainsi vous ne scauriez auoir vne si foible & si legere passion, qui vueille ou se ranger aux choses raisonnables, ou seulement auoir la patience de les escouter. Les tigres & les lions ne despoüillent iamais la cruauté, qui leur est naturelle, ils la cachent bien quelques fois; mais comme vous n'y pensez plus, c'est alors qu'ils sortent de cette humeur qui sembloit adoucie, & qu'ils deuiennent plus enragez qu'ils n'estoient auparauant. Iamais les vices ne s'appriuoisent de bonne foy, quelque mine qu'ils fassent, ils se tournent tousiours vers leur inclination. Et puis si la Raison a quelque force, elles les fera cesser deuant qu'ils commencent. Que s'ils commencent en despit d'elle; en despit d'elle tout de mesme ils perseuereront. Car il est bien plus aisé de les empescher de naistre, que de leur resister quand ils sont nez. Toute cette mediocrité pretendüe n'est qu'une Chimere, & qu'une piperie. Je trouuerois aussi bon qu'on me dit qu'il faut estre mediocrement furieux, & mediocrement malade.

II. C'est à la Vertu seule que le temperament appartient, les vices ne scauent ce que c'est. Il ne faut point penser de leur donner de reigle. On aura bien plustost fait de les arracher entierement. Pensez-vous qu'en ces ordures inueterées que nous appellons maladies de l'ame, comme sont l'Auarice, l'Impieté, la Cruauté, le transport de Colere, il y ait quelque moderation? Il y en a donc moins aux passions, car de celles-cy on passe aux autres; Et puis, si nous donnons quelque pouuoir à la Tristesse, à la Crainte, aux Desirs, & autres semblables desordres, il ne faut plus parler de les retenir. L'occasion est, que ce qui les irrite est hors de nous, & que selon la grandeur des objets qui les prouoquent, ils deuiennent ou plus grands, ou plus petits. La Crainte sera plus

lasche ; quand l'occasion de craindre sera plus apparente , ou plus prochaine ; la Cupidité plus violente , quand l'Espérance qui l'appellera , sera plus importante. Si nous ne pouvons empêcher la naissance des passions , nous ne pouvons non plus empêcher leur accroissement. Il se faut résoudre de ne leur permettre point de commencer , ou faire estat qu'elles se conformeront à leurs causes , & croisteront selon l'impression qu'on leur en donnera. D'ailleurs , quand il n'y auroit autre chose , elles ne sçauroient estre si petites , qu'avec le temps elles ne fassent bien du chemin. Ce n'est pas l'ordinaire des choses qui sont pernicieuses , de se prescrire vne mesure. Les moindres maladies se font quelquesfois incurables , & il faut moins que rien à ceux qui sont mal disposez , pour les accabler. Mais ie vous prie , quelle apparence y auroit-il , que quand il me plairoit , ie peusse finir vne chose , de qui le commencement ne seroit pas en mon pouuoir ? Comment aurois-je la force de faire cesser ce que ie n'aurois peu faire qui ne fust , veu qu'il est plus aisé de ne recevoir point ce qui peut nuire , que de le faire sortir apres qu'on l'a receu. Quelques-vns y font cette distinction , Que celuy qui est prudent & temperant , est en repos au regard de l'habitude de son ame , mais non touchant l'euement. Car quant à l'habitude de l'ame , il ne se trouble point , il ne s'attriste point , & n'a point d'apprehension ; mais il est sujet à souffrir beaucoup de choses exterieures , par lesquelles il peut estre troublé. Cela s'appelle qu'il n'est pas Colere , mais qu'il se courrouce quelquesfois ; qu'il n'est pas timide , mais que quelquesfois il a peur ; c'est à dire , qu'il n'a pas le vice de la peur , & que seulement il en a la passion. Mais il n'y a point de doute que si la Peur ou la Colere entrent vne fois chez vous , au lieu de passions fortuites au commencement , elles en deviennent à la fin imperfections ordinaires ; Et puis , si nous nous arrestons aux causes exterieures , & que nous ayons peur de quelque chose , quand pour le salut de nostre pays , l'honneur des loix , ou la conseruation de la Liberté , nous serons conuiez de nous exposer à ce peril , nostre corps y viendra , parce que nous l'y porterons ; mais l'esprit fera ce qu'il pourra , pour ne s'y trouuer point , qui est vne contrariété de volonté , où le Sage ne tombe iamais. Dauantage , il faut prendre garde de ne confondre pas deux preuues qui se doiuent faire

separément. L'une, qu'il n'est point d'autre bien que ce qui est Honneste; l'autre, qu'en la Vertu seule consiste la Felicité. Si nous demeurons d'accord, qu'il n'est point d'autre bien que ce qui est Honneste, la consequence est necessaire, Que pour viure heureusement, il suffit de la Vertu. Mais encore que pour viure heureusement la Vertu suffise, il ne s'ensuit pas que ce qui est Honneste, soit le seul bien. Xenocrates & Speusippus tiennent que par la Vertu seule vn homme se peut rendre heureux. Mais ils n'accordent pas, qu'il n'y ait point d'autre Bien que ce qui est Honneste. Epicure mesme dit, Qu'il est heureux, quand il a la Vertu; mais il ne tient pas que pour estre heureux il ne faille autre chose que la Vertu; pource que nous ne sommes heureux que par la volupté, qui procede bien de la Vertu, mais qui n'est pas de la Vertu mesme. Je ne trouue pas cette distinction bien iudicieuse, veu qu'il auouë luy-mesme, que iamais la Vertu n'est sans volupté. Si donc elles sont si conjointes, qu'on ne les peut imaginer l'une sans l'autre, il suffit d'auoir la Vertu, parce que tousiours la Volupté l'accompagne, & est tousiours avec-que elle, quand mesme elle est seule.

III. Or c'est vne absurdité, de dire que par la Vertu seule vn homme se puisse beatifier, mais non parfaitement. Car ie ne puis comprendre comment cela se peut faire, parce qu'il est impossible qu'une vie soit heureuse, que son bien ne soit parfait, & en tel estat, que rien ne s'y puisse adjoüster; ce qui ne peut estre, qu'elle ne soit heureuse parfaitement. S'il est vray qu'il ne soit rien ny plus grande ny meilleure que la vie des Dieux, & que la vie heureuse soit diuine, il s'ensuit que la vie heureuse est vn point au delà duquel elle n'a plus moyen de s'auancer. Dauantage, si la vie heureuse n'a faute de chose quelconque, toute vie heureuse est parfaite; tellement que l'heureuse & la tres-heureuse ne sont qu'une. Doutez-vous qu'en la vie heureuse ne soit le souuerain Bien? Si elle est le souuerain Bien, sa Beatitude ne peut estre que souueraine. Car comme ce qui est souuerain, ne reçoit plus d'accroissement, la vie heureuse, qui tousiours a le souuerain Bien avec elle, n'en peut aussi receuoir. Que si vous faites vn homme plus heureux que l'autre, il faut necessairement que vous fassiez vn nombre infini de souuerains Biens differens l'un de l'autre. Cependant ie ne trouue point qu'il
soit

soit de souverain Bien que celui qui n'a rien au dessus de luy. S'il est quelqu'un moins heureux que l'autre, il s'ensuit que ce moins heureux desire la condition de celui qui l'est plus. Or il n'est point de condition que celui qui est heureux prefere à la sienne. Prenez de ces deux lequel vous voudrez; l'une est aussi peu croyable que l'autre; ou qu'il reste quelque chose que le Sage ayme mieux estre que ce qu'il est, ou qu'il ne desire pas ce qui est meilleur que ce qu'il a. Car tant plus un homme a de iugement, tant plus il desire de s'approcher de la perfection du Bien, & s'efforce d'y parvenir. Or comment est-il possible que celui là soit heureux, qui non seulement peut encore desirer quelque chose, mais qui le doit?

IV. Je vous diray d'où vient cette erreur. Ils ne sçavent pas qu'il n'y a qu'une vie heureuse, & que c'est sa qualité, non sa grandeur qui la met en ce bon & parfait estat. De là vient qu'elle est aussi bonne longue, que courte, diffuse, que resserrée, distribuée en plusieurs lieux, & en plusieurs parties, que ramassée en un. Si vous l'estimez par le nombre, par la mesure & par les parties, vous la priuez de ce qu'elle a d'excellent. Or qu'est-ce qu'elle a d'excellent que sa plénitude? La fin de manger & de boire est la satieté. Si l'un a mangé plus que l'autre, qu'importe, puis qu'ils sont tous deux rassasiés? Celui-cy a plus beu, celui-là moins, qu'importe, puis que tous deux n'ont plus de soif? La vie de l'un n'a pas esté si longue que celle de l'autre, qu'importe, puis qu'en peu d'années celui qui a vescu le moins, s'est fait aussi heureux que celui qui a vescu beaucoup? Celui que vous appelez le moins heureux, ne l'est du tout point. On ne retranche point la Beatitude. Qui est resolu, ne craint point; Qui ne craint point, n'a point de tristesse; Qui n'a point de tristesse, est heureux. C'est l'argument que font nos Stoïques. La responce qu'ils s'efforcent d'y faire, est, Que cette proposition, que qui est resolu ne craint point; est fausse, & pour le moins disputable; & cependant nous la mettons pour confessée. Qu'il n'est point d'homme si resolu qui n'ait peur d'un mal, quand il le void prest à luy tomber sur la teste, ou bien il seroit plustost insensé que resolu; Que la crainte se peut bien moderer, mais qu'il est impossible de n'en auoir point du tout. Ceux qui tiennent ce langage, reuiennent

toujours à leur première chanson, d'appeler Vertus les vices qui ne sont pas en leur extrémité. Pourveu qu'un homme ne craigne ny trop, ny trop souvent, ils luy permettent de craindre; Et pourveu que sa meschanceté ne soit pas enragée, ils le tiennent homme de bien. Je suis d'accord avec eux, qu'un homme est insensé qui ne craint point les maux où il se voit prest de tomber; mais la question est de sçavoir si ce sont maux. Car s'il est assuré que ce n'en soit point, & qu'il n'est rien de mauuais que ce qui est deshonneste, il doit regarder les dangers, sans baisser les yeux, & trouver mesprisable ce qui semble épouuantable aux autres? Ou s'il est d'un homme qui n'a point de sens, de craindre pour le danger, il est certain qu'un homme aura d'autant plus de peur, qu'il aura plus de iugement.

V. Nostre doctrine n'oblige pas un homme de courage à se precipiter aux dangers; tout ce que nous voulons de luy, c'est qu'il les évite, & ne les craigne point. Nous luy permettons la Preuoyance, & luy deffendons la Peur. Mais quoy, la mort, les fers, les feux, & telles autres aduersitez, ne luy donneront point d'apprehension? Non, car il sçait fort bien que toutes ces choses ne sont point des maux, bien qu'elles le semblent estre, mais seulement des épouuentaux de la vie humaine. Parlez luy de captiuité, de coups, de chaines, de pauureté; de douleurs, de membres rompus, ou par maladie, ou par oppression, & de toute autre chose que vous luy pourrez mettre deuant les yeux, ce ne sont que des frayeurs lymphatique. C'est à faire à ceux qui n'ont point de courage d'en auoir peur.

VI. Estimez-vous que ce soit mal, qu'une chose où quelque iour il faut que nous allions de nous mesmes, quand personne nous y pousseroit? Voulez-vous que ie die ce qui est Mal? Ceder aux choses qu'on appelle des maux, & afferuir aux choses fortuites nostre liberté, qui meriteroit bien que nous perdissions tout pour la conseruer. Or indubitablement elle est perdue, si nous ne méprisons ce qui nous peut assujettir. Ils ne douteroient point de ce qu'un homme magnanime est obligé de faire, s'ils sçauoient ce que c'est que Magnanimité. Car ce n'est point vne Temerité sans Prudence, ny vne amour des dangers, ny un desir des choses formidables. Il y a de la science à connoistre ce qui est mal, & ce

qui ne l'est pas. La Magnanimité n'oublie rien de ce qui sert à sa conseruation, mais elle est tres-patiente aux choses qui n'ont que l'apparence du mal, bien qu'on leur en donne le nom. Et quoy donc; si on met l'espée à la gorge d'un homme de bien, si on luy donne des coups, tantost en vn endroit, & tantost en l'autre, s'il a ses boyaux hors du ventre; & qu'il les luy faille ramasser en vn coin de son manteau, si pour le rendre plus sensible, on le tourmente par intervalles, si d'une heure à l'autre on luy fait resaigner ses playes, direz-vous qu'il ne craind point, & qu'il ne sent point de douleur? Je vous auoué qu'il a de la douleur, parce qu'il n'y a point de vertu qui priue l'homme de sentiment; mais il n'a point de peur, & son courage inuincible se mocque de toute la violence qu'on luy fait. Voulez-vous sçauoir comment son ame est alors disposée? comme celle d'un homme qui console son amy malade. Ce qui est mal nuit, & ce qui nous nuit, nous empire; mais la Douleur ny la Pauureté ne nous empirent point; la Douleur & la Pauureté ne sont donc point des maux. On oppose à cela, Que cette proposition est fausse, Que ce qui nous nuit, nous empire; car les vents & les vagues nuisent au Pilote, & toutesfois ne l'empirent point. Les Stoiques respondent, Que le Pilote est empiré par les vents & par les vagues, en ce qu'il ne peut faire ce qu'il desire, ny continuer sa route; & que bien qu'il ne soit pas empiré quand à son art, il est toutesfois empiré quand à son ouurage. Les Peripateticiens repliquent, Qu'à ce compte la Pauureté, la Douleur, & tout autre accident semblable empireroit le Sage, & que bien qu'ils ne luy ostent pas sa vertu, si est-ce qu'ils l'empescheroient de la mettre en œuure.

VII. Si la condition d'un Pilote & d'un Sage n'estoient dissemblables, ils auroient raison. Mais le but du Sage dans les comportemens de sa vie, est bien de faire les choses comme il les faut faire, mais non de faire entierement reüssir tout ce qu'il entreprendra. Le Pilote au contraire se charge absolument de vous rendre où vous voulez aller. Les Arts sont officiers, c'est à eux de faire ce qui depend de leur charge, la Sageffe est maistresse & gouvernante. Les Arts seruent à la vie, la Sageffe la commande. Pour moy, ie voudrois faire vne autre responce, Que le Pilote n'est empiré, ny en son art, ny

en son ouurage. Car il ne nous promet pas ny bon vent, ny bon succez de nostre voyage, mais seulement il nous assure qu'il nous seruira fidellement, & qu'il sçait fort bien son mestier. Or la science d'un Pilote ne se monstre iamais bien qu'en la resistance & lors qu'il suruient des choses qui la trauerfent. Quand vn Pilote peut dire, Neptune, tu mettras ma barque à fonds quand il te plaira, mais tu ne l'y mettras iamais que droite, on ne peut nier qu'il ne soit habile homme. La tempeste n'incommode point son industrie, mais elle en rompt le succez. Et quoy donc, ce qui l'empesche de gagner le port, qui rend tous ses efforts inutiles, qui le remene d'où il est party, qui le retarde, & luy met tout son équipage en pieces, ne luy est-il pas dommageable? Il l'est sans doute, entant qu'il fait voyage, mais non entant qu'il est Pilote, parce que tant s'en faut qu'il empêche sa science, qu'au contraire, il luy donne occasion de la monstrier; car en beau temps (comme on dit communément) tout le monde est Pilote. Ce sont des incommoditez de la nauigation, & non de celuy qui la conduit, entant qu'il est conducteur. Vn Pilote a deux qualitez, l'une de passager, qui luy est commune avec tous les autres de son vaisseau; & l'autre de Pilote, qui luy est particuliere. Et puis l'Art du Pilote est le bien de ceux qu'il porte, comme l'Art du Medecin est le bien de ceux qu'il guerit. La Sageffe est le bien & du Sage, & de ceux qui viuent avecque luy; de façon qu'il se peut faire qu'un Pilote soit incommodé de la tempeste, parce qu'elle l'empesche de pouuoir rendre à ses passagers le seruice qu'il leur a promis. Mais ny la Douleur, ny la Pauureté, ny toutes ces autres choses qui sont les tempestes de la vie, n'incommovent point le Sage, parce que toutes ses actions ne sont pas empêchées, mais seulement celles de qui les autres pourroient receuoir quelque fruit. Car pour son regard, encore que tousiours il soit en besongne, toutesfois il n'y est iamais tant, que quand il a la fortune en ceste, parce que c'est proprement alors qu'il trauaille en des choses de son mestier. D'auantage, il n'est iamais si necessiteux, qu'il n'ait tousiours quelque moyen de profiter. Pour estre pauure, il n'est pas moins capable de monstrier, comment les affaires d'un Estat se doiuent manier; Et s'il ne nous donne autre instruction, pour le moins il enseigne comme il faut supporter la Pauureté. La besongne luy dure autant que

la vie. Il n'y a ny Fortune ny matiere quelconque, qui ne luy puisse passer par les mains. Quand il n'a point d'autre sujet, ce qui les luy oste, luy en fert. Il s'accommode à tous ses succez, il conduit les bons, & surmonte les mauuais. Ses prosperitez donnent de l'exercice à sa vertu, comme ses aduersitez. Il ne tourne les yeux que sur elle. Pour sa matiere elle luy este indifferente. De là vient qu'il n'est empesché ny de Pauureté, ny de Douleur, ny de pas vne de toutes ces choses, qui menent ordinairement les ignorans en des precipices, & les font égarer du droit chemin. Pensez-vous que les maux l'incommodent ? Il les met en besongne. Phidias ne scauoit pas moins faire des images de bronze que d'yuoire. Et si vous luy eussiez baillé du marbre, ou quelque autre chose de moindre prix, il vous en eut fait vne de telle sorte, que pour la matiere il n'eut pas esté possible de faire mieux. Le Sage tout de mesme, soit riche ou pauure, dans son pays ou banny, Capitaine ou soldat, sain ou malade, fera toujours paroistre sa vertu ; En quelque fortune qu'il s'occupe, il en fera quelque chose de signalé. Il est de certains hommes si adroits à dompter les bestes que vous ne leur en scauriez donner de si farouches, ny de si effroyables, qu'ils ne s'en rendent maistres, & que non seulement ils ne les tirent de leur fierté naturelle, mais qu'ils ne les amenant iusqu'à la familiarité ? Vous voyez des Lions receuoir la main de leurs Gouverneurs iusqu'au fonds de la gorge, & des Tigres se laisser baiser à ceux qui les gardent. Il n'y a basteleur More, pour qui vn Elephant ne se mette à genoux, & ne marche sur la corde, quand il luy commandera. Le Sage a cette mesme industrie d'appriuoiser les incommoditez. La Douleur, la Pauureté, l'Ignominie, la Prison, l'Exil, & toutes ces autres choses de qui la seule imagination nous fait horreur, se domestiquent aussi tost qu'elles sont arriuées entre ses mains.

EPISTRE LXXXVI.

ARGUMENT.

- I. Qu'il faut plus cherir nostre Honneur propre, que l'obeissance que nous deuons aux Loix.*
II. Contre les Sumptuositez des estuues, & les dissolutions.
III. De la vie rustique, & de la façon de planter les Oliviers.

IE vous écry cette lettre de la maison qui fut à Scipion l'Africain. Ce n'est pas sans auoir adoré son ombre, & vn Autel sous lequel ie me doute que ce grand personnage soit enterré. Pour son ame, ie croy certainement que comme celeste, elle s'en soit retournée au Ciel, non pour auoir mené de grandes armées: car Cambyse qui fut vn Furieux, & de qui la fureur ne manqua point de succez, auoit fait la mesme chose, mais pour sa moderation & pour sa pieté memorable qu'il monstra plus glorieusement quand il quitta sa Patrie que quand il la deffendit. Comme il vit le peuple en cette opinion, Qu'il falloit que Scipion ou la Liberté fortissent de Rome, & qu'il estoit impossible de retenir l'vn sans perdre l'autre; Ie ne veux point, dit-il, qu'en ma consideration l'autorité des loix soit violée. Il est raisonnable que ce qui est ordonné pour tous, soit obserué de tous. Vsez sans moy, ma Patrie, du bien que vous auez par moy. I'ay esté la cause de vostre liberté, ie suis content d'en estre le témoignage. Ie m'en vay, puis que ma Fortune est suspecte à la vostre, & que mon accroissement vous fait craindre vostre diminution. Comment seroit-il possible que i'entrasse en la consideration d'un courage si genereux, & que ie n'en fusse point estonné? Il n'attendit point qu'on l'enuoyast en exil; il y alla volontairement pour décharger sa ville d'un faix qu'elle pensoit auoir sur les bras. Les choses en estoient venues en ces termes, Qu'il falloit que la liberté fut offensée par Scipion, ou Scipion par la liberté. Ny l'vn ny l'autre n'estoit raisonnable; De façon que voulant laisser regner les loix, il se vint retirer à Litterne, afin d'employer dans le compte de ses seruices, son bānissement aussi bien que celui d'Annibal. Ceste Maison est vn bastiment de pierre quarrée, avec deux

hauts, qui en deffendent l'entrée, assis au milieu d'un bois. Il y a vne Cisterne, où se rendent les égoufts de la maison & des jardins, si grande qu'elle fourniroit toute vne armée. Il y a des estuues, mais fort petites & fort peu percées, comme on les faisoit au temps passé. Nos peres ne pensoient pas qu'elles peussent estre chaudes, si elles n'estoient obscures.

II. C'est pourquoy ie prends vn plaisir extrême, à faire comparaison des mœurs de Scipion à celles d'aujourd'huy. Lors que ce grand homme, qui fut l'effroy de Carthage, & à qui Rome est obligée, de n'auoir esté prise qu'une fois, estoit las des occupations de son mesnage, & d'auoir, comme c'estoit la mode en son temps, tenu le manche de la charruë, il se venoit lauer en ce petit coin. Il a esté sous ce pauvre toict; ce pauë de si peu de prix l'a soustenu; & cependant, qui est à cette heure le miserable qui voulust auoir des Estuues de cette façon, & qui ne se pensast mal accommodé, si les parois des siennes n'estoient diuersifiées de croûtes de marbre d'Egypte & d'Afrique coupées en rond, & en leur separation artificieusement enduites en façon de peintures, si la voûte n'en estoit lambrisée de verre, si les piscines où l'on se jette, apres auoir sué, n'auoient tout à l'entour vne bordure de pierre Thasienne, qui ne se voyoit anciennement que dans quelque Temple; & si l'eau n'y tomboit par des robinets d'argent, encore ie ne parle que de celles du menu peuple? Mais que sera-ce, si ie me mets à dépeindre celles des Affranchis? Combien y verront nous de statuës? combien de Colomnes, qui ne portent rien, mais qui sont là seulement pour la parade & pour l'ostentation de la despense? Combien d'eaux que par dessous on fait tomber d'un bassin à l'autre, afin que le bruit en soit plus grand? Nous en sommes venus à cette delicatesse, que nous voudrions bien ne marcher que sur des pierreries. En ces estuues de Scipion les fenestres sont de petits trous, qui monstrent que pour n'affoiblir pas la muraille, on n'en a voulu perçer que ce qu'il en falloit pour auoir du iour. Mais à cette heure, si de toutes parts il n'y a de grandes ouuertures par où le Soleil entre, depuis le matin iusques au soir, si on ne se haste en se leuant, si de la cuue on ne void bien auant en la mer, & en la campagne, on dit que ce sont des cachots & non pas

des Estuues. Ainsi des choses que tout le monde venoit voir par merueille au temps qu'elles furent faites, se trouuent à la fin mises au nombre des vieilles pieces, & reiettées par le luxe, qui d'un siecle à l'autre cherche quelque nouvelle inuention de se surmonter. Les Estuues en ce temps-là n'auoient garde d'estre frequentées, comme elles sont, & ne les faisoit-on pas si magnifiques. Car aussi, quelle apparence y auoit-il de parer vne chose d'un liard, inuentée pour le seruice, & non pour la volupté? L'eau n'y estoit pas versée comme elle est, & n'y souroit pas chaude, comme elle fait. Il leur sembloit que puis que c'estoit pour receuoir des ordures, c'estoit tout vn qu'elle fut claire ou espaisse. Mais à vostre aduis, combien auoit-on de plaisir d'entrer en ces estuues toutes obscures, & plastrées qu'elles estoient, quand on pensoit, que Caton, Fabius Maximus, ou quelqu'un des Cornelius auoit pris la peine de les faire accommoder, & quelquesfois mesmes d'y mettre la main. Car alors les Ediles, de quelque bonne maison qu'ils fussent, ne dédaignoient point d'entrer en ces lieux destinez à la commodité du peuple, pour faire qu'on y fut nettement seruy, & qu'il n'y eust de la chaleur que bien à propos; Au lieu qu'aujourd'huy on les chauffe d'une façon qu'un esclau qui auroit fait quelque insigne meschanceté sembleroit assez puni d'y estre ietté tout vif. Pour moy ie dirois qu'on les veut plustost brusler que chauffer. Je m'asseure que la plus part de ceux d'aujourd'huy tiennent, que Scipion n'estoit qu'un lourdaud, de n'auoir pas fait de belles grandes vitres à ses estuues, afin de voir clair à se rostir, & n'en partir point iusqu'à la fin de sa digestion. O le pauvre homme! il ne sçauoit pas ce que c'est de viure? Il ne prenoit pas seulement garde que l'eau où il se luoit, fut reposée; il s'y mettoit bien souuent qu'elle estoit toute trouble, de maniere que s'il pleuuoit vn peu fort, il y auoit plus de bourbe que d'eau. Mais aussi n'auoit il que faire d'estre si curieux, puis qu'il ne se luoit que pour se decrasser, & non comme on fait à cette heure pour se deparfumer. Combien pensez-vous qu'il y a aujourd'huy de mignons, qui vous diront, qu'ils ne portent point d'enuie à Scipion, & que vrayement il se pouuoit dire banni, puis qu'il estoit réduit à se lauer si chetifement. Encore, afin que vous le sçachiez, il ne se luoit pas tous les iours. Car (comme disent

disent ceux qui en ont escrit) la coustume du vieux temps estoit de se lauer tous les iours les bras & les iambes, pour la poudre que d'une heure à l'autre on pouvoit amasser en trauillant. Mais pour le reste, ils se contentoient de se lauer vne fois la semaine. Quelqu'un dira, qu'ils estoient donc bien sales. Que pensez-vous qu'ils sentoient ? Les armes, la sueur, l'homme. Les hommes ne furent iamais si sales, que depuis que les estuues ont esté si nettes. Quand Horace veut descrire vn homme infame, & signalé par l'excez de ses delices, que dit-il ?

Rufille sent le musc.

Si le Rufille de son temps viuoit du nostre, & qu'il ne fust point mieux parfumé qu'il estoit, on luy diroit ce que dit le mesme Horace de ce Gorgonius, qu'il luy oppose, qu'il sentiroit le bouc. Ce n'est rien aujourd'huy de prendre du parfum, qui ne le renouelle deux ou trois fois le iour, de peur que l'air ne le fasse euanoüir. Mais que direz-vous, qu'ils s'en glorifient, comme s'ils sentoient ainsi naturellement ? Si vous trouuez que ces discours soient trop melancoliques, pensez que c'est la maison où ie suis qui les produit. Ægialus à qui elle est aujourd'huy, & qui est vn grand homme en matiere de ménage, m'a appris, qu'il n'y a si vieux arbre qui ne se puisse transplanter. C'est vne chose necessaire à sçauoir pour nous autres vieillards, qui plantons ordinairement des oliuiers, à qui nous ne verrons iamais porter de fruit. Pour moy, ie vous puis dire sans mentir, que j'ay veu replanter tout vn iardin de trois ou quatre ans, parce que les fruits ne se trouuoient pas d'un goust bien agreable. Vous trouuerez encore à vous couvrir sous vn arbre,

Qui reserve tardif son ombrage aux neveux,

Comme dit Virgile, qui ne prend quelquesfois pas tant garde à la verité qu'à la bien-seance, & semble qu'il vueille qu'on le lise plustost pour plaisir, que pour apprendre à labourer. J'en laisseray assez d'autres exemples, pour vous en dire vn qu'aujourd'huy j'ay esté forcé de condamner;

*Quand la tiede saison met les plantes en seue,
On seme le sain-foin, & le mil, & la feue.*

Vouslez-vous voir si ce qu'il dit, est veritable, & si tout ce-

la se doit semer en mesme saison ? Nous sommes à la fin du mois de Iuin; Et cependant aujourd'huy i'ay veu cueillir des féves, & semer du mil.

II. Je reuiens aux oliuiers, dequoy i'ay veu faire en deux façons. Quand ils veulent transplanter ces arbres desia grands, apres qu'ils les ont ébranchez à vn pied pres du tronc, ils les déplacent, & leur ébarbent les racines, en sorte qu'il n'y demeure gueres que la principale souche, qu'ils enduisent de fumier, & la mettent dans sa fosse. Cela fait, ils iettent de la terre dessus, & marchent par tout à l'entour, pour garder (à ce qu'ils disent) que le vent ny le froid ne leur fasse mal. Et de fait il y a bien de l'apparence que l'arbre ne s'en ébranle pas si tost, & que par ce moyen les racines, qui sont encores tendres, & qui ne tiennent que par emprunt, ont loisir de reprendre, & de se loger à leur gré. Mais auant que de courir la souche, ils en raclent quelque peu, parce qu'ils tiennent que les racines nouvelles sortent mieux de ces endroits qui ont esté découuerts. Au reste il ne faut pas que le tronc sorte plus de trois ou quatre pieds de terre, car de cette façon ils ietteront incontinent dès le pied, & ne seront ny flettris, ny hâlez, comme ils sont ordinairement, deuant que d'estre renouvellez. Ils en plantent aussi d'une autre sorte. Ils prennent des scions d'oliuier, des plus forts & des plus longs, mais qui ont l'écorce encore tendre, comme est celle des ieunes arbres, & en font, comme nous auons dit des autres. Ceux-cy ne viennent pas si tost, mais quand ils sont repris vne fois, ils iettent le plus beau bois qu'il est possible. Je leur ay veu aussi transplanter vne vieille vigne. Quand on la deplante, il faut, s'il est possible cueillir aussi tout ce qu'elle a de cheueux en sa racine, puis la coucher tout bellement & bien de son long, afin que le corps mesme iette des racines. I'en ay veu de plantées de cette façon, non seulement en Feurier, mais deuant la fin de Mars, qui commencent desia de se lier. Or Ægialus me dit, que tous ces arbres de qui la racine est grande, se veulent arroser d'eau de cisternne. Si cela est, nous sommes bien, car nous auons les pluyes à commandement. Je ne vous en veux pas apprendre dauantage, de peur que ie ne fusse aussi empesché à respondre à vos demandes, qu'Ægialus aux miennes.

EPISTRE LXXVII.

ARGUMENT.

- I. Nous nous passons sans incommodité des choses superflues.*
- II. Les biens de la Fortune ne nous enrichissent point.*
- III. Contre les excessives dépenses.*
- IV. La Vertu seule nous rend heureux.*
- V. Vne mauvaise chose n'en produit jamais une bonne.*
- VI. Si les richesses se peuvent appeller biens.*

I'Ay fait naufrage deuant que d'estre embarqué. Je vous diray comment, afin que vous ne mettiez pas cela au nombre des paradoxes des Stoïques, esperant vous faire voir quelque iour, qu'en ce qu'ils disent il n'y a rien de faux, ny mesme de si estrange, qu'il semble à ceux qui ne les considerent que par dessus.

I. Cependant ie vous diray, que ce voyage m'a fait cognoistre combien nous auons de choses qui ne nous seruent de rien, & de combien de superfluitez nous pouuons nous passer par raison, puis que nous ne nous en trouuons point incommodez quand il nous en faut passer par necessité. Il y a deux iours que Maximus & moy sommes icy, sans autres seruiteurs que ce que nous en auons pour faire monter avecque nous dans le coche, & sans autre équipage que les habits que nous auons sur le dos. Nous ne laissons pas pour cela de receuoir tout le contentement que nous sçaurions desirer. Le matelas est contre terre, & moy sur le matelas. De deux mantes i'en fais seruir vne dessous, & l'autre dessus. Quant à nostre repas, il n'est pas possible d'y rien retrancher; il ne faut pas beaucoup de temps pour l'apprester. Mais quoy, qu'il y ait, ie ne mange iamais que ie n'aye des figes seiches, & des tablettes, si i'ay du pain, les figes me seruent de viande; si ie n'en ay point, i'en fais comme de pain. Elles me font tous les iours recommencer l'année, laquelle ie tasche de me rendre heureuse par de vertueuses meditations, & par vne ame qui dédaigne tout ce qui n'est point sien. Ie me procure la paix par ne rien craindre, & des richesses par ne rien desirer. Le coche où ie suis venu, est assez grossier, &

sent plustost le village qu'autre chose. Les mules qui le traient, font assez iuger qu'elles mangent en marchant. Le mulletier est nud-pieds, & si ce n'est point qu'il fasse trop chaud. A peine me puis ie refoudre d'auoüer que ce coche soit à moy. La Vertu me fait encore honte. Autant de fois que i'en rencontre quelques-vns bien équippez, il n'est pas possible, que ie me garde de rougir. C'est vn tesmoignage que ie branle encore au manche, & que ie ne suis pas si ferme en effet, comme en discours. Quiconque est honteux de se voir en vn mauuais coche, il seroit glorieux s'il se voyoit en vn bon. Je ne suis encore gueres bien, puis que ie n'ose ouuertement renoncer aux vanitez, & que ie suis en peine de ce que diront de moy ceux que ie trouueray sur le chemin. Si i'estois ce que ie dois estre, ie parlerois de cette façon à tout le genre humain; Pauures gens, vous estes fols; Vous vous abusez, vous admirez des choses qui ne seruent de rien; vous estimez vn homme pour des choses qui ne sont point à luy. Quand il est question du reuenu, vous faites merueille de compter exactement, si quelqu'un vous prie de luy prester de l'argent, ou de luy faire vn plaisir (car nous en sommes venus là, que la courtoisie se couche en dépense aussi bien que le reste) voicy comme vous supputez; Il a beaucoup, mais il doit beaucoup; Il a vne belle maison, mais il fait l'interest de l'argent qu'il en a baillé; il a son train & son équipage aussi leste qu'il est possible, mais il ne paye pas; s'il auoit payé ses debtes il ne luy demeureroit rien.

II. Vous deuriez apporter cette mesme diligence aussi bien à d'autres choses qu'à prester, & regarder ce que chacun a qui proprement se peut dire sien. Vous pensez qu'il soit riche, pource qu'il est seruy en vaisselle d'or, & qu'il l'a fait porter par tout où il va; pource qu'il a du bien en fonds, & en rente de tous costez; pource que tout auprès de la ville, il a plus de terres qu'il n'en faut auoir aux plus éloignez deserts de la Poiuille pour estre enuié. Quand vous auez tout dit, il est pauvre. Pourquoi? pource qu'il doit. Combien? tout; si peut-estre vous ne pensez qu'il y ait difference de deuoir à vn homme, ou à la Fortune. Que luy seruent ces mules si grasses, & toutes d'un poil? que seruent ces choses si magnifiques? Pour tout cela, ny le maistre; ny les mules n'en valent pas vn liard dauantage.

III. M. Caton le Censeur, de qui la naissance ne fut pas moins utile au peuple Romain que celle de Scipion, parce que comme l'un fit la guerre aux ennemis, l'autre la fit aux vices, ne montoit jamais qu'un meschant quiledin, avec un bissac à l'arçon de la selle, où estoient ses chemises & ses besongnes de nuit. O que ie voudrois bien luy auoir veu rencontrer quelqu'un de nos piaffeurs d'aujourd'huy, qui ne sçauent marcher s'ils n'ont vne compagnie de cheuaux legers deuant eux pour leur esmouuoir de la poussiere ! Il n'y a point de doute qu'il ne semblast plus braue & mieux accompagné que Caton. Mais vous ne dites pas qu'avecque tout son pompeux appareil, il est si ruiné qu'il ne sçait ce qu'il doit deuenir, & à quel mestier il se doit reduire. Quel ornement & quelle gloire du siecle estimez-vous qu'estoit vn General d'armée, qui auoit eu l'honneur du Triomphe, & de la Censure, & (ce qui est plus que tout le reste) Caton, qui se contentoit d'un cheual & encore le partageoit-il entre son bagage & luy. Vous sçauroit-on bailler courtout, traquenart, ny haquenée à qui vous ne preferassiez ce cheual bouchonné de la main propre de Caton ? Je vois bien que ie suis en vne matiere qui n'auroit iamais de fin, si ie ne la luy mettois moy-mesme.

IV. Je la va donc laisser pour vous dire encore quelques-uns des arguments que nous mettons en auant, pour prouuer que pour estre parfaitement heureux, il ne faut autre chose que la Vertu. Ce qui est bon, fait les hommes bons, comme ce qui est bon en la Musique, fait le Musicien. Les choses casuelles ne font personne bon, elles ne peuuent donc estre bonnes. La responce des Peripatetiques est, premierement que nostre proposition est fausse, pource qu'il ne s'ensuit pas, que ce qui est bon, fasse les hommes bons. En la Musique, il y a quelque chose qui est bonne, comme vne fluste, vne corde, vn archet, ou quelqu'autre instrument, & toutesfois rien de tout cela ne fait le Musicien. A cela nous repliquons, qu'ils n'entendent pas comme nous prenons ce que nous disons estre bon au Musicien ; Car nous parlons de l'Art, & eux des outils. S'il y a quelque chose qui soit bonne en l'Art de la Musique, il n'y a point de doute qu'elle ne fasse le Musicien ; Je va vous esclaircir cela encore mieux, Ce qui est bon en l'Art de la Musique, à deux significations ;

en l'une s'entend ce qui ayde l'Art de Musicien; & en l'autre ce qui sert en l'action. Les flûtes, les orgues, les cordes, & autres instruments appartiennent à l'action, & non à l'Art; Car pour ne les auoir point, vn Musicien ne laisse pas d'auoir la science. Mais peut-estre il ne la peut monstrier s'il ne les a. Cette duplicité n'est pas en l'homme; car ce qui est le bien de sa vie est aussi le sien. Ce que le plus vilain & le plus abjet homme du monde peut auoir, ne se peut estimer bien. Or vn maquereau, vn bourreau, & tout autre homme de mesme estoffe, peut auoir des richesses, les richesses ne sont donc point biens. Ils respondent derechef, que nostre proposition est fausse, parce qu'en l'Art de Grammaire, de Medecine, & de Pilotage, nous voyons arriuer du bien à ceux qui sont les plus mesprisables; il est vray; mais ce ne sont pas sciences qui fassent profession d'auoir le courage grand, de se rehausser, & de dédaigner ce qui est fortuit. C'est la Vertu qui releue les hommes, c'est elle qui les porte au dessus de tout ce que le vulgaire estime, & qui leur oste le desir & la peur de ce que communément on appelle Bien & Mal. Chelidon, qui fut vn des mignons de Cleopatre, fut extremement riche. Et de nostre temps, Natalis, de qui l'impureté fut si detestable, qu'il faisoit purger les femmes en sa bouche, fut heritier de beaucoup de personnes, & beaucoup aussi furent les siens, quand il mourut. Que dirons-nous donc? ou que son argent le fit infame, ou qu'il fit infame son argent. Il est des hommes, à qui les biens tombent entre les mains comme vn denier au fonds d'vn retrait. La Vertu tient vn autre rang; Elle vole de ses ailles; & pour se faire estimer, ne produit que ce qui est proprement sien. De quelque façon que les richesses se rencontrent en sa possession, elle ne leur fait pas cet honneur, de croire que ce soient des biens. Mais pour estre ou Medecin, ou Pilote, on n'est point obligé de les mespriser. Ce ne sont point professions qui deffendent d'en faire cas. Vn homme pour ne rien valloir, ne laissera pas d'estre Medecin, d'estre Grammairien, d'estre Pilote, non plus que d'estre Cuisinier. Il n'est pas raisonnable de mettre au nombre des autres, celuy qui a vne qualité que les autres n'ont point. Nous sommes tels que ce que nous auons nous fait estre. Quand on fait le prix d'vn panier de quelque chose, on ne compte point le panier, il

il ne se parle que de la marchandise, au contraire on le baille ordinairement par dessus. Quand on étiquette vn sac d'argent, on n'y met point le prix du sac, il ne se parle que de l'argent qui est dedans. Il en est de mesme de ceux qui sont si riches, ils ne sont que les accessoires & les dependances de leurs reuenus. Ce qui fait que le Sage est grand, c'est la grandeur de son ame, & par consequent il demeure vray, que ce qui se peut trouuer en la possession d'vn homme méprisable, ne se doit point appeller Bien. Aussi ie ne scaurois auouer que ce soit vn Bien que l'indolence; vne cigalle & vne puce l'ont. Je ne diray pas non plus que ce soit vn bien que d'estre en repos, & de n'auoir rien qui nous fasche, car qu'y-a-t-il au monde de si en repos qu'vn ver? Voulez-vous scauoir ce qui fait vn homme Sage? Cela mesme qui le fait Dieu. Vous pouuez iuger par là s'il faut que ce soit vne cause diuine, celeste & magnifique. Ce qui veritablement est vn Bien, n'est pas vne chose qui se communique indifferemment à toutes personnes; tout le monde n'est pas capable de le posseder. Voyez qu'vn pays porte vne chose, & qu'vn autre en est incapable; là viennent des bleds, & icy des vignes; l'vn apporte d'vn endroit de l'or, & de l'autre du fer. Cette distribution de toutes choses par contrées, s'est faite, afin que par le besoin que reciproquement nous aurions les vns des autres, le commerce nous fut necessaire. Le souuerain Bien, comme les autres choses, a sa place, qui luy est particulièrement destinée, ce n'est ny parmy l'yuoire, ny parmy le fer. Voulez-vous scauoir où c'est? En l'esprit, qui n'est point capable de loger vn Dieu, s'il n'est pur & saint.

V. Vne chose mauuaise n'en produit point vne bonne; l'Auarice produit les richesses; les richesses ne sont donc point des Biens. Ils nient cette proposition, qu'vn bien ne peut venir d'vn mal, car du Larcin & du Sacrilege il vient de l'argent; & cependant le Larcin & le Sacrilege sont des maux; entant qu'il en vient plus de mal que de bien. Car si on y gagne quelque chose, c'est avec tant de frayeurs, d'anxietez, & de trauaux de corps & d'esprit, que la peine en est plus grande que le plaisir. Ceux qui tiennent ce langage, ne s'aperçoient pas, qu'en disant que le Sacrilege, le Larcin & l'Adultere sont mauuais, pource qu'ils sont causes de beaucoup de mal, ils disent aussi, qu'ils sont aucunement bons,

pource qu'ils sont causes de quelque bien, qui est sans mentir, vne opinion plus monstrueuse que les monstres mesmes, & que toutesfois nous nous laissons assez volontiers persuader. Combien en voyez-vous qui ne celent point leurs voleries? Combien qui publient leurs adulteres? Car pour les petits Sacrileges, il s'en fait bien quelque recherche, mais les grands atquierent des triumphes à ceux qui les font. Dauantage, s'il demeure vray que le Sacrilege soit aucunement bon, il s'ensuit qu'en le faisant nous faisons vne action louable & vertueuse, qui est vne absurdité si éloignée de toute apparence, qu'il n'est point d'homme assez perdu, pour la vouloir seulement imaginer. Il est donc impossible que de ce qui est mauuais, il puisse rien sortir qui soit bon. Car, si comme ils disent, le Sacrilege n'est mauuais qu'entant qu'il apporte beaucoup de mal, en promettant à celuy qui le fait qu'il n'en fera point en peine, & l'assurant de toutes risques, il ne luy manquera rien qui ne soit entierement bon; Et neantmoins les meschans n'ont point de supplice plus rigoureux que la meschanceté mesme. Vous vous abusez, si vous pensez qu'ils ne soient punis que quand vous les voyez en prison ou sur l'eschafaut; Ils le sont aussi-tost qu'ils ont fait la faute; & le plus souuent mesme en la faisant. Disons donc que le bien, ne vient non plus du mal, qu'une figue d'un Oliuier; l'herbe respond à la graine; ce qui est bon, ne peut degenerer. Comme ce qui est honneste ne vient point de ce qui est vilain, aussi ne fait ce qui est bon de ce qui est mauuais. Car le Bon & l'Honneste sont vne mesme chose. Il y a quelques Stoiques qui y font cette responce; Prenons le cas que l'argent soit bon, de quelque part qu'il vienne; il ne s'ensuit pas que l'argent soit du Sacrilege, encore qu'il soit pris du Sacrilege. Vous le comprendrez mieux par ce que ie vous va dire; Il y a vn thresor & vne vipere en vn mesme pot. Si vous en ostez le thresor, encore qu'il y ait vne vipere avec le thresor, ce n'est pas à dire que le pot me donne le thresor, à cause qu'il a vne vipere; mais ayant vn thresor & vne vipere, il me donne le thresor; Ainsi le gain du Sacrilege ne vient pas du crime qui s'y commet, mais du profit qui y est. Comme en ce pot la vipere est le mal, & non pas le thresor qui est avecque la vipere; aussi ce qui est de mauuais au Sacrilege, c'est le crime & non pas le profit. On replique à cela, que

ce ne

ce ne sont pas choses semblables. Car quand ie fouille dans le pot, ie puis bien prendre le thresor, & laisser la vipere; mais ie ne puis separer le profit du Sacrilege, & si ie veux auoir l'vn, il faut que ie fasse l'autre, parce que le profit est dans le Sacrilege, & non pas auprès. Vne chose bonne, qu'on ne peut auoir qu'avecque beaucoup de mal, n'est point bonne; or on ne peut auoir les richesses sans beaucoup de mal, les richesses ne sont donc point bonnes. Ils disent pour respondre à cet argument, Que la proposition que nous faisons, a deux significations; l'une, que pour auoir des richesses, il faut auoir beaucoup de mal, ce qui se peut aussi bien dire de la Vertu; car il arriuera quelquesfois qu'un homme qui se sera mis sur la mer, pour aller estudier quelque part, ou fera naufrage, ou sera pris par les Corsaires.

VI. L'autre signification est, qu'une chose de qui l'acquisition nous couste beaucoup de mal ne se peut appeller bonne, d'où il ne s'ensuit pas que les voluptez ny les richesses soient causes de mal; ou si par les richesses il nous arriue du mal, il ne suffit pas de dire, qu'elles ne sont point bonnes, il faut dire ouuertement qu'elles sont mauuaises. Or ceux qui les mes-estiment le plus, se contentent de dire qu'elles ne sont point bonnes; mais au reste ils confessent qu'elles ne sont pas du tout inutiles, les mettent mesme au nombre des choses qui accommodent nostre vie; Ce qui ne seroit pas s'il estoit vray que pour les auoir, il fallust souffrir tant d'incommoditez. Quelques-uns font encore cette replique, Que nous nous abusons d'accuser les richesses de nos incommoditez. Elles ne font dommage à personne. Si nous auons du mal, il vient, ou de nostre imprudence, ou de la malice d'autrui. Vn couteau ne tuë personne, il n'est que l'instrument du meurtrier. Il se peut bien faire qu'on vous fera du mal pour vos richesses, mais ce n'est pas à dire que vos richesses vous fassent mal. Pour moy ie trouue que Possidonius approche plus du but que nul autre, quand il dit, que les richesses sont cause du mal, non pas qu'elles nous en fassent, mais pource qu'elles donnent occasion de nous en faire. Car il y a vne cause efficiente qui tout aussi-tost nous fait dommage, & vne autre precedente. Les richesses ont cette cause precedente; elles nous bouffissent le cœur, engendrent l'Arrogance, attirent l'enuie, & nous aueuglent de telle façon, qu'encore

que le bruit d'auoir de l'argent nous porte quelques-fois du preiudice, neantmoins nous sommes bien aises de l'auoir. Or en ce que veritablement nous appellons Bien, il n'y a que redire, il est pur, il ne corrompt ny ne trouble point l'esprit; & s'il l'eslargit & le releue, c'est sans le remplir de vent. Les biens nous donnent de l'assurance, les richesses de l'audace; Les biens nous donnent de la generosité, les richesses de l'insolence, qui n'est qu'une generosité contre-faite. Vous direz qu'à ce compte non seulement les richesses ne sont point bonnes, mais qu'elles sont mauuaises. Elles le seroient sans mentir, si de soy-mesmes elles nous faisoient mal, & qu'elles eussent la cause efficiente que j'ay dite. Mais elles ont la precedente, qui ne prouoque pas seulement les esprits, mais les appelle par vne apparence de Bien si coloré, qu'il s'en trouue peu qui ne s'y laissent emporter. La Vertu par mesme raison se pourra dire auoir la cause precedente de l'Enuie. Car il en est beaucoup qui sont enuiez pour leur sagesse, ou pour leur justice; mais la Vertu n'a pas cette cause de soy-mesme, & à bien considerer cette splendeur qu'on y voit reluire, au lieu de luy porter enuie, il y auroit du sujet de se raiuer de son merite, & de se passionner de son amour. Possidonius dit qu'il seroit d'aduis d'argumenter de cette façon, Les choses qui ne donnent à l'ame ny grandeur ny confiance, ny securité, ne sont point des biens; or la santé, les richesses, & les autres choses semblables ne font rien de tout cela; elles ne peuuent donc estre des biens. Il fait ce mesme argument encore plus tendu; Les choses qui ne donnent à l'ame grandeur, confiance, ny securité, mais au contraire qui y font naistre l'insolence, l'orgueil, & la presumption, sont mauuaises; les choses fortuites le font, elles sont donc mauuaises. Je sçay bien que quelqu'un dira, que de cette mesme raison il s'ensuiuroit que les richesses ne se pourroient pas seulement appeller commoditez. Mais la condition des commoditez & des biens est differente. Il suffit qu'une chose, pour estre commode, fasse plus de profit que de dommage. Pour estre bonne elle doit estre toute pure, & n'auoir rien en soy qui puisse faire mal. Ce qui profite plus qu'il ne nuit n'est pas un bien, mais ce qui profite & ne nuit point. C'est pourquoy les commoditez regardent aussi les animaux, les hommes imparfaits, & les fous; Tellement que combien

que nommant le tout, selon la partie qu'il a la plus grande, nous appellions vne chose commode, il ne laisse pas pourtant d'y auoir de l'incommodité meslée parmy. Ce qui est Bien, ne peut estre possédé que du Sage. Et partant il ne faut point qu'il y ait rien qui puisse dementir ce nom. Ayons bon courage, nous n'auons plus à detacher qu'un nœud, mais il est vray qu'il est vn peu mal-aisé. Des choses mauuaises, il ne s'en fait pas de bonnes. De plusieurs pauuretez, il s'en fait des richesses, les richesses ne sont donc point bonnes. Cét argument n'est pas auoué des Stoïques, il est de la forge des Peripateticiens, qui le proposent & y font eux-mesmes la response. Possidonius dit, Qu'il n'y a escole de Dialectique, où ce Sophisme n'ait esté bricolé. Voicy comment Antipater le refute. La Pauureté ne se dit point par position, mais par priuation, que les Grecs appellent *σείπρωσις*, c'est à dire, non pour auoir, mais pour n'auoir pas. De façon que de toutes les bouteilles vuides qui sont au monde, il n'y a pas moyen d'en remplir vne. Pour faire des richesses, il faut beaucoup de choses; & non pas beaucoup de pauuretez. Vous prenez la pauureté d'un autre biais qu'il ne faut. La Pauureté ne consiste pas au peu de chose que nous auons, mais au grand nombre de celles que nous n'auons point. Vn homme n'est point pauvre, au regard de ce qu'il a, mais au regard de ce qui luy défaut. Je m'exprimerois mieux, si j'auois vn mot qui signifiât *ἀπορία*. C'est le nom qu'Antipater donne à la Pauureté. De moy ie ne pense point qu'on la puisse definir plus proprement que possession de peu de chose. Cette dispute de la substance des richesses, & de la Pauureté, sera pour quelque iour que nous aurons plus de loisir; & par mesme moyen nous considererons si ce ne seroit point mieux fait d'adoucir ce que la Pauureté semble auoir d'amertume, & de couper les ailes à l'oultre-cuidance des richesses, que de disputer des paroles comme si l'arrest des choses estoit desia donné. Prenons le cas que nous soyons appellez à quelque assemblée, & qu'il soit question de faire passer vne loy touchant l'abolition des richesses. Mettrons-nous en auant tous ces beaux arguments, pour en dire nostre aduis? Sera-ce avecque ces plaisantes subtilitez seulement que nous persuaderons au peuple Romain, qu'il approuue la Pauureté? Nous luy dirons qu'il la recherche comme le premier fondement &

la cause principale de son Empire; Qu'il se deffie de ses richesses & se ressouviene qu'il les a trouuées chez les peuples qu'il a vaincus; Que c'est par là que les brigues, les concussions & les tumultes sont entrez dans la ville du monde la plus Religieuse & la plus continente. Que si vn peuple les a pû oster à tous les peuples de la terre, il sera bien plus aisé à tous les peuples de la terre de les oster à vn peuple seul. C'est avecque ces raisons qu'il faut combattre les passions; & sans leur prescrire de bornes, tascher de les exterminer entierement. Ayons des paroles plus fortes, si nous n'en pouuons auoir de plus courageuses.

EPISTRE LXXXVIII.

ARGUMENT.

- I. La Philosophie merite le titre de Science liberale, parce qu'elle fait l'homme libre.*
- II. La Philosophie nous fortifie contre le Vice, & contre les traits de la Fortune,*
- III. Quatre sortes de sciences liberales.*
- IV. La Philosophie nous guide au chemin de la Vertu.*
- V. Toutes choses sont disputables.*

Vous voulez que ie vous die ce qu'il me semble des sciences liberales. Il n'y en a pas vne seule de qui ie fasse cas. Je ne scaurois appeller Bien vne chose de qui le but est de gagner. Ce sont mestiers mercenaires, qui preparent l'esprit s'ils passent par dessus, & le gastent s'il y croupit. Aussi ne l'y faut-il employer que tant qu'il est incapable de quelque chose de meilleur. Vous scauez bien qu'on les a nommées liberales, comme dignes d'un homme libre.

I. Mais ie trouue que celle qui le fait libre, est seule à qui ce titre doit appartenir. C'est l'estude de la Sagesse, qui merite l'honneur, comme seule releuée, genereuse, & magnanime. Tout le reste ne sont que jouets à petits enfans. Pouriez-vous bien vous persuader qu'une chose fut bonne, qui est enseignée par les hommes du monde les plus infames, & les plus meschans? Ce ne sont point sciences que nous deuions apprendre, mais si nous les auions apprises, il

n'y auroit point de mal. Quelques-vns ont fait cette question, Si les Arts liberaux pouuoient faire vn homme de bien? Mais tant s'en faut que cela soit, ils ne le permettent pas seulement. Ce n'est pas ce qu'ils font profession de montrer. Tout le soin du Grammairien est en l'agencement des paroles. Il s'elargit bien quelquefois iusqu'à l'Histoire; mais quand il va iusques aux vers, c'est le bout de sa carriere; il ne passe jamais plus auant. Je vous laisse à penser en quoy l'assemblément des syllables, le chois des paroles, la memoire des fables, & la mesure des vers, peuuent ayder vn homme qui veut aller à la Vertu? ny quelle assurance contre la mort; quelle moderation aux conuoitises, & quelle temperance aux voluptez il en peut tirer? Venons aux Professeurs de Geometrie & de Musique, vous trouuerez aussi peu ces leçons chez eux que chez les Grammairiens. Vous n'apprendrez point d'eux à ne rien craindre, ny à ne rien desirer; & cependant ce sont des choses qu'il faut sçauoir; ou c'est en vain que l'on sçait le reste. Il faut voir s'ils enseignent la Vertu, ou non; s'ils ne l'enseignent, il est impossible de l'apprendre d'eux; s'ils l'enseignent, ils sont Philosophes. Voulez-vous sçauoir que ce n'est pas pour la Vertu qu'ils montent en chaire; Regardez combien leurs professions sont differentes. Or il est certain qu'elles seroient semblables, s'ils enseignoient vne mesme leçon, Je sçay bien qu'ils veulent faire accroire qu'Homere estoit Philosophe, mais c'est si lourdement, qu'ils se refutent eux-mesmes par les raisons qu'ils amènent pour le verifier. Car ils le font tantost Stoïque, n'approuuant rien que ce qui est Honneste, dedaignant les voluptez, & ne pouuant par les promesses de l'immortalité mesme, estre distrait de l'amour de la Vertu. Tantost ils le font Epicurien, louant l'estat d'une ville paisible, où les habitans n'ont rien qui les occupe que les dances, les chansons, & les festins. Tantost ils le font Peripateticien, introduisant trois sortes de biens? Et tantost Academicien, tenant ses opinions suspenduës, & se gardant de rien affirmer. Par cette incompatibilité d'estre de tant de Sectes ensemble, ils montrent bien qu'il n'estoit d'aucune. Accordons-leur qu'Homere ait esté Philosophe; & puis que cela se remarque en ses vers, il faut bien dire qu'il s'estoit fait sage deuant qu'il en fist, Apprenons donc cette science qui l'a fait sage. Il nous importe aussi

peu de sçavoir qui estoit le premier d'Homere ou d'Hesiodé; que si Hecube estoit plus ieune qu'Helene; & ce qui fut cause que sa beauté luy dura si peu. Quand ie sçauois exactement l'âge de Patrocle, & d'Achille, de combien pensez-vous qu'il m'en fust mieux? Ne serions nous pas plus Sages de mettre quelque fin à nos erreurs; que de nous informer de celles d'Ulysse. Je n'ay pas assez de loisir, pour ouïr disputer s'il courut tant de risques entre l'Italie & la Sicile, ou en quelques mers qui nous sont inconnuës, parce qu'en si peu d'espace il estoit mal-aisé qu'il fut si long-temps sans trouver quelque port.

II. Les tempestes de l'esprit nous donnent tous les iours de la besongne; nostre méchanceté nous fait courre toutes fortunes. Nous n'auons point faute de beaux yeux qui sollicitent les nostres; & en cela seulement nous auons assez d'ennemis. C'est de là que se presentent ces monstres effroyables qui ne demandent que l'effusion du sang humain; c'est de là que viennent ces insidieux appas qui nous attirent par l'oreille; c'est de là que viennent tant de naufrages, & tant de maux de toutes façons. Enseignez-moy d'aymer ma patrie, ma femme & mon pere. Faites qu'il n'y ait point assez de peril grand pour m'empescher de leur en rendre tesmoignage; & qu'en des actions si louables, ie sois si resolu qu'après ma barque rompue, ie me prene encore à ses esclats. Que vous sert de vous enquerir si Penelope a esté impudique? Si par discretion elle s'est parée de scandale, & si deuant que de reconnoistre Ulysse, elle se doutoit bien que c'estoit luy? Faites que ie sçache que veut dire Pudicité, quelle Vertu c'est, & si c'est vn bien du corps ou de l'esprit. Ie viens à cette heure aux Musiciens. Vous m'apprenez à concerter des voix gressles avec de grosses voix, & à faire vn accord de tons discordans. Faites plustost que ie sçache accorder mon ame, & donner à mes volontez vne perpetuelle conformité. Vous me monstrez qui sont les tons lamentables, monstrez-moy plustost comment ie ne lamenteray point dans les aduersitez. Le Geometre m'enseigne à mesurer des campagnes, i'aymerois bien mieux qu'il m'enseignast à quelles bornes le contentement de l'homme se doit arrester. L'Arithmeticien m'apprend à compter & à faire seruir mes doigts à l'Auarice; ie serois bien plus aise qu'il me fit voir que tous ces comptes-là ne

seruent de rien; Qu'un homme n'est point plus heureux, pource que son reuenu lasse ceux qui en font la recepte; Qu'au contraire, presque tout ce qu'il possede, sont choses superflues, & que s'il luy falloit auoir la peine de compter son bien luy-mesme, il n'y a point de pauvre homme qui ne fut plus heureux & plus content que luy. Que me sert que ie sçache exactement partager vn champ, & que mon frere & moy s'il faut que nous separions vn arpent de terre, soyons sur le poinct de nous couper la gorge? Que me sert d'estre vn suffisant homme à prendre les pieds d'un arpent, & à sçauoir ce que c'est que quart, que doigt, & que poulce, si le voisinage d'un Grand, qui empiete quelque chose sur moy, me rend melancolique? Vous m'enseignez comment ie ne perdray pas vn pied de terre, & ie veux apprendre comment ie pourray tout perdre, sans me fascher. Vous dites que l'heritage qu'on vous veut oster, est en vostre maison dès le temps de vostre grand pere; mais deuant qu'il fut à vostre grand pere, à qui estoit-il? Monstreriez-vous bien, ie ne veux pas dire à quel homme, mais à quel peuple il appartenoit? Vous y estes venu comme Fermier, & non comme Seigneur. Demandez-vous de qui vous estes fermier? De vos heritiers, si vostre fortune est si bonne que vous le leur puissiez conseruer. Les Iuriconsultes tiennent que les choses publiques ne sont point sujettes à prescription; Ce que vous tenez, est public, il est à tout le genre humain en general. O la belle science! Vous sçavez mesurer vn cercle, & reduire en quarré quelque forme qu'on vous baille. Vous sçavez combien il y a d'une estoille à l'autre. Il n'y a rien qui échappe à vostre compas. Puis que vous estes si bon maistre, mesurez-moy l'esprit de l'homme, dites-moy combien il est grand ou petit. Vous cognoissez bien vne ligne droite, mais à quoy est bon cela? Si vous ne sçavez pas comment il faut vous conduire droictement en vos actions? Ie viens à cette heure à ceux qui se vantent qu'il ne se passe rien dans le Ciel qu'ils n'en soient aduertis. A quoy me seruira cette Science, qu'à me mettre en inquietude, quand Saturne & Mars seront opposez, & quand Mercure fera son couchant à la veuë de Saturne. I'ayme bien mieux apprendre qu'en quelque part qu'ils soient, ils sont propices, & ne peuuent changer de naturel. Que la course inéuitable des Destins, les meine d'un ordre qui n'est iamais interrompu; Que leurs

reolutions sont réglées, & produisent, ou marquent les euenemens de tout ce qui se fait icy bas. Mais soit qu'elles soient les causes de cette diuersité d'effets que nous voyons au monde, soit que seulement elles en soient les Messageres, que nous seruira d'auoir preueu des choses que nous ne pourrons euitier ? Sçachons les, ou ne les sçachons pas, il faut qu'elles aduiennent,

Si vero solem, &c.

Pensez que me voila bien assureé de toutes surprises; & si ie vi iusqu'à demain au matin, ne seray-ie pas trompé ? Il est certain qu'ouïy. Car nous sommes trompez, quand il nous arriue quelque chose que nous ne sçauions pas qui nous deust arriuer. Pour moy ie ne sçay pas ce qui fera, mais ie sçay bien tout ce qui peut estre. La Fortune ne peut rien produire contre mon esperance. J'attends tout. Si elle m'en quitte quelque chose, à la bonne heure. Quand il se passe vne heure sans que j'aye quelque assaut, ie suis trompé. Toutesfois encore ne le suis-ie pas. Car comme ie sçay que tout me peut arriuer, ie sçay bien aussi que ce ne doit pas estre tout aussitost. Quoy qu'il en soit, j'espere tousiours du bien, mais s'il arriue du mal, ie suis prest à le receuoir. Il faut que vous me supportiez si j'ay des opinions particulieres. Car il n'est pas possible que ie mette ny les Peintres, ny les Sculpteurs, ny les Tailleurs de marbres, ny tous ces autres Ministres de nos dissolutions au rang des Sciences liberales. Je n'y reçoy non plus les Luitteurs, ny toute science qui veut de l'huile ou de la poudre; Ou bien j'y voudrois aussi receuoir les Parfumeurs, les Cuisiniers, & toute cette race de gens, de qui les esprits ne trauaillent que pour le seruice de nos voluptez. Car ie vous prie, que trouuez-vous de liberal en ces vomisseurs du matin, qui ont le corps aussi gras & potelé, que l'esprit rabide & lethargyque ? Voyez combien nos beaux exercices d'aujourd'huy se rapportent à ceux que nos Ancestres faisoient faire à leurs enfans, de lancer le jaelor, de jetter la barre, de monter à cheual, de tirer des armes, & quoy qu'ils fissent, de tenir touïjours le corps droit. Car ils ne vouloient pas qu'ils apprissent rien qu'il fallut faire couché. Mais ny les vns ny les autres ne sont point choses qui nous rendent capables de la Vertu. Car que me sert que ie me sçache bien
ayder

ayder d'un cheual, & qu'à point nommé ie le retiègne, si ie me laisse emporter à mes passions ? Que me sert qu'à la lutte & à coups de main, ie demeure maistre de tous mes Antagonistes, si ie me laisse vaincre à la Colere ? Quoy donc, les Sciences liberales ne nous sont elles bonnes à rien ? Si sont bien à quelque chose, mais non pas à l'acquisition de la Vertu. Car les Arts mechaniques mesmes, avec qui la Vertu n'a point de commerce, ne laissent pas d'auoir beaucoup de commoditez pour l'usage de la vie. Pourquoi donc faisons nous apprendre les sciences liberales à nos enfans ? Ce n'est pas qu'elles les puissent faire Vertueux, mais afin qu'elles leur preparent les ames & les rendent susceptibles de la Vertu. Comme ces premieres leçons qu'on leur fait de cognoistre leurs lettres, & de les assembler, ne leur enseignent pas les Sciences liberales, mais les disposent à les apprendre quelque iour ; Ainsi les Sciences liberales ne nous enseignent pas la Vertu, mais elles nous rendent capables d'en receuoir l'instruction.

III Possidonius fait de quatre sortes de Sciences, les vulgaires & sordides, les plaisantes, les pueriles, & les liberales. Les vulgaires sont celles que les Artisans font avecque la main, & de qui l'occupation est de pouruoir aux necessitez de nostre vie. Celles-cy n'ont apparence quelconque d'honneur ny de vertu. Les plaisantes sont celles de qui le but est de nous resiouir, ou les yeux, ou les oreilles. Nous pouuons bien mettre en ce rang les Ingenieurs, qui par des ressorts font mouuoir des choses si artificiellement, qu'il semble qu'elles marchent d'elles-mesmes, comme leuer tout bellement vn eschaffaut, reculer des choses qui sont proches, ou en approcher d'autres qui sont reculées, descendre petit à petit celles qui sont hautes, & tout plein de telles nouveautez, qui estonnent les ignorants, parce qu'ils ne comprennent pas comment elles se font. Les pueriles sont appellées par les Grecs *επιχουλιαι*, & par nous Liberales, à cause qu'elles en ont quelque ressemblance. Mais quant à celles qui vrayement sont liberales, ou pour mieux dire libres, il n'y en a point d'autres que celles qui ne s'employent qu'à l'instruction de l'esprit à la vertu. Je scay bien que quelqu'un pourra dire que comme il y a vne partie de la Philosophie naturelle, l'autre Morale, & l'autre Rationnelle ; tout de mesme toutes ces Sciences liberales peuuēt trouuer place en la Philosophie.

Que s'il se presente quelque question naturelle, on la decide par la Geometrie; & que par contequent ce n'est point chose hors d'apparence de dire, puis qu'elle luy ayde, qu'elle est vn de ses membres. Beaucoup de choses ne font pas partie de nous, qui ne laissent pas de nous aider, & qui ne nous aydroient pas si elles faisoient partie de nous. La viande ayde bien au corps, & toutesfois ce n'est pas vne de ses parties. Le ministere de la Geometrie nous fait bien quelque seruire, & l'on peut dire que la Philosophie a besoin de la Geometrie, comme la Geometrie a besoin d'un Charpentier. Mais comme le Charpentier n'est pas portion de la Geometrie, aussi n'est la Geometrie portion de la Philosophie. Et puis chacune a ses limites à part, car le Philosophe recherche les secrets des choses naturelles, & les connoist, & le Geometre en examine & suppute les nombres & les mesures. La Philosophie sçait comme les corps celestes sont composez, ce qu'ils peuuent, & quelle est leur nature. Le Mathematicien observe comment ils s'éloignent de nous & se rapprochent, comment ils se leuent & se couchent, & d'où vient que quelquesfois ils semblent s'arrester, bien qu'en verité les choses celestes ne s'arrestent iamais. Le Philosophe sçait la cause de la representation des images qui se fait en vn miroir. Le Geometre vous dira quel espee il faut qu'il y ait entre le corps & l'Image, & quelle image chaque forme de miroir est capable de représenter. Le Philosophe vous prouera que le Soleil est grand, le Mathematicien qui procede par vne certaine pratique, vous limitera sa grandeur exactement, mais il vous demandera que vous luy accordiez quelques principes. Or vne science ne se peut dire à soy, qui n'a son fondement que sur la permission d'autrui. La Philosophie ne demande rien à personne. Il n'y a rien que du sien en son ouvrage. La Mathematique est superficielle. Le fond où elle bastit, n'est pas à elle. Sans les principes qu'elle emprunte, elle ne sçauroit auoir fait vn pas. Si d'elle mesme elle pouoit comprendre la Nature de l'Vniuers & paruenir à la Verité, ie dirois que nous ferions bien de nous en approcher, pour avec le commerce des choses celestes, donner moyen à nostre esprit de s'estendre, & passer d'une recherche à l'autre; Mais il n'y a que la science du Bien & du Mal qui nous puisse mener à la perfection; & cette Science ne se trouue

ailleurs qu'en la Philosophie. Il n'y a qu'elle qui s'informe de ce qui est bon ou mauuais. Prenez moy toutes les Vertus l'une apres l'autre. La Magnanimité, qui méprise ce qui est formidable, qui dédaigne ces épouuantes qui rendent nostre Liberté captiue, qui les appelle en duel & les abbat par terre, prend-elle quelque chose des Sciences liberales pour se fortifier? La Foy est le Bien le plus religieux qui puisse loger en l'ame de l'homme. Il n'y a promesse ny menace qui la puisse induire à tromper. Elle dit quand on la presse brûle, coupe, tuë, tu ne me sçauois faire parler. La Douleur a beau fouiller, elle ne trouuera iamais mes secrets. Et cependant est-ce des Sciences liberales qu'elle emprunte cette genereuse obstination? La Temperance regne sur les voluptez. Elle en haït quelques vnes qu'elle chasse entierement; elle dispense les autres, & les regle sous vne mediocrité conuenable; & iamais ne s'en approche que pour quelque autre consideration. Elle sçait que la plus iuste mesure des choses desirées c'est d'en prendre iusqu'à la raison, & non iusqu'à la faticté. L'Humanité deffend la presumption & l'auarice; ses paroles sont douces, ses actions courtoises, & ses volontez soumises; elle ne void sentir mal à personne, qu'elle ne le sente elle mesme; & ne pense rien mieux posseder que ce qu'elle contribuë aux necessitez d'autruy. Sont-ce les sciences liberales qui leur impriment toutes ces belles qualitez? Est-ce d'elles que viennent la Simplicité, la Discretion, la Frugalité, l'Espargne, & la Clemence, qui est auare du sang d'autruy, comme du sien propre, & sçait que l'homme ne doit point vser de l'homme prodiguement. Mais lors que vous demeurez d'accord; dit-on, qu'on n'arriue point à la Vertu sans les sciences liberales, comment niez vous qu'elles contribuent à la vertu? Il en est comme de la viande. Sans la viande il est impossible d'estre vertueux; & cependant, qui ne sçait pas que la viande & la Vertu n'ont rien de commun? Le bois ne fait point de seruice au nauire, & toutesfois il n'est point de nauire qui ne soit fait de bois. Encore que sans vne chose ie n'en puisse faire vne autre, il ne s'ensuit pas qu'elle m'aide à la faire; & au partir de là, ce n'est pas vne proposition indubitable, que sans les sciences liberales on ne puisse paruenir à la Vertu. Car encore qu'elle s'apprenne, ce n'est pas par elles qu'on l'apprend. Et puis que la Sagesse ne consiste point aux lettres, qui m'empeschera de

croire qu'un homme peut estre sage sans estre sçauant ? La Sageffe baille des choses, & non des paroles ; & peut-estre que nostre memoire est plus certaine, quand elle ne s'asseure que sur soy. La Sageffe est ample & spacieuse ; il ne luy faut point bailler vne place occupée ; sa leçon est des choses diuines & humaines, des passées & des futures, des eternelles & des perissables, & du temps duquel seul vous sçauiez combien on fait de questions. Premièrement, si de soy le Temps est quelque chose, si quelque chose a precedé le Temps, si le Temps a commencé quand & le monde, & si parce que deuant le monde il y auoit quelque chose, le Temps aussi l'a precedée. Outre ces questions, celles qu'on fait de l'AME, sont innombrables, D'où elle est, quelle elle est, quand elle commence d'estre, de combien est sa durée, si elle passe d'un lieu à l'autre, & change de logis ; si elle reuiet plusieurs fois au monde sous diuerses formes ; ou si elle n'entre iamais qu'en vn corps, pour, apres qu'elle en est sortie, se promener en liberté ; si c'est vn corps ou non ; ce qu'elle fera, quand par nostre ministere, elle ne fera plus rien ; comment elle vsera de sa liberté, quand elle sera hors de cette prison ; s'il ne luy souuiendra plus de la vie du monde, si seulement elle commencera à se connoistre, quand échappée du corps elle aura fait sa retraite dans le Ciel ? Prenez telle partie qu'il vous plaira des choses humaines & diuines, vous ne serez iamais las d'apprendre, & iamais ne cesserez de demander ; tellement qu'afin que tant de belles & grandes meditations ayent chez nous leurs coudées franches, il faut necessairement en faire sortir celles qui ne seruent de rien. La Vertu ne se contente pas de si peu de place, son train est plus grand, il luy faut beaucoup de logis, il faut que tout sorte & qu'elle demeure seule. Il est vray que pource qu'il y a des Sciences qui luy donnent du plaisir, nous en retiendrons quelques-vnes, mais non plus que ce qu'il luy en sera besoin, pour la seruir. Car si nous nous mocquons de ceux qui remplissent leur maison d'une infinité de meubles precieux, plustost pour la monstre que pour l'usage, que dirons-nous de ceux qui font en leur esprit vn ramas inutile de Sciences qui ne leur seruent de rien ? C'est vne espece d'intemperance, de vouloir sçauoir plus qu'il ne faut. Et puis, qu'est-ce que font ordinairement tous ces Professeurs de Sciences liberales que des

fascheux, des causeurs, des importuns, & des superbes, qui n'apprennent point ce qu'il seroit bon qu'ils sçeuissent, pour ce qu'ils ont appris ce qu'il leur seroit bon de ne sçauoir point. Didimus le Grammairien a fait quatre mille Traitez, c'estoit assez pour laisser vn homme de lire. Je vous laisse iuger que deuoit estre celuy qui les auoit escrits. En l'vn, il dispute de quel pays estoit Homere; en l'autre, qui estoit veritablement la mere d'Enée; en l'autre, si Anacron estoit plus paillard qu'yurogne, ou plus yurogne que paillard; si Saphon estoit vne coureuse, & tout plein de semblables choses inutiles, que ie ferois ce qui me seroit possible pour les oublier si ie les auois apprises. Et puis dittes que nostre vie est courte. Nos Stoïques mesmes sont quelquesfois plus longs qu'il ne seroit besoin. Je vous y montrerois beaucoup de choses où le coup de serpe seroit necessaire. Il faut bien auoir perdu des heures, & bien importuné des oreilles, deuant que d'ouyr cette louange. O le sçauant homme! Contentons nous de ce titre qui n'a pas tant d'éclat. O l'homme de bien! Me conseillerez-vous de feuilleter autant d'Annales, qu'il y a de peuples sur la terre? de rechercher qui est le premier qui a fait des vers? de compter par mes doigts à faute des Fastes, combien Orphée a esté d'années deuant Homere? de repasser mon iugement sur les censures d'Aristarque, & d'vser toute ma vie apres des syllabes? M'embarrasseray-ie tellement en la poudre de la Geometrie que ie ne m'en tire iamais? pratiqueray-ie si mal ce precepte salutaire, qui commande d'épargner le Temps? l'approuue toute autre chose, & ne me soucie point de sçauoir ce que ie suis. Le Grammairien Appius, qui du temps de C. Cesar fit le Charlatan par toute la Grece, & se faisoit appeller Homere, disoit qu'apres qu'Homere auoit acheué l'Iliade & l'Odyssée, il auoit compris toute la guerre de Troye à l'entrée de son Ouurage; & pour le prouuer, il alleguoit, que tout exprés il commençoit son premier vers par deux lettres où le nombre de ses liures estoit contenu. Il est mal-aisé qu'vn homme sçache beaucoup de choses, sans en sçauoir de semblables. Pensez à cette heure combien il s'en va de temps en maladies, combien aux affaires publiques, combien aux priuées, combien à se leuer, à coucher, à boire, à manger, & à dormir. Mesurez vostre âge; vous n'en auez pas pour donner rang à tant d'occupations; ie ne parle

que des Sciences liberales. Et combien pensez-vous que les Philosophes mesmes ont de choses superflues, & qui ne se pratiquent point. Ils s'impliquent aussi-bien que les autres aux distinctions des syllabes, & aux proprietes des conionctions & des propositions. Ils ont eu enuie sur les Grammairiens, & sur les Geomettres, & ont pris toutes les superfluites de leurs sciences, pour les apporter en la leur. De là vient qu'ils parlent exactement, & ne vivent pas de mesme. Reconnoissez en ce que ie vous va dire, combien fait de mal vne subtilité trop aigre, & combien elle est contraire à la recherche de la Verité.

V. Protagoras disoit, Qu'il n'y a rien qui ne se puisse disputer affirmatiuement & negatiuement, avec autant de probabilité d'une part que d'autre; & que cette proposition mesme, Que tout est disputable, se peut contredire. Nausiphanes dit, Que de ce qui semble estre, il n'y a rien qui soit plus que le non estre. Parmenides, que generalement tout ce qui se void n'est point. Zenon Eleate nie tout sans exception. Ce sont presque mesmes opinions que celles des Pirrhoniens, Megariques, Eretitriques, & Academiques, qui ont introduit vne nouvelle science de ne rien sçauoir. Si vous me croyez, vous mettrez ces Curieux & les Professeurs des sciences liberales tout en vn rang. Ceux-là nous baillent vne science qui ne nous seruira de rien. Ceux-cy nous desesperent de pouuoir iamais rien sçauoir. Pour moy, i'aymeroie mieux sçauoir des choses qui me fussent inutiles, que de ne sçauoir rien du tout. Les vns ne nous éclairent point, les autres nous creuent les yeux. Si ie crois Protagoras, il n'y a rien qui ne soit douteux; Si Nausiphanes, toute la certitude que i'en remporte, c'est que tout est incertain. Si Parmenides, Il n'y a rien au monde qu'une chose; Si Zenon, Il ny a rien du tout. Que sera-ce de nous donc? Que deuiendra tout ce qui est à l'entour de nous, qui nous nourrit & qui nous soustient? Tout ce qui est au monde ne sera qu'une ombre & vne piperie. Ie ne trouue pas grand goust ny à ceux qui disent que nous ne sçauons rien, ny aux autres qui mesme ne nous veulent pas accorder nostre ignorance; Et s'il me falloit dire ausquels ie veux le plus de mal, ie confesse que ie serois bien empesché.

EPISTRE LXXXIX.

ARGUMENT.

I. En quoy different la Sagesse & la Philosophie. Definition de la Philosophie. Sa division.

II. De la Morale.

III. De la Naturelle.

IV. Il blasme les Auares, les Paillards, & les Gourmands.

Vous me priez de vous diuifer la Philosophie, & que ie fasse des quartiers de ce grand corps. C'est à la verité le moyen de la comprendre bien-tost, & l'on n'y peut presque rien faire qu'en la démembrant de cette façon. Vne chose qui nous est obscure, en la prenant toute ensemble, se trouue claire, quand on l'examine par les parties. Pleust à Dieu que la Philosophie se pût représenter à nous, comme la face de ce grand Vniuers. Il n'y a rien de si semblable comme ce Spectacle seroit à l'autre; & il ne faut point douter que pour l'admirer à nostre aise, elle ne nous fit laisser toutes ces choses qui nous semblent grandes, faute que nous ne sçauons pas ce qui est grand. Mais puis que cela ne peut estre, il nous la faut considerer de la mesme façon que nous considerons les secrets du monde. Les yeux ne penetrent pas plus viste au Ciel, que l'esprit du Sage par toute la masse de l'Vniuers. Mais pour nous, qui auons des nuages & des brouillars à trauerfer, & de qui la veüe s'arreste au premier logis, nous auons besoin qu'on nous monstre les choses vne à vne, parce que nous ne sommes pas encore capables de les regarder en gros. Je feray donc ce que vous me demandez, & mettray la Philosophie en parties, & non en morceaux, car il y a du profit à la diuifer, mais qui la hacheroit, il la rendroit inutile. Ce qui est trop grand, est aussi difficile à comprendre que ce qui est trop petit. On distingue vn peuple en lignées, & vne armée en compagnies. Depuis qu'une chose a quelque grandeur notable, on la connoist mieux quand on la considere par ses parties, pourueu, comme i'ay dit, qu'on ne les fasse point si petites, que le nombre en soit infiny. Autant vaudroit les laisser en leur entier, que d'en

faire tant de parts, que ce ne fut iamais fait de les éplucher. Ce n'est que confusion que de les couper si menu.

I. Premièrement donc, si vous le trouvez bon, ie vous diray la difference d'entre la Sageſſe & la Philoſophie. La Sageſſe eſt la Felicité parfaite de l'eſprit de l'homme, la Philoſophie eſt l'amour & l'affection de l'acquérir; C'eſt elle qui monſtre le chemin pour aller à l'autre, Le nom qu'elle porte, eſt vne marque qui la fait aſſez connoiſtre. Il y en a qui l'ont définie, vne ſcience des choſes humaines & diuines. Quelques vns y adjoûtent, *& de leurs cauſes*; mais ie ne trouue pas que cette addition y ſerue beaucoup, parce que les cauſes font parties des choſes. Il y en a d'autres qui l'ont appellée, vne eſtude de vertu, d'autres vne eſtude de la correction de l'ame, & d'autres encore vne affection de trouuer ce qui iuſtement eſt rationnable. Pour la difference d'entre la Philoſophie & la Sageſſe, elle n'a preſque iamais eſté contredite de perſonne. Auſſi ne ſe peut-il faire que le deſir & ce qui eſt deſiré ſoient vne meſme choſe; la meſme difference qui eſt entre l'Auarice & l'argent, eſt entre la Philoſophie & la Sageſſe. La Sageſſe eſt l'effet, & la recompence de la Philoſophie; la Philoſophie marche vers la Sageſſe, la Sageſſe attend de pied ferme qu'on vienne à elle. La Sageſſe eſt ce que les Grecs appellent *Sophie*. Nous nous ſommes autrefois ſeruis de ce mot, comme nous faiſons de celui de Philoſophie. Encore à cette heure, nos vieilles Comedies le vous témoignent, & l'inscription du monument de Poſſennius, *Paſſant demeure & by la Sophie de Poſſennius* Il s'eſt pourtant trouué quelques Stoïques, qui bien que la Philoſophie ſoit vne eſtude de Vertu, & que l'vne recherche, & l'autre ſoit recherchée, ont tenu cependant qu'il eſt impoſſible de les ſeparer, & qu'il ne peut iamais eſtre de Vertu ſans Philoſophie, ny de Philoſophie ſans Vertu. Si la Philoſophie eſt vne eſtude de Vertu, c'eſt par le moyen de la Vertu meſme; qui eſt vertueux, ne peut n'eſtudier point la Vertu, & qui eſtudie à la Vertu, ne peut n'eſtre point Vertueux. Car il n'en eſt pas comme de ceux qui de loin viſent à frapper quelque choſe, où le tireur eſt en vn endroit, & le blanc en l'autre, Ny comme des chemins qui nous meinent aux villes; & en ſont dehors. On arriue à la Vertu par la Vertu meſme; & par ainſi, la Philoſophie & la Vertu ſont attachées l'vne à l'autre. Il y

a eu plusieurs grands personnages, qui ont diuisé la Philosophie en trois parties, Morale, Naturelle & Rationelle. La premiere a pour sujet le reglement de l'ame; la seconde, recherche la Nature des choses; la troisieme, examine la propriété des paroles, leur agencement & les arguments, afin qu'on ne nous surprenne pas par la supposition du mensonge en la place de la Verité. Il s'en est trouué qui ne l'ont pas diuisée en tant de parties, & d'autres qui l'ont diuisée en dauantage. Quelques-vns des Peripateticiens y ont mis la Ciuile pour vne quatrieme, pource qu'il semble qu'elle ait son exercice & son occupation à part. Quelques autres y ont encore adjousté l'Oeconomique, qui est la science de bien gouverner vne maison; toutesfois il n'y a rien en ces deux dernieres qui ne se puisse comprendre sous la Morale. Les Epicuriens n'ont fait que deux parties de la Philosophie; la Naturelle, & la Morale, ils n'ont point voulu receuoir la Rationelle. Mais enfin comme ils ont veu qu'il leur falloit quelque piece pour distinguer les ambiguités, & conuaincre les faussetés masquées d'apparence veritables, ils ont esté contraints d'introduire vn lieu qu'ils appellent le Jugement & la Regle, qui est la mesme chose que la Rationelle, sous vn autre nom, mais ils ne l'estiment qu'un accessoire de la partie naturelle. Les Cyniques se sont contentés de la Morale, & n'ont point voulu des deux autres. Mais ils font comme les Epicuriens; & ce qu'ils chassent d'une façon, ils le rappellent de l'autre. Car ils font cinq parties Morales; l'une des choses desirables, & rejettables; l'autre des Passions; la troisieme des actions; la quatrieme des causes; & la cinquieme des Arguments. Les causes des choses appartiennent à la Naturelle; les Arguments à la Rationelle, & les actions à la Morale. Ariston de l'Isle de Cio, ne s'est pas contenté d'exclurre la Naturelle & la Rationelle; mais il a soustenu que tant s'en faut qu'elles fussent membres de la Philosophie, qu'elles luy estoient contraires, & n'a laissé que la Morale seule, qu'encore il a retranchée de cette partie qui contient les remonstrances, parce qu'il dit que c'est vn exercice de Regent plustost que de Philosophe, comme si le Philosophe estoit autre qu'un Regent vniuersel du genre humain.

II. Demeurons donc d'accord que la Philosophie a trois parties, & mettons la Morale la premiere sur le bureau:

Je la subdivise en trois autres parties, dont l'une est la consideration, qui baille à chacun ce qu'il doit avoir, & taxe le merite de toutes choses. L'utilité de cette partie est grande. Car dequoy auons nous plus de besoin que de sçavoir justement ce que chaque chose se doit apprecier ? La seconde est de l'affection, & la troisieme des actions. Car il faut premierement sçavoir ce que la chose vaut. Secondement, temperer l'affection, & la regler; & tiercement, faire qu'entre l'affection & l'action il y ait telle correspondance, qu'en tout & par tout vous soyez conforme à vous mesme. De quoy que vous manquiez de ces trois choses, il est impossible que vous ne tombiez en confusion. Car que vous sert qu'en vous mesme vous ayez examiné la valeur des choses, si vostre affection vous fait aller plus avant que vous ne devez ? Et que vous sert, de vous en rendre maistre, si quand il faut mettre la main à l'œuvre, vous laissez perdre les occasions, & ne sçavez pas quand, en quel endroit, & de quelle façon il y faut proceder ? Car l'estimation du merite des choses, l'observation des opportunités, & la discretion de se commander, sont trois considerations differentes. Quand l'action accompagne l'affection, tout va comme il doit aller. L'affection se conçoit ardente ou froide, selon le cas que nous faisons de la chose qui nous est proposée.

III. La Philosophie Naturelle se diuise en choses corporelles & incorporelles, qui puis apres ont d'autres degrez. La premiere diuision des corporelles, c'est que les vnes engendrent & les autres sont engendrées. Or les Elements sont engendrez. Les vns tiennent que le Principe est simple, les autres le diuisent en la Cause mouuante, & en Elements. Il ne nous reste plus à diuiser que la Philosophie Rationelle. Toute oraison est continuë, ou coupée par interrogations & responses; l'une s'appelle Dialectique, & l'autre Rhetorique. L'occupation de cette-cy sont les paroles, leur sens, & leur disposition. La Dialectique derechef est diuisée en conceptions, & en paroles qui les expriment. Les subdivisions qui se peuuent faire de l'un & de l'autre, sont infinies; c'est pourquoy ie ne passeray point plus avant; Aussi bien si ie voulois rediviser les parties en autres parties, il s'en feroit vn liure entier. Ce n'est pas, Lucilius, que ie vous vueille dégouster de cette lecture; mais quoy que vous lisiez, faites que l'amen-

dement de vostre vie soit tousiours le but où tout soit rapporté. Voyez de regler vos mœurs; excitez ce que vous auez de languide; restraingez ce que vous sentez qui se lasche; domptez ce qui se rebelle; faites vne guerre irreconciliable aux cupiditez, & non pas aux vostres seulement, mais à celles des hommes en general. Et quand quelques-vns vous demanderont, si vous n'aurez iamais qu'une chanson, respondz-leur, Tant que vous ferez des fautes, ie suis obligé de vous aduertir. Vous voulez que les remedes cessent deuant la maladie. Mais vous auez beau faire, tant plus vous bouchez les oreilles, tant plus vous me faites enuie de parler. C'est bon signe, quand vn malade qui est stupide, commence de sentir son mal. En dépit que vous en ayez, ie vous conseilley vostre profit. Vous orrez à la fin quelque autre chose que des flatteries, & puis que vous ne voulez pas receuoir vostre correction en particulier, ie la vous feray publiquement.

IV. Ne cesserez-vous iamais d'acquérir? Les champs de tout vn peuple sont à vous seul? Iusqu'ou pensez-vous vous estendre? Vous labourez des Prouinces entieres, & vous n'en auez pas encore assez. Les riuieres les plus celebres, & qui fussent pour estre les bornes de deux Nations, depuis leur source iusques à leur fin, ne passent que dans vos terres: Et cependant si les mers ne sont bridées de vos possessions; si vostre fermier ne régne au delà de l'Adriatique, Ionique & Ægée; si les Isles qui furent les maisons de tant de grands Capitaines, ne vous sont des chetiues cabanes, vous ne pensez pas estre bien accommodé. Rendez vostre Domaine si grand qu'il vous plaira, faites que ce qu'on apelloit vn Empire, ne soit qu'une de vos pieces de terre, ne laissez rien de ce que vous aurez moyen d'amasser; Quand vous aurez tout fait, vous en laisserez tousiours plus que vous n'en prendrez. Ie viens à cette heure à vous autres, qui ne donnez pas moins d'estendue à vostre Luxe, que ceux-là font à leur Auarice. Dites moy, ie vous prie, auez-vous resolu qu'il ne se trouue lac en toute la terre, où vous n'ayez vne maison dessus? Qu'il n'y ayt riuicre ny grande ny petite que vous ne bordiez de quelque Palaïs? Par tout où il se trouuera quelque sorte d'eau chaude, vostre Luxe s'y voudra tout aussi tost imaginer vne retraite. En quelque lieu que la mer aura quelque petite sinuosité, comme si la terre estoit trop petite, ou que des fon-

dements n'eussent point de grace, s'ils n'estoient faits avec la main, vous la ferez reculer pour faire place à vostre bastiment. Je veux que vous ne puissiez aller en part, où vous ne voyez tousiours luire l'ardoise de quelque pauillon qui soit à vous; Les vns aux coupeaux des montagnes, qui décourent à perte de veuë sur la mer & sur la terre; Les autres en campagne raze, aussi releuez que les montagnes mesmes. Quand le nombre de vos bastiments donnera de la peine à les compter, quand la hauteur en ira iusques au Ciel, si n'avez-vous au partir de là qu'un corps, & encore bien petit. Que voulez-vous faire de tant chambres, puisque vous ne pouuez coucher qu'en vne? Celles où vous n'estes point, ne sont pas vostres. Je viens finalement à vous, de qui la Gourmandise insatiable ne laisse creux en la mer, ny coin en la terre qui ne soit fouillé; qui remplissez les eaux de lignes & de filets, qui bordez les bois de toiles & de pieges; & ne laissez en paix animaux du monde, que ceux de qui la satiété vous a degousté. Que vous seruent tant de viandes apprestées par tant de mains? tant de sortes de venaisons prises avec tant de peril? tant de poissons recherchez de l'autre bout du monde, si vostre bouche lasse de friandises & vostre estomach affoibly de cruditez, vous en laissent bien à peine guster quelque morceau. Pauures gens que vous estes! Vous ne connoissez pas que vous avez plus de faim que de ventre. Dites cela aux autres, Lucilius, afin de l'ouyr vous-mesme en le disant. Escriuez-le, afin de le lire apres l'auoir escrit. Ne faites rien que vous ne rapportiez à vostre instruction, & au reglement du desordre de vos passions. Estudiez, non pour sçauoir plus de choses que les autres, mais pour en sçauoir faire de meilleures.

EPISTRE XC.

ARGUMENT.

- I. La Philosophie nous enseigne toutes les Vertus.
- II. Du siecle d'or.
- III. Le Vice & le mauvais gouvernement des Roys, ont rendu les Loix necessaires.
- IV. Les hommes n'ont point appris de la Philosophie, les voluptez, ny les delices des villes.
- V. De la frugalité du premier siecle.
- VI. La Philosophie enseigne à cognoistre Dieu, & que les choses fortuites arriuent par son Commandement.
- VII. Que l'Innocence honoroit le siecle d'or, mais que la Sagesse y manquoit.

I. **Q**ui peut nier, Lucilius, que le viure ne soit vn present des Dieux; & le bien-viure vn present de la Philosophie? S'ensuiuroit-il donc qu'autant que le bien-viure est chose plus precieuse que le viure, nous soyons plus obligez à la Philosophie que nous ne sommes aux Dieux? Il ne faut point douter que cela ne fut, si la Philosophie mesme n'estoit vne gratification, qui vient de leur main. Nous ne naissons pas Philosophes, mais nous naissons capables de Philosopher. Et certainement si c'eust esté chose commune, la Sagesse eut perdu le plus grand aduantage qu'elle ait, qui est de n'estre point au nombre des choses fortuites. Tout ce qui la met en reputation, c'est que ceux qui l'ont, la tiennent d'eux mesmes, & ne la mandient point de leurs voisins, Autrement, si c'estoit chose qui passast d'vne main à l'autre, que trouueriez-vous en elle qui fut digne d'admiration? Tout ce qui l'occupe, c'est le soin de trouuer la verité des choses diuines & humaines. La Iustice, la Pieté, la Religion, & generalement toutes les Vertus attachées l'vne à l'autre, ne l'abandonnent iamais. C'est d'elle que nous tenons la reuerence enuers les Dieux, & la dilection enuers les hommes; d'elle que nous sçauons que les Dieux sont maistres, & que les hommes estoient nez en égalité de condition, si l'Auarice croissant d'vn siecle à l'autre, ne les en eut peu à peu distraits, & ren-

du pauvres ceux qu'elle auoit le plus enrichis. Nous cessames de rien auoir quand nous voulumes tout auoir en propriété,

I I. Les premiers hommes & ceux de quelques races apres eux, non encore souillez des corruptions qui se sont introduites depuis, se conformoient entierement à Nature, la prenoient pour guide, se rangeoint à ses loix, & s'ils cognoissoient quelqu'un qui fut plus homme de bien que les autres, ils se laissoient conduire à luy; car cette soumission du pire au meilleur est vne chose naturelle. Les bestes mesmes, s'il y en a quelqu'une, qui de grandeur de corps ou de force, ait de l'aduantage sur les autres, se laissent commander par elle. Vous ne verrez iamais vn taureau lasche & sans cœur, marcher à la teste du troupeau. S'il y en a quelqu'un qui soit plus grand que les autres, ce sera luy qui aura cette prerogatiue. Entre les Elephans, le plus haut est le Capitaine. Entre les hommes c'est estre le plus haut qu'estre le meilleur. C'est pourquoy s'ils voyoient quelqu'un qui eust l'esprit bienfait, ils le faisoient presider sur eux; & de cette façon ils rendoient leur condition tres-heureuse, ne souffrans d'estre surpassez en puissance, que de ceux qui les surpassoient en probité. Le moyen de pouuoir tout ce qu'on veut, c'est, de ne penser pouuoir autre chose que ce qu'on doit. Possidonius donc estime qu'en ce siecle qu'ils appelloient d'or, ils n'auoient point d'autres Roys que les Sages; sous l'authorité desquels les violences estoient retenuës en bride, & les foibles garentis de l'oppression des plus forts. Ils leur conseilloyent le bien, & déconseilloient le mal. Par leur Prudence ils pouruoyent aux necessitez de ceux qui estoient sous leur charge, par leur valeur ils les preseruoient, si quelque inconuenient les menaçoit, & par leur beneficence les accroissoient de commoditez & de richesses. C'estoit vne charge que de commander, & non pas vne Royauté; leur force ne s'éprouuoit iamais contre ceux qui la leur auoient donnée. Comme d'eux mesmes ils n'auoient point la volonté disposée à mal faire, on ne leur en donnoit point aussi d'occasion. Ils commandoient bien, & on leur obeysoit de mesme. La plus grande menace qu'un Roy fist à ses sujets, quand ils ne se comportoient pas comme ils deuoient, c'estoit qu'il se demetroit de sa charge.

II. Mais enfin l'introduction des vices, & le changement des Royautez en Tyrannies, rendirent les Loix nécessaires, & les Sages mesmes en furent les premiers auteurs. Solon fut celuy des Atheniens qui le mirent au nombre de ces sept, de qui la prudence fut de son temps en si grande reputation. Si Lycurgus eust esté du mesme siecle, il auroit esté le huitiesme. Zelucus & Charondas, qui n'auoient iamais veu ny Barreaux, ny Escoles, & ne sçauoient que ce que le saint & silencieux reduit de Pythagore leur auoit appris, polisserent de leurs belles Ordonnances non seulement la Sicile alors fleurissante, mais toutes les villes que la Grece auoit conquises en la coste d'Italie. Auec tout cela ie m'accorde bien auec Possidonius, mais ie ne veux pas comme luy faire cét honneur aux Arts mechaniques, que d'en attribuer l'inuention à la Philosophie.

III. Il dit que du commencement comme les hommes estoient esparts, qui d'un costé, qui de l'autre, sans autre couuert que du creux d'un rocher ou d'un arbre, ou pour le mieux, de quelque chetive cabane; ce fut elle qui leur apprit à se loger dans des Palais. Pour moy ie ne croy pas que tous ces bastimens à tant d'estages, les vns sur les autres, & si spacieux, que les villes, sont pour eux trop estroites, soient de son inuention, non plus que ces réservoirs où les poissons sont enclos par troupes, & chacun selon leurs especes ont leur quartier à part, afin que la Friandise, quelque mauuais temps qu'il fasse sur la mer, ne soit iamais dépourueüe, & qu'elle puisse pescher sans peril quand il luy plaira. Penseriez-vous bien que la Philosophie eut inuenté les clefs, & les serrures? Ne seroit-ce pas, comme qui l'accuseroit d'auoir mis l'Auarice au monde? Penseriez-vous que pour demeurer en vne apprehension perpetuelle sous des bastiments suspendus, elle eust dédaigné tant d'agreables retraites, que sans art & sans difficulté la Nature luy presentoit? Croyez-moy, ces premiers siecles où la vie estoit si heureuse, n'auoient point d'Architectes; & tous les artifices d'équarrer les poutres, & de conduire la sie dans vne ligne, sans varier ny d'un costé ny d'un autre, sont venus au monde auez le luxe.

Car le bois au vieux temps de coin estoit fendu.

Ces salles à festins, qu'on fait aujourd'huy si grandes, que

toute vne ville y mangeroit, estoient alors inconnuës. On ne voyoit point vn nombre infiny de charettes chargées de pins & de sapins, pour faire des lambrissures dorées, se suiure queüe à queüe dans les ruës, & les faire trembler sous leur pesanteur. Deux pieux fourchus soustenoient les deux costez de leurs loges. Les couuertes en estoient de ramée, qu'ils entrelassoient l'vne dans l'autre, & faisoient descendre en talut si proprement, qu'il ne pouuoit faire de pluye si longue, ny si violente, qu'elle n'eust moyen de couler.

I V. Là dedans ils se tenoient assez forts, pour ne rien craindre. La liberté les accompagnoit sous le chaume. C'est dans les murailles de marbres, & sous les planchers dorez qu'habite la seruitude. Je ne suis pas aussi de son aduis, en ce qu'il croit que les Sages soient inuenteurs de tous ces outils dont se seruent les Artisans. Car, à son compte, il faudroit dire, que les mesmes Sages eussent les premiers trouué la maniere de chasser, qui est vne inuention de l'industrie des hommes, & non pas de leur sagesse. Je luy nie aussi ce qu'il dit, Que les Sages ayans veu couler quelques veines de metaux fondus, en la superficie de la terre, par l'embrasement de quelque forest, ont iugé que fouillant plus auant, il s'en trouueroit dauantage; & ont découuert les mines de cette façon. Il s'abuse; ce sont des choses qui n'ont point eu d'autres inuenteurs que ceux là mesmes qui les mettent en besogne. Je ne trouue pas non plus cette question si subtile comme il la fait, Qui a esté le premier en vsage ou des tenailles, ou du marteau? L'vn & l'autre comme generalement toutes choses qu'il faut chercher avec les reins courbez, & les yeux tournez vers la terre, sont de l'inuention de quelque homme qui auoit l'esprit vif & remüant, mais non pas grand & releué. Le Sage s'est tousiours contenté de peu de chose, & encore au siecle où nous sommes, il n'est iamais plus à son aise que quand il ne se trouue pas beaucoup chargé. Dites-moy, ie vous prie, qui trouuez vous auoir esté le plus sage; ou de Talus, qui fut inuenteur de la sie, ou de ce Diogene qui se mettoit en double pour coucher en vn tonneau; & qui pour auoir veu boire vn jeune garçon au fond de sa main, rompit aussi tost vn gobelet qu'il auoit en sa besace, comme courroucé contre soy-mesme d'auoir porté iusques là vne chose dont il auoit eu le moyen de se passer? Et aujourd'huy
mesme,

mesme, qui pensez-vous estre le plus sage, de celuy qui a trouué cette façon de conduire par des tuyaux qu'on ne voit point, des senteurs en vne hauteur immense, de faire sourdre & de tarir des fontaines en vn instant, & de lambrisser les salles d'une contexture si artificielle, qu'autant de fois qu'on change de seruice, autant de fois elles changent de planchers; Ou celuy qui fait cette leçon aux autres, & la prend pour soy-mesme, Que la Nature ne nous a rien commandé de dur & de difficile; Que nous ne demeurons pas sans maison pour n'auoir point de tailleurs de marbre, ny sans habits, pour estre priuez du commerce des regions d'où viennent les soyes: Que sur la terre nous auons tout ce qui nous est necessaire, & que si nous nous contentons de ce qui est raisonnable, nous auons aussi peu affaire d'un Cuisinier que d'un Soldat? Ceux-là certainement estoient, ou Sages, ou pour le moins semblables aux Sages, qui avec si peu de frais & de sollicitude sçauoient se fournir de ce qu'il leur falloit pour leur entretien. Nos necessitez ne nous coustent que peu de chose; mais les delices coustent de la peine. Suiuons la Nature, il ne nous faut point d'artisans; elle ne nous a point voulu tenir occupez. Si elle ne nous a contraints à quelque chose, elle nous a pourueus de ce qui nous y fait besoin. Nous ne pouuons sans estre vestus, supporter le froid; mais quoy, n'auons nous pas des peaux de bestes sauuages & domestiques, assez chaudes pour nous en garentir? Ne voyons nous pas des peuples, qui se couurent d'escorces d'arbres, & d'autres qui se font des robes de plumes d'oyseaux? Et encore auourd'huy la pluspart des Tartares ne sont-ils pas vestus de fourrures de renards & de martes, aussi delicates à l'attouchement, qu'impenetrables à la froidure? Oüy, mais ce n'est pas tout que de se parer de l'Hyuer, les chaleurs de l'Esté ne nous sont pas moins incommodés, si nous n'auons des ombrages bien espais pour les repousser. Il est vray; mais n'auons nous pas vne infinité de lieux secrets, que l'injure du temps, ou quelque autre accident semble auoir expressement cauez, pour estre le remede de cette incommodité? Ne pouuons nous pas, comme nos peres, faire des clayes d'osier, enduites de terre, & nous mettre vn peu de chaume & de fuillages sur la teste, en sorte qu'il n'y aura rigueur quelconque de temps qui nous puisse faire mal? N'y a-t'il pas des peu-

ples en la coste d'Afrique, qui se retirent dans des fosses, & ne trouuent autre couuerture assez espaisse pour se garentir de l'ardeur du Soleil, que la terre mesme toute desseichée qu'elle est? La Nature ne nous a pas voulu tant de mal; qu'ayant rendu la vie si aisée à tous les autres animaux, elle ait voulu que pour auoir la nostre, il nous faille estre sçauans en vne infinité de mestiers; elle ne nous a pas obligez d'en apprendre vn seul. Nous auons sans exercice tout ce qui nous faut pour viure. Nous trouuons tout prest, quand nous venons au monde; & rien ne nous est difficile que pour le dégoust que nous auons de la facilité. Les maisons, les habits, les remedes; les viandes, & toutes ces choses où nous apportons auioird'huy tant de façon, se rencontroient au temps de nos Peres; sans qu'ils les cherchassent. Il ne leur falloit point mettre la main à la bourse; & sans beaucoup d'industrie, ce qu'ils desiroient estoit incontinent accommodé. Aussi n'estimoient-ils les choses qu'autant qu'ils en auoient affaire. Nous y mettons le prix & l'admiration, par les difficultez que nous y faisons maistre. La Nature nous fournit elle mesme tout ce qu'elle nous demande. Nous ne sommes trauaillez que par nostre luxe, qui se reuolte contre le deuoir, qui s'irrite soy-mesme, & d'un siecle à l'autre, trouue tousiours quelque folie nouvelle, pour faire emporter aux débordemens de son siecle, le prix sur les vices des siecles passez. Nous auons commencé nostre débauche par le desir des choses superflues, & nous sommes venus aux pernicieuses. Enfin nous auons rendu le corps maistre de l'ame, & au lieu qu'on auoit accoustumé de le traiter comme esclau, nous le faisons auioird'huy seruir comme Seigneur. C'est pour luy que nous oyons par les ruës & dans les boutiques tout ce bruit qui nous reueille deuant qu'il soit iour. C'est pour luy que trauaillent les Passementiers, les Orphevres, & les Parfumeurs. C'est pour luy que se tiennent les escoles de bal & de Musiques effeminées. La necessité n'est plus nostre mesure; nous sommes mesquins & miserables, si nous ne voulons plus rien, quand nous auons ce qui nous suffit. Vous ne sçauriez croire, Lucilius, combien les belles paroles ont de puissance, & comme les plus judicieux se laissent persuader à leur douceur. Possidonius, qui à mon aduis est vn de ceux à qui la Philosophie a le plus d'obligation, quand premierement il

veut descrire comment le fil se retord , comment il se retire de la canette , & comment la toille par le moyen des contre-poids suspendus tient l'estame droict ; il dit que les Sages ont inuenté le mestier de Tisserant , & ne se souuent pas que l'invention moderne que nous en auons est bien plus subtile. Je vous prie , s'il eust veu les gazes & les crespes d'aujourd'huy , qui ne deffendent le corps ny du froid ny de la honte , qu'auroit-il dit ? Des Tisserants il passe aux Laboueurs , & avec la mesme eloquence il décrit les trois façons qu'on donne à la terre , afin que le grain la trouuant plus émiée , s'enracine plus facilement. Puis il dit comment on fait les semences , & comment on sacles les mauuaises herbes , de peur qu'elles ne suffoquent les bleds ; & attribué aux Sages cette inuention , aussi bien que la precedente. Et non content de les auoir faits de tous ces mestiers , il les fait descendre au moulin. Car il raconte que par l'imitation de la Nature , ils ont trouué le moyen de faire du pain ; & qu'ayant pris garde comment les dents par leur rencontre brisent ce qu'on met en la bouche , & que ce qui s'en écarte , y est ramené par la langue ; puis destrempé de saliué , pour descendre plus aisement en l'estomach , où il se digere , & s'incorpore avec nous ; cette consideration leur fist à la ressemblance des dents , mettre deux pierres ensemble , vne dessous , qui est immobile , & l'autre dessus , qui tourne & retourne continuellement , iusques à ce que le grain deuienne farine , laquelle ils meslent avec de l'eau , puis à force de la manier , en font de la paste , & luy donnent forme de pain , qu'ils cuisirent au commencement dans les cendres chaudes , puis sur des tuilles ardentes , & petit à petit dans des fours , & autres engins qu'ils trouuerent moyen de chauffer à leur plaisir. Il ne s'en est gueres fallu qu'il n'ait fait les Sages sauetiers. Et certainement ie ne luy nie pas que ce ne soit à la Raison que nous deuons tous ces artifices , mais non pas à cette Raison vertueuse , qui doit seruir de règle à nostre vie. Vn homme , & non point vn Sage , a trouué toutes ces inuentions ; vn homme a fait ces barques , qui nous portent sur les mers , & sur les riuieres ; vn homme leur a donné des voiles , pour y receuoir le vent ; & pour leur conduite , les a garnies d'un gouuernail au derriere , dont il prit le patron sur les poissons , qui de leur queuë tournent leur course du costé que bon leur semble. Je sçay bien que Possidonius

en fait le Sage, aussi bien autheur que du reste, & qu'il dit, qu'après auoir fait ces inuentions, ne les iugeant pas dignes de son occupation, il les remit à des personnes mechaniques pour les exercer. Mais pour moy ie ne sçauois penser que d'autres les ayent inuentées, que ceux là mesmes qui en font encore aujourd'huy profession, en effet n'auons-nous pas veu naistre beaucoup de choses nouvelles au siecle où nous sommes? comme les vitres aux fenestres, les cuues branlantes, & les tuyaux enchassez dans les parois, pour échauffer les salles, autant par haut que par bas. Je ne parle ny des marbres, qui luisent & dans nos Temples, & chez les particuliers, ny de ces arcades, sous qui nous faisons des porches, assez spacieuses pour mettre le peuple de toute vne ville à couuert, ny des notes par lesquelles on a trouué moyen de recueillir vne harangue au mesme temps qu'on l'a prononcée, & d'atteindre la vitesse de la langue par la diligence de la main. Toutes ces choses sont inuentions des moindres esclaves que nous ayons. La Sagesse vole bien d'une autre aile. Les mains ne sont point ses escoliers, c'est aux esprits qu'elle communique ce qu'elle sçait.

V. Voulez-vous sçauoir quelles sont ses occupations, & quelles choses elle met au iour? Elle ne s'amuse point à nous faire beaux dansseurs, ny bons joueurs, ou de flustes, ou de trompettes. Ses leçons ne sont point de tirer bien des armes, de flanquer bien vne muraille, ny de diuiser promptement vne armée en bataillons. Tout ce qu'elle entreprend, est profitable. Elle dispose les ames à la paix, & conuie generalement tout le monde à s'entretenir en amitié. Ce n'est point elle qui forge les outils de nos Artisans. On luy fait tort de croire qu'elle s'employe à des choses de si peu de prix. La vie est son sujet & son exercice, & par ce moyen tous les mestiers qui seruent à la vie, luy sont assujettis. Au reste, son but est de nous mettre en vne condition bien heureuse. Elle nous y meine, & nous en monstre le chemin. Elle nous eclaircit de ce qui est mal en effet, & de ce qui ne l'est que par opinion. Elle oste la vanité des ames, & les remplit d'une grandeur solide, applatit leurs bouffitures, qui n'ont que du vent, & de la mine, leur fait iuger quelle difference il y a d'estre veritablement de belle taille, où d'auoir du liege sous les pieds, leur donne la cognoissance de la nature de toutes

choses, & de la sienne, leur apprend qui sont les Dieux, quels ils sont, que sont les Enfers, les Lares & les Genies; Quel est l'estat des ames immortelles, qui tiennent le second rang en la Deité, où elles sejourneront; à quoy elles s'occupent; ce qu'elles peuvent; quelles sont leurs affections. Auecque ces entrées, elles nous fait l'ouuerture, non de quelque mystere commun, mais du monde, Temple general de tous les Dieux? decouure ses vrais simulacres & ses visages au naturel aux yeux de l'ame, parce que ceux du corps sont trop foibles pour les regarder. Cela fait, elle s'en reuiet aux principes, considere cette raison eternelle qui est infuse à l'vniuers, donne vie & figure à toutes choses, & recherche la nature de l'ame, d'où elle est venue, où est son siege, pour combien de temps & en combien de membres elle est esparse. Puis des choses qui ont substance, passant à celles qui n'en ont point, elle vient par argument à la recherche de la verité, & aux resolutions des doutes, de viure ou de mourir; pource qu'en l'vn & en l'autre, y ayant du faux meslé parmy le vray, on est bien souuent en peine comment on s'y doit comporter. Je conclus donc que les mestiers ne sont point des inuentions de la Philosophie, & qu'elle ne s'en est point ritirée, comme dit Possidonius; mais que iamais elle n'eut le courage si bas que de s'y appliquer. Il n'y a pas d'apparence qu'elle eust estimé digne de son inuention, ce qu'elle estimoit indigne de son usage. Elle n'eust pas pris vne chose pour la quitter. Il dit qu'Anacharsis inuenta la rouë du potier, où se fait la vaisselle de terre; Et parce que dans Homere, qui estoit long-temps deuant Anacharsis, il est parlé d'vne rouë de potier, il ayme mieux dementir le vers, que son conte. Pour moy, ie ne tiens point que cela soit, & s'il est, i'auouë bien qu'vn Sage en a fait l'inuention, mais ie dy qu'il ne la pas inuentée comme Sage, parce que les Sages peuvent faire beaucoup de choses en qualité d'hommes, & non en qualité de Sages. Prenez le cas qu'vn Sage soit grand coureur; il passera les autres en tant qu'il a bonnes jambes, mais non en tant qu'il est Sage. Je voudrois bien faire voir à Possidonius vn verrier, qui de son haleine seule donne à vn verre des formes qu'il seroit mal-aisé de luy donner avec la main; Et cependant cette inuention s'est trouuée depuis qu'il ne se trouue plus de Sages. Il dit aussi que Democrite inuenta la ma-

niere de bastir en arche, & de lier deux pierres vn peu courbées par vne qui porte sur l'vne & sur l'autre. Pour moy ie ne crois point que cela soit, parce que deuant que Democrite fust, il estoit des ponts & des portes, de qui le haut est ordinairement ainsi courbé. Mais il oublie à dire, que Democrite inuenta la poliffure de l'yuoire, & de conuertir des cailloux de riuere en esmeraudes, qui est vne certaine façon de les cuire, par laquelle encore aujourd'huy nous donnons à nos briques telle couleur que nous voulons. Je ne dy pas qu'vn Sage ne puisse auoir fait toutes ces inuentions, mais il ne les a pas faites en tant qu'il estoit Sage. Car il fait beaucoup de choses qu'vn mal habile homme feroit aussi bien, & possible mieux que luy, parce qu'il y feroit plus expérimenté. Voulez-vous sçauoir de quoy les Sages sont auteurs, & ce qu'ils ont mis en lumiere? Premièrement ne s'estans pas contentez de regarder, comme les autres animaux, avec les yeux, qui ne voyent goutte aux choses diuines, ils nous en ont fait auoir la cognoissance. Secondement, ils ont donné des loix à la vie, qu'ils ont estenduës à toutes choses, & enseigné non seulement qu'il est des Dieux, mais qu'il leur faut obeïr, & receuoir tout ce qui arriue, comme autant de choses qui se font par leur commandement. Ils nous ont deffendu de nous ranger aux fausses opinions, nous ont taxé toutes choses selon leur vraye valeur, ont condamné les voluptez que le repentir accompagne, donné reputation à celles de qui l'usage ne déplaist iamais, & verifié par raisons inexpugnables qu'il n'est point de felicité plus grande que de n'en desirer point, ny de puissance plus glorieuse que celle que nous auons sur nous mesmes. Je ne parle pas de cette Philosophie qui s' imagine les Dieux hors du monde, comme les bourgeois hors de leur ville, & qui fait la Vertu seruante de la Volupté, mais de celle qui ne confesse point d'autre bien que ce qui est honneste, qui se mocque des presens des hommes & de la Fortune mesme, & qui precieuse en toutes choses, l'est principalement en ce qu'il n'est rien qui soit assez precieux pour la gaigner. Je ne scaurois penser, ny que cette Philosophie fust en cét âge grossier, que les mestiers estoient encore incognus, & qu'on n'approuuoit l'vtilité des choses, que par leur usage; ny qu'en ce siecle bien-heureux où l'Auarice & le luxe n'auoient point encore

introduit les brigandages, ny donné à chaque chose vn maistre particulier, les hommes fussent Sages, bien qu'ils vescuissent comme doiuent viure ceux qui le sont. Il n'est pas possible de souhaitter au genre humain vne condition meilleure que celle qu'il auoit alors; Et quand Dieu nous permettroit de former le monde à nostre fantaisie, & de donner à ceux qui l'habiteroient, les mœurs les plus saintes & les plus religieuses que nous sçaurions iinaginer, il faudroit necessairement mener celle de cét aage, où

*Le joug au jeune bœuf n'auoit pressé les cornes,
Il n'estoit point de contre, il n'estoit point de bornes,
Et la terre pucelle, en commun espandoit
Au peuple nonchalant plus qu'il ne demandoit.*

VI. Comment seroit-il possible de viure plus heureusement? Toutes choses leur estoient communes. La Nature comme mere, tenoit tout en sa protection; & le moyen de ne rien garder en crainte, estoit de ne rien posseder en propriété. Pourquoi n'auouerons nous pas, que c'estoit vn siecle tres-riche, & vrayement vn siecle d'or, puis qu'il ne s'y pouuoit trouuer vn pauvre? l'Auarice n'a pû souffrir ce bel establissement, & se pensant approprier quelque chose, a donné sujet aux autres de prendre leur part, & de luy faire la sienne, de maniere que de tour, reduite à peu de chose, & se trouuant les mains vuides, pour les auoir voulu remplir, elle a donné commencement à la Paureté, qui n'estoit point commune auparauant. Nous faisons à cette heure tout ce que nous pouuons pour reparer nostre perte; nous adjoustons vn champ à l'autre, nous chassons nos voisins, les vns par argent, les autres par fraude & par oppression, en sorte que d'vn bout à l'autre de nos possessions, il y a du chemin pour beaucoup de iournées, & que c'est plustost vne prouince qu'vn heritage. Mais quoy que nous fassions, il nous est impossible de reprendre ce qui nous est échappé; nous aurons beaucoup, au lieu que nous auions tout. La terre mesme estoit plus fertile sans estre labourée, comme si elle eust voulu gratifier les hommes de ce qu'ils ne la tourmentoient point. Si la nature auoit produit quelque commodité, celuy qui la trouuoit, n'estoit point content, qu'il n'en eust communiqué aux autres. On n'en voyoit iamais vn qui eust trop, & l'autre peu, tout se partageoit amiable-

ment. Le plus fort n'auoit point encore pris au colet le plus foible, ny l'auaricieux mis en threfor, ce qui ne luy seruoit qu'à laisser le necessiteux incommodé. Du bien du prochain on en faisoit ses interets propres; les armes n'auoient où s'employer; le sang humain ne se respandoit point; ils ne scauoient hair que les bestes sauuages. Quand ils auoient peu rencontrer quelque lieu bien couuert du Soleil, ou quelque fueillage bien espais, où les mauuais temps ne leur peult faire mal, c'estoit-là qu'ils passoient la nuit à leur aise sans soupirer, leur matelas estoit la terre mesme. Et cependant ils y dormoient si mollement, qu'ils auoient de la peine à se reueiller, au lieu que dans nos liets de soye, nous sommes comme dans des espines. Ils n'auoient point de lambris cifelez sur les faistes de leur liêt; ils voyoient marcher les Astres, monter & descendre le Ciel; & cette diuersité de remuemens se faisoit sans bruit. La veüe d'une si belle maison leur estoit libre la nuit comme le iour. Tantost ils regardoient vne Estaille qui s'en alloit sortir de l'Horison, & tantost vne autre qui ne faisoit qu'y arriuer. Combien pensez-vous qu'ils fussent plus aises en la contemplation de cette infinité de merueilles, que nous ne sommes aujourd'huy dans nos Palais, où nous mourons de peur pour le moindre bruit que nous oyons, ou d'un ais, de qui la structure se lasche, ou de quelque tableau qu'on n'aura pas bien attaché. Leurs maisons n'estoient pas spacieuses, comme des villes, mais en recompense, ils y auoient de l'air tant qu'ils en vouloient. Les rochers & les arbres leur faisoient ombre. Les belles sources & les beaux ruisseaux que nous emprisonnons dans des courses artificielles, s'egayoient librement dans le canal que l'affiette du lieu leur auoit fait. Leur verdure estoit belle par la seule bonté du terroir; & au milieu de toutes ces commoditez estoit plantée leur petite cabane, que sans outil quelconque ils auoient rustiquement construite de leur propre main. Ils se pouuoient dire estre logez comme la Nature veut qu'on le soit. Ils ne craignoient ny leur maison ny pour leur maison, comme nous qui n'auons point de sujet qui nous donne plus d'alarme que la magnificence de nos Bastimens. Toutesfois quelque excellence qu'il y eust en leur vie, & quelque probité qui parut en leurs actions, ils n'estoient pas Sages.

VII. Ce n'est pas vn nom qu'il y ait si peu de peine à meriter.

Le ne

Je ne veux pas dire qu'ils n'eussent les ames releuées, comme estans alors vn ouurage qui ne faisoit que partir de la main des Dieux; Et croy bien aussi, que le monde deuant qu'il fust lassé de tant d'accouchemens, pouuoit produire les choses en meilleur estat qu'il n'a fait depuis. Mais comme ils auoient la disposition plus forte & plus gaillarde, ils ne pouuoient pas auoir les esprits acheuez comme ils sont aujourd'huy. La Vertu n'est point vn present de la Nature. Ily a de la science à deuenir homme de bien. Il est vray qu'ils n'auoient ny or ny argent; qu'ils ne fouilloient point la terre iusqu'à ses abismes, pour y trouuer des pierreries; & que tant s'en faut, que sans peur & sans colere, mais que pour le seul plaisir, ils fissent mourir vn homme, que mesme il pardonnoient aux animaux. Ils ne portoient point d'habits en broderie, ils ne filoient point l'or, & ne le tiroient pas seulement de la miniere. Mais de tout cela que peut-on conclurre à leur loüange, sinon qu'ils estoient innocents, pour ne sçauoir pas faire mal? Or il y a bien de la difference de ne vouloir pas pecher, ou de ne sçauoir comment le peché se fait. Ils ne se pouuoient dire ny justes, ny prudens, ny temperens, ny magnanimes, encores que leur vie grossiere eust bien quelque chose qui ressembloit à ces qualitez. La Vertu ne se loge que dans vn esprit bien appris, & façonné par vn exercice continuel. Nous naissons pour elle, mais sans elle; & la meilleure nature du monde est bien susceptible de Vertu, mais non pas vertueuse, que premierement elle n'en ait receu l'instruction.

EPISTRE XCI.

ARGUMENT.

- I. Il parle de la tristesse de son amy Liberalis, causée par le brûlement de la ville de Lyon.
- II. Les ouurages des hommes ont leur destin, & sont sujets à mourir.

I. **L**iberalis vostre bon amy & le mien; est fort affligé des nouvelles qu'il a eues du brûlement de la ville de Lyon. C'est vn accident assez estrange, pour emouuoir toutes sortes

de personnes. Je vous laisse à penser ce que ce peut-estre d'un homme affectionné comme il est, à sa patrie. Il s'estoit de tout temps par vne meditation continuelle, préparé à souffrir tout ce qu'il pensoit auoir occasion de craindre, mais il ne s'estoit point fortifié contre cét inconuenient. En effect, il n'y auoit point d'apparence qu'une chose qui n'auoit point d'exemple, nous fist auoir de l'apprehension. Car assez souuent on a veu des villes gastées par le feu, mais iamais sans qu'il en soit demeuré quelques marques; Et quand vn ennemy victorieux propose d'en brûler quelqu'une, à grande peine le peut-il faire si exactement qu'il ne demeure de la besogne pour le fer. Les tremblemens mesme de la terre, quelques violentes secousses qu'ils donnent, ne font gueres de ruynes où ils ne laissent quelque muraille de bastiment en son entier. Et bref, vn premier embrasement laisse tousiours quelque chose pour le second. Mais c'est grand cas que tant de Palais capables d'embellir autant de villes se sont euanouis en vne nuit, & que le mal que cette pauvre ville ne pouuoit craindre entre les fureurs de la guerre luy est arriué parmy les delices de la paix. Qui croira que les armes estans mises bas par toute la terre, & ne se parlant de trouble ny remuement en lieu du monde, Lyon qu'on auoit accoustumé de montrer en France, y soit aujourd'huy cherché? On n'a point veu de fortunes publiques où le craindre n'ait precedé le souffrir. Il ne tombe point de grandes choses que ce ne soit avec quelque loisir. Mais en celle-cy, le changement de tout en rien, n'a point eu plus d'espace que du soir iusqu'au matin. Que voulez-vous que ie vous die dauantage? Elle a moins esté à se perdre que ie ne suis à vous conter qu'elle est perdue. Toutes ces considerations jettent Liberalis hors de la selle, bien que d'ailleurs il ait la tenuë assez bonne. Mais certainement ie ne m'en ébahy point. Il est mal-aysé qu'on ne s'émeue de ce qu'on n'a point attendu. La nouveauté donne de la pesanteur aux infortunes; & des inconueniens, ceux qui nous apportent de l'admiration, nous donnent aussi plus de sentiment. C'est pourquoy nous deuons tout preuoir, & faire imaginer à nostre esprit, non ce qui arriue d'ordinaire, mais generalement tout ce qui peut iamais arriuer. Car à quelles prosperitez est-ce que la Fortune ne s'attaque pas? N'est-ce pas contre les choses de plus de lustre qu'elle se bande;

avec plus de resolution de les effacer ? Quelles hauteurs luy sont inaccessibles ? Quelles seuretez inexpugnables ? Nous l'attendons par vne auenuë, elle vient par l'autre. Nous luy fermons la porte, elle entre par la fenestre. Tantost à nostre ruyne, elle se sert de nos propres mains, & tantost assez forte d'elle mesme, elle nous precipite en des perils qui n'ont point d'auteur. Toutes saisons luy sont bonnes; & de nostre volupté mesme elle fait bien souuent naistre nostre douleur. Pensons nous estre en paix ? Voicy la guerre qui nous vient sur les bras. Et bien souuent ce que nous auons recherché pour nostre deffence, est la principale cause de nostre frayeur. L'amy se fait ennemy; le compagnon, aduersaire. Aux plus beaux iours de Iuin & de Iuillet, il s'esleue des tempestes à quoy Decembre & Ianuier n'ont rien de pareil. Nous receuons des coups sans que personne nous frappe; & à faute de toute autre chose qui nous ruyne, sommes tousiours dans la peur par l'excès de nostre felicité. Il n'est point d'hommes si sobres, qui ne deuiennent malades; point d'innocent, qu'on ne fasse criminel; & point de si solitaires, qui ne se puissent trouver embarrassez, s'il se fait vne sedition. Quand le malheur veut venir à nous, il trouue tousiours quelque nouvelle procedure. Qu'on ait fait quelque ouurage d'vne infinité d'années, accompagné mesmes de la faueur du Ciel, il ne faut qu'vne iournée seule pour le perdre & le dissiper. C'est faire marcher les inconueniens trop lentement, de dire, qu'il ne faut qu'vn iour pour la destruction du plus fleurissant Empire qui soit au monde, il suffit d'vne heure & d'vn moment. Ce seroit quelque consolation à nostre imbecilité, si les reparations se faisoient aussi-tost que les demolissemens, Mais celles-là vont le pas, & ceux-cy la poste. Il n'est rien de public ny de particulier qui soit durable. Les villes ont vne fin limitée, aussi bien que les hommes. Au milieu de la securité naissent les occasions d'auoir peur; & sans qu'on nous ait fait de menaces nous nous trouuons pris par où nous pensions estre les plus assurez. Les Royaumes, à qui ny les guerres estrangeres, ny les seditions domestiques n'auroient rien sçeu faire, se renuerferont d'eux-mesmes, quand personne ne les touchera. Combien de grandes villes me nommerez-vous, à qui leur prosperité n'ait fait courre fortune ? Quand nous penserons donc à nous fortifier contre les choses casuelles, il n'en

est point de si nouvelle ny de si extraordinaire qu'il ne nous faille représenter ; Exil, Supplice, Guerre, Maladie, Naufrage. Il se faut tout mettre devant les yeux. Le malheur nous peut priver de nostre Patrie, ou nostre Patrie de nous. Il nous peut releguer en quelque desert, & aux lieux mesmes, où la foule est plus espaisse, nous faire trouver la solitude. Considerons la condition des hommes, & nous figurons, non des miseres communes, mais des plus inusitées qui puissent naistre, afin que quoy qu'il arriue, nous ne soyons jamais pris au dépourueu. Regardons la Fortune en gros ; Combien de villes en Asie & en Achaïe, combien en Syrie & en Macedoine, ont esté, les vnes abattuës & les autres deuorées par les tremblemens de terre ? Combien de fois ont esté affligées les Isles de Paphos & de Chypre par cét inconuenient ? Ce sont nouvelles qui nous sont bien souuent contées ; & nous qui les oyons, quelle partie pensons-nous estre de l'Vniuers ? Roidissons-nous donc contre les choses fortuites, & quoy qu'il arriue, estimons-en tousiours le bruit plus grand que la verité. Vne ville riche, & qui estoit l'ornement de toute la Province, a esté brûlée, encore n'estoit-elle pas si grande, qu'elle ne fust assise sur vne seule montagne, qui n'estoit pas des plus hautes.

II. Toutes les plus grandes & les plus fameuses qui soient aujourd'huy, seront quelque iour si razées, qu'on aura de la peine d'en recognoistre les traces. Ne voyons nous pas que des plus celebres qui fussent en la Grece les fondemens sont tellement consumez, & les marques si nettement effacées, qu'elles nous seroient incognuës, si les Histoires ne nous en auoient fait sçauoir le nom ? Ce n'est pas seulement aux choses faites de la main des hommes que le temps montre sa force. Les montagnes fondent ; & des Regions entieres ne se trouuent plus. Il y a des terres couuertes des flots de la mer, qui autresfois en ont esté bien éloignées. Le feu a deuoré des coustaux, de qui le bois l'auoit fait luyre. Nos Peres ont veu des coupeaux de rocher de qui la hauteur estoit la raddressé des mariniers, & la vedette de toute vne contrée, qui sont aujourd'huy parmy le sable le plus bas qui soit en la coste de la mer. Ne sommes nous donc pas injustes, si nous voulons que nos villes soient exemptes de ce que les ouurages mesmes de la Nature n'éuient point ? Elles ne sont debout que pour tom-

ber, & soit que la terre venant à s'éclater par la sortie de quelques vents enclos en ses cauités les engloutisse, soit que le débordement d'une riuere les emporte, soit que la violence des flammes rompe la liaison du solage, soit que le temps, à qui rien n'est inuincible, les mine par le menu, soit que le mauuais air les fasse quitter aux peuples par faute d'estre habitées, & que le relan & la chassiseure s'y mette, il n'y en a pas vne qui n'ait commencé pour finir. Je n'aurois iamais fait, si ie voulois compter par combien de voyes les choses arriuent à leur destinée. Vne chose sçay-ie bien, que les mortels ne sçauoient rien faire d'immortel; & que nous ne touchons, ny ne voyons rien qui ne perisse quelque iour. Ce sont les raisons que j'allégue à Liberalis pour le consoler de la perte de sa Patrie, de laquelle sans mentir, ie le trouue estrangement passionné. Mais qui sçait si peut-estre elle n'a point esté consumée, pour renaistre plus belle & plus florissante que iamais? la Fortune a des procedures bizarres. Elle commence quelquesfois nostre agrandissement par vne injure. Nous auons veu tomber assez de choses, qui se sont releuées plus hautes & plus grandes qu' auparauant. Timagenes ennemy de la prosperité de Rome, disoit, qu'il se faschoit de la voir bruler, parce qu'il sçauoit bien qu'elle se renouelleroit plus belle qu'elle ne se bruloit. On en peut esperer autant de Lyon. Ceux de qui les maisons ont esté perduës, en pourront faire d'autres plus spacieuses & plus asseurées contre les inconueniens. Dieu vueille que ce soit sous de meilleurs auspices, & pour durer plus long-temps. Car il n'y a que cent ans que cette Colonie auoit esté menée, qui n'est que l'âge d'un homme; mais la commodité du lieu luy auoit donné cette reputation en si peu de temps. Apprenons donc à cognoistre nostre condition, formons nostre ame à la supporter, & sçachons qu'il n'est point de hardisse dont la Fortune ne soit capable. Elle a mesme autorité sur les Empires que sur les Empereurs; & peut sur les villes ce qu'elle peut sur les habitans. Il ne s'en faut point mettre en colere, ce sont les loix du monde où nous sommes. Vous en trouuez vous bien? Suiuez les. Vous en trouuez vous mal? Vous auez vne infinité de portes ouuertes; Sortez par celles qu'il vous plaira. Si c'estoit quelque mauuaise volonté qu'on vous portast particulièrement, & qu'il n'y eust que vous traitté de cette façon;

vous auriez de quoy vous plaindre. Mais puis que c'est vne necessité qui sans election oblige tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre, & que les Grands n'y sont pas moins sujets que les petits; reconciliez vous avecque le Destin; & ne vous offencez point qu'il vous fasse comme aux autres; puis qu'il fait aux autres comme à vous. Ce n'est point à la richesse, ou à la pauvreté de nos tombeaux, qu'il nous faut mesurer. La cendre des vns est comme celle des autres: Nous sommes inégaux quand nous venons au monde, mais nous sommes égaux quand nous en partons: Ce que ie dy des hommes, ie le dy des villes. Rome a esté aussi bien prise qu'Ar-dée. Le Legislatéur Vniuersel n'a fait la distinction de la grandeur des races & de la celebrité des noms, que pour cette vie. Quand nous sommes artuez où vont les choses mortelles, adieu la vaine gloire. Il n'y a qu'une Loy pour tout ce qui est sous la terre. A souffrir, toutes qualitez sont pareilles; le fort & le foible sont aussi mal assurez du lendemain l'un que l'autre. Il prit vn iour fantaisie au pauvre Alexandre de Macedoine d'estudier en Geometrie, comme s'il eust voulu sçauoir combien c'estoit peu de chose que toute la terre, de laquelle il n'auoit occupé que la moindre portion. Ie l'appelle pauvre, parce qu'il affectoit vne science qui luy eust fait cognoistre le peu d'apparence qu'il y auoit au furnom qu'il s'estoit laissé donner; Car qu'elle grandeur y peut il auoir en si peu d'espace? Ce qu'on luy vouloit monstrer, estoit assez subtil, & digne d'une attention plus diligente que celle de cet Estourdy, qui durant ses leçons enuoyoit son esprit à la picorée au delà de l'Ocean. Il dit à son maistre, qu'il luy enseignast des choses qui fussent aisées; à quoy sa responce fut, Qu'il ne les pouuoit pas rendre moins difficiles pour luy que pour vne autre. Pensez que la Nature vous paye de la mesme raison. Ce dequoy vous murmurez, en toutes personnes est vne mesme chose. Il n'y a point de moyen qu'il vous soit plus facile qu'aux autres. S'il y a quelque remede, c'est par la patience, qui ne peut venir d'ailleurs que de vous. Il faut que vous sentiez de la douleur, que vous ayez faim & soif, & que vous vieillissiez. Que si vous estes long-temps au monde, ce ne peut estre, que vous ne soyez malade, que vous ne voyez perir beaucoup de choses qui vous seront cheres, & que vous mesmes ne perissiez à la fin. Ne croyez pas

neantmoins ceux qui vous viennent souffler aux oreilles. Il n'y a rien de mauvais en tout cela, ny rien d'estrange, tant s'en faut qu'il y ait quelque chose d'insupportable. Toute vostre apprehension ne vient que d'un consentement que vous donnez à l'opinion commune. Vous craignez de mourir, comme vous craignez qu'on ne parle de vous mal à propos. Mais en quoy pourroit mieux monstrier vn homme qu'il n'a point de iugement, qu'en se trauillant pour des paroles? Je trouue que Demetrius le Stoïque auoit bonne grace, quand il disoit, Qu'il s'offençoit aussi peu des propos qui sortoient de la bouche des ignorans, que des vents qui leur échappoient du derriere. Que m'importe, disoit il, qu'ils esclattent par haut ou par bas? Quelle raison ay-ie de me tourmenter, si ie suis diffamé par des infames? Comme l'opinion du commun n'est point vne chose qu'on doie craindre, aussi n'est ce que vous ne craignez que pour vous ranger à l'opinion du commun. Pourquoi, si les bruits ne nous prejudicent en la conscience, en serons nous incommodez en la mort? La mort a des enuieux, comme beaucoup d'autres choses, pas vn de tous ceux qui l'accusent, n'a passé par ses mains. Il y a de la temerité, de condamner vne chose, & de ne sçauoir ce que c'est. Mais au moins ne pouuons nous ignorer, qu'une infinité d'hommes trauillez de tourmens, de necessitez, de plaintes, de supplices & de langueurs, n'en soyent échappés par son moyen. Tant qu'elle est en nostre puissance, nous pouuons dire que nous ne sommes en la puissance de personne.

EPISTRE XCII.

ARGUMENT.

- I. Il dispute contre ceux qui estiment que la Vertu ne peut rendre l'homme heureux sans les biens de la Fortune.
- II. Que les biens de la Fortune ne sont ny des biens ny des maux, mais des choses indifferentes.
- III. Des auantages & de l'excellence de l'ame.

I. **I**E m' imagine que nous sommes tous deux d'une même opinion. Sans doute vous croyez comme moy, qu'on

n'acquiert que pour le corps les choses externes ; qu'on ne respecte le corps qu'en consideration de l'ame ; qu'il y a dans l'ame des facultez qui luy seruent de seruantes ; que c'est par elles que nous nous remuons, & que nous prenons nourriture ; & qu'elles nous ont esté données à cause de l'ame, qui est la maistresse & la principale partie de l'homme. Il y a dans cette principale partie quelque chose de raisonnable, & quelque chose d'irraisonnable. Cette derniere depend de l'autre, qui est seule independante, & qui fait dépendre de soy toutes choses. La raison diuine a vn empire souuerain sur toutes les choses du monde, & n'est sujette à pas vne seule ; Et celle dont nous iouïssons luy est entierement semblable, parce qu'elle en tire son origine, & qu'elle en est vn rayon. Si nous demeurons d'accord de cela, nous deüons aussi demeurer d'accord que la vie heureuse consiste en vne raison parfaite & accomplie ; que pour viure heureusement il faut estre parfaitement raisonnable. Et certes il n'y a que la raison qui ne perde iamais courage ; elle demeure tousiours ferme contre les attaques de la Fortune, & si nous la pouuons garder, elle nous gardera nous mesmes en toutes sortes d'occasions. Or il n'y a point de bien veritable que celuy qui ne se peut iamais dissiper ; Et cét homme-là est veritablement heureux que rien ne scauroit abaisser, qui est au dessus de toutes choses, & qui n'a besoin que de soy pour son appuy. Car celuy qui est soustenu par des appuis estrangers, est toujours dans le peril, & peut tomber à tout moment ; Et s'il faut chercher nostre assurance hors de nous mesmes, alors ce qui n'est pas de nous commencera à auoir beaucoup de puissance sur nous. Mais qui voudroit s'appuyer sur l'inconstance de la Fortune ? & où est le Sage qui se voudroit glorifier, & entrer en admiration de soy-mesme, pour des biens qui ne luy appartiennent pas. Qu'est-ce que la vie heureuse ? C'est vne seureté inébranlable, & vne tranquillité perpetuelle ; on ne la peut receuoir que de la grandeur de l'ame, & de cette belle constance qui demeure tousiours ferme en ce qu'on a vne fois iugé raisonnable. Mais par quelle voye pouuons-nous arriuer ? Nous y arriuerons infailliblement si nous auons vne parfaite cognoissance de la verité, & si en toutes les choses que nous voudrons faire, nous apportons de l'ordre, de la moderation, de la bien seance, vne volonté innocente.

innocente & desinteressée qui ne s'arreste qu'à la raison ; qui ne s'en éloigne iamais , qui ne se porte qu'aux choses aimables & dignes tout ensemble d'admiration. Enfin, pour vous en donner vn modèle en peu de paroles, l'ame du Sage doit estre telle qu'elle puisse estre digne d'un Dieu. Qu'est-ce que peut desirer celuy qui a toutes les vertus ensemble ? Car si les vices peuuent contribuer à la condition la plus parfaite , il faut que la vie heureuse consiste en des choses avec lesquelles elle ne scauroit subsister. Mais que peut-on s'imaginer de plus brutal & de plus infame que d'attacher le bien de l'ame raisonnable à des choses irraisonnables ? Toutesfois quelques-vns estiment que le souuerain bien se peut augmenter , comme n'estant pas parfait & accompli, si la fortune ne s'y oppose, & qu'elle ne traueille elle mesme à l'acheuer. C'est pourquoy Antipatre l'un des plus considerables Autheurs de cette secte, dit qu'il attribue quelque chose, mais fort peu, aux biens de la fortune. Voyez ie vous prie quel iugement vous feriez d'un homme qui ne se contenteroit pas de la lumiere du Soleil, s'il n'auoit encore vne chandelle pour l'éclairer ? Dequoy seruiroit vne étincelle avec de si grandes clairtez ? Si vous n'estes pas satisfait de la vertu toute seule, il faut necessairement, que vous y adjoustiez ou cette sorte de repos que les Grecs appellent Hesychie, ou la volupté. Veritablement vous pouuez en quelque façon y admettre l'un des deux ; car l'esprit est degagé d'inquietude & de tristesse, quand il a la liberté de considerer tout l'Vniuers, & que rien ne le destourne de la comtemplation de la nature. Pour ce qui concerne l'autre, ie veux dire la volupté, c'est seulement le bien d'une beste. Voudrions-nous donc faire vn mariage du raisonnable avec l'irraisonnable, de l'infamie avec l'honneur ? Quoy, les delices & le chatoüillement du corps doiuent-ils faire estimer la vie ? Pourquoi ne diriez-vous pas aussi que celuy-là est heureux qui n'a pas le goust depraué, & qui sçait bien gouter les saulces ? O seriez-vous mettre, ie ne dis pas entre les hommes vertueux, mais seulement entre les hommes du commun, ce miserable qui met son souuerain bien dans la Peinture, dans la Musique & dans la bonne chere ? Qu'on l'oste du nombre de ces nobles animaux, qui tiennent le premier rang après les Dieux, & qu'on mette entre les brutes, cette beste qui ne veut rien faire que paistre.

nable de l'ame a deux autres parties; l'une hardie, ambitieuse, violente & qui ne consiste qu'en passions; L'autre basse, effeminée, lasche & entierement esclave des voluptez. Ces grands Philosophes n'ont point consideré la premiere qui est certes violente, mais qui est en recompense la meilleure, la plus forte, & la plus digne de l'homme; & ont estimé que cette partie qui est lasche, qui est eneruée, & qui est sans force, estoit necessaire à l'heureuse vie. Ils ont voulu que la raison obeïst à cette infame, & que le bien du plus noble des animaux fust le moindre & le plus honteux de tous. Ils ont voulu outre cela que ce fust vn monstre composé de diuers membres d'animaux, & comme Virgile represente Scylle,

*Son visage est charmant, & iusqu'à la ceinture
C'est d'une belle fille une aymable figure;
Le reste de son corps est d'un Monstre marin,
A le ventre d'un Loup, & finit en Dauphin.*

Toutesfois cette Scylle est composée d'animaux sauvages, horribles, prompts & legers; mais de quels monstres nos Philosophes ont-ils composé leur sagesse? La premiere & la plus belle partie de l'homme est la vertu, cependant il la reuestent d'une chair inutile, perissable & qui n'est capable, comme dit Possidonius, que de recevoir des viandes. Ils attachent par la volupté cette diuine vertu, & attachent à ses parties superieures, qui sont venerables & celestes, vn animal lasche & qui n'a ny force, ny courage. Veritablement cette espece de repos ne profite point à l'ame, mais au moins il a la force de la tirer des embarras, & de luy oster ses empeschemens. Au contraire la volupté amollit les ames, & en ruine toutes les forces. Où pourra-on trouver vn assemblage de corps qui ayent moins de rapport ensemble? On attache à la plus courageuse de toutes les choses, la plus lasche de toutes, à la plus serieuse la plus ridicule, & à la plus Sainte, l'injustice & l'intemperance mesme?

II. Quoy, me dira quelqu'un, si la santé, si le repos, si la priuation de la douleur, ne seruent point d'obstacle à la vertu, ne les souhaiterez-vous pas? Je les souhaiteray non comme des biens, mais par ce que ce sont des choses qui sont selon la nature, & que ie m'en sers avec raison? Quel bien y aura-il donc en cela? Celuy d'auoir fait vn choix raisonna-

ble. Ainsi quand ie prends vn habit conuenable à ma condition , quand ie me promene avec bien-seance, & que ie ne mange pas plus que ie dois , ny le repas , ny la promenade, ny l'habit, ne sont pas des biens ; mais l'intention , que i'ay de ne rien faire en toutes ces choses , qui ne soit selon la raison . I'adjousteray à cela que l'homme doit souhaitter le iugement de choisir des habits propres & honnestes ; car l'homme est de sa nature vn animal propre & poly. Ce n'est pas que l'habit propre & honneste soit vn bien de soy ; mais le choix d'vn habit ; car le bien n'est pas en la chose ; mais au choix que l'on en fait : Et c'est nostre façon d'agir qui doit estre estimée honneste , & non pas les choses sur lesquelles nous agissons. Ce que ie vous ay dit de l'habit , imaginez-vous que ie vous l'ay dit aussi du corps ; car la Nature en a reuestu l'esprit comme d'vn habillement ; & en effect le corps est la couerture de l'esprit. Qui a donc iamais estimé vn habit à cause du coffre où il est enfermé ? Le fourreau ne rend l'espée ny bonne ny mauuaise. Je vous diray la mesme chose touchant le corps. Si on me donnoit le choix ie prendrois la santé & les forces , mais le bien qui se trouueroit en cela, consisteroit en la raison & au iugement du choix , & non pas dans les choses que i'aurois choisies. Veritablement, me dit-on, le Sage est heureux ; & toutesfois il ne sçauroit paruenir à la jouissance de ce souuerain bien sans les organes & sans les biens de la Nature. Ainsi quiconque possède la Vertu , ne peut estre miserable ; mais quiconque n'a pas les biens de la Nature ; comme la santé & la vigueur entiere de ses membres, ne sçauroit estre parfaitement heureux. Vous demeurerez d'accord de ce qui est le plus incroyable , que pour estre dans de longues & d'excessiues douleurs , on n'est pas miserable, & que mesme on est heureux ; Et vous niez ce qui est le moins difficile, qu'il soit parfaitement heureux. Car si la Vertu a la force d'empescher qu'vn homme ne soit miserable, elle pourra plus facilement le rendre tres-heureux, car il y a moins de chemin à faire de l'heureux au tres-heureux, que du miserable à l'heureux. Quoy, vne chose qui aura assez de force pour tirer vn homme de la misere & le rendre heureux en mesme temps, ne pourroit pas faire le reste, c'est à dire, qu'il fut parfaitement heureux ? Manquera-t-elle de force estant au bout de la carriere ? Il y a dans la vie des com-

moditez & des incommoditez, mais l'un & l'autre est hors de nous. Si l'homme de bien n'est pas miserable encor qu'il soit pressé de toutes sortes d'incommoditez, pourquoy ne sera-t-il pas tres-heureux encor que quelques commoditez luy manquent? Car comme le fardeau de l'incommodité n'est pas capable de l'opprimer iusqu'à le rendre miserable, ainsi le défaut des commoditez ne peut l'empescher d'estre parfaitement heureux. Il est parfaitement heureux sans les commoditez de la vie, comme il n'est point du tout miserable avec les incommoditez qui l'accompagnent. Mais ne peut-on pas luy oster son bien, si on peut le diminuër? Je disois tantost qu'une chandelle ne pouuoit rien adjouster à la clairté du Soleil, & qu'il estouffe par sa splendeur toute autre sorte de lumiere. Mais, dit-on, il y a des choses qui font ombrage au Soleil, & qui offusquent sa clairté. Mais la force & la splendeur du Soleil est tousiours entiere, au milieu mesme de ses obstacles; & bien qu'il y ait quelque chose entre luy & nous qui nous empesche de le voir, il est neantmoins tousiours le mesme, il s'acquitte tousiours de sa charge, & continuë tousiours sa course. Quand il luit parmy des nuages, il n'est pas moins lumineux, ny moins diligent que dans les iours les plus serains; car il y a beaucoup de difference entre ce qui est au deuant, & ce qui empesche. Ainsi les choses qui sont au deuant de la vertu, n'ostent rien du tout à la vertu. Elle n'en est pas moindre en effet, mais elle luit moins en apparence. Peut-estre qu'elle ne nous paroist pas si esclatante, mais au moins elle est tousiours la mesme à son regard; & comme le Soleil qu'un nuage empesche de voir, elle exerce en secret toute sa force & sa puissance. Enfin les calamitez, les pertes, les injures n'ont pas plus de puissance sur la vertu qu'un nuage sur le Soleil. Quelques-vns soustiennent que le Sage qui ne iouyt pas de la santé, n'est ny miserable ny heureux. Mais ils se trompent comme les autres, puis qu'ils égalent les choses fortunées à la Vertu, & qu'ils ne considerent pas dauantage ce qui est honneste, que ce qui ne l'est pas. Y a-t-il rien de plus honteux & de plus indigne, que de comparer des choses venerables & saintes avec celles que l'on mesprise? Car enfin la Foy, la Pieté, la Iustice, la Force & la Prudence sont des choses saintes & venerables. Au contraire ce sont des choses viles, & qui arriuent le plus souuent

aux plus vils & aux personnes de neant , que d'auoir le jarret ferme, les bras forts, & de bonnes dents. D'ailleurs si le Sage qui a le corps infirme , n'est ny miserable ny heureux, & qu'on le laisse au milieu des deux extremittez, sa vie ne sera ny à desirer ny à fuir. Mais peut-on rien s'imaginer de plus ridicule, que de dire que la vie du Sage n'est pas desirable? ou se peut-on rien figurer de plus incroyable, que de dire qu'il y a quelque sorte de vie, qui n'est ny à fuir ny à desirer? Dauantage si les incommoditez du corps ne font pas vn homme miserable, elles peuuent bien luy permettre d'estre heureux. Car ce qui n'a pas la puissance de rendre nostre condition plus mauuaise, n'a pas aussi la force d'empescher qu'elle ne soit heureuse. Cependant, me peut-on dire, comme il y a des choses froides, & qu'il y en a de chaudes; & que les tiedes tiennent vn milieu entre les deux; ainsi il y a des hommes heureux, il y en a de miserables, & d'autres qui ne sont ny miserables ny heureux. Examinons vn peu cette comparaison que l'on apporte contre nous. Si ie mets dans l'eau tiede vn peu plus d'eau froide, sans doute elle deuiendra froide; & si i'y en mets plus de chaude, aussitost elle deuiendra chaude. Mais il n'en est pas de mesme de celuy que vous dites n'estre ny miserable ny heureux, car quelques maux que j'adjouste à ses miseres, il ne sera pas miserable, comme vous dites. Cette comparaison cloche donc de tous costez & ne fait rien contre nous. Mais supposons vn homme qui ne soit ny miserable ny heureux. S'il deuient aucugle, s'il deuient perclus, & s'il tombe mesme dans de longues & d'excessiues douleurs, il ne sera pas pourtant malheureux: Et si tant de maux ne peuuent precipiter vn homme dans la misere, ils ne peuuent aussi l'arracher de l'heureuse vie. Si le Sage, comme vous dites, ne peut tomber d'vn estat heureux en vn estat miserable, il ne peut tomber aussi en vn estat qui ne soit pas heureux. Mais comment celuy qui a commencé à cheoir, & qui pour ainsi dire est desia en l'air pour tomber dans le precipice, pourroit-il demeurer en quelque endroit? La mesme chose qui l'empesche d'aller au fond, le soustient perpetuellement, & le retient toujours en haut. Mais ne peut-on pas couper le cours de l'heureuse vie? Il ne peut pas seulement estre affoibly ny recevoir la moindre interruption: Il ne faut donc que la Vertu

pour composer l'heureuse vie. Mais, me dira-on, le Sage qui à vescu long-temps, & qui n'a ressenty aucunes douleurs, n'est-il pas plus heureux que celuy qui a souuent combattu contre la mauuaise fortune ? Mais respondes-moy, ie vous prie, en est-il meilleur & plus vertueux ? Si cela n'est pas, il n'est pas aussi plus heureux. Car pour viure plus heureusement, il faut qu'il viue plus vertueusement, & s'il ne peut viure plus vertueusement, il ne peut viure plus heureusement. La vertu ne s'augmente point, ny par consequent l'heureuse vie, qui est l'ouvrage de la vertu. Et à la verité la vertu est vn bien si grand, qu'il n'est point du tout alteré par ces petites choses, la briefueté de la vie, la douleur, & les diuerses incommoditez du corps. Quant à la volupté, elle ne merite pas seulement qu'on se détourne pour la regarder. Qu'est-ce qu'il y a de plus considerable en la vertu ? c'est de n'auoir point besoin de l'auenir, de ne compter point ses iours, & d'estre parfait en quelque espace de temps que ce soit. Toutes ces choses nous paroissent incroyables, & au dessus de la nature humaine, parce que nous mesurons sa dignité par nostre foiblesse, & que nous donnons à nos vices le nom de vertu. Mais ne deuroit-on pas trouuer estrange & aussi incroyable qu'il se soit rencontré vn homme qui ait dit au milieu des tourmens, qu'il estoit souuerainement heureux ? Cependant cette parole a esté prononcée dans l'Escole, & pour ainsi dire dans la boutique de la volupté. Mesme ce dernier iour de ma vie m'est vn iour tres heureux, disoit Epicure dans les plus violentes douleurs d'une retention d'vrine, & d'une dissenterie incurable. Pourquoi donc ces mesmes sentimens sembleroient-ils incroyables parmy les adorateurs de la vertu, puis qu'ils se rencontrent dans les esclaves de la volupté ? Ces hommes lasches, & qui ont l'ame si basse, disent que le Sage ne sera ny miserable, ny heureux au milieu des douleurs & des calamitez extremes. Or cela est incroyable, & plus incroyable que le reste, car ie ne scaurois m'imaginer comment la vertu renuersée de son thrône, ne tombera pas en mesme temps iusques au fond du precipice. Il faut certes ou que la vertu rende l'homme heureux, ou que si elle n'a pas ce pouuoir, elle ne puisse l'empescher d'estre miserable. Tandis qu'elle subsiste & qu'elle demeure vertu, il est impossible de la vaincre, & apres tout il faut necessairement qu'elle soit vaincüe ou victorieuse. Il n'y

a dit-on, que les Dieux qui soient capables de la vertu, & de l'heureuse vie. Quant à nous, nous n'auons qu'une ombre & qu'une image de ses biens ; nous en approchons seulement, mais jamais nous n'y arriuons. Pour ce qui concerne la raison, elle est commune aux Dieux, & aux hommes ; elle est parfaite & accomplie dans les Dieux, & pourroit deuenir parfaite en nous ; mais nos imperfections, & nos infirmités nous en ostent l'esperance. Car la partie irraisonnable, comme vn depositaire peu capable de conseruer de grands biens, & dont le iugement est tousiours chancelant & incertain, desire la satisfaction des yeux & des oreilles, elle souhaitte la santé, & demande la bonne mine, vne vigueur qui dure tousiours, & vne plus longue vie que l'ordinaire. Mais par le moyen de l'autre partie qui jouit de la raison, l'on peut faire des choses dont on ne se repentira point, comme font les ignorans & les imparfaits. Car il y a en eux ie ne scay quelle deprauation qui les fait tousiours pancher du costé du vice. Veritablement les actions de l'autre ne se sentent point de cette deprauation, & neantmoins elles sont éloignées du bien. Il n'est pas encore bon, mais il se forme pour le deuenir, car celuy-là est encore mauuais à qui il manque quelque chose pour estre bon.

*Mais si quelqu'un a dans le cœur
Vne constance inébranlable,
Et qu'il n'emprunte sa vigueur
Que d'une vertu veritable.*

III. Sans doute il égale les Dieux ; & se souuenant de son origine il aspire seulement au Ciel ; & l'on ne peut estre blasme de vouloir remonter aux lieux d'où l'on est descendu. Mais qui vous empescheroit de croire qu'il y a quelque chose de diuin en celuy qui est vne partie de Dieu mesme ? Ce grand Tout où nous sommes compris, est vn, c'est Dieu mesme, dont nous sommes les compagnons & les membres. Il n'y a rien dont nostre esprit ne soit capable, il se peut porter iusqu'au plus haut degré de la perfection, pourueu qu'il ne se laisse point abbattre par la pesanteur des vices. Comme naturellement nos corps sont droits, & qu'ils portent la teste eleuée vers le Ciel, ainsi l'on doit se représenter l'esprit. Il peut s'eleuer & s'estendre tout autant qu'il luy plaist, la nature l'a

formé avec intention qu'il voudra les mesmes choses que les Dieux, qu'il se seruira comme eux de ses forces, & qu'il prendra toute l'estenduë qui luy est possible. Et certes s'il vouloit s'efforcer de monter en haut par vn secours estrangier, il auroit beaucoup de peine de monter iusques dans le Ciel où il retourne comme chez soy. Quand il en a trouué le chemin, il marche courageusement, il mesprise toutes choses, il estime l'or & l'argent digne des mesmes tenebres qui les enseuelissoient sous la terre auant qu'on les en eust tirez. Il n'a garde de faire cas de cette trompeuse lueur, qui éblouit les yeux du vulgaire, & les destourne de la contemplation du Ciel. Il sçait que tous ces tresors sont faits de la mesme terre d'où les arrache nostre auarice. Il sçait disie que les veritables richesses sont autre-part que dans le monde, & qu'il est plus auantageux de remplir son ame que son coffre. On luy peut raisonnablement attribuer la domination de toutes choses, & le mettre en la possession de toute la nature, de sorte qu'il n'ait point d'autres bornes que l'Orient, & l'Occident, & qu'il possede toutes choses, comme les Dieux, & que du haut degré où il sera, il mesprise les richesses & les riches de la terre; Entre lesquels il n'y en a point de si contents de son propre bien qu'ils sont enuieux de celuy d'un autre. Quand l'esprit se sera eleué si haut, il ne considerera plus son corps comme l'objet de ses tendresses, mais comme vn fardeau necessaire dont il doit auoir quelque soin, & ne s'assujettira pas à cette masse à laquelle il doit commander. Quiconque obeit à son corps, ne peut estre estimé libre. Car pour ne point parler des autres Maistres, dont le trop grand soin que nous auons de nostre corps, nous a desia rendus les esclaves, son empire est trop fascheux & trop effeminé. Quelquesfois l'ame s'en retire doucement, & quelquesfois par vn effort de son courage; & ne se met pas en peine de ce que deuiendront ses despouilles. Comme nous ne nous soucions plus du poil qu'on nous a coupé, ainsi quand l'ame qui est diuine veut enfin sortir de l'homme, qu'on iette son corps au feu, que les bestes le deschirent, ou qu'on le mette dans la terre, elle n'estime pas s'en deuoir plus soucier que l'enfant qui vient de naistre, des peaux où il estoit enueloppé dans le ventre de sa mere. En effet soit qu'un corps soit impitoyablement abandonné aux Corbeaux,

Où qu'on le donne en proye aux Monstres de la Mer.

Tout cela ne regarde point l'esprit. Si mesme quand il estoit parmy les hommes il n'a pas apprehendé leurs menaces, les redouteroit-il apres la mort? Non, non, dit-il, ie ne suis point espouuanté ny par l'appareil des bourreaux, ny par le dechirement du corps abandonné aux opprobres; Toutes ces choses ne paroistront horribles qu'à ceux qui en feront les tesmoins. Je ne prie point mes amis de me rendre les derniers deuoirs, ie ne leur recommande point mon corps, la Nature a donné ordre, que personne ne demeurast sans sepulture. Le temps enterre les hommes que l'inhumanité des Tyrans a fait ietter dans les campagnes; Et Mecenas, disoit fort bien,

*Il n'importe pas à mon corps
Qu'on luy donne une sepulture;
La Nature enterre les morts
Qu'on a laissez à l'auanture.*

Vous croyez sans doute, que celuy qui a prononcé cette parole, estoit vn homme genereux. En effect il auoit l'esprit grand & digne d'un homme, s'il ne l'eust point enerué luy-mesme, & qu'il ne se fust point laissé corrompre par les flatteries de la fortune.

EPISTRE XCIII.

ARGUMENT.

- I. Qu'il faut mesurer la vie par les bonnes actions; & non pas par le temps qu'on a-uecu.*
II. Que la vie a esté assez longue, quand elle a esté vertueuse.

APRES auoir veu la Lettre par laquelle vous vous plaignez de la mort du Philosophe Metronacte, comme s'il eust pû ou qu'il eust dû viure dauantage, i'y ay trouué à redire vôtremoderation, & vostre constance ordinaire. Cette belle qualité dont vous auez tousiours eu de reste dans toutes sortes de rencontres, enfin vous a manqué dans la mesme occasion où elle manque à tout le monde. I'en ay veu beaucoup qui sont iustes & équitables enuers les hommes, mais

ie n'en ay veu pas vn qui le fust enuers les Dieux. Nous disons à tous momens des injures à la Prouidence; Et comme si elle nous deuoit rendre compte, nous luy demandons en la blasmant, Pourquoi cét homme est-il mort en la fleur de son âge? Pourquoi celuy-là ne meurt-il pas? Et pourquoy traîne-il sa vie iusqu'à vne vieillesse importune & à luy-mesme, & à tous les autres? Dites-moy, ie vous prie, lequel vous iugez le plus raisonnable, ou que vous obeyssiez à la nature, ou que la nature vous obeysse? Mais pourquoy vous inquieter de sortir bien tost d'un lieu, d'où vous deuez sortir quelque iour? Il ne faut pas nous soucier de viure long-temps, mais de viure assez. Car pour viure long-temps, nous auons besoin d'une grace particuliere du destin; mais pour viure assez, nous n'auons besoin que de courage. La vie est longue quand elle est parfaite. Or elle est parfaite, quand l'ame a bien sceu se seruir de ses biens, & qu'elle s'est donnée la domination & l'empire de soy-mesme. Que sert à celuy-là d'auoir vescu quatre-vingts ans & de les auoir passez dans l'oysiueté? Certainement il n'a pas vescu, il a seulement demeuré dans le monde. Il n'est pas mort bien tard, mais il a esté long-temps à mourir. Il a vescu quatre-vingts ans; mais vous pouuez commencer par tous les iours de sa vie à compter celuy de sa mort. Veritablement celuy-cy est mort ieune, & en la fleur de son âge; mais il a fait tous les devoirs d'un bon Citoyen, d'un bon amy, & d'un bon fils. Il ne s'est esparné en aucune occasion, il n'a iamais cessé de bien faire. Encore que son âge soit imparfait, toutesfois sa vie est parfaite. L'autre a vescu quatre-vingts ans, ou pour parler plus sainement, il a esté quatre-vingts ans sur terre, si ce n'est peut-estre que vous vouliez dire qu'il a vescu, comme on dit que viuent les arbres. Ie vous prie, Lucilius, que nous fassions en sorte que comme les choses precieuses, nostre vie soit considerée par son poids, & non pas par son estenduë. Mesurons-là par nos actions & non pas par le temps. Voulez-vous sçauoir la difference qu'il y a entre cét homme vigoureux, qui a mesprisé la fortune, & qui a eu sa part de tous les accidens de la vie humaine, & qui enfin est arriué au souuerain bien? Voulez-vous, dis-je, sçauoir quelle difference il y a entre cét homme, & celuy qui a passé beaucoup d'années. L'un vit encore apres sa mort, & l'autre estoit desia

mort, avant mesme que de mourir. Donnons donc des louanges & tout ensemble vne place dans le nombre des bienheureux à celuy qui a bien employé le peu de temps qui luy auoit esté donné pour viure. Il a iouy de la veritable lumiere, il n'a pas esté du commun, il a vescu, il a triomphé. Il a eu quelquesfois de belles iournées, & quelquesfois, comme il arriue dans le monde, il a veu tonner sur sa teste. Demandez-vous combien cét homme a vescu ? Il a vescu iusques à la posterité, il a passé mesme au de là, & s'est rendu immortel dans la memoire de tous les hommes. Ce n'est pas que ie voulusse refuser de viure long-temps; mais ie n'ay garde de dire qu'il a manqué quelque chose à vne vie heureuse, si l'on en a retranché le cours. Car ie ne me suis iamais attendu de partir seulement au iour, qu'une esperance insatiable m'auoit promis, comme le dernier de la plus longue vie des hommes; mais il ne s'en est point passé que ie n'aye considéré comme le dernier de ma vie. Pourquoi me demandez-vous en quel temps ie nasquis, & si ie suis encore ieune ? Ne vous en informez point, i ay mon compte. Comme vn homme peut estre parfait, encore qu'il soit de petite taille; ainsi la vie peut-estre parfaite dans vn petit espace de temps.

II. L'âge doit estre mis entre les choses estrangeres; il ne dépend pas de moy de viure long-temps, mais il dépend de moy de bien viure durant le temps que ie viuray. Exigez cela de moy, afin que ie ne passe point ma vie dans les tenebres comme vne personne inconnüe, & que ie ne viue pas seulement, mais que ie viue comme ie dois. Demandez-vous quel est l'espace le plus considerable de la vie? C'est de viure iusques à ce qu'on ait acquis la sagesse. Celuy qui est paruenü à ce point, a eu sans doute la meilleure & la plus belle part de la vie, s'il n'a pas eu la plus longue. Il peut hardiment se glorifier, il peut rendre aux Dieux des actions de graces; & quand il sera deuant eux, il peut s'attribuer la gloire de son estre aussi-bien qu'à la Nature. Et certes il se l'attribuera avec raison; car il est veritable qu'il a rendu sa vie beaucoup meilleure qu'il ne l'auoit receüe. Il a laissé le modelle d'un homme de bien, il a montré ce qu'il estoit; Et s'il eust peu adiouster quelque chose à sa vie, ce qu'il y eust ajousté, eust esté semblable au passé. Mais combien de temps viurons-nous? Cependant durant le peu de temps que nous viuons,

nous voulons auoir la connoissance de toutes choses: Nous sçauons les commencemens d'où la Nature s'esleue si haut, l'ordre qu'elle a estably dans le monde, par quelles reuolution elle renouuelle les années, comment elle fait finir toutes choses, & de quelle façon elle s'est faite soy-mesme la fin de soy-mesme. Nous sçauons que les astres roulent par vn mouuement qui leur est propre, qu'il n'y a rien de stable que la terre, & que toutes les autres choses ont vne course, & vne rapidité continuelle. Nous sçauons pourquoy la Lune acheue plustost son cours que le Soleil, pourquoy estant plus lente que luy, elle le laisse apres elle, luy qui est bien plus viste qu'elle; Comment elle reçoit sa lumiere, & comment elle la perd, ce qui nous amene la nuict, & ce qui nous ramene le iour. Mais il faut aller aux lieux d'où vous verrez de plus près toutes ces choses. Et comme dit vn Sage, ce n'est point l'esperance que j'ay d'aller retrouver mes Dieux, qui me fait sortir du monde avec tant de resolution & de constance; J'ay merité d'estre receu en leur compagnie, j'ay desia conuersé avec eux, j'ay fait monter mon ame iusqu'à eux, & ils ont fait descendre la leur iusqu'à moy. Supposons toutefois que ie perisse entierement, & qu'il ne reste rien de l'homme apres la mort, ie n'en ay pas vn moindre courage, bien qu'au partir de ce lieu ie ne doie aller nulle part. Mais il n'a pas vescu tout le temps qu'il pouuoit viure. Il se trouue de petits liures qui sont neantmoins vtiles, & qui meritent qu'on les lise. Vous avez ouy parler des Annales de Tamusius. Vous sçauiez qu'elles ne sont pas fort belles, & comment on les appelle. La vie de quelques vns est longue de la mesme sorte, & ressemble à ses Annales. Estimez-vous plus'heureux le gladiateur qui est tué le soir d'vne feste publique, que celuy qui l'est à midy? Et croyez-vous qu'il y en ait quelqu'vn si follement amoureux de la vie, qu'il ayme mieux auoir la gorge coupée dans l'endroit où l'on porte les blesez, que de mourir sur l'arene. Nous ne suiions pas de plus loin ceux qui sont passez deuant nous. La mort se jette indifferemment sur tout le monde, celuy qui meurt, suit vn autre qui vient de mourir. Celuy qui tué suit de près celuy qu'il a tué. Enfin ce temps dont nous nous mettons en si grande peine, est fort peu de chose; & après tout de quoy nous sert de fuir pour quelques momens ce qu'il nous est impossible d'éuiter,

EPISTRE XCIV.

ARGUMENT.

I. Dispute sur les enseignemens & les preceptes de la Philosophie.

II. De leur usage.

QVELQUES-VNS n'ont fait estat que de cette partie de la Philosophie, qui donne à chaque personne les enseignemens qui luy sont propres, & qui ne s'amuse point à former l'homme en general. Ils n'ont estimé que cette partie de la Philosophie qui enseigne à l'homme comment il doit viure avec sa femme; au Pere, comment il doit élever ses enfans; au Maistre, comment il doit gouverner ses seruiteurs; & ont rejezté toutes les autres, s'imaginans qu'elles estoient inutiles & incapables de nous profiter; comme si quelqu'un nous pouvoit donner de bons conseils pour vne partie de la vie, s'il n'auoit eu auparauant vne connoissance entiere de toute la vie. Au contraire Ariston, Philosophe Stoicien, estime que cette partie de la Philosophie n'est point du tout considerable, & qu'elle ne va pas iusqu'au cœur. Mais il dit, que celle qui ne s'occupe point à donner des instructions particulieres, apporte de grands aduantages, que les maximes generalles de la Philosophie establisent le souuerain bien, & que quiconque en a connoissance, se peut prescrire luy-mesme ce qu'il faut faire en chaque chose. Comme celuy qui apprend à tirer, tasche du commencement de donner tousiours en vn certain lieu, & forme sa main & son bras pour y enuoyer tout droit son dard ou sa flèche; Mais lors que par le trauail & par l'exercice il a enfin acquis cette habitude, il s'en sert par tout où il luy prend enuie de tirer; car il a appris de frapper non pas vne chose ou vne autre, mais tout ce qui luy viendra dans l'esprit. Ainsi celuy qui s'est instruit pour toute sa vie n'a point besoin de preceptes particuliers, puis qu'il sçait generallement toutes choses. Il n'importe qu'il ayt appris comment il faut viure avec sa femme ou avec son fils; c'est assez qu'il ayt appris à bien viure; Car cela comprend

de quelle façon il faut viure avec sa femme & ses enfans. Veritablement Cleanthes estime que cette partie est vtile en quelque chose ; mais qu'elle est foible d'elle mesme , si elle ne tient à tout le corps, & qu'elle n'ayt la connoissance des maximes generalles de la Philosophie, & des principales choses qu'elle contient. On diuise donc ce discours en deux questions. Premièrement on demande si cette partie de la Philosophie est vtile ou inutile? Et enfin si elle suffit toute seule pour faire vn homme de bien , c'est à dire, si elle est superflüe, ou si elle rend les autres superflües? Ceux à qui il semble que cette partie est inutile & superflüe, se seruent de ces argumens pour confirmer leur opinion; S'il y a, disent-ils, quelque chose deuant les yeux qui empesche la veüe, il faut faire en sorte de l'oster, & si on ne l'oste pas, celuy-là sans doute perd son temps qui vous dit, Vous marcherez ainsi, vous porterez là vostre main. Tout de mesme si quelque chose auëgle l'ame, & l'empesche de connoistre ce qui est de son deuoir; celuy-là ne fait rien du tout qui s'efforce de vous enseigner, que vous viurez ainsi avec vostre pere, & ainsi avec vostre femme. Car les preceptes particuliers ne seruiront iamais de rien tant que les tenebres de l'erreur seront répanduës dans vne ame. Mais quand vous les aurez dissipé, alors vous connoistrez clairement ce que vous deuez à chacun. Autrement ce n'est pas guerir vn homme, c'est seulement luy enseigner ce qu'il doit faire quand il sera guery. Vous monstrez à vn pauvre à bien vser des richesses, mais comment voulez-vous qu'il se serue de vos instructions, tandis qu'il sera dans la pauureté? Vous monstrez à vn miserable qui meurt de faim, ce qu'il doit faire quand il sera rassasié; Ostez luy plustost la faim qui luy deuore les entrailles. Je vous diray la mesme chose des vices, il les faut oster de l'ame, & non pas enseigner ce qu'il est impossible de faire tandis qu'ils demeureront dans l'ame. Si nous ne nous dépouillons des fausses opinions qui nous tourmentent, ny l'auare ne comprendra iamais comment il faut se seruir de l'argent, ny le timide comment on peut mépriser les dangers. Il faut faire en sorte de luy imprimer dans l'ame que les richesses ne sont ny des biens ny des maux; il faut luy faire voir que les plus riches sont les plus miserables; que tout ce que craint le vulgaire, la douleur mesme, & la mort, ne sont pas tant à craindre que l'on se figure, que

mesme en la mort, qui est vne loy commune & vne necessité inéuitable, on trouue cette consolation, qu'on ne la souffre iamais deux fois; & que le remede de la douleur est de s'armer d'une constance d'esprit qui se rend plus supportable tout ce qu'il a enduré courageusement; Que la douleur a cela de favorable, que si elle est violente, elle ne peut estre de durée, & que si elle est de durée, elle ne peut estre violente; Qu'il faut enfin supporter constamment tout ce que nous impose la necessité des choses du monde. Lors que par ces maximes vous luy aurez mis deuant les yeux l'estat de sa condition; lors qu'il aura reconnu que ce n'est pas la volupté, mais seulement la nature qui compose l'heureuse vie; lors qu'il aura descouvert que la vertu est l'unique bien de l'homme, & que le vice est le seul mal qu'il se doit mettre en peine d'éviter; enfin lors qu'il aura compris que toutes les autres choses, comme les richesses, les honneurs, la santé, les forces, les commandemens, sont des choses indifferentes, & qu'on ne les doit compter ny entre les biens ny entre les maux, il n'aura que faire de personne qui luy donne des auis & des instructions pour chaque chose, & qui luy dise de quelle façon il doit marcher, à quelle heure il faut qu'il mange, ce qui est du devoir de l'homme, de la femme, de celuy qui est marié, & de celuy qui ne l'est point. Car enfin ceux qui donnent des leçons si exactes de toutes ces choses, ne les peuvent pratiquer eux-mesmes. Le Precepteur les enseigne à son écolier, la bonne femme aux petits enfans; Et vn maistre qui se met tousiours en colere, tafche de faire comprendre qu'il ne se faut point mettre en colere. Si vous entrez dans vne École, vous trouuerez que l'on enseigne aux enfans tout ce que les Philosophes agitent avec vn visage si serieux. Enfin enseignerez-vous des choses manifestes & conuës de tout le monde, ou seulement des choses douteuses? Pour les choses conuës il n'est pas besoin de les enseigner; Et l'on n'adjouste point de croyance à celuy qui en enseigne de douteuses. Il n'est donc pas necessaire de donner des enseignemens. C'est pourquoy vous deuez obseruer cette methode en instruisant, d'appuyer par de bonnes preuues les choses obscures & douteuses que vous enseignez; & les raisons que vous en apporterez, seront fortes & conuainquantes d'elles-mesmes. Vous vous gouvernerez ainsi avec vn Amy, (pouuez-vous dire) ainsi avec vn

Citoyen ; ainsi avec vn compagnon ; pourquoy ? Parce que cela est iuste. La Iustice mesme me fait cette leçon ; ie trouue en cela vne equité desirable d'elle mesme, à laquelle nous ne sommes point forcez par la crainte ny attirez par la recompense. Enfin, ie trouue que celuy-là n'est pas iuste, qui aime autre chose en cette vertu qu'elle mesme. Quand ie me suis persuadé tout cela ; & que ie me le suis imprimé dans l'ame, dequoy profitent des preceptes qui instruisent seulement vne personne desia instruite ? C'est vne chose inutile de donner des preceptes à vn homme qui les sçait desia ; & ce n'est pas faire assez que d'en donner à vn ignorant ; car il doit apprendre non seulement ce qu'on luy enseigne ; mais aussi pourquoy on l'enseigne. Mais à qui les preceptes sont-ils necessaires ? à celuy qui a les veritables opinions touchant le bien & le mal, ou à celuy qui ne les a pas ? Celuy qui ne les a pas, ne recevra de vous aucun secours, parce qu'il aura desia les oreilles pleines d'un bruit contraire à vos enseignemens ; Et celuy qui a vne parfaite connoissance de ce qu'il faut fuir & ce qu'il faut desirer, sçait bien ce qu'il est obligé de faire, sans que vous vous mettiez en peine de luy en parler. Ainsi l'on peut mespriser avec raison cette partie de la Philosophie qui s'occupe à donner des enseignemens. Il y a deux choses qui sont cause des fautes que nous commettons ; Ou nous auons dans l'esprit vne certaine malice qui s'y est contractée par de mauuaises opinions, ou quand mesme il ne seroit point préoccupé par l'erreur, il y est disposé, il y est enclin, & se laisse bien tost corrompre par vne apparence qui l'entraîne, où il ne faudroit pas qu'il allast. C'est pourquoy si nostre ame est malade, nous deuons nous efforcer de la guerir & de la purger de ses vices, ou si elle n'est pas malade, & qu'elle ait seulement de la disposition au mal, il faut le preuenir par les remedes. Or les maximes de la Philosophie font l'un & l'autre, & partant les preceptes particuliers sont inutiles. D'ailleurs si nous voulons donner des preceptes à chacun en particulier, nous entreprenons vne besogne qui n'aura iamais de fin. Car nous deuons donner d'autres aduis à vn vsurier qu'à vn Laboureur ; d'autres à vn Marchand qu'à vn homme de Cour ; d'autres à celuy qui ayme ses pareils, qu'à celuy qui ayme ses inferieurs. Il faudra pour ce qui concerne le mariage, que vous enseigniez

gniez comment il faudra viure avec vne femme que l'on aura espoufée fille, comment avec vne autre qui aura desia esté mariée, comment avec vne riche, & comment avec celle qui ne vous aura rien apporté en mariage. Mais pensez-vous qu'il n'y ait point de difference entre vne femme sterile, & celle qui ne l'est pas; entre vne femme âgée & vne jeune fille, entre vne mere & vne marastre? Il est presque impossible de s'imaginer toutes ces diuerses especes, & cependant chacune en particulier veut des preceptes particuliers. Mais les loix de la Philosophie sont courtes, & ne laissent pas d'embrasser toutes ces choses. Adioustez à cela que les preceptes du Sage doiuent estre limitez & certains. S'il y en a que l'on puisse limiter, ils n'ont pas la marque de la Sageffe, qui connoist les bornes de toutes les choses. Il faut donc que cette partie de la Philosophie, de qui toute la fonction est de donner des preceptes particuliers, soit ostée hors du commerce, parce qu'elle ne peut donner à beaucoup de monde ce qu'elle promet à peu de personnes. Mais au contraire la sageffe respand ses faueurs de tous costez, & veut estre vtile à tous les hommes. Il n'y a point de difference entre la folie de tout le monde, & celle dont les Medecins entreprennent la guerison, sinon que l'une procede de la corruption des humeurs, & que l'autre prend naissance de la fausseté des opinions. L'une tire les causes de sa fureur, de l'indisposition des corps, & l'autre est vne maladie d'esprit. Si quelqu'un vouloit apprendre à vn furieux de quelle façon il doit parler, & de quelle façon il doit marcher, comment il se doit gouverner en public, & comment en particulier, il seroit sans doute plus insensé que celuy qu'il voudroit instruire. Il faut premierement purger la melancolie & oster les causes du mal. On doit faire la mesme chose en cette autre fureur de l'esprit, il faut l'arracher de son siege; autrement tous les aduertissemens seront inutiles, & qui se voudra mesler d'instruire perdra son temps & ses paroles. Voila les raisons d'Ariston. Mais nous donnerons des responses particulieres à chacune en particulier. Je respondray premierement à ce qu'il dit, que s'il y a quelque chose deuant les yeux qui empesche la veuë, il faut necessairement l'oster, Je confesse que l'œil n'a point besoin de precepte pour voir, mais de remedes qui nettoient la veuë & en ostent l'empes-

chement. Car c'est par la Nature que nous voyons, & celui qui oste l'obstacle de la veüe, ne fait que luy rendre son usage; mais la nature ne nous enseigne pas ce qu'il faut faire en chaque chose, & ce qui est du deuoir de chaque homme en particulier. Au reste, celui à qui l'on vient d'oster vne taye, n'a pas pour cela la faculté de rendre aux autres la veüe, mais celui qu'on vient de guerir du vice, en peut en mesme temps guerir les autres. Il n'est pas besoin d'exhortations ny de conseils pour faire connoistre à l'œil la difference des couleurs, il distinguera bien le noir d'auec le blanc sans que personne l'en auertisse. Au contraire l'esprit a besoin de quantité d'enseignemens pour regarder sainement ce qu'il faut faire dans la vie. Apres tout, le Medecin ne traite pas seulement les yeux malades, mais il donne encore des auis pour leur conseruation. Il ne faut pas, dit-il, qu'ayant les yeux encores foibles vous alliez tout d'vn coup au grand iour; prenez l'ombre en sortant de l'obscurité de la chambre, apres cela donnez-vous vn peu plus de hardiesse, & accoustumez-vous peu à peu au grand iour. Ne vous mettez point à l'estude aussi-tost apres le repas, ne forcez point vos yeux quand ils sont encores bouffis & enflés, gardez que le vent & le froid, ne vous viennent frapper au visage. Il donne quantité de semblables auis qui ne profitent pas moins que les medicamens; & enfin la Medecine adjouste les conseils aux remedes. L'erreur, dit-on, est cause des fautes que nous commettons; mais les preceptes ne l'arrachent pas de nostre ame, & ne renuersent pas les fauses opinions que nous auons des biens ou des maux. Je confesse que les preceptes seuls ne sont pas capables d'eux mesmes de destourner l'ame d'vne mauuaise opinion, mais il ne s'ensuit pas de là qu'ils ne puissent profiter si on n'y adjouste d'autres choses. Premierement ils rafraischissent la memoire, & en suite ils produisent cet effect, que les choses qu'on ne void que confusément dans le general, sont considerées plus exactement quand elles sont diuisées. Vous pourriez dire le mesme que toutes les consolations & les exhortations sont inutiles. Cependant elles ne sont pas inutiles, ny par consequent les aduertissemens. C'est vne folie, dit-on, de prescrire à vn malade ce qu'il doit faire quand il sera en santé, puis qu'il faut auparauant luy faire recouurer la santé, sans laquelle tous les preceptes qu'on luy

donne, seront vains & inutiles. Mais ne se trouue-il pasquelque chose de commun aux malades & aux sains dont on peut leur donner auis, comme de ne manger point trop viste, & d'euitier le trop grand trauail ? Il y-a des preceptes pour le pauure & pour le riche, qui sont communs à tous les deux. Guerissez l'auarice, dit Ariston, & vous n'aurez plus besoin de conseiller ny le pauure ny le riche, quand ils n'auront plus de conuoitise. Mais n'est-ce pas autre chose de ne desirer point de richesses, & autre chose de bien vser des richesses, dont la mesure n'est point conuë par les auares, ny l'vsage par les prodigues ? Ostez, dit-on, les erreurs, & les preceptes seront inutiles. Cela est faux. Car supposons que l'auarice se soit élargie, que la prodigalité se soit resserrée, que la temerité ait pris vn frein, & qu'on ait donné des éperons à la timidité & à la paresse, encore est il necessaire d'apprendre ce qu'il faut faire, & comment nous deuous agir quand nous sommes dépouillez des vices. Les aduertissemens, dit-il, ne produiront aucun effect contre les vices inueteréz. Veritablement les medecines ne peuuent rien sur les maladies incurables; & toutesfois on ne laisse pas de s'en seruir, pour remede en quelques-vnes, & pour soulagement en d'autres. Mais quand la Philosophie entiere feroit des efforts inutiles, & qu'elle employeroit en vain toute sa puissance, pour arracher vne maladie qui auroit vieilly dans l'ame, & qui s'y feroit confirmée; il ne faut pas conclure de là qu'elle ne peut rien guerir parce qu'elle ne guerit pas tous les maux. Que sert, dit le mesme Philosophie, d'enseigner des choses conuës ? Cela sans doute profite beaucoup; car quelquesfois nous auons des connoissances, & nous ne pensons pas les auoir. La remonstrance n'enseigne pas, mais elle aduertit, mais elle excite le courage, mais elle entretient la memoire; & empesche qu'elle ne s'échappe. Nous ne prenons pas garde à beaucoup de choses qui sont neantmoins deuant nos yeux. La remonstrance est vne espee d'exhortation, l'ame dissimule souuent & feint de ne connoistre pas ce qu'elle connoist; C'est pourquoy il luy faut faire vne image & luy donner comme vne nouvelle connoissance des choses les plus conuës. Il se faut mettre icy en memoire ce que disoit Caluius, contre Vatinius; Vous sçauéz que l'on a fait vne grande brigue, & chacun sçait que vous le sçauéz. Vous sçauéz qu'il faut auoir les amitez

en vne sainte veneration, & cependant vous n'en faites rien. Vous sçavez que celuy-là est vn meschant qui veut que sa femme soit pudique & qui va corrompre la pudicité des autres. Comme vous sçavez qu'elle ne doit point auoir d'adultere; vous sçavez aussi que vous ne deuriez point auoir de concubine, & neantmoins vous en auez vne. Il est donc necessaire de rappeler vostre memoire, & qu'elle soit tousiours deuant vos yeux. Nous deuons souuent parler des choses qui peuuent nous estre salutaires, non seulement afin que nous les connoissions, mais afin que nous les trouuions tousiours prestes, & que nous puissions nous en seruir aux occasions. Adjoutez à cela que ce qui est desia connu se fait encore mieux connoistre. Si ce que vous enseignez, est douteux, dit le mesme Philosophe, il faut que vous apportiez des preuues; & par consequent ce seront ces preuues qui profiteront, & non pas les preceptes. Mais n'arriue-il pas souuent que mesme sans toutes ces preuues, l'autorité de celuy qui instruiet est vtile & profitable? Les responses des Iuriconsultes sont suiuiues, encore qu'on n'en rende point les raisons. Dauantage les preceptes ont d'eux mesmes beaucoup de force, si on les comprend en quelques Vers, ou qu'on les resserre comme vne sentence en peu de paroles de Prose, à l'exemple de ceux-cy qui sont de Caton. *N'achepte point les choses inutiles, mais seulement les necessaires. Quand on n'achetteroit qu'un liard les choses dont on n'a pas besoin, c'est tousiours les acheter trop cher.* Ainsi ces preceptes qui ont esté rendus par les Oracles ou les autres semblables, sont compris en peu de paroles; *Mesnage le temps; Connois-toy toy-mesme.* Mais quand quelqu'un vous dira ces Vers, en demanderez-vous la raison?

L'oubly guerit les injures.

La fortune ayde les grands cœurs.

Le paresseux se nuit soy-mesme.

Certes toutes les choses semblables n'ont point besoin d'Aduocat, elles entrent facilement dans nos sentimens; & par elles seules elles se rendent vtils & profitables. Il y a dans toutes les ames des semences des choses honnestes, qui se reueillent par les aduertissemens, comme vne esteincelle s'estend & produit vne grande flamme par vn petit souffle de vent. Quand on touche & que l'on choque la vertu, elle ne man-

que pas de s'élever & de paroistre en mesme temps. Enfin nous auons dans l'ame quelques choses, mais nous ne pouuons si promptement trouuer; & aussi-tost que l'on en parle, elles se presentent à nos yeux. Il y en a d'autres qui sont respanduës en d'autres lieux, & qui vn esprit pesant & qui manque d'exercice, ne peut en tirer de luy-mesme. Il faut donc les ramasser, & les joindre ensemble, afin qu'elles ayent plus de vigueur, & qu'elles donnent à cét esprit vn plus grand secours. Ou si les preceptes ne seruent de rien, il faut mespriser toutes les façons d'instruire, & nous contenter de la seule nature. Ceux qui parlent de la sorte; ne prennent pas garde qu'il y en a qui ont l'esprit prompt & esleué, que d'autres sont grossiers & pesans, & qu'enfin les vns sont plus subtils & plus ingenieux que les autres. La force de l'esprit reçoit sa nourriture & son accroissement des preceptes. Il adiouste ainsi de nouvelles persuasions à celles qui sont nées avec luy, & corrige par ce moyen ses deprauations & ses erreurs. Si quelqu'un, dit nostre Philosophe, n'a pas les veritables maximes, à quoy luy seruiront les preceptes & les aduertissemens tandis qu'il est enucloppé dans les vices? Ils seruiront à l'en deliurer; car la bonté de la nature n'est pas esteinte en luy, elle est seulement offusquée & abbatuë; elle fait mesme des efforts pour se releuer, & resiste de toutes ses forces contre le mal. Mais quand elle a trouué du secours, & qu'elle est appuyée des preceptes, elle reprend vne vigueur toute nouvelle, pourueu que la contagion du vice l'ait seulement infectée, & qu'elle ne luy ait pas osté la vie. Car alors la Philosophie secouruë de toutes ses forces, ne seroit pas capable de la restablir. Mais quelle difference trouuez-vous entre les maximes, & les preceptes de la Philosophie, si ce n'est que les maximes sont des preceptes generaux, & que les autres sont particuliers; les vns & les autres donnent des enseignemens, mais les vns en donnent en general, & les autres en particulier. Si quelqu'un, dit-il, a les bonnes & les veritables maximes, c'est vne chose superfluë que de luy donner des aduertissemens. Non, non, il n'en est pas ainsi; car bien qu'il ait appris ce qu'il doit faire, toutesfois il n'y pense pas encore comme il deuroit. Et certes ce ne sont pas seulement nos passions qui nous empeschent de faire les bonnes choses, c'est aussi le peu de connoissance que nous auons de ce qu'il

faut faire en chaque occasion. Veritablement nous pouuons auoir l'esprit bien fait & bien disposé, mais bien souuent il est paresseux; & par ce qu'il manque d'exercice; il ne peut trouuer de luy-mesme les veritables voyes qu'un petit aduertissement luy decouure. Ostez, dit Ariston, les fausses opinions que l'on a des biens & des maux, substituez les bonnes en leur placé, & alors les aduertissemens ne trouueront rien à faire. Sans doute l'ame peut receuoir quelque reigle par ce moyen; mais il ne suffit pas tout seul pour la mettre dans le bon chemin. Car encore qu'on ait monstré par de bons argumens en quoy consistent les biens & les maux; toutesfois les preceptes trouuent encore de l'employ; La Prudence & la Iustice ont leurs deuoirs & leurs offices, & les Preceptes les font connoistre. Dauantage le iugement qu'on fait du bien ou du mal, c'est à dire, de la vertu ou du vice, est confirmé par la pratique des deuoirs où les enseignemens nous conduisent; car les vns & les autres ont de la correspondance; & les vns ne peuuent aller deuant, que les autres ne les suiuent, gardant inuiolablement cet ordre, que les preceptes generaux vont tousiours les premiers. Mais, dit-on, les preceptes sont infinis. Je responds que cela est faux; car les preceptes des choses de consequence & des choses necessaires ne sont pas infinis, Ils ont veritablement quelques legeres differences selon l'occurrence du temps, des lieux & des personnes, mais encore donne-t-on pour tout cela des preceptes generaux. Personne, dit-il, ne peut guerir la fureur par les preceptes, ny par consequent la malice & la deprauation de l'ame. Cela n'a point de rapport, & est entierement dissemblable; Car si vous ostez la fureur, vous rendez en mesme temps la santé. Mais aussi-tost que nous auons arraché de l'ame les mauuaises opinions, nous ne voyons pas encore ce qu'il faut faire, & quand nous le verrions, l'aduertissement fortifie le sentiment veritable que nous auons du bien & du mal. Mais il est mesme faux de dire, que les preceptes ne peuuent rien sur les furieux. Car s'ils n'ont pas seuls assez de force, au moins ils aydent à la guerison; Et la menace & la reprehension ont souuent retenu des furieux. Je parle icy de ces furieux qui n'ont pas entierement perdu l'esprit, mais qui l'ont seulement égaré. Les Loix mesmes, dit Ariston, n'ont pas la force de nous faire faire ce que nous

deuons ; & que sont les Loix autre chose , que des preceptes meslez de menacés ? Premièrement ; elles ne persuadent point par ce qu'elles menacent ; mais les Preceptes ne contraignent point , & ce qu'ils obtiennent , ils l'obtiennent comme par priere. Outre cela , les Loix destournent du crime par la crainte qu'elles donnent , & les Preceptes nous exhortent doucement à nostre deuoir. Adjoustez que les Loix seruent de beaucoup aux bonnes meurs , pourueu qu'elles ne fassent pas seulement des commandemens , mais qu'elles donnent encore des instructions. Je ne puis m'accorder en cela avec Possidonius , & ie n'approuue point ces longues Prefaces qui sont au deuant des Loix de Platon : Car il faut que la Loy soit conceuë en peu de paroles , afin que comme vne voix enuoyée du Ciel elle s'imprime plus facilement dans l'esprit de tous les hommes. Il faut qu'elle commande en Souueraine , & qu'elle ne s'amuse point à disputer. Et apres tout , ie ne void rien de plus froid , ny de plus impertinent qu'une Loy qui ne marche qu'apres vn long preambule. Ordonnez , & dittes-moy seulement ce que vous voulez que ie fasse , ie n'écoute pas pour m'instruire , mais pour obeir. Elles sont donc vtilles & profitables , & en effect vous recognoistrez que les villes qui ont eu de mauuaises Loix , ont esté des villes débauchées & remplies de mauuaises meurs. Mais , me dira-t-on , elles ne profitent pas à tout le monde. La Philosophie mesme , toute puissante qu'elle est , n'a pas ce pouuoir. Cependant elle n'est pas inutile ny incapable de former les ames. Et qu'est-ce aussi que la Philosophie , que la Loy de la vie humaine ? Mais supposons que les Loix ne profitent pas ; il ne s'ensuit pas de là que les aduertissemens ne profitent point. Ou bien il faudra que vous disiez que les consolations , les persuasions , les exhortations , les reprimandes , les reproches , les louanges ne peuuent produire aucuns effects. Toutes ces choses sont des especes d'aduertissemens , c'est par leur moyen qu'on arriue à l'estat de perfection. Il n'y a rien qui imprime mieux dans l'ame les bonnes choses ; Et rien qui ramene plus promptement dans les bonnes voyes ceux qui en sont égarez , & qui panchoient du costé des vices , que la conuersation des gens de bien. Elle s'infinuë peu à peu dans les cœurs ; & les voir & les entendre souuent , nous tient lieu d'instruction , & a la mesme force que les

preceptes. Enfin la rencontre seule des Sages est vtile, & l'on peut apprendre quelque chose d'un homme vertueux encore qu'il ne parle point. Mais ie ne pourrois pas dire aussi facilement comment cela profite, que ie sens qu'il a profité. Il se trouue quelques petits animaux, dit Phedon, dont on ne sent point les piqueures, tant leur aiguillon est subtil & delié. Il n'y a que la tumeur qui découure qu'ils ont picqué, & encore dans la tumeur mesme on ne void les marques d'aucune picqueure. La mesme chose vous arriuera dans la conuersation des Sages, vous ne recognoistrez pas de quelle façon, & en quel temps elle a commencé à vous estre profitable, mais vous recognoistrez enfin qu'elle vous a profité. Mais à quoy, me direz-vous, peut seruir tout ce discours? À vous faire comprendre que si vous faites souuent reflexion sur les bons Preceptes, ils vous seront aussi profitables que les bons exemples. Pythagore dit, que ceux qui entrent dans les Temples, ou qui regardent de prés les simulacres des Dieux; ou qui attendent la réponse de l'Oracle, sentent que leur esprit se change & deuiet tout autre qu'il n'estoit. Mais qui me pourroit nier que mesmes les plus ignorans & les plus stupides sont vtilement touchez par certains Preceptes? Comme de ces sentences courtes, & qui ont neantmoins beaucoup de forces. *Rien de trop.*

*D'aucun profit l'auare ne se saouille,
Attends d'autrui, ce que tu fais aux autres.*

Cela nous donne comme vn grand coup, quand nous l'entendons, il n'est pas permis d'en douter, ny d'en demander la raison. Tant il est indubitable que la verité n'a que faire de raisons, & est assez forte toute seule pour faire impression dans les cœurs. Mais si le respect a la force de retenir les esprits & de reprimer les vices, pourquoy l'aduertissement n'en seroit-il pas capable? Si la reprimende donne de la honte, pourquoy non l'aduertissement, quand mesme il ne se seruiroit que des preceptes tous simples? L'aduertissement le plus fort & qui penetre plus auant est celuy qui confirme par des raisons ce qu'il enseigne; & qui apprend outre cela pourquoy il faut faire chaque chose, & quel fruiet en doit attendre celuy qui obeit aux Preceptes. Si l'on peut profiter aux autres par le moyen du commandement, on le peut aussi par
les

les remonstrances; Or on profite par les commandemens utiles, & par consequent par les remonstrances. On diuise la Vertu en deux parties, en la contemplation de la verité, & en l'action. L'enseignement nous excite à la contemplation, la remonstrance à l'action, & l'action droite & iuste exerce & montre tout ensemble la Vertu. Or si celuy qui persuade, profite à celuy qui va faire quelque chose; pourquoy celuy qui remontre, ne profitera-il pas de la mesme sorte? Si donc la bonne action est necessaire pour faire voir la vertu; & que la remonstrance enseigne les bonnes actions, il ne faut point douter que la remonstrance ne soit necessaire à la vertu. Il y a deux choses qui donnent à l'esprit beaucoup de force; la croyance de la verité, & la confiance. Or la remonstrance fait l'vn & l'autre; car comme on y adjouste de la foy, l'ame en deuiet plus hardie & se remplit de confiance. Et partant la remonstrance ou l'aduertissement n'est pas inutile. M. Agrippa, cét homme courageux, qui de tous ceux que les guerres Ciuiles auoient rendus puissans & renommez, fut seul estimé heureux de tout le monde, auoit accoustumé de dire qu'il deuoit beaucoup à cette sentence, *Que les plus petites choses deuiennent grandes par la concorde, & par la paix; & que les plus grandes se ruinent par la discorde & par la guerre.* Enfin, il disoit que par cette sentence il estoit deuenu bon frere & parfait amy. Si donc ces sortes de discours qui s'introduisent familièrement dans l'ame, la peuuent former; pourquoy cette partie de la Philosophie qui ne consiste qu'en de semblables discours, ne fera-elle pas la mesme chose? Vne partie de la vertu consiste en instruction, & vne partie en action; Car il faut que vous appreniez, & que vous confirmiez par vostre action, ce que vous avez appris. Que si cela est ainsi, non seulement les maximes generales des Philosophes sont profitables, mais encore les preceptes qui repriment, & qui emprisonnent nos passions, comme si c'estoit par vn Arrest. La Philosophie, dit Ariston, est diuisée en la science, & en l'habitude de l'ame. Car celuy qui l'a apprise, & qui a connu par son moyen ce qu'il doit faire, & ce qu'il doit éuiter, n'est pas neantmoins encore sage, si son esprit ne s'est transformé en ces chosesmesmes qu'il a apprises. Mais cette troisieme partie qui consiste en enseignemens, dépend des maximes generales & de l'habitude; Et partant elle n'est

pas nécessaire pour acheuer la vertu, puis que ces deux choses suffisent. Il faut donc conclurre de là que les consolations ne seront pas nécessaires, parce qu'elles procedent tout de mesme de ces deux choses; Il faut donc conclurre le mesme des exhortations, de la persuasion, & des raisonnemens, puis que tout cela vient aussi de l'habitude & de l'exercice d'un bon esprit. Mais encore que toutes ces choses viennent de l'habitude de l'ame, toutesfois cette bonne habitude de l'ame vient elle mesme des maximes & des preceptes. Dauantage ce que vous dites, est d'un homme desia parfait, & qui est arriué au faiste de la felicité humaine, où l'on n'arriue que bien tard. Cependant il est nécessaire de montrer à celuy qui est encore imparfait, & qui commence neantmoins à profiter, quelle voye il doit tenir dans les choses qu'il faut qu'il fasse. Peut-estre que sans les aduertissemens, la Sageste pourra elle mesme s'ouuir cette voye, lors qu'elle aura mené vn esprit si auant qu'il ne pourra plus agir que pour la vertu. Mais il faut que quelqu'un marche deuant les foibles pour leur montrer le chemin. Il est besoin qu'on leur apprenne ce qu'ils doiuent faire & ce qu'ils doiuent éuiter. Car si l'on veut attendre le temps, qu'on ait appris de soy-mesme ce qu'il faut faire comme le meilleur, on commettra cependant beaucoup de fautes; on ne pourra iamais arriuer à ce poinct, qu'on puisse estre content de soy-mesme. Il faut donc que l'on nous conduise, lors que nous commençons à pouuoir nous mesmes nous conduire. Les enfans apprennent suiuant les regles qu'on leur donne; on leur tient au commencement les doigts, & la main du Maistre les conduit sur le crayon qu'il a fait des Lettres. Apres cela il leur donne vne exemple pour l'imiter, & pour former là-dessus leur main. Ainsi nostre esprit reçoit beaucoup de secours, quand il est instruit par regles, & qu'on luy donne vn modèle qu'il puisse suiure. Voila les choses par lesquelles on peut prouuer que cette partie de la Philosophie n'est pas inutile. Mais on demande apres cela si elle suffit toute seule pour faire vn Sage? Nous parlerons vne autre fois sur ce sujet. Cependant, sans nous amuser dauantage à ces argumens, ne semble-il pas que nous ayons besoin d'un Maistre qui nous donne des Preceptes contre les enseignemens du peuple?

II. Il n'y a point de parole qui frappe impunément nos

oreilles. Ceux qui font pour nous des souhaits, nous nuisent; & ceux-là nous nuisent encore qui nous donnent des maledictions. Car les maledictions des vns nous impriment dans l'ame de fausses craintes; & l'amour des autres nous instruit mal, en nous souhaitant du bien, parce qu'il nous renuoye à des biens éloignez, incertains & passagers; lors que nous pouuons trouuer nostre felicité dans nostre maison. Ainsi nous ne pouuons nous mettre dans le bon chemin. Nos parens nous en font prendre de mauuais, nos seruiteurs font la mesme chose, personne ne peche pour luy seul, mais il respand ses erreurs sur son prochain, dont il en reçoit de nouvelles. C'est ce qui est cause que les vices de tout vn peuple sont en chaque particulier, parce qu'il les a contractez en viuant avec le peuple, qui en rendant les autres pires, s'est rendu luy-mesme plus meschant. Il a appris le mal, & ensuite il l'a enseigné. Enfin, la deprauiation est deuenue prodigieuse, lors qu'on a ramassé comme en vn corps tout ce que chacun sçauoit de plus méchant. Il est donc necessaire, que nous ayons quelqu'un qui nous garde, qui nous tire quelquesfois l'oreille, qui en repousse les bruits du vulgaire, & qui condredise les louanges & les applaudisemens des peuples. Vous vous trompez si vous auez la croyance que les vices naissent avec nous, ils sont arriuez depuis nous; On les a fait loger en nous, on les a poussez dans nos ames. Efforçons-nous donc par de frequentes remonstrances d'estouffer ces bruits & ces vaines opinions qui resonnent eternellement à l'entour de nos oreilles. La nature ne nous donne point de commerce avec le vice, elle ne nous a point assujettis à ce monstre, elle nous a fait naistre libres, & avec vne puissance souueraine. Elle n'a pas mis à decouuert ce qui peut irriter nostre auarice, elle a mis sous nos pieds l'or & l'argent, pour nous apprendre à le mépriser. Elle a voulu que nous foulassions aux pieds tout ce qui est cause qu'on nous foule, & qu'on nous opprime. Elle nous a formez la teste haute & eleuée vers le Ciel, & a voulu que nous vissions tout ce qu'elle a fait de magnifique & d'admirable, le leuer, le coucher, le mouuement rapide du Ciel, qui nous decouure durant le iour la beauté de la terre, & durant la nuit les merueilles qui sont en luy; Le cours des Astres qui est lent, si vous le comparez au tout; mais que

vous iugerez rapide, si vous considerez les grands espaces qu'ils parcourent sans repos, & avec vne si grande viftesse; Les Eclipses du Soleil & de la Lune; & enfin ces autres merueilles du Ciel, soit qu'elles viennent selon l'ordre qui leur a esté prescrit, soit qu'elles naissent subitement, comme ces longues traînées de feu, qu'on void de nuict; ces éclairs qui sortent sans coup & sans bruiet du Ciel entre-ouuert, ces colonnes, ces poultes, & tant d'autres simulachres de flammes. La nature a mis au dessus de nous toutes ces choses, & a caché sous la terre l'or, l'argent, & mesme le fer, qui nous oste tousiours la paix, à cause de ces deux autres metaux. Enfin la Nature nous les a cachez comme si elle ne pouuoit nous les confier qu'avec peril. Mais nous auons fait voir le iour à ce qui est l'origine de nos desordres & de nos querelles; & apres auoir remué le grand fardeau de la terre, nous en auons tiré les causes de tant de dangers, & les instrumens de nos miseres. Nous auons mis entre les mains de la Fortune les maux qu'elle répand sur nous; & nous ne rougissons pas d'auoir esleué si haut ce que la Nature auoit mis au lieu le plus bas de la terre. Voulez-vous sçauoir combien cette lueur qui touche vos yeux, est fausse? Il n'y a rien de plus sale, il n'y a rien de plus obscur que l'or & l'argent tandis qu'ils sont encore plongez & enseuelis dans leur fange. En effect, lors qu'on les tire des tenebres des mines, lors qu'on les façonne, & qu'on les separe de leurs impuretez, il n'y a rien de plus difforme, & de plus desagreable. Regardez mesme les ouuriers qui trauaillent à nettoyer cette espece de terre sterile & sans forme, vous verrez de quelle façon ils sont enfumez; à peine les prendriez vous pour des hommes. Cependant ces choses souillent dauantage l'esprit que le corps; & il y a encore plus de saleté & d'ordure en celuy qui les possede qu'en celuy qui y trauaille. Il est donc necessaire d'estre instruit, & d'auoir ensuite vn homme de bon sens, qui parmy le bruit des erreurs & des fausses opinions, vous fasse pour le moins entendre vne seule voix veritable. Mais quelle sera cette voix? Ce sera celle qui apres que vous aurez esté estourdy par tant de bruits qui ne parlent que d'ambition, vous soufflera aux oreilles des paroles salutaires. Ce sera celle qui vous dira, que vous n'avez pas sujet de porter enuie à ceux que le peuple appelle grands & heureux, qu'il ne faut

pas que les applaudissemens des peuples ayent la force de vous oster ce bon sens, & cét estat tranquille qui se rencontre tousiours dans vne ame bien-faite ; Qu'il ne faut pas que cét homme paré de la Pourpre, & deuant qui l'on porte les faisceaux, vous fasse mépriser vostre repos ; Que vous ne deuez pas estimer plus heureux celuy à qui l'on fait faire place dans les ruës, que ceux que l'Huissier fait retirer de son chemin pour passer plus à l'aise & plus honorablement. Si vous voulez auoir vn Empire qui vous soit vtile, & qui ne soit fascheux à personne, chassez les vices. On en trouue plusieurs qui mettent le feu dans les Villes, qui renuersent des forteresses que des siecles n'auoient pû abattre, qui font des leuées de terre aussi hautes que des Tours, & qui font choir par la force de leurs machines des murailles élouées à vne hauteur prodigieuse. Il s'en trouue plusieurs qui chassent deuant eux de grandes armées, qui battent tousiours leurs ennemis, & qui passent iusqu'aux bouts du monde, couuerts & souillez du sang des Peuples ; Mais ceux-là mesmes sont vaincus par leur conuoitise, en mesme-temps qu'ils sont vainqueurs de leurs ennemis. Personne ne leur a resisté, quand ils ont commencé à prestre ; mais aussi ils n'ont resisté ny à l'ambition, ny à la cruauté ; & quand ils persecutoient les autres, ils estoient eux-mesmes persecutez. Vne furieuse ambition de ruiner des peuples Estrangers, tourmentoit le malheureux Alexandre, & l'enuoyoit comme son esclau en des pays inconnus. Pensez-vous que ce Prince soit en son bon sens qui commence ses destructions & ses meurtres par la Grece mesme où il auoit esté éloué, qui oste à tout le monde ce qu'il a de plus précieux, qui contraint Lacedemone de luy obeyr, & Athenes de se taire ? Non content de la ruine de tant de Villes, que Philippes auoit vaincuës ou achetées, il va en d'autres lieux en ruyner de nouvelles. Il porte la guerre par tout le monde ; sa cruauté ne se peut assouir nulle part, & ressemble aux bestes sauages qui en déchirent beaucoup plus que leur faim ne leur demande. Il a desia fait vn seul Estat de plusieurs Royaumes ; Desia les Grecs & les Perles le craignent ; Desia les Nations qui estoient libres durant le regne de Darius, en reçoient le joug ; Et neantmoins au delà de l'Ocean & du Soleil, il n'est pas encore satisfait, & il se fasche d'arrester le cours de ses victoires sur les traces

d'Hercule & de Bacchus, enfin il veut faire violence à la Nature. Cét ambitieux ne veut pas aller; mais il n'a pas la puissance de s'arrester; Il est comme les choses pesantes que l'on jette de haut en bas; elles ne sçauroient s'arrester qu'elles ne soient tout à fait tombées. Ce ne fut mesme ny la vertu ny la raison, qui persuada à Pompée ou les guerres ciuiles, ou les guerres estrangeres; mais vn amour desordonné d'une grandeur imaginaire le pouffoit tantost en Espagne contre Sertorius, & le jettoit tantost en Mer pour la purger de Corsaires. Il se faisoit des pretextes de toutes ces choses pour faire durer sa puissance. Qui l'attira en Afrique; & dans le Septentrion? Qui le fit marcher contre Mithridate? Qui le fit aller dans l'Armenie, & dans tous les coins de l'Asie? Vne passion immoderée de s'agrandir, parce qu'il ne se trouuoit pas assez grand, lors que tout le monde l'appelloit grand. Qui poussa Cesar à se perdre & à perdre la Republique? La gloire & l'ambition, & cet insatiable desir de se voir élevé par dessus les autres. Il n'en pût souffrir vn seul deuant luy, bien que la Republique mesme en souffrit deux au dessus d'elle. Pensez-vous que Marius, qui ne fut qu'une fois Consul, car il n'obtint qu'un Consulat & emporta les autres de force; Pensez-vous, dis-je, qu'il ait esté pouffé par vn mouuement de vertu parmy de si grands perils, lors qu'il tailloit en pieces les Teutons & les Cimbres, & qu'il poursuiuoit Iugurthe par les deserts de l'Afrique? Marius conduisoit l'armée, & l'ambition Marius. Pendant que ces ambitieux ébranloient tout le monde, ils estoient eux-mesmes renuersez par la violence de leurs passions. Ils ressembloient à des tourbillons qui font tourner avec eux tout ce qu'ils emportent, mais qui tournent auparauant eux-mesmes, & vont d'une plus grande force parce qu'il n'y a rien en eux qui soit capable de les arrester. C'est pourquoy apres auoir esté pernicieux à beaucoup de monde, enfin ils ressentent eux-mesmes cette cruelle violence qui les a rendus nuisibles à tant de personnes. Il ne faut pas que vous vous imaginiez que quelqu'un deuienne heureux par les infortunes d'autruy. Vous deuez rejeter tous ces exemples que l'on vous met deuant les yeux, & dont on frappe vos oreilles. Vous deuez purger vostre cœur de tous les mauuais discours que l'on y a fait entrer. Il y faut introduire la vertu comme dans vne place qu'on auroit vsur-

pée sur elle, afin qu'elle en chasse les mensonges agréables; qu'elle nous separe du peuple à qui nous donnons trop de croyance, & qu'elle fasse reuenir dans nostre ame les bons & les veritables sentimens. Et certes, c'est vn effet de la sagesse de reuenir à soy-mesme, & de se laisser ramener aux mesmes lieux d'où l'erreur publique nous auoit emportez. C'est estre à demy-guery que de s'estre separé des mauuais Conseillers, & de ces dangereuses compagnies où chacun nuit à son compagnon. Mais afin que vous connoissiez combien cela est vray, Considerez que chacun vit en public d'vne autre façon qu'en particulier. Veritablement la solitude ne peut d'elle-mesme nous enseigner l'innocence; & les champs ne nous enseignent pas la moderation, & la sobriété. Mais lors que nous n'auons plus de tesmoins ny de spectateurs, alors on void disparoistre les vices dont le plaisir est de se montrer & d'estre veus. Car, dites-moy, ie vous prie, qui se voudroit reuestir de la pourpre pour ne la faire voir à personne? Qui a eu la passion de se faire seruir en vaisselle d'or, afin de manger en secret? Qui est celuy qui estant seul dans les champs, couché à l'ombre d'vn arbre, a voulu déployer ses beaux meubles, & les marques de sa dissolution? Il n'y a point d'homme qui veuille faire le magnifique pour soy seulement, ny mesme pour vn petit nombre de ses amis. Mais selon le nombre & la qualité des personnes qui le regardent, il fait monstre de ses vanitez, & de l'appareil de ses vices. Il ne faut donc point douter que tous ceux qui nous regardent, & qui nous admirent, ne seruent d'amorce à nos vices, & ne soient coupables de nos folies. Vous ferez en sorte que nous n'aurons plus de conuoitises, si vous pouuez faire en sorte que l'on ne nous voye point. L'Ambition, le Luxe & l'Orgueil ont besoin d'vn Theatre; mais enfin vous en guerirez, si vous auez la force de les cacher. Si nous sommes donc obligez de demeurer au milieu du bruit des villes, ayons tousiours aupres de nous quelque personne qui nous conseille, & qui s'opposant à ceux qui loüent excessiue-ment les grands biens, donne des loüanges à celuy qui se tient riche de peu de chose, & qui ne mesure les richesses que par le besoin qu'il en a. Que contre ceux qui eleuent si haut la faueur & la puissance, il vante le repos qu'on rencontre dans l'estude, & le plaisir que l'on trouue d'auoir retiré son

ame de l'embarras des biens estrangers, & de l'auoir remise dans les siens. Qu'il fasse voire que ces hommes qui sont heureux au iugement du peuple, tremblent & sont tousiours en crainte dans ce haut degré d'honneur-perpetuellement enuié; & qu'ils ont vne opinion d'eux-mesmes, bien differente de celle que les autres en ont. Car ce qui semble élevé aux autres, ne leur paroist qu'un precipice. C'est pourquoy ils tremblent, & meurent de crainte toutes les fois qu'ils iettent les yeux sur leur grandeur. Ils se representent sans cesse toutes ces diuerses cheutes qui sont d'autant plus dangereuses qu'on est plus haut élevé. Alors ils redoutent ce qu'ils auoient désiré; & cette mesme felicité qui les rend insupportables aux autres, leur est insupportable à eux-mesmes. Alors ils louent ce doux repos qui ne dépend de personne. Leur splendeur leur est odieuse; & ils cherchent un chemin pour fuyr au milieu de leurs prosperitez. Alors vous verrez que la crainte les aura rendus Philosophes, & que dans leur mauuaise fortune ils prendront de bons conseils. Car comme si la bonne fortune & le bon sens ne pouuoient s'accorder ensemble, nous sommes ordinairement plus sages dans nos malheurs, que dans nos prosperitez, qui nous dépouillent de la raison, & nous ostent le iugement.

EPISTRE XCV.

ARGUMENT.

- I. Il adjouste quelque chose à l'Epistre precedente & fait voir que pour rendre l'homme sage, les maximes generales, & les preceptes particuliers de la Philosophie ne suffisent pas seuls; mais qu'il les faut joindre ensemble.*
- II. Il monstre l'utilité des preceptes, & des images qu'on fait des choses pour les mieux imprimer dans l'ame.*

Vous demandez que ie vous paye aujourd'huy ce que ie vous auois promis de payer vne autre fois. Vous demandez que ie vous escriue si cette partie de la Philosophie qui consiste en preceptes, & que les Grecs appellent Parenetique, suffit toute seule pour la perfection de la Sagesse. Ie sçay bien que si ie vous refusois, vous prendriez mon refus

en

en bonne part. Je vous en fais neantmoins vne promesse toute nouvelle; * Et ie n'ay garde de violer vne parole que ie vous ay publiquement donnée, mais vne autre fois ne demandez pas vne chose que vous ne voudriez pas obtenir. Car nous demandons quelquesfois avec empressement ce que nous refuserions si quelqu'un nous le presentoit. Que cela s'appelle legereté ou complaisance, on ne sçauroit mieux punir l'un ou l'autre qu'en promettant facilement. Nous desirerons faire croire que nous voulons beaucoup de choses que nous ne voulons pas en effect. Quelqu'un aura apporté vne longue Histoire escrite en lettre fort menuë; Et apres en auoir leu vne bonne partie, il dira qu'il est prest de cesser si on le desire; & neantmoins ceux qui voudroient qu'il fût deuenu muet à l'heure mesme qu'il a commencé à lire, ne laissent pas de luy crier qu'il continuë. Souuent nous voulons vne chose & nous en demandons vne autre. Nous dissimulons mesme avec les Dieux; Nous ne leur disons pas la verité en les priant; mais ou ils ne nous exaucent point, ou bien ils ont pitié de nous. Pour moy, i'ay resolu de me vanger, sans vous faire aucune grace; & pour vostre punition ie veux vous donner la peine de lire vne longue Lettre. Si la lecture vous en déplaist, dites que vous vous estes procuré ce mal; Mettez-vous au nombre de ceux qui sont persecutez par la femme mesme qu'ils ont espousée, apres l'auoir recherchée avec de grandes passions. Mettez vous entre ceux qui ne sont pas en repos parmi les grandes richesses qu'ils ont acquises avec trauail; entre ceux qui sont gesnez par les honneurs qu'ils ont poursuiuis par tant de brigues, & enfin entre tous les autres, qui sont eux-mesmes cause de leurs infortunes. Mais sans m'amuser à vous faire vn exorde, i'entreray d'abord en matiere. L'heureuse vie, dit-on, consiste à faire de bonnes actions; Or les preceptes conduisent aux bonnes actions, & partant ils suffisent pour rendre la vie heureuse. Neantmoins les preceptes ne conduisent pas tout seuls aux bonnes actions, il faut que l'esprit y contribüe de son costé, & qu'il leur rende obeyssance; Et c'est bien souuent en vain qu'on les propose, lors que de mauuais opinions se sont emparées de nostre ame. D'ailleurs encore que l'on fasse bien, on ne croit pas quelquefois bien faire. Car si d'abord vn homme n'est bien instruit, & qu'il n'ait toutes les lumieres qu'on luy pourroit souhaitter,

* Ou bien,
& ie feray
en sorte
qu'on ne
verra pas
encore pe-
rir le Pro-
uerbe: Ne
demande
point ce
que tu ne
voudrois
pas obte-
nir.

il est impossible qu'il puisse sçavoir quand il faut faire telle ou telle chose; quelle mesure il y faut apporter, avec quelles personnes, & comment il faut agir, enfin il est impossible qu'il sçache toute l'estendüe de ses deuoirs. Ainsi toutes ses forces ne luy suffisent pas pour arriuer aux bonnes choses, il ne peut mesme les faire réglément, ny se porter volontiers du costé de la vertu, il ne fera rien qu'à tastons, il sera perpetuellement en doute. Si, medit-on, les bonnes actions procedent des preceptes, les preceptes ne sont que trop suffisans pour rendre la vie heureuse; Or cette derniere proposition est veritable, & l'autre par consequent. Nous respondons à cela que les actions vertueuses procedent non seulement des preceptes, mais encore des Maximes generales. Mais si, dit-on, les autres sciences se contentent des preceptes, la Sagesse qui est la science de bien viure, s'en doit aussi contenter. Celly-là monstre à gouverner vn Vaisseau, qui ordonne qu'on manie le gouvernail de telle ou de telle façon, qui commande de donner aux voiles plus ou moins de vent, qui monstre comment il se faut gouverner durant la tempeste, & durant vn vent fauorable, ou quand il est inconstant & qu'on ne sçauroit s'y fier. Enfin les preceptes confirment les autres Artistans dans leur art. Pourquoi donc les Maistres de la vie, ceux qui enseignent à bien viure, ne feroient-ils pas la mesme chose? Je responds à cela que toutes ces sciences ne s'appliquent qu'aux choses qui seruent à la vie, & non pas à régler la vie. C'est pourquoy elles sont retenuës & empeschées par vne infinité d'accidents qui viennent du dehors, comme par l'esperance, par la conuoitise, par la vanité. Mais cette illustre Science qui fait profession d'enseigner à viure, ne rencontre point d'obstacles, qui empeschent son exercice. Elle rompt les empeschemens, & vient facilement à bout des difficultez. Voulez-vous sçavoir quelle difference il y a entre cet art & les autres? On est plus excusable dans les autres de faillir volontairement que par ignorance; mais en celuy-cy la plus grande faute qu'on puisse commettre, c'est de faillir volontairement & par connoissance. Vn Grammairien par exemple, ne rougira point de faire vne faute contre la langue, s'il la fait de dessein formé; mais il en aura honte s'il la fait par ignorance. Vn Medecin qui ne connoist pas que son malade va mourir, fait vne plus grande faute, au moins en

ce qui concerne son art, que s'il le connoissoit, & qu'il n'en dît rien. Mais dans la science de la vie, les plus honteuses fautes sont les fautes volontaires & que l'on connoist. Ad-joutez à cela que la plupart des Arts & principalement des Arts liberaux, ont aussi non seulement leurs preceptes particuliers, mais encore leurs maximes generales. Comme par exemple, la Medecine. C'est pourquoy il y a vne Secte qu'on appelle la Secte d'Hipocrate, vne autre celle d'Asclepiades, & vne troisieme, celle de Themison. D'ailleurs, il n'y a point de science contemplatiue qui n'ait ses maximes generales, que les Grecs appellent Dogmata, & que nous appellons Decrets ou Maximes generalement receuës, comme vous en trouuerez dans la Geometrie & dans l'Astronomie. Or la Philosophie est contemplatiue, & actiue; Elle fait des speculations, & met aussi la main à l'ouurage. Vous vous trompez si vous croyez qu'elle ne promette que des operations terrestres, elle a le courage plus haut, elle fait de plus belles entreprises. Je fais, dit-elle, des recherches par tout l'Vniuers, ie ne suis pas limitée par le commerce que j'ay avec les hommes; ie ne me contente pas de vous persuader ce que vous deuez embrasser, & de vous destourner de ce que vous deuez fuyr; ie m'occupe à des choses plus grandes, & qui sont au dessus de vous.

*Je t'apprends à parler du mouuement des Cieux,
Je t'apprends pour ton bien à connoistre les Dieux.
Je te decouuriray la naissance des choses,
Ce qui fait leur durée & leurs metamorphoses.
Et comment la Nature impuissante à son tour,
Laisse aller au neant ce qu'elle mit au iour.*

C'est ainsi que parle Lucrece. Il faut donc qu'elle ait ses Decrets, puis qu'elle est contemplatiue. Mais en effect, n'est-il pas vray que personne ne s'acquittera iamais bien de ce qu'il doit faire, si on ne luy a comme inspiré cette raison par laquelle il pourra en toutes choses s'acquitter parfaitement de son deuoir? Certainement il ne pourra iamais arriuer à ce point de perfection, s'il n'a rien appris que les preceptes. Car ce qu'on enseigne par lambeaux, est foible de soy-mesme, & est pour ainsi dire sans racines. Mais les maximes generales nous fortifient, deffendent la raison & la tranqui-

lité de l'ame, & contiennent en soy toute la vie & toute la nature des choses. Il y a entre les Decrets de la Philosophie & les Preceptes, la mesme difference qu'entre les Elemens & les membres. Les membres dépendent des Elemens, & les Elemens sont les causes des membres & de toutes les autres choses. L'ancienne Sageſſe, dit-on, n'a rien enseigné que ce qu'il falloit faire, & ce qu'il falloit éviter. Cependant les hommes estoient alors beaucoup meilleurs qu'aujourd'huy; & depuis qu'on a veu paroistre vn si grand nombre de Sçauans, les gens de bien ont disparu. Car cette vertu toute simple, & qui n'aimoit que la franchise, s'est changée en vne science obscure & remplie de subtilitez & d'artifices; enfin on nous apprend seulement à disputer & non pas à viure. Veritablement, comme vous dites, cette Sageſſe des Anciens, ne fut pas moins rude ny moins grossiere en sa naissance que les autres Arts, à qui le temps a donné plus de politesse & de subtilité. Mais aussi n'auoit-on pas besoin en ce temps-là de remedes si prompts & si recherchez. La deprauiation n'estoit pas encore montée si haut, & ne s'estoit pas respandue si auant. Les remedes simples suffisoient pour de simples maladies. Mais maintenant il est necessaire d'auoir des deffences d'autant plus fortes, que les armes qui nous attaquent sont plus puissantes & plus redoutables. Autrefois la Medecine consistoit en la cognoissance de peu d'herbes, par lesquelles on arrestoit le sang, & l'on guerissoit les blessures, & depuis elle s'est multipliée iusqu'à cette prodigieuse quantité de diuers remedes que nous auons. Et certes il ne s'en faut pas estonner; elle auoit moins de besogne en ce temps-là que les corps estoient mieux composez & plus robustes, & qu'ils se seruoient de viandes faciles, plus proportionnées à la nature, & qui n'estoient point corrompues par la volupté, ny par les artifices de la débauche. En mesme temps qu'on a commencé à les chercher, plustost pour irriter l'appetit que pour se rassasier, & qu'on a inuenté tous ces ragouſts differens qui ne seruent qu'à reueillir la gourmandise, ce qui seruoit d'aliment à ceux qui en auoient besoin, ne sert aujourd'huy que de fardeau à ceux qui en sont remplis. De là vient cette palseur de visage, & ce tremblement de nerfs affoiblis & appesantis par le vin. De là vient ce chancellement perpetuel qui ressemble à celuy que cause

Iyresse. De là se forment les enflures & les hydropisies, tandis qu'on s'accoustume à son malheur à prendre plus que l'on ne peut. De là sont causez ces espanchemens de bile ; le visage deuiet défiguré, le corps se desseiche comme par vn feu secret qui le deuore ; les doigts se tordent & se retirent. De là vient cet engourdissement de nerfs, & ce tressaillement de membres qui n'a ny fin ny intermission. Que diray-je des vertiges & des tournoyemens de teste ? Des douleurs des yeux & des oreilles, de ces agitations d'un cerueau qui bout, & de ces vlcères qui rongent interieurement toutes les parties, par où le corps se décharge ? Que diray-je de cette infinité de diuerses fièvres ? Les vnés sont violentes en mesme-temps qu'elles naissent ; les autres plus lentes s'emparent peu à peu du corps ; Et quelques-vnes viennent par frissons, & par vn tremblement de tous les membres. Qu'est-il besoin de parler de ces autres maladies sans nombre, qui sont les peines & les chastimens de la débauche ? On estoit exempt de tous ces maux, lors qu'on ne s'estoit pas encore abandonné aux delices ; lors que l'on commandoit à ses passions, & qu'on n'auoit point pour soy d'autre seruiteur que soy-mesme. Les corps s'endurcissoient alors par le trauail ; & quand on s'estoit lassé ou à la course, ou à la chasse, ou à labourer la terre, on venoit prendre vn repas, qui ne pouuoit estre agreable qu'à ceux qui auoient de l'appetit. C'est pourquoy on n'auoit pas besoin de tout cet équipage de la Medecine, de tant de ferremens ny de boëtes. Les maladies estoient legeres, parce que leurs causes estoient legeres. La quantité des viandes a fait la quantité de maladies. Voyez, ie vous prie, combien la gourmandise, qui depeuple la mer & la terre, melle de choses differentes pour les faire passer par vne seule bouche. Il est sans doute impossible, que tant de choses diuerses se puissent accorder ensemble ; la digestion ne s'en peut bien faire ; elles se font la guerre l'une à l'autre ; chacune veut produire son effect. Il ne se faut pas estonner si de tant de viandes differentes on void naistre cette grande diuersité de maladies ; & si les choses qui sont contraires de leur nature, & qu'on a voulu contraindre de s'unir, regorgent & se separent l'une de l'autre. Il arriue donc de là, que nous contractons autant de maladies que nous vsons de sortes de viandes. Ce Pere fameux des Medecins, & tout en-

semble de la Medecine, a dit que les femmes ne deuenoient iamais chauues, & qu'elles n'auoient iamais la goutte aux pieds. Cependant aujourd'huy les cheueux leur tombent, & elles sont sujettes à la goutte. Ce n'est pas qu'elles ayent changé de nature, mais elles ont changé de façon de viure. Car comme elles ont voulu se ietter dans la mesme licence que les hommes, elles ont aussi rencontré leurs incommoditez & leurs maladies. Elles ne veillent & ne boient pas moins que les hommes; elles les défient au vin & à l'huile; Elles rejettent comme eux ce qu'elles ont pris de trop, & malgré leur estomach. Elles remesurent par le vomissement, tout le vin qu'elles ont beu; & mangent de la neige comme les hommes pour le soulagement de l'estomach qui est en feu. Quant à la lubricité, elles ne le cedent pas aux hommes. Pourquoy donc s'estonneroit-on que le plus grand des Medecins, & qu'un esprit si sçauant dans les secrets de la Nature se trouue conuaincu d'un mensonge, en ce qu'on void aujourd'huy tant de femmes chauues & trauaillées de la goutte? Elles ont perdu par leurs vices les auantages, & les priuileges du sexe; & parce qu'elles se sont dépouillées du personnage de femme, elles ont esté condamnées aux infirmités, & aux maladies des hommes. Les anciens Medecins n'auoient garde de donner si souuent à manger, ils ne sçauoient pas restablir avec le vin un poux languissant & abatu. Ils ne sçauoient point saigner si souuent, ny guerir vne longue maladie par le bain & par les sueurs. Ils ne sçauoient point la façon de lier les cuisses & les bras, pour attirer aux extremités la force qui estoit cachée au dedans. Aussi n'estoit-il pas besoin de se fortifier de tant de diuers secours, puis qu'il y auoit si peu de dangers. Mais maintenant iusques où s'estendent les maux, & combien voyons-nous de diuerses sortes de maladies? Ainsi nous payons l'vsure des voluptez que nous auons desirées contre toute regle & toute raison. Vous estonnez vous de voir des maladies innombrables? Comptez le nombre de vos Cuisiniers. On void cesser l'estude des bonnes lettres; & les Professeurs des sciences demeurent seuls, & n'ont point d'autres auditeurs que des bancs & des murailles. Les Ecoles des Rhetoriciens & des Philosophes sont conuerties en des solitudes. Mais au contraire, combien les Cuisines sont-elles deuenues celebres, & quelle foule de ieunesse voyons-nous deuant le feu & à la

table de tant de prodiges ? Je ne parle point de ces malheureux garçons, que d'autres outrages attendent après le festin dans la chambre. Je ne parle point de ce grand nombre de Pasticiers, de Rostisseurs, & de ces autres Valets qui apportent la viande aussi-tost qu'on en a donné le signal. Bons Dieux ! A combien d'hommes le ventre tout seul donne-il d'exercice & de peine ? Hé quoy ! vous imaginez-vous que les champignons, ce poison voluptueux, ne travaillent point secrettement à vostre ruine, encore qu'ils ne semblent pas vous nuire à l'heure que vous les mangez ? Hé quoy ! pensez-vous que la neige ne vous cause pas des duretez dans le foye ? Pensez-vous donc que ces huïtres dont la chair est visqueuse & nourrie de fange, ne portent point avec elles dans vostre estomach vne pesanteur terrestre & limoneuse ? Vous imaginez-vous que cette fausse qu'on appelle le Garum des alliez, & qui n'est rien autre chose qu'une precieuse corruption du sang de quelques mauuais poissons, ne vous brûle pas les entrailles par le sel qui entre dedans ? Pensez-vous que cette pourriture qu'on vous porte de dessus le feu dans la bouche, se puisse esteindre dans vos entrailles, sans vous nuire ? Que ces vents qui remontent, sont puants & capables d'engendrer la peste. Qu'ils apportent de dégoust, & qu'ils sont insupportables à ceux-là mesmes qui exhalent de leur estomach ces fumées de leur vieille débauche. Sçachez que ce qu'ils mangent, se pourrit, & qu'il ne se digere pas. Il me reuiet en memoire d'auoir ouy parler de ce fameux plat où vn débauché qui se precipitoit à sa ruine, auoit fait entrer tout ce que les plus magnifiques pourroient manger en vn iour. Les Vrenes, les huïtres & tous ces poissons qu'on tire de l'écaïlle, y estoient distinguées par des Herissons de mer ; & l'on couuroit tout cela de chair de Barbeaux dont on auoit osté les arrestes. On se fasche de n'auoir qu'une viande dans chaque plat ; On mesle ensemble dans vn seul plat quantité de gousts differens ; On fait à table, ce qui se doit faire dans le ventre ; l'attends maintenant que l'on y serue des viandes toutes machées. En effect il ne s'en faut guere ; Car n'est-ce pas presque la mesme chose d'apprester des hachis si mélangez, ou que le Cuisinier fasse la fonction des dents ? Il y auroit trop de peine d'aller chercher son appetit dans chaque plat, il faut que l'on mette ensemble toutes choses, & qu'on

en fasse vne mesme fausse. Pourquoi me donneray-je la peine d'estendre la main pour ne prendre qu'un morceau ? Il faut tout d'un coup en faire venir plusieurs ensemble. Il faut que toutes les viandes qui feroient l'honneur d'un festin, & qui pourroient faire plusieurs plats, n'en fassent qu'un seul, pour satisfaire le ventre. Que ceux qui disent qu'on vouloit se faire cognoistre, & acquerir de la reputation par le moyen de toutes ces choses, sçachent que l'on n'en faisoit point de montre, puis qu'on prenoit plaisir à se cacher en commettant tous ces excés. Que tout ce qu'on sert sur vne table, soit arrosé d'une mesme fausse ; Qu'on n'y remarque aucune difference, & que toutes sortes de poissons soient cuits & meslez ensemble ; la viande de ceux qui vomissent ne seroit pas mêlée d'autre sorte. Or comme tout cela est meslangé, il en naist aussi diuerses maladies, contre lesquelles la Medecine a commencé à s'armer par plusieurs sortes de remedes & par diuerses obseruations. Je dis la mesme chose de la Philosophie ; Elle estoit autrefois plus simple lors que les vices n'estoient pas si grands, & qu'on pouuoit plus aisément les guerir. Mais aujourd'huy il faut tout mettre en vsage contre vne si generale corruption des mœurs. Et pleust à Dieu qu'on pût vaincre le mal par ce moyen. Nous ne sommes pas seulement furieux en particulier, mais encore aux yeux de tout le monde. Veritablement nous punissons les homicides & les meurtres particuliers. Mais que dirons-nous des guerres & des massacres des Nations entieres ? Ne sont-ce pas des crimes que nous estimons glorieux ? L'auarice & la cruauté n'ont point de regle ny de mesure ; mais au moins tandis qu'elles s'exercent en secret & seulement par quelques personnes. elles sont moins nuisibles & moins monstrueuses. Maintenant on commet les crimes par les deliberations du Senat, & par l'Ordonnance du peuple ; Et l'on commande au public ce qu'on deffend aux particuliers. Ce que l'on puniroit de mort si vn homme priué l'auoit commis, reçoit de hautes loüanges, quand il est commis en public, & les armes sur le dos. Les hommes qui sont nez pour la douceur, n'ont-ils point de honte de se plaire dans le sang des hommes, de se faire la guerre les vns aux autres, & de la laisser à leurs enfans comme vne debte de leur succession, veu mesme que les bestes sauuages vivent en paix l'une avec l'autre ? Il a donc esté besoin que la Philosophie

phie ait plus puissamment trauaillé contre vne fureur si puissante, & qui s'est respandüe si auant. Il a donc fallu qu'elle ait trouué autant de forces qu'il en estoit arriué aux ennemis qu'elle se proposoit de combattre. Il estoit facile de reprendre ceux qui n'estoient sujets qu'au vin, & qui n'auoient point d'autres vices que la delicatessè des viandes. Il ne falloit pas beaucoup de force pour ramener l'esprit à la sobriété, qu'il auoit peu à peu abandonnée;

Mais il faut maintenant & l'adresse & la force.

On cherche de la volupté en toutes choses, il n'y a point de vice qui demeure dans ses limites. Le luxe & la dissolution se precipitent dans l'auarice; on a mis l'honneur en oubly, on ne trouue plus de honte où il y a du gain à faire. L'homme qui est vne chose sacrée, est tué par l'homme mesme par diuertissement & par jeu. C'estoit autresfois vn crime de l'instruire à porter ou à receuoir des coups, il y est maintenant exposé tout nud & sans armes, & l'on se fait vn diuertissement de sa mort. Il est donc besoin dans vne si grande corruption de mœurs de quelque plus grande force que l'ordinaire, pour chasser des maux inueterez. Il faut employer les Decrets & les Maximes generales, pour oster les impressions que les fausses opinions ont fait dans nostre ame. Si nous y adioustons les preceptes, les consolations, & les remonstrances, elles pourront sans doute profiter, mais elles n'ont point de force d'elles-mesmes. Si nous voulons arracher des liens du vice ceux qui s'y sont laissez engager, taschons de leur apprendre en quoy consiste le mal, & en quoy consiste le bien; Taschons de leur faire comprendre que toutes choses changent de condition, si l'on en excepte la vertu; & qu'elles sont tantost bonnes, & tantost mauuaises. Comme le premier lien qui attache vn homme à la guerre, est le serment, l'amour qu'il a pour ses enseignes, & la honte de les abandonner; & qu'en suite il est aisé de commander, & de faire executer toutes choses à ceux qui ont presté le serment; Ainsi quand vous voulez conduire quelqu'un à l'heureuse vie, il faut premierement en ietter les fondemens dans son ame, & luy inspirer la vertu. Il faut faire en sorte de le rendre Religieux pour elle iusqu'à la superstition; Il faut qu'il l'ayme, qu'il veuille viure avec elle, & qu'il ne veuille pas viure sans

elle. Quoy donc, ne s'est-il pas trouvé des hommes qui sont devenus gens de bien, sans vne institution si subtile, & qui ont fait de grands progresz par la conduite des seuls preceptes ? Je le confesse, mais ils auoient l'esprit excellent, & ont pris comme en passant, ce qui leur estoit salutaire. Et certes comme les Dieux n'ont point appris la vertu, parce qu'ils sont nez avec elle, & que la bonté fait vne partie de leur essence; De mesme il se rencontre des hommes d'une nature si excellente, qu'ils comprennent sans beaucoup d'estude, ce qu'on a de coustume d'enseigner, & embrassent les choses vertueuses aussi-tost qu'on les met deuant leurs yeux. Enfin il y a des esprits assez fertiles d'eux-mesmes, & qui sont pour ainsi dire les raiisseurs de la vertu. Mais il y a des hommes grossiers & pesans, & qui se sont laissez vaincre par vne mauuaise habitude, sur qui il faut faire de longs efforts, pour oster cette rouille qui défigure leurs esprits. Au reste, comme celuy qui enseigne les maximes generales de la Philosophie, menera bien-tost à la perfection ceux qui ont de l'inclination au bien, il aydera sans doute les foibles, & leur fera perdre leurs mauuaises opinions. Voyez donc combien les maximes generales sont necessaires.

II. Il y a certaines opinions qui nous rendent lasches & paresseux pour quelques choses, & qui nous rendent temeraires pour d'autres. Or on ne scauroit reprimer cette temerité ny réueller cette paresse, si l'on n'en oste les causes, comme la fausse admiration & la fausse crainte. Tandis que ces choses seront maistresses de nos ames, on aura beau crier, vous deuez cela à vostre Patrie, cela à vos enfans, cela à vos amis, cela à vos hostes; L'auarice s'opposera tousiours à nostre deuoir. Vous scaurez bien qu'il faut combattre pour la Patrie, mais la peur vous en dissuadera. Vous scaurez bien qu'il faut traouiller pour vos amis iusqu'à la dernière extremité, mais vous en serez empesché par la consideration de vos plaisirs. Vous scaurez bien que la plus grande injure que vous puissiez faire à vostre femme, c'est d'auoir vne concubine, mais la lubricité ne manquera point de charmes qui vous y poussent. Il ne peut donc seruir de rien, de donner des preceptes, si vous n'ostez auparauant ce qui peut s'opposer aux preceptes; comme il seroit inutile de mettre vos armes en veuë, & d'en approcher seulement, si vous ne déliez vos

mais pour vous en servir. Il faut donc retirer l'esprit de ses liens si nous voulons qu'il embrasse les preceptes que nous luy donnons. Supposons que quelqu'un fasse ce qu'il faut faire, il ne le fera pas également, parce qu'il ne sçait pas pourquoy il le fait. Veritablement il fera quelques bonnes choses par accident ou par habitude, mais il n'aura pas la regle en main sur laquelle il puisse mesurer ses actions, & qui luy fasse reconnoistre que ce qu'il a fait, est bien fait. Celuy qui n'est bon que par accident, ne peut se promettre de l'estre toujours. Peut-estre que les preceptes vous apprendront à faire ce qu'il faut faire, mais ils ne vous apprendront pas à le faire, comme il faut: Et s'ils ne peuvent vous apprendre cela, ils ne peuvent aussi vous conduire à la vertu. On fera ce qu'il faut faire, pourueu qu'on y soit exhorté, i'en demeure d'accord; mais ce n'est pas assez de cela, parce que la louange n'est pas en l'action, mais en la façon d'agir. Se peut-on rien imaginer de plus blasmable, & de plus pernicieux que ces somptueux festins qui épuisent en vn iour tout le bien d'un homme riche? Y a-il rien de plus digne de la condamnation des censures que de donner cette dépence, comme disent les débauchez, à son genie & à son plaisir? Cependant il y a eu des hommes fort moderez, qui à l'entrée de leurs Magistratures ont fait des festins de soixante & quinze mille escus. Si l'on fait vne chose pour satisfaire à son ventre, elle est honteuse; & si on la fait pour l'honneur, on ne la sçauroit blasmer. Aussi n'est-ce pas l'excez qui est honorable, mais la façon de dépenser. On auoit enuoyé à Tibere vn poisson exquis d'une grandeur excessiue; Adjousteray-je sa pesanteur, pour en donner enuie aux gourmands? il pesoit plus de cinquante liures. Tibere commanda qu'on le portast vendre au marché, & dist, qu'il seroit bien trompé si Apicius ou Octavius ne l'achetoient. Il ne fut pas trompé dans son opinion, & l'effect alla encore plus loin qu'il ne pensoit. On mit le poisson en vente, Octavius l'emporta, & acquist vne grande gloire d'auoir acheté deux cens escus ce poisson que Tibere auoit fait vendre, & qu'Apicius n'auoit osé acheter. Ce fut sans doute vne chose honteuse à Octavius, d'auoir donné tant d'argent pour ce poisson, & non pas à celuy qui l'auoit acheté pour en faire present à Tibere. Je pourrois neantmoins le blasmer aussi; mais enfin il admira ce

poisson ; & le iugea digne d'estre presenté à vn Empereur. Si quelqu'un se tient pres du liét de son amy malade, veritablement il en est louable, mais s'il y demeure pour auoir sa succession, c'est vn Vautour qui attend la charogne. Ainsi les mesmes choses peuuent estre quelquesfois honteuses, & quelquefois honorables. Il importe donc de sçauoir pourquoy on les fait, & comment on les doit faire. Or toutes choses se feront avec honneur, si nous nous attachons à la vertu, & que nous puissions nous persuader qu'il n'y a point d'autre bien parmy les hommes que la vertu & ce qui en procede. En effet les autres biens ne sont que des biens par occasion. Nous deuons donc nous imprimer dans l'ame vne opinion qui regarde toute la vie, & c'est ce que j'appelle Decret ou Maxime generale. Telle que sera cette opinion, telles seront nos actions, & nos pensées ; Et telles enfin qu'elles seront, telle aussi sera nostre vie. Ce n'est pas assez à celuy qui doit ordonner de tout, de ne commander que les choses particulieres. M. Brutus donne dans le Liure qu'il a intitulé des Devoirs, vn grand nombre de preceptes pour les peres, pour les enfans, & pour les freres ; mais personne ne les executera, comme il doit, s'il n'a vne fin à laquelle il les rapporte. Il faut que nous nous propositions tousiours le souuerain bien, que nous fassions nos efforts pour y arriuer, que toutes nos actions, & toutes nos paroles s'y rapportent : Et comme si nous allions sur Mer, nous deuons auoir vne estoille qui regle & qui conduise nostre course. La vie qui n'a point de but, est inconstante & remplie d'erreurs. Or si nous voulons nous proposer quelque fin, les Decrets & les Maximes generales commencent à estre necessaires. Je m' imagine que vous demeurerez d'accord qu'il n'y a rien de plus honteux à l'homme que d'estre tousiours en doute, tousiours dans la crainte, & tousiours dans vne incertitude, qui fait tantost auancer le pied, & qui tantost le fait retirer. Cependant cela nous arriuera en toutes sortes d'occasions si nous n'arrachons de nos ames tout ce qui les retient, & qui les empesche de se seruir de leurs forces. On a de coustume d'enseigner comment il faut adorer les Dieux. Deffendons qu'on n'allume des lampes les iours de feste, parce que les Dieux ne manquent pas de lumiere, & que les hommes mesmes ne prennent pas plaisir à se repaistre de fumée. Deffendons ces

reuerences & ces saluations du matin, & de s'asseoir à la porte des Temples. C'est par ces sortes de deuoirs que l'on charme, & que l'on abuse l'ambition & la vanité des hommes. Celuy-là adore Dieu qui le connoist. Remonstrons qu'il n'est pas besoin de presenter à Iupiter des linges & des frottoirs, ny de tenir vn mirouer deuant Iunon; Dieu n'a que faire de valets ny de Ministres. C'est luy-mesme qui sert les hommes, & qui leur donne toutes choses; il est present par tout, & à tout le monde. Que l'on apprenne tant que l'on voudra comment on se doit gouverner dans les Sacrifices, & comment il faut s'éloigner de ces importunes superstitions; On n'auancera iamais beaucoup si on ne conçoit Dieu comme on le doit conceuoir, ayant toute chose en sa puissance, donnant toute chose, & faisant gratuitement des biens-faits. Quelle est la cause qui oblige les Dieux de faire du bien? Leur nature. On se trompe si on croit que les Dieux ayent la volonté de nuire. Cela n'est pas en leur puissance; ils ne peuvent faire d'injures, comme ils n'en peuvent receuoir; car il y a de la relation entre offencer & estre offencé. Les Dieux qu'une nature parfaite & accomplie a rendus exempts de dangers, ne sçauroient estre dangereux. Le premier culte qu'on rend aux Dieux, c'est de croire qu'il y en a, & ensuite de reconnoistre leur Majesté, & leur bonté, sans laquelle n'y a point de Majesté. Il faut sçauoir que ce sont eux qui president à l'Vniuers, qui gouvernent toutes choses par leurs propres forces; & qui ont pris la protection de tout le genre humain, faisant quelquefois éclatter leur prouidence en des personnes particulieres. Ils ne font point de mal, comme ils n'en reçoient point; mais ils en punissent quelques-vns, & les punissent bien souuent, comme s'ils vouloient leur faire du mal. Voulez-vous auoir les Dieux fauorables? soyez homme de bien. Quiconque les imite, les adore en les imitant. Mais voicy vne autre question; on veut sçauoir comment il se faut gouverner avec les hommes. Que ferons-nous? Quels enseignemens leur donnerons-nous? Leur dirons-nous qu'ils ne répandent point le sang des hommes. Mais c'est bien peu de chose que de ne nuire point à celuy qu'on est obligé de secourir; Et enfin, ce n'est pas à l'homme vne grande louange d'auoir de la douceur & de la benignité pour l'homme. Leur dirons-nous qu'ils donnent du secours à celuy qui fait

naufnage, qu'ils monstrent le chemin à ceux qui s'égarent, & qu'ils partagent leur pain & leur nourriture avec celuy qui meurt de faim ? Pourquoy m'amuserois-je à dire tout ce qu'il faut faire, & tout ce qu'il faut éviter, veu que ie puis en peu de paroles vous donner la forme & la regle de tous les devoirs de l'homme. Tout ce que vous voyez qui enferme les choses Diuines & les choses humaines, n'est qu'un grand corps dont nous sommes les membres. La nature nous a tous fait naistre parens, puis qu'elle nous a tous formez des mesmes principes, & nous destine tous à mesme fin. C'est-elle qui a mis dans nos ames vne amour mutuelle, & qui nous a rendus sociables. C'est-elle qui a fait la Iustice & l'équité ; Et suiuant ses constitutions & ses loix, il est plus defauantageux à l'homme de faire injure, que de la recevoir. Enfin si quelqu'un se monstre prest de donner du secours à vn autre, c'est par les ordres & par le commandement de la Nature. Que ce vers soit tousiours dans vostre cœur & dans vostre bouche.

Je suis homme, & doy tout à l'homme.

Souuenons-nous que nous sommes nez pour viure les vns avec les autres. La societé humaine est semblable à vne voûte qui tomberoit bien-tost si les pierres dont elle est bastie ne se soustenoient l'une l'autre. Apres auoir rendu nos devoirs aux Dieux & aux hommes, considerons de quelle façon nous deuons nous seruir des choses du monde. En vain nous donnerons des preceptes si nous ne sçauons auparauant quel sentiment nous deuons auoir de chaque chose, comme de la paureté, des richesses, de la gloire, de l'ignominie, de la Patrie, du bannissement. Considerons toutes ces choses sans nous artester à l'opinion que l'on en a. Regardons ce qu'elles sont en effect, & non pas comment on les nomme. Mais enfin passons aux vertus. Quelqu'un me dira qu'il faut que nous estimions la prudence, que nous embrassions la constance, que nous aymions la temperance ; Et que si cela est possible, nous nous attachions plus estroittement à la Iustice qu'à pas vne de toutes les autres. Mais nous ne ferons aucuns progresz si nous ignorons ce que c'est que la vertu, s'il n'y en a qu'une ou plusieurs, si elles sont separées ou si elles sont jointes, si celuy qui en a vne à toutes les autres, & s'il

y a quelque difference entr'elles. Il n'est pas besoin à vn Artisan de s'informer de l'origine & de l'usage de son Mestier, non plus qu'à vn Basteleur de rechercher l'origine de l'Art de sauter. Toutes ces sortes d'Arts se connoissent, & l'on n'y trouue rien à redire, parce qu'ils ne regardent pas toute la vie. Mais la vertu est vne science & de toutes les autres choses & de soy mesme. Il faut se faire instruire par elle, afin que la volonté s'instruise au bien. L'action ne peut estre iuste, si la volonté n'est iuste; car c'est d'elle dont l'action prend sa naissance & ses qualitez. Dauantage, la volonté ne fera pas iuste si l'habitude de l'ame n'est iuste; car c'est de ceste habitude que la volonté est ce qu'elle est. Au reste, l'ame ne fera pas en vn estat parfait, si elle n'a la connoissance de tout ce qui concerne la vie, si elle ne sçait le iugement qu'on doit faire de toutes choses, & qu'elle ne les ait reduites dans les termes de la verité. La tranquillité ne se donne qu'à ceux qui connoissent parfaitement les choses, & qui en font vn iugement certain, qu'on ne peut iamais reuoquer. Les autres tombent ou se releuent selon les foibles lumieres qu'ils ont. Ils flottent perpetuellement entre les choses qu'ils ont quittées & celles qu'ils desirent. Ces irresolutions procedent de ce qu'on ne peut s'asseurer en vne conduite incertaine, comme est l'opinion du peuple qu'ils prennent pour regle & pour guide. Si vous voulez tousiours vouloir les mesmes choses, il faut que vous vouliez les choses veritables; Mais on n'arriue point à la verité sans les Decrets ou les Maximes generales, qui s'estende sur toute la vie. Ce qui est bon, ce qui est mauuais, ce qui est honneste, ce qui est infame, les choses iustes & les injustes, la pieté & l'impieté, les vertus & leurs usages, la possession des choses commodes, la reputation, les dignitez, la santé, les forces, la viuacité des sens, enfin toutes ces choses demandent quelqu'un qui les mette à prix, & qui monstre combien on doit attribuer à chacune. Car vous vous trompez dans l'estime que vous en faites, & vous croyez que quelques-vnes sont plus precieuses qu'elles ne sont. Vous vous trompez de telle sorte, que ce qui est parmy vous en plus grande consideration, comme les richesses, le credit & la puissance, ne merite point du tout qu'on les considere. Mais vous ne sçaurez iamais cela, si vous ne regardez les raisons dont ces choses reçoient leur prix. Comme les feuilles

ne peuvent conseruer leur verdeur d'elles-mesmes, & qu'il leur faut vne branche à laquelle elles soient attachées, & d'où elles tirent leur nourriture; Ainsi les preceptes seuls languissent, & pour auoir de la force il faut qu'ils soient attachez aux Maximes generales. Dauantage ceux qui ostent les Maximes generales, ne connoissent pas qu'ils les confirment en pensant les oster. Car enfin que disent-ils? Que les preceptes expliquent assez ce qu'il faut faire dans la vie, & que les regles & les Maximes generales sont inutiles. Or cela mesme est vne Maxime generale, aussi bien que si ie disois qu'il faut rejeter les preceptes comme estans vains & inutiles, & s'appliquer seulement aux Maximes generales; car en disant qu'il ne se faut point soucier des preceptes, ie donnerois en mesme temps vn precepte. Il y a quelques choses où l'on a besoin des aduertissemens de la Philosophie, & plusieurs qui veulent des preuues, parce qu'elles sont obscures & cachées, & qu'on ne les sçauroit comprendre qu'avec beaucoup de peine & de lumiere. Si donc les preuues sont necessaires, les Decrets ou les Maximes generales, qui montrent la verité par des argumens infaillibles, ne le sont pas moins. Il y a des choses claires & conuës, il y en a qui sont obscures; les conuës sont celles que l'on comprend par les sens, & les obscures sont celles qui sont hors de la connoissance des sens. Mais la raison ne se contente point des choses conuës & manifestes, sa meilleure & sa plus belle partie consiste à decouurer celles qui sont obscures & cachées. Or les choses cachées ont besoin de preuues, mais on ne peut faire de preuues sans les Maximes generales; les Maximes generales sont donc necessaires. La mesme chose qui forme le sens-commun, sert aussi à le rendre parfait, ie veux dire, la persuasion de la verité, sans laquelle il n'y a rien dans l'ame qui ne flotte & qui ne soit dans vn branle perpetuel. Donc les Maximes generales sont necessaires, parce qu'elles rendent l'ame capable de faire des iugemens certains & qui ne sont point sujets au changement. Enfin quand nous aduertissons quelqu'un de considerer son amy autant que soy-mesme, de songer que son ennemy peut deuenir son amy, d'augmenter son amitié pour l'un, & de moderer sa haine pour l'autre, nous ne manquerons pas d'adjouster que cela est iuste & honneste. Or ce qui est iuste & honneste, est compris dans la

raison

raison des Maximes generales ; Et partant cette raison sans laquelle le iuste & l'honneste ne sont rien , est necessaire. Mais il faut joindre l'un & l'autre. Aussi bien les branches ne peuvent viure sans racines , & les racines mesme sont aydées par des choses qu'elles ont produites. Personne ne peut ignorer combien on tire d'utilité des mains , parce qu'elles nous aydent visiblement ; mais le cœur dont elles reçoivent la vie , la force & le mouuement , est caché , & ne se void pas. Je puis dire la mesme chose des preceptes , ils sont connus & manifestes , mais les Decrets & les Maximes generales de la Sageffe sont cachées. Comme les Docteurs seulement sçauent ce qu'il y a de plus saint dans les mysteres ; Ainsi il y a des secrets dans la Philosophie qui ne se decouurent qu'aux sçauans , & à ceux qui ont esté receus dans le sanctuaire de la sageffe. Mais les preceptes , & les choses semblables , sont connus mesmes des profanes. Posidonius estime que non seulement les enseignemens sont necessaires , mais encore la persuasion , la consolation , & les exhortations. Il adjouste à cela la recherche des causes que nous oserons bien appeller *Ætiologie* , puis que les Grammairiens qui sont les protecteurs de la Langue , luy ont attribué ce nom , par la puissance qu'ils ont sur les mots. Il dit donc que la description de chaque vertu seroit profitable ; Il l'appelle *Ætiologie* , & quelques-uns caractere , c'est à dire des signes , & des marques de chaque vice & de chaque vertu , par lesquelles on reconnoist la difference qu'il y a entre les choses qui se ressemblent. Cela sans doute à la mesme force que le precepte ; car celuy qui le donne , vous dit que vous fassiez telle chose , si vous voulez estre temperant ; & celuy qui en fait vne description , vous dit que celuy-là est temperant qui fait telle chose , & qui s'abstient de telle chose. Me demandez-vous quelle difference il y a entre l'un & l'autre ? L'un donne des preceptes de vertu , & l'autre en donne vn exemple. Mais enfin ie demeure d'accord que ces descriptions , ou ces images sont vtilles. Proposons des choses louables , on ne manquera pas de trouuer des imitateurs. Vous auez besoin de sçauoir les marques par lesquelles on connoist vn bon cheual , de peur que vous ne soyez trompé , quand vous en voudrez acheter , & que vous ne perdiez vostre argent en vne méchante beste. Mais combien nous est-il plus auantageux de connoistre les marques

d'une ame vertueuse & bien-faite , puis que nous pouuons nous les appliquer ?

*Vois un ieune cheual sorty d'un bon haras,
Sa force & sa vigueur paroist au premier pas,
Il court dans la compagne, & d'un mesme courage
Aux trauers des Torrens il se fait un passage.
A des flots inconnus il s'ose abandonner,
Et la foudre & le bruit ne peuuent l'estonner.
Il a la crouppe grasse, & la teste menuë,
Ventre court, le col haut, la poitrine charnuë:
Si la Trompette sonne, on ne peut l'arrester,
Et contre bride & frein il semble disputer,
Il bat du pied la terre, il ne souffle que flamme.*

Lors que Virgile semble faire autre chose, il fait la description d'un homme vertueux. En effect, ie ne voudrois pas faire autrement l'image d'un homme de cœur, quand i'aurois entrepris de faire le Tableau de Caton, qui ne s'estonna iamais parmy les tempestes, & les foudres des guerres Ciuiles. Non certes, lors qu'il attaquâ le premier les armées qui estoient desia proches les Alpes, & qu'il s'opposa le premier aux fureurs de la guerre ciuile, ie ne voudrois pas luy donner un autre visage, ny un autre contenance. Et à la verité, personne n'a iamais pû monter plus haut que celuy qui s'éleua tout ensemble contre Cesar & contre Pompée, & qui en mesme-temps que les vns suiuoient la fortune de Cesar, & les autres celle de Pompée, défia genereusement l'un & l'autre, & monstra que la Republique auoit encores quelque bonnes parties. Ce seroit peu de dire en faueur de Caton,

Les faux bruits ne l'estonnent point.

Et pourquoy s'en estonneroit-il, puis qu'il n'a point de peur de ceux qui sont vrais, & qui se font autour de luy; Puis que malgré dix Legions, malgré le secours des Gaules, & les forces des Barbares mêlées avec celles de nos Citoyens, il a encore la hardiesse de parler librement, & d'exhorter la Republique de ne pas perdre courage quand il faut deffendre la liberté, mais d'endurer plutôt toutes choses; luy estant bien plus honorable de tomber dans la seruitude, que de s'y porter d'elle-mesme. Que cét esprit a de vigueur & de courage,

& qu'il montre de confiance dans vne crainte vniuerselle ! Il sçait qu'il est seul dont la condition n'est point douteuse , & qu'on ne demande pas si Caton est libre , mais s'il est avec des personnes libres. C'est de-là que procedoit ce mépris qu'il faisoit des dangers & des violences. Quand ie considere la constance inuincible de ce grand homme, qui n'est pas seulement ébranlé au milieu des ruines publiques ; ie prends plaisir à dire ,

C'est un cœur genereux , une ame grande & forte.

Il sera toujours profitable ; non seulement de montrer ce que sont ordinairement les gens de bien , & d'en faire des portraits ; mais de représenter encore ce qu'ils ont esté , & d'exposer aux yeux des hommes cette dernière & puissante playe de Caton , par laquelle la liberté rendit l'ame. Il sera auantageux de faire voir la sagesse de Lelius , & cette vnion parfaite qui estoit entre Scipion & luy ; les grandes actions de l'autre Caton , tant durant la paix que durant la guerre ; les tables que Tuberon fit dresser en public ; les peaux de cheureau dont ils les couurit au lieu de riches tapis ; & la vaisselle de terre qu'il fit seruir à son festin , deuant le Temple de Iupiter. N'est-ce pas là releuer la pauureté , & la consacrer dans le Capitole ? Quand il n'auroit rien fait d'assez grand pour m'obliger à le mettre au rang des Catons , croirions-nous que cela seul ne suffiroit pas ? C'estoit faire au peuple de Rome vne correction & non pas vn festin. O que les hommes qui sont amoureux de la gloire , connoissent peu en quoy elle consiste , & qu'ils sont ignorans de la façon de l'acquérir ! Le peuple vid ce iour-là les meubles precieux de plusieurs Citoyens , & n'admira que ceux de Tuberon. L'or & l'argent de tous les autres s'est dissipé , mais la vaisselle de terre de Tuberon durera perpetuellement.

EPISTRE XCVI.

ARGUMENT.

- I. Que toutes les choses qui nous arrivent, viennent de Dieu.
I I. Qu'il faut que nous nous y soumettions, ou plustost que nous y donnions nostre consentement.*

I. Vous ne pouvez donc vous empescher de vous fascher ou de vous plaindre de certaines choses ; Et vous ne connoissez pas que tout le mal qu'il y a en cela, c'est de vous fascher & de vous plaindre. Si vous me demandez mon advis, ie croy qu'il n'y a rien de fascheux & de miserable pour l'homme, que de penser qu'il y a quelque chose de fascheux & de miserable. Je me rendray insupportable à moy-mesme aussitost que ie n'auray pû supporter quelque accident. Je me porte ce mal ; c'est vne partie de l'ordonnance du Ciel. Mes esclaves sont-ils morts ? mes creanciers me pressent-ils ? ma maison tombe-elle ? me voy-je accablé de pertes, de blessures, de trauail & de crainte ? Cela arriue ordinairement aux hommes. C'est trop peu pour s'en mettre en peine. Toutes ces choses se doiuent faire ; elles ont esté arrestées dans le Ciel, elles n'arriuent point par hazard.

II. Si vous me voulez croire, lors que ie vous découure avec tant de franchise mes plus secrets sentimens, ie vous diray que c'est ainsi que ie me gouerne dans toutes les choses qui semblent fascheuses à supporter ; Je n'obeis pas à Dieu, mais ie luy donne mon consentement. Je le suy librement, & non pas par nécessité ny par force, il ne m'arriuera iamais rien que ie recoiue avec tristesse, & avec vn mauuais visage, & ie ne payeray iamais malgré moy aucun tribut. Or toutes les choses qui nous arrachent des gemissemens, & qui nous donnent de la crainte, sont des tributs de la vie. Il ne faut donc pas, Lucilius, que vous en esperiez, ny que vous en demandiez vne décharge. Vous avez esté persecuté de la pierre, vous avez perdu l'appetit, vous avez resenty des maux continuels ; ie passeray plus auant, vous avez esté en danger de la vie ; Hé quoy, ne scauiez-vous pas que vous souhaittiez toutes ces choses quand vous souhaittiez la vieillesse ? Tout

cela se rencontre dans vne longue vie, comme la poudre, la fange & la pluye dans vn long voyage. Mais, me direz-vous, i'eusse bien voulu viure, & n'estre pas sujet à toutes ces incommoditez. Certes cette parole effeminée n'est pas digne d'un homme. Prenez ce souhait que ie va faire pour vous, de quelque façon qu'il vous plaira; mais ie le fais tout ensemble avec generosité & avec affection. Je prie donc les Dieux de permettre que iamais la fortune ne vous flatte par des prosperitez & des delices. Demandez-vous à vous-mesme, lequel vous aymeriez le mieux, si quelque Dieu vous en donnoit le choix, ou de viure dans vn marché, ou de viure dans vne armée. Vous deuez croire, Lucilius, que viure n'est rien autre chose que faire la guerre. Ceux qui sont toujours en action, qui montent & descendent tousiours par des rochers & des precipices, qui n'entreprennent que des expéditions hazardeuses, sont ceux que l'on estime courageux, & les premiers des armées. Mais ceux qui au milieu d'vne paix publique s'amuse à faire bonne chere, & se tiennent dans l'oysiueté, tandis que les autres trauillent, sont des bestes qui s'engraissent, ils ne sont assurez que par le mépris qu'on fait d'eux, & par la honte qui les accompagne.

EPISTRE XCVII.

ARGUMENT.

I. Les mesmes vices qui semblent auoir pris naissance dans nostre siecle, estoient desia connus aux siecles passez.

II. Les hommes imitent plus facilement les mauuaises actions que les bonnes.

III. Les méchans ne sont iamais assurez.

VOUS vous trompez, Lucilius, si vous vous imaginez que le vice soit vn enfant de nostre siecle, & que le luxe, le mespris des bonnes mœurs, & tous les autres deffauts que chacun reproche à ce siecle, ayent pris naissance de nostre temps. Tout cela procede des hommes, & non pas du temps; il n'y a point de siecles innocens, & qui ayent esté exempts de vices. Si vous voulez faire reflexion sur le libertinage de chaque siecle, i'ay honte de le dire, la deprauation n'a iamais

esté si grande qu'aux yeux mesme de Caton. Pourroit-on croire qu'on eust fait agir l'argent dans le iugement de ce procez, où Clodius estoit accusé d'auoir commis vn adultere avec la femme de Cesar, dans le Temple de la bonne Deesse, au mespris de ce sacrifice qui se fait, dit-on, pour le peuple Romain, & d'où l'on éloigne les hommes de telle sorte, que l'on couure mesme les peintures des animaux masles. Cependant on donna de l'argent aux Iuges, & ce qui est encore plus honteux, on stipula aussi pour recompense, & comme par dessus le marché, qu'on les feroit coucher avec quelques femmes de condition, & avec quelques ieunes hommes des meilleures maisons de la ville. Certes le crime ne fut pas si detestable que l'abolition. Vn coupable d'adultere fit vn partage d'adulteres, & ne crût pas son salut assure, qu'il n'eust rendu ses Iuges criminels. Voila ce qui fut fait en ce procez, où, ce qui deuoit sans doute suffire, Caton mesme auoit esté ouy en témoignage. Seruons-nous icy des paroles de Cicéron, puis que la chose surpasse l'imagination & la croyance; *Il les fit venir chez luy, il leur fit de belles promesses, il s'obligea pour eux, il leur donna ce qu'il leur auoit promis. Mais, ô Dieux immortels! voicy vne chose espouuenteable, on fit coucher quelques Iuges avec certaines femmes; On leur mena quelques ieunes hommes de condition, comme par dessus la recompense qui leur auoit esté promise.* Il ne faut point parler du prix dont on conuint avec eux, le par dessus est beaucoup plus considerable. Voulez-vous la femme de cet homme chagrin & seuer? Je vous la donneray. Voulez-vous celle de ce riche? ie la rendray dans vostre liét. Condamnez les adulteres apres que vous en auez commis. Cette belle que vous desirez, ne manquera pas de venir. Je vous promets vne nuit avec cet autre, & ie ne differe point l'execution de ma promesse, vous en verrez l'effect auant qu'il soit vingt-quatre heures. Il est sans doute bien plus criminel de faire ce partage d'adulteres que de les commettre. Car l'vn fait sçauoir aux femmes qu'on a pour elles de la passion, & l'autre monstre qu'on se mocque d'elles. Ces Iuges de Clodius demanderent au Senat des gardes, qui ne leur estoient necessaires qu'au cas qu'ils le voulussent condamner, & obtindrent ce qu'ils demandoient. Aussi Catulus leur dit plaisamment apres que le coupable eust esté absous, *Pourquoy demandiez-vous des gardes?*

estoit-ce pour empescher qu'on ne vous ostast vostre argent ? Cependant cette raillerie n'empescha pas que ce méchant qui auoit esté aduultere deuant le iugement, & maquereau pendant le procez, ne demeurast impuny, & qu'il n'éuitast sa condamnation, par vn crime plus grand que celuy qui luy auoit fait meriter d'estre condamné. Vous pouuez vous imaginer quelque chose de plus corrompu que les mœurs de ce temps là, où le respect des Sacrifices, ny la force des iugemens ne pût donner de bornes à la paillardise, où durant mesme l'information qui se faisoit extraordinairement par vn Arrest du Senat, on commettoit de plus grands crimes que ceux pour lesquels on informoit. On demandoit si apres vn aduultere on pouuoit viure en seureté; mais au contraire, on reconnût qu'on ne pouuoit viure en seureté, sans commetre des aduulteres. Cela a esté commis en la presence de Pompée & de Cesar, de Ciceron & de Caton. De Caton, dis-je, qui fut si seure, que durant qu'il estoit en charge, on dit que le peuple n'osa demander les jeux floraux, où l'on void les femmes débauchées danser toutes nues par la ville. Ne croyez pas pourtant que les hommes de ce temps-là ayent eu l'œil plus seure que le iugement. Les mesmes choses se feront tousiours, & se sont faites de tout temps; Et la licence des villes pourra bien quelquesfois estre reprimée, par la discipline & par la crainte, mais on ne la reprimera iamais volontairement. Il ne faut donc pas que vous pensiez que le vice soit aujourd'huy plus puissant qu'autres fois, & que les loix ayent moins de credit & d'autorité. Car la ieunesse d'aujourd'huy est beaucoup plus moderée que celle de ce temps là, où le coupable nioit l'aduultere deuant ses Iuges, & où les Iuges le confessoient deuant le coupable; où l'on promettoit des aduulteres pour le gain d'une cause; où Clodius ayant trouué grace par les mesmes crimes qui l'auoient rendu coupable, pratiquoit des amourettes, tandis qu'on trauailloit à son procez. **Qui le pourra croire ?** Celuy qui estoit accusé d'aduultere, a esté absous par le moyen de plusieurs aduulteres. Tous les siecles produiront des Clodius, mais ils ne produiront pas tous des Catons.

II. Nous nous laissons aisément aller dans le mal, parce que nous ne manquons ny de compagnons ny de guides; Et d'ailleurs le mal passe de luy-mesme assez auant, sans auoir

de guide, ny de compagnon. Le chemin du vice n'est pas fait seulement en pente, mais en precipice. Et ce qui empesche tant de monde de se corriger, c'est que les fautes des autres arts sont honteuses & prejudiciables aux Artisans, & qu'au contraire on prend plaisir aux fautes des mœurs & de la vie. Vn Pilote ne se réjouit point de voir son vaisseau couler à fond. Le Medecin ne se réjouit point de voir son malade mort. L'Aduocat ne se réjouit point si ses parties perdent leur procez par sa faute. Au contraire dans ce qui concerne les mœurs, il n'y a personne qui ne fasse son plaisir de sa faute mesme. Celuy-cy se plaist dans vn adultere, où la difficulté mesme luy a seruy d'alléchement. Celuy-là se plaist dans les fourbes & dans les larcins; Et sa faute n'a iamais commencé à luy déplaire que quand l'éuenement ne luy en a pas esté agreable. Cela procede sans doute d'une mauuaise habitude. Et pour vous faire connoistre qu'il y a dans les ames les plus abandonnées au mal, quelque sentiment du bien, & qu'elles n'ignorent pas ce qui est infame & honteux, mais qu'elles ne veulent pas l'éuiter, tous les hommes veulent dissimuler leurs vices. Et bien qu'ils leur reüssissent heureusement, & qu'ils en retirent le fruiet, neantmoins ils sont bien aises de les cacher, & de n'estre pas reputez ou voleurs ou adulteres. Mais vne bonne conscience cherche le grand iour & veut estre veüe; & la méchanceté craint tousiours, non seulement la lumiere, mais encore les tenebres.

III. C'est pourquoy il me semble qu'Epicure a fort bien dit, Qu'un meschant se pouuoit cacher, mais qu'il ne se pouuoit croire caché. Ou plustost pour mieux expliquer le sentiment d'Epicure, il est inutile à ceux qui font mal de se cacher, parce qu'encores qu'ils en ayent les moyens, ils ne s'estiment nulle part en seureté. Veritablement il se peut faire que le crime ne sera iamais poursuiuy; mais il ne se peut faire qu'il soit iamais en assurance. Pourueu que nous expliquions ces choses de la sorte, ie ne pense pas qu'elles repugnent à nostre secte des Stoiciens. En effect, la premiere & la plus grande peine de ceux qui pechent, c'est d'auoir peché. De quelques honneurs que la fortune couure le crime, quelque protection qu'elle luy donne, quelque vengeance qu'elle luy promette, il ne demeure iamais impuny, parce que le supplice du crime est le crime mesme; Neantmoins cette peine

est

est toujours suivie d'une seconde, comme de craindre sans cesse, de s'épouvanter d'une ombre, de se défier de son assurance. Pourquoi voudrois-je aussi delivrer le crime de ce chastiment ? Pourquoi ne le laisseray-je pas dans une inquiétude perpetuelle ? Ne soyons pas de l'opinion d'Epicure, lors qu'il dit que rien n'est iuste de nature, & qu'il faut éviter le crime, parce qu'on ne peut éviter la crainte & les remords qui en procedent. Mais soyons de son avis, quand il dit, que la conscience est le bourreau des méchantes actions, qu'elles trouvent d'assez grands supplices en ce qu'elle est sans cesse gésnée par l'inquietude qui la ronge, en ce qu'elle ne peut adjouster de foy à ceux qui luy promettent de la seureté. Car c'est-là l'argument d'Epicure, que nous avons naturellement de l'auersion du crime, parce qu'il n'y a point de criminel qui ne rencontre de la crainte au milieu mesme de ses seuretez. La fortune en delivre plusieurs de la peine, mais pas un de la crainte; d'autant que nous avons naturellement horreur des choses que la nature a condamnées. C'est pourquoy un criminel qui se cache, ne croit jamais estre bien caché, parce que sa conscience l'accuse sans cesse, & le découvre toujours à luy-mesme ? Et apres tout, c'est le propre des coupables de trembler eternellement. Puis que plusieurs crimes se dérovent à la loy, au Iuge, & aux chastimens, ce seroit pour nous un grand malheur, si aussi-tost qu'on les a commis, on ne se sentoit persecuté par ces chastimens naturels & rigoureux; & que la crainte ne prist pas dans l'ame la place du repentir pour luy servir de punition.

EPISTRE XCVIII.

ARGUMENT.

- I. Il ne se faut fier qu'aux biens internes. Les autres sont aussi legers que la fortune qui les donne.*
- II. On doit regarder toutes choses comme perissables, & se preparer de bonne heure à les perdre.*
- III. Exemples de plusieurs qui ont supporté tout ce qui sembloit insupportable.*

I. VOUS ne devez point estimer heureux celuy dont la felicité est toujours douteuse, qui n'est jamais ap-

puyée que sur des choses fragiles, & qui ne fonde ses plaisirs que sur des biens estrangers. La ioye qui entre dans l'ame, ne manque iamais d'en sortir ; Mais celle qui prend naissance de l'ame mesme, est constante & assurée ; elle trouue tousiours de nouvelles forces, & ne finit qu'avec l'homme. Toutes les autres choses, que le peuple admire, ne sont que des biens d'un iour. Quoy donc ? ne peuvent-ils pas nous seruir, & ne pouuons-nous en tirer de la satisfaction ? Ouy certes, & personne ne le deffend ; mais il en faut vser de telle sorte qu'ils dépendent de nous, & que nous ne dépendions pas d'eux. Tous les biens qui dépendent de la fortune, apporteront sans doute de l'utilité & du plaisir, pourueu que celuy qui les possède, se possède en mesme temps, & qu'il ne soit pas en la puissance de ses biens. Car, mon cher Lucilius, ceux-là se trompent grandement qui s'imaginent que la fortune soit capable de nous apporter du bien ou du mal. Elle nous donne seulement la matiere des biens ou des maux, & le commencement des choses qui reüssiront chez nous à nostre bien ou à nostre mal. L'esprit est plus fort que toutes les forces de la fortune. Il est le Maistre des affaires, il les fait tourner où il luy plaist, & enfin il a le pouuoir de faire ses maux ou ses biens. Le meschant conuertit toutes choses en mal, & mesme celles qui estoient venues sous vne apparence de bien. Au contraire vn esprit droit & vertueux corrige mesme les deffauts de la fortune, adoucit par la patience tout ce qu'elle a de rude & de facheux, reçoit les prosperitez avec vne belle modestie, & les aduersitez avec de la constance & du courage.

I I. Mais encore qu'il ait toute la prudence que l'on se puisse imaginer, qu'il fasse toutes choses avec iugement, qu'il n'entreprenne rien qui ne soit proportionné à ses forces, il ne trouuera iamais ce bien parfait, qui est au dessus des menaces de la fortune, s'il n'est ferme & resolu contre les caprices & les incertitudes de la fortune. Soit que vous vouliez obseruer les autres, car nous iugeons plus volontiers des affaires d'autrui que des nostres, soit que vous vouliez iuger de vous-mesme sans faueur & sans flatterie, vous sentirez ce que ie dis, vous confesserez qu'en toutes ces choses qui semblent si cheres & si desirables, il n'y a rien d'utile & d'auantageux, si vous ne vous estes préparé contre la legereté de

la fortune, & les accidens qui la suivent; si à mesure qu'il vous arriue quelque perte, vous ne dites sans cesse & sans vous plaindre. *Dieu en a ordonne autrement que ie ne pensois.* Mais afin de vous apprendre encore vne parole, qui puisse d'autant plus fortifier vostre esprit, dittes toutes les fois qu'il vous arriuera quelque chose contraire à vos esperances,

Le Ciel me peut donner de meilleures fortunes.

Ainsi il ne peut rien arriuer qui ébranle vn esprit préparé à toute sorte d'éuenemens. Or il s'y preparera, s'il fait reflexion sur l'inconstance des choses humaines, deuant qu'il en ressent les effets. S'il considere sa femme, ses enfans, & ses richesses, comme s'il ne les deuoit pas tousiours auoir, & comme s'il n'en deuoit pas estre plus mal-heureux quand il aura cessé de les auoir. L'esprit qui s'inquiete de l'aduenir, est miserable; & celuy qui se met en peine s'il aura toute sa vie la jouissance des choses qui luy plaisent, est mal-heureux auant que de l'estre. En effect, il ne sera iamais en repos; & par l'apprehension du futur il perdra les biens presens, dont il pouuoit iouir avec auantage. Et certes ie ne mets point de difference entre la douleur que donne la crainte de perdre, & la perte mesme. Ce n'est pas que ie voulusse vous conseiller de ne vous soucier de rien. Destournez-vous au contraire de tout ce qui est à redouter; preuoyez par la prudence tout ce qu'on peut preuoir par ses lumieres; Considererez ce qui peut vous estre prejudiciable long-temps auant qu'il arriue, & taschez de l'euiter. Vne ferme resolution de supporter constamment toutes choses, vous seruira beaucoup en ce dessein. Celuy qui peut supporter la fortune, peut aussi se defendre, & triompher de la fortune; elle ne porte iamais le trouble dans la tranquillité de la vertu. Mais il n'y a rien de plus miserable ny de plus lasche que d'estre tousiours en crainte; & n'est-ce pas vne folie que d'aller au deuant du mal? Au reste, pour vous dire mon sentiment en peu de paroles, de ces esprits inquietez, & qui se sont eux-mesmes à charge, ils sont aussi impatiens dans leurs infortunes, qu'auant qu'elles arriuent. Celuy-là se plaint plus qu'il n'est besoin, qui se plaint auant qu'il en soit besoin. Et la mesme foiblesse qui luy fait iuger que la douleur est insupportable, l'empesche aussi de s'y resoudre, & de l'attendre de

pied-ferme. Elle luy fait imaginer que sa felicité doit estre eternelle. Elle luy fait croire que tout ce qui luy arriue de favorable, doit non seulement durer tousiours, mais croistre perpetuellement; & mettant en oubly les caprices de la fortune qui remuë sans cesse les choses humaines, il se promet imprudemment qu'elle aura pour luy de la fermeté & de la constance. C'est pourquoy il me semble que Methrodore dit fort bien dans vne Lettre, où il console sa sœur de la perte de son fils, *Que les biens des mortels, sont mortels*. Il parle de ces biens, apres lesquels on void courir tant de monde. Car le veritable bien ne scauroit finir, il est stable, il est eternel, c'est la sagesse, c'est la vertu, qui est le seul bien immortel que les hommes puissent posseder. Au reste, ils sont si aveugles & si dépravez, ils ont si peu de connoissance du chemin qu'ils prennent, & de celuy que chaque iour leur fera prendre, qu'ils s'estonnent de perdre quelque chose, bien qu'un iour ils doiuent tout perdre. Toutes les choses dont on vous appelle le Maistre, sont veritablement chez vous, mais elles ne sont pas à vous. Il n'y a rien de ferme pour vn infirme, & rien d'eternel pour celuy qui doit perir. Perir & perdre est vne mesme necessité, & si nous pouuions bien comprendre cela, ce nous seroit vne grande consolation, de perdre constamment ce qui doit infailliblement perir. Quel soulagement pourrons-nous donc trouuer contre les pertes? Que nous ne perdions pas la memoire des choses perduës, & que nous ne perdions pas avec elles le fruiët que nous en auons retiré. On peut nous empescher d'auoir, mais non pas nous empescher d'auoir eu. Celuy-là est sans doute bien ingrat, qui apres auoir perdu vn bien, ne s' imagine pas estre redeuable de l'auoir receu. La fortune peut bien nous oster vne chose, mais elle nous en laisse le profit, & nous le perdons seulement par nostre impatience, & par l'injustice de nos regrets.

III. Dites-vous à vous-mesme que de toutes ces choses qui semblent si terribles, il n'y en a pas vne d'indomptable; Nous en auons desia veu plusieurs qui les ont surmontées. Sceuole a vaincu le feu, Regulus les gesnes, Socrate le poison, Rutilius le bannissement, Caton la mort qu'il enfonça luy-mesme dans son sein avec vn poignard. Taschons aussi de vaincre quelque chose. D'ailleurs, tous ces biens qui char-

ment le vulgaire par de si belles apparences de grandeur & de felicité, n'ont ils pas esté souuent méprifez, & mesme par quantité de personnes; Fabricius dédaigna les richesses, estant General d'Armée, & les condamna lors qu'il estoit Censeur. Tuberon estima que la pauvreté estoit digne de luy & du Capitole, lors que se seruant de vaisselle de terre en vn festin public, il donna à connoistre que les hommes se doiuent contenter des mesmes choses, qu'on employoit au seruice des Dieux. Sextius le pere fit vn genereux refus des honneurs, car encor qu'il fût né pour l'administration de la Republique, il ne voulut point receuoir la dignité de Sénateur, que Iule Cesar luy offroit, parce qu'il sçauoit bien que ce qui pouuoit estre donné pouuoit estre osté tout de mesme. Entreprenons donc aussi de faire quelque chose avec courage, & donnons-nous vne place entre les fameux exemples. Pourquoi nous laissons-nous abatre? Pourquoi desesperons-nous? Tout ce qui a pû se faire autresfois, peut bien se faire encore aujourd'huy. Nous n'auons qu'à purger nostre ame, & à suiure la Nature, de qui l'on ne peut s'éloigner, sans se ietter dans les conuoitises, sans se precipiter dans les craintes, sans estre esclau de la fortune. On peut encore reuenir dans le bon chemin, on peut estre restably dans ses droits, & reprendre son courage. Efforçons-nous donc de le reprendre, afin que nous puissions endurer toutes sortes de douleurs, de quelque costé qu'elles puissent attaquer le corps; & dire enfin à la fortune, *C'est un homme que tu attaques, cherche ailleurs qui tu puisses vaincre.* Ainsi l'on peut adoucir la douleur de cette blesseure dont ie souhaiterois, ou le soulagement, ou la force de la supporter, & de vieillir avec elle. * Mais ie suis assure de la vertu de ce grand homme; il ne s'agit icy que de nostre interest, puis que nous deuous estre priuez de l'agreable societé de cet illustre vieillard. Il a desia vescu vne longue vie, & s'il desire qu'elle soit plus longue, ce n'est pas pour luy qu'il le desire, mais pour ceux-là seulement à qui elle pourroit estre vtile. On peut dire que s'il vid encore, c'est vne liberalité qu'il nous fait, vn autre eust desia finy des douleurs si excessiues; mais il croit qu'il est aussi honteux de recourir à la mort que de fuyr lâchement la mort. Quoy donc? ne fortira-t-il pas de la vie, si on luy en donne le conseil; Mais pourquoi n'enfortiroit-il pas, s'il ne peut plus estre vtile à

* Cét endroit semble corrompu.

personne; s'il ne peut plus demeurer au monde que pour souffrir, & pour estre le but de la douleur? C'est ainsi, mon cher Lucilius, qu'on met en pratique la Philosophie, & qu'on s'exerce à la vertu. C'est ainsi que l'on connoist ce qu'un homme sage a de force contre la mort & la douleur, lors que l'une approche, & que l'autre presse. Il faut apprendre à travailler de celuy-là mesme qui travaille. Nous n'avons rien fait jusques icy que de chercher par des raisons si l'on peut resister à la douleur, & si les approches de la mort peuvent espouvanter les grandes ames. Qu'est-il besoin de tant de paroles? Rendons nous les spectateurs de la chose mesme. Ny la mort ne rend pas l'homme plus fort contre la douleur, ny la douleur contre la mort. Il ne s'arme que de soy-mesme contre l'un & l'autre; il ne souffre point constamment par l'esperance de la mort; & ce n'est point par le dégoust d'une douloureuse vie qu'on le void mourir si librement. Il supporte la douleur, & attend la mort.

EPISTRE XCIX.

ARGUMENT.

Cette Epistre est une consolation à Marullus, sur la mort de son fils.

IE vous ay enuoyé la Lettre que j'écriuis à Marullus touchant la mort de son fils encore petit, & sur le bruit qui couroit qu'il supportoit cette perte avec trop d'impatience & de foiblesse. Je n'y ay pas gardé ma coustume; & j'ay crû qu'il ne falloit pas le flatter ny le traiter doucement, parce qu'il estoit plus digne de reprimende que de consolation. Veritablement il faut accorder quelque chose à vn esprit affligé, & qui a receu vne grande playe. Il faut qu'il s'affouisse de pleurs, ou au moins luy laisser pousser les premiers transports de l'affliction. Mais quand quelqu'un a, pour ainsi dire, entrepris de faire son occupation de ses larmes, il faut aussi-tost le corriger, & luy faire comprendre qu'il y a dans les soupirs de la lascheté, & de la folie. Vous attendez des consolations, mais recevez des injures. *Quoy, vous monstrez tant de foiblesse, à la mort de vostre fils? Que feriez-vous si*

Vous auiez perdu vn amy ? Hé bien, vous auez perdu vn petit enfant dont vous ne pouuiez rien esperer de certain, ce sont peu de iours qui sont perdus. Nous ne cherchons que des sujets de tristesse; nous voulons nous plaindre injustement de la fortune, comme si elle ne pouuoit nous donner de iustes sujets de nous plaindre. Mais ie m'estois imaginé que vous auiez assez de courage & de force contre les maux veritables, & que par consequent vous n'en manqueriez pas contre des maux en apparence, dont on ne pleure que par coustume. Si vous auiez fait la plus grande perte que l'on puisse faire, ie veux dire si vous auiez perdu vn amy, vous vous deuriez plustost réjouyr de l'auoir possédé, que de vous plaindre de l'auoir perdu. Mais la pluspart des hommes ne comptent point ce qu'ils ont receu, ny combien de temps ils en ont jouy. La tristesse a particulièrement ce mal que non seulement elle est inutile, mais qu'elle est ingrante. Faut-il donc que vous ayez perdu vostre temps, pour auoir eu vn si bon amy ? Et n'auriez-vous rien profité durant tant d'années, de la société que vous auez eue avec luy, & des études que vous auez faites ensemble ? Auez-vous donc mis vostre amitié en mesme tombeau que vostre amy ? Pourquoi vous plaignez vous de l'auoir perdu, si vous n'auiez tiré aucun profit de l'auoir possédé ? Croyez qu'une grande partie de ceux que nous auons aymez, & que la mort nous a ravis, demeure encore avecque nous. Car tout le temps qui est passé, est à nous; & il n'y a rien de plus certain que ce qui a esté. L'esperance des biens futurs nous rend ingrats & méconnoissans de ceux que nous auons desia receus; comme si ce qui nous doit arriuer, ne deuoit pas aussi-tost estre mis entre les choses passées. On limite bien estoitement la satisfaction qui vient d'une chose, si l'on ne se réjouit que du fruit present qu'on en reçoit. Le futur & le passé sont capables de donner de la ioye, l'un par l'esperance de le posséder, & l'autre par la memoire de l'auoir possédé; mais l'aduenir est douteux, il peut ne pas arriuer, & il ne se peut faire que l'autre ne soit arriué. N'est-ce donc pas vne folie que d'abandonner le plus certain ? Contentons-nous des choses que nous auons desia receuës, si toutesfois elles ne sont pas sorties de nostre esprit en mesme temps qu'elles y sont entrées. Nous auons vne infinité d'exemples de ceux qui ont fait les obseques de leurs

enfans sans pleurer, qui en reuenant de leurs funerailles, sont
 retournez au Senat, ou à l'exercice de quelqu'autre charge
 publique, & qui à l'instant de leur affliction ont fait autre
 chose que de s'amuser à se plaindre. Et certes, il ne sert de
 rien de vous plaindre, puis que vostre plainte ne vous apporte
 aucun profit. Dailleurs il y a de l'injustice à vous plaindre d'une
 chose, qui est arriüée à vn homme, & qui doit arriuer à tous.
 Enfin toutes vos plaintes, & vos regrets tiennent quelque
 chose de la folie, puis qu'il y a si peu de chemin entre la mort
 & celuy qui le regrette. Nous deuons endurer sa perte avec
 d'autant plus de patience que nous suiurons de fort prés ceux
 que nous auons perdus. Considerez la vitesse & la legereté
 du temps; voyez combien cette carriere que nous courrons
 si viste, est d'une petite estendue. Faites reflexion sur cette
 longue suite des hommes qui tiennent tous vn mesme che-
 min; ils ne se suiuent iamais d'une distance fort éloignée,
 quand mesme il paroist entr'eux beaucoup d'interualle. Ce-
 luy que vous pensez auoir perdu, est seulement allé deuant.
 Y a-il donc rien qui tienne plus de la folie que de pleu-
 rer celuy qui est party deuant vous, lors que vous auez
 à faire vn mesme voyage? On pleure vne chose qu'on sca-
 uoit bien qu'elle deuoit arriuer; ou l'on s'est moqué de
 soy-mesme, si l'on n'a pas songé que cet homme deuoit
 mourir. On pleure enfin vne chose de qui l'on a dit mille
 fois qu'il estoit impossible qu'elle n'arriuaft pas. Quiconque
 se plaint que quelqu'un est mort, se plaint aussi qu'il ait
 esté homme. Tous les hommes sont obligez à la mesme loy,
 & quiconque est né, doit s'attendre de mourir. Nous sommes
 distinguez des vns des autres par quelques interualles de
 temps, mais nous sommes tous semblables par nostre fin.
 Tout cet espace qui est entre le premier & le dernier iour
 de la vie, est variable & incertain. Si vous le mesurez par
 les miseres, il est sans doute bien long, quand on n'auroit
 vescu que l'âge d'un enfant; & si vous le mesurez par sa vi-
 tesse, il est sans doute bien court, quand mesme on auroit
 vescu iusqu'à vne extrême vieillesse. Il n'y a rien en tout cet
 espace qui ne soit glissant & qui ne nous trompe; il passe
 plus viste que les faisons, il n'y a point de vent qui ait plus
 de legereté ny d'inconstance. Toutes choses y sont dans vn
 mouuement perpetuel, & selon que la fortune l'ordonne,
 elles

elles prennent tantost vne face , & tantost vn autre. Enfin parmy vne si grande agitation des choses humaines , il n'y a rien d'asseuré que la mort. Neantmoins tout le monde s'en plaint , & cependant c'est vne chose en quoy personne ne se peut tromper. Mais il est mort qu'il n'estoit qu'enfant. Je ne veux pas dire encore que celuy qui meurt bien-tost est traité le plus fauorablement. Passons à celuy qui a vieilly. De combien a-il surpassé cét enfant ? Imaginez-vous le profond abysme du temps , considerez l'éternité ; apres cela comparez-y ce qu'on appelle l'âge de l'homme ; & alors vous reconnoistrez combien est petit ce que nous souhaitons , & ce que nous prenons tant de peine à prolonger. En effect , combien les déplaisirs & les inquietudes ? combien la mort que nous souhaitons tant de fois auant qu'elle vienne ? combien les maladies & la crainte ? combien l'enfance incapable de toutes choses nous dérobent-elles de ce temps ? Je ne dis point que nous en dormons la meilleure partie. Adjoustez à cela les trauaux , les afflictions , & tant d'occasions dangereuses ; & puis vous confesserez que ce qu'on appelle viure est vn espace bien court , mesme dans la plus longue vie. Mais qui ne demeurera pas d'accord que celuy-là est le plus heureux qui est bien-tost de retour d'un voyage , & qui en a fait tout le chemin , auant qu'il se soit lassé ? La vie n'est ny vn bien ny vn mal , mais c'est le lieu où se trouue le mal & le bien. C'est vn jeu de hazard où il se faut défier de tout. Ainsi celuy qui est mort , n'a rien perdu que le dé , qui tourne plus souuent à perte qu'à gain. Mais il pouuoit acquerir de la sagesse & de la prudence ; il pouuoit par vostre soin se rendre plus honneste homme ; mais plustost , ce qu'il falloit craindre , il pouuoit se rendre semblable à beaucoup d'autres. Regardez ces ieunes hommes des meilleures maisons de la ville , que le luxe & la débauche ont reduits à la misere , & precipitez dans l'arene* pour donner du plaisir au peuple. Voyez ces autres qui ne s'exercent qu'à contenter leur impudicité , & qui ne laissent point passer de iours , sans se noyer dans le vin , & sans se deshonorer par quelque méchanceté signalée. Vous direz infailliblement , qu'il y auoit plus à craindre qu'à esperer. Vous ne deuez donc pas chercher des occasions de douleur , ny faire croistre vne affliction legere , à force de vous plaindre , & de vous desesperer. Au reste , ie ne vous

* A se faire gladiateurs.

exhorte pas de faire sur vous des efforts, ie n'ay pas si mauuaise opinion de vous; que de croire que vous ayez besoin d'appeller contre vostre perte tout le secours de la vertu. Ce n'est pas vne playe que vous auez receuë, c'est seulement vne piqueure, & cependant vous voulez en faire vne playe. Sans doute, vous aurez tiré vn grand profit de la Philosophie, si vous supportez constamment la perte d'un fils qui n'estoit pas encore si bien connu de son pere que de sa nourrisse. Quoy donc? veux-je vous persuader la dureté? veux-je que mesme à l'enterrement de vostre fils vous alliez la teste haute? & ne puis-je seulement souffrir que vous en ayez le moindre ressentiment? Non certes, ie n'exige pas cela de vous; ce seroit monstrier de l'inhumanité & non pas de la vertu, que de paroistre insensible dans la separation de ses amis, & de regarder la mort de nos parens des mesmes yeux que nous les verrions eux-mesmes? Mais supposez que ie vous deffende la plainte; il y a quelques choses qui ne sont pas en nostre puissance; les larmes tombent quelquesfois quand on voudroit les retenir, & seruent de soulagement à l'esprit. Nous pouuons donc iustement permettre que les larmes tombent, mais nous ne deuons pas le commander. Qu'il en tombe autant que la douleur en pourra pousser, & non pas autant que l'exemple & l'imitation en demanderont. Ne contribuons point à nostre tristesse, & ne l'augmentons point par l'exemple d'autruy. L'apparence de la tristesse est plus insatiable, & exige dauantage que la tristesse mesme. Et en effect, y a-il quelqu'un qui voulust paroistre si triste s'il n'auoit que luy à contenter? On iette de plus grands sospirs lors qu'on pense estre entendu, & l'on est tranquille, lors que l'on est en secret & sans témoins. Mais si on void venir quelqu'un, on renouuelle aussi-tost ses plaintes, on s'arrache les cheueux on veut faire toutes les choses qu'on eust faites plus facilement, quand on n'estoit empesché de personne. Ou souhaitte la mort, on se jette du liët à terre; mais la douleur cesse aussi-tost qu'elle n'a plus de spectateurs. Nous auons ce deffaut aussi bien en cette occasion, qu'en toutes les autres, que nous nous conformons sur l'exemple d'autruy, & que nous considerons moins ce qu'il faut faire par deuoir que ce qu'on fait par coustume. Nous nous éloignons de la nature, nous nous abandonnons aux caprices du peuple qui ne fut iamais cause

d'aucun bien, & qui est aussi leger en cela qu'en toutes ses autres actions. S'il void quelqu'un qui souffre patiemment son infortune, il l'appellera dur & insensible. S'il void quelqu'un qui se laisse abattre par l'aduersité, il l'appellera foible & effeminé. Mais il faut mesurer toutes choses par la raison, & non pas par le iugement du peuple. Il n'y a rien qui tiene plus de la folie que de chercher de la reputation par sa tristesse, & par ses larmes, dont neantmoins ie fay ce iugement que quelques-vnes sont permises au sage, & que les autres doiuent tomber d'elles-mesmes. Voulez-vous sçauoir quelle difference il y a entre l'un & l'autre ? Quand on nous apporte la nouvelle de quelque mort, & que nous embrassons un corps que nous ne deuons quitter que pour le laisser aller en terre, la nature nous arrache des larmes, & comme l'esprit est pressé par la douleur, il presse aussi tout le corps, & par consequent les yeux, & en fait sortir l'humeur qui est à l'entour ; & ces larmes sortent malgré nous par vne espece d'expression. Il y en a d'une autre sorte, auxquelles nous ouurons nous-mesmes le passage, lors que nous entendons parler de ceux que nous auons perdus, & que nous auons aymez. On trouue ie ne sçay quelle douceur dans cette tristesse, en se souuenant de leurs discours, de leur agreable conuersation, des bons offices qu'ils ont rendus, & alors on verse des larmes comme dans la joye. Enfin nous sommes indulgens aux vnes, & nous ne pouons retenir les autres. Il ne faut donc pas que vous pleuriez, ou que vous reteniez vos larmes à cause de ceux qui vous regardent. Il est plus honteux de les feindre que de les essuyer, ou de les répandre. Qu'elles coulent d'elles-mesmes, & sans artifice; les plus tranquilles, & les plus moderez en peuuent verser. Le Sage mesme en a quelquesfois répandu, sans offenser sa dignité; mais avec un si iuste temperament qu'elles ne manquoient ny d'humanité ny de bien-seance. Enfin on peut obéir à la nature, & conseruer sa dignité. I'ay veu des hommes venerables aux funeraillles de leurs parens, qui monstroient bien par leur visage l'amitié qu'ils auoient pour eux, sans affecter toutes ces larmes qu'on ne donne souuent qu'à l'apparence; & l'on ne voyoit rien en eux que ce qu'une veritable affection a accoustumé de produire. Il y a aussi dans la plainte & dans la tristesse vne certaine bien-seance, que le Sage doit garder; Et comme

dans toutes les autres choses, il doit y auoir de la mediocrité dans les larmes. Il n'y a que les foibles dont les tristesses aussi bien que les ioyes soient immoderées. Receuez avec patience ce qui doit necessairement arriuer. Qu'arriue-il d'incroyable ? qu'arriue-il de nouveau ? Combien fait-on tous les iours d'enterremens ? combien y en aura-il qui porteront le deuil après vous ? Toutes les fois que vous penserez qu'il estoit encore enfant, pensez aussi qu'il estoit homme ; Pensez que l'homme ne peut rien attendre d'asseuré, que la bonne fortune ne l'accompagne pasiusqu'à la vieillesse, & qu'elle le laisse où il luy plaist. Je ne vous empesche pas de parler souuent de luy, ny de donner à sa memoire tout autant de louanges que vous pourrez. Il vous reuiendra plus souuent dans la pensée, quand cenefera pas la tristesse qui le remettra dans vostre esprit ; car il n'y a personne qui prenne plaisir en la conuersation d'un homme triste, ny par consequent à la tristesse. Si vous en auez ouïy avec plaisir quelques discours & quelques naïuetez d'enfant, qu'elles soient souuent dans vostre bouche, & persuadez-vous fortement qu'il auroit répondu aux esperances que l'amour paternelle vous en faisoit conceuoir. Il y a de l'inhumanité de mettre les siens en oubly, d'enseuelir leur memoire en mesme tombeau que leur corps, de les pleurer beaucoup, & de s'en souuenir peu de temps. Ainsi les oyseaux, ainsi les bestes sauuages ayment leurs petits. Leur amour est violente, & pour ainsi dire furieuse, mais ils la perdent avec leurs petits. Cela ne seroit pas bien seant à vn sage ; il faut qu'il se souuienne tousiours des siens, & qu'il cesse bien tost de les pleurer. Je ne scaurois approuuer ce que dit Methrodore, qu'il y a quelques plaisirs attachez à la tristesse qu'il faut prendre lors que l'on est triste. Je rapporte ses paroles mesmes, & ie ne doute point du sentiment que vous en aurez. Y a-il rien aussi de plus honteux que de prendre du plaisir dans le deuil, ou par le deuil, & de chercher parmy les larmes quelque chose qui vous contente. Ce sont neantmoins ces Philosophes qui nous reprochent vne trop grande rigueur, & qui accusent nos preceptes d'inhumanité, parce que nous disons, ou qu'il ne faut point endurer que la tristesse entre dans l'ame, ou qu'il faut bien-tost l'en chasser. Mais enfin lequel des deux est le plus impossible ou le plus inhumain, de n'auoir point de ressentiment de

la perte d'un amy, ou de chercher du plaisir dans la douleur de sa perte. Ce que nous voulons enseigner est honneste & sans doute bien-seant; Que quand l'affection aura poussé quelques larmes, on ne s'abandonne point à la douleur & à la tristesse. Quoy, dites-vous qu'il faut mêler quelque volupté à la douleur? Ainsi l'on appaise les enfans en leur donnant quelques friandises; Ainsi on les empesche de crier, en leur presentant la mammelle. Vous ne ferez donc pas cesser vos plaisirs à l'instant mesme qu'on fait les obseques de vostre fils, ou que vostre amy se meurt; mais au contraire vous chatouillerez vostre douleur, & vous y chercherez de la satisfaction. Lequel est le plus honneste ou de chasser de l'ame la douleur, ou d'y rendre la volupté comme compagne de la douleur? Que dis-je, comme compagne; On la trouue dans la douleur mesme. Il y a, dit-il, vne espece de volupté qui est attachée à la douleur. Il appartient droit aux Stoïciens de publier cette doctrine, & non pas aux Sectateurs d'Epicure, qui ne connoissent point d'autre bien que la volupté, ny d'autre mal que la douleur; car quelle alliance peut-il y auoir entre le bien & le mal? Mais supposons qu'il y en ait. C'est maintenant qu'il est besoin de la decouvrir, & de considerer si la douleur a quelque chose en soy d'agreable & de voluptueux. Il y a certains remedes qui sont salutaires à quelques parties du corps, mais parce qu'ils sont sales, on ne voudroit pas les appliquer aux autres parties; & ce qui seruiroit sans honte en vn endroit, ne seroit pas honneste en vn autre lieu. Ne rougissez-vous donc point de vouloir guerir la tristesse par la volupté? Il faut pour cette playe vn remede plus violent. Dites plustost, que le sentiment du mal ne va pas iusqu'à celuy qui est mort; car s'il va iusques à luy, il n'est pas mort. Il n'y a rien qui puisse blesser celuy qui n'est plus; s'il peut estre blessé, il est viuant. Croyez-vous qu'il est mal-heureux, a cause qu'il n'est plus, on parce qu'il est encore quelque chose? S'il n'est plus, il ne peut ressentir de mal; car quel sentiment, celuy qui n'est plus, pourroit il encore auoir? S'il est encore quelque chose, il ne scauroit estre mal-heureux; car il est deliuré du plus grand mal qu'apporte la mort, qui est de n'estre plus. Disons aussi à celuy qui pleure & qui regrette son enfant, que tous les hommes, ieunes & vieux, en comparaison de l'es-

ternité, sont égaux, pour ce qui concerne la briéueté de la vie; Car ce que nous auons de cette immense eternité, est encore moindre que ce qu'on peut s'imaginer de plus petit. Ce qu'il y a de plus petit en vne chose, ne laisse pas d'en faire vne partie, mais le temps que nous viuons, n'est presque rien. Et cependant nous sommes si insensez que nous y faisons des desseins comme sur vn plan de grande estenduë. Au reste, ie vous ay écrit cette lettre, non pas comme si apres auoir long-temps attendu, vous auiez besoin d'vn remede qui vint si tard, car ie me souuiens de vous auoir desia entretenu de toutes les choses que vous y lirez. Ie vous écris seulement pour condamner ce petit espace de temps pendant lequel vous vous estes éloigné de vous-mesme; Et enfin pour vous exhorter de monstrier du courage contre la fortune, & de regarder tous ses maux, non comme des choses qui peuuent arriuer, mais comme des choses qui arriueront infailliblement.

E P I S T R E C.

A R G V M E N T.

De quelle façon doit estre le langage d'un Philosophe.

Vous m'avez écrit que vous auiez leu exactement les liures que Fabianus Papirius a composez des choses ciuiles, mais que vous n'avez pas trouué qu'ils répondissent à l'opinion que vous en auiez. Apres cela oubliant qu'il s'agissoit de iuger d'vn Philosophe, vous avez blasmé sa façon d'écrire. Ie suppose que ce que vous en dites soit veritable, & qu'il debite quantité de choses sans donner à son discours aucune forme. Premièrement cette façon d'écrire, a ses beautez, & le discours qui coule doucement, a quelque grace qui luy est propre & particuliere. Car ie croy qu'il y a bien de la difference entre vn discours qui coule, & vn discours qui se precipite; & mesme ce que ie va dire, est bien different de ce que vous pensez. Il me semble que Fabianus ne precipite pas ses paroles, mais qu'il les fait couler agreablement. Il est vray que son discours est estendu, mais il est sans confusion, & ne manque pas de force ny de vehemence.

Au moins il confesse, & veut bien que l'on sçache qu'il n'est pas étudié, & qu'il n'a pas esté à la torture dans son esprit avant que de sortir de sa bouche. Enfin il est tel qu'on reconnoist aisément qu'il vient de Fabianus. Mais ie veux qu'il soit comme vous me le figurez; Il ne veut pas enseigner à bien parler, il veut seulement enseigner les bonnes mœurs, & a écrit pour l'ame & non pas pour les oreilles. Outre cela, si vous l'auiez entendu parler, vous n'auriez pas eu le temps de considerer les particularitez de son discours, car la piece entiere vous eust rauy; & bien souuent ce qui plaist quand on le prononce avec action, n'a pas le mesme effect quand il est reduit par écrit. Mais enfin, c'est auoir beaucoup fait que d'auoir touché d'abord; bien qu'après vne plus longue contemplation on trouue dequoy reprendre en ce qui auoit plû aux premiers regards. Si vous m'en demandez mon aduis, Celuy qui surprend l'estime des hommes, est sans doute plus glorieux que celuy qui l'a meritée. Je sçay bien que le dernier est le plus assuré, & qu'il se promet plus hardiment de la reputation au temps à venir. Au reste vn langage trop étudié ne sied pas bien à vn Philosophe. Mais si l'on a peur des paroles, où monstrera-on sa force & sa constance? où fera-on épreuue de soy? Fabianus ne faisoit point voir de negligence dans ses discours; mais il y faisoit voir de la confiance & vne belle hardiesse. Aussi n'y trouuerez vous rien de bas ny de lâche; ses paroles sont choisies, mais elles ne sont point affectées; il ne renuerse point ses façons de parler & n'en a point de bigearres ny d'extrauagantes, à la mode de nostre siecle. Ses paroles sont claires & intelligibles; & bien qu'elles soient populaires, elles n'expriment que de beaux & de magnifiques sentimens, qui ne sont pas resserrez en peu de mots comme vne sentence, mais qui s'estendent plus auant, & qui menent plus loin les esprits. Nous n'y verrons rien qui soit retranché mal à propos, qui n'ait vne belle structure, & qui ne tienne de la politesse d'aujourd'huy. Enfin quand vous l'aurez regardé de tous costez, vous n'y verrez rien de vuide, vous n'y verrez rien d'inutile. Veritablement vous ne trouuerez dans ce bastiment ny des marbres de diuerses couleurs, ny cette diuersité de canaux qui charment la veuë, ny ce qu'on appelle la * chambre du pauvre, ny enfin tout ce que le luxe qui ne se contente iamais d'vn simple ornement, est capable

*Les personnes de condition auoient chacun vne chambre qu'ils appelloient ainsi, où ils alloient faire quelquefois des repas de pauures.

de mettre en vſage; mais comme on dit ordinairement, vous verrez vne maison bien baſtie. Au reſte, nous ne ſommes pas d'accord quelle façon d'écrire eſt la meilleure. Quelques-uns veulent vn ſtyle qui tienne vn peu de la negligence, d'autres le veulent rude, & pour ainſi dire rabotteux; Et ſi quelques periodes ſemblent finir doucement, il les diuiſent & les entrecouperent tout expreſ, afin qu'on n'entende autre choſe que ce qu'on auoit attendu. Liſez Ciceron, ſa façon d'écrire eſt touſiours ſemblable, & marche touſiours d'un meſme pas; Elle eſt trauaillée, elle eſt douce, elle eſt delicate, ſans qu'il y ait rien de laſche & d'effeminé. Au contraire, celle de Pollion eſt inégale, elle ne va que par bonds, & vous quitte lors que vous y penſez le moins. Enfin dans Ciceron tout ſe termine agreablement, mais il n'y a rien dans Pollion qui ne tombe, ſi vous en exceptez peu de choſes. Dauantage vous dites que toutes choſes vous ſemblent baſſes dans Fabianus, mais i'eſtime que ce n'eſt pas là ſon vice. Elles ne ſont point baſſes, mais elles ſont modeſtes, comme procedant d'un eſprit bien ordonné; elles ne ſont pas entaſſées, mais elles ſont par tout égale; elles n'ont pas cette vehemence d'Orateur, ny ces pointes que vous cherchez, ny ces ſentimens qui vous ſurprennent. Mais conſiderez tout le corps; bien qu'il ne ſoit pas ſi ſoigneuſement paré, il eſt honneſtement couuert. Son diſcours n'a point de grace, me direz-vous, mais monſtrez-moy quelque vn que vous puiſſiez preferer à Fabianus. Si vous alleguez Ciceron dont les Liures de Philoſophie ſont en auſſi grand nombre que ceux de Fabianus, ie confeſſe qu'il l'emporte par deſſus luy; mais il ne faut pas dire qu'une choſe ſoit fort petite pour eſtre vn peu moindre qu'une grande. Si vous m'alleguez Afinius Pollion, ie ne vous contrediray point encore, mais auſſi ie vous répondray que c'eſt exceller en vne choſe de cette importance que d'auoir la premiere place apres ces deux grands perſonnages. Nommez-moy encore Liuius; car outre les Liures qu'il a particulierement compoſez de la Philoſophie, il a fait des dialogues que vous pouuez mettre auſſi raiſonnalement entre les Liures de Philoſophie qu'entre les hiſtoires. Ie le laiſſeray encore paſſer deuant Fabianus; mais conſiderez ie vous prie, combien on en void apres ce Philoſophe qui ne void deuant luy que trois hommes, & les plus eloquents que l'on ſe puiſſe imaginer.

Mais

Mais il n'a pas toutes les choses qu'on pourroit souhaitter en luy. Son discours n'est pas fort, encore qu'il soit élevé; il n'est ny violent ny impetueux, encore qu'il soit beaucoup estendu; & bien qu'il soit assez pur, il n'est pas tousiours bien clair. Vous souhaitteriez, direz-vous, qu'on parlast seuerement contre les vices, avec courage contre les dangers, avec orgueil contre la fortune, & avec injure contre l'ambition. Je veux que la dissolution soit blasmée, ie veux que l'on condamne l'impudicité, & que l'on reprime la colere; Que le discours d'un Orateur soit fort & vehement; que celui d'un Poëte Tragique soit graue, & que celui d'un Comique soit bas & populaire. Mais voulez vous que le Philosophe s'amuse à ce qu'il y a de moins considerable, c'est à dire aux paroles? Il ne s'attache qu'aux choses, sans s'arrester à l'eloquence, qui ne laisse pas de le suiure comme l'ombre suit le corps. Sans doute tout ce qu'il fera, ne fera pas entierement acheué, ny ne fera pas en foy vn corps si parfait, & ie confesse que chaque mot ne touchera pas. Il dira beaucoup de choses qui ne porteront point de coup, & quelquesfois son discours finira sans auoir produit aucun effet. Mais vous trouuerez par tout quantité de belles lumieres, & iamais rien qui vous ennuye. Enfin il vous fera reconnoistre qu'il auoit les sentimens qu'il a écrits, & qu'il entendoit fort bien toutes les choses qu'il a dites. Vous apprendrez que son dessein a esté de vous faire voir ce qui luy plaisoit, & non pas de vous plaire & de vous flatter. Il ne cherche pas l'applaudissement, il tasche seulement à profiter & à rendre l'ame meilleure. Je ne doute point que ses écrits ne soient de la façon que ie viens de les représenter, encore qu'il m'en reste plustost vne ombre qu'une veritable memoire; car ie n'en ay qu'une idée confuse, & il ne m'en ressouuient qu'en gros, comme des choses qu'on a sçeuës il y a long temps. Au moins lors que ie l'entendois discourir, j'en auois les mesmes sentimens que ie vous escrits. Ce n'est pas que ses discours me semblassent tous parfaits; mais ils estoient remplis de bonnes choses, qui pouuoient donner courage à vne ieunesse bien née, & l'attirer la vertu, sans luy faire desesperer d'un bon succez. Cette façon d'exhorter me semble sans doute la plus vtile & la plus efficace. Car on rebute les ieunes gens lors qu'on leur

donne l'enuie de bien faire, & qu'on leur en oste l'esperance par de trop grandes difficultez. Enfin Fabianus estoit abondant en paroles, sans prendre garde autrement à la iustesse des periodes, & son discours en general estoit grand & magnifique.

EPISTRE CI.

ARGUMENT.

- I. De la mort subite & inopinée. Qu'il ne se faut rien promettre, & ne s'asseurer en rien.*
II. Il blasme ceux qui ne se soucient pas de viure dans l'infamie & dans la douleur, pourueu qu'ils viuent long-temps.

IL n'y a point de iour, il n'y a point d'heure qui ne nous monstre nostre neant, qui ne nous remette en memoire quelque nouveau témoignage de nostre fragilité que nous auons oubliée, & qui ne nous contraigne de regarder la mort, quand mesme nous ne semblons faire des desseins que pour l'eternité. Vous serez peut-estre en peine par le commencement de cette lettre, du sujet de cette lettre. Vous auez connu Cornelius Senecion Cheualier Romain, ce personnage si splendide & si officieux. Il ne deuoit sa fortune qu'à luy-mesme; & d'un petit commencement, il s'estoit élueé si haut, qu'il s'estoit rendu le chemin facile pour monter encor plus haut. Car les honneurs croissent plus facilement qu'ils ne commencent; & le premier argent qu'un pauvre gagne auant que de deuenir riche, est celuy qui luy couste plus de sueur & plus de trauail. Senecion aspiroit aussi aux grands biens; & deux choses contribuoient à l'y conduire, la science d'en acquerir, & celle de les conseruer, dont l'une des deux seulement estoit capable de le rendre riche. Cét homme si temperant, & qui n'auoit pas moins de soin de son corps que de son bien, n'auoit visité le matin selon sa coustume; il auoit demeuré tout le long du iour auprès du liét d'un ses amis malade & abandonné du Medecin; & enfin apres auoir soupé en bonne fanté & avec plaisir, il fut surpris d'une esquinancie qui l'estouffa en fort peu de temps. Ainsi il mourut apres auoir rendu à ses amis tous les devoirs qu'un homme sain est capable de leur

rendre. Ce personnage qui cherchoit de l'argent par mer & par terre, qui mettoit tout en vſage pour en amasser, eſt mort inopinément, lors que ſes affaires ſe portoient le mieux, & que l'argent luy venoit en foule de tous coſtez.

Plantez apres cela des poiriers & des vignes.

Qu'il y a donc d'extrauagance de vouloir diſpoſer de tous ſes iours, puis que meſme le lendemain n'eſt pas en noſtre puissance ! Que les longues eſperances de ceux qui font de grands deſſeins, ſont de veritables folies ! I'achepteray, ie baſtiray, ie preſteray de l'argent, ie pourſuiuray des honneurs, i'en auray la jouiſſance, & enfin quand ie ſeray las, ie paſſeray ma vieilleſſe avec plaſir, & en repos. Croyez qu'il n'y a rien d'aſſuré, meſme pour les plus heureux. Vous ne vous deuez rien promettre de l'aduenir ; ce qu'on penſe tenir dans ſes mains, s'en échappe & s'éuanouit, & vn petit accident fera tomber les appuis où nous penſions nous ſouſtenir. Les choſes du monde coulent ſans ceſſe par vne loy certaine & inuiolable, bien que les voyes en ſoient obſcures. Mais que m'importe que ce qui eſt certain & connu à la Nature, me ſoit incertain & inconnu ? Nous nous propoſons de longs voyages ſur mer, & de ne retourner que bien tard en noſtre pays, apres auoir parcouru tous les riuages eſtrangers ; Nous faiſons deſſein d'aller à la guerre, nous nous promettons des recompensés, qui n'arriueront que bien-tard ; nous eſperons de grands emplois, & d'aller de degré en degré iuſqu'aux plus hautes charges de la milice, & cependant nous ne prenons pas garde que la mort eſt à nos coſtez. Comme nous n'y ſongeons iamais qu'en voyant mourir les autres, il faut quelquesfois apporter des exemples de noſtre fragilité ; mais ils ne demeurent pas plus long-temps dans noſtre ame, que l'eſtonnement que nous en auons. Y a-il rien qui tienne dauantage de la folie que de ſ'eſtonner de voir arriuer quelquesfois ce qui peut arriuer tous les iours ? Nous ne manquerons pas de finir où la prouidence de Dieu a planté les bornes de noſtre vie ; mais perſonne ne ſçait de combien il en eſt prés. Diſpoſons donc noſtre eſprit, comme ſi nous eſtions arriuez à noſtre terme ; ne prenons point de delais, & ſoyons preſts à toute heure de rendre compte de noſtre vie. Le plus grand deffaut qu'elle ait, c'eſt qu'elle eſt toujours

imparfaite, & qu'il nous reste tousiours quelque chose à acheuer. Mettons-y donc tous les iours la derniere main, & nous n'aurons pas besoin du temps. C'est de ce besoin qu'on void naistre la crainte, & vne passion de sçauoir l'auenir, qui ronge & qui deuore le cœur; Et apres tout, il n'y a rien de plus fascheux & qui gesne dauantage que de se mettre en peine du succez des choses qui ne sont pas arriüées. Vn esprit qui est en cette inquietude, est persecuté d'une crainte, dont il ne peut iamais sortir. Comment donc pourrons-nous chasser de nostre ame cette importune réuerie? en ne prolongeant point nostre vie par de vaines imaginations, mais en la ramassant de telle sorte que l'on en voye tousiours la fin. Car celuy à qui le present est inutile, & qui ne sçauroit s'en contenter, ne peut regarder l'auenir sans trouble & sans apprehension. Mais quand ie me suis rendu compte de ce que ie me deuois, quand mon esprit affermy a compris qu'il n'y a point de difference entre vn iour & vn siecle, il void venir apres cela comme d'un lieu élevé, & le temps & la fortune, & ne considere qu'en riant cette longue suite de siecles. En effect, pourquoy seroit-il troublé par l'inconstance & par la diuersité des choses du monde, s'il est resolu & préparé contre toutes ses vicissitudes?

II. Hastez-vous donc de viure, Lucilius, & imaginez-vous que chaque iour est vne vie. Celuy qui se gouvernera de la sorte, & qui a considéré chaque iour comme tout le temps de sa vie, est tousiours en sureté. Mais ceux qui ne viuent que d'esperances, ne jouïssent pas mesme du temps present, il leur eschappe sans cesse, ils ont vne auidité insatiable de l'auenir; & ce qui est encore plus miserable, & qui rend toutes choses miserables, ils sont tousiours persecutez par l'apprehension de la mort. C'est ce qui a fait faire à Mecenas ce souhait honteux, qu'il vouloit bien estre infirme, estre difforme, & souffrir les plus rigoureux tourmens, pourueu que parmy tant de maux, il se pût conseruer la vie.

*Que de tous maux ie sois le centre,
 Que ie sois bossu dos & ventre,
 Que ie n'aye aucuns membres sains,
 Que ie sois goutteux pieds & mains;
 Que la tristesse me poursuiue,
 Tout va bien pourueu que ie viue.*

Ainsi l'on souhaite ce qui eust esté vn mal extrême, s'il fust arriué; & l'on demande comme la vie, la longueur, & la continuation des supplices. J'estimerois vn homme bien lasche, s'il vouloit viure iusqu'à ce qu'il fust au gibet; & toutes-fois en voicy vn qui vous dit, Ostez-moy les forces, rompez-moy les membres, pourueu que l'ame demeure dans ce corps déchiré & inutile à toutes choses. Défigurez-moy, ie le veux bien; il ne m'importe pas d'estre monstrueux & contrefait, pourueu que ma vie soit prolongée de quelques momens. Enfin, mets-moy à la torture, attache moy si tu veux en croix, tout cela n'est rien pourueu que ie viue. La vie est-elle donc si considerable, qu'on doie dissimuler ses maux, & demeurer à vn gibet miserablement déchiré, pourueu qu'on puisse retarder ce qu'il y a de meilleur dans le supplice, ie veux dire la fin du supplice? Est-il donc si auantageux de viure, qu'on veuille conseruer la vie, afin de la perdre à tout moment? Quel plus grand mal pourriez-vous souhaitter à ce lâche, sinon que les Dieux l'écoutent, & qu'ils exaucent ses souhaits; Que nous veulent dire des vers si honteux & si effeminez? Que croirons nous de cette ridicule crainte, qui demande à viure à des conditions si infames? Et pourquoy mandier avec tant de lascheté le prolongement de la vie? Pensez-vous que Virgile, ait iamais recité deuant Mecenas,

Est-ce vn si grand mal-heur que de cesser de viure?

Il souhaite les maux extrêmes, & desire que l'on prolonge ce qui est le plus difficile à supporter. Quelle recompense en espere-il? Vne plus longue vie. Mais en quoy consiste la vie de ce miserable? A mourir long-temps. S'est-il donc pû trouuer vn homme qui aime mieux languir dans les supplices, perir membre à membre, & rendre mille fois l'ame par ses playes, que de la perdre tout d'vn coup? S'est-il donc pû trouuer vn homme, qui se voyant attaché sur vn miserable liét, desia languissant & sans force, contrefait de tous costez; & qui outre tous ces maux, auoit desia veu à l'entour de luy tant de sujets de mourir, veuille traîner encore vne vie accompagnée de tant de tourmens? Dites apres cela, que la necessité de mourir n'est pas vn grand benefice, & vne grande grace de la Nature. Il y en a neantmoins qui sont prests de demander le vie à des conditions plus honteuses. Ils trahi-

ront leurs amis, afin de viure plus long-temps, & prostituëront eux-mesmes leurs enfans pour continuer vne vie si criminelle. Il faut, il faut se dépouiller de cette amour de la vie, & enfin il faut apprendre à ne se pas mettre en peine en quel temps on souffrira vne chose, qu'il faut necessairement souffrir quelque iour; qu'il n'importe qu'on viue long-temps, pourueu que l'on viue bien. Quelquefois on a bien vesçu, parce qu'on n'a pas long-temps vesçu.

EPISTRE CII.

ARGUMENT.

I. De la gloire & de la loüange des hommes.

II. Si la loüange & la reputation contribuent à nostre felicité apres nostre mort.

I. **C**OMME celuy que reueille quelque vn d'un beau songe, luy est fascheux & importun, parce qu'il le priue d'un plaisir qui pour estre faux, ne laissoit pas de produire le mesme effect que s'il eust esté veritable. Ainsi vostre Lettre m'a fait vne injure, parce qu'elle m'a retiré d'une pensée qui me plaisoit, & m'a empesché d'aller plus auant. Je prenois plaisir à discourir en moy-mesme de l'immortalité de l'ame; & mesme i'estois bien-aise de la croire. En effect, ie me laissois facilement persuader par les opinions de ses sçauans hommes, qui nous donnoient plustost des promesses que des preuues d'une chose si agreable. Je m'abandonnois entierement à vne si haute esperance; ie me dégoustois desia de moy-mesme, ie méprisois les restes de ma vie, considerant l'Eternité, dont ie deuois entrer en possession. Mais comme i'estois sur vne meditation si douce, vostre lettre m'a réueillé, & m'a fait perdre un si beau songe. Je le reprendray neantmoins aussi-tost que ie vous auray quitté, & que i'auray fait avec vous. Vous dites que dans ma premiere lettre ie n'ay pas entierement acheué cette dispute, où ie taschois de prouuer ce que croient les Stoïciens, que la gloire qui nous suit apres la mort, est un bien; & que ie n'ay pas répondu à cette objection qu'on apportoit au contraire, que des choses distantes & éloignées il ne se forme aucun bien, & que celuy-cy est composé de chose distantes, & éloignées. Ce que vous me demandez, Lucilius, dépend sans doute de la

mesme question , mais nous en traiterons en vn autre lieu. C'est pour-quoy i'auois differé de parler non seulement de cela, mais de beaucoup d'autres choses qui en dépendent, car vous sçauéz bien qu'il y a des questions de Morale qui sont mêlées avec celle de la Logique. Je n'ay donc pas parlé que de cette partie, qui concerne directement les mœurs. I'ay demandé si ce n'estoit point vne folie & vne chose superflue de se mettre en peine de ce qui doit arriuer apres nostre mort, si nos biens perissent avec nous, s'il n'en reste rien à celuy qui n'est plus; & si deuant qu'on en puisse gouster le fruit, nous ne sentirons rien de ce qu'on en peut ressentir. Toutes ces choses regardent les mœurs, aussi en auons-nous traité en leur lieu; mais il a fallu separément discourir de ce que les Dialecticiens opposent à cette opinion, & nous en auons aussi discouru separément. Maintenant parce que vous demandez toutes les choses qu'ils disent, ie vous les exposeray toutes, & ensuite ie réponderay à chacune en particulier: mais si ie ne faisois auparauant comme vne espee de Preface, on ne pourroit facilement comprendre ce que nous refuterons. Je diray donc qu'il y a des corps continus comme l'homme; qu'il y en a de composez, comme vne maison, ou vn nauire, & toutes les autres choses qui sont faites de parties differentes, mais attachées ensemble par quelque sorte de liaison; enfin, qu'il y en a quelques-vns qui sont composez de parties éloignées & distantes, & dont les membres sont separez, comme le peuple, comme vne armée, comme vn Senat. Car ceux qui composent ces especes de corps, sont veritablement vnis ensemble, par la loy ou par le deuoir; mais ils sont distinguez de leur nature, & chacun fait vn corps à part. I'adjoûteray à cela, que nous ne pensons pas qu'il y ait aucun bien qui soit composé de choses distantes & éloignées; parce qu'un bien ne doit auoir, pour ainsi dire, qu'un esprit, & qu'une chose principale. Cela se prouera de soy-mesme, si vous en demandez la preuue; & cependant il a esté nécessaire de le supposer, pour mieux appuyer nostre discours. Vous croyez, dit-on aux Stoiciens, qu'il n'y a point de bien qui soit composé de choses distantes & éloignées; & neantmoins la gloire est vne opinion fauorable des gens de bien. Car comme la bonne renommée n'est pas le discours d'un seul homme, & que l'infamie n'est pas aussi la mauuaise

estime d'un seul; ainsi la gloire ne consiste pas à plaire à un seul homme de bien. Il faut que quantité de grands hommes, illustres & considerables s'accordent dans un mesme sentiment pour faire naistre cette reputation. Or elle se forme des iugemens de plusieurs qui sont distans & éloignez, & partant, ce n'est pas un bien. La gloire, dit-on, est une louange, qui est donnée à un homme de bien par des gens de bien. La louange est un discours, le discours est une voix qui signifie quelque chose, mais encore qu'une voix parte des gens de bien, elle n'est pas toutesfois un bien. Car enfin, tout ce que fait un homme de bien, n'est pas un bien, il frappe des mains, il siffle; & cependant encore qu'on admire tout ce qui est d'un homme de bien, il n'y a personne qui voulust appeler bien, & son frapement de mains, & son sifflement, non plus que son esterneuement ou sa toux; & partant la gloire n'est pas un bien. Mais enfin, dites-moy, si c'est le bien de celui qui loue, ou de celui qui est loué. Si vous dites que c'est le bien de celui qui loue, vous direz une chose aussi ridicule que si vous disiez que ie me porte bien, parce qu'un autre se porte bien. Mais c'est une action iuste & honneste que de louer les personnes qui en sont dignes; & par consequent, c'est le bien de celui qui loue, puis que c'est son action, & non pas celle de la personne qui est louée. Voila de quoy il est question, & ie vay répondre en peu de paroles à chaque chose. Premièrement, on demande si quelque bien se peut former de choses distantes; & l'une & l'autre opinion a des raisons & des sectateurs. Puis la gloire n'a pas besoin du suffrage de plusieurs, & peut estre satisfaite du iugement & de la recommandation d'un seul homme de bien, car un seul homme de bien iuge de tous les gens de bien, & son iugement est celui de tous. Quoy donc, la renommée procedera-elle de l'estime d'un seul homme, & tout de mesme l'infamie des mauuais discours d'un seul? Mais pour une plus grande reputation n'est-il pas besoin du consentement de plusieurs? Si un homme de bien m'estime, ie suis en mesme rang, & ce m'est un aussi grand auantage que si tous les gens de bien m'estimoient; car s'ils me connoissoient tous, ils auroient tous les mesmes sentimens de moy. Ils ont tous le iugement semblable, & partant comme ils s'arrestent tous à la verité, ils ne peuuent estre d'une opinion differente.

C'est

C'est donc vne mesme chose d'estre estimé d'un seul homme de bien, que de plusieurs; parce qu'il ne se peut faire qu'ils n'ayent pas les mesmes sentimens. Mais, me dit-on, pour la gloire & la renommée, l'opinion d'un seul ne suffit pas? Le sentiment d'un seul a autant de pouuoir en cela que celuy de tous; parce qu'ils vous diroient tous la mesme chose, si vous leur demandiez leur opinion. On objecte, que comme les affaires du monde sont diuerses, le iugement en est diuers, & les affections differentes; Que toutes choses sont douteuses, inconstantes & suspectes, & qu'il ne faut pas s'imaginer que l'opinion d'un seul soit celle de tous les autres, veu qu'un seul homme n'est pas tousiours d'accord avec luy mesme. Mais au moins la verité plaist tousiours aux gens de bien; & la verité ne change iamais ny de force, ny de visage. Au contraire, les choses dont les meschans demeurent d'accord, sont autant de faussetez, & il n'y a point de fermeté dans les faussetez; elles varient sans cesse, il y a tousiours entr'elles de la repugnance. Mais, dit-on, la louange n'est autre chose qu'une voix, & la voix n'est pas un bien. Quand ils disent que la reputation est vne louange des gens de bien, ils ne rapportent pas cela à la voix, mais à l'opinion. Car encore qu'un homme de bien ne parle point, celuy qu'il estime digne de louange, ne laisse pas d'estre loué. D'ailleurs quand nous disons qu'un homme est digne de louange, nous ne luy promettons pas les paroles fauorables des hommes, mais leur estime. Ainsi la louange peut venir de celuy-là mesme qui ne parlera point, pourueu qu'il estime quelqu'un, & qu'il le loue en soy-mesme comme homme de bien. Enfin, comme j'ay desia dit, la louange procede de l'intention, & non pas des paroles qui expriment la louange, & qui en donnent la connoissance à beaucoup de monde. Celuy-là nous loue qui nous iuge dignes d'estre louez. Quand un de nos Tragiques a dit, Qu'il y a de la gloire d'estre loué par vne personne qu'on loue, il a entendu par vne personne digne de louange; & lors qu'un autre Ancien a dit, que la louange nourrit les Arts, il n'a pas entendu parler de cette louange, ou plustost de cette flatterie qui corrompt les Arts. En effect; il n'y a rien qui ait plus ruyné l'éloquence, & toutes les autres sciences qui dépendent des oreilles, que le desir de plaire au peuple. Veritablement la renommée a besoin de la parole

& de la voix ; mais l'estime n'en a point besoin ; car comme elle se contente de la seule approbation & du iugement, elle demeure toujours entiere , non seulement parmy ceux qui n'en disent mot , mais encore parmy ceux qui la contredisent. Voulez vous sçavoir la difference qu'il y a entre l'estime & la gloire. La gloire dépend du iugement de plusieurs , & l'estime du sentiment des gens de bien. Mais, me dit-on , qui iouira de l'avantage qu'apporte l'estime , c'est à dire , de la louange que les gens de bien donnent à vn homme de bien ? Sera-ce celuy qui louë , ou celuy qui est loué ? L'vn & l'autre en iouira. J'en receuray de l'avantage , moy qui suis loué , parce que la nature m'a fait naistre avec l'amour de tous les hommes ; & ie me réjouïs d'auoir bien-fait , & d'auoir trouué des esprits qui reconnoissent la vertu. C'est sans doute vn bien & vn avantage en ceux qui la reconnoissent , mais c'est aussi le mien en particulier. Car i'ay l'ame faite de telle sorte , que ie croy que le bien des autres est le mien , & principalement de ceux à qui i'ay causé ce bien. La louange est aussi le bien de ceux qui louënt ; car elle procede d'vn mouuement de vertu , & toute action de vertu est vn bien. Mais cela n'auroit pû leur arriuer , si ie n'eusse esté louable ; c'est donc le bien de l'vn & de l'autre d'estre loué avec raison , comme auoir iugé iustement est le bien du Iuge , & de celuy en faueur duquel il a iugé. Ne croyez-vous pas que la iustice est le bien de celuy qui l'a enfoy , & de celuy à qui elle donne ce qu'elle doit ? Or il y a de la iustice à louer celuy qui le merite ; c'est donc le bien de celuy qui louë , & de celuy qui est loué.

I I. Mais enfin , nous auons fait à nos railleurs des réponses assez amples ; & nous n'auons pas deû nous proposer d'enseigner des subtilitez , & d'arracher la Philosophie du thrône de sa Maiesté , pour la reduire à l'estroit. N'est-il pas plus avantageux d'aller par les grands chemins , que de prendre des detours qu'on ne peut apres retrouver qu'avec peine ? Certes toutes ces disputes ne sont rien autre chose que des diuertissemens de personnes qui se veulent tromper doctement. Voyez plustost combien il est naturel à l'homme d'estendre son esprit sur tout l'Vniuers. L'esprit de l'homme est grand & genereux , il ne veut point souffrir de bornes , si elles ne luy sont communes avec Dieu. Premierement il n'a pas vne petite Patrie , & ne voudroit pas auoüer pour son pays , ou

Ephese ou Alexandrie, ou quelque autre ville plus fameuse. Tout ce que l'Vniuers embrasse, est sa Patrie. C'est cette grande & prodigieuse voûte, sous qui la mer & la terre s'étendent, sous qui l'air qui separe les choses humaines d'avec les diuines, ne laisse pas de les vnir ensemble, sous qui tant d'intelligences disposées par ordre, font la charge & les fonctions qui leur ont esté ordonnées. D'ailleurs il ne scauroit permettre qu'on prescriue des bornes à sa durée. Tous les temps, dit-il, sont à moy. Il n'y a point de siècles qui soient fermez aux grands esprits; il n'y a point de temps où ne puisses aller la pensée. Quand le iour sera venu qui separera l'humain d'avec le diuin, ie laisseray ce corps où ie l'ay trouué, & ie me rendray avec les Dieux. Ce n'est pas que ie sois maintenant sans eux, ie suis seulement retenu par vne masse pesante & terrestre. Le séjour qu'on fait dans cette vie mortelle, n'est qu'une preparation à vne meilleure & plus longue vie. Comme le ventre de nostre mere nous retient neuf mois, & qu'il nous prepare, non pas pour luy, mais pour le lieu où il semble que nous entrions desia capables de respirer, & de nous endurcir à l'air; Ainsi cet espace qui s'estend depuis l'enfance iusqu'à la vieillesse, nous dispose à vne autre naissance. Nous deuons naître vne autre fois, nous deuons nous trouuer en vn estat plus parfait, bien que nous ne puissions encore souffrir que de loin la splendeur & la lumiere du Ciel. Regarde donc venir sans peur la derniere heure de ta vie, elle n'est pas la derniere pour ton ame, mais seulement pour ton corps. Regarde tout ce qui est à l'entour de toy comme des hardes & des meubles d'une hostellerie, car enfin il faut passer outre. La nature fouille tous ceux qui sortent du monde, comme tous ceux qui y entrent. Elle ne vous permettra pas d'en emporter davantage que vous y auez apporté; au contraire il faudra que vous laissiez au monde vne grande partie de ce que vous auez en y entrant. On vous otera la peau qui estoit à l'entour du corps, & qui sembloit estre vostre derniere couerture. On vous otera la chair & le sang, qui est répandu & qui court par tout le corps. On vous otera les os & les nerfs qui soustenoient les parties les plus foibles. Ce iour que vous craignez comme le dernier iour de la vie, vous est vn iour natal dans l'Eternité. Déchargez-vous de vostre fardeau; pourquoy tardez-vous si long-temps; N'auéz vous pas desia

quitté vn corps, dans lequel vous estiez caché? Vous ne voulez pas auancer, vous faites de la resistance, & alors aussi il fallut que vostre mere fist de grands efforts pour vous mettre au monde. Vous souspirez, vous pleurez, on souspire, & l'on pleure en naissant. Mais vous estiez alors excusable, vous vinstes au monde ignorant de toutes choses; & du ventre de vostre mere, où vous estiez à vostre aise, vous rencontrastes tout d'un coup vn plus grand air. Apres cela l'atouchement d'une rude main vous bleissoit, & enfin estant encore foible, & sans aucune connoissance, vous vous estonnastes parmy des choses qui vous estoient inconnuës. Maintenant vous ne trouuez pas estrange d'estre separé de ce corps dont vous faisiez auparauant vne partie. Laissez de mesme sans regret des membres qui vous sont desia superflus, & quittez librement ce corps où il y a desia long-temps que l'ame ne peut plus habiter. Il fera déchiré, il sera couuert de terre, il perira entierement. De quoy vous affigez-vous? Est-ce vne chose nouuelle? Les peaux qui couurent les enfans qui naissent, se perdent & se pourrissent. Pourquoi aimez-vous les biens du monde, comme s'ils estoient à vous? Vous en estes seulement couuert. Il viendra vn iour qui vous en dépouillera, & qui vous degagera d'un ventre si puant & si infect. Taschez vous-mesme autant que vous le pourrez, de vous en retirer par auance; & monstrez de bonne-heure vne genereuse auersion de toutes les choses qu'il faut necessairement quitter. Commencez sur la terre des meditations plus hautes & plus releuées. Tous les secrets de la Nature vous seront vn iour decouuers. Ces tenebres qui vous environnent, seront dissipées, & vne lumiere toute pure reluira de tous costez à l'entour de vous. Imaginez-vous la splendeur de tant d'estoiles qui mélent ensemble leurs clartez. Il n'y aura point d'ombre qui trouble la serenité de l'air. Le Ciel sera de tous costez également lumineux; la nuit & le iour sont des vicissitudes, & des changemens de l'air inferieur & le plus proche de la terre. Vous direz que vous n'avez vescu que dans les tenebres, lors que rien ne vous empeschera de regarder tout l'immensité de cette lumiere, dont vous ne voyez maintenant, & encore avec de la confusion qu'une petite partie, par les petites fenestres des vos yeux. Mais si vous ne laissez pas de l'admirer, bien que vous la voyez de

si loin, combien la clarté diuine vous semblera-elle merueilleuse, quand vous la regarderez dans son thrône ? Cette pensée ne sçauroit souffrir dans l'ame rien de sordide, rien de bas, rien de cruel. Elle vous dit que les Dieux sont témoins de toutes choses; elle vous exhorte de leur estre agreable, de vous preparer pour eux, & de vous proposer l'Eternité. Celuy qui l'a bien comprise, n'a point d'apprehension des armées, ne s'épouuante point des trompettes, & méprise toutes les menaces qui peuuent donner de la crainte. En effect, que pourroit craindre celuy qui espere de mourir ? Et pourquoy ne voudroit-il pas seruir d'un bel exemple, si cét autre qui estime que l'ame ne vit pas plus long-temps que le corps, & qu'elle se dissipe aussi-tost qu'elle en est sortie, se gouerne de telle sorte qu'il puisse estre encore vtile apres sa mort ? Et certes, bien que nous ayons perdu sa presence, & qu'il ait esté enleué à nos yeux, toutefois

*La vertu de cét homme, & l'honneur de sa race
Passe souuent dans l'ame, & souuent y repasse.*

Imaginez-vous combien les bons exemples profitent, & vous reconnoistrez que le souuenir des grands hommes n'est pas moins vtile que leur presence.

EPISTRE CIII.

ARGUMENT.

*I. L'homme est le plus grand ennemy de l'homme.
I I. Comment on se doit gouuerner dans ce desordre.*

I. Pourquoi faites-vous tant de reflexion, sur les choses qui peuuent vous arriuer, & qui peuuent aussi ne vous arriuer iamais ? Je parle des embrasemens, des ruines, & des autres accidens qui nous suruiennent, sans qu'on leur ait donné de pante, afin de tomber sur nous. Songez plustost à fuyr les choses qui sont à l'entour de nous, qui nous assiegent, & qui taschent de nous surprendre. Ce sont sans doute de grands malheurs que de faire naufrage, & de tomber d'un carosse dans vn precipice, mais au moins ces malheurs sont rares; au contraire, le danger où l'homme enuelope l'homme,

est ordinaire & arriue tous les iours. Preparez-vous contre cela ; regardez cela attentiuement , car il ny a point de mal qui soit plus commun, ny plus difficile à vaincre, il n'y en a point qui ait plus d'amorces. La tempeste menace deuant qu'elle se leue ; les bastimens se creuent auant que de tomber, & la fumée annonce tousiours l'embrasement ; mais le mal qui vient de l'homme, est prompt & soudain, & plus il s'approche de vous, plus on apporte de soin à le cacher. Vous vous trompez si vous croyez tous les visages qui se presentent deuant vous. Ils ont l'exterieur d'un homme, mais ils ont l'interieur des bestes sauuages. Veritablement leur fureur est plus dangereuse aux premiers qu'elles rencontrent, & qui ne se peuuent sauuer par la fuitte ; mais au moins il n'y a que la necessité qui les oblige à faire mal. Elles ne viennent au combat que quand la crainte ou la faim les y poussent ; au contraire, l'homme fait son plaisir & son diuertissement de destruire l'homme.

II. Toutesfois ne pensez pas si fort aux malheurs qui vous peuuent arriuer par l'homme, que vous ne pensiez aussi quel est le deuoir de l'homme. Regardez celuy-là, de peur qu'il ne vous offense, & regardez celuy-cy, de peur que vous ne l'offensiez. Réjouissez-vous du bien de tous les hommes, & soyez affligé de leurs maux. Souuenez-vous enfin, de ce que vous deuez faire, & de ce que vous deuez vous donner de garde. Vous obtiendrez en viuant de la sorte, non pas qu'on ne vous nuira iamais, mais au moins, qu'on ne pourra facilement vous tromper. Au reste, retirez-vous autant que vous le pourrez dans le sein de la Philosophie ; elle vous protegera par ses diuins embrassemens, vous serez en seureté dans son Sanctuaire, ou pour le moins vous y serez beaucoup plus asseuré qu'ailleurs. Il est impossible que deux hommes se heurtent & s'entre-choquent, s'ils ne marchent en mesme endroit. Mais vous ne deuez point vous vanter de la posseder ; elle a souuent esté dangereuse à ceux qui s'en sont insolemment glorifiés. Il faut qu'elle vous arrache vos vices, & qu'elle n'en reproche point aux autres. Elle ne doit point dédaigner les coustumes publiques, ny se gouverner de telle sorte qu'elle semble condamner tout ce qu'elle ne fait pas. On peut estre sage sans ostentation & sans enuie.

EPISTRE CIV.

ARGUMENT.

1. Du bien & du mal qu'on peut tirer de la solitude.

1 1. De l'excellence de l'esprit de l'homme.

1 1 1. Exemples sur ce sujet.

I. J'ay pris la fuitte dans ma maison de Nomentum, non pas tant pour quitter la ville, que pour m'eschapper de la fièvre qui commençoit à me prendre. Comme ie sentis qu'elle auoit desia jetté la main sur moy, ie commanday qu'on mist les cheuaux au carrosse; bien que ma femme fist tous ses efforts pour me retenir. Le Medecin mesme m'ayant tasté le pouls, & l'ayant trouué inégal, me disoit que c'estoit vn commencement de fièvre, & neantmoins ie ne laissay pas de partir. Il me vint alors dans la bouche vne parole de Gallion * Monseigneur, qui estant en Achaye, & voyant qu'il commençoit à auoir la fièvre, se mit aussi-tost sur mer, disant que cette maladie ne procedoit pas de son corps, mais du lieu où il estoit. Je disois la mesme chose à ma femme, qui me recommandoit ma santé. Et certes, comme ie sçay qu'elle vit en moy, & que sa vie dépend de la mienne, ie commence à auoir soin de moy, pour auoir soin d'elle en mesme-temps. Ainsi encor que la vieillesse m'ait fortifié contre beaucoup de choses, ie perds insensiblement ce bien de mon âge. Je m'imaginais qu'il y a dans ce vieillard vn ieune-homme qu'on veut conseruer. De sorte que ne pouuant obtenir d'elle qu'elle m'ayme avec plus de courage & de patience, elle obtient de moy que ie m'ayme, avec plus de precaution & de soin. Mais il faut accorder quelque chose aux affections honnestes. Et bien que quelquefois les affaires pressent, il faut toutesfois en faueur de ses amis, rappeler son ame qui fuit, & la retenir sur ses lèvres, quand cela ne se pourroit faire qu'avec vne peine prodigieuse; parce qu'un homme de bien doit viure, non pas autant qu'il y prendra plaisir, mais autant de temps qu'il est necessaire. Celuy qui fait si peu d'estat, ou de sa femme ou de son amy, qu'il ne voudroit pas prolonger sa vie pour eux, & qu'il s'obstineroit a vouloir mourir, est sans

*Les Anciens appelloient ainsi par honneur, leurs peres, leurs freres, & ceux qui estoient plus vieux qu'eux.

doute vn delicat qui manque de force & de courage. Il faut que l'ame se commande de demeurer dans le corps, si l'vtilité des siens le demande ; Et non seulement si elle veut mourir, mais si elle a commencé à mourir, il faut qu'elle retarde quelque temps & qu'elle s'accommode à la nécessité des amis. Il n'appartient qu'aux grandes ames de reuenir à la vie par la consideration d'autruy, ce que quantité de personnes Illustres ont bien souuent executé. I'estime aussi que comme le plus beau fruct de la vieillesse est de viure avec plus de courage, & plus de moderation que deuant, il y a beaucoup d'humanité de se conseruer soigneusement dans cét âge, si vous connoissez que cela soit doux, vtile & honorable à quelqu'un des vostres. Dauantage vous en receuez vne grande ioye & vne grande recompense. Car enfin y a-il rien de plus doux que d'estre si cher à sa femme qu'on en deuienne plus cher à soy-mesme ? Ainsi la crainte que ma chere Pauline a pour moy, est cause aussi que ie crains pour moy. Mais voulez-vous sçauoir ce qui succeda de mon voyage ? Aussi-tost que ie fus éloigné du mauuais air de la ville, & de l'odeur des cuisines, qu'on ne sçauroit nettoyer qu'elles n'exhalent cette vapeur empestée qui y croupissoit, ie sentis en moy vn changement fauorable. Mais combien pensez-vous que ie me sentis fortifié quand ie me vis dans mes* vignes ? Ie commençay à reuiure selon ma coustume, ie me trouuay tout entier en cét endroit ; ie ne demeuray pas long-temps avec cette langueur, qui sembloit me menacer d'un plus grand mal ; enfin ie commençay à estudier de toutes mes forces. Veritablement le lieu ne contribuë pas beaucoup à cela, si l'esprit ne s'ayde luy-mesme ; car il trouuera, s'il veut, au milieu des occupations, vne retraite & vne solitude profitable. Au contraire, celui qui fera choix des lieux, & qui affectera quelques endroits, pensant y viure plus en repos ; trouuera par tout quelque chose qui le destournera de son dessein. On dit que Socrate fit cette réponse à quelqu'un qui se plaignoit que ses voyages ne luy auoient de rien seruy. *Cela, dit-il, ne vous est pas arriué sans raison, c'est que vous auez tousiours voyagé avec vous-mesme.* O ! que quelques-vns s'en trouueroient bien, s'ils pouuoient s'égarer d'eux-mesmes, parce qu'ils sont les premiers à se forger des inquietudes, à se corrompre à se faire peur. Que sert de trauerfer les mers & d'aller de ville en ville ? Si vous voulez

* Ou jardin.

lez vous deliurer des passions qui vous tourmentent, il n'est pas besoin que vous soyez autre-part; mais seulement que vous soyez autre que vous n'estiez. Imaginez-vous que vous estes à Athenes, ou à Rhodes; choisissez vne autre ville à vostre fantaisie; Que vous seruiront les mœurs de cette ville, si vous y auez porté les vostres? Vous estimerez tousiours que les richesses sont vn bien, la pauureté vous tourmentera, & ce qui est plus déplorable, vne fausse pauureté. Car encore que vous possediez de grands biens, toutesfois parce que vostre voisin en a dauantage, il vous semble qu'il vous en manque autant que l'autre en a plus que vous. Si vous pensez que les honneurs, & les grandes charges sont des biens, vous serez fasché que celuy-là soit créé Consul, & que celuy-cy le soit pour la seconde fois; vous vous mettrez en colere, autant de fois que vous trouuerez dans les fastes le nom d'vn mesme homme. Vostre ambition sera si grande, que vous ne croirez pas que personne marche apres vous, si vous voyez quelqu'vn deuant vous. Vous croirez que la mort est le plus grand de tous les maux, bien qu'il n'y ait point d'autre mal en la mort que la crainte qui la precede. Vous serez épouuanté non seulement par les dangers, mais encore par les soupçons. Enfin, vous serez tousiours agité par de vaines inquietudes. Que vous seruira donc alors,

De vous estre sauué parmy tant d'ennemis?

La paix mesme vous fournira des matieres de crainte. Vous ne trouuerez point d'assurance dans les choses les plus assurees, si l'épouuante se saisit vne fois de vostre ame. Et certes, lors qu'vne ame a pris l'habitude de s'épouuanter soudainement de toutes choses, elle se rend incapable de se defendre & de trauailler pour son salut. Car alors elle n'éuite plus le mal, elle prend seulement la fuite, & nous sommes plus en danger quand nous fuyons, que quand nous taschons à nous defendre. Vous vous imaginerez que c'est vn grand mal que de perdre quelqu'vn que vous ayez. Et cependant il y a aussi peu de raison de pleurer pour ce sujet que de répandre des larmes, parce que les feuilles tombent des arbres, qui donnoient à vostre maison vn ombrage delicieux, & qui en estoient l'ornement. Toutes les choses qui vous donnent du plaisir, ne sont pas d'vne autre nature. La fortune vous

en oste vne demain, & apres demain vne autre. Mais comme la perte des feuilles est facile à supporter, parce qu'elles renaissent tous les ans; ainsi il est aisé de supporter la mort de ceux que vous aymiez, & que vous estimiez les delices de vostre vie; parce qu'ils se renouellent bien qu'ils ne renaissent pas. Mais ils ne seront pas les mesmes; mais vous-mesme, vous ne serez pas le mesme. Il n'y a point de iour, il n'y a point d'heure qui ne vous change, & ne vous dérobe quelque chose, mais ce larcin paroist plus facilement en la personne des autres. Nous ne nous apperceuons pas de celuy qui se fait en nous, parce qu'il se fait peu à peu. Quelques vns nous sont d'un coup ravis par la mort; mais elle nous dérobe insensiblement à nous-mesmes. Ne penserez-vous iamais à cela? N'appliquerez-vous iamais l'appareil à vos blessures? Au contraire, vous vous donnerez par tout des occasions d'inquietude, en esperant certaines choses, & en desesperant des autres. Si vous estes sage, vous ferez vn mélange de l'un & de l'autre, vous n'espererez point sans desesper, & vous ne desespererez point sans esperance. Quelle vtilité a-t-on iamais tirée des grands voyages? Ils n'ont iamais réglé les voluptez; ils n'ont iamais donné de frein aux conuoitises; ils n'ont iamais reprimé la colere; ils n'ont iamais surmonté l'indomptable violence de l'amour; ils n'ont iamais eu la force d'arracher aucuns vices de l'ame; ils n'ont iamais rendu le iugement; ils n'ont iamais dissipé l'erreur; mais ils ont quelque temps arresté l'esprit par la nouveauté des choses, comme vn enfant qui admire tout ce qui luy est inconnu. Au reste l'agitation irrite l'inconstance de l'ame, & la rend plus volage & plus legere. A peine est-on arriué en vn lieu, où l'on auoit grande passion d'aller, qu'on a encore plus de passion de le quitter. On s'enuole, pour ainsi dire, comme des oyseaux passagers, & l'on s'en retourne plus viste que l'on n'estoit arriué. Les voyages vous feront connoistre des peuples; ils vous feront voir de nouvelles formes de montagnes, de grandes campagnes que vous n'auiez iamais veüs, des vallons arrosez d'eaux, qui ne seichent iamais, & la nature de quelque fleuve, dont on aura fait quelques obseruations. Vous verrez comment le Nil se déborde en Esté, comment le Tigre s'euuanouit, & qu'apres auoir fait vn long chemin sous la terre, il se remonstre & se découure avec la mesme estenduë qu'il auoit.

Vous verrez comment le Meandre, qui est le jeu & l'exercice de tous les Poëtes, fait vne infinité de tours & de detours; comment il approche en beaucoup d'endroits de son propre liët, & comment il s'en détourne, quand il semble qu'il se va jeter dans soy-mesme. Mais au reste, tous ces voyages ne vous rendent ny meilleur, ny plus aisé. Il faut se jeter dans l'estude, & parmi les Maistres de la Sagesse, pour apprendre ce que les autres ont cherché, & pour chercher ce qui n'est pas encore trouué; Il faut enfin retirer l'ame d'vne miserable seruitude, & la remettre en liberté. Tandis que vous ignorerez ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut désirer, ce qui est nécessaire, ce qui est superflu, ce qui est iuste, ce qui est honneste, vous vous égarerez plutôt que vous ne voyagerez. Toutes vos courses ne vous apporteront point de secours, parce que vous voyagez avec vos passions, & que vos vices vous suivent par tout. Pleust à Dieu qu'ils vous suivissent seulement, au moins ils seroient éloignez de vous; mais vous ne les menez pas, vous les portez avec vous. C'est pourquoy ils vous pressent par tout, & vous font par tout la mesme peine. Il faut donc chercher vn remede au malade, & non pas vn autre pays. Quelqu'un s'est-il rompu la cuisse, ou s'est-il donné quelque entorse, il ne se met ny dans vn carrosse, ny dans vn vaisseau; Il fait venir le Medecin pour réjoindre les os rompus, ou pour luy remettre la jambe. Comment donc vous pourriez-vous imaginer que vostre esprit, qui est, pour ainsi dire, demis de sa place, par tant de lieux qu'il a veus, puisse guerir par le changement des lieux? Ce mal est trop grand pour recevoir la guerison en se faisant porter tantost en vn lieu, tantost en vn autre. Les grands voyages ne rendront pas vn homme Medecin, ny Orateur; enfin l'on n'acquiert pas la Science en se promenant. Hé quoy? seroit-il possible que la sagesse, à qui toutes choses sont inferjeures, s'apprist en passant chemin? Il n'y a point de voyage, il n'y a point de lieu qui vous puisse retirer de vos convoitises, reprimer vostre colere, & arrester vostre ambition, ou s'il y en auoit, on y courreroit en foule de tous costez. Tant que vous porterez avec vous les causes de ces maux, vous en serez persecuté, vous serez en leur puissance en quelque lieu que vous allicz, sur la mer ou sur la terre. Vous estonnez-vous que vostre voyage ou vostre fuitte ne vous ait point rendu

plus honneste homme ? C'est que toutes les choses que vous fuyez , sont avec vous. Corrigez-vous donc vous-mesme , déchargez-vous de vostre fardeau , & donnez au moins quelque mesure à vos desirs. Otez de vostre esprit toute sorte de depravation & de vice. Voulez-vous faire des voyages agreables ? guerissez celuy qui vous accompagne. L'avarice demeurera avec vous aussi long-temps que vous aurez commerce avec vn avaricieux. L'orgueil ne vous quittera point , tandis que vous frequenterez vn orgueilleux. Vous ne perdrez jamais la cruauté dans la frequentation d'un bourreau , & la compagnie des adulteres allumera vostre impudicité.

II. Si vous avez enuie de vous dépouïller de vos vices , éloignez-vous tant que vous pourrez de l'exemple des vices. L'auare , le corrupteur , l'inhumain , le trompeur , qui vous seroient pernicious , s'ils estoient seulement proches de vous , sont en vous-mesme. Passez-donc dans la compagnie des gens de bien : Viuez avec les Catons , avec Lelius , avec Tuberon ; & si vous voulez aussi frequenter les Grecs , hantez Socrate & Zenon. L'un vous apprendra à mourir , quand vostre heure sera venuë , & l'autre vous apprendra la mesme chose , auant que le temps en soit venu. Viuez avec Chrysippe & Posidonius , ils vous donneront la connoissance des choses diuines & humaines. Ils vous enseigneront à éuiter l'oïsiuété , & non seulement à bien parler , & à contenter l'oreille de ceux qui vous écoutent , mais encore à fortifier vostre cœur contre toutes sortes de menaces. Car le port le plus assuré de cette vie orageuse , & perpetuellement agitée , c'est de mépriser tout ce qui peut arriuer , c'est de demeurer tousiours ferme , de receuoir courageusement les coups de la fortune , sans se cacher en homme lasche , & sans luy tourner le dos. La nature nous a engendrez magnanimes ; & comme elle a donné la cruauté à quelques animaux , à d'autres la finesse , & à quelques-vns la crainte ; ainsi elle nous a donné vn esprit grand & courageux , qui cherche où il viura avec plus d'honneur , & non pas avec plus de seureté , qui ressemble aux Dieux , qu'il imite & qu'il suit , autant que le pas d'un homme le peut permettre. Il s'expose à la veuë du monde , il est bien-aise d'estre loué , il est bien-aise d'estre veu. Il est le Maistre de toutes choses ; il est au dessus de toutes choses ; c'est pourquoy il ne se rend esclaué d'aucune chose ; il ne trouue rien de rude , il ne

trouue rien de pesant qui le fasse courber sous son poids.

La mort & le travail sont horribles à voir.

Non certes, si on les peut regarder d'un œil ferme, & dissiper les tenebres qui nous les representent si épouuantables. Beaucoup de choses ont fait peur durant la nuit, dont on ne fait que rire quand il est iour.

La mort & le travail sont horribles à voir.

Virgile a fort bien parlé de cela. Il n'a pas dit que ces choses fussent horribles en effect, mais seulement à la veüe; c'est à dire qu'elles semblent horribles, mais qu'elles ne le sont pas en effect. Que trouue-t'on aussi de formidable en ces choses que ce que l'opinion commune en a fait croire? Dites-moy, ie vous prie, Lucilius, pourquoy vn homme apprehenderoit-il le travail, & pourquoy redouteroit-il la mort? Il y en a qui estiment que tout ce qu'ils ne peuuent faire, est impossible, & qui disent que nous proposons des choses qui sont au dessus des forces humaines. Mais i'ay beaucoup meilleure opinion d'eux, qu'eux-mesmes. Ils peuuent faire toutes les choses qu'ils s'imaginent impossibles; mais ils ne veulent pas les faire. En effect, qui n'en est pas venu à bout quand il a voulu éprouuer ses forces? Qui ne les a pas trouuées faciles quand il a mis la main à l'œuure? Si nous n'osons les entreprendre, ce n'est pas qu'elles soient difficiles; mais elles semblent difficiles, parce que nous n'osons les entreprendre.

III. Que si vous desirez des exemples, representez-vous vn Socrate, ce patient vieillard. Il a esté persecuté par toutes sortes de maux, & neantmoins il n'a iamais esté vaincu, ny par la pauureté, que les ennuis domestiques luy deuoient rendre plus importune, ny par les trauaux qu'il a soufferts dans la guerre, ny par ceux qui l'ont exercé dans sa maison, soit que vous consideriez sa femme, qui estoit fascheuse & insupportable, soit que vous regardiez ses enfans, qui ressembloient plus à leur mere qu'à leur pere. Ainsi il a presque tousiours esté, ou dans la guerre, ou dans la tyrannie, ou dans vne liberté plus cruelle que la guerre & les Tyrans. On combattit vingt-sept ans, & apres qu'on eust quitté les armes, la ville fut abandonnée à l'inhumanité de trente Tyrans, dont la pluspart estoient ses ennemis. Enfin, il fut condamné comme coupable des plus

grands crimes. On l'accusoit de vouloir changer la Religion, de corrompre les ieunes gens, de les exciter contre les Dieux, contre leurs peres, & contre la Republique; & apres tout cela, il fut mis en prison & empoisonné. Mais toutes ces choses toucherent si peu l'esprit de Socrate, que son visage n'en parut pas seulement alteré. Il conserua iusqu'au dernier moment de sa vie cette merueilleuse louüange qui luy a esté particuliere, qu'on n'a iamais veu Socrate, ny plus triste, ny plus joyeux, & qu'il fut tousiours égal dans vne si grande inégalité de la fortune. Voulez-vous vn autre exemple? Mettez vous deuant les yeux le dernier Caton, que la fortune a trahy plus inhumainement, & avec vne cruauté plus opiniastre. Elle luy resista en tous lieux, & luy resista encore en sa mort. Il donna toutesfois témoignage, qu'un homme de cœur peut viure malgré la fortune, & mourir malgré la fortune. Toute sa vie s'est passée, ou dans les guerres ciuiles, ou durant le temps qu'on en jettoit les semences. Vous pourriez dire raisonnablement, qu'il n'a pas moins vescu dans la seruitude que Socrate, si ce n'est que vous croyez que Pompée, Cesar, & Crassus s'estoient vnis ensemble pour la defense de la liberté. On n'a iamais veu changer Caton parmy tant de changemens de la Republique. Il a tousiours esté égal parmy tant de diuerses occasions; dans la Preture, dans les refus qu'on luy a faits des grandes charges, dans les accusations, dans les gouuernemens, dans les assemblées du peuple, dans les armées, dans sa mort, & dans cette épouuante generale de la Republique. Enfin, lors que d'un costé on voyoit Cesar avec les dix plus fortes Legions, & que de l'autre on voyoit Pompée avec toutes les forces des Nations estrangeres, il fut tout seul assez fort contre des tempestes si espouuantes. Lors que les vns se jettoient dans le party de Cesar, & les autres dans celuy de Pompée; il composa tout seul vn party, qui fut celuy de la Republique. Si vous voulez vous représenter l'image de ce temps-là, vous verrez d'un costé le peuple amateur des nouveautez; vous verrez de l'autre costé le Senat, les Cheualiers, & tout ce qu'il y auoit de plus considerable dans la ville; & au milieu de tout cela, vous ne verrez que deux choses, la Republique & Caton. Enfin, vous vous estonnerez, quand vous aurez regardé,

Priam, Agamemnon, & le fameux Achile

Contraire à tous les deux.

Car il ne peut approuver ny l'un ny l'autre; il veut desarmer l'un & l'autre; & voicy le sentiment qu'il a de tous les deux. Il dit qu'il mourra si Cesar est victorieux, & qu'il se bannira luy mesme si Pompée demeure le Maistre. Que pouuoit craindre ce grand homme, qui s'estoit desia ordonné, soit qu'il fust vainqueur, soit qu'il fut vaincu, tout ce que les plus cruels ennemis eussent peu ordonner contre luy? Ainsi il mourut par les ordres & par le commandement qu'il s'en donna. Voulez-vous voir que les hommes peuuent endurer le trauail? Il a conduit des armées parmy les deserts de l'Affrique. Voulez-vous voir qu'on peut endurer la soif? Lors qu'il conduisoit les restes de son armée defaite & vaincuë par des montagnes arides, sans auoir prouision de viures, il endura la soif avec les armes sur le dos; & toutes les fois qu'il se presentoit occasion de boire, il beuuoit tousiours le dernier. Voulez-vous voir qu'on peut mépriser l'honneur & l'infamie? Le mesme iour qu'on luy refusa le Consulat, on le vid jouër à la paulme dans la mesme place où il auoit esté refusé. Voulez vous voir qu'on peut mépriser la puissance des plus grands? Il fit vn deffi à Pompée & à Cesar, bien que personne n'osast offenser l'un des deux que pour gagner les bonnes graces de l'autre. Voulez-vous voir qu'on peut mépriser aussi bien la mort que l'exil? Il se condamna luy-mesme au bannissement & à la mort, & cependant il resolut de faire la guerre. Nous pouuons donc montrer autant de courage, pourueu que nous voulions nous affranchir & rompre nos fers. Premièrement, il faut renoncer aux voluptez; elles eneruent, elles effeminent, & demandent beaucoup de choses qu'il faut demander à la fortune. Apres cela il faut mépriser les richesses, qui sont le prix & les recompenses de la seruitude. Il faut quitter l'or & l'argent, & tout ce qui sert de charge & d'embaras aux grands Seigneurs. On ne peut auoir gratuitement la liberté, il faut trauailler pour l'acquérir, & si vous l'estimez beaucoup, vous estimerez peu toutes choses.

ÉPISTRE CV.

ARGUMENT.

- I. Des causes de la ruïne de l'homme, & des moyens de les éviter.
II. En quoy consiste la plus grande partie du repos de l'esprit.*

*Lair y étoit fort mauvais.

IL faut que ie vous dise ce que vous devez obseruer pour viure dans vne grande tranquillité. Mais ie suis d'auis que vous receuiez ces preceptes, comme si ie vous prescriuois de quelle façon vous devez vous gouverner pour conseruer vostre santé dans le pais * d'Ardee. Considérez combien il y a de choses qui sollicitent l'homme à la ruïne de l'homme mesme. Vous trouuerez dans ce nombre l'esperance, l'enuie, la haine, la crainte, le mépris. Mais parmy toutes ces choses le mépris est si peu considerable, que plusieurs l'ont recherché, comme vne sauue-garde & vn azile. Veritablement celuy qui en méprise vn autre, luy donne, pour ainsi dire, vn coup de pied; mais pour le moins il passe outre. Personne ne s'opiniastre de nuire à celuy, dont il ne fait point de compte, personne ne cherche les moyens de l'offencer. Ainsi dans vne bataille on ne s'amuse point à ceux qui sont renuersez par terre, mais on attaque celuy qu'on trouue debout. Vous ne donnerez point d'esperance aux méchans, si vous n'avez rien qui réueille la conuoitise & la malice d'autruy, si vous ne possédez rien d'éclatant & de remarquable. Car les choses éclatantes sont auidemment desirées, encore qu'on ne les connoisse qu'à demy. Quant à l'enuie, vous vous en deffendez facilement, si vous n'affectez point d'estre veu, si vous ne vantez point vos biens, & que vous sçachiez cacher en vous mesme vos satisfactions & vos joyes. Pour la haine, qui est comme la fille des injures & des offenses, vous l'éuiterez sans doute, si vous n'offensez personne volontairement; & le sens commun est capable de vous tirer de ce danger qui a perdu tant de monde. Quelques-vns ont eu de la haine, & toutes-fois ils n'ont point eu d'ennemis qu'ils pussent combattre. La mediocrité de vostre fortune, & la facilité de vostre esprit vous donneront l'auantage de n'estre pas craint, & principalement quand on verra qu'on vous peut offenser sans peril. Qu'il soit

soit aisé de se reconcilier avec vous, & que vostre reconcilia-
tion soit assurée. Au reste, il est aussi dangereux d'estre craint
en sa maison par ses esclaves, & par ses enfans, que d'estre re-
douté au dehors. Personne ne manque de force pour nuire ;
outré que celuy qui est craint, n'est pas luy-mesme exempt
de crainte. Enfin personne ne s'est iamais rendu redoutable,
sans qu'il ayt luy-mesme tremblé. Il reste maintenant à parler
du mépris, dont le remede est sans doute en la puissance de
celuy que l'on méprise, & qui le supporte patiemment ; parce
qu'il veut bien le souffrir, encore qu'il ne l'ait pas mérité. On
en évite aussi le mal par le moyen des bonnes lettres, & par
l'amitié de ceux qui sont puissans auprès des personnes puissantes.
En effect, il vous sera utile de vous approcher d'eux, sans
toutefois vous y engager, de peur que le remede ne soit plus
fascheux que le mal.

I I. Mais après tout, rien ne vous profitera davantage que
de ne point faire de bruit ; que de parler peu avec les autres, &
beaucoup avec vous. Il y a ie ne sçay quel charme dans l'entre-
tien & dans le discours qui flatte, qui gagne insensiblement
l'ame, & qui n'a pas moins de force que le vin ou l'amour
pour faire découvrir des secrets. Personne ne sçauroit taire
ce qu'on luy a dit, & personne ne rapporte les choses com-
me il les a entendues. Celuy qui ne taira pas la chose, n'en taira
pas aussi l'Auteur ; car il n'y a personne qui n'ait quelque amy
à qui il se fie autant que l'on s'est fié à luy. Et pensant bien re-
tenir sa langue, & ne dire sa pensée qu'à vn seul, il la décou-
ure à tout vn peuple ; de sorte que ce qui estoit vn secret, de-
vient bien-tost vn bruit commun. Le meilleur moyen de vi-
ure en seureté, c'est de ne rien faire d'injuste. Comme les su-
perbes, & les méchans menent vne vie déreglée ; & toute
remplie de confusion, ils ont autant de crainte qu'ils font de
mal, & ne sont iamais en repos. Ils tremblent aussi-tost qu'ils
ont fait vne mauuaise action ; ils sont tousiours en inquietude,
leur conscience ne leur donne point de relasche, & les force
de se regarder eux-mesmes. Quiconque attend la peine, la res-
sent desia ; & quiconque la merite, l'attend. Il y a des choses
qui peuuent garentir vn méchant de peine ; mais il n'y en a
point qui le puissent mettre en repos. Il songe qu'il peut estre
découuert, & encore qu'on ne le découure pas. Les nuiets n'ont
point pour luy de bons songes, son crime le réueille à tout

moment ; & toutes les fois qu'il entend parler de celuy d'un autre , il pense qu'on parle du sien. Il luy semble qu'il ne sera jamais assez oublié , ny assez couuert. Enfin vn méchant homme a eu quelquefois assez de bonne fortune pour se cacher ; mais il a tousiours eu ce mal-heur qu'il ne pense jamais estre caché.

EPISTRE CVI.

ARGUMENT.

I. Il demande si le bien & le mal sont des corps.

II. Que l'on perd trop de temps en la consideration des choses vaines & inutiles.

I. **S**I ie répons vn peu tard à vos lettres, ce n'est pas que les affaires m'en ostent le temps. Je ne veux point vous apporter cette excuse , ie n'ay point d'affaires, & tous ceux qui n'en veulent point auoir, n'en ont point. Les affaires ne suiuent personne, mais on va au deuant d'elles. On les recherche, on les embrasse, & l'on s' imagine que la quantité des affaires est vn témoignage de la felicité d'un homme. Qui m'a donc empesché de vous faire promptement réponce sur ce que vous m'auiez demandé ? La question mesme que vous me faisiez qui deuoit trouuer vne place dans mon ouurage ; car vous sçauiez que i'ay dessein de faire vne Philosophie Morale, & d'éclaircir toutes les questions qui en dépendent. Ainsi i'ay douté si ie deuois differer à vous respondre iusqu'à ce que ie fusse au lieu où ie deuois traiter de ce sujet, ou si ie deuois vous donner vne audience extraordinaire. Mais enfin il m'a semblé qu'il n'estoit pas raisonnable de retenir plus long-temps vn homme qui vient de si loin. Je tireray donc du corps & de la suite de mon discours ce que vous voulez sçauoir ; & si ie trouue d'autres choses, ie vous les enuoyeray librement, sans attendre que vous me les demandiez. Voulez-vous sçauoir ce que c'est ? Ce sont des choses dont la connoissance donne plus de plaisir que d'utilité, comme ce que vous demandez, si ce qu'on appelle bien, est vn corps. Je vous dis que c'est vn corps puis qu'il agit. Ce qui agit, est corps ; or le bien agit sur l'ame, la forme & l'entretient en quelque façon. Donc, comme les

biens du corps sont des corps, les biens de l'esprit en sont aussi, car mesme l'esprit est vn corps. Puis que l'homme est corporel, il faut necessairement que son bien soit corps. Je mentirois si ie disois que ce qui le nourrit, que ce qui conserue sa santé, ou ce qui la restablit, n'est pas corps. Il faut donc croire que le bien de l'homme est corporel. Mais pour ne point remplir cette Lettre d'une chose que vous ne demandez pas, ie pense que vous ne doutez point que les passions ne soient des corps, comme la colere, l'amour, la tristesse. Si vous en doutez, voyez si elles ne changent pas le visage; si elles ne font pas rider le front, si elles n'y impriment pas la ioye, si elles ne nous font pas rougir & pâlir? Pourriez-vous donc croire que des marques si sensibles peussent estre imprimées sur vn corps par vne autre chose que par vn corps? Si les passions sont des corps, les maux de l'ame sont aussi des corps, comme l'auarice, la cruauté, & ces vices inueterez qui sont deuenus plus forts que toutes sortes de corrections. Ainsi la méchanceté & toutes ses especes sont des corps, comme la malignité, l'enuie, l'orgueil. Il faut donc tirer de tout cela cette consequence, que les biens sont aussi des corps; Premièrement, parce qu'ils sont contraires aux maux, & puis parce qu'ils en donnent les mesmes indices. N'avez-vous iamais pris garde à cet éclat, que le courage donne aux yeux? Combien la prudence y fait parestre de soins? le respect, de tranquillité & de modestie? la joye, de satisfaction? la seuerité, de rigueur? & la verité, d'assurance? Il ne faut dont point douter que ce qui change la couleur & la disposition du corps, & que ce qui exerce sur luy vn empire si souuerain, ne soit aussi corporel. Enfin toutes les vertus dont ie viens de parler, & tout ce qui en procede, sont des biens. Et peut-on reuoquer en doute qu'une chose qui en peut toucher vne autre, ne soit corps?

Ce qu'on touche & qui touche, est sans doute un vray corps, comme dit Lucrece.

Or toutes les choses que i'ay dites, ne feroient pas changer le corps, si elles ne le touchoient. Elles sont donc corporelles. Et certes, il y a grande apparence, que ce qui a tant de force que de pousser, que de contraindre, que de commander, soit corps. Quoy donc, la crainte ne retient-elle pas les hommes? l'audace ne les pousse-elle pas? le courage ne les

emporte-il pas dans les dangers, ne leur donne-t-il pas de la violence, & de l'impetuosité ? La moderation ne reprime-t-elle pas les esprits, & ne les retient-elle pas dans le deuoir ? La joye ne nous emporte-t-elle pas hors de nous-mesme ; & la tristesse n'a-t-elle pas la force de nous ramener à nous-mesmes ? Enfin tout ce que nous faisons, nous le faisons par le commandement ou du vice, ou de la vertu. Ce qui commande au corps, est corps ; ce qui luy fait de la violence est corps. Le bien du corps est corporel, le bien de l'homme est aussi le bien du corps, & partant il est corporel.

II. Mais maintenant que ie vous ay satisfait, comme vous l'avez souhaitté, il faut que ie me dise à moy-mesme, ce que ie m' imagine que vous me diriez. Nous ne faisons que jouer aux eschets, nous perdons nostre temps en de vaines subtilitez. Toutes ces disputes ne rendent pas les hommes meilleurs, mais seulement vn peu plus sçauans, Il y a plus de franchise, & plus de simplicité dans la veritable Sageffe ; & il n'est pas besoin de beaucoup de science pour rendre l'ame bonne, & pour faire vn homme de bien. Mais comme de nos autres biens, nous nous jouons de la Philosophie, nous en faisons des profusions, & nous ne pouuons ménager les sciences, non plus que les autres choses. Enfin nous n'estudions pas pour nostre vie, mais pour l'école ; Nous ne voulons pas estre meilleurs, mais seulement plus sçauans.

EPISTRE CVII.

ARGUMENT.

I. Il console Lucilius de la fuitte de ses Esclaves.

II. Que les pertes sont ordinaires dans la vie, & partant qu'elles ne doivent point estre inopinées.

I. **Q**'avez-vous fait de vostre sageffe ? où est cette preuoyance qui vous faisoit jeter les yeux de tous costez ? où est enfin cette grandeur de courage ? De si petites choses ont-elles la force de vous toucher ? Hé bien, vos occupations & vos affaires ont donné à vos Esclaves l'occasion de prendre la fuitte. Si vous avez perdu vos ennemis (car ie veux

bien leur laisser ce nom qu'Epicure leur a donné) quelle partie de vos biens auez-vous perduë ? Vous ne manquez que de ceux qui vous donnoient de la peine, & qui vous rendoient fascheux aux autres ? il n'y a rien en cela d'extraordinaire, rien que l'on ne doive attendre, & rien qui ne soit cent fois arriué. Il est aussi ridicule de s'offencer de cela, que de vous plaindre d'auoir esté mouillé dans la ruë, & qu'on ayt fait réjallir des crottes sur vous. Il en est de la vie comme des bains, de la foule, & des chemins. On iettera quelques choses sur vous, & quelques-vnes y tomberont. La vie n'est pas vne chose où il faille rechercher tant de delicateffe. Vous vous estes engagé dans vn long chemin. Il faut necessairement que vous y chopiez quelquesfois, que l'on vous choque, que vous tombiez, que vous vous lassiez; & que vous criez souuent, ô mort, c'est à dire, que vous mentiez. Vous quitterez vostre compagnon en vn endroit, vous ferez ses funeraillies en vn autre, & en vn autre vous en aurez de la crainte. Il faut acheuer vn chemin si rude parmy de si fascheuses incommoditez. Il faut preparer son esprit contre toutes choses, & luy apprendre qu'il est arriué,

*Où le deuil, les soucis, les miseres, la peste,
Ont fondé pour iamais leur demeure funeste.*

Il faut passer sa vie dans vne si fascheuse compagnie. Il est impossible de la fuyr; mais vous pouuez la mepriser. Or vous la mépriserez si vous y pensez souuent, & que vous iettiez souuent les yeux sur l'auenir. Il n'y a personne qui n'ait marché avec plus de force & de courage au deuant des occasions, contre lesquelles il s'estoit préparé. Il n'y a personne qui n'ait résisté aux plus grands maux, s'il les a considerez auparauant de l'esprit & de la pensée. Au contraire celuy qui ne s'y est iamais préparé, s'épouente des choses mesmes les plus legeres.

II. Il faut faire en sorte qu'il ne nous arriue rien de subit & d'inopiné; & d'autant que toutes choses ne nous semblent fascheuses, que par leur nouveauté, la meditation que vous en ferez, produira au moins cét effect, que vous ne serez point nouveau soldat dans la milice de la fortune, Hé bien ! vos esclaves vous ont quitté. Mais ils en ont dérobbé vn autre, ils en ont accusé vn autre, ils en ont tué vn autre, ils en

ont trahy vn autre, ils en ont foulé vn autre aux pieds, ils en ont attaqué vn autre par le poison, & vn autre par des calomnies. Tout ce que vous pouuez dire est arriué deuant nous à plusieurs, & arriuera encore apres nous. Il y a vne infinité de maux differens, dont nous sommes le but. Les vns sont desia dans nous-mesme, les autres se lancent contre nous, & quelques-vns qui vont tomber sur nos voisins, ne laissent pas de nous donner de la douleur & de la peine. Ne nous estonnons point des choses pour lesquelles nous sommes nez. Personne ne s'en doit plaindre, puis qu'elles arriuent également à tout le monde; ie dis également, car celuy qui a éuité quelque mal, pouuoit neantmoins le ressentir. D'ailleurs vne loy est iuste & équitable, non pas à cause que tout le monde en sent l'effect, mais parce qu'elle a esté faite pour tout le monde. Souuenons-nous de nostre condition, & payons sans aucun murmure les tributs de l'humanité. L'Hyuer fait venir le froid, il faut donc auoir froid. L'Esté ramene les chaleurs, il faut donc auoir chaud. La corruption de l'air attaque la santé, il faut donc estre malade. Vne beste sauuage nous attaquera en vn endroit; & l'homme qui est plus cruel que toutes les bestes sauuages, nous poursuiura en vn autre. L'eau nous osterá vne chose, & le feu vne autre. Nous ne pouuons changer cette condition, qui est attachée aux choses du monde. Mais nous pouuons nous armer d'vn grand courage, qui sera digne d'vn homme de bien. Ainsi nous supporterons constamment les accidens de la vie, & nous consentirons aysément aux ordonnances de la Nature. Elle gouerne tout ce grand Empire que vous voyez par des changemens perpetuels. Le beau temps succede aux brouillards; La mer se trouble apres auoir esté calme & tranquille; Tantost vn vent souffle, & tantost vn autre; Le iour suit la nuit; Vne partie du Ciel se leue, tandis que l'autre s'abaisse; Et enfin, l'Eternité est composée de choses contraires. Il faut que nostre ame s'accommode à cette loy, qu'elle la suiue, & qu'elle luy obeysse. Il faut qu'elle croye que tout ce qui arriue, deuoit arriuer, & qu'elle se garde de dire des iniures à la Nature. On ne scauroit mieux faire dans la necessité, que de souffrir constamment ce qu'on ne scauroit corriger, & de suiure Dieu sans murmure, luy qui est l'Auteur de tout ce qui arriue dans le monde. Il n'y a que les mauvais Soldats qui suiuent leur General en pleurant. C'est

pourquoy receuons avec allegresse les ordres & les commandemens du Ciel; ne quittons pas vne trame, où tout ce que nous deuons souffrir, est tissu & entre-mélé; Et parlons à Iupiter, qui conduit la machine du monde, avec les mesmes Vers dont Cleante luy parloit. Je croy qu'à l'imitation de Ciceron, il me sera permis de les mettre en nostre langue. S'ils vous plaisent, à la bonne heure; s'ils vous déplaisent, vous scaurez au moins qu'en cela i'ay suiuy l'exemple d'un grand homme,

*Arbitre souverain du Ciel & de la terre,
Conduits moy dans la paix, conduits moy dans la guerre;
Par tout où ton vouloir appellera mes pas,
Je suis prest de marcher, ie ne resiste pas.
Dans le bien, dans le mal, ie veux te reconnoistre,
Je veux ce que tu veux, le destin est le maistre;
Il mene doucement celuy-là qui le suit,
Et traïsne avec horreur le lasche qui le fuit.*

Ainsi nous deuons viure, ainsi nous deuons parler. Il faut que la destinée nous trouue prests & diligens à la suiure. Il n'appartient qu'à vn grand courage de se donner entierement à Dieu. Au contraire, il n'y a que les foibles & les petits esprits qui luy sont opiniastrés, qui ont de mauuais sentimens de la prouidence, & qui ayment micux blasmer les Dieux, qu'eux-mesmes.

EPISTRE CVIII.

ARGUMENT.

- I. *Comment il faut estudier, & de quelle façon il faut lire, ou écouter les Philosophes.*
- II. *Que les ieunes gens sont ordinairement plus ardens à l'estude de la Philosophie, que les vieux.*
- III. *Censure de ceux qui estiment que la Philosophie consiste plus tost à faire des questions & des disputes, qu'à regler la vie.*

I. **L**A question que vous me faites est du nombre des choses qu'il faut scauoir, pour dire que l'on est scauant. Mais puis que vous me pressez de telle sorte, & que vous ne voulez pas attendre les liures où ie traite avec ordre de toute

la Philosophie Morale ; ie vây promptement vous fatisfaire. Neantmoins afin que cette passion d'apprendre, dont ie voy que vous brûlez, ne se nuise pas elle-mesme, il faut que ie vous dise auparauant comme vous la deuez ménager. Il ne faut pas tout d'vn coup se ietter sur toutes choses. C'est par le moyen des parties qu'on vient à la connoissance du tout. Il faut proportionner le fardeau à nos forces, & ne pas plus entreprendre qu'elles le permettent. Il ne faut pas puiser tout autant que vous voulez, mais autant que vous en pouuez tenir. Ayez seulement bon courage, & vous en prendrez tout autant que vous voudrez. Plus vne ame se remplit, plus elle deuiet grande, plus elle s'estend. Lors que i'assiegeois, pour ainsi dire, l'Escole d'Attalaus, où ie venois toujours le premier, & d'où ie sortois toujours le dernier ; lors mesme que dans la promenade nous prouoquions à la dispute ce Philosophe, qui non seulement estoit tousiours prest, mais qui venoit ordinairement au deuant de nos questions, il me souuient de luy auoir ouï dire, que le Maistre & l'Escolier deuoient auoir vn mesme but ; que l'vn doit auoir intention d'apporter du profit, & l'autre d'en receuoir. Celuy qui frequente les Escôles des Philosophes doit tous les iours en emporter quelque fruct, & s'en retourner plus sain en sa maison, ou au moins plus en estat d'estre guery. Et certes, cela ne manquera pas d'arriuer. Car la Philosophie a vne vertu merueilleuse, qu'elle profite non seulement à ceux qui y estudient, mais encore à ceux qui frequentent les Philosophes. Celuy qui va au Soleil, ne laisse pas de se haller, encore qu'il n'y aille pas pour cela. Ceux qui ont demeuré quelque temps dans la boutique d'vn Parfumeur, en emportent l'odeur avec eux ; & ceux qui ont eu la frequentation d'vn Philosophe, y contractent necessairement quelque chose qui leur est vtile, quand mesme ils ne s'en seroient pas souciez. Prenez garde que ie parle de ceux qui ne s'en seroient pas souciez, & non pas de ceux qui en auroient eu de la repugnance. Car enfin, n'auons-nous pas veu des personnes qui ont demeuré beaucoup d'années auprès des Philosophes, & qui n'en ont pas receu la moindre teinture de la Philosophie ? Ouy certes, nous en auons veu qui ne manquoient point d'assiduité ; & iene les appelle pas les disciples, mais les hostes des Philosophes. Quelques-vns y viennent pour écouter, & non pas pour apprendre, comme nous allons au

theatre

theatre pour y auoir du plaisir, ou par les discours, ou par les musiques, ou par les sujets qui s'y representent. Vous verrez que la plus grande partie des auditeurs, vont dans l'école d'un Philosophe comme en vne promenade, & en vn lieu de diuertissement. Ils n'y vont pas pour se dépouiller de quelque vice, ny pour apprendre quelque regle sur laquelle ils forment leurs mœurs; mais pour donner du plaisir à leurs oreilles. Il y en a qui y vont avec des tablettes, non pour retenir les choses; mais pour remarquer quelques paroles qui ne profitent, ny à eux ny aux autres. Quelques-uns sont émeus par les grands discours qu'ils y entendent; ils entrent dans les passions de ceux qui parlent; ils monstrent sur leur visage la satisfaction de leur esprit, mais ils ne sont pas émeus d'une autre façon que * des danseurs qui font cent postures furieuses, à la cadance & au son de quelque instrument. D'autres sont rauis & charmez par la beauté des choses, & non pas par le son des paroles. Si l'on fait quelque puissant discours contre la mort, si l'on parle avec mépris de la fortune, ils veulent aussi-tost executer tout ce qu'ils ont ouy dire. Ceux-la véritablement sont touchez, & auroient les qualitez qu'on demande, si cette noble impression pouuoit demeurer dans leur ame, & que le peuple ennemy de la vertu, n'en chassast pas aussi-tost vne passion si illustre. Enfin il y en a peu qui puissent porter iusques chez eux cette ferme resolution qu'ils auoient prise dans l'école. Il est facile d'exiter vn desir vertueux dans l'ame de ses auditeurs; car la Nature a mis dans tous les hommes des principes & des semences de vertu. Nous sommes nez, tant que nous sommes, pour toutes les belles choses; & quand quelqu'un nous y exhorte, alors ces biens de l'ame qui auoient esté comme assoupis, se réueillent. Ne voyez-vous pas comment les Theatres resonnent toutes les fois qu'on y dit des choses qui sont approuuées de tout le monde, & reconnues pour veritables par vn consentement vniuersel?

*Ou bien que les Prestres de Cibele qui sembloient se mettre en furie au son de la fleute.

*S'il manque au pauvre quelque chose;
 Tout manque à l'auaricieux;
 Il n'est bon à personne, & quoy qu'il se propose,
 Il est à soy pernicieux.*

Vn amare applaudit à ces vers, & se réjouit de voir detester

son vice. Mais combien pensez-vous que les mesmes choses ayent plus de force & de puissance quand vn Philisophe le prononce? Quand ces vers sont entre-meslez de preceptes salutaires, n'estimerez-vous pas qu'ils entreront plus aisément dans l'ame de la multitude ignorante, & qu'ils s'y imprimeront plus fortement? Cleanthe disoit que comme nostre soufle rend vn son plus clair & plus éclatant; lors que la trompette l'ayant receu par vne emboucheure estroitte, le laisse sortir par vne ouuerture plus grande & plus large; De mesme, la contrainte & la mesure du vers, rend nos sens plus penetrans, & les aiguise dauantage. En effect, on entend les mesmes choses avec plus d'indifference, & mesme elles touchent moins quand on les recite en prose. Mais quand les vers viennent au secours, & qu'vn certain nombre de syllabes mesurées enferme vn beau sentiment, ce mesme sentiment est poussé dans l'ame, comme par vn fort & robuste bras. On dit quantité de choses pour faire mépriser les richesses; & l'on employe de grands discours pour persuader aux hommes, que la veritable richesse n'est pas dans vn grand patrimoine, mais dans l'ame; que celuy-là est riche qui s'accommode à sa paureté, & qui se met à son aise avec peu de chose. Mais l'ame est plus puissamment touchée, quand les mesmes sentimens sont exprimez en ces vers,

On a besoin de peu de bien

Lors que peu de chose on souhaite.

On a tout ce qu'on veut, on ne manque de rien

Lors que ce qui suffit, rend l'ame satisfaite.

Quand nous entendons cela, ou quelque chose de semblable, nous sommes plus aisément persuadez à reconnoistre la verité. Ceux-là mesmes qui ne se contentent iamais, & qui n'ont iamais assez, en ont de l'admiration, en poussent des cris d'applaudissemens, & voudroient eux-mesmes inspirer la haine & l'auerfion des richesses. Quand vous les verrez avec ce sentiment, ne les quittez point, pressez-les de prés, & rebattez tousiours la mesme chose, & ne vous amusez point à toutes ces finesses de Sophistes, à tant d'argumentations, & à ces vaines subtilitez. Parlez de toutes vos forces contre l'auarice, parlez contre le luxe, & quand vous aurez reconnu que vous aurez fait impression sur l'esprit de vos auditeurs,

pressez-les encore avec plus de force & de violence. On ne
 sçauroit dire le fruit & l'vtilité qu'apporte ce discours, qui
 ne tend qu'à donner du remede, & qui n'a point d'autre but
 que le bien des auditeurs. On imprime facilement dans les
 ames tendres l'amour de l'honneur, & de la vertu; Et si la
 verité rencontre vn bon Aduocat, elle se saisit aisément des
 esprits dociles, & qui ne sont que legerement corrompus.
 Pour moy, lors que i'ay entendu discourir Attalus contre les
 vices, contre les erreurs, & les maux de la vie, i'ay eu sou-
 uent pitié du genre humain, & i'ay crû que ce Philosophe
 estoit en vn degré au dessus de l'homme, & de toutes les gran-
 deurs humaines. Il disoit qu'il estoit Roy, mais il me sem-
 ble qu'il estoit plus que les Rois, puis qu'il luy estoit permis
 de reprendre & de censurer les Rois. Mais quand ie l'ay en-
 tendu louer la paureté, & qu'il faisoit voir que toutes les
 choses dont on n'a que faire, estoient des fardeaux inutiles,
 ou qui ne seruent qu'à empescher ceux qui les portent, i'ay
 souuent souhaitté de sortir pauvre de son Escole. Quand il
 auoit commencé à condamner nos voluptez, à louer la cha-
 steté du corps, vne table sobre, & la pureté de l'ame, il me
 prenoit vne extrême enuie de me retrancher non seulement
 les plaisirs illicites, mais encore les choses permises. Verita-
 blement, Lucilius, i'en ay retenu quelque fruit, car ie m'at-
 tachois à tous ses discours avec vne passion violente. Depuis
 ce temps-là, comme i'ay esté réduit à viure dans la ville, i'ay
 encore conserué quelque partie de ses diuines instructions.
 I'ay donné congé aux huïstres & aux champignons pour tout
 le reste de ma vie. Car il ne faut pas les appeller des viandes,
 mais des voluptez, qui nous forcent encore à manger, quand
 mesme nous n'en auons plus d'enuie. Ce sont des choses agrea-
 bles seulement aux goulus, & à tous ceux qui donnent plus à
 leur ventre qu'il n'est capable de tenir; parce que ces sortes
 de friandises y descendent facilement, & en sortent tout de
 mesme. Depuis ce temps là i'ay entierement renoncé à l'vsage
 des parfums, parce que la meilleure odeur qu'on puisse auoir
 sur le corps, c'est de n'en auoir point du tout. Depuis ce
 temps-là ie ne charge point mon estomach de trop de vin,
 & i'ay resolu de quitter le bain pour tout le reste de ma vie.
 Ie pense qu'il n'y a point de profit & qu'il y a trop de mol-
 lesse à se faire cuire le corps, & à le dessecher par les sueurs.

Mais les autres choses que j'auois quittées, me sont venu retrouver. Toutefois ie ne laisse pas d'observer en celles dont ie m'estois delia abstenu, vne mediocrité qui approche de l'abstinence, & qui est, peut-estre, plus difficile; car il y a des choses qu'on arrache de l'esprit plus facilement qu'on ne les modere. Mais puis que j'ay commencé à vous dire que j'auois embrassé la Philosophie en ma ieunesse, avec plus d'ardeur & de passion que ie ne fais en ma vieillesse, ie n'auray point de honte de vous confesser combien Sotion m'a donné d'amour & d'inclination pour la doctrine de Pythagore. Il m'enseignoit pourquoy ce Philosophe s'estoit abstenu de manger de la chair des animaux, & pourquoy Sextius auoit fait apres luy la mesme chose. L'vn & l'autre en auoit vne raison differente; mais la raison de l'vn & de l'autre estoit belle & magnifique. Sextius estimoit que l'homme auoit assez d'autres alimens, sans se nourrir de sang, & qu'on s'accoustumoit à la cruauté par le plaisir qu'on prenoit à déchirer de la chair. Il adjoustoit à cela qu'il falloit oster le luxe & sa cause & sa nourriture; & enfin, il disoit que la diuersité des alimens estoit contraire à la santé, & prejudiciable à nos corps. Mais Pythagore disoit qu'il y auoit vne alliance entre toutes choses, qu'il se faisoit vn commerce entr'elles, & qu'elles passoient des vnes aux autres. Si vous le voulez croire, il n'y a point d'ame qui meure, & qui cesse seulement son action, si ce n'est durant le peu de temps qu'elle va prendre place dans vn autre corps. Nous examinerons quelque jour combien il luy faut de temps, combien elle doit déloger de fois, auant que de reuenir loger dans l'homme. Cependant il imprime dans les cœurs la crainte du crime & du parricide; parce qu'il dit que sans y penser, nous pouuons nous adresser à l'ame de nostre pere, & offencer ou par le fer ou par les dents vn animal où estoit l'ame de quelque parent. Apres que Sotion eust exposé cela, & qu'il l'eust confirmé par quantité de raisons; Quoy, dit-il, ne croyez-vous pas que les ames passent d'vn corps en vn autre, & que ce que nous appellons la mort, n'est autre chose qu'vn changement de demeure? Ne croyez-vous pas que l'ame qui estoit autres-fois dans vn homme, est maintenant dans quelque brebis, ou dans vne beste sauuage, ou dans vn poisson? Ne croyez-vous pas que rien ne perit dans le monde, & que les ames ne font que changer de lieu? Non seulement les corps celestes tournent tousiours, mais mes-

mes les animaux ont leurs reuolutions, & les ames sont conduittes comme dans vn cercle. Il y a eu de grands hommes qui ont esté de cette opinion ; c'est pourquoy suspendez vn peu vostre iugement, & ne prononcez rien encore sur toutes ces choses. Si elles sont veritables, c'est conseruer son innocence que de s'abstenir de manger de la chair des animaux ; si elles sont fausses, c'est temperance & sobrieté. Quelle perte vous causera cette opinion ? Le ne vous oste que la viande dont se nourrissent les Lions & les Vautours. Pour moy m'estant laissé persuader par ces raisons ie commençay à m'abstenir de la chair des animaux ; Et apres auoir obserué cela, l'habitude m'en fut non seulement facile, mais encore douce & agreable. Je croyois que mon esprit en auroit plus de pointe, & plus de vigueur. Neantmoins ie ne voudrois pas aujourd'huy vous assurer si en effect il estoit plus vif, & plus vigoureux. Vous voulez peut estre sçauoir comment i'ay discontinué ? Lors que Tibere regnoit, i'estois encore assez ieune, l'on chassa alors les Religions estrangeres, & l'on mettoit entre les superstitions l'abstinence de quelques viandes. Ainsi à la priere de mon pere, qui ne craignoit pas le blasme, mais qui haïssoit la Philosophie, ie retournay dans ma premiere façon de viure, & l'on n'eut pas beaucoup de peine à me persuader de faire vn peu meilleure chere que ie ne faisois. Attalus auoit accoustumé de louer vn liêt dur, & qui resistoit au corps ; Et tout vieux que ie suis, ie couche dans vn liêt où l'on ne peut voir de marque que i'y aye couché.

II. Je vous ay dit cela pour vous faire connoistre combien les ieunes gens auroient de passion & d'ardeur aux bonnes choses, si quelqu'un les exhortoit, & les poussoit à la vertu. Il y a bien souuent de la faute de nos Maistres, parce qu'ils nous enseignent à disputer, & non pas à viure. Il y a aussi de la faute des Disciples, parce qu'ils portent chez les Philosophes plustost vn desir de polir l'esprit, que de perfectionner l'ame. Ainsi ce qui s'appelloit Philosophie, est deuenu *Philologie. Il importe beaucoup de regarder avec quelle intention on s'applique à chaque chose. Céluy qui examine Virgile pour deuenir bon Grammairien, ne s'amuse pas à considerer ce beau Vers :

Le temps qui fut toujours, ne retourne iamais.

Il est donc besoin de vigilance ; si nous ne nous hastons, nous des

meurerons derriere les autres. Le temps nous emporte, & s'emporte luy-mesme. Enfin nous sommes enleuez, sans y prendre garde. Cependant nous remettons toutes choses au lendemain, & nous sommes lents & paresseux, mesme au milieu des precipices. Le Grammairien obserue seulement en lisant ce Vers, que toutes les fois que Virgile parle de la vitesse du temps, il use du mot de fuir.

Le meilleur de nos iours passe & fuit le premier.

Mais celuy qui ne s'arreste qu'à la Philosophie, considere ces mesmes choses, comme on doit les considerer. Iamais, dit-il, Virgile n'a dit seulement le temps s'en va, mais qu'il fuit; parce que c'est la façon d'aller la plus viste & la plus prompte, & que les plus beaux iours de la vie nous sont ravis les premiers. Pourquoy donc ne faisons-nous pas nos efforts pour égaler nostre vitesse à celle de la chose du monde qui va le plus viste? Le plus beau temps s'enuole, & le plus triste luy succede. Comme ce qu'il y a de meilleur, & de plus pur dans vn tonneau, en sort le premier, & que la lie & ce qu'il y a de plus pesant demeure au fonds; Ainsi ce qu'il y a de meilleur & de plus exquis dans la vie, s'en va le premier. Nous ne feignons point de l'épuiser en faueur d'autruy, pour nous en reseruer la lie. Que ce Vers demeure donc imprimé dans nostre esprit, & n'en faisons pas moins d'estat que si c'estoit la réponce d'un Oracle.

Le meilleur de nos iours passe & fuit le premier.

Pourquoy le meilleur? parce que tout ce qui reste est incertain. Pourquoy le meilleur? parce que nous pouons beaucoup apprendre en nostre ieunesse, & faire tourner nostre ame, encore facile & traitable, du costé de la vertu; parce que ce temps-là est le plus propre à supporter la peine, à exercer l'esprit dans l'estude, & le corps dans le travail. Ce qui reste de la vie, est le temps le plus lâche, le plus languissant, & le plus proche de sa fin. Pensons-y donc de tout nostre esprit; & sans nous amuser aux choses qui ont accoustumé de nous détourner, & de nous donner tant d'occupations, ne travaillons qu'à vne seule, de peur que nous ne connoissions trop tard combien le temps est rapide, & qu'on ne scauroit le retenir. Il faut que nous estimions chaque iour, comme si c'e-

stoit le meilleur de nostre vie. Il faut s'en seruir comme d'une chose qui est proprement à nous; & nous emparer de ce qui fuit. Cela n'est pas consideré par celuy qui n'apporte à la lecture des vers de Virgile, que des yeux de Grammairien.

III. Ainsi les premiers iours sont les meilleurs, parce que les maladies viennent en suite, parce que la vieillesse presse, & qu'elle est desia sur nostre teste, quand nous pensons estre encore dans la ieunesse. Mais le Grammairien dira, que Virgile met tousiours ensemble la vieillesse & les maladie. Et à la verité, ce n'est pas sans raison; car la vieillesse est vne maladie incurable. Outre cela, dit-il, il appelle la vieillesse triste.

Les maux marchent en suite & la triste vicillesse.

Mais ils ne faut pas vous estonner, si d'une mesme chose chacun tire ce qui peut seruir à ses occupations, & à ses estudes. On void dans le mesme pré le bœuf chercher de l'herbe, le chien vn lievre, & la cigogne vne laifarde. Quand vn curieux prend les Liures que Ciceron a composez de la Republique, quand vn Grammairien les prend, quand vn Philosophe les lit, l'un y considere vne chose, & l'autre en considere vne autre. Le Philosophe s'estonne qu'on ait peu diré tant de choses contre la iustice; Et le curieux remarque, qu'il y a eu deux Rois à Rome, dont l'un n'a point de pere, & l'autre de mere. Car on est en doute de la mere de Seruius, & l'on ne connoist point du tout le pere d'Ancus, encore qu'on dise qu'il soit petit-fils de Numa. Il remarque que celuy que nous appellons Dictateur, & qui porte ce nom dans nos histoires, estoit appelé chez les anciens Maistre du peuple, comme on le trouue encore auiourd'huy dans les liures des Augures, où il y a vn témoignage que celuy qu'il nommoit, estoit appelé Maistre des Cheualiers. Il remarque tout de mesme que Romulus disparut durant vne Eclipsé de Soleil; Qu'on pouuoit appeller au peuple du iugement des Rois; & quelques vns comme Feneftella, estiment que cela est compris dans les liures des Pontifes. Mais quand vn Grammairien se méle d'expliquer les mesmes liures, il ne manque pas de mettre dans ses Commentaires que Ciceron a dit *Reapse*, au lieu de *Reipsa*, & qu'il s'est seruy tout de mesme de *Sepse*, pour *Seipse*. De là il passe aux mots que l'usage du siecle a changez. Il fait en suite vn re-

cueil de vers d'Ennius, & principalement de ceux qu'il composa pour Scipion l'Affriquain, & monstre comment les mesmes mots signifient quelquefois diuerses choses. Dauantage le Grammairien s'estime bien-heureux d'auoir trouué la raison qui a fait dire à Virgile,

Sur qui tonne du Ciel la grande & vaste porte.

Il dit qu'Ennius a dérobé cela d'Homere, & Virgile d'Ennius. Mais pour ne pas faire moy-mesme ou le Pedant, ou le curieux des belles lettres, sous pretexte de vouloir faire autre chose, ie vous auertis qu'il faut rapporter tout ce qu'on entend dire aux Philosophes, & toutes les lectures que l'on fait, au dessein de la vie heureuse; Il n'y faut pas chercher les vieux mots, ny les mauuaises metaphores, ny les vicieuses façons de parler. Mais il y faut chercher les preceptes profitables, & s'imprimer dans le cœur des sentimens genereux qu'on execute en mesme temps. Apprenons-les de telle sorte, que ce qui n'estoit qu'une parole, deuienne enfin vn bel effect. Je croy qu'il n'y a point d'hommes qui soient plus pernicious aux hommes que ceux qui ont appris la Philosophie comme vn mestier à gagner de l'argent, & qui viuent d'une autre façon qu'ils ne nous enseignent à viure. Car ils se produisent pour exemple, que cette science est inutile, estants sujets à tous les vices, à quoy ils semblent faire la guerre. Je ne croy pas qu'un Maistre de la sorte me puisse plus profiter, qu'un Pilote yure dans vne tempeste. Il faut conduire le gouuernail, malgré les flots qui le destournent, il faut combattre contre la mer; il faut abaisser les voiles qui estoient desia au vent. A quoy donc me pourroit seruir vn Pilote remply d'estonnement & de vin? Mais combien pensez-vous que les tempestes qui troublent la vie, sont plus grandes que celles qui agitent vn vaisseau? Il ne faut pas parler, il faut conduire. Toutes les choses qu'ils disent, & qu'ils vantent deuant le monde qui les entend, ne viennent pas d'eux; Platon les a dites, Zenon les a dites, Chryssippe, & Posidonius les ont dites, & vn grand nombre qui leur ressemblent. Si vous voulez sçauoir comment ils pourroient prouuer que ce qu'ils disent, est à eux, & qu'ils ne l'ont pas emprunté, il faut qu'ils fassent ce qu'ils disent. Mais puis que ie vous ay desia dit ce que ie voulois qu'on vous allast dire, il reste maintenant à satisfaire à vostre desir. Je mettray donc dans vne autre lettre

tout

tout ce que vous auez souhaitté de moy, afin que quand il faudra voir vne doctrine plus difficile, & qui doit estre plus attentiuement écoutée, vous ne soyez ny las de lire, ny las d'entendre.

EPISTRE CIX.

ARGUMENT.

I. Le sage peut profiter à vn autre sage.

II. On est souvent plus capable de conseiller autruy que soy-mesme.

I. VOUS desirez sçauoir si vn sage peut profiter à vn autre sage. Nous disons que le sage est remply de toutes sortes de biens, & qu'il a acquis tout ce que l'on peut acquérir. C'est pourquoy l'on demande comment il se peut faire que quelqu'un profite à celuy qui possède le souuerain bien? Mais ie responds à cela que les gens de bien sont vtils les vns aux autres, parce qu'ils tiennent les vertus en exercice, & qu'ils conseruent la sagesse dans le glorieux estat où elle doit estre. Les vns & les autres desirent quelqu'un avec lequel ils conferent. Comme les bons luiteurs s'entretiennent par le moyen de l'exercice, & que le Musicien reçoit conseil de celuy qui sçait la musique; Ainsi le sage a besoin de la pratique des vertus, & comme il s'excite soy-mesme, il est encore excité par vn autre sage. En quoy, me demanderez-vous, le sage pourra-t'il profiter au sage? Il luy donnera de la force, il luy découurira les occasions de faire des actions vertueuses. Outre cela, il luy communiquera ses pensées, & luy enseignera ce qu'il aura inuenté. Car il restera tousiours au sage quelque chose à rechercher, & où il puisse faire promener son esprit. Le méchant est pernicieux au méchant, & le rend encore plus méchant en excitant sa colere & sa crainte, en flattant sa melancolie, en louant ses voluptez; Et enfin, le méchant est entierement méchant, quand les vices de plusieurs se sont confondus ensemble, & qu'ils se sont assemblez en vn. Ainsi par la raison des contraires, l'homme de bien profitera à l'homme de bien. Comment cela, me direz-vous? Il luy donnera de la satisfaction, & confirmera son assurance; & par

l'agreable aspect de leur tranquillité mutuelle, la ioye de l'un & de l'autre s'augmentera. Dauantage il luy donnera la connoissance de certaines choses; car vn sage ne sçait pas toutes choses; & quand mesme il sçauroit tout, vn autre peut luy enseigner des chemins plus courts pour arriuer plü-tost à son but. Le sage profitera au sage, non seulement par ses forces, mais par les forces mesmes de celuy qu'il ayde. Veritablement le sage abandonné de tout le monde, & n'ayant pour luy que luy seul; peut se seruir de ses bonnes qualitez, il peut faire son deuoir, il peut bien employer ses forces, & neantmoins il est vray, que celuy-là luy donne de l'ayde, qui l'anime dans sa course. A reste, vn sage ne profite pas seulement à vn autre sage, mais encore à soy-mesme. Vous me direz au contraire, ostez-luy ses propres forces, il ne pourra rien faire du tout. Ainsi vous pouuez dire qu'il n'y a point de douceur au miel. Car celuy qui en mange doit auoir la langue & le palais disposé à le sauouer; & il y a des personnes à qui vne maladie fait trouuer la miel amer. Il faut que l'un & l'autre soit composé de telle sorte, que l'un puisse profiter, & que l'autre soit capable de receuoir du profit. Il seroit inutile, dit-on, à celuy qui a tout le chaud qu'il est possible d'auoir, de se chauffer dauantage; Et tout de mesme, il n'y a rien qui puisse encore profiter à celuy qui est en possession du souuerain bien. Vn Laboureur qui est instruit de tout ce qui concerne l'agriculture, ne cherche pas de se faire instruire. Vn Soldat qui est equipé de tout ce qui luy est necessaire pour vne bataille, demande-t'il encore des armes? Vn sage tout de mesme, ne souhaitte rien dauantage, il sçait assez pour la conduite de sa vie, il a des armes assez fortes. Celuy qui a toute la chaleur qu'on peut auoir, n'a pas besoin d'en auoir dauantage pour estre dans le plus haut degré de la chaleur. Et la chaleur, dit-on, se conserue & s'entretient par elle-mesme. Je répons à cela, premierement que vos comparaisons ne sont pas iustes. Car la chaleur est tousiours vne, & profiter est vne chose differente selon les occasions. D'ailleurs la chaleur ne deuient pas plus chaude par l'addition d'une nouvelle chaleur. Mais le sage ne peut demeurer dans vne mesme situation d'esprit, s'il n'a la société de quelques amis qui luy ressemblent, & avec lesquels il communique ses vertus. Adjoustez à cela que toutes les

vertus ont de l'amitié entr'elles. Et par consequent celuy-la profit qui ayme en vn autre les vertus pareilles aux siennes, & qui donne occasion de faire aussi aymer les siennes. Les choses qui ont de la ressemblance, se plaisent les vnes aux autres, principalement quand elles sont honnestes & vertueuses, & qu'elles peuuent faire connoistre leur merite, & connoistre celuy d'un autre. Dauantage il n'y a personne qui puisse émouuoir l'esprit d'un sage, qu'un autre sage, de mesme qu'il n'y a que l'homme qui puisse persuader l'homme par la force de la raison. Comme on a donc besoin de la raison, pour émouuoir la raison, il se faut seruir tout de mesme de la raison parfaite pour émouuoir la raison parfaite. L'on dit que ceux-là nous profitent, qui nous donnent des commoditez, comme l'argent, le credit, les prosperitez, & toutes les autres choses qui sont agreables, & necessaires pour l'usage de la vie; En quoy l'on pourroit dire aussi que mesme un insensé est capable de profiter à l'homme sage. Or profiter n'est autre chose qu'exciter l'ame selon la Nature par sa propre vertu, ou par la vertu de celuy que l'on excite. Ce qui ne se fera pas que ce ne soit à l'auantage de celuy-la mesme qui profite, car il faut necessairement qu'il exerce sa vertu, en voulant exercer celle d'autruy.

II. Mais sans nous arrester aux biens souuerains, ou aux choses qui les produisent, il est vray que les sages peuuent profiter les vns aux autres. Et certes, c'est vne chose qui est de soy-mesme desirable à un sage, que de rencontrer un autre sage, parce que tout ce qui est bon, est naturellement aymé des bons; & que tout homme de bien n'a pas plus de peine à faire amitié avec un homme de bien, qu'avec soy-mesme. Il faut que ie passe de cette question à vne autre qui s'y rapporte. On demande si le sage ayant affaire quelque deliberation, appellera quelqu'un à son conseil. Sans doute cela luy est necessaire, quand il s'agit des affaires ciuiles & domestiques, ou pour mieux dire, des choses mortelles. Il a besoin en cette occasion du conseil d'autruy, comme d'un Medecin, comme d'un Pilote, comme d'un Aduocat, selon les diuerses occasions. Le sage profitera donc quelquesfois au sage; car il luy donnera des auis, & mesme, comme nous auons desia dit, il luy sera encore vtile dans les choses grandes & diuines, en discourant ensemble de la vertu, & en fai-

fant vn beau mélange de leurs esprits, & de leurs pensées. D'auantage il est selon la Nature d'aymer nos amis, & de nous réjouir de leurs bonnes actions, comme de celles que nous aurions faites nousmesmes. Car si nous n'agissons de la sorte, la vertu qui se rend plus forte en s'exerçant, ne pourra demeurer long temps avecque nous. La vertu nous persuade de bien ordonner les choses presentes, de prendre conseil pour les futures, de les examiner attentiuement, & de les regarder tousiours. Or il ne faut point douter que celuy qui en consultera vn autre, ne trouue plus de facilité à s'en deméler, & ne rencontre plus de lumieres pour en sortir. Il doit donc chercher vn homme parfait ou vn homme auancé dans la sagesse, & qui soit proche de la perfection. Et cet homme parfait apportera beaucoup de profit s'il ayde de ses conseils, & de sa prudence, les resolutions d'vn autre. On dit que les hommes voyent plus clair dans les affaires d'autruy, que dans leurs affaires. En effect, cela arriue à ceux qui se sont laissé aueugler par l'amour qu'ils ont pour eux-mesmes; & à qui la crainte des dangers fait perdre le iugement, & tout ensemble la connoissance de ce qu'il leur seroit vtile. On ne commence à estre sage, que quand on se void en assurance, & qu'on est loin de la crainte. Cependant il y a certaines choses que les sages mesmes remarquent mieux en autruy qu'en eux. Outre cela, le sage fera pour le sage ce qui est le plus doux, & le plus grand bien de la vie; c'est à dire, qu'ils auront tous deux les mesmes volontez, & les mesmes auersions. Ils porteront ensemble vne belle charge. Ainsi ie vous ay payé ce que vous m'auiez demandé, encore que tout cela soit compris dans mes liures de la Philosophie Morale. Mais faites reflexion sur ce que ie vous ay dit tant de fois, que nous exerçons en toutes choses seulement la pointe de l'esprit. Car enfin, ie retourne tousiours au mesme discours. A quoy me pourra seruir cette dispute? En deuiendray-je plus genereux, plus iuste, plus modéré? Je ne puis encote me promener, i'ay encore besoin du Medecin. Pourquoi donc m'apprenez-vous vne science inutile? Vous ne m'auiez promis que de grandes choses, & ie n'en voy que de petites. Vous me disiez que ie n'auois iamais de crainte, quand ie verrois luire des épées à l'entour de moy, & que la pointe du poignard me toucheroit desia la gorge. Vous me disiez que ie serois tousiours en seureté,

quand mesme ie me verrois enuironné de feux & de fers, & qu'une tempeste inopinée ouueroit mon vaisseau de tous costez. Enseignez-moy seulement à mépriser la gloire, & la volupté, Vous m'enseignerez apres cela à débrouiller les choses difficiles, à distinguer les douteuses, à éclaircir les obscures. Enfin apprenez-moy maintenant ce qui m'est le plus nécessaire.

EPISTRE CX.

ARGUMENT.

- I. *Du plus grand mal qui puisse arriuer à l'homme.*
 II. *Que la Philosophie donne à l'homme l'esprit de discernement.*
 III. *Que la vie heureuse ne consiste point en des choses indifférentes.*

I. **I**E vous donne le bon-jour de ma maison de Nomentum, & vous conjure d'auoir tousiours la conscience nette, c'est à dire, d'auoir tousiours les Dieux fauorables. Car qui-conque est bien avec soy-mesme, est bien aussi avec les Dieux. Mettez maintenant à part ce que disent quelques vns, que chacun de nous reçoit en naissant vn Dieu pour guide & pour precepteur, non pas véritablement vn des grands Dieux, mais vn Dieu de plus bas ordre, & du nombre de ceux qu'Ouide appelle du commun des Dieux. Je veux neant-moins que vous mettiez ce sentiment à part de telle sorte, que vous ne laissiez pas de vous souuenir que nos ancestres qui ont eu cette pensée, estoient Stoïciens, & donnoient à chacun vn * Iupiter & vne Iunon. Apres cela, nous verrons si les Dieux ont tant de loisir, qu'il leur reste encore du temps pour prendre le soin des affaires des particuliers. Sçachez cependant, soit que nous soyons commis à la garde de quelque Dieu, soit que nous soyons abandonnez au hazard & à la fortune, que vous ne pouuez rien souhaiter à l'homme de plus funeste & de plus pernicieux, que si vous luy souhaitez d'estre mal avec soy-mesme. Il ne faut point souhaiter à vn méchant, que vous iugerez digne de peine, qu'il ait les Dieux contraires & ennemis; car il l'éprouue, & le reconnoist assez encore qu'il paroisse fauorisé de leurs soins & de leur

* Genie.

amour. Considérez attentivement les choses du monde, non par les noms qu'on leur donne, mais par la nature, & vous reconnoistrez que nous nous procurons plus de maux que la fortune ne nous en fait. Combien de fois ce qu'on appelloit malheur, a-t'il esté la cause & le commencement d'un bonheur? Combien de fois vne chose que l'homme a receüe avec ioye, l'a t-elle conduit à sa perte? Combien en a-t-elle fait tomber qui estoient desia bien haut, & qui paroissoient si bien appuyez, qu'il n'y auoit point d'apparence qu'ils pussent tomber du lieu d'où ils sont tombez en vn instant? Mais cette cheute mesme n'a point de mal en soy, si vous considerez l'issüe au delà de laquelle la Nature ne pousse personne. Toutes choses sont proches de leur fin, aussi bien les prospéritez d'où l'homme heureux est precipité, que les infortunes d'où est éléué le mal-heureux. Nous estendons les biens & les maux, & nous les rendons plus longs par l'esperance ou par la peur. Mais si vous estes sage, mesurez toutes choses par la condition humaine; & reduisez à l'estroit & ce qui vous donne de la crainte, & ce qui vous donne de la ioye. Il vaut mieux n'auoir pas de si longues joyes, & n'auoir pas aussi de si longues craintes. Mais pourquoy veux-ic restraindre le mal à ce poinct. Il n'y a rien que vous puissiez craindre raisonnablement. Toutes les choses qui nous ébranlent, & qui nous estonnent, sont fausses & vaines. Personne n'a encore examiné ce qu'il y a de solide en cela; mais les hommes se sont donnez de la crainte l'un à l'autre, & l'ont, pour ainsi dire, fait passer de main en main. Personne n'a eu encore la hardiesse d'approcher du fantosme qui le trouble, & qui le fait trembler, ny de s'efforcer de connoistre la nature, & le bien de sa crainte. Ainsi vne chose fausse & vaine, trouue encore de la creance parmy les hommes; parce qu'elle n'a encore esté ny conuaincuë, ny condamnée. Mais éprouuons enfin combien il importe d'ouuir les yeux. Nous verrons combien les choses que nous craignons, sont de peu de durée, combien elles sont incertaines, & que bien souuent nous craignons ce qui nous doit donner de l'assurance. Enfin le desordre de nostre esprit est tel que Lucrece nous le presente,

*Ainsi que les enfans craignent tout dans la nuit,
Nous craignons en plein iour.*

N'auons-nous donc pas moins de raison que des enfans, puis que nous craignons en plein iour? Mais cela est faux, Lucrece, nous ne craignons pas en plein iour, puis que de toutes choses nous nous sommes fait vne nuit & de profondes tenebres. Nous ne voyons plus rien du tout, ny de ce qui nous peut nuire, ny de ce qui nous est auantageux; Nous sommes vagabonds durant toute nostre vie, nous ne nous arrestons iamais, & nous ne prenons pas garde où nous allons mettre le pied. Vous sçauiez bien qu'il n'y a rien de si furieux que de courir dans les tenebres; & toutefois nous nous abandonnons. Il semble que nous soyons bien-aïses, que s'il faut nous rappeler, on nous rappelle de bien loin; & quoy que nous ne sçachions pas où nous courons, nous ne laissons pas de courir où nostre passion nous emporte.

I I. Mais le iour peut reuenir, si nous en auons la volonté; mais il ne peut reuenir que par vn moyen, si l'on s'instruit dans la science des choses diuines & humaines, si l'on ne s'arreste pas seulement à la surface, mais qu'on s'y plonge entierement; si encore qu'on sçache cette science, on la repasse dans son ame, & qu'on se l'applique bien souuent; si l'on recherche en quoy consistent les vrais biens & les vrais maux, & à quoy l'on donne ces noms faussement & sans raison; si l'on se met en peine de sçauoir en quoy consistent les choses honestes & les vicieuses, & ce que c'est que la prouidence. En effect, la curiosité de l'esprit humain ne s'arreste pas entre des bornes si estroites. Il monte au dessus de l'Vniuers, il veut voir son mouuement, dequoy il a esté basty, & à quelle fin rend la course precipitée de toutes les choses qu'il embrasse. Mais nous auons retiré nostre esprit de cette contemplation diuine, pour le plonger dans des choses basses & honteuses; pour le rendre esclau de l'auarice, pour le faire sortir du Ciel & de la conuersation des Dieux, pour le faire fouiller dans la terre, & tirer de ses entrailles ce qu'elle a de plus funeste, non contents de ce qu'elle presente à la veüe. Dieu qui est nostre bon pere, a mis proche de nous tout ce qui pouuoit nous estre profitable, & nous apporter quelque bien. Il n'a pas attendu que nous prissions la peine de le chercher, il nous l'a donné liberalement, & a caché bien auant dans terre ce qui estoit capable de nous nuire. Nous ne pouons nous plaindre que de nous-mesmes. Nous auons esté chercher ce qui pouuoit

nous faire perir , & nous l'auons mis au iour , malgré la Nature qui le cachoit. Nous auons soufmis nostre ame à la volupté , à qui faire seulement bon visage , est vn commencement de tous mal-heurs. Nous nous sommes abandonnez à l'ambition , aux applaudissemens des peuples , & à toutes les autres choses qui ne sont pas moins vaines & pernicieuses. Que vous conseilleray-je donc de faire ? Rien de nouveau. Aussi bien ne cherchons-nous pas des remedes à de nouveaux maux. Mais ie vous conseille premierement de considerer ce qui est necessaire , & ce qui est superflu. Les choses necessaires ne manqueront pas de se presenter par tout deuant vous ; mais il faudra tousiours que vous cherchiez avec peine les superfluës.

III. Au reste , ne vous imaginez pas auoir vn grand sujet de vous louer , quand vous auez méprisé les liëts d'or , & les meubles les plus precieux. Y a t'il de la vertu à mépriser les choses superfluës. Commencez à vous admirer quand vous commencerez à mépriser les necessaires. Vous ne faites pas vne chose fort merueilleuse de pouuoir viure sans la pompe , & la magnificence des Rois , sans desirer , ny de sangliers , ny de langues de Phenicopteres , ny tous ces autres prodiges de la dissolution qui est maintenant dégoustée des animaux entiers , & qui n'en choisit plus que quelques parties , afin de se mettre en appetit. Ie vous admireray quand vous ne refuserez pas du pain bis ; quand vous vous persuaderez dans vne necessité que les herbes ne naissent pas seulement pour les bestes , mais pour l'homme ; quand vous reconnoistrez que les pointes des arbres peuuent rassasier vn ventre , où vous entassez tant de choses precieuses , comme si c'estoit vn lieu pour les conseruer. Veritablement il le faut remplir sans dégoust ; mais pourquoy prendre garde de si près à ce qu'on luy donne , puis qu'il doit perdre ce qu'il reçoit. Vous vous plaisez à regarder dans vn festin tout ce que la terre & la mer auront pû fournir de delicat. Il y aura des choses qui vous plairont , parce qu'elles sont nouvelles , & d'autres qui vous agréront dauantage parce qu'on les a nourries long-temps pour les engraisser , & qu'elles se fondent toutes en graisse. Enfin vous prenez plaisir à l'odeur que l'art peut donner à tous ces ragoufts ; mais toutes ces sortes de viandes qu'on a si soigneusement preparées , & qu'on diuersifie en tant de façons , ne sont pas si tost entrées dans le ventre , qu'elles se conuertissent en mesme chose , & prennent

vne

Vne mesme puanteur. Voulez-vous mépriser le plaisir que donnent les viandes? regardez ce qu'elles deuiennent. Il me souuient qu'Attalus parloit quelques-fois en ces termes, avec l'admiration de tout le monde; Les richesses, disoit-il, m'en ont fait souuent accroire. l'estois comme rauy de moy-mesme, lors que ie les voyois éclatter tantost en vn endroit, & tantost en vn autre. Je pensois que ce qui en estoit caché, estoit semblable à ce que l'on en découuroit. D'ailleurs ie vis vn iour dans vne ceremonie toutes les richesses de la ville, tout ce qu'il y auoit d'or & d'argent, & ce qui surpassoit le prix de l'or & de l'argent; des couleurs rares, & des vestes qu'on auoit apportées, non seulement des frontieres de nostre Empire, mais de plus loin encore que les frontieres de nos ennemis. Il y auoit d'vn costé des troupes de ieunes esclaves, qui estoient considerables par leurs magnifiques habits, & par leur beauté extraordinaire. Il y auoit d'vn autre costé vn grand nombre de femmes, & quantité d'autres choses, que la fortune d'vn grand Empire exposoit aux yeux de tout le monde, comme pour faire la reueuë de ses biens. A quoy, dis-je, peut seruir tout cela; qu'à irriter la conuoitise des hommes, qui s'excite assez d'elle-mesme? Que signifie cette pompe, & ce grand amas d'argent? Nous nous sommes sans doute assemblez pour apprendre l'auarice. Mais pour moy, ie iurerois bien que i'emporte d'icy moins de desirs & de conuoitises, que ie n'y en auois apporté. I'ay méprisé les richesses, non parce qu'elles sont vaines & superflues, mais parce qu'il n'y a rien de si petit, & de si peu considerable. Auez-vous pris garde en combien peu de temps toute cette pompe est passée, encore que l'on marchast en bel ordre, & fort doucement? Quoy faut-il que ce qui n'a pu occuper nos yeux vn iour entier, nous occupe toute nostre vie? Toutes ces choses, adjoustoit-t-il à cela, me sembloient aussi peu vtils à ceux qui les possedoient, qu'à ceux qui les regardoient passer. C'est pourquoy ie me dis à moy-mesme toutes les fois que quelque chose de semblable me frappe les yeux; Toutes les fois que ie vois vne maison splendide, & magnifiquement meublée; Vne armée, pour ainsi dire, d'esclaves bien vestus; Vne littere portée par des valets de bonne mine; Qu'admires-tu? & de quoy es-tu si rauy? c'est vn triomphe que tu regardes; On ne fait que voir ces choses, on ne les possède pas, elles passent & s'éuanouissent au mesme

instant qu'elles plaisent & qu'elles flattent les yeux. Tourne-roy donc du costé des veritables richesses: Apprens à te contenter de peu de chose, & pousse avec courage cette genereuse parole; Ayons de l'eau, ayons du pain, nous disputerons de la felicité mesme avec Iupiter. Mais faisons, ie vous prie, la mesme chose encore que nous manquions de l'vn & de l'autre. S'il est honteux d'establir la vie heureuse en l'or & en l'argent, il n'est pas moins honteux de la faire dependre d'un peu de pain & d'un peu d'eau. Que deuiendray-ie donc si ie n'en ay point? Voulez-vous sçauoir le remede de la pauureté? La faim mesme fait cesser la faim. Autrement qu'importe que ce soit quelque chose de grand, ou quelque chose de petit qui vous contraigne de seruir, s'il faut que vous soyez contraint de seruir; L'eau mesme & le pain sont en la puissance d'autrui. Or celuy-là seulement est libre, non pas sur qui la fortune a peu de pouuoir, mais sur qui elle n'en a point. Vous ne deuez rien desirer, si vous voulez defier Iupiter qui ne desire rien du tout. Attalus nous a dit cela, la Nature le dit à tout le monde. Si vous y voulez souuent penser, vous trauillerez à vous rendre heureux, & non pas à le paroistre; à le paroistre à vous-mesme, & non pas aux autres.

EPISTRE CXI.

ARGUMENT.

Difference du Sophiste & du Philosophe.

VOUS m'avez demandé comment on rendroit en nostre langue ce mot Grec *Sophismata*. Plusieurs se sont efforcez de luy donner vn nom, mais il ne luy en est demeuré pas vn. Car comme la chose n'estoit pas receuë parmy nous, & qu'elle n'y estoit pas en vsage, on ne s'est pas aussi soucié de luy donner vn nom. Neantmoins celuy dont Ciceron s'est seruy, me semble bien propre, car il appelle cela tromperies. Celuy qui s'y applique, y attache quantité de petites questions subtiles & affectées; mais au reste il ne fait aucun profit pour les mœurs, il n'en deuiet ny plus ferme, ny plus moderé, ny plus genereux. Au contraire, celuy qui se fait vn remede de la Philosophie, en acquiert vn grand courage, se rem-

plit d'une belle confiance, se rend invincible, & paroist toujours plus grand, à mesure qu'on s'approche de luy. Comme les grandes montagnes ne paroissent pas si hautes à ceux qui les regardent de loin, & que quand on en approche de plus près, on connoist manifestement leur hauteur; Ainsi, Lucilius, il en est d'un Philosophe qui est Philosophe en effect, & non pas par de fausses subtilitez. Il est sur un lieu éminent, il est admirable, il est haut, il a une grandeur véritable, & qui n'est point empruntée. Il ne marche point sur des échasses ny sur la pointe du pied, comme ceux qui veulent ayder leur taille par artifice & paroistre plus grands qu'ils ne sont; il n'en demande pas davantage, il est content de sa grandeur. Mais pourquoy ne s'en contenteroit-il pas, puis qu'il est monté si haut que la fortune ne peut porter sa main iusqu'à luy. Il est donc au dessus des choses humaines. De quelque façon que tournent ses affaires, il est toujours en mesme situation; soit que sa vie s'écoule par un chemin de fleurs, soit qu'elle ne trouue en son chemin que des épines, que des aduersitez, que des tempestes. Ces subtilitez & ces tromperies, dont ie viens de parler, ne peuuent donner cette constance. Elles seruent de jeu, & de diuertissement à l'esprit; mais elles ne luy profitent point; & le Philosophe qui s'en iouë, jette la Philosophie du haut en bas de son thrône. Je ne vous deffendray pas neantmoins de vous en servir quelquesfois; mais ie vous conseille de vous en servir, quand vous ne voudrez rien faire du tout. Neantmoins elles ont cela de dangereux qu'elles font trouuer en elles des charmes, & qu'elles amusent & arrestent l'esprit par des apparences de raison. Cependant il y a tant de choses importantes qui vous appellent ailleurs; & à peine toute nostre vie est-elle suffisante pour nous apprendre seulement à mépriser la vie. Mais ne direz-vous rien de la bien conduire? C'est un second ouurage qui dépend du premier; car personne ne l'a bien conduite, s'il ne l'a auparauant méprisée.

EPISTRE CXII.

ARGUMENT.

I. Qu'il est difficile de reformer un esprit mal fait, & endurcy dans le vice.

I. **V**ÉRITABLEMENT ie voudrois bien que vostre amy püst se corriger, & receuoir la teinture que vous desirez. Mais nous le prenons en vn temps où il est desia bien endurcy, ou plütoft, ce qui est encore plus fascheux, nous le prenons trop amolly & trop corrompu par vne mauuaise habitude. Il faut que ie vous rapporte vn exemple d'vn mestier que ie pratique quelquesfois. Toute sorte d'arbre n'est pas propre pour estre greffé, s'il est trop vieux & rongé des vers, s'il est trop foible & trop menu, ou la greffe ne reprendra pas, ou il ne la pourra nourrir. C'est pourquoy on a de coutume de le picquer assez haut au dessus de la terre, afin que si l'on ne reüssit pas, on tente vne autre fois la fortune, en le greffant iusques dans la terre. Celuy dont vous m'écriuez, n'a point de forces, il s'est abandonné dans les vices, il est tout gasté, il est enfin trop endurcy, il ne peut receuoir la raison, il ne la scauroit nourrir. Mais, me direz-vous, il souhaitte de se corriger. Ne vous imaginez pas cela. Ce n'est pas que ie veuille dire qu'il vous trompe, car il pense luy-mesme souhaitter sa correction. Il s'est dégousté de la débauche, il l'a comme rejetée, mais elle rentrera bien-tost en grace avec luy. Il dit neantmoins que sa vie luy déplaist; Je n'en doute point, car à qui ne déplaist-elle pas? Les hommes aiment leur vie, & la haïssent tout ensemble. Il faut donc attendre à parler de vostre amy, iusqu'à ce qu'il nous ait témoigné par de bons effects, que la débauche luy est odieuse. Car maintenant la débauche & luy, sont seulement en dispute ensemble.

EPISTRE CXIII.

ARGUMENT.

- I. Si les vertus sont animaux, comme les Stoïciens l'assurent.
Il se moque de ces rêveries, & enseigne ce qu'on doit croire.*
- II. Il ne faut pas employer le temps en ces sortes de discours.*

I. VOUS desirez que ie vous écriue mon sentiment touchant cette question qui est agitée par les Stoïciens, si la Justice, la Force, la Prudence, & les autres vertus sont des animaux. Nous faisons croire, Lucilius, par toutes ces subtilitez, que nous exerçons nostre esprit en des choses vaines, & que nous perdons le temps en des disputes qui ne peuvent seruir de rien. Je feray toutes-fois ce que vous desirez, & vous diray le sentiment des Stoïciens, mais ie vous proteste, que ie suis d'une autre opinion. L'exposeray premièrement les raisons dont nos Anciens se laissoient persuader. Il est constant, disoit-on, que l'ame est animal, puis que c'est par elle que nous sommes animés, & que les choses qui vivent, en ont pris le nom d'animées. Or la vertu n'est autre chose que l'ame qui se possède par quelque moyen; Et partant elle est animal. D'ailleurs la vertu fait quelque chose; Or rien ne se peut faire sans quelque mouvement. Si elle a du mouvement, elle est animal, parce que le mouvement ne se trouue que dans l'animal. Si, me dit on, la vertu est animal, elle contient en soy la vertu mesme, Oüy certes, elle se contient elle-mesme. Comme le Sage fait toutes choses par la vertu; ainsi la vertu fait toutes choses par soy-mesme. Il faut donc conclurre de là, que tous les arts, que toutes nos pensées, que toutes les choses qu'on embrasse par l'entendement, sont des animaux. Il s'ensuit donc de là que plusieurs milliers d'animaux habitent dans la petite estendue de nostre cœur; il faut que tous les hommes soient chacun plusieurs animaux, ou que nous en ayons en nous vne infinité. Voulez-vous sçavoir ce qu'on répond à tout cela? Que chacune de ces choses sera animal, mais qu'elle ne sera pas plusieurs animaux. Je vous en diray la raison, si vous voulez m'escouter. Chaque animal doit auoir vne ame & vne substance particuliere. Or tous ces

animaux n'ont qu'une ame. Et partant chacun pourra subsister, & ne pourra pas estre plusieurs. Je suis animal & homme, & cependant vous ne direz pas que ie fois deux ; parce que pour estre deux, il faut que l'un soit separé de l'autre. Tout ce qui est fait vn de plusieurs corps, tombe sous vne mesme nature, & ne fait qu'un corps. Mon ame est animal, & ie suis animal, cependant nous ne sommes pas deux animaux, parce que mon ame fait vne partie de moy-mesme. Lors qu'une chose subsistera d'elle-mesme, on la considerera par elle-mesme; mais tant qu'elle sera partie d'une autre, on ne la pourra considerer autrement. La raison de cela est, qu'afin qu'une chose soit autre, elle doit estre toute à soy, elle doit estre particuliere, elle doit faire vn tout, & estre parfaite en soy: l'ay protesté que ie n'estois pas de ce sentiment; Car si on reçoit cette doctrine, les vertus ne seront pas seulement des animaux, mais les vices & les passions qui leur sont contraires, comme la colere, la crainte, la tristesse, le soupçon, nous passerons mesme plus auant, nous trouuerons bien d'autres animaux; Toutes les opinions, toutes les pensées seront des animaux; ce qu'il ne faut pas recevoir, car tout ce que l'homme fait, n'est pas homme. Qu'est-ce, dit-on, que la Iustice? c'est vne ame qui se possède par quelque moyen. Donc si l'ame est animal, la Iustice est animal. Non certes, car la Iustice est vne habitude, & vne qualité de l'ame. La mesme ame prend veritablement diverses formes; mais elle n'est pas vn autre animal, toutes les fois qu'elle fait vne autre chose; & ce que l'ame fait, n'est pas animal. Si la Iustice est animal, si la Force, si les autres vertus sont animaux, cessent-elles quelquefois d'estre animaux pour recommencer vne autre fois à l'estre, où sont-elles toujours animaux? Si les vertus ne peuuent cesser d'estre vertus, il y a donc dans l'ame plusieurs animaux, ou plustost il y en a vn nombre infiny. Il n'y en a pas plusieurs, me dit-on, mais vn seul composé de plusieurs qui sont ses membres & ses parties. Il faut donc nous représenter l'ame comme vne Hydre qui a plusieurs testes, & dont chaque teste est assez forte de soy pour combattre toute seule, & pour nuire aussi toute seule. Neantmoins aucune de ces testes n'est animal mais vne teste de l'animal, & toute l'Hydre ne fait qu'un seul animal. Personne n'a dit que le Lyon ou le Dragon estoient des animaux dans la chimere; ils en faisoient seulement des parties, & les

parties ne sont pas des animaux. D'où pouvez-vous conclure que la Justice est un animal ; Elle fait quelque chose, dites-vous, & apporte du profit ; Or ce qui fait quelque chose, & apporte du profit, a du mouvement, & ce qui a du mouvement, est animal. Cela est véritable si elle a un mouvement qui luy soit propre ; mais elle n'en a point qui luy soit propre ; car celui qu'elle a, vient de l'ame. Tout animal est jusq' à sa mort, ce qu'il a esté en naissant. L'homme est homme jusq' à sa mort ; Le cheual & le chien sont de mesme, ils ne sçaurôient estre conuertis en vne autre chose. Supposons apres cela que la Justice, c'est à dire ; vne ame qui se possède par quelque moyen, soit animal ; Supposons la mesme chose de la Force, qui est aussi vne ame qui se possède par quelque moyen. De quelle ame nous parlez vous ? Celle qui estoit maintenant Justice, est enfermée dans le premier animal ; il ne luy est pas permis de passer dans un autre, il faut qu'elle demeure dans celui où elle a commencé d'estre. D'ailleurs vne ame ne peut estre l'ame de deux animaux, ny à plus forte raison de plusieurs. Si la Justice, la Force & les autres vertus sont des animaux, comment n'auront-elles qu'une seule ame ? Il faut necessairement qu'elles ayent chacune la leur, ou autrement elles ne sont pas animaux. Davantage on demeure d'accord qu'un seul corps ne peut estre le corps de plusieurs animaux. Quel corps aura donc la Justice ? l'ame. Quel corps aura donc la Force ? la mesme ame. Mais un seul corps ne peut estre le corps de deux animaux. La mesme ame, me dit-on, prend l'habitude de la Justice, de la Force, & de la Temperance. Cela se pourroit bien faire, si lors que la Justice est dans vne ame, la Force n'y estoit point, & que lors que la Force y est, la Temperance ne s'y trouuoit pas. Mais toutes ces vertus y sont ensemble ; Comment donc chacune d'elles pourroit-elle estre animal, puis qu'il n'y a qu'une ame, qui ne sçauroit faire plus qu'un animal ? Apres tout, il n'y a point d'animal qui soit partie d'un autre animal ; Or la Justice est vne partie de l'ame, elle n'est donc pas un animal.

I I. Mais il me semble que ie perds ma peine, en voulant prouuer vne chose dont personne ne doute ; En effect, il y a plus de raison de se mocquer de cela, que d'en faire un sujet de discourir. Il n'y a point d'animal qui soit partie d'un autre animal. Considerez le corps de tous les animaux, vous n'en

trouueriez point qui n'ait sa couleur, qui n'ait sa forme & sa grandeur particuliere. Entre les merucilles qui font admirer la main d. Createur de toutes choses, ie trouue encore cela d'admirable, que parmy cette prodigieuse abondance de ses ouurages, il n'en a iamais fait deux qui se ressemblassent. Si vous comparez mesme ceux qui paroissent les plus semblables, vous y trouueriez de la difference. Il a fait vn si grand nombre de feuilles, & n'en a fait pas vne qui n'ait sa marque & sa proprieté particuliere. Il a fait vn si grand nombre d'animaux, & pas vn ne ressemble à l'autre; il s'y rencontre toujours quelque chose de different. Il s'est luy mesme imposé cette loy de donner à chaque indiuidu quelque marque particuliere, & de rendre dissemblable ce qui est le mesme. Toutes les vertus, comme vous dites, sont semblables; mais elles ne sont pas des animaux. Il n'y a point d'animal qui ne fasse quelque chose de soy mesme; mais la vertu ne peut rien faire toute seule, il faut qu'elle soit assistée de l'homme. Tous les animaux sont, ou raisonnables, comme les hommes, & les Dieux; ou irraisonnables, comme les bestes. Les vertus aussi sont raisonnables, & cependant elles ne sont ny hommes ny Dieux, & partant elles ne sont pas des animaux. Tout animal raisonnable ne fait rien, s'il n'est auparauant excité par quelque chose apparente. Apres cela son appetit s'émeut, & en suite son consentement confirme son appetit. Voulez vous sçauoir ce que c'est que le consentement? vous le verrez par cet exemple. Il faut que ie me promene? Et enfin, ie me promene, lors que ie me le suis enjoint moy-mesme, & que i'ay trouué cela raisonnable. Il faut que ie me tienne assis, c'est pourquoy ie veux me tenir assis. Ce consentement ne se rencontre point en la vertu. Mais supposons que la Prudence soit vn animal; comment donnera-t-elle son consentement? Il faut que ie me promene, c'est la Nature qui fait cela; & la Prudence qui ne prend garde qu'à celuy en qui elle est, & non pas à soy, ne peut ny se promener, ny s'asseoir. Elle n'a donc point de consentement. Ce qui n'a point de consentement, n'est pas animal raisonnable. Mais si la vertu est vn animal, c'est vn animal raisonnable. Or elle n'est pas animal raisonnable, & par consequent elle n'est pas animal. Si la vertu est vn animal, & que la vertu soit vne bonne chose, toute bonne chose est animal. Les Stoiciens en demeurent d'accord. Il est

est bon de s'employer à la conseruation de son Pere; Il est bon de dire prudemment son opinion dans le Senat; Il est bon de iuger avec Iustice. S'employer à la conseruation de son Pere, est donc vn animal; parler sagement est donc vn animal; Enfin cette absurdité iroit si auant que vous ne pourriez vous empescher de rire. Se taire prudemment, & bien souper, sont de bonnes choses; se taire & souper sont donc des animaux. Je ne scaurois m'empescher de rire moy-mesme de ces subtiles & ingenieuses bagatelles. Si la Iustice & la Force sont des animaux ce sont sans doute des animaux terrestres. Or tout animal terrestre a froid, a faim, a soif. Donc la Iustice a froid, la Force a faim & la Clemence a soif. Mais ne pourrois-je pas leur demander quelle forme ont ces animaux? S'ils ont celle d'un homme, d'un cheual, ou d'une beste sauuage? S'ils luy ont donné vne forme toute ronde comme * à Dieu? Je pourrois bien leur demander si l'auarice, si la débauche, si la folie sont rondes; car ce sont aussi des animaux. Et lorsqu'ils les auront arrondies, ie leur demanderay encore si vne sage promenade est vn animal ou non. Il faudra necessairement qu'ils le confessent, & qu'ils disent apres cela que la promenade est vn animal, & vn animal tout rond. Mais afin que vous ne pensiez pas que ie sois le premier des Stoïciens qui parle sans fondement, & selon mes imaginations, Cleanthes, & Chrysippe son disciple, ne sont pas d'accord ensemble sur ce que c'est que se promener. Cleanthes dit que c'est vn esprit qui se répand de la principale partie de l'ame iusqu'aux pieds; & Chrysippe veut que ce soit cette principale partie de l'ame. Pourquoi donc à l'exemple de Chrysippe chacun ne s'arrestera-il pas à ce qu'il iugera le plus raisonnable, & ne se mocquera-il pas de ce nombre d'animaux, qui est si prodigieux, que tout l'Vniuers entier ne les pourroit contenir. Les vertus, dit-on, ne sont pas plusieurs animaux; & toutefois elles sont animaux. Car comme vn homme peut estre tout ensemble Orateur & Poëte, & que neantmoins il n'est qu'un; de mesme les vertus sont animaux, mais non pas plusieurs animaux. La mesme ame peut estre iuste, sage, genereuse, & auoir l'habitude de toutes les vertus. Ainsi la question est resoluë, & enfin nous sommes d'accord, car apres tout, ie confesse que l'ame est vn animal. Je regarderay apres cela quel iugement ie feray du reste. Mais ie nie que les actions de l'ame soient des animaux. Autrement on fera au-

* Comme
au mode,
qui estoit
Dieu dās
l'opinion
des Stoï-
ciens.

tant d'animaux que l'on prononcera de paroles, & que l'on composera de Vers. Car si vn sage discours est vne bonne chose, & que toute bonne chose soit vn animal, le discours est aussi vn animal. Vn vers bien fait est vne bonne chose; or toute bonne chose est animal, vn Vers est donc vn animal. Et partant,

Je chante d'un Heros la force & les combats,

C'est vn animal, qu'on ne sçauroit dire estre rond, puis qu'il a six pieds. Certes, me dites vous, toute cette dispute est vne chose vaine & ridicule; & ie ne puis m'empescher de rire, quand ie me represente qu'un solecisme, vn barbarisme, & vn syllogisme sont des animaux, & que ie tasche, comme vn Peintre, à faire des visages qui leur ressemblent. Cependant nous faisons les serieux, & nous fronçons le sourcil, quand nous disputons sur ce sujet. Je ne sçauois me seruir en cét endroit de cette parole de Cecilius, O tristes folies! car elles sont plaisantes & ridicules. Parlons donc plutôt de quelque chose qui nous soit vtile & salutaire, & cherchons les moyens d'arriuer à la vertu, & des chemins qui nous y conduisent. Enseignez-moy, non pas si la Force est vn animal; mais qu'il n'y a point d'animal qui soit heureux sans la Force, s'il ne s'est affermy contre les choses fortuites, & si par la meditation & la preuoyance, il n'a surmonté tous les accidens de la fortune, deuant mesme qu'ils soient arriuez. Qu'est-ce que la Force? C'est le rempart inébranlable de l'infirmité humaine. Celuy qui en est couuert, demeure ferme, & assuré contre tous les assauts qu'il faut soustenir dans la vie; il ne doit sa protection à personne, & se deffend de ses propres armes. Il faut que ie vous rapporte en cét endroit le sentiment de Possidonius. Il ne faut pas, dit-il, que vous vous croyez assuré, tandis que vous ne serez deffendu que par les armes de la fortune. Combattez contre elle-mesme avec vos propres forces, on n'est iamais bien armé de ce qui dépend du hazard. Nous sommes armez quand il faut combattre nos ennemis; mais nous sommes nuds & desarmez quand il faut combattre la fortune. Veritablement Alexandre gaignoit des victoires, il mettoit en fuite les Perses, les Hircaniens, les Indiens, & tout ce que l'Orient embrasse de Nations iusqu'à la mer Oceane; mais luy-mesme tantost ayant tué vn amy, & tantost en ayant perdu vn autre, il s'alloit plonger

dans les tenebres; & quelquesfois tourmenté par le remords, & quelquesfois par le regret; ce victorieux de tant de Rois & de Peuples, se laissoit vaincre laschement par la fureur & par la tristesse. Aussi auoit-il plus trauaillé à reduire toutes choses sous son obeissance, que ses propres passions. O que les hommes sont aueugles de vouloir porter au de là des mers leur domination & leur puissance; de s'imaginer estre heureux, quand ils ont gagné beaucoup de Prouinces par la violence des armes, & de ne reconnoistre pas quel est l'Empire le plus grand & le plus aisé à conquerir. Se commander soy-mesme est l'Empire le plus grand; que l'on se puisse figurer. Que l'on m'apprenne combien la Iustice est sainte & sacrée, qu'elle ne regarde que la conseruation du bien d'autrui, qu'elle se donne gratuitement à tout le monde, qu'elle ne veut rien pour soy que la jouissance, & l'usage de soy-mesme, qu'elle n'a rien de commun avec l'ambition & la vaine gloire, & qu'elle ne veut plaire qu'à elle-mesme. Il faut que chacun se persuade sur toutes choses qu'il doit estre iuste gratuitement. Ce n'est pas assez, il faut qu'il se persuade qu'il luy est commandé d'embrasser volontairement cette vertu, afin d'éloigner sa pensée; le plus qu'il luy sera possible, des interests particuliers. La plus grande recompense que vous deuez esperer d'une action iuste, c'est d'estre iuste. Imprimez vous encore dans l'esprit; ce que ie vous ay desia dit, qu'il n'importe combien le nombre sera grand de ceux qui sçauront que vous estes iuste. Celuy qui veut en public faire monstre de sa vertu, ne trauaille pas pour la vertu, mais seulement pour la vaine gloire. Peut-estre que vous ne voudriez pas estre iuste sans gloire; cependant vous deuez quelquesfois estre iuste avec infamie. Et alors, si vous estes sage, vne mauuaise reputation, que de bonnes actions vous auront acquise, vous donnera du contentement.

EPISTRE CXIV.

ARGUMENT.

- I. Que la corruption du langage procede bien souvent de la corruption des mœurs.*
II. Discours contre la dissolution.

VOUS me demandez d'où vient qu'en de certains temps le langage s'est corrompu ; comment les esprits ont eu tant d'inclination à de certains deffauts que quelquesfois le discours enflé a emporté toute l'estime, & quelquesfois le stile coupé & mesuré comme vne chanson ? Pourquoy on s'est plû en vn temps dans les sentimens hardis, & qui sont au dessus de toute croyance ; Pourquoy en vn autre temps on s'est exprimé en des termes courts, & pour ainsi dire deffians, qui en faisoient plus imaginer qu'ils n'en faisoient pas entendre. Pourquoy il y a eu vn siecle où l'on a impudemment abusé des metaphores, & des paroles figurées. Je vous apporteray pour raison de tout cela vn Prouerbe des Grecs, Que telle est la vie des hommes, tel est aussi leur langage. Comme l'action de chaque particulier se rapporte à son discours ; ainsi la façon de parler imite souvent les mœurs du public. Quand la discipline d'une ville s'est laissée corrompre, & qu'elle s'est abandonnée aux voluptez & aux delices, la mollesse du discours est vn témoignage de la deprauation publique, pourueu qu'elle ne se rencontre pas en vn ou en deux seulement, mais qu'elle soit approuvée & receüe de tout le monde. L'esprit ne scauroit auoir vne autre teinture que l'ame. Si l'ame est saine, si elle est bien faite, si elle est graue, si elle est modérée, l'esprit sera sobre & modéré. Mais si l'ame se corrompt, l'esprit s'infecte de sa corruption. Ne voyez-vous pas que quand l'ame est en langueur, les membres ne font que se traîner, & les pieds ont de la peine à se mouuoir. Si l'ame est molle & effeminée, cette mollesse paroist en la façon de marcher de la personne. Si elle est prompte & violente, le marcher est tout de mesme. Si elle est furieuse, ou ce qui approche de la fureur, si elle se met en colere, on void alors vn trouble vniuersel dans le mouuement du corps ; il ne

marche pas, mais il est impetueusement emporté. Combien pensez-vous que ce desordre soit plus grand & plus funeste dans l'esprit qui est entierement meslé, & confondu avec l'ame ? C'est sur elle que l'esprit se forme, c'est à elle qu'il obeyt, c'est d'elle qu'il reçoit la loy. Tout le monde sçait comment Mecenas a vescu, sans qu'il soit icy besoin de faire vne image de sa vie. Tout le monde sçait de quelle façon il marchoit, combien il estoit delicat, avec quelle passion il desiroit estre veu, & qu'il ne vouloit point cacher ses vices. Son discours n'est-il pas aussi mol qu'il estoit luy-mesme effeminé ? Ses paroles ne sont-elles pas aussi polies que ses habits, que son train, que sa maison, que sa femme ? Veritablement c'estoit vn homme considerable & de grand esprit, s'il eust pris vn meilleur chemin, s'il n'eust point affecté de n'estre point entendu, & qu'il n'eust point esté superflu iusques dans ses paroles mesmes. Enfin vous verrez que l'éloquence d'un homme yure est embrouillée, qu'elle ne suit aucunes regles, & qu'elle est toute pleine delicence. Quand vous aurez leu les discours de Mecenas, comme vous n'y verrez que de l'affectation, il vous viendra bien-tost dans l'esprit, qu'ils viennent de celuy qui marchoit tousiours dans la ville, la robe traïnante. Car lors qu'il commandoit à Rome, durant l'absence de Cesar, il donnoit le mot en cet équipage d'effeminé. Vous vous imaginerez facilement, que c'est celuy qui n'a iamais paru dans le Palais sur les Tribunes, & dans les Assemblées publiques, que la teste couuerte de son manteau, excepté les deux oreilles, comme ceux qui fuyent, & qui ne veulent pas estre veus, sont introduits dans les Comedies. Vous vous imaginerez que c'est celuy qui durant la fureur des guerres Ciuiles, & que toute la ville estoit en trouble & en armes, marchoit en public, accompagné de deux Eunuques qui estoient neantmoins plus hommes que luy. Vous vous imaginerez que c'est celuy qui s'est marié* plus de mille fois, bien qu'il n'ait iamais eu qu'une femme. Enfin ses paroles si soigneusement arrangées, si negligemment prononcées, & si éloignées de l'usage, montrent manifestement que ses mœurs n'estoient pas moins nouvelles, moins depraüées, ny moins particulieres. On dit qu'il auoit beaucoup de douceur & d'humanité, & on luy en donne de hautes louanges. Il épargna le fer & le sang, & ne monstra iamais en aucune chose, ce qu'il

* Parce qu'il estoit toujours en dispute avec Terentia sa femme, & qu'il falloit toujours les accorder.

auoit de credit & de pouuoir, qu'en la licence & en la delicatesse de sa vie. Neantmoins il effaça luy-mesme cette louange par les monstrueuses affeteries de son langage; car il est trop manifeste qu'il n'estoit ny doux ny humain, mais qu'il estoit mol & effeminé. Cét embarras de son discours, ces paroles jettées à la trauerse, ces grands sentimens qu'il conceuoit quelquefois, mais qui n'auoient point de vigueur quand ils fortoient de sa bouche, feront eternellement connoistre que son esprit se troubloit par vne trop grande felicité. Mais ce vice procede quelquefois de l'homme, & quelquefois il vient du temps. Quand le bon-heur & la richesse donnent moyen à la dissolution de se mettre plus au large, on commence d'abord à vouloir paroistre en habits, & puis on veut auoir de beaux meubles. On songe en suite à bastir des maisons aussi vastes que des campagnes. On veut que des marbres apportez de delà les mers en enrichissent les murailles, que la couuerture des maisons soit toute éclattante d'or, que le paué soit aussi superbe que le lambris. Apres cela l'on a fait passer la pompe & la magnificence dans les festins. On les a rendus considerables par la nouveauté des seruices, par le changement de l'ordre qu'on auoit accoustumé d'y obseruer, en seruant à l'entrée ce qu'on faisoit seruir à l'ysuë, & à l'ysuë ce qu'on donnoit à l'entrée. Lors que l'ame commence à se dégouster des viandes ordinaires, & que ce qu'elle auoit accoustumé, commence à luy deuenir desagreable, elle cherche aussi des nouveautez dans le discours. Tantost elle rappelle les mots anciens, & qui ne sont plus en vsage, tantost elle en forge elle-mesme, tantost ce qui auoit n'agueres de l'authorité, les hyperboles les plus hardies & les frequentes methaphores, sont considerées comme les plus beaux ornemens de l'éloquence. Il y en a qui coupent leurs discours, & qui ne parlent qu'à demy, croyant se faire beaucoup estimer, si leur pensée tient l'auditeur en suspens, & laisse des doutes dans son esprit. Il y en a d'autres qui estendent leurs sentimens; Quelques-vns ne vont pas iusqu'au vice. ce qui est vne necessité à celuy qui médite quelque grande chose; mais ils ne laissent pas d'aymer le vice. Enfin par tout où vous reconnoistrez qu'on prendra plaisir à vn langage corrompu, ne doutez point que la corruption n'ayt passé iusques dans les mœurs, & qu'elles n'ayent abandonné la vertu. Comme l'excez des festins, & la somptuo-

sité des habits sont des indices de la maladie d'un État; Ainsi depuis que la licence du langage est receüe de tout le monde, c'est vne marque infaillible du desordre, & de l'abattement des ames. Vous ne deuez pas vous estonner que cette corruption soit receüe, non seulement par les plus grossiers & par le menu peuple, mais encore par les plus polis & par les gens de condition. Car les vns & les autres ne sont differens que par les habits, & non pas par le iugement & par la sagesse. Ce qui vous doit dauantage estonner, c'est qu'on approuue & que l'on louë non seulement les choses vicieuses, mais les vices mesmes. Mais cela s'est fait de tout temps; il n'y a iamais eu d'esprit si agreable & si charmant, qui n'ait eu ses imperfections & ses deffauts. Montrez-moy le plus grand homme, & le plus illustre que vous pourrez, ie vous feray voir aussi-tost ce que son siecle luy a pardonné, & ce qu'il a feint de ne pas voir. Ie vous en rapporteray plusieurs à qui les vices n'ont point du tout esté nuisibles, & quelques-uns a qui ils ont esté profitables. Enfin ie vous en rapporteray de grande reputation, & qui sont proposez entre les exemples merueilleux, qu'on ne scauroit corriger sans effacer toute leur gloire. Car leurs vices sont mélez de telle sorte avec leurs vertus, qu'ils les entraîneroient avec eux. Adjoutez à cela, que le langage n'a point de regles certaines. Il change selon l'usage qui change tousiours, & qui ne peut estre long-temps en mesme estat. Plusieurs vont demander des paroles à vn autre siecle, & parlent le langage des douze tables. Gracchus, Crassus, & Curio sont pour eux trop polis & trop nouveaux, ils remontent iusques à Appius, & à Coruncanus. Quelques vns obseruent le contraire; & comme ils ne veulent rien que de commun & d'usité, ils rampent tousiours sur la terre, & tombent, pour ainsi dire, dans la bouë. L'un & l'autre est corrompü, mais d'une corruption differente; comme si on ne vouloit vser que de façons de parler enflées & poëtiques, & qu'on euitast de se seruir de celles qui sont nécessaires & dans l'usage. Pour moy, ie suis de ce sentiment, que l'un peche autant que l'autre. L'un se pare plus qu'il ne deuroit, & l'autre se neglige plus qu'il ne faut. L'un se laue mesme la teste, & l'autre ne se laue pas seulement les mains. Mais passons maintenant au style, & à la composition. Combien vous en donneray-je d'especes qui

font toutes vicieuses ? Quelques-vns approuent vn style dur & rompu, & brouillent de dessein formé ce qui coule naturellement & sans contrainte. Ils ne veulent point de liaison qui ne soit rude, & croient que le discours est masse & vigoureux, qui frappe l'oreille inégalement, & avec quelque forte de rudesse. Quelques-vns ont vn style qui ressemble à vne musique, tant il chatouille l'oreille, & se termine mollement. Que diray-je de celuy où l'on sous-entend des paroles; qui apres auoir esté long-temps attendues, ne viennent qu'à peine en leur place ? Que diray-je de celuy qui marche d'abord lentement, comme est le style de Cicéron, qui va comme en s'abaissant, qui finit avec douceur, & qui sans iamais changer, garde tousiours son caractère & sa mesure, ? Les sentimens sont vicieux, non seulement s'ils sont bas & pueriles, non seulement s'ils sont dépraués, & plus hardis que la bien-seance ne le permet, mais encore s'ils sont trop fleuris & trop effeminez, & qu'ils ne produisent point d'effect. Tous ces vices sont introduits par quelqu'un qui est en son temps le Maistre de l'Eloquence; tous les autres l'imitent, & chacun y veut instruire son compagnon. Ainsi durant Saluste les sentimens coupez, les paroles qui surprennent, & vne obscure briéueté ont esté considerez comme vne beauté du discours. Aruntius qui a écrit l'Histoire de la guerre de Carthage, a entierement suiuy Saluste, & affecté d'écrire comme luy. En effect, il y a dans Saluste des façons d'écrire qu'Aruntius a aymées avec tant de passion, que tout son liure en est composé. Et ce qui ne se trouue que rarement dans Saluste, est vne chose ordinaire dans Aruntius, parce qu'il affectoit ce que Saluste faisoit sans dessein. Vous voyez donc ce qui arriue quand on se propose vn vice pour exemple. Mais les defauts & les vices, où l'imitation fait tomber quelques personnes, ne sont pas des marques de la débauche, ny de la corruption d'une ame; car il faudroit qu'ils luy fussent propres, & qu'ils fussent nez d'elle-mesme, pour faire iuger de ses passions. Le discours d'un homme en colere est plein de colere; Celuy d'un homme troublé est prompt, & il n'y a rien de si mol & de si coulant que celuy d'un delicat. C'est ce que vous voyez obseruer à ceux qui sont si curieux de leurs barbes & de leurs moustaches, qui portent des manteaux d'une extrauagante couleur, qui sont vestus d'une robe

resplan-

resplendissante, qui ne veulent rien faire qui ne soit veu. Ils sollicitent les yeux de les regarder, ils sont bien-aïses de les attirer sur eux ; & pourueu qu'on les regarde, ils veulent bien qu'on les reprenne & qu'on les blasme. Tel est le langage de Mecenas, & de tous les autres, qui ne pechent point par ignorance, mais de leur propre mouuement. Cela prend naissance d'un grand vice de l'ame. Car comme la langue ne beguaye point parmy la débauche & le vin, que l'ame n'ait succombé sous son fardeau, & qu'elle ne soit enfin égarée ; Ainsi le langage, qui est, pour ainsi dire, vne pure yuressse d'esprit, ne déplaist à personne, que l'ame ne soit ébranlée ou entièrement abbatuë. C'est d'elle que sortent les sentimens & les paroles. C'est d'elle d'où nous prenons nostre contenance, nostre visage, & nostre façon de marcher. Tandis qu'elle est ferme & vigoureuse, le langage est tout de mesme vigoureux & fort. Mais si elle tombe vne fois, tout le reste tombe avec elle.

*Lors qu'un Roy fleurit & prospere,
Ses sujets sont dans l'union ;
Il n'est pas si-tost dans la biere,
Que tout est en confusion.*

L'ame est nostre Roy, tandis qu'elle jouit de la santé, tout le reste demeure dans son deuoir, tout fléchit, tout obeit. Mais elle n'a pas si-tost commencé à chanceler, qu'on void branler tout le reste. Quand elle s'est laissée vaincre à la volupté, toutes ses bonnes qualitez, toutes ses actions perdent leur lustre, & elle ne fait plus d'efforts, ny de desseins qui ne soient lasches & languissans. Je continueray cette comparaison, puis que j'ay commencé à m'en seruir. Nostre ame est tantost nostre Roy, & tantost nostre Tyran. Elle est nostre Roy, quand elle ne s'arreste qu'aux choses honnestes, quand elle veille au salut du corps qui a esté mis en sa garde, & qu'elle ne luy commande rien de bas ny de honteux. Mais quand elle deuiet insolente, ambitieuse & effeminée, elle change vn si beau nom en vn nom cruel & detestable, & deuiet enfin vn Tyran. Alors des passions deregées se saisissent d'elle, elles la pressent, elles l'emportent. A la verité elle en reçoit au commencement du plaisir ; mais c'est vn plaisir qui ressemble à celuy que gouste le peuple, lors qu'il se remplit en vain des largesses d'un ambitieux, qui luy feront bien ;

toit nuisibles. Mais quand la maladie a de plus en plus consumé les forces , & que la volupté a pris place iusques dans les mouelles & dans les nerfs, alors l'ame est reduite à prendre plaisir seulement à la veüe des choses, dont elle s'est renduë incapable par vne trop longue jouissance. Alors elle a pour toutes voluptez le spectacle de celles des autres; alors elle se rend ministre & témoin des débauches, dont elle s'est osté l'usage à force de s'y estre plongée. Elle n'est pas si satisfaite d'auoir en abondance toutes les choses agreables, qu'elle ressent de déplaisir, de ne pouuoir plus faire passer par sa bouche & par son ventre, tout ce grand appareil de voluptez, & de ne pouuoir plus se souiller dans toute sorte d'impudicité. Enfin elle se fâche de voir cesser vne grande partie de sa felicité, par l'impuissance de son corps.

I I. N'est-ce pas, Lucilius, vne espee de fureur, que personne de nous ne pense qu'il est mortel? que personne ne pense à sa foiblesse? ou plustost que personne ne pense qu'il n'y a en luy qu'un seul homme? Regardez vn peu nos cuisines, voyez parmy tant de feux courir nos cuisiniers de part & d'autre; vous pouuez vous imaginer que ce ne soit que pour vn ventre que l'on prepare à manger avec tant de bruit & de tumulte. Voyez vn peu nos caues pleines des vandanges de plusieurs siecles, croiriez-vous que ce ne fût que pour vn ventre qu'on serre le vin de tant d'années, & de tant de diuerses regions? Voyez en combien d'endroits on renuerse la terre; combien de milliers d'hommes la cultiuent & la labourent. Croiriez-vous que ce ne fût que pour vn ventre qu'on seme en Sicile & en Affrique? Nous deuiendrons sages, nous desirerons peu de choses, si chacun se considere, s'il veut mesurer son corps, & reconnoistre qu'il ne peut contenir beaucoup, ny le contenir long-temps. Toutesfois, il n'y aura rien qui vous puisse plus profitablement enseigner la moderation de toutes choses, que de penser bien souuent à la briüeté de la vie, & à l'incertitude de sa durée. Enfin quoy que vous fassiez, pensez tousiours à la mort.

EPISTRE CXV.

ARGUMENT.

I. Il parle contre ceux qui ont plus de soin du langage, que de leur vie.

II. De la beauté de l'ame vertueuse, & de la laidetur de la vicieuse.

III. Il parle ensuite contre les dépenses superflues & contre l'avarice.

I. JE ne veux pas, Lucilius, que vous preniez tant de peine pour le choix de vos paroles, & pour vostre façon d'écrire. J'ay des choses plus considerables qui doiuent vous toucher dauantage. Cherchez ce que vous écrirez, & non pas comment vous l'écrirez. Ou plustost ne cherchez pas comment vous deuez écrire, mais quels sentimens vous deuez auoir, afin de vous appliquer ce que vous aurez pensé de grand, & de vous le grauer dans le cœur. Quand vous verrez vn discours trop étudié & trop poly, croyez assurement que celuy qui en est l'auteur, n'est pas moins attaché aux petites choses. Vn homme qui a l'ame grande, parle avec plus de confiance & de liberté. Tout ce qu'il dit, monstre plus de franchise, que d'affection & d'estude. Vous connoissez quantité de ieunes gens dont la barbe & les cheueux ont tous les ajustemens de l'art, & qui ont tousiours le peigne à la main pour entretenir leur belle teste, vous n'en deuez rien esperer, ny de fort, ny de solide. Le discours est le visage de l'ame, s'il est trop poly, s'il est plein de fard, s'il est trop curieusement trauillé, il monstre que l'ame n'a rien de sincere, mais qu'elle a quelque chose de lasche & de bas. L'ajustement & la mignardise, ne sont pas des ornemens dignes d'vn homme.

II. S'il nous estoit permis de regarder l'ame d'vn homme de bien, que nous verrions en elle vn beau visage, vn visage venerable ! Que nous y verrions esclatter tout ensemble de magnificence & de tranquillité ! Nous verrions d'vn costé la Justice, & de l'autre la Force ; Là la Temperance, & icy la pudeur & la sagesse, jetter des lumieres merueilleuses. Outre cela, la continence, la sobrieté, la patience, la liberté, la cour

toisie, & l'humanité, qui est si rare en l'homme mesme, répondroient leurs clairtez sur elle. Mais combien la preuoyance, la magnificence, & la grandeur de courage qui s'éleue au dessus de toutes ces vertus, luy donneroient-elles de credit, & d'autorité? Combien auroit-elle de grace & de majesté tout ensemble? Personne ne la iugeroit digne d'estre aymée, qui ne la iugeast en mesme-temps adorable. Si quelqu'un auoit veu ce visage plus majestueux & plus resplendissant, que tout ce qu'on peut voir dans le monde, ne demeureroit-il pas estonné comme à la rencontre de quelque Dieu? Et aussi-tost qu'il luy auroit esté permis de la voir, ne demanderoit-il pas de la voir encore? Mais quand il auroit esté attiré par la douceur de son visage, ne faudroit-il pas qu'il l'adorast, & qu'il luy fit des prieres. Enfin, apres l'auoir long-temps contemplée, & la voyant plus grande que tout ce qu'on peut voir de grand parmy nous, les yeux enflammez d'un feu si doux, & neantmoins si vif, ne prononceroit-il pas avec du respect, & de l'estonnement ces Vers de Virgile,

*O fille merueilleuse, adorable, immortelle,
De quel nom glorieux faut-il que ie t'appelle?
Tu n'as ny le discours, ny le front d'un mortel,
A tes moindres beautez nous deuons un Autel,
Enfin, qui que tu sois, vis heureuse & contente,
Et soulage les maux que le sort nous presente.*

Elle se presentera deuant nous, elle nous donnera du soulagement si nous la voulons honorer. Au reste, on ne l'honore point par des sacrifices de taureaux, par des offrandes d'or & d'argent, ny par des presens dont on feroit des tresors, mais par vne volonté iuste & sainte. Enfin il n'y auroit personne qui ne brûlast pour elle d'amour, si nous estions assez heureux pour la voir. Mais il y a quantité de choses qui se mettent deuant nos yeux, & qui nous éblouissent par trop de lumiere, ou qui nous tiennent dans l'obscurité. Toutesfois comme on peut fortifier les yeux, & leur rendre leur parfait usage par le moyen des medicamens; De mesme, si nous voulons oster à l'ame ses empeschemens & ses obstacles, nous pourrons voir la vertu, encore qu'elle soit couuerte d'un corps; qu'elle soit cachée sous les lambeaux de la paureté, & qu'elle soit comme opprimée dans la bassesse & dans l'infamie. Ouy

certes, nous remarquerons sa beauté, bien qu'elle soit couverte de fange. Et davantage, nous reconnoissons la depravation & le mal-heureux assoupissement d'une ame miserable, encore que le grand éclat des richesses, & la fausse lumiere des honneurs, & de la puissance brillent sans cesse à l'entour, & éblouissent ceux qui la regardent. Alors nous pourrons iuger combien les choses que nous admirons, sont méprisables, & que nous ressemblons aux enfans à qui toutes sortes de iouëts sont precieux, & qui preferent des bagatelles à leurs freres, & à leurs peres. En effect, quelles difference y a-il entr'eux & nous, si ce n'est, comme dit Ariston, que nous sommes fols pour des tableaux & des statuës, & que nos folies nous coustent plus cher. Vn enfant se satisfait d'un petit caillou marqueté, qu'il trouuera sur le riuage d'une riuere. Mais il nous faut de grandes colonnes diuersifiées de mille couleurs, qu'on apporte des sables d'Egypte, ou des solitudes de l'Affrique, pour en faire vne gallerie ou vne salle assez grande, pour faire festin à tout vn peuple. Nous admirons des murailles reuestuës de marbre, encore que nous sçachions bien ce qui est dessous, & nous aydons nous-mesmes à tromper nos yeux. Mais quand nous faisons dorer, & les lambris & les couuertes de nos maisons, est-ce faire autre chose que de nous donner sujet de nous réjouyr d'un mensonge; car nous sçauons bien qu'il n'y a que du bois sous cet or. Ce ne sont pas seulement les murs & les lambris qui sont couuerts, & reuestus d'un ornement si mince & si léger; toute la felicité de ceux que vous voyez marcher avec tant de faste, & tant de marques de grandeur, n'est qu'une apparence de felicité. Considerez-les de prés, & vous apprendrez bien-tost combien il y a de maux cachez sous la tendre écorce des honneurs. La mesme chose qui fait tant de Magistrats & de Iuges, la mesme chose, ie veux dire l'argent, charme les Iuges & les Magistrats. Depuis qu'il a commencé d'estre en honneur, le veritable honneur s'est éuanouï. Nous sommes deuenus marchands, & tout ensemble la marchandise; Et comme nous ne trauaillons que pour l'argent, nous ne demandons pas quelle est vne chose, mais combien on entirera de profit.

III. Nous sommes gens de bien pour l'argent, & pour l'argent nous sommes méchans. Nous embrassons la vertu

si l'on void reluire avec elle quelque esperance de profit; mais nous prenons le party contraire, si le vice nous fait des promesses plus auantageuses. Nos peres nous ont appris à faire estat de l'or & de l'argent, & cette passion qui s'est imprimée dès nostre ieunesse dans nos ames, & qui pour ainsi dire, a pris naissance avecque nous, prend aussi son accroissement avecque nous. D'ailleurs, tous les hommes qui ne se peuuent accorder en toutes les autres choses, demeurent d'accord qu'il faut auoir des richesses. Ils ne considerent autre chose, ils ne souhaitent autre chose à leurs enfans; & quand ils veulent reconnoistre les graces des Dieux, ils leur consacrent de l'or, comme la meilleure chose qui soit entre les choses humaines. Enfin les mœurs sont reduites à ce poinct, qu'on donne à la pauvreté des maledictions, qu'elle est méprisée des riches, & qu'elle est odieuse aux pauvres. Adioustez à cela les pensées des Poëtes, qui enflamment de plus en plus la conuoitise par le charme inéuitable de leurs vers. En effect, ils louent les richesses, comme le seul ornement & la seule beauté du monde. Il leur semble que les Dieux ne peuuent rien donner de meilleur, ny rien auoir de meilleur.

Le Palais du Soleil estoit d'or tout brillant.

Regardez ensuite le chariot de la mesme Diuinité;

Les essieux estoient dor, le timon estoit d'or.

Enfin ils appellent siecle doré, celuy qui leur semble auoir esté le meilleur; & il s'en trouue parmy les Tragiques qui ont preferé le gain à l'innocence, & à la bonne reputation.

*Que ie sois appelé mechant & detestable,
Pourueu que ie sois riche, & tousiours redoutable.
On demande, est-il riche? a il quelque moyen?
Es pas un ne demande est-il homme de bien?
Chacun est estimé selon ce qu'il possède,
Il n'est rien d'incurable où l'or sert de remede,
Et de quelque costé qu'en amene un bon vent
Il n'est iamais honteux de courir au deuant.
Auecques les grands biens ie desire la vie,
Ie permets autrement qu'elle me soit rauie.
C'est mourir glorieux & triomphant du sort;
Que d'amasser des biens à l'instant de la mort.*

DE SENEQUE

211

*L'or est du genre humain le seul bien veritable ;
Le Ciel ne donne rien qui luy soit comparable ,
Et si Venus eclate avec autant d'attraits ,
Et que ses yeux diuins poussent d'aussi beaux traits ;
Je ne m'estonne pas que la voyant si belle ,
Les hommes & les Dieux ayent soupiré pour elle.*

Lors que ces derniers Vers eurent esté prononcez dans vne tragedie d'Euripide, tout le peuple se leua d'vn commun consentement, & cria qu'il falloit & bannir l'Auteur de cette piece, & l'Acteur qui la representoit. De sorte qu'Euripide monta en mesme temps sur le theatre, & pria le peuple d'attendre, pour voir quelle seroit la fin de ce grand admirateur des richesses. Bellerophon receuoit dans cette Fable les mesmes peines que les auares reçoient durant leur vie. Car il n'y a point d'auarice qui n'ait sa peine particuliere, encore que l'auarice soit elle-mesme vne peine assez cruelle. Combien nous tire-elle de larmes ? combien nous donne-elle de maux ? O qu'elle est miserable, tandis qu'elle desire des biens, & qu'elle est encore miserable apres les auoir acquis ? Ioignez à cela les inquietudes perpetuelles qui persecutent chacun selon les biens qu'il possede. Car on a bien plus de peine à posseder les richesses, qu'à les acquerir. Combien pleure-on de pertes qui sont quelquefois grandes, mais qui semblent toujourns plus grandes qu'elles ne sont en effect. Enfin quand la fortune n'osterait rien à vn auaricieux, il mettra tousiours au nombre de ses pertes, tout ce qu'il ne pourra pas acquerir. Cependant, me dites-vous, on l'estime heureux & riche, & l'on en voudroit bien auoir autant qu'il en a. Je le confesse, mais dites-moy, ie vous prie, pensez vous qu'il y ait au monde de pire condition que celle de ceux qui sont miserables, & tout ensemble enuiez ? Je souhaitterois que ceux qui desirent des richesses, allassent consulter les riches ; & que ceux qui poursuiuent les honneurs, consultassent les ambitieux, & ceux qui sont au faiste des dignitez. Ils changeroient sans doute de volonté, encore que ceux qui auoient condanné leur premiere ambition, fassent de nouvelles entreprises, & cherchent de nouveaux honneurs. Il n'y a personne qui soit content de sa bonne fortune, bien qu'elle ne luy couste point de peine, & qu'elle soit venuë comme en poste. Il se plaint & de ses desseins, & du succez de ses desseins & ayme tousiours mieux ce qu'il n'a pas fait que ce

qu'il a fait Or la Philosophie produira en vous ce bien, que i'estime si grand, que ie ne voy rien de plus grand, c'est que vous ne vous repentirez iamais de vos actions. Les belles paroles, & la douceur du langage ne vous conduiront pas à cette felicité qui ne peut estre ébranlée par les tempestes. Que le discours aille comme il pourra, pourueu que l'esprit soit composé comme il doit estre, pourueu qu'il soit tousiours grand, qu'il soit ferme & assuré dans ses resolutions, qu'il se satisfasse des choses qui ne peuuent satisfaire les autres, qu'il iuge de son auancement par sa vie, & qu'il mette toute sa science à ne rien desirer, & à ne rien craindre.

EPISTRE CXVI.

ARGUMENT.

Dispute contre les Peripateticiens, touchant les passions de l'ame.

* Les
Stoi-
ciens.

ON a souuent demandé s'il estoit plus auantageux d'auoir des passions moderées, que de n'en auoir point du tout. * Ceux de nostre Secte les rejettent entierement, mais les Peripateticiens les moderent. Pour moy, ie ne comprends pas comment vne maladie, quelque mediocre qu'elle fut, pourroit estre vtile & salutaire. N'apprehendez rien encore. Ie ne veux rien vous oster de ce que vous ne voulez pas qu'on vous oste. Ie me rendray facile & indulgent pour toutes les choses où vous pretendez, & que vous iugez ou necessaires ou vtils, ou agreables à la vie. I'en osteray seulement le defaut. Car quand ie vous auray deffendu de desirer, ie vous permettray de vouloir, afin que vous fassiez les mesmes choses sans crainte, & avec plus de certitude, & que vous en goustiez mieux le plaisir. En effect, ne gousterez vous pas mieux les plaisirs, quand vous en ferez le maistre, que quand vous en ferez l'esclau? Mais c'est vne chose naturelle, me direz-vous, que ie sois affligé de la perte d'un amy, & que ie donne quelque temps à un dueil si legitime. C'est vne chose naturelle d'estre touché des opinions des hommes, & d'estre triste aux afflictions. Pourquoi donc ne me permettez-vous pas cette vertueuse crainte, d'estre en mauuaise reputation?

putation ? Je vous répons qu'il n'y a point de vice qui ne trouue ses deffenseurs, & dont le commencement n'ayt quelque forte de pudeur & d'excuse; mais sçachez aussi que cela est cause qu'il prend bien-tost de plus grandes forces, & qu'il deuient enfin monstrueux. Si vous luy permettez de naistre, vous n'aurez pas la puissance de l'estouffer. Toute passion est foible en son commencement; en suite elle se pousse d'elle-mesme, & à mesure qu'elle auance, elle trouue de nouvelles forces. Enfin il est plus facile de l'empescher d'entrer, que de la chasser quand elle est entrée. Il est vray que toutes les passions procedent d'un principe qui est comme naturel; & la Nature nous a ordonné d'auoir soin de nous. Neantmoins ce soin que vous deuez auoir de vous-mesme, se conuertit en un vice, s'il est plus grand qu'il ne faut. La Nature a attaché quelque plaisir à toutes les choses necessaires, non pas afin que nous les souhaittions, & que nous courrions apres; mais afin que les choses sans lesquelles nous ne pouuons viure, nous fussent renduës plus agreables par ce mélange de plaisir. Si on le recherche à cause de luy seul, cela s'appelle dissolution. Il faut donc resister aux passions, aussi-tost qu'elles veulent entrer, parce que comme i'ay dit, il est plus aisé de les empescher d'entrer, que de les faire sortir. Mais permettez-moy, dites-vous, de pleurer, & de craindre iusqu'à vne certaine mesure. Mais cette mesure deuiendra bien-tost demesurée, & ne finira pas où vous voudriez qu'elle finist. Le Sage se conseruera dans la tranquillité, que ie cherche, sans y employer beaucoup de soin; il donnera à ses larmes, & à ses plaisirs telle mesure qu'il luy plaira. Quant à nous, à qui il n'est pas aisé de retourner, il nous est plus auantageux de ne nous pas mettre en chemin. Il me semble que Panetius répondit fort bien à vn ieune-homme, qui luy demandoit si vn sage deuoit aymer. Pour le Sage, dit-il, c'est vne chose qui est sans doute à considerer; Mais pour vous & pour moy, qui sommes encore fort éloignez de la condition du Sage, gardons de nous abandonner à vne chose si remplie de troubles & de violences, qui dépend tousiours d'autruy, & qui ne s'estime point elle-mesme. Si elle nous regarde fauorablement, nous nous laissons charmer par sa douceur. Si elle nous méprise, nous nous laissons enflammer par la colere, & par le dépit. Enfin les douceurs de l'amour nous nuisent autant

que ses rigueurs; nous nous laissons gagner par la facilité que nous y trouuons, & nous combattons contre les difficultez. C'est pourquoy ie suis d'avis que nous nous tenions en repos, puis que nous connoissons nostre foiblesse. N'abandonnons point nostre esprit infirme ny au vin, ny à la beauté, ny à la flatterie; ny à tous les autres charmes qui l'attirent si agreablement. Ce que Panetius répondit touchant l'amour, ie le puis dire de toutes les autres passions. Destournons-nous des lieux glissans, tout autant que nous le pourrons; A peine nous pouuons-nous tenir fermes sur des chemins secs; à peine sommes nous en seureté où il n'y a point de peril. Ie sçay bien que vous ne manquerez pas de me dire en cét endroit, ce que tout le monde dit contre les Stoïciens. Vous promettez de trop grandes choses, & vous donnez des preceptes trop difficiles. Nous sommes hommes, nous sommes foibles, nous ne pouuons pas refuser toutes choses à nostre foiblesse. Nous pleurerons, mais peu; Nous souhaitterons, mais modérément; Nous nous mettrons en colere, mais nous nous appaiserons. Sçauiez-vous pourquoy nous ne pouuons surmonter nos passions? parce que nous nous faisons accroire que nous ne le pouuons. Et ce qui est encore plus fascheux, nous excusons nos vices, parce que nous auons pour eux de l'amour, & que nous ayons mieux les deffendre, que de les chasser. La Nature nous a donné assez de forces si nous voulions nous en seruir, si nous voulions les ramasser, & les employer toutes pour nous, & non pas contre nous. Mais nous ne voulons pas en vser, & nous disons pour pretexte, que cela nous est impossible.

EPISTRE CXVII.

ARGUMENT.

I. Reflexion sur quelques Paradoxes des Stoïciens.

Il. Il condamne les disputes precedentes, & monstre le vray chemin de la sagesse.

VOUS me donnerez beaucoup de peine & à vous aussi; & sans que vous y pensiez, vous me ferez vn grand procez en me faisant toutes ces petites questions. Car ie ne puis en les decidant contredire les Stoïciens, sans les offencer, ny

demeurer d'accord avec eux, sans offenser la conscience. Vous me demandez si ce que les Stoïciens tiennent est veritable, que la sagesse ne soit vn bien, & qu'estre sage ne soit pas vn bien. Je vous diray premierement ce que pensent les Stoïciens, & en suite ie prendray la hardiesse de vous dire mon oppinion. Ils estiment donc que ce qu'on apelle bien, est corps; parce que ce qu'on apelle bien, agit, & tout ce qui agit, est corps. Ce qui s'appelle bien profite; or afin qu'il profite, il faut necessairement qu'il agisse, & s'il agit, il ne faut point douter qu'il ne soit corps. Ils disent que la sagesse est vn bien, il faut donc dire aussi que la sagesse est corporelle. Mais ils n'estiment pas qu'estre sage soit d'une mesme condition. C'est vne chose incorporelle, & vn accident à la sagesse, & partant elle n'agit point & ne profite point aussi. Quoy donc, disent ils, ne disons-nous pas que c'est vn bien que d'estre sage? Ouy certes, nous le disons; mais en rapportant cela à la chose dont il depend, c'est à dire, à la sagesse. Mais deuant que ie me separe des Stoïciens, & que ie me range de l'autre party, écoutez sur ce sujet, ce que quelques-vns répondent aux autres. Il faut donc dire tout de mesme, que viure heureusement n'est pas vn bien. Mais on doit répondre à cela, soit qu'ils le veulent, soit qu'ils ne le veulent pas, que l'heureuse vie est vn bien, & que viure heureusement est aussi vn bien. On apporte encore cét argument contre les Stoïciens. Voulez-vous estre sage? C'est donc vne chose desirable; si c'est vne chose desirable, c'est vn bien. Ils sont contraints, pour ainsi dire, de mettre les mots à la gesne, & d'adjouster au mot de desirer vne syllabe, que nostre langue ne peut souffrir. Ils disent que ce qui est bon, est desirable, & que ce qui suruiet au bien est comme le pardessus du desirable, comme qui diroit, *surdesirable*, que l'on ne desire pas comme vn bien; parce qu'on a desia obtenu le bien, mais comme vne chose adjoustée au bien desirable. Pour moy ie ne suis pas de ce sentiment, & ie pense que les Stoïciens se reduisent à cette extremité, parce qu'ils sont desia liez par la premiere proposition, & qu'il ne leur est pas permis de changer de façon de parler. Nous deférons ordinairement beaucoup à la commune opinion; & le sentiment de tous les hommes est à nostre regard vn témoignage de la verité. Ainsi nous concluons qu'il y a des Dieux, de la croyance qu'en a tout le monde, & de ce qu'il n'y a point de

Il fait
peut estre
allusion
aux Gladiateurs
qui en appelloient
quelques-fois au
peuple.
quand ils se voioient
vaincus
& en danger de
mourir.

nation si barbare & si farouche, qui ne se figure quelques Dieux. Ainsi lors que nous parlons de l'immortalité de l'ame, le commun consentement des hommes, qui craignent les Enfers, ou qui les reuerent, a sur nous beaucoup de force & d'autorité. Je me seruiray donc en cét endroit de cette persuasion publique. En effect, vous ne trouuerez personne qui n'estime que la sagesse ne soit vn bien, & que ce ne soit aussi vn bien d'estre sage. Toutefois ie ne feray pas ce * les vaincus ont accoustumé de faire, ie n'en appelleray pas au peuple, & nous combattrons avec nos armes seulement. Ce qui arriue à quelque chose, est il dans la chose à laquelle il arriue, ou bien en est-il dehors? S'il est dans la chose à laquelle il arriue, c'est vn corps aussi bien que la chose à laquelle il est arriué. Car rien n'y peut arriuer sans attouchement, & ce qui est capable de toucher, est vn corps. S'il est hors de la chose, il s'en est retiré apres qu'il y est arriué. Or ce qui se retire, a du mouuement, & ce qui a du mouuement est corps. Vous attendez peut-estre que ie dise qu'il n'y a point de difference entre la course & courir, entre la chaleur & auoir chaud, entre la lumiere & reluire. Je confesse qu'il y a de la difference entre ces choses; mais ie dis aussi qu'elles ne sont pas d'une autre condition les vnes que les autres. Si la santé est vne chose indifferente, estre en santé est aussi vne chose indifferente. Si la beauté est vne chose indifferente, estre beau est aussi vne chose indifferente. Si la iustice est vne bonne chose, il est bon aussi d'estre iuste. Si l'infamie est vn mal, c'est aussi vn mal que d'estre infame; comme si la chassie est vn mal, estre chassieux est aussi vn mal. Scachez enfin, que l'un ne peut estre sans l'autre. Celuy qui est sage, a la sagesse; & celuy qui a la sagesse, est sage. Tant s'en faut qu'on puisse douter que l'un soit d'une autre condition que l'autre, qu'il y en a qui estiment que l'un & l'autre ne sont qu'une mesme chose. Mais si tout ce qu'il y a au monde, est bien ou mal, ou indifferente; ie demanderois volontiers en quel rang estre sage sera mis. Ils nient que ce soit vn bien, mais aussi ce n'est pas vn mal, il s'en suit donc que c'est vne chose indifferente. Or nous disons qu'une chose est indifferente, quand elle peut arriuer aussi-tost à vn méchant qu'à vn homme de bien; comme l'argent, la beauté, la noblesse. Mais il ne peut arriuer qu'à vn homme de bien d'estre sage; Estre sage n'est donc pas vne chose indifferente.

Ce n'est pas aussi vne chose qui soit mauuaise; parce qu'elle ne peut arriuer au méchant, il s'ensuit donc que c'est vne bonne chose. Ce qui peut estre seulement possédé par l'homme de bien, est vne bonne chose; or estre sage est vne qualité qui ne conuient qu'à l'homme de bien, c'est donc vne bonne chose. Vous dites que c'est vn accident à la sagesse; mais ie vous demande si estre sage fait la sagesse, ou si c'est la sagesse qui fait estre sage. De quelque façon que vous le preniez, il faut que vous confessiez que c'est vn corps. Car enfin, ce qui fait, & ce qui est fait, est corps; s'il est corps, c'est vn bien. Il ne luy manquoit donc qu'une chose pour estre appellé bien, c'est qu'il estoit incorporel. Quant aux Peripateticiciens, ils estiment qu'il n'y a point de difference entre la sagesse, & estre sage; & que l'un est mélé avec l'autre. En effect, pensez-vous que quelqu'un puisse estre sage, s'il ne possède la sagesse? Et pensez-vous que quiconque est sage, ne possède pas la sagesse? Les anciens Dialecticiens mettent de la distinction entre ces choses, & cette distinction est passée iusqu'aux Stoïciens. Or pour dire en quoy elle consiste; Autre chose est vn champ, & autre chose d'auoir vn champ, par ce que la possession du champ appartient à celui qui le possède, & non pas au champ. Ainsi la sagesse est vne chose, & estre sage est vne autre chose. Ie croy que vous demeurerez d'accord que la chose qu'on possède, & celui qui la possède, sont deux. On possède la sagesse; & celui qui est sage, la possède. La sagesse est vne intelligence parfaite, qui est la science de bien viure, la regle & la maistresse de la vie. Qu'est-ce donc que d'estre sage? Ie ne puis dire que c'est vne intelligence parfaite; mais ce qui arriue à celui qui a cette intelligence parfaite. Ainsi l'un est vne intelligence parfaite, & l'autre en est comme la possession. Il y a, dit-on, diuerses natures de corps, comme cét homme, comme ce cheual. Elles sont suiuiues de certains mouuemens de leurs ames, qui font connoistre les corps. Ces mouuemens ont quelque chose de particulier, & que l'on considere separé des corps. Comme par exemple, ie voy Caton qui se promene, le sens montre cela, & l'esprit le croit. Ce que ie voy est vn corps sur quoy j'ay porté les yeux & l'esprit. Apres cela, ie dis, Caton marche; & alors ie ne parle pas du corps, mais ie dis quelque chose qui est énoncée du corps. Ainsi quand nous parlons de la sagesse, nous enten-

dons quelque chose d'incorporel, & quand nous disons il est sage, nous parlons d'un corps. Mais supposons maintenant que la sagesse, & estre sage soient deux choses (car ie ne dis pas encore ce qui m'en semble) qui empesche que l'une & l'autre ne soit vn bien. Vous disiez tantost qu'autre chose est vn champ, & autre chose d'auoir vn champ; parce que celuy qui possede, est autre chose que ce qu'il possede. Le champ est terre, & le possesseur est homme. Mais dans la question dont il s'agit maintenant, l'un & l'autre est d'une mesme nature, celuy qui possede la sagesse, & la sagesse que l'on possede. Dauantage en la comparaison qu'on a apportée, le champ est autre chose que celuy qui le possede; mais icy & celuy qui possede, & la chose possedée sont vnis; & estre sage & la sagesse se rencontrent en vn mesme homme. On possede vn champ par le droit, & la sagesse par la nature. Vn champ peut estre aliené, & donné à vn autre; mais la sagesse ne se retire iamais de celuy qui la possede, & ne scauroit luy estre ostée. Il ne faut donc point faire de comparaison entre des choses si dissemblables. J'auois commencé a dire qu'estre sage, & la sagesse pouuoient estre deux choses, & que toutes deux pouuoient estre des biens. La sagesse & estre sage sont deux choses, & vous demeurez d'accord qu'elles sont toutes deux des biens. Or comme rien n'empesche que la sagesse ne soit vn bien, & que la possession de la sagesse ne soit aussi vn bien; ainsi rien n'empesche que la sagesse, & auoir la sagesse ne soit vn bien. Pour moy, ie veux acquerir la sagesse, afin d'estre sage. Quoy donc, vne chose sans laquelle vne autre ne peut estre bonne, n'est-elle pas bonne elle-mesme? Vous dites qu'il faudroit refuser la sagesse, si on vouloit nous la donner, sans nous en donner l'usage. Qu'est-ce que l'usage de la sagesse? estre sage. C'est ce qu'il y a en elle de plus precieux. Otez cela, elle est inutile, & la sagesse n'est qu'un fantosme. Si les tourmens sont des maux, c'est vn mal que d'estre tourmenté. De sorte que mesme les tourmens ne seroient pas des maux; si vous en auiez osté ce qui les suit, c'est à dire, estre tourmenté. La sagesse est l'habitude d'une ame parfaite, & estre sage en est l'usage. Comment donc son usage ne seroit-il pas vne bonne chose, puis que la sagesse sans l'usage, n'est pas mesme vne bonne chose? Ie vous demande si la sagesse est desirable, vous le confessez. Ie vous demande si l'usage de la

sagesse est desirable, vous le confessez. Car vous dites que vous ne voudriez pas la recevoir si on vous défendoit de vous en servir. Ce qui est desirable, est bon. Estre sage, est l'usage de la sagesse, comme l'usage de l'éloquence est de parler, & celui des yeux de voir. Estre sage, est donc l'usage de la sagesse; or l'usage de la sagesse est desirable; estre sage est donc une chose desirable: & si c'est une chose desirable, c'est par conséquent une bonne chose.

II. Mais ie me condamne moy mesme d'imiter ceux que ie blasme, & d'employer des paroles pour prouver une chose toute manifeste. Car enfin, qui pourroit douter qu'auoir trop grand chaud, ne soit une chose importune, si le trop grand chaud est importun? Qu'auoir grand froid, ne soit une chose fascheuse, si le grand froid est fascheux? Et qu'il ne soit bon de viure, si la vie est une bonne chose? Mais tout cela ne fait que tournoyer à l'entour de la sagesse, & n'est point de la sagesse, à laquelle nous deons nous arrester. Si nous voulons un peu nous estendre, elle a de grandes & de spacieuses promenades. Discourons de la nature des Dieux, de la nourriture des Astres, du cours different des estoilles. Recherchons si leurs mouuemens & leurs reuolutions causent quelques alterations dans nos corps, & si les esprits & les corps reçoient leur vigueur, ou leur foiblesse de la vertu de leurs influences; si les choses qu'on appelle fortuites, n'ont pas esté ordonnées par une loy qui ne peut manquer; & s'il se fait quelque chose dans le monde, que le hazard produise inopinément, & qui ne soit pas l'effect de quelque puissance supérieure. Veritablement toutes ces considerations ne regardent point les mœurs; mais elles delassent l'esprit, & l'élèuent à la grandeur des choses qu'elles recherchent. Au contraire, toutes ces petites questions, dont ie parlois tantost, l'affoiblissent, & ne l'aiguisent pas comme vous pensez, mais elles en émoussent la pointe. Mais, ie vous prie, pourquoy perdons-nous le temps en des choses qui sont au moins inutiles si elles ne sont pas fausses? Pourquoy ne l'employons-nous pas à de plus grandes, & de plus hautes speculations? Que me seruira de sçauoir, si estre sage, est autre chose que la sagesse? Si l'un est un bien, & si l'autre n'est pas un bien? Quoy qu'il en soit, ie veux bien m'abandonner iusqu'à subir tout le hazard du souhait que ie vas faire; Ie vous souhaite la sagesse.

& ie me souhaite d'estre sage. Ainsi ie pense que ie me souhaite autant qu'à vous, & que nous serons tous deux égaux. Apres tout, faites en sorte de me monstrier vn chemin qui me conduise à la sagesse. Dites-moy ce que ie dois fuyr, & ce que ie dois desirer; Par quels moyens, & par quelles forces ie dois appuyer mon esprit infirme; Comment ie repousseray ce qui m'emporte indifferemment de tous costez; Comment ie pourray resister à tant de maux; Comment ie me destourneray des vices qui se jettent sur moy; Comment ie sortiray de ceux où ie me suis jetté moy-mesme. Enseignez-moy à supporter mes afflictions sans me plaindre, & les prosperitez d'autruy sans enuie. Enseignez-moy à ne pas seulement attendre le dernier iour de ma vie avec vn courage ferme, mais à l'aller chercher moy-mesme, quand il en sera besoin. Ie n'estime rien de plus lasche, que de souhaitter la mort. Car si vous voulez viure, pourquoy souhaitez-vous de mourir? Et si vous ne voulez plus viure, pourquoy priez-vous les Dieux de vous donner vne chose qu'ils vous ont donnée en naissant? Il est arresté que vous mourrez quelque iour, malgré que vous en ayez; mais il est en vostre puissance de mourir quand il vous plaira. L'vn est vne necessité que l'on vous a imposée; l'autre dépend de vostre volonté. I'ay leu depuis peu de temps vn assez lasche discours d'vn certain personnage, qui veritablement parle bien. *Ainsi, dit-il, puisse-je bien-tost mourir.* O insensé que tu es! tu souhaittes vne chose qui est à toy; *Ainsi puisse-je bien-tost mourir.* Peut-estre qu'en disant tousiours ces paroles, tu es paruenue à la vieillesse. Autrement, pourquoy differer si long-temps? Personne ne te retient, échappe-toy par où tu voudras. Cherche telle partie de la nature qu'il te plaira, & fay là seruir à te donner vne yssue. Ces parties de la Nature sont les Elemens, par qui le monde est conserué & entretenu, l'eau, la terre & l'air, qui sont aussi bien les chemins de la mort, que les causes de la vie. *Ainsi puisse-je mourir bien-tost.* Qu'entendez-vous par ce bien-tost? & quel terme luy donnez-vous? il peut arriuer plûtost que vous ne le souhaitez. Ces paroles partent sans doute d'vne ame foible; & qui veut donner de la pitié par ce dégoust qu'elle a de la vie. Celuy qui desire mourir, n'a pas enuie de mourir; il demande aux Dieux les moyens de viure. Si vous desirez mourir, le fruct de la mort est de faire cesser vos desirs.

Discourons

Discourons sur ces choses, Lucilius, & faisons en sorte qu'elles forment nostre esprit. C'est en cela que consiste la sagesse, & ce qu'on appelle estre sage, & non pas à faire paroistre de vaines subtilitez dans des disputes ridicules. La fortune vous a desia proposé vne infinité de difficultez, & vous n'avez encore satisfait à pas vne seule. Vous ne faites que vous jouer; & n'est-ce pas vne folie de battre l'air de son épée, quand le signal du combat a esté donné? Dépouillez-vous de ces armes feintes, il est besoin d'une véritable épée, pour décider cette querelle. Dites-moy, par quel moyen & la tristesse & la crainte ne pourront s'emparer de mon ame; Et comment ie me pourray décharger du pesant fardeau de tant de secrettes conuoitises? Mais enfin, il ne faut pas demeurer court, il faut faire quelque chose. La sagesse est vn bien, & ce n'est pas vn bien que d'estre sage. Je le veux. Nions qu'estre sage soit vn bien, afin qu'on se mocque de toute cette dispute, comme n'ayant esté employée qu'en choses vaines & inutiles. Que diriez-vous maintenant si l'on vous demandoit si la sagesse à venir est vn bien? Car enfin, les greniers ne sont point chargez, & ne se sentent point encore de la moisson à venir, & l'enfance ne tire point d'avantage de la ieunesse où elle entrera quelque iour? La santé que l'on attend, ne sert de rien au malade; non plus que le repos qui doit succeder au trauail & à la course, ne soulage point vn homme tandis qu'il court & qu'il trauaille. Qui pourroit ignorer que ce qui doit aduenir, n'est pas vn bien, par cette raison mesme que c'est vne chose à venir? Car ce que l'on appelle bien ne tarde point à profiter. Or il n'y a que les choses presentes qui profitent, & si vne chose ne profite, certainement elle n'est pas bonne; & si elle profite, elle est desia bonne, & desia presente. Ie seray sage quelque iour, cela sera bon quand ie le seray, & non pas en attendant que ie le sois. Il faut qu'une chose soit, deuant que de la dénommer bonne ou mauuaise. Comment, ie vous prie, ce qui n'est pas encore, pourroit-il estre desia bon? Et comment voulez-vous que ie vous prouue mieux qu'une chose n'est pas, qu'en vous disant qu'elle est encore dans l'aduenir? Car il n'y a point d'apparence que ce qui est encore dans le chemin, soit desia arriué. Le Printemps viendra bien tost; mais ie sçay cependant que nous sommes dans l'Hyuer. L'Esté suiura le Printemps; mais ie

sçay que nous ne sommes pas encore en Esté. Enfin, i'ay vn grand témoignage qu'vne chose n'est pas presente, lors qu'elle est encore dans l'auenir. I'espere que ie seray sage quelque iour, mais cependant ie ne le suis pas. Si i'auois ce bien, ie n'auois plus desia ce mal. Quand on dit, ie pourray quelque iour deuenir sage, on reconnoist par là, que ie ne le suis pas encore. Ie ne sçauois estre en mesme-temps, & dans ce bien & dans ce mal. Ces deux choses ne sçauoient se joindre ensemble, & le bien & le mal ne se trouuent point en mesme-temps en mesme objet. Passons donc promptement pardessus ces ingenieuses bagattelles, & hastons-nous d'attraper les choses qui nous apporteront quelque secours. Celuy qui va querir la Sage-femme pour faire accoucher sa fille qui est en travail, ne s'amuse pas à lire vne Ordonnance affichée au coing d'vne rue. Celuy qui court pour esteindre sa maison en feu, ne s'amuse pas à regarder sur vn Damier, comment on pourra sauuer vne Dame qui est en danger. Cependant on vous apporte de tous costez de mauuaises nouvelles. On vous annonce l'embrasement de vostre maison, la perte de vos enfans, le siege de vostre ville, le pillage de vos biens, adjoustez à cela des naufrages, des tremblemens de terre, & tout ce qui peut donner de la crainte; Et parmy tant de calamitez, vous ne songez qu'à des diuertissemens, & à des choses qui vous plaisent? Vous demandez quelle difference il y a entre la sagesse, & estre sage. Et lors qu'vn orage furieux est prest de tomber sur vostre teste, vous vous amusez à faire des noeuds pour auoir le plaisir de les denoüer. La nature ne nous a pas esté si liberale du temps que nous en ayons de reste pour le perdre. Voyez combien en perdent ceux qui en sont les meilleurs ménagers. Nos maladies, ou celles des nostres, nous en dérobent vne partie; & les affaires domestiques & les affaires publiques en prennent leur part. Le sommeil partage avec nous nostre vie. Que nous sert donc de consumer en des choses vaines, la plus grande partie de ce temps qui est si court, qui passe si viste, & qui nous emporte nous-mesmes? Outre cela, l'esprit de l'homme s'accoustume plustost à se donner du plaisir, qu'à trauailler pour sa guerison; & fait son passe-temps de la Philosophie, qui deuroit estre son remede. Ie ne sçay quelle difference il y a entre la sagesse & estre sage; mais ie sçay bien qu'il ne m'importe de le sçauoir ou de l'ignorer. Di-

tes moy ie vous prie, seray-je deuenu sage quand i'auray appris cette difference ? Pourquoy donc me retenez-vous plustost parmy des paroles, que parmy les actions de la sagesse ? Rendez-moy plus constant, plus ferme & plus assure. Rendez-moy aussi fort que la fortune, & victorieux d'elle-mesme. Ie pourray en triompher, si ie fay toutes les choses que i'apprends.

EPISTRE CXVIII.

ARGUMENT.

- I. Contre l'ambition de ceux qui briguent les grandes charges.
II. Du vray bien, & de la difference qu'il y a entre ce qui est honneste, & ce qui est bon.*

I. VOUS me demandez trop souuent des Lettres. S'il faut que nous comptions ensemble, vous demeurerez insoluble. Nous estions demeurez d'accord que vous m'écrieriez le premier, & que ie vous ferois réponce. Neantmoins ie ne veux pas faire le difficile avec vous, ie sçay bien qu'on peut vous prester seurement. C'est pourquoy ie ne feindray point de vous faire des auances. Mais ie ne feray pas ce que Cicéron conseilloit à Atticus, qu'encore qu'il n'eust rien à écrire, il écriuist neantmoins tout ce qui se presenteroit à son esprit. Pour moy, ie ne manque iamais de sujet d'écrire, sans m'amuser à toutes ces choses, dont Cicéron remplit ses Lettres. Ie ne vous manderay point comme luy, lequel est le plus en peine de tous ceux qui briguent vne charge; Que celui-cy itse contente pas de ses forces; mais qu'il employe encore celles d'autruy, pour obtenir les dignitez; Que cet autre poursuit le Consulat appuyé de la faueur de Cesar, ou de celle de Pompée; que Cecilius est vn vsurier inhumain, de qui mesme ses plus proches ne peuuent tirer vn denier, à moins de donner cent pour cent. Il vaut mieux discourir de ses maux, que de ceux d'autruy. Il vaut mieux s'examiner soy-mesme, & considerer combien on poursuit de choses sans en obtenir pas vne. Mon cher, Lucilius, c'est vn bien excellent, c'est vn bien assure, & qui ne dépend de personne que de ne rien demander, & de passer sans desir & sans ambition, au trauers

de ces assemblées que tient la fortune. Tandis que le peuple est assemblé, que ceux qui poursuivent les charges regardent avec inquietude la contenance de ceux qui les fauorisent, que celuy-là leur donne de l'argent, que celuy-cy agit par des entremetteurs, que l'autre à force de baisers vſe les mains de ceux à qui il ne voudroit pas seulement laisser toucher les siennes, s'il auoit ce qu'il demande; enfin tandis que chacun en suspens attend avec impatience la voix du crieur, combien pensez-vous qu'il y ait de plaisir de demeurer en repos parmy l'inquietude de tant de monde, & de regarder ces Foires sans rien acheter, & sans rien vendre. Mais de combien est plus grande la satisfaction de cét homme qui regarde sans soucy, non seulement les assemblées où ce font les Preteurs & les Consuls, mais cette confusion de tout le monde, où les vns demandent des honneurs qui ne durent qu'un an, les autres vne puissance perpetuelle, les vns de bons succez dans la guerre, des victoires & des triomphes, les autres des richesses, les vns des mariages & des enfans, & les autres de la prosperité pour eux & pour tous ceux qui les touchent. Il n'appartient qu'aux grandes ames de ne rien demander, de n'aller prier personne, & de dire à la fortune, ie n'ay rien à deméler avec toy? Je ne m'abandonne point à ta puissance, ie sçay que tu repousses les Catons, & que tu élèues les Vatinies? Je ne demande point tes faueurs. Ainsi l'on reduit la fortune dans les bornes bien estroittes, & c'est la mettre, pour ainsi dire, dans vne condition priuée. Ce sont-là les sujets dont nous deuous tousiours nous entretenir, & dont il faut que nous remplissions nos Lettres, tandis que nous verrons tant de milliers d'hommes, qui pour se ruiner eux-mesmes, s'efforcent de trauerſer des maux pour arriuer dans d'autres maux, & qui demandent des choses que bien-toſt ils ne voudroient pas auoir obtenues, ou dont ils seront bien-toſt dégouſtez. Car enfin, qui s'est iamais contenté d'une chose qui luy sembloit suffisante, & peut-estre excessiue, tandis qu'il la souhaittoit? La felicité n'est pas insatiable comme se l'imaginent les hommes, elle se contente de peu, & c'est ce qui est cause qu'elle ne dégouſte iamais personne. Vous croyez que ces choses-là sont hautes, parce que vous en estes éloigné; mais il n'y a rien de si bas aux yeux de celuy qui les possede. Que l'on m'appelle imposteur, s'il ne

cherche à monter plus haut. Ce que vous pensez estre le comble, n'est seulement qu'un degré. C'est le peu de connoissance qu'on a de la verité, qui fait faire aux hommes ces fautes. Ils se laissent tromper par l'opinion du peuple, ils courent seulement apres l'apparence du bien; Et lors qu'ils ont obtenu ce qu'ils poursuivent, & qu'ils ont beaucoup souffert en le poursuivant, ils reconnoissent qu'ils n'ont poursuivy qu'un fantosme, que des maux, ou des choses vaines, ou qui sont moindres que leurs esperances. La plupart admirent ce qui les trompe, estant veu de loin; & tout ce qui est grand & releué, passe pour vn bien aux yeux du vulgaire.

I I. Mais pour ne pas tomber dans vne erreur si dangereuse, recherchez en quoy consiste le bien que l'on a définy en tant de façons différentes. Quelques-vns disent que le bien est vne chose qui excite les esprits, & qui les appelle à soy. Mais, dit-on, s'il appelle les hommes, & que ce soit à leur ruine? Car vous sçavez combien il y a de maux agreables qui nous charment, & qui nous attirent. Il y a cette difference entre le vray & le vray-semblable, que ce qui est bon est inseparable de la verité, parce qu'il n'y a rien de bon qui ne soit vray. Mais ce qui nous excite & nous attire par l'apparence, est seulement vray-semblable; c'est comme vn trompeur qui entre chez nous, qui nous sollicite, & qui nous attire. Quelques-vns ont donné cette définition du bien, Que le bien est vne chose qui donne vn desir de soy, ou qui donne de l'ardeur à l'esprit qui y aspire. Mais on objecte contre cette definition, que beaucoup de choses donnent de l'ardeur à l'esprit, qui ne sont desirées que pour la ruine de ceux qui les desirent. Ceux-là ont le mieux rencontré qui en ont donné cette definition. Le bien est ce qui attire à soy l'esprit conformément à la Nature; de sorte qu'il ne soit point desiré, que quand il a commencé à estre desirable. Car alors il est honneste, & l'on doit le souhaitter. L'occasion me fait icy souuenir de monstrier la difference qu'il y a entre ce qui est bon, & ce qui est * honneste. Ils ont veritablement quelque chose de commun, & d'inseparable. Et ce qui est bon, ne peut subsister sans qu'il y ait quelque chose de l'honneste, comme il est impossible que ce qui est honneste, ne soit pas bon. Quelle difference y a-t-il donc entre les deux? L'honneste est le bien

* Ver-
tueux.

parfait & accompli, en quoy consiste l'heureuse vie, & dont le seul attouchement rend toutes les autres choses bonnes. Je diray pour mieux m'expliquer, qu'il y a certaines choses, qui ne sont ny bonnes ny mauuaises, comme de faire la guerre, d'aller en ambassade, & d'estre Iuge. Lors que ces choses-là sont honnestement conduittes, elles commencent à estre bonnes, & de douteuses, & d'indifferentes qu'elles estoient, elles deuiennent bonnes infailliblement. Vne chose n'est bonne que par le commerce qu'elle a avec l'honneste; mais l'honneste est bon de foy. Le bien procede de l'honneste, mais l'honneste est independant. Ce qui est bon, a peu estre mauuais; mais ce qui est honneste, n'a iamais peu estre autre chose que bon. Quelques-uns ont apporté cette definition du bien, que c'est ce qui est selon la Nature. Prenez garde à ce que ie vay dire. Ce qu'on appelle bien, est veritablement selon la Nature, mais tout ce qui est selon la Nature, ne doit pas estre appellé bien. Il y a vne infinité de petites choses, qui sont conformes à la Nature; mais elles sont si petites, & si peu considerables, que le nom de bien ne scauroit leur conuenir. En effect, elles sont legeres & méprisables, & quelque petit que soit le bien, il ne peut estre iamais méprisé. Il n'est pas bien durant qu'il est petit, & il n'est plus petit aussi-tost qu'il commence à estre bien. Comment reconnoissons-nous qu'une chose est bonne, ou qu'elle merite le nom de bien, si elle est entierement selon la Nature. Vous confessez, me direz-vous, que ce qui est vn bien, est selon la Nature, & que c'est-la la propriété du bien. Vous confessez aussi, me direz-vous, qu'il y a d'autres choses qui sont selon la Nature, & qui neantmoins ne sont pas des biens? Comment donc se pourra il faire que l'un soit vn bien, & que les autres ne soient pas des biens? Comment l'un sera-il different de l'autre, puis qu'il conuient à l'un & à l'autre, d'estre selon la Nature? C'est leur grandeur qui fait en elles cette difference; n'estant pas nouveau que quelques choses changent en croissant. Celuy qui estoit enfant, & qui est venu en puberté, a acquis quelque qualité qu'il n'auoit pas; il estoit irraisonnable, il est maintenant raisonnable. Quelques choses non seulement deuiennent plus grandes en croissant; mais elles deuiennent autres qu'elles n'estoient. Vous me répondrez, sans doute, que ce qui se fait plus grand, ne deuient pas autre pour cela. Il n'importe

que ce soit vne bouteille, ou vn muid que vous remplissiez de vin, la qualité du vin est en l'un & en l'autre. Cent liures de miel, & vne liure de miel ont le mesme goust. Vous vous feruez de comparaisons qui ne sont pas iustes; car en ce vin & en ce miel, considéré en abondance, ou en petite quantité, il n'y a qu'une mesme qualité. Bien que la mesure s'en augmente, la qualité demeure la mesme, c'est toujours du vin, c'est toujours du miel. Ainsi, bien que certaines choses s'augmentent, elles demeurent toujours en mesme genre, & conseruent la mesme propriété. Mais après auoir beaucoup adjousté à quelques-vnes, elles sont enfin changées par la dernière chose qu'on y adjouste, & en reçoient vne forme toute nouvelle, & qu'elles n'auoient point eüe auparauant. Vne seule pierre acheue la vouë, ie veux dire, celle du milieu, qui est la clef de toutes les autres. Pourquoi cette dernière pierre; qui est peut-estre la moindre, a-elle plus fait que ce grand amas de pierres? parce qu'elle a acheué l'ouurage, bien qu'elle ne l'ait pas augmenté. Il y a d'autres choses qui se dépouillent en croissant de leur première forme, & qui se reuestent d'une nouvelle. Quand l'esprit a long-temps medité sur vne chose, & qu'il s'est enfin lassé en considerant sa grandeur, on commence à l'appeller infinie; parce qu'elle est deuenüe toute autre qu'elle n'estoit, lors qu'elle sembloit grande, mais finie & limitée. Ainsi nous nous sommes figurez qu'une chose pouroit estre coupée, bien que ce fust difficilement; & quand la difficulté est deuenüe plus grande, on trouue qu'elle ne peut plus estre coupée. Ainsi ce qui ne se remuoit qu'à peine, est enfin venu à ce point, qu'on ne peut plus le remuer. De la mesme façon vne chose estoit selon la Nature, puis sa grandeur luy a fait auoir vne autre qualité, & en a fait vne bonne chose.

EPISTRE CXIX.

ARGUMENT.

I. Le moyen de deuenir riche en peu de temps.

II. Que les richesses du monde sont vaines.

III. Que celui qui se contente de peu, ne manque d'aucunes commoditez.

I. TOUTES les fois que ie trouue quelque chose, ie n'attends pas que vous disiez i'y retiens part, ie le dis

même pour vous. Voulez-vous sçavoir ce que j'ay trouué ?
 Vous n'avez qu'à tendre la main ; c'est vn gain tout alieuré.
 Je vous enseigneray comment vous pourrez deuenir riche en
 peu de temps ; car ie ne doute point que vous n'ayez grande
 passion de le sçavoir. Et certes, ce n'est pas sans raison que
 vous le souhaitez ; ie vous meneray aux plus grandes richesses
 que l'on se puisse imaginer par vn chemin court, & qui
 ne vous ennuyra point. Cependant vous avez besoin de trou-
 uer quelqu'un qui vous preste ; car il faut necessairement que
 vous empruntiez, afin que vous puissiez faire ce commerce.
 Mais ie ne veux pas que vous empruntiez par l'entremise de
 quelqu'un, ny que les Courtiers du Change y fassent pro-
 mener vostre nom. Je vous enuoyeray en vn lieu où l'on est
 tout prest de vous prester, c'est à dire, que ie vous enuoye-
 ray à cette parole de Caton ; emprunte de toy-mesme. Quoy
 que ce soit fort peu, ce peu suffira si nous n'allons qu'à nous-
 mesmes demander ce qui nous manque. Car, mon cher Lu-
 cilius, il n'y a point de difference entre ne point desirer &
 auoir. Vous trouuerez le même auantage en l'un qu'en l'au-
 tre, puis que vous ne serez point en inquietude. Ce n'est pas
 que ie vueille que vous refusiez quelque chose à la Nature.
 Elle est opiniastre, on ne la peut vaincre, elle demande le
 sien ; mais ie desire que vous sçachiez que ce qui excède la
 Nature, n'est qu'une chose empruntée, & qui n'est point neces-
 saire. J'ay faim, il faut manger ; mais que le pain soit bis ou
 blanc, il n'importe à la Nature. Elle ne demande pas qu'on
 donne du plaisir au ventre, mais qu'on le remplisse. J'ay soif.
 Que l'eau vienne d'un lac, ou d'une cisternne, il n'importe à
 la Nature. Elle ne demande autre chose sinon que vous estan-
 chiez vostre soif, il ne luy importe que vous beuuez dans
 un vase d'or, ou dans le creux de vostre main. Regardez la
 fin de toutes choses, & vous mépriserez les superflus. La
 faim me presse-elle, ie cours aux viandes les plus proches ; elle
 me fait trouuer excellent tout ce que ie puis rencontrer. Un
 ventre affamé ne rejette rien, il trouue tout bon.

II. Demandez-vous ce qui m'a donné tant de plaisir ? Cette
 parole qui me semble fort bien dite ; Que le sage ne recherche
 que les richesses naturelles. Vous m'allez dire, sans doute,
 que ie vous ay donné de belles esperances, & rien autre cho-
 se ; Que vous auez desjà fait de grands desseins ; Que vous
 regardiez

regardiez desia sur quelle mer vous vous embarqueriez pour faire vn plus grand commerce. C'est me tromper, dites vous, que de m'enseigner la pauvreté, apres m'auoir promis des richesses. Quoy donc, estimez-vous que celuy-là soit pauvre à qui il ne manque rien ? S'il ne luy manque rien, me direz-vous, c'est par le moyen de sa patience, & non pas par vne grace de la fortune. Quoy donc ne l'estimez vous pas riche, parce qu'il ne peut estre dépouillé de ses richesses ? Lequel aymeriez-vous mieux ou auoir beaucoup, ou auoir assez ? Celuy qui a beaucoup, en souhaitte encore dauantage, ce qui témoigne qu'il n'a pas encore assez. Mais celuy qui a assez, a sans doute acquis ce que le riche ne sçauroit iamais acquerir, c'est à dire, l'accomplissement de ses desirs. Croyez-vous que ses richesses ne meritent pas le nom de richesses ; parce qu'elles n'ont iamais fait proscrire ny bannir personne ; parce qu'elles n'ont iamais obligé vn enfant d'empoisonner son pere, ny vne femme son mary ; parce qu'elles sont assurees durant la guerre ; parce qu'elles ne donnent point d'inquietudes dans la paix ; parce qu'il n'y a point de peril à les posseder, & qu'on en dispose sans peine ? Celuy-là donc a-il peu de chose, qui n'a point de froid, qui n'a point de faim, qui n'a point de soif ? Iupiter n'a pas dauantage. Ce n'est pas auoir peu que d'auoir assez ; & au contraire, ce n'est pas auoir beaucoup, que de ne pas auoir assez. Apres auoir surmonté Darius, apres auoir conquis les Indes, Alexandre est encore pauvre. Il cherche autre chose à gagner, il sonde des mers inconnues. Il enuoye sur l'Ocean de nouvelles flottes, & va rompre, pour ainsi dire, les limites, & les barrieres du monde. Ce qui suffit à la Nature, ne suffit pas à vn seul homme ; enfin il s'est trouué vn homme qui a souhaitté encore quelque chose, quand il s'est veu Maistre de toutes choses. Voyez si cet aueuglement n'est pas extrême, & combien il est facile aux hommes d'oublier leurs commencemens, & les lieux d'où ils sont partis, quand ils ont fait quelque chemin. Ce Prince qui à peine estoit paisible & legitime Seigneur, seulement d'vn coin de terre, ne sçauroit estre satisfait d'auoir porté ses conquestes iusqu'aux extremités du monde, quand il songe qu'il ne peut aller plus auant, & qu'il faut reuenir sur ses pas. L'argent n'a iamais rendu personne riche ; Au contraire, il n'y a iamais eu personne, qui apres en auoir

beaucoup acquis, n'ait eu plus de passion d'en acquerir davantage. Voulez-vous sçavoir la raison de cela ? C'est que celui qui en a le plus, commence à s'appercevoir qu'il en peut avoir davantage. Enfin produisez lequel vous voudrez de tous ceux qu'on peut comparer pour les richesses à Crassus & à Licinus; faites-luy montrer son reuenu; qu'il mette ensemble toutes ses possessions & ses esperances, il est pauvre, si vous me croyez, & le peut estre quelque iour si vous vous croyez vous mesme. Au contraire, celui qui s'est réglé sur ce que la Nature demande, non seulement est hors de la puissance de la paureté, mais encore de l'appréhension d'estre pauvre.

III. Mais afin que vous sçachiez combien il est mal-aisé de se reduire iusqu'à la mesure de la Nature, celui-là mesme que nous croyons estre borné suiuant les regles de la Nature, & que vous appelez pauvre, a quelque chose de superflu. Enfin les richesses charment le peuple. S'il void sortir d'une maison quantité de sacs d'argent, si la couuerture d'un logis est dorée, si les valets sont des hommes bien-faits & bien vêtus, tout cela l'aveugle, tout cela luy semble grand. La félicité de tous ces riches est seulement au dehors, elle n'entra jamais chez eux. Mais celui que nous auons séparé du peuple, & que nous auons osté de la puissance de la fortune, possède en luy la félicité. Quant à ceux qui sont pauvres avec de grands biens, ils ont des richesses, comme nous disons que nous auons la fièvre qui nous tient; c'est la fièvre qui nous tient, & ce sont les richesses qui les possèdent. Il faut que ie vous donne un auertissement, qu'on ne sçauoit trop souuent donner; c'est que vous mesuriez toutes choses selon le besoin & les desirs de la Nature, que l'on satisfait de rien ou de peu de chose; Gardez seulement de mêler les vices avec les desirs; Demandez-vous sur quelle table vous mangerez, dans quelle vaisselle, & à combien de seruices on vous seruira? La Nature ne demande point cette pompe, elle ne veut que de la viande. La faim n'est pas ambitieuse, elle veut seulement s'assouvir, & ne se soucie pas de quelle sorte; tout le reste est le tourment d'une mal-heureuse dissolution. Apres qu'elle a rassasié la faim, elle cherche encore des inuentions pour manger; elle veut farcir son ventre, & pourtant elle ne veut pas le remplir. Elle cherche l'art de faire reuenir la soif

après l'auoir estanchée dès le premier coup. C'est pourquoy Horace a fort bien dit, que la soif ne regarde pas si l'eau est dans vn beau vase, & s'il est présenté par vne belle main. Car si vous pensez qu'il est de vostre condition, que le valet qui vous presente à boire, soit bien peigné, & que le verre soit bien net, sans doute vous n'auiez pas soif. La Nature nous a fauorisez, principalement en cela, qu'elle a osté à la necessité tout dégoust & tout dédain. Il n'y a que la superfluité qui veut faire choix, & qui affecte la delicatesse. C'est à elle seulement à qui l'on entend prononcer ces paroles; Cela n'est pas beau, cela n'est pas propre, cela me blesse les yeux. Dieu qui nous a prescrit luy-mesme nostre façon de viure; a voulu seulement pouruoir que nous véussions en santé, & non pas dans les delices. Aussi-il mis, pour ainsi dire, entre nos mains, tout ce qui peut contribuer à la nourriture; au contraire, il faut trauailler & se rendre miserable, pour chercher les moyens de satisfaire à la volupté. Iouissons donc de cette grace de la Nature, qu'on doit mettre entre les plus signalées; considerons que la plus grande obligation que nous luy ayons, c'est de nous faire prendre sans dégoust, tout ce que la necessité nous fait desirer.

EPISTRE CXX.

ARGUMENT.

I. Dispute sur ce qui est honneste & ce qui est bon.

I I. Comment on a connu la vertu.

I I I. Inuectiue contre ceux qui ne sont iamais contents, & qui s'attachent trop à cette vie.

VOSTRE lettre a parcouru quantité de petites questions; & enfin elle s'est arrestée à vne seule, & en demande la resolution. Vous voulez sçauoir comment nous auons eu premierement la connoissance de ce qui est bon, & de ce qui est honneste. Ces deux choses sont diuerses dans l'opinion de quelques-vns; mais pour moy, i'estime qu'elles sont seulement distinctes. Il faut vous expliquer cela. Quelques-vns s'imaginent que ce qu'on appelle bon, est seulement ce qui est vtile; Et partant ils donnent ce nom & aux richesses, & à vn cheual, & au vin, & aux souliers. Tant ils estiment vil & méprisable ce qui est bon, le faisant descendre à ce qu'il

y a de plus bas & de plus fordide. Ils pensent que ce qui est honneste, consiste en l'exécution d'un deuoir legitime ; comme d'auoir vn soin charitable de la vicillesse de son pere, de donner du secours à la necessité d'un amy, de combattre vaillamment dans la guerre, de dire son auis sagement & à propos. Veritablement nous en faisons deux choses ; mais ie suis de ce sentiment, qu'il n'y a rien de bon que ce qui est honneste, & que ce qui est honneste, est bon. Ie croy qu'il seroit inutile & superflu de faire voir en cet endroit quelle difference il y a entre l'un & l'autre, puis que i'en ay si souuent parlé. Ie diray seulement que nous estimons que toute chose qui peut seruir à vn mauuais vsage, ne peut estre apellée bonne. Et apres tout, vous sçauiez combien il s'en trouue qui se seruent mal de leurs tresors, de leur Noblesse, & de leurs forces. Ie reuiens maintenant au sujet que vous voulez que ie traite, D'où nous vient la premiere connoissance de ce qui est bon, & de ce qui est honneste ? Certes la Nature n'a peu nous apprendre cela ; elle nous a bien donné quelque semence de la science, mais elle ne nous a pas donné la science. Quelques-vns disent que cette connoissance nous est venue fortuitement & sans y penser. Mais il n'est pas croyable que l'image de la vertu se soit présentée par hazard aux yeux de l'homme. Nous croyons qu'on a acquis cette connoissance par vne longue obseruation, par la comparaison des choses qui sont souuent arriuées, & par l'analogie qu'on a trouué entr'elles, lors que l'entendement s'est rendu Iuge de ce qui est bon, & de ce qui est honneste. Puisque ce mot d'analogie a esté receu par les Grammairiens, ces iuges & ces arbitres de la langue, & qu'ils luy ont donné droit de Bourgeoisie, ie ne suis pas d'auis de le bannir & de le renvoyer en son pais. Ie m'en seruiray donc, non seulement comme d'un mot receu, mais comme d'un mot qui est en vsage, & ie vous diray quelle est cette analogie. Nous sçauions qu'il y a vne santé du corps, & nous auons conclud de là, qu'il y en a vne de l'ame. Nous sçauions qu'il y a des forces du corps, & nous auons conclud de là, qu'il y a aussi vne force & vne vigueur de l'esprit. Quelques actions de debonnaireté, quelques-vnes de courtoisie, & d'autres de courage, nous auoient donné de l'admiration ; enfin nous auons commencé à les admirer, comme des choses parfaites. Il y auoit beaucoup de défauts, qui estoient cou-

tierts par la splendeur de quelque action éclatante ; mais nous les auons dissimulez, & nous auons fait semblant de ne les pas voir. Aussi la Nature nous enjoint de fauoriser tousiours les choses louables, & d'en augmenter l'éclat ; & cela est cause qu'on fait ordinairement monter la gloire au dessus de la verité. Enfin de toutes ces choses, nous auons tiré l'image d'un bien excellent & signalé. Fabricius refusa l'or de Pyrrhus, & estima qu'il estoit plus glorieux de mépriser les richesses d'un Roy, que de posseder un Royaume. Le mesme donna auis à Pyrrhus, que son Medecin promettoit de l'empoisonner, & qu'il s'en donnaist de garde. Ce fut sans doute l'effect d'une mesme vertu, de n'estre pas vaincu par l'or, & de ne vouloir pas vaincre par le poison. Nous auons admiré ce grand homme, qui ne pût estre gagné, ny par les promesses d'un Roy, ny par des promesses contre un Roy ; qui fut tousiours constant à donner de bons exemples ; qui fut innocent iusques dans la guerre, ce qui est sans doute bien difficile ; qui estimoit qu'on ne deuoit pas estre méchant, mesme entre ses ennemis ; qui dans vne extrême pauureté qu'il fit seruir à sa gloire, ne refusa pas les richesses avec moins de force que le poison. Viuez, dit-il, viuez Pyrrhus, par vne grace que ie vous fais, & réjouissez-vous d'une chose, dont iusques icy, vous vous estiez plaint, que Fabricius ne scauroit estre corrompu. Horacius Cocles remplit tout seul tout le pont ; il commanda aux siens de le rompre derriere luy, & voulut bien qu'on luy ostast le moyen de s'en retourner, pourueu que l'on coupast chemin à l'ennemy. Enfin il résista aux grandes troupes qui le pressoient, iusqu'à ce que le pont fust tombé. Et lors qu'il eust regardé derriere luy, & qu'il eust reconnu, que le peril où il s'exposoit auoit guaranty la Patrie ; Me suiue qui voudra, dit-il, par le chemin que ie vay prendre ? & en mesme temps, il se jetta dans la riuere. Mais au reste il n'eut pas moins de soin de ses armes que de son salut, dans la rapidité de ce fleue ; Et sans rien perdre de l'éclat de sa victoire, il arriua aussi sain de l'autre costé, que s'il eust passé par dessus le pont. C'est donc par ces actions, & par de semblables qu'on a commencé à voir vne image de la vertu. J'ajouteray icy vne chose qui semblera peut-estre estrange. Quelquefois les vices se sont monstrez sous vne apparence de vertu, & la vertu a éclatté par son contraire. Car comme vous

sçavez, les vices sont proches voisins des vertus; & dans les hommes les plus infames, & dans les plus dissolus, il s'en trouue quelque ressemblance. Ainsi le prodigue contre-fait le liberal, encore qu'il y ait grande difference entre sçavoir donner, & ne sçavoir pas conseruer son bien. En effect, Lucilius, il y en a beaucoup qui jettent leur bien, plustost qu'ils ne le donnent; & ie n'appelle pas liberal celuy qui se met en colere contre son argent. La negligence imite la naïueté, & la temerité le courage. Cettè ressemblance nous oblige d'y prendre garde, & de distinguer des choses qui sont les mesmes en apparence, & qui en effect sont entierement differentes. Lors que nous auons consideré les hommes, que quelque grande action a rendus illustres, nous auons commencé à remarquer que quelques-vns ont acheué vne entreprise avec force, & avec generosité, mais seulement vne fois. Nous auons veu celuy-là courageux à la guerre, & timide dans vn Barreau. Nous luy auons veu supporter la paureté genereusement, & l'ignominie avec foiblesse. Nous auons loué ce qui est bon en luy, & auons méprisé sa personne. Nous en auons veu vn autre qui estoit liberal enuers ses amis, qui auoit de la moderation pour ses ennemis, qui conduisoit avec vne égale probité les affaires publiques & particulieres, & qui ne manquoit ny de constance, lors qu'il estoit question de souffrir, ny de prudence dans les choses qu'il falloit faire. Nous auons veu que quand il falloit faire des largesses, il en faisoit à pleines mains, que quand il falloit trauailler il estoit opiniastre dans le trauail, & qu'il soulageoit par la force de son esprit la foiblesse & la lassitude du corps. Outre cela il estoit tousiours le mesme, & égal dans toutes ses actions. Il estoit non seulement capable de donner de bons conseils; mais il auoit pris vne si noble habitude, que non seulement il pouoit bien faire, mais qu'il ne pouoit rien faire qui ne fust bien. Ainsi nous auons reconnu que la vertu estoit parfaite en cét homme; & alors nous l'auons diuisée, & en auons fait diuerses parties. Il falloit donner vn frein aux conuoitises, reprimer les craintes, considerer ce qu'on deuoit faire, distribuer les choses qu'on deuoit donner; & par ce moyen nous auons connu la Temperance, la Force, la Prudence, la Justice; & nous auons donné à chacune ses emplois & ses fonctions. Dailleurs nous auons connu la vertu, par l'ordre qu'elle tient

en tout ce qu'elle entreprend, par sa beauté, par sa constance, par la conformité de toutes ses actions, & par vne grandeur de courage, qui s'éleue au dessus de toutes choses. De là nous auons appris en quoy consiste cette heureuse vie, qui a tousiours vn cours fauorable, & qui ne dépend que d'elle-mesme. Je vous diray aussi comment elle a esté découuerte. Iamais cét homme parfait, qui estoit en possession de la vertu, n'a murmuré contre la fortune. Il n'a iamis receu d'vn visage triste les mauuais accidens de la vie. Et comme il s'estoit tousiours imaginé qu'il estoit Citoyen de tout le monde, & qu'il y portoit les armes, contre la fortune, il a suby toute sorte de trauaux, comme par le commandement de son general. Quand il luy est arriué quelque accident, il ne l'a pas reietté comme vn mal, ou comme vne chose suruenüe par hazard; mais il l'a receu comme vne commission qui luy estoit adressée. De quelque nature qu'elle soit, elle s'adresse à moy, dit-il, elle est rude, elle est facheuse, employons y nostre temps & nostre trauail. Il ne faut donc point douter que celuy-là n'ait semblé grand, qui n'a iamais soupiré dans les maux, qui ne s'est iamais plaint de sa fortune, qui a tousiours paru, comme vne lumiere dans les tenebres, & qui s'est fait considerer à tout le monde, comme vn homme doux & tranquille, & également équitable, en ce qui concernoit les Dieux & les hommes. Il auoit vne ame accomplie, qui auoit atteint toute la perfection dont elle estoit capable; elle n'auoit rien au dessus de soy, que Dieu mesme, dont vne partie a coulé dans l'homme, qui n'est iamais plus diuin, que quand il songe qu'il est mortel, que quand il reconnoist qu'il est né pour mourir, & que le corps n'est pas sa veritable demeure, mais seulement vne hostellerie où vous deuez demeurer peu de temps, & que vous deuez quitter aussi tost que vous voyez que vous estes à charge à vostre hôte.

III. Enfin, mon cher Lucilius, quand l'ame ne regarde les choses terrestres qui l'environnent, que comme basses & petites; quand elle ne craint point de les quitter, elle donne vn grand témoignage qu'elle vient d'vn lieu plus haut & plus releué. Car celuy qui se souuient d'où il est venu, sçait bien aussi où il doit vn iour retourner. Nous ne considerons pas combien de maux nous persecutent, & combien le corps nous incommode. Tantost nous nous plaignons du ventre, tantost

de la teste, tantost du cœur, tantost de la gorge. Quelques-fois nous auons vne foiblesse de nerfs, quelquesfois des douleurs aux pieds. Tantost nous auons vn vomissement, & tantost vne defluxion. Quelquesfois nous auons trop de sang, & quelquesfois nous n'en auons pas assez. Enfin nous sommes attraquez de tous costez, il n'y a rien qui ne contribuë à nous chasser; Et c'est ainsi qu'on est traitté dans vne maison estrangere. Cependant encore que nous ayons vn corps si infect & si infirme, nous faisons les mesmes entreprises, que si nostre vie estoit eternelle. Nous embrassons par nostre esperance tout ce que peut comprendre la plus longue vie, sans iamais estre assouuis, ny de l'argent ny des grandeurs. Y a-il rien de plus impudent? y a-il rien de plus insensé? Rien ne suffit à des personnes qui doiuent mourir, ou pour mieux dire, à des personnes qui se meurent. Car nous approchons tous les iours de nostre dernier iour, & chaque heure nous pousse dans la fosse, où nous deuons enfin tomber. Regardez, ie vous prie, combien nostre ame est aucugle. Ce que ie dis qui doit arriuer, est desia arriué, & vne grande partie en est mesme desia passée. Car le temps que nous auons vescu, est au mesme lieu où il estoit auant que nous véussions. C'est vne erreur de craindre le dernier iour, puisque chaque iour nous y conduit. Ce n'est pas le degré où nous demeurons, qui fait nostre lassitude, il l'a fait voir seulement. Le dernier iour est arriué à la mort, & tous les autres y vont; & apres tout, elle ne nous prend pas avec violence, mais tout doucement. C'est pourquoy les grandesames. qui sçauent bien qu'une meilleure vie les attend, font à la verité des efforts pour faire glorieusement leur deuoir dans le poste où elles ont esté mises; Toutesfois elles n'ont garde de s'imaginer que les choses qui sont à l'entour d'elles, les regardent & leur appartiennent. Mais comme elles sont estrangeres dans le monde, & qu'elles n'y font que passer, elles ne s'en seruent que comme d'un bien emprunté. Quand nous verrons quelqu'un avec vne si belle resolution, pourquoy vn naturel si excellent, & si extraordinaire ne nous charmera-il pas? principalement s'il fait voir par les effectz vne veritable grandeur de courage. Les vrayes qualitez d'un esprit durent tousiours, mais les fausses ne durent pas. Quelques-vns sont alternatiuement des Vatiens & des Catons. Quelquesfois Curius n'est pas assez seuer.

tière pour eux, ny Fabricius assez pauvre, ny Tuberon assez temperant, & assez modeste. Quelquesfois ils font des deffis aux richesses de Licinus, aux grands festins d'Appicius, & aux delices de Mecenas. C'est vne grande marque d'une ame méchante & mal-faite, que d'estre tousiours en doute, & de flotter perpetuellement entre l'amour des vices, & la dissimulation des vertus.

*Quelquesfois à sa suite on void deux cens valets,
Et quelquesfois à dix il borne ses souhaits,
Tantost comme vn Censeur d'Estats & de Prouinces,
Il n'ense son discours que de Rois & de Princes.
Et tantost tout d'un coup lors qu'il n'y pense pas,
Je ne veux, dira-il, que de sobres repas;
Je ne veux deormais qu'une petite table
Que le seul appetit me rende delectable.
Je ne demande rien qu'un habit de burreau
S'il me deffend du froid, il me semblera beau.
Mais quel effect suiura ces modestes paroles?
A ce bon menager donnez mille pistoles,
Et soyez assurez comme i'en suis certain,
Qu'il n'aura rien de reste auant qu'il soit demain.*

Tous ces gens-là ressemblent à celuy dont Horace fait la peinture, qui n'est iamais le mesme, & qui ne ressemble iamais à soy-mesme, tant il est sujet à prendre de nouvelles formes, & à faire des extrauagances. J'ay dit que plusieurs luy ressemblent, mais peut-estre qu'il s'en faut bien peu que tout le monde ne luy soit semblable. Il n'y a personne qui ne change tous les iours, & de dessein & de desir. Tantost il se propose d'auoir vne femme, & tantost vne amie. Tantost il veut estre le maistre, & tantost il veut faire croire qu'il n'y a point de meilleur esclau que luy. Tantost-il s'eleue iusques à donner de l'enuie, & tantost il s'abaisse au deffous mesme des plus bas. Tantost il jette l'argent, & tantost il le va piller. C'est par là principalement qu'un esprit se fait accuser de legereté; il paroist tantost sous vne forme, & tantost sous vne autre; & ce que i'estime le plus honteux, il est eternellement dissimblable à soy. Croyez que c'est vne belle chose que d'estre tousiours le mesme homme. En effect, il n'y a que le sage qui en soit capable; tous les autres changent sans cesse, tantost

ils paroissent moderez & graues, & tantost il n'y a rien de plus vain ny de plus prodigue. Enfin, nous changeons de personnage à tout moment, & tousiours nous représentons le contraire de celuy que nous venons de quitter. Faites en sorte d'obtenir sur vous cét auantage, que vous soyez tousiours le mesme que vous vous estiez proposé d'estre. Faites en sorte qu'on ait tousiours sujet de vous louer, ou qu'au moins on vous puisse tousiours connoistre. On peut dire avec raison de quelqu'un que vous vistes encore hier, Quel est cét homme-là ? qu'il est changé ! Pour moy, ie ne le connois plus.

EPISTRE CXXI.

ARGUMENT.

Dispute touchant la connoissance que les animaux ont d'eux-mesmes.

IE me doute bien que vous disputerez encore quand ie vous auray décidé vne petite question qui nous a arrestez assez long-temps. Vous demanderez vne autrefois ce que cela a de commun avec les mœurs ? Mais aussi-tost que vous crierez contre moy, ie vous en opposeray d'autres, contre qui vous aurez aussi à disputer, Posidonius & Archideme. Ils ne refuseront pas de deffendre cette cause, ils contesteront contre vous, & ie ne parleray qu'apres eux. Tout ce qui est dans la Morale, ne regarde pas les bonnes mœurs. Vne chose concerne l'aliment & la nourriture de l'homme ; Vne autre luy enseigne ses exercices. Il y en a vne qui ne s'applique qu'à le vestir, & à luy apprendre la politesse ; vne autre à l'instruire, & vne autre à luy chercher des diuertissemens. Neantmoins toutes ces choses regardent l'homme, encore qu'elles ne seruent pas toutes à le rendre meilleur. Il ya des enseignemens qui touchent les mœurs d'une façon, & d'autres qui les touchent d'une autre sorte. Quelques-uns les corrigent & les reglent, d'autres en recherchent la nature & l'origine. Quand ie demande pourquoy la Nature a formé l'homme, & pourquoy elle luy a donné la préeminence par dessus les autres animaux, vous vous imaginez que ie me suis beaucoup éloigné

du discours des mœurs, mais vous vous trompez. Car comment connoistrez-vous quelles mœurs vous devez suiure, & quel chemin vous devez prendre, si vous ne sçavez ce qui est le meilleur, & le plus avantageux à l'homme, & si vous ne connoissez sa Nature. Vous ne reconnoistrez bien ce qu'il faut que vous fassiez, & ce qu'il faut que vous éuitiez, que quand vous aurez appris ce que vous devez à vostre Nature. Je veux apprendre, me direz vous, à moins souhaitter, & à moins craindre. Ostez-moy mes imaginations, & mes scrupules, enseignez-moy que ce qu'on appelle felicité est vne chose vaine & legere, & qu'on peut facilement y adjouster vne syllabe. Je satisferay à vostre desir, ie vous exhorteray aux vertus, ie persecuteray les vices; & bien qu'on m'accuse d'estre trop seuer, & trop passionné en cét endroit, ie ne cesseray point de les poursuiure, de reprimer les concupiscences, de crier contre les desirs, & de couper le cours de ces voluptez, qui se termineront par des tristesses. Mais pourquoy ne le ferois-je pas, veu que nous ne desirons que des maux, & que nos plaintes ne procedent bien souuent que des choses mesmes qui nous ont donné du plaisir? Cependant ie vous prie de me permettre de considerer des choses qui semblent vn peu plus éloignées. Nous demandions si tous les animaux auoient quelque connoissance de leur constitution naturelle. Sans mentir, il semble qu'ils n'en soient pas entierement priuez; car ils se seruent de leurs membres promptement & à propos, comme s'ils y auoient esté instruits; & il n'y en a point qui ne dispose facilement des parties de son corps. Vn artisan manie ses instrumens sans difficulté. Vn Pilote sçait conduire le gouvernail d'vn vaisseau. Vn Peintre sçait promptement discerner les diuerses couleurs qu'il a mises deuant luy, afin d'en faire vn portrait, & sa main court aussi viste que ses yeux sur son ouurage. Ainsi les animaux se remuent comme il leur plaist, & se seruent facilement de leurs corps. Nous admirons les basteleurs qui font tout ce qu'ils veulent de leurs mains, & de qui les actions ne sont pas moins vistes que les paroles. Ce que l'art a donné aux hommes, les animaux l'obtiennent de la Nature. Personne ne se sert de ses membres avec peine. Personne ne demeure court dans l'usage de soy-mesme, & les animaux estans nez pour se mouuoir, se remuent aussi tost qu'ils sont nez. Ils viennent au monde

avec cette science, & naissent instruits par la Nature. Aussi, me dira-on, les animaux ne renuent les parties de leurs corps, que suivant la disposition que la Nature leur a donnée; parce que s'ils les remuoient d'une autre façon, ils en resentiroyent de la douleur. Et par consequent, ils sont contraints, & c'est par crainte & non pas volontairement qu'ils marchent droits. Cela est faux, car les choses qui se font par force, & comme par vne nécessité, sont lentes, & montrent bien par la lenteur de leur mouvement qu'on les force, & qu'on les contraint; mais l'agilité est vn mouvement volontaire. Tant s'en faut que la crainte de la douleur contraigne les animaux à se mouuoir, qu'au contraire ils tâchent de paruenir à leur mouvement naturel bien que la douleur s'y oppose. Ainsi vn enfant qui veut se tenir debout, & qu'on veut accoust mer à marcher tout seul, tombe aussi-tost qu'il commence à s'essayer, & se releue en pleurant, iusqu'à ce que par la douleur il soit enfin arriué à ce que la Nature demande. Il y a des animaux, dont le dos est couuert d'une écaille forte & dure, qui estans renuersez, font tous les efforts dont ils sont capables pour se retourner, leuent les pieds, les courbent & les recourbent, tant qu'ils se soient enfin remis dans leur situation naturelle. Vne tortuë renuercée ne sent aucune douleur, & neantmoins elle n'a point de repos iusqu'à ce qu'elle soit dans son estat naturel. Elle ne cesse point de se débattre, & ne met point de fin à son effort, qu'elle ne se trouue sur ses pieds. Tous les animaux ont donc quelque sentiment & quelque connoissance de leur constitution naturelle. De là vient cette facilité qu'ils ont à remuer leur corps; & nous n'auons point de plus fort témoignage qu'ils naissent avec cette connoissance, que de voir qu'il n'y a point d'animal qui soit, pour ainsi dire, apprentif dans l'usage de soy-mesme, & dans le mouvement qui luy est propre. Cette constitution, me peut-on dire, n'est autre chose, selon l'opinion des Stoïciens, que la principale partie de l'ame, qui se répand en quelque sorte sur le corps. Mais comment vn enfant pourra-il comprendre vne chose si obscure & subtile, & que vous pouuez à peine expliquer? Il faut donc nécessairement que tous les animaux naissent Dialecticiens; pour entendre cette definition, que la plus grande partie des sçauans ne sçauroit entendre. Ce que vous m'objectez seroit veritable, si ie disois que les ani-

maux comprennent la definition de leur constitution. Car il est plus facile de connoistre cette constitution par la Nature, que de l'expliquer par le discours. Ainsi vn enfant ne connoist pas ce que c'est que constitution, mais il connoist sa constitution; il ne sçait pas ce que c'est qu'un animal, mais il sent bien qu'il est animal. Outre cela, l'on peut dire, qu'il connoist sa constitution grossierement, & en quelque sorte. Nous sçauons bien que nous auons vne ame; mais nous ne sçauons pas ce que c'est, où elle est, quelle elle est, & d'où elle tire son origine. Enfin, comme nous sentons nostre ame, encore que nous ne connoissions ny sa Nature ny son lieu; ainsi tous les animaux ont vn sentiment de leur constitution & de leur naturel. Car il faut necessairement qu'ils sentent ce qui leur fait sentir toutes les autres choses. Il faut qu'ils connoissent la puissance à laquelle ils obeissent, & par laquelle ils sont conduits; il n'y a personne qui ne sente qu'il y a quelque chose en luy qui remuë ses passions; mais il ne peut dire ce que c'est. Il sent bien quelque effort, & ie ne sçay quoy qui le pousse; mais il ne sçait pas ce que c'est, & d'où cela vient. Les animaux comme les enfans ont vn sentiment de leur ame, mais il est obscur & caché. Vous m'objecterez que nous disons que tout animal est accommodé à sa constitution. Que la constitution de l'homme est d'estre raisonnable, que partant l'homme s'accommode avec soy-mesme, non comme animal simplement, mais comme animal raisonnable. En effect, il ne s'estime, & n'est precieux à soy-mesme, que par la raison qui le rend homme. Comment donc vn enfant pourra-il s'accommoder avec vne constitution raisonnable, s'il n'est pas encore raisonnable? Je répons à cela, que chaque âge a sa constitution particuliere. L'enfance à sa constitution, la ieunesse la sienne, & tout de mesme la vieillesse; Et chacun est accommodé à la constitution en laquelle il se trouue. Vn enfant n'a-il point de dents? c'est la constitution où il doit estre. Les dents luy sont-elles venuës? c'est-là la constitution de l'âge où il est. Ainsi cette herbe qui doit monter en épy, est d'une autre constitution quand elle est encore petite, & qu'elle commence à sortir de terre, que quand elle est montée, & qu'elle s'est renduë capable de porter sa petite charge. Elle est autre quand elle commence à jaunir, & qu'elle commence à baisser la teste sous la pesanteur de son fardeau, que quand son épy est formé & tout prest de

rendre son grain. En quelque constitution qu'elle se trouue, elle s'y maintient, elle s'y accommode. L'âge d'un enfant est autre que celuy d'un ieune-homme, & autre l'âge d'un vieillard que d'un ieune-homme. Je suis toutesfois le mesme que j'estois estant enfant, & dans les âges qui suiuent l'enfance. Ainsi encore que chacun change de temps en temps, de constitution, neantmoins la determination de sa constitution est tousiours la mesme. Et certes la Nature ne nous determine point ou pour l'enfance, ou pour la ieunesse, ou pour la vieillesse, mais pour nous-mesmes. Vn enfant est donc accommodé à la constitution qui est propre à un enfant, & non pas à celle qui doit estre propre à un ieune-homme. Mais s'il passe ensuitte à quelque chose de plus grand, on ne doit pas conclure de là que la constitution où il estoit en naissant, n'estoit pas selon la Nature. Premièrement l'animal est déterminé pour luy-mesme. Car il doit y auoir quelque chose où se rapportent toutes les autres. Je desire la volupté; pour qui? pour moy; & par consequent, c'est pour moy que ie traueille. Je tasche d'éuiter la douleur; pour qui? pour moy, & par consequent, c'est pour moy que ie prends du soin. Si ie fais toutes choses par le soin que j'ay de moy-mesme, il faut demeurer d'accord que le soin que j'ay de moy-mesme, marche deuant toutes choses. Ce soin se trouue dans tous les animaux, & ne s'y met pas par hazard; mais il prend naissance avec eux. La Nature produit ses fruiçts, & ne les jette pas, comme par dédain; & parce que la garde la plus proche est tousiours la plus seure & la meilleure, chacun a esté donné en garde à soy-mesme. C'est pourquoy, comme j'ay desia dit, les plus petits, & les plus foibles animaux, ne sont pas si-tost nez qu'ils reconnoissent ce qui peut leur estre nuisible, & font effort pour l'éuiter; Et comme ils sont ordinairement le but des oyseaux de proye, ils redoutent l'ombre de tout ce qui vole sur leur teste. Il n'y a point d'animaux qui ne naissent avec l'apprehension de la mort. Mais comment, me direz-vous, un animal qui vient de naistre, peut-il auoir la connoissance de ce qui luy est salutaire, & de ce qui luy est nuisible? Il est icy question de sçauoir s'il en a connoissance, & non pas comment il en a connoissance. Or il est manifeste qu'ils en ont connoissance, en ce qu'ils ne feroient rien dauantage, quand vous leur auriez donné cette connoissance. Pourquoy vne poul-

le ne fuit-elle pas d'un paon ou d'une oye, & qu'elle fuit d'un épreuier qu'elle n'aura jamais veu, & qui est beaucoup plus petit? Pourquoy des pouffains craignent-ils un chat, & qu'ils ne craignent pas un chien? Ainsi il est manifeste qu'ils ont une connoissance de ce qui leur est nuisible, & qu'ils ne l'ont point acquise par experience. Car avant que d'auoir éprouué ce qui peut leur estre nuisible, ils se mettent en peine de l'éuiter. Mais afin que vous ne pensiez pas que cela se fasse par hazard, ils ne craignent que les choses qu'ils ont iuste sujet de craindre, & ne les mettent iamais en oubly. Ils sont aussi prompts à fuyr ce qui leur est prejudiciable, qu'ils sont vigilans à s'en garder. Dauantage ils ne deuiennent pas plus timides pour viure plus long-temps. D'où l'on peut reconnoistre que l'experience ne leur a pas donné cette connoissance, mais un amour naturel de leur conseruation & de leur salut. Les choses que l'usage enseigne, ne viennent que lentement dans nostre connoissance, & ne s'apprennent iamais de la mesme sorte; mais on apprend en un instant & toujours de la mesme façon, tout ce qu'enseigne la Nature. Si neantmoins, vous le desirez, ie vous diray comment toute sorte d'animal peut connoistre ce qui luy est contraire. Il sent qu'il est fait de chair, & connoist par ce moyen ce qui peut couper la chair, ce qui la peut brûler, & ce qui est capable de luy faire mal. Il se represente comme une chose funeste & épouuentable l'image des animaux, qui sont armez pour sa perte. En effect, ces choses-là sont conjointes, & dépendent l'une de l'autre; car en mesme temps qu'un animal songe à sa conseruation, il cherche ce qui peut luy estre utile, & redoute tout ce qui peut luy estre nuisible. Nous auons naturellement horreur de toutes les choses qui nous sont contraires; Et tout ce que la Nature enseigne, se fait, comme sans y penser, & sans autre raisonnement. N'avez-vous iamais remarqué avec combien d'industrie les abeilles trauillent à leurs petits logemens? N'avez-vous iamais pris garde à cette intelligence qui paroist dans la distribution de leur travail? Ne confesserez-vous pas que la toile d'une araignée est un ourrage inimitable à tous les hommes? Avec combien d'adresse entre-méle-t-elle ses filets? Les uns sont tendus tout droits, comme pour seruir à ourdir la toile; D'autres y sont entre-lassez en rond, & sont les plus déliez pour prendre comme

dans des rets les petits animaux à qui elle tend ce piège. L'araignée naît avec cet art, elle ne l'apprend pas par l'expérience. Il n'y a donc point d'animal qui soit mieux instruit qu'un autre, & qui en sçache davantage. Vous verrez que toutes les toiles d'araignées sont pareilles, & que toutes les ruches sont faites de la même sorte. Ce que l'art & l'expérience enseignent, est incertain, & inégal; mais ce que la Nature enseigne, est toujours de même façon. Or il n'y a rien qu'elle ait voulu plutôt enseigner aux animaux que le moyen de se défendre, & la connoissance d'eux-mêmes. C'est pourquoy ils reçoivent leur science en même-temps que la vie, & il ne se faut pas estonner s'ils naissent avec vne chose, sans laquelle ils naistroient inutilement. La Nature leur a donné ce premier moyen, de s'unir & de s'aimer; & en effect, ils n'eussent pu se maintenir s'ils n'y eussent esté portez d'eux-mêmes. Veritablement cela tout seul n'eust seruy de rien; mais aussi sans cela, tout le reste eust esté inutile. Enfin vous ne verrez aucun animal, qui se méprise, ou qui ait pour soy quelque negligence. Il y a même dans les plus lourds, & dans les plus brutaux, ie ne sçay quelle viuacité, quand il s'agit de la conservation de leur vie. Et vous verrez, si vous voulez y prendre garde, que ceux qui ne seruent de rien aux autres, ne manquent pour eux ny de soin, ny de vigilance.

EPISTRE CXXII.

ARGUMENT.

- I. Contre ceux qui font de la nuit le iour, & du iour la nuit.
II. Qu'il n'y a rien qui ne soit facile à ceux qui suivent la Nature.*

Les iours commencent à diminuer, ils sont desia plus courts qu'ils n'estoient; neantmoins ils seront encore assez longs si on veut se leuer avec le Soleil, & qu'on s'employe à autre chose qu'à aller tous les matins témoigner par des reuerences, à vn homme encore endormy, qu'on est son valet & son esclau. Celuy-là sans doute est vn lasche, qui n'a les yeux qu'à moitié ouuerts, quand le Soleil est desia bien haut, & qui ne commence à s'éveiller qu'à Midy. Il y en a beau-
coup

cōp que la mollesse accable de telle sorte, qu'ils prennent le Midy pour le point du iour. Il y en a qui confondent l'usage du iour & de la nuit, & qui ne commencent à ouvrir les yeux encore appesantis de la débauche du iour precedent, que quand la nuit commence à paroistre. Telle est la condition de ceux que la Nature, comme dit Virgile, a mis sous nos pieds de l'autre costé de la terre,

La nuit les va trouver quand le iour nous vient voir

Ainsi la vie, & non pas le pais de ces débauchez est contraire à celle des autres. Il y en a dans vne ville qui sont Antipodes de ceux qui vivent dans la mesme ville. Ils n'ont iamais veu, comme dit Caton, ny leuer, ny coucher le Soleil. Vous pouuez vous donc imaginer qu'ils sçachent comment il faut *^{Viure.} voir, eux qui ne sçavent pas quand il faut *^{Viure.} voir ? Cependant ils craignent la mort, bien qu'ils se soient eux-mesmes enseuelis tous vifs; & sont d'aussi mauuais augure, que ces funestes oyseaux, qui ne volent que de nuit. Bien qu'ils passent leurs nuits dans le vin & dans les parfums, & qu'ils employent tout le temps de leurs veilles desordonnées en des repas delicieux; toutesfois ils ne font pas des festins mais ils font leurs funerailles. Car au moins, on peut dire qu'ils sont morts durant le iour. Il n'y a point de iours qui semblent longs à celuy qui fait quelque chose; & si nous considerons la vie, nous confesserons sans doute que l'action est vn deuoir comme vne marque de la vie. Si nous la trouuons trop courte, & que nous la voulions allonger, faisons en sorte de border la nuit, & donnons-en au iour quelque partie. On garde dans des lieux obscurs les oyseaux qu'on veut engraisser pour les festins; & parce qu'on ne leur fait prendre aucun exercice, ils deuiennent plus gras & plus pesans, & leurs membres se courent d'vne graisse qui n'est inutile que pour eux. Ainsi ces hommes qui se sont consacrez aux tenebres, & à la débauche, paroissent bien tost affreux & difformes. En effect, ils n'ont pas meilleure couleur que des malades. Ils sont languissans & palles, & bien qu'ils soient encore viuants, ils ont la charnure d'vn mort. Mais ie puis dire assurement que ce n'est pas là leur plus grand mal. Si leur corps est dans les tenebres, leur ame y est encore dauantage. Celuy-là est endormy pour tout ce qui le regarde, & celuy-cy ne void pres-

que goûtte, & porte enuie aux aueugles. Qui a iamais souhaitté des yeux pour ne s'en seruir que dans les tenebres ? Me demandez-vous d'où vient cette deprauation de l'esprit ? de l'auersion qu'on a pour la lumiere. Toutes sortes de vices combattent contre la Nature, & sont tous ennemis de l'ordre & des bons establissemens. Le but & la fin de la dissolution, c'est de se réjouyr dans le mal ; & non seulement de s'écarter de l'honneur & de la vertu, mais de s'en éloigner tout autant qu'il est possible. Mais ne vous semble-il pas aussi que ceux-là viuent contre la Nature qui boiuent à jeun, & en s'éueillant,

Qui remplissent de vin leurs veines épuisées,

Et qui ne mangent point qu'ils ne soient yures ? Ce vice est celuy des ieunes-hommes, qui veulent reparer leurs forces. Ils boiuent, ou plustost ils yurognent à l'entrée mesme du bain, parmy ceux qui sont desia dépouillez, afin qu'en beuuant souuent & à longs traits, ils puissent resserer la sueur qu'ils ont excitée. C'est vne chose commune que de boire apres les repas ; les villageois mesmes, & ceux qui ignorent la veritable volupté, se gouvernent de la sorte. Le vin donne plus de plaisir quand il ne flotte point sur la viande, & qu'il penetre facilement iusques dans les nerfs. L'yuresse leur plaist dauantage dans vn estomach tout vuide. Ne vous semble-t-il pas aussi que ceux-là viuent contre la Nature qui se déguisent en femme, qui veulent paroistre ieunes, quand le temps en est passé, qui se peignent & se contrefont pour faire éclater en eux quelque apparence de ieunesse ? Que peut on faire de plus déplorable & de plus cruel ? Il ne sera donc iamais homme, afin qu'un homme abuse de luy plus long-temps ? Et l'âge ne le retirera pas d'un crime dont la honte qu'il fait à son sexe, deuroit desia l'auoir retiré ? Ceux-là ne viuent-ils pas contre la Nature, qui veulent des roses en Hyuer ? & qui par le moyen d'une eau moderément échauffée, & par la rencontre d'un certain degré de chaleur, font croistre en Hyuer un Lys, qui est vne fleur du Prin-temps ? Ceux-là ne viuent ils pas contre la Nature, qui plantent des vergers sur le sommet des hautes tours ? qui ont sur leurs maisons des forests d'arbres, dont les racines sont aux lieux où ils ne deuroient porter qu'à peine leurs plus hautes branches ? Ceux-là ne viuent-ils pas contre la Na-

ture, qui bastissent sur la mer des bains d'eau chaude, & qui ne croyroient pas se baigner assez delicieusement, si leurs bains n'estoient battus par les flots, & par les tempestes? Ainsi dès qu'ils ont commencé à vouloir toutes choses contre l'usage & l'intention de la Nature, ils se sont entierement esloignez des regles de la Nature. Le iour est il venu, il est temps de dormir pour eux. La nuit & l'heure du repos est-elle venue, ils commencent à faire leurs exercices, ils se font porter en chaise, il se font servir à dîner? Le point du iour commence-il à paroistre, il est temps de souper pour eux. Il ne faut pas faire ce que fait le peuple, c'est vne bassesse & vne lâcheté que de viure comme les autres. Ils ne veulent point du iour ordinaire, ils se veulent faire vn matin, qui leur soit propre & particulier. Pour moy, ie considere ces gens-là, comme desia morts. Car enfin, que s'en faut-il qu'ils ne soient morts, & qu'on ne fasse leurs funerailles, puis qu'ils sont toujours enseuelis dans la nuit, & qu'on ne void à l'entour d'eux que des flambeaux & des torches? Il me souuient de plusieurs qui menoient en mesme temps vne mesme vie; mais il me souuient sur tout, d'Attilius Butta, qui auoit esté Preteur Comme ce mal-heureux qui auoit mangé vn grand patrimoine, confessoit vn iour sa pauureté à Tibere; Certes, luy repondit ce Prince, vous vous estes réueillé bien tard. Montanus Iulius, ce Poëte assez supportable, qui a esté connu par les faueurs, & par la disgrâce de Tibere, décriuoit ordinairement dans les Vers qu'il recitoit, le leuer & le coucher du Soleil. De sorte que comme quelqu'un se fut fasché de l'auoir entendu reciter tout vn iour de ses Vers, & qu'il eust dit que c'estoit vn importun, qu'il ne falloit plus aller entendre; Natta Pinarius répondit, que pour luy il ne croyoit pas le pouuoir traiter plus ciuilement, que de l'entendre, depuis le leuer iusques au coucher du Soleil. Mais comme il eust vne autre fois recité ces Vers,

Desia le Dieu du iour ramenoit la lumiere, &c.

Varus Cheualier Romain, qui estoit compagnon de L. Vinius, & qui cherchoit les bonnes tables, où ses médifances & ses railleries luy faisoient meriter sa place, s'écria tout haut, Butta commence à s'endormir. Et apres cela, comme ce Poëte eust continué de reciter, & qu'il eust dit ces autres Vers,

*Desja l'obscure nuit du Soleil ennemie,
Impose le silence à la terre endormie.*

Le mesme Varus dit aussi-tost; il est nuict, il faut que ie sorte & que ie me trouue au leuer de Butta, pour luy donner le bon-iour. Il n'y auoit rien de plus connu, que la façon de viure dereglee, & que plusieurs, comme i'ay dit, ont menée en vn mesme temps. Or quelques vns viuent de la sorte, non parce qu'ils s'imaginent que la nuict a quelque chose de plus plaisant que le iour; mais parce que ce qui est ordinaire, leur déplaist, & que la lumiere est insupportable à vne mauuaise conscience. D'ailleurs celuy qui souhaitte ou qui méprise toutes choses, selon qu'elles coustent beaucoup, ou qu'elles coustent peu, dédaigne le iour qui ne couste rien, & qui se donne gratuitement. Outre cela les débauchez veulent faire parler d'eux, tandis qu'ils viuent; car si l'on n'en parle point ils ne pensent pas auoir vécu. Ils ne sont donc iamais contents, qu'ils n'ayent fait quelque chose qui fasse du bruit. Plusieurs mangent leur bien, plusieurs ont des amies; & si vous voulez estre en estime parmy eux, vous deuez faire non pas seulement la débauche, mais quelque notable extrauagance; car on ne parle point des débauches commune dans vne ville si occupée. I'ay quelquefois ouy dire à Pede Albinouanus, qui faisoit fort bien vn compte, qu'il auoit demeuré près de la maison de Sp. Anius, qui estoit de cette troupe de Loups-garoux. Comme i'estois son voisin, dit-il, i'entendis vn iour sur les neuf heures du soir vn bruit de verges; ie demanday aussi-tost ce qu'il faisoit, & l'on me dit qu'il se faisoit rendre compte. I'entendis crier enuiron sur le minuiet; ie demanday ce que c'estoit, & on me dit qu'il apprenoit à chanter, & qu'il exerçoit sa voix. A deux heures apres minuiet, ie demanday d'où venoit vn bruit de rouës que i'entendois. On m'apprit qu'il vouloit aller à la promenade. Vn peu deuant le iour on commença à courir de tous costez dans la maison; on appelle les Laquais, les Sommeliers, les Cuisiniers se remuent, & font du bruit. Ie demanday ce que c'estoit; On me dit, que Monsieur estoit fortly du bain, & qu'il demandoit du vin & son bouillon. Vous croirez peut-estre, disoit-il, que son souper duroit iusqu'au iour. Non, non, ne luy faites pas ce tort.

Il viuoit bien plus sobrement , il estoit meilleur ménager du jour, il ne perdoit rien que la nuit. C'est pourquoy Peto répondit à quelques-vns qui le croyoient auare & sordide, qu'ils pouuoient bien adiouster à cela, qu'il ne brûloit que de l'huile. Enfin, vous ne deuez pas vous estonner si l'on trouue tant de diuerses proprietes des vices. Il y en a de plusieurs sortes, ils ont vne infinité de faces ; & il est impossible d'en conceuoir toutes les especes. Au contraire, la vertu est toute simple, au lieu que le mal a plusieurs plis & replis, & prend tous les destours qu'il vous plaist.

I I. Ceux qui suivent le chemin que la Nature leur enseignent marchent tousiours d'un mesme train ; ils trouuent toutes choses faciles , ils ne sont point embarassez ; & le changement qui se fait en eux, n'est presque pas remarquable. Mais les autres sont dans vne inquietude perpetuelle, ils ne peuuent estre bien avec personne, ny avec eux-mesmes. Pour moy ie pense que le dégoust qu'ils ont de la vie commune & ordinaire, est la cause de cette maladie. Comme ils veulent estre differens des autres, par la sumptuosité de leurs habits, par la magnificence de leurs festins, par la beauté de leurs carosses ; ils s'en veulent aussi separer par l'usage, & par la disposition du temps. Enfin ceux qui font gloire de l'infamie, & de qui elle est la recompense, dédaignent les fautes communes, & n'en veulent faire que de signalées. C'est la maniere de viure de ces fameux débauchez, qui ne vont, pour ainsi dire, que contre le cours de la Nature. Viuons donc, Lucilius, comme la Nature l'enseigne, & ne nous écartons point du chemin qu'elle nous monstre. Toutes choses seront faciles à ceux qui suiuront cette voye, & qui voudra viure d'une autre façon, n'aura pas vn autre succez, que s'il vouloit remonter vn torrent.

EPISTRE CXXIII.

ARGUMENT.

I. Que les moindres viandes deuiennent bonnes & souhaitables par la faim; & mesme par vne ferme resolution de l'ame.

II. Que les riches s'y doiuent accoustumer, comme pouuans quelque iour en auoir besoin.

III. Qu'on ne doit point desirer ce qu'on ne scauroit auoir, & qu'on peut aisément se passer de quantité de choses superflües.

IV. Qu'il y a deux choses, dont l'une nous attire, & l'autre nous rebute.

I. IL y auoit desia long-temps qu'il estoit nuict, & ie me sentoie lassé plustost par l'incommodité, que par la longueur du chemin, lors que i'arriuai à ma maison d'Alban. Je n'y trouuai rien de prest que moy-mesme. C'est pourquoy ie m'allay delasser sur le liét, où ie me consolay de la longueur de mon Cuisinier & de mon Boulanger. Je consideray en cette occasion, qu'il n'y a rien de si facheux qu'on ne puisse supporter doucement, & qu'il n'y a rien qui soit capable de nous fascher, si nous mesmes en nous faschant, nous n'en faisons naistre vn sujet. Hé bien mon Boulanger n'a point de pain; mais mon Concierge, mais mon Portier, mais mon Fermier en ont chez eux. Mais c'est de mauuais pain, dites-vous. Attendez vn peu & il deuiendra fort bon, la faim vous le conuertira bien-tost en pain tendre, & en pain blanc. Il ne faut donc pas manger qu'elle ne me l'ordonne; j'attendray donc patiemment, & ie ne mangeray point que ie ne commence à auoir de bon pain, ou que ie n'aye cessé d'auoir du dégoust pour le mauuais pain.

II. Il faut s'accoustumer à viure de peu de chose. Il arriue vne infinité de difficultez, ou des temps, ou des lieux, qui peuent retarder les repas des plus grands Seigneurs, quelque bonne prouision qu'on ait faite de tout ce qui sembloit leur estre necessaire. Personne ne peut auoir tout ce qu'il desire. Mais il est au pouuoir de tout le monde de ne pas vouloir ce qu'il n'a pas; & chacun peut se contenter de ce qu'on presente deuant luy. Vn ventre sobre & patient, fait vne

grande partie de la liberté. On ne sçaitroit croire combien ie prends de plaisir qua ma lassitude se perde d'elle-mesme. Je ne veux point qu'on me frotte, ie ne cherche point les bains, ny d'autre remede que le temps. Le repos nous oste ce que le trauail nous a donné. De quelque façon que soit ce souper, il me sera plus agreable qu'un grand festin. I'ay quelquesfois éprouué mon esprit sur le champ; & en effect, c'est l'épreuue la plus assuree, & la meilleure qu'on en puisse faire. Car quand il s'est preparé, & qu'il s'est disposé à la patience, on ne peut pas si bien connoistre combien il a de forces & de veritable fermeté. Les meilleures marques qu'il en puisse donner, sont celles qu'il donne sur le champ. Et l'on doit en estre entierement assure, si non seulement il reçoit les choses fâcheuses sans murmurer; mais s'il les regarde de bon œil, & sans s'émouuoir; s'il ne s'en est pas mis en colere; s'il n'a point contesté pour les receuoir; si en ne desirant rien, il s'est luy-mesme donné ce qu'on luy deuoit donner; s'il a enfin reconnu que si quelque chose manquoit, c'estoit à son ordinaire, & non pas à luy. Nous ne connoissons iamais combien il y a de choses superflues, que quand elles ont commencé à nous manquer. Car nous nous en seruions non pas à cause que nous en auions besoin, mais parce que nous les auions. De combien de choses auons-nous vsé, parce que les autres en vsoient? Vne des plus grandes causes de nos maux, c'est que nous viuons à l'exemple des autres, & que nous ne nous laissons pas conduire par la raison, mais par la coustume. Si peu de monde faisoit vne chose, nous ne voudrions pas l'imiter. Mais aussi-tost qu'elle est en vsage chez plusieurs, nous ne manquons pas de la suiure; comme si ce qui est le plus pratiqué, estoit aussi le plus honneste. Et enfin, dès qu'une erreur est deuenue publique, elle noustient lieu de vertu. On ne veut plus aujourd'huy voyager, si l'on ne fait marcher deuant vne Caualerie * de Numides, & des bandes de Courreurs. Il est honteux de n'auoir pas vn train qui fasse écarter du chemin ceux que l'on y peut rencontrer, & qui donne à connoistre par vn gros nuage de poussiere, que c'est vn homme de condition qui voyage. Chacun se veut mêler d'auoir des mulets qui portent de la vaisselle, ou de crystal, ou d'agate, grauée par la main des plus fameux ourriers. Il y auroit de la honte qu'on ne sçeut pas que vous

* Les gens de condition auoient dans leur train en voyageant des Caualliers Numides & Africains,

estes assez magnifique, pour faire porter des meubles qui se peuvent rompre facilement. Chacun fait traîner les favoris en carosse, ayans le visage frotté, ou pour mieux dire, enduit de certaines drogues, afin que le chaud ou le froid ne puisse pas offenser leur teint delicat. Il y auroit de la honte de voir quelqu'un à vostre suite, dont le visage ne fût pas assez beau pour meriter d'estre conserué.

III. Il faut faire en sorte d'éviter la conuersation de ces sortes de personnes. Ce sont eux qui enseignent les vices, & qui les portent de tous costez. On s'estoit imaginé qu'il n'y en auoit point de plus méchans que ceux qui font courir de part & d'autre les flatteries, & les paroles qu'ils ont entendues; mais il y en a qui font pis, qui font par tout courir les vices. Le langage de ces gens-là est tout à fait pernicieux. Car encor qu'il ne nuise pas d'abord, il laisse dans l'ame des semences qui ne manquent pas de germer bien-tost; Et quand mesme nous ne sommes plus avec eux, le mal qu'ils ont commencé, nous suit, pour se réueiller bien-tost apres. Comme ceux qui viennent d'entendre vne musique, s'en retournent, les oreilles pleines d'vne harmonie, qui les empesche d'auoir d'autres pensées, & de songer aux choses serieuses; Ainsi le langage des flatteurs, & de ceux qui louent les vices, demeure plus long-temps dans l'ame que dans les oreilles; & il est bien difficile de faire sortir de l'esprit, vne parole qui luy plaist. Elle nous poursuit par tout, elle conserue tousiours ses charmes, & reuiet de temps en temps dans nostre memoire. Il est donc necessaire de fermer les oreilles aux mauuais discours, & principalement lors qu'ils commencent. Car aussi-tost qu'on a commencé à les entendre, & qu'ils ont esté receus, ils deuiennent plus hardis & plus capables de nous blesser. Alors on ne feint point de nous dire, que la Vertu, la Philosophie, la Iustice, ne sont qu'un son de paroles inutiles. Qu'il n'y a qu'une felicité, qui consiste à mener vne plaisante vie. Que faire toutes choses librement, & se seruir de son bien, est ce qu'on appelle viure. Que c'est se souuenir qu'on est mortel. Que les iours s'écoulent, & que nostre vie s'enfuit sans esperance qu'elle reuienne. Pourquoi ne ferons-nous pas ce qui nous donne du plaisir? Et tandis que nous sommes capables de gouster les voluptez, & que nostre âge les demande, ne les donnerons-nous pas à nostre vie, qui ne sera pastousiours

en estat de les receuoir ? Pourquoy par la sobrieté irons-nous volontairement au deuant de la mort ? Pourquoy nous priuerons-nous si-tost de ce qu'elle nous osterá trop tost ? Vous n'áuez point de Maistréssé, vous fortez tous les iours sans auoir mangé ; & vous mangez de telle sorte, qu'il semble que vous deuez rendre compte de tous vos morceaux à vostre pere. Ce n'est pas viure que de viure ainsi ; c'est traualler seulement pour vn successeur. N'est-ce donc pas vne extrémé folie d'amasser toutes choses pour vn heritier, & se les refuser à soy-mesme, afin que l'esperance d'vne grande succession vous fasse vn ennemy d'vn amy ? Car enfin, plus il receura par vostre mort, & plus il s'en réjouira. Vous vous deuez mocquer de ces mornes & seueres Censeurs de la vie d'autruy, de ces ennemis de la leur, de tous ces pedagogues publics ; vous ne deuez point douter qu'vne vie voluptueuse ne soit preferable à vne bonne reputation. Il ne faut pas moins éuiter ces trompeuses voix, que celles qu'Ulisse ne voulut point ouyr sans estre lié. Elles produisent les mesmes effects ; Elles vous arrachent de vostre patrie, de vos parens, de vos amis & de la vertu ; & vous precipitent dans vne vie qui vous comble de misere & de honte. N'est-il pas donc plus auantageux de suivre les bons chemins, & de vous laisser conduire à ce point, que ce qui est honneste & vertueux, fasse vos plaisirs & vos delices.

I V. Or nous paruiendrons à ce bien, si nous considerons qu'il y a deux sortes de choses, dont les vnes nous appellent, & les autres nous rebuttent. Celles qui nous appellent, sont les richesses, les voluptez, la beauté, l'ambition, & toutes les autres qui nous flattent, & qui nous plaisent. Celles qui nous rebuttent, sont le traual, la mort, & la douleur, l'ignominie, la pauureté. Nous deurons donc nous exercer à ne point craindre les vnes, & à ne point desirer les autres. Combattons contre elles de toutes nos forces, fuyons celles qui nous appellent, & tenons ferme contre celles qui nous attaquent. N'áuez-vous iamais pris garde à la contenance diuerse de ceux qui montent & qui descendent ? Ceux qui descendent, panchent en arriere, & ceux qui montent, panchent en deuant. Car si en descendant vous baissez le visage vers la terre, & qu'en montant vous panchez le dos en arriere, il est mal-aisé, Lucilius, que vous ne tombiez en chemin. On descend pour

aller aux choses rudes & difficiles ; il faut comme pousser le corps en montant, mais il le faut retenir en descendant. Mais pensez-vous que ie voulusse faire croire qu'il n'y en a point d'autres, dont le discours soit dangereux, que celuy de ceux qui loüent la volupté, & qui font craindre la douleur, comme vne chose redoutable d'elle-mesme ? Je croy, certes, que ceux-là nous sont encore funestes, qui nous exhortent aux vices, sous pretexte de faire valoir la Secte des Stoïciens, en disant qu'il n'y a que le sage qui sçache aymer, qu'il n'y a que luy qui sçache faire bonne chere, qui sçache bien boire & bien manger. Nous leur pourrions demander iusqu'à quel âge on doit aymer les ieunes-hommes ; Mais laissons aux Grecs cette honteuse façon de viure, & entendons de meilleures choses. Personne ne deuiet homme de bien par hazard, il faut trauailler pour apprendre la vertu. Quant à la volupté, c'est vne chose vile & basse, dont on ne doit point faire d'estat. Elle nous est commune avec les bestes, l'on y void courir les moindres & les plus méprisables des animaux. La gloire n'est rien qu'un beau songe ; elle est plus legere, & passe plus viste que le vent. La pauureté n'est qu'un mal pour ceux qui ne la sçauoient endurer ; & la mort mesme n'est pas un mal. Pourquoi donc vous en plaindrez-vous ? Il n'y a qu'elle qui rende iustice à tous les hommes, elle n'en traite pas un mieux que l'autre, elle les sçait tous éгалer. La superstition est vne erreur furieuse. Elle craint ceux qu'on doit aymer, & outrage ceux qu'elle respecte. Car enfin, n'est-ce pas vne mesme chose, ou que vous ne connoissiez point de Dieux, ou que vous n'honoriez pas les Dieux ? Voila les choses qu'il faut apprendre, & qu'il faut imprimer dans nos ames. Il ne faut pas que la Philosophie s'employe à donner des excuses aux vices. Le malade ne doit point esperer de guerison, si le Medecin luy ordonne de faire la débauche, & des excez.

EPISTRE CXXIV.

ARGUMENT.

- I. Que le bien se connoist par la raison, & non par le sens.
 II. Que les enfans en sont incapables.
 III. Qu'on ne le peut avoir parfaitement, que quand la raison est parfaite.*

*I. JE veux exposer à ta veüe
 Divers preceptes anciens,
 Dont la verité reconnüe
 Peut te mettre au comble des biens.
 Mais il faut que tu te proposes
 D'écouter attentivement
 Aussi bien les petites choses
 Que le plus haut enseignement.*

Je ne pense pas que vous refusiez de les entendre, & que quelques subtilitez soient capables de vous en dégouster. Il n'est pas de la politesse, dont vous faites profession, de n'affecter que les grandes choses. Comme j'approuve que vous fassiez profit de tout, & que ie sçay que vous ne vous rebutez que de ces grandes difficultez, qui n'aboutissent à rien, ie feray maintenant en sorte que vous n'aurez point de sujet de vous plaindre. Il est question de sçauoir si le bien se connoist par l'entendement ou par le sentiment; & l'on adjouste à cela, qu'il ne se trouue point dans les bestes, ny dans les enfans. Ceux qui mettent la volupté au dessus de toutes choses, & qui en font le souuerain bien, estiment qu'il est attaché aux sens. Pour moy qui l'establis dans l'esprit, ie pense que le souuerain-bien, est vne chose intellectuelle. Si les sens en estoient les Iuges, nous ne rejetterions aucuns plaisirs; car il n'y en a pas vn, qui ne nous appelle, & qui ne nous plaise. Nous ne souffririons volontairement aucune douleur; car il n'y en a pas vne qui ne soit ennemie de nos sens. D'ailleurs on blâmeroit injustement ceux qui aiment trop la volupté, & ceux qui craignent trop la douleur. Or nous condamnons les hommes qui sont trop sujets à leurs appetits, & nous méprisons les autres que la crainte de la douleur empêche de rien

entreprendre de grand & de genereux. De quoy donc font-ils coupables ? en quoy font-ils vne faute, s'ils obeissent aux sens, c'est à dire, aux Iuges du bien & du mal ? Car enfin, vous leur avez donné le droit de iuger de ce qu'il faut fuir, & de ce qu'il faut desirer. Mais la raison qui est au dessus de tout cela, enseigne à regler la vie, & montre ce qu'on doit iuger de la vertu & de l'honneur, du bien & du mal. En effect, ceux qui sont d'un autre sentiment, donnent à la moindre partie l'autorité de iuger de la plus haute, lors qu'ils veulent que le sens qui est aveugle, & beaucoup moindre dans les hommes, que dans les bestes, prononce souverainement sur ce qu'on doit estimer un bien. Ne seroit-il pas estrange, que pour discerner les choses les plus deliées, & les plus subtiles, on se seruit de l'attouchement plutôt que des yeux ? car entre les sens il n'y a rien qui soit plus capable que les yeux, de connoistre le bien & le mal. Mais voyez combien on est ignorant de la verité, & iusqu'ou l'on abaisse les choses diuines, quand on veut que l'attouchement iuge du souverain-bien, & du mal extrême.

II. Comme toutes les sciences, dit-on, & tous les arts doivent auoir quelque chose conneuë, & qui soit comprise par les sens; Ainsi la vie heureuse tire son commencement des choses manifestes, & de ce qui tombe sous la connoissance des sens. Vous dites donc que la vie heureuse tire son commencement des choses manifestes ? Nous disons qu'il n'y a rien d'heureux, que ce qui est selon la Nature; que l'on reconnoist tout d'un coup ce qui est selon la Nature, comme on connoist facilement si vne chose est entiere; & que ce qui est selon la Nature, c'est ce qui arriue à un enfant qui ne fait que de naistre, ie ne dis pas le bien, mais le commencement du bien. Vous donnez donc la volupté à l'enfance, pour son souverain bien; & vous voulez que celuy qui ne fait que de naistre, ait desia la mesme chose qu'on ne scauroit obtenir que quand on est homme parfait. C'est mettre le faiste où l'on doit mettre la racine. Si quelqu'un disoit qu'un enfant qui est encore dans le ventre de sa mere, qui est à peine commencé, qui est imparfait, & sans forme, a desia la jouissance de quelque bien, il y auroit apparence qu'il se tromperoit lourdement. Mais quelle difference y a-il entre celuy qui ne vient que de naistre, & celuy qui est encore un fardeau caché

dans les entrailles de sa mere ? L'un n'a pas plus de connoissance que l'autre du bien & du mal : & vn enfant en cét estat, n'en est pas encore plus capable qu'un arbre ou qu'une beste. Mais pourquoy vn arbre ou vne beste sont-ils incapables du bien ? parce que la raison n'y est pas. Ainsi le bien n'est pas en vn enfant, parce que la raison luy manque. Il arriuera à la connoissance du bien, quand il sera arriué à la jouissance de la raison. Il y a des animaux tout à fait irraisonnables, il y en a qui ne sont pas encore raisonnables; il y en a de raisonnables, mais imparfaitement. Or le bien ne peut estre en pas vn de ces animaux, & il faut que la raison l'amene avec elle. Quelle difference y a-t-il donc entre les choses que j'ay dites ? C'est que le bien ne sera jamais en celuy qui est priué de raison, & qu'il ne peut estre encore en celuy qui n'est pas encore raisonnable. Il peut estre en celuy qui n'est raisonnable qu'imparfaitement, & neantmoins il n'y est pas. Je dis donc, Lucilius, que le bien ne se trouue pas en toute sorte de corps, ny en tout âge. Il est aussi éloigné de l'enfance que le premier du dernier, que ce qui est parfait est loin de son commencement. Et partant le bien ne scauroit estre dans vn corps qui ne commence encore qu'à se former, non plus qu'en la semence dont il est formé. Diriez-vous que le bien d'un arbre ou d'une plante, est dans la premiere fucille qui en sort. il y a quelque bien dans le bled; mais il n'est pas dans l'herbe qui ne paroist pas encore, ny dans l'épy qui commence à paroistre, il y est seulement, quand l'Esté luy a donné sa maturité toute entiere.

III. Comme toute chose ne montre son bien que quand elle a atteint le degré de perfection qu'elle doit auoir; Ainsi le bien de l'homme ne se trouue dans l'homme, que quand la raison est parfaite en luy. Il faut que ie vous dise quel est ce bien; il consiste en vne ame libre & droite, qui s'assujettit toutes choses, & qui ne s'assujettit à pas vne. Tant s'en faut que l'enfance en soit capable, que la ieunesse ne l'espere pas, & que l'âge viril ne le peut esperer qu'à peine. La vieillesse est bien-heureuse, si apres de longs soins, & de longs traux, elle y peut enfin arriuer. Comme c'est en cét âge qu'on trouue ce bien, c'est en cét âge qu'on le peut connoistre. Mais si j'ay comme voulu faire croire, direz-vous, qu'il y a vn bien pour les arbres & pour les plantes; il peut donc aussi

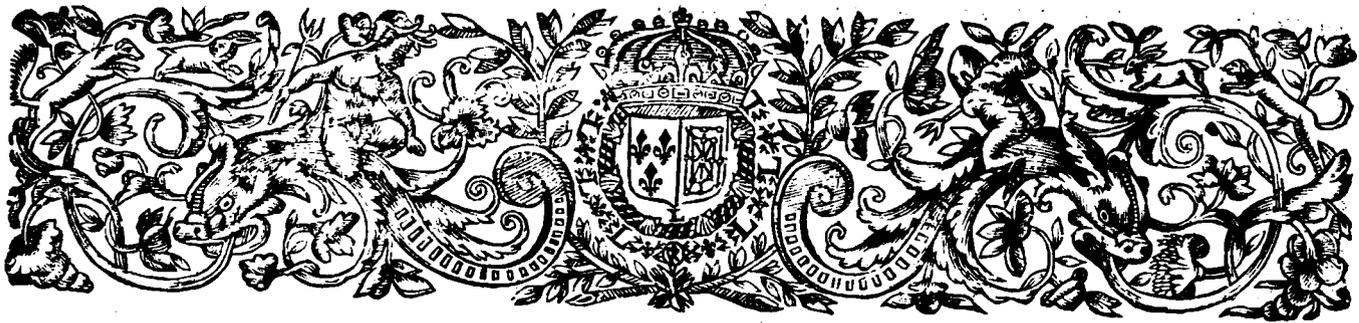
en auoir vn pour les enfans. Le veritable bien ne se trouuë; ny dans les arbres ny dans les bestes, & le bien qui se trouue en eux, n'est appellé de ce nom, que par souffrance. Voulez-vous sçauoir ce que c'est à quoy l'on donne ce nom; C'est ce qui est selon la Nature de chacun. Mais le vray bien ne peut estre le partage d'une beste, il a esté fait pour vne Nature plus parfaite & plus excellente; & il ne se peut trouuer qu'ou la raison trouue place. Il y a quatre sortes de Natures, celle de l'arbre, celle de la beste, celle de l'homme, celle de Dieu. Les deux premieres, l'arbre & la beste, ont vne mesme Nature, en ce qu'ils sont irraisonnables; les deux autres Dieu & l'homme, sont differens, en ce que l'un est immortel, & l'autre mortel. Il n'y a donc que Dieu, dont le bien soit parfait de sa Nature. Quant au bien de l'homme, il s'acheue & s'accomplit par sa vigilance, & par son soin. Tous les autres sont parfaits, autant que leur Nature le peut permettre; mais ils ne sont pas veritablement parfaits, parce que la raison n'y est pas. Car enfin, encore que toutes les autres choses soient parfaites en leur espee, il n'y a rien qui soit veritablement parfait, que ce qui est parfait selon la Nature vniuerselle qui est raisonnable. Vne chose en laquelle l'heureuse vie ne sçauroit estre, ne peut auoir en soy ce qui fait l'heureuse vie. Or ce qui fait la vie heureuse, ce sont les vrais biens. Il n'y a rien dans la beste de ce qui peut former l'heureuse vie; & par consequent le bien n'est pas dans la beste. Vne beste connoist par les sens, les choses presentes, elle se souuient des passées, quand il s'offre vne occasion qui en donne, comme vn aduertissement à ses sens. Ainsi vn cheual se souuient d'un chemin, aussi-tost qu'il est à l'entrée; mais quand il est dans l'estable, il n'a point de memoire de ce chemin, bien qu'il y ait passé fort souuent. Pour ce qui est du futur, les bestes n'en ont point du tout de connoissance. Comment donc la nature des animaux pourroit-elle sembler parfaite, s'ils ne connoissent pas tous les temps? Car le temps est diuisé en trois, le passé, le present, & le futur. Or les animaux ne jouissent que du temps present, qui est le plus court; & qui se perd à chaque pas, & ont bien peu de memoire du passé; encore ne se réueille-t-elle que par le present. Il ne se peut donc faire que le bien, qui est d'une nature toute parfaite, se rencontre dans vne nature imparfaite; ou si cette

Nature en a, elle n'en a pas vne autre que les herbes, & les semences. I'auouë que les bestes ont des passions pour ce qui semble estre selon la nature, mais elles sont déreglées & pleines de troubles. Ce qui n'arriue point au vray bien; car il n'est iamais, ny plein de trouble, ny déreglé. Sur quoy vous me pouuez demander, si les bestes s'émeuent déréglément & sans ordre? Et ie pourrois vous répondre, qu'elles s'émeueroient sans ordre & déréglément, si leur nature estoit capable de quelque ordre; mais enfin, elles s'émeuent selon leur nature. Car pour dire, qu'une chose est dans le desordre, il faut que quelquesfois elle puisse n'estre pas dans le desordre, Comme rien ne peut estre inquiet que ce qui peut estre dans le repos, le vice ne peut estre qu'aux lieux où peut estre aussi la vertu. Enfin cette sorte de mouuement ou de passion est de la nature des bestes. Neantmoins, afin que ie ne vous arreste pas dauantage, i'auouërây qu'il y aura dans la beste quelque bien, quelque vertu, quelque perfection; Mais ce ne sera pas entierement ny vn bien, ny vne vertu, ny vne perfection; Car tous ces auantages n'ont esté faits que pour les hommes, qui sçauent les raisons, la mesure, & les fins de leurs actions. Et partant il faut demeurer d'accord que le bien est seulement où la raison se rencontre.

Vous me demanderez infailliblement à quoy tend cette dispute, & quelle vtilité en peut retirer vostre esprit. Au moins elle l'exerce, elle l'aiguise; & comme s'il deuoit faire quelque chose, elle le tient tousiours en haleine dans vne honneste occupation. Dailleurs, tout ce qui retarde celuy qui court dans le vice, luy est sans doute profitable. Mais enfin, ie vous assure que ie ne puis vous profiter dauantage, qu'en vous decourant vostre bien, qu'en vous separant des bestes, qu'en vous donnant place avec Dieu. Pourquoi estes-vous si curieux de nourrir & d'exercer les forces du corps? La nature en a donné de plus grandes aux bestes. Pourquoi prenez-vous tant de peine à paroistre beau? Quand vous aurez mis toutes choses en vsage, vous trouuerez qu'il y a quantité d'animaux qui sont encore plus beaux que vous. Pourquoi auez-vous tant de soin de vous peigner, & de nourrir vostre chevelure? Laissez si vous voulez aller vos cheueux à la maniere des Parthes, portez-les nouëz comme les Allemans, ou espars comme les Scytes; Il n'y a point de lyon dont la criniere,

toute épouuanteable qu'elle est, ne semble plus belle que vos cheueux. Voulez-vous vous exercer à courir bien viste ? Vous ne ferez iamais si viste qu'un lièvre. Renoncez donc à toutes ces choses, dans lesquelles vous serez tousiours vaincu, tandis que vous affecterez ce qui sied bien seulement à d'autres; enfin apres tant de destours, reuenez à vostre bien. Ce bien est vne ame nette & pure, qui imite Dieu, qui s'éleue par-dessus les choses humaines, & qui ne va point hors de soy pour chercher ce qui est à elle. Vous estes raisonnable, quel bien y a-il donc en vous ? Vne parfaite raison. Faites en sorte de la faire venir à son but, & iusqu'au plus haut degré où elle puisse monter. Estimez-vous bien-heureux, lors que toutes vos joyes & toutes vos satisfactions naistront seulement de vous-mesme; Lors que dans toutes les choses que les hommes poursuiuent, qu'ils souhaitent si ardemment, & qu'ils conseruent avec tant d'inquietudes, vous ne trouuez rien, ie ne dis pas que vous aimassiez mieux auoir, mais que vous voulussiez seulement auoir. Je vous donneray vne regle, par laquelle vous pourrez vous mesurer, & qui pourra vous faire connoistre, si vous estes desia parfait. Vous possederez vostre bien, lors que vous connoistrez que ceux qui sont les plus heureux dans l'opinion des autres, sont en effect les plus malheureux.

LAVS DEO V. Q. M.



T A B L E
DES MATIERES PRINCIPALES
 & plus remarquables des Oeuvres
 de SENEQUE.

T O M E I.

A.



<p>AGE de l'homme comment représenté. 237</p> <p>Qu'un homme d'age ne doit pas toujours rapporter la doctrine d'autrui, mais doit raisonner en soy-mesme. 305. 306</p> <p>Pourquoy l'age doit estre mis entre les choses estrangeres. 579</p> <p>Sentence notable touchant la briefueté de l'age. 677. 678</p> <p style="text-align: center;"><i>Abeilles.</i></p> <p>Avec quelle industrie les Abeilles travaillent. 743. 744</p> <p style="text-align: center;"><i>Absence.</i></p> <p>Ce qui nous fait porter l'absence patiemment. 362</p> <p style="text-align: center;"><i>Abstinence.</i></p> <p>Combien il est avantageux de faire essay del'abstinence. 257</p> <p>Si l'Abstinence des viandes est raisonnable. 677</p> <p>Quelle abstinence est mise entre les superstitions. <i>la mesure.</i></p> <p style="text-align: center;"><i>Academiques.</i></p> <p>Opinions des Academiques refutées. 425. 426.</p>	<p>Quelles estoient leurs opinions. 533</p> <p style="text-align: center;"><i>Accidens.</i></p> <p>Quelle resolution l'on doit prendre dans les accidens sinistres. 561. 562</p> <p>Comment doiuent estre receus. 621</p> <p style="text-align: center;"><i>Acheteur.</i></p> <p>S'il doit encore quelque chose au vendeur pardessus le prix de son marché. 155.</p> <p style="text-align: center;"><i>Acquiter.</i></p> <p>Comment il faut s'acquiter d'un bienfait. 176. 177</p> <p style="text-align: center;"><i>Actions.</i></p> <p>Comment nos actions doiuent estre considerées. 25</p> <p>Ce qui fait l'approbation de nos actions. 32.</p> <p>Par quelle regle il faut policer nos actions. 181</p> <p>Quel bien nous reuient de nous imaginer toujours quelque personne de bonne vie pour tesmoin de nos actions. 235</p> <p>Quels doiuent estre les tesmoins de nos actions. 285</p> <p>Comment peuuent estre semblables entr'elles. 404</p> <p>Ce qu'il faut à vne action, pour estre glorieuse. 495</p> <p>Comment il faut entrer aux actions passées. 498</p>
---	---

T A B L E

Si les actions vertueuses procedent seulement des preceptes.	602	<i>Agrippa</i>	Par quoy particulièrement est remarqué.	75
Que la loüange n'est pas en l'action, mais en la façon d'agir.	611		Combien regreté par Auguste.	170
Que l'on imite plus facilement les mauvaises actions que les bonnes.	622. 623	<i>Air.</i>	Changement de l'air des villes à celuy des villages, combien profitable.	656. 657
		<i>Aduersitez.</i>		
Ce qui rend les aduersitez pretieuses & desirables.	410. 411	<i>Albinouanus.</i>	Dequoy loué.	748
		<i>Aduertissement.</i>		
Lequel est le plus fort, & penetre plus auant.	592	<i>Alexandre.</i>	Comment receut le droit de Bourgeoisie à Corinthe.	18
		<i>Adultere.</i>	Combien possédé de la passion de la gloire.	19
En quel temps & chez qui la plus honneste façon de se marier.	14	<i>Aegle.</i>	Quelle comparaison il pouuoit y auoir de luy & d'Hercules.	<i>la mesme.</i>
		<i>Aeschines.</i>	Combien malheureux esclau de son ambition.	597
La premiere des graces, par qui ainsi appellée.	8		Comparaison d'Alexandre & d'Archelaus avec Diogene & Socrates.	121
		<i>Aethna.</i>	Quelle estoit la paureté d'Alexandre.	182
Montagne où située & par qui appellée vnique.	348		Combien regreta Clytus qu'il auoit tué luy-mesme.	502
Si cette montagne qui porte ce nom, décroist peu à peu.	476		Ce qui l'enuoya au tombeau.	503
		<i>Ateologie.</i>	Pourquoy il estudioit en Geometrie.	366
Ce que c'est qui est signifié par ce terme.	617.		Comment traité de la fortune.	699
		<i>Affaires.</i>		
Que nos affaires ne nous doiuent point détourner de la Philosophie.	254	<i>Allobrogicus.</i>	Quel personnage.	107
Combien preiudiciable est la quantité d'affaires.	666. 667	<i>Ambition.</i>	Effets vitieux de l'ambition.	42
		<i>Affections.</i>	Quels sont les maux de l'ambition.	262
Contre les Epicuriens qui ne donnoient ny bornes ny regles aux affections.	636. 637.		Ce qu'il faut faire pour se depestrer de l'ambition.	272. 273
		<i>Affections.</i>	Nous fait despenfer plus que la faim.	383
Pourquoy les Stoïciens ne veulent point admettre les affections.	712. 713		Discours contre l'ambition.	657
		<i>Afflictions.</i>	Ambition de ceux qui briguent les grandes Charges.	723. 724
Combien souuent engendre vn bonheur.	685. 686	<i>Ambitieux.</i>	Excuse d'vn ambitieux.	346
Que personne n'est exempt d'affliction.	621	<i>Ame.</i>	Quelle est l'ame vrayement genereuse.	6
		<i>Affliger.</i>	Quel est le contentement de l'ame apres qu'elle a quitte les vices.	213
Quel suiet on peut auoir de s'affliger.	240. 241		Quelles sont les qualitez d'vne bonne ame.	274
		<i>Afrique.</i>	Combien l'ame est estimable.	322. 323
Combien fatale aux Scipions.	279		Quelle est sa conuersation.	<i>la mesme.</i>
		<i>Agreable.</i>	En quelle épreuue principalement seremarque vne ame genereuse.	239
Comment on peut rendre vne chose agreable.	19		Ce que c'est que l'ame.	347
			Combien elle est souple & maniable.	<i>la mesme.</i>

DES MATIERES.

- Que l'on sent d'autant moins les maladies de l'ame que plus elles sont grandes. 355
- Comment la Philosophie guerit ces maladies. 356. 357
- Signes d'une ame mal assuree. 366
- D'une paisible & bien rassise. *la mesme.*
- Le moyen de connoistre quand l'on a la paix dans l'ame. 366
- Sa nature. 368
- A quoy nostre ame doit continuellement vacquer. 369 & suivantes.
- Combien plus estimable est le bien de l'ame que du corps. 395
- Difference entre les maladies & les passions de l'ame. 452. 453
- Estat de l'ame deliurée du corps. 475. 476
- Quelle doit estre l'ame du Sage. 570
- Excellentes & dignes qualitez de l'ame vertueuse. 576. 577
- Combien elle méprise le corps. *la mesme*
- Marque d'une bonne ame. 651
- Si l'ame est vn animal. 693. 697
- Quel est le pouuoir & l'autorité de l'ame sur les actions. 705.
- Piteux estat du corps dont l'ame est dépravée, & addonnée aux voluptez. 706
- Beauté de l'ame vertueuse, & laideur de la vitieuse. 707. 708
- Comment l'ame humaine parvient à sa perfection. 735. 736
- Tesmoignage de son excellence. *la mesme.*
- Devoir de l'ame genereuse. 736. 737
- Que la vitieuse n'a point de fermeté ny d'arrest. *la mesme.*
- Marque d'une méchante ame. *la mesme.*
- D'une impudente. *la mesme.*
- Amy.*
- Comment on doit agir avec vn amy. 31
- Que bien souuent il n'y a point de difference entre les presens des amis & les desirs des ennemis. 31
- Que l'on ne peut rien donner à son amy. 183
- De quelle façon ce qui est à vn amy, peut appartenir à l'autre. 190. 191
- Examen du nom d'amy, & quel est celui que l'on doit estimer tel. 211. 212
- Comment il faut sonder vne personne auparavant que de lier amitié ensemble. *la mesme.*
- Que le contentement de se faire vn amy est plus grand que celui de l'auoir. 226. / 227
- A quoy visent les vrais amis, & qui sont les amis de fortune. 227. 228
- Pourquoy il faut auoir des amis. *la mesme.*
- Quel doit estre le commerce des amis. 311
- Amis absens, comment rappelez bien souuent en nostre memoire. 342
- Combien la communication des amis presens est plus douce que celle des absens. 362. 363
- Comment on se doit comporter en la perte des amis. 379. 380
- Combien la memoire des amis defuncts doit estre agreable. 382. 383
- Perte d'un amy est la plus grande qu'on puisse faire. 631
- Discours sur la perte des amis. 657. 658
- Amitié.*
- Quelle est la premiere loy de l'amitié. 32
- Amitié & anour en quoy differētes. 309
- Vraye amitié. *la mesme.*
- Quelle est la veritable amitié. 228
- Si elle est desirable de soy mesme, ou pour quelqu'autre sujet. *la mesme.*
- En quoy conforme à la flaterie. 330
- Quelle est la regle de la veritable amitié. 339
- Combien l'amitié d'un sage est differente de celle d'un fol. 339
- Amour.*
- Recepte d'amour sans drogues, sans herbes, & sans charme quelconque. 227
- Combien les douceurs de l'amour nous nuisent. 713. 714
- Analogie.*
- Ce que c'est proprement qu'Analogie. 732. 733
- Anchise.*
- Si Anchise estoit plus obligé à Ence qui le portoit appesanti de plusieurs années, qu'Ence à Anchise qui l'auoit porté tout petit entre ses bras. 79
- Anciens.*
- Combien plus heureuse estoit la condition des Anciens, quant à la santé du corps. 604. 605
- Ancus.*
- Pourquoy l'on dit que ce Roy des Romains n'eut point de mere. 679
- Animal.*
- Ce qui est proprement animal. 693. 694. 695. 696. 697.
- Qu'il n'y a point d'animal qui soit partie d'un autre animal. 695
- Ce qui le fait agir. 696

T A B L E

<i>Animaux.</i>	
Auantages des animaux sur les hommes.	443. 444
Si les animaux ont quelque connoissance de leur constitution naturelle.	739. 740
Que tous les animaux craignent naturellement la mort.	739. 740
Pourquoy leur nature ne peut sembler parfaite.	758
S'ils ont des passions.	759
<i>Anius.</i>	
Spurius, quel personnage.	748
<i>Annales</i>	
De Tamusius, quelles.	580
<i>Antigonus.</i>	
S'il fit bien, en refusant vn talent & vn denier à vn Philosophe Cynique.	33
Comment vainquit son pere.	80
<i>Antipater.</i>	
Quel personnage, & ce qu'il attribuoit à la nature.	569
<i>Antipodes.</i>	
Comment il y en a dans vne Ville qui sont Antipodes à ceux de la mesme Ville.	745
<i>Antoine.</i>	
Ingratitude de Marc-Antoine enuers son Dictateur.	133
Ce que dit Antoine estant sur le point de se tuer.	145. 146
Marc-Antoine, quel personnage, & d'où est venuë sa ruine.	503
<i>Apicius.</i>	
Quel personnage c'estoit.	611
<i>Apparence.</i>	
Que l'apparence de la chose & la chose ne sont pas tousiours ensemble.	11
<i>Appeller.</i>	
Deux sortes de choses qui nous appellent, & qui nous rebutent, quelles.	753
<i>Appetit.</i>	
Ce qui donne veritablement de l'appetit.	729. 730
Quels maux apportent les appetits de la chair.	181. 182
<i>Appius</i>	
Le Grammairien, en quel temps faisoit le charlatan.	541
<i>Apprehensions</i>	
Du mal à venir, quelles pour le plus souuent.	239. 240
Apprehensions de la perte, combien plus fascheuse que la perte mesme.	322. 323
Par quelle chose seulement peut estre	
guarie l'apprehension des injures de la fortune & de la mort.	491. 492
<i>Approbarion</i>	
Du peuple, combien est vne chose vaine.	222
<i>Apprendre.</i>	
En quel âge on doit apprendre.	455. 456
Ce que c'est qu'il faut apprendre.	455. 456
Comment se doit mesnager la passion d'apprendre.	672
<i>Araignée.</i>	
Quelle est l'industrie de l'araignée à arranger ses filets.	743. 744
<i>Arbres.</i>	
Quels arbres ne sont pas propres à greffer.	692
<i>Arcefilaus.</i>	
Belle façon d'obliger de ce personnage.	27
Si ce personnage fut louïable de refuser de l'argent qu'un fils de famille luy offroit, pour ne point offenser son pere auare.	38
<i>Archelaus</i>	
Pourquoy dedaigné par Socrate.	121. 122
<i>Ardée.</i>	
Combien l'air y estoit mauuais.	664
<i>Argent</i>	
Combien sale, lors qu'il est encore dans la fange, & dans les tenebres des mines.	596
Quels sont les effets que produisent le desir de l'argent.	709. 710
Pourquoy l'argent n'a jamais rendu personne riche.	729. 730
<i>Arideus.</i>	
Pourquoy la prouidence le laissa regner.	107
<i>Aristogiton</i>	
Par qui appellé tyrannicide.	193
<i>Ariston.</i>	
Qu'on n'eust pas sceu qu'Ariston eust esté au monde, si Xenophon n'eust esté son fils.	75
De quelle secte estoit ce Philosophe.	294
Auis d'Ariston touchant la façon d'enseigner la Philosophie.	581
<i>Aristote.</i>	
Ce qu'il apprit de Socrate.	219. 220
<i>Armodius</i>	
Appellé tyrannicide par les Atheniens.	193
<i>Art.</i>	
Combien le fruit de l'Art est different de	

DES MATIERES:

- celuy de la besogne. 47. 48
Arts.
 En combien de sortes differents de la sagesse. 515
Arts liberaux.
 Si les Arts liberaux peuuent faire vn homme de bien. 533
 De combien de sortes d'Arts il y a selon Posidonius. 537. 538
 Si les Arts ont esté inuentez par la Philosophie. 552
 Que les Arts ont non seulement leurs preceptes particuliers, mais aussi leurs maximes generales. 602. 603
 En quoy differens de la Philosophie. *là mesme.*
 Si la louange nourrit les arts, comment doit estre entendu. 649
Aruntius
 De quoy blasme. 175
 Quelle est la composition de cet Auteur. 703
 Examen des diuerfes façons de parler qui luy ont esté familiares. 704
Assemblées.
 Combien soigneusement on doit fuir les Assemblies. 220
Astres.
 Pourquoi les Astres ont leurs cours si reglez. 160
Asterius
 Quel personnage. 175
Athletes
 En quoy particulierement à imiter. 472
Attalaus
 Quel Philosophe. 672
Attalus.
 Sentiment de ce Philosophe touchant les amis. 227
 Combien grand estoit le courage & l'esprit de ce Philosophe. 675
 Son sentiment & son discours touchant les richesses. 689
 Combien conformes à la nature. 690
Atticus
 Quel personnage, & comment son nom a esté immortalisé. 268
 Quelles estoient les lettres de Ciceron à Atticus. 725
Attilius Butta
 Comment deuint pauvre, & ce que luy dit Tibere là dessus. 747
Auares.
 Reprimende des auares. 547. 548
Auarice.
 Vitieux effets de l'auarice. 42
- Comment doit estre préuenü. 6162
 Quels maux engendrent l'auarice; 189.
 190
 Description de l'auarice. 559
 Discours contrel'auarice. 657
 Combien c'est vne cruelle peine. 711
Auenir.
 Misere de l'homme qui apprehende l'auenir. 626. 627
 Quels sont les remedes pour s'en faire quite. *là mesme.*
 Vanité ordinaire de se promettre beaucoup de l'auenir. 643
Aueuglement.
 Quel est l'aveuglement des hommes. 346
Auguste
 Combien different de Claudius. 21
 Quel tort se fit en releguant sa fille. 170
Austerité.
 Quelle austerité de vie est ridicule & blasnable. 217
 Quels effects produit l'austerité d'vn lieu. 350
Autheurs.
 Quel stile est le plus louable chez les Autheurs. 334
 Combien doiuent estre honorez. 388.
 389
 De quoy les sages sont autheurs, & ce qu'ils ont mis en lumiere. 558. 559

B.

- Barques.*
B Arques, comment inuentées. 555
Bassus
 Combien courageux à la mort. 297.
 298
Beatifier.
 Que la vertu ne peut beatifier que parfaitement. 512
Beatitude
 En quoy consiste. 452
Besogne.
 Combien le fruit de la besogne est different de celuy de l'art. 47. 48
Bestes
 Excellent par dessus les hommes en beaucoup de biens. 444. 445
 Combien l'amour des bestes enuers leurs petits est violente, & cependant ils la perdent avec leurs petits. 636
 Quel bien c'est que le bien des bestes. 758. 759
 Comment les bestes se souuiennent des

T A B L E

choses.	759	tous nos conseils.	425. 426
Pourquoi elles ne peuvent iouir du vray bien.	760	Ce que c'est.	<i>là mesme.</i>
Aduantage & prerogatiue des hommes sur les bestes.	760	Qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est honnesté.	426. 427
<i>Bien.</i>		Si tous les biens sont egaux.	429
Comment il se peut faire qu'il n'y ait point de difference entre faire du bien & vouloir du mal.	31	Quels sont les veritables biens.	442.
D'où nous viennent tant de sortes de biens que nous possedons.	85. 86	<i>& suivantes.</i>	
Si les biens que nous receuons des hommes, doiuent estre appelez bienfaits, à combien plus forte raison ceux que nous receuons de Dieu.	<i>là mesme, & suivant.</i>	Comment il s'en faut seruir.	443. 444
Que ce que l'on retient du bien d'autruy, ne fait point de profit.	198. 199.	Que la vertu est le seul bien.	<i>là mesme</i>
Plaisant conte d'un Philosophe Pythagoricien à ce sujet.	<i>là mesme.</i>	<i>& suivantes.</i>	
Que les biens de fortune ne sont point proprement nostres.	225. 226	Comment se perd le vray bien.	444. 445
Quels sont les biens qui donnent vn parfait contentement.	248	Pourquoy les biens du corps ne sont pas veritablement biens.	435. 445. 446
Ce qu'il faut faire pour suivre le vray bien & le sçauoir connoistre	275. 276	Comment il faut vser des biens exterieurs.	446
Definition du bien.	302	Qu'il n'est point d'autre bien que la vertu.	458. 459. <i>& suivantes.</i>
Si toutes les choses necessaires peuvent estre appellees biens.	331. 332	Que le bien n'est pas en la chose, mais au choix que l'on en fait.	569. 570. 571
Que c'est qu'il faut appeller proprement bien.	331. 332	Qui sont les veritables biens.	<i>là mesme.</i>
Quelles sont les conditions du bien, selon les Stoïques, & en quel nombre.	396. 397	Comment il faut vser des biens de fortune.	624. 625. 626
Comment peuvent-ils estre egaux, puisqu'il en est de trois conditions.	398. 399	Distinction des vrais biens d'auecque les faux.	626
Biens contre la nature & selon la nature.	405. 406	Que les biens des mortels sont mortels, Sentence de Methrodore.	628
Quelle difference il y peut auoir entre les gens de bien.	405. 406	Si vn bien peut estre composé de choses distantes & eloignees.	647. 648
Quels sont les biens les plus souhaitables.	406	Si le bien & le mal sont des corps.	665. 666
Quels biens sont estimez par la raison.	406. 407	Comment l'on peut profiter à celuy qui possede le souuerain bien.	681
De combien de sortes de biens est composé le souuerain bien, selon Epicure.	408	Si tout ce que l'on appelle bien, est vn corps.	715
Quels biens sont preferables aux autres.	408. 409	Que l'heureuse vie est vn bien.	<i>là mesme.</i>
S'il faut souhaiter vn bien conjoint avec de la douleur.	<i>là mesme.</i>	Si le bien à venir est vn veritable bien.	721. 722
Si tous les biens sont souhaitables.	410	Le plus excellent, le plus assure, & qui ne depend de personne, quel.	724
Le souuerain bien doit estre le but de		En quoy consiste le bien defini en tant de façons.	725
		Autres definitions du bien.	<i>là mesme</i>
		<i>& 726</i>	
		Discours touchant le vray bien.	725. 726
		Comment se connoist le bien.	755. 756
		Si les enfansen sont incapables.	756. 757
		Quand c'est que l'on le peut auoir parfaitement.	757. 758
		<i>Bien faits.</i>	
		Quel est le merite des bienfaits.	6
		Comment il faut communiquer les bienfaits.	<i>là mesme.</i>
		Si le gain d'un bienfait peut recompenser les autres.	<i>là mesme.</i>
		Ce qu'il faut faire pour vaincre des bienfaits par des bienfaits.	10

DES MATIERES.

- La carte blanche des bienfaits. *là mesme.*
 Combien il y a de difference entre la matiere du bienfait & le bienfait. 10
 Ce que c'est que le vray bienfait. *là mesme & 11.*
 En quoy se considere le bienfait. 11. 12
 Qu'il consiste en la volonté & non pas en la chose. 12
 Comment les bienfaits sont rendus ayables & agreables. 20. 22
 Comment on doit rafraischir la memoire d'un bienfait. 28
 Bienfaits des peres à leurs enfans, comment deuiennent inutiles. 29
 Comment le bienfait peut estre hay. 29
 Combien la fin du bien-fait est plus considerable que le commencement. 31
 Quand c'est que les bien-faits n'ont point de grace. 32
 Bien-faits comparez au ieu de paume. 33. 34
 Quel est le deuoir de ceux qui reçoient des bien-faits. 34 35
 Comment il faut entretenir au commerce des biens-faits. 35. 36
 Vn bien-fait sans intention n'est pas vn bien-fait. 36
 Si l'on peut receuoir le bien-fait d'un infame. 37. 38
 Comment il faut receuoir vn bien-fait. 38. 39
 S'il y a de la gloire à publier vn bien-fait. 39
 Comment il faut proportionner les remerciemens au bien-fait. 40
 Cōbien diuersement les bienfaits se peuuent amoindrir ou accroistre. 43
 Selon quels Philosophes receuoir vn bien-fait de bonne grace est le reconnoistre. 45. 46
 Que se propose celuy qui fait vn bien-fait. *là mesme.*
 Quelle est la nature du bien-fait. *là mesme.*
 Profits qui reuiennent du bien-fait. 47. 48.
 Qui reçoit vn bien-fait de pareille grace qu'on le donne, s'acquitte de beaucoup. *là mesme.*
 Comment on peut rendre vn bien-fait, en le receuant. 49
 Comparaison des bien-faits avec les sciences. 53. 54
 Qu'un bien-fait redemandé par action de droict, perd le nom de bien-fait. 55. 56
 Quel prix l'on donne au bien-fait, & d'où il se prend. *là mesme. & 57*
 Comparaison d'un bien-fait à l'autre, & leur proportion. 56
 Combien il est difficile de connoistre la matiere des bien-faits, & desçauoir rendre la pareille. 57
 Qu'ils le peuuent rendre en tout temps, & sont la pluspart hors de preuue. *là mesme & suivantes.*
 Qu'ils sont si differens, qu'il vaut mieux les laisser impunis que de vouloir leur establir vne peine. 58. 59
 Combien les qualitez des bien-faits sont diuerses, & quel est leur prix. 59. 60
 Qu'ils sont quelques fois si contrepointez d'outrages, qu'on ne peut discerner lesquels sont les plus grands. 60
 Confusion des bien-faits comment doit estre reglée. *là mesme.*
 Quelle a esté l'intention de ceux qui n'ont point fait de loy pour le suice des biens-faits. 60. 61
 Le moyen de n'auoir iamais de procez pour vn bienfait. *là mesme.*
 Combien c'est les gaster que d'en faire vn seminaire de procez. 61. 62
 Comment on a donné la chasse aux bien-faits. *là mesme.*
 Ce que c'est quel'on doit appeller bien-fait. 64. 65
 Si ce que l'esclauue fait outre sa condition, peut estre appellé vn bienfait. 66
 Bienfaits d'un pere à son fils & du fils à son pere, combien differens. 77
 Si l'on appelle bienfaits, les biens qui procedent des hommes, à combien plus forte raison ceux que Dieu nous enuoye. 86
 Qu'il en est des bienfaits comme des depots. 89. 90
 A quelle intention & à quelles personnes il faut faire du bien. 90. 91
 Bienfait sterile quel, & comment nous peut faire du bien. *là mesme.*
 Combien est chose desirable. *là mesme.*
 Cōment le bienfait se peut dire vn prest. *là mesme.*
 Bienfait gratuit d'autant plus louable qu'il apporte de contentement à celuy qui l'exerce. 91. 92
 De qui c'est que le bienfait regardel'utilité. 93
 Que ce que l'on donne à dessein d'y pro-

T A B L E

fitier, ne merite pas le nom de bienfait.	93. 94	qui arriuent par hazard.	154
Inclination naturelle d'aimer nos bienfaits.	94	Des bienfaits receus du Prince ou du public.	158
Ce que c'est qui peut prouocquer au bienfait.	95	De ceux qui se veulent faire passage au bienfait par vne injure.	163
Combien c'est chose honneste de soy dereconnoistre les bienfaits.	96. 97	Faire venir ses bienfaits par vn detestable chemin.	163. 164
Moyens de reconnoistre vn bienfait quels, & en quel nombre.	99	qu'il vaudroit mieux nier le bienfaits receus, que de le vouloir rendre au prejudice du bien-facteur.	165. 166
Combien est grand le contentement qu'on reçoit d'auoir obligé quelqu'un par vn bienfait.	99. 100	quels souhaits il faut faire en faueur de nostre bienfacteur.	166
Combien de poincts sont requis appeller vne chose bienfait.	106	Moyens de reconnoistre & rendre aux Grands les bienfaits que l'on en a receus.	171
Si l'on est obligé à vn bienfait promis.	111	que de desirer de s'acquiter trop tost d'un bienfait, tient de l'ingrat.	176.
Comment on peut reconnoistre le bienfait, de quelque estat & condition que l'on soit.	114. 115		177
Comparaison des bienfaits avec la gloire.	117	quel moyen il faut garder en vn bienfait, soit à le receuoir, ou à le reconnoistre.	177. 178
Que l'on n'est pas vaincu en bienfaits pour en receuoir de plus grands & plus souuent que l'on n'en peut faire, & que l'on n'en peut rendre.	119	quelle doit estre la premiere luy du bienfait.	177. 178 <i>là mesme.</i>
Si l'on peut s'obliger soy-mesme par quelque bienfait.	123	qu'il n'y a pas moins de generosité à bien receuoir & reconnoistre vn bienfait, qu'à le faire.	178
Bien faire à soy-mesme n'est qu'obeir à la loy & à la necessité.	125.	Comment vn bienfait ne scauroit estre plus grand que l'autre.	191. 192
	126. 127	Bienfait receu, comment reconnu par la seule volonté.	193
Ce que c'est que bienfait.	126.	Deux sortes de bienfaits.	195
	127. 128	Pourquoy, quand vn bienfait est perdu, il vaut mieux s'accuser soy-mesme, qu'accuser l'ingrat.	204
En qui tombe le bienfait.	135	quelles fautes font ceux qui employent mal leurs bienfaits.	204. 205
Si le bienfait peut estre sans intention.	137	Comment il faut imiter Dieu en maniere de bienfaits.	204. 205 <i>là mesme.</i>
Bienfaits qui ont vne mine triste & refrongnée, quels,	137. 138	Pourquoy le Sage est seul capable de reconnoistre vn bienfait.	484. 485
Bienfait qui ne nuit, ny ne profite.	138	Comment la meilleure partie du bienfait retourne sur nous mesmes.	486
Pourquoy il ne faut iamais redemander vn bienfait.	138. 139	<i>Bienheureux</i>	
Ce qu'il y a de plus assureé en vn bienfait.	145	A qui appartient vne place au nombre des Bienheureux.	579
Si vn bienfait nous peut estre osté.	<i>là mesme.</i>	<i>Bienueillance.</i>	
Si le bienfait demeurant, l'obligation s'en peut perdre,	147	Exemple de la bienueillance des amis.	655. 656
Comparaison des bienfaits & des injures.	<i>là mesme & suiuaus.</i>	<i>Bien.</i>	
Ce qu'il faut considerer au bienfait.	148.	Comment ce Philosophe argumentoit pour prouuer que chacun estoit factilegue, & que personne ne le pouuoit estre.	186. 187
	149	<i>Bon</i>	
Ce qui separe le bienfait d'avec l'injure.	149. 150	Et honneste, comment le mesme.	528
Ce qui empesche le bienfait d'estre tel.	150. 151	Celuy qui n'est bon que par accident, ne peut	
Quelle obligation portent les bienfaits			

DES MATIERES.

- peut se promettre de l'estre tousiours. 611
- Quelle difference il y a entre le bon & l'honneste. 725. 726. 731. 732
- Bons*
- Et mechans, pourquoy partagez egale-ment des biens & des commoditez de la nature. 105
- Bonté.*
- Quelle bonté peut estre cruelle. 31
- Bornes.*
- Se donner des bornes à soy-mesme, combien grande vertu. 187
- Bruit*
- Et parole, combien dissemblables. 364
- Brutus.*
- Si M. Brutus ayant dessein de tuer Cesar, fit bien de receuoir la vie de luy. 36. 37
- C.**
- Cacher.*
- Combien chose honteuse que de se cacher. 326. 327
- Callistratus*
- Combien courageux. 174
- Caluissus*
- Sabinus, de quelle inuention se seruoit pour paroistre scauant. 289. 290
- Cambyses.*
- Quelle fut la cause de sa perte. 182
- Camille*
- Comment traité par les Romains. 134
- Capitaine.*
- Si vn Capitaine peut estre obligé par son soldat. 64
- Pourquoy vn homme ne peut estre bon Capitaine & homme de bien tout ensemble. 112. 113
- Captieux.*
- Quel est l'vsage des discours captieux. 129
- Combien sont inutiles les argumens captieux des Philosophes. 330
- Carybde*
- Quelles questions on en fait. 475
- Catilina*
- Combien ingrat à sa patrie. 132
- Caton.*
- Combien mal reconnu des Romains, 134
- Quel personnage. 235
- Ce qui a fait la reputation de Caton. 242. 243
- Pourquoy blasmé de s'estre entremis des affaires en la guerre ciuile. 246. 247
- Sa mort & ses dernieres paroles. 279
- Quel estoit son courage. 351
- Combien braue & genereux de prendre son ame avec la main, & la jeter dehors. 422
- Quelles maximes estoient grauces en l'ame de ce personnage. 428
- Si Caton qui remet ses mains à sa playe, doit estre estimé miserable. 430
- Quand il fut connu. 478
- Patron de vaillance & de vertu. 618
- Combien ce personnage fut egal & genereux. 662. 663
- Catulus*
- Comment se moqua des Iuges de Clodius. 614
- Causes.*
- En quel nombre selon l'opinion vulgaire, selon Aristote, selon Platon. 392. 393
- Cecilius.*
- Parole de Cecilius sur le sujet des Sophismes. 698
- Cestes*
- Sorte de combat, pourquoy defendue en Lacedemone. 118
- C. Cesar.*
- Combien indignement il traita Pompeius Pennus à qui il auoit donné la vie. 29
- Ses mœurs. *là mesme.*
- Pourquoy la Prouidence auoit mis l'Empire entre les mains de C. Cesar, & quel il estoit. 107
- Ingratitude de Iule Cesar enuers sa patrie. 133
- Sa reconnoissance enuers vn soldat. 142
- Comment il bastit au terroir de Boies. 350
- Qui poussa I. Cesar à se perdre avec la Republique. 598
- Chair.*
- Combien raisonnable de s'abstenir de la chair. 677
- Chambre.*
- Ce que c'estoit que les anciens Romains appelloient la chambre du pauure. 639
- Champestre.*
- Maison champestre de Scipion, quelle. 518. 519
- Champignons*
- Combien dangereux d'en manger. 607
- Ce que sont les champignons. 675
- Changement*
- Combien diuers parmi les choses de la

T A B L E

terre.	724. 725. 726	<i>Clodius.</i>	Mechancetez de Clodius & de ses adhe- rants.	623. 624
Contre ceux qui briguent les grandes Charges.	723. 724	<i>Colere.</i>	Où il a trop de colere, il n'y a iamais af- sez de iugement, & combien elle est proche de la fureur.	260
quel, & quelles villes il poliça par ses Loix.	551	<i>Comedie</i>	En quoy blasmee.	416
D'où vient que nous ne trouuons pas le bon chemin.	328	<i>Commencement.</i>	Si quelque chose peut deuenir plus gran- de que celle qui luy a donné com- mencement.	72
quels cheuaux se foulent le plus tost.	350	<i>Commette</i>	Des amis quel doit estre.	311. 312
Belle description d'un cheual.	618	<i>Commoditez.</i>	Combien fortement les commoditez de cette vie nous tiennent attachez.	268
Pour quelles raisons on fait cas d'un chien.	456. 457		En quoy differentes des biens.	530. 531
Dequoy faisoit profession.	8		Si le defaut des commoditez peut em- pescher l'homme d'estre heureux.	571.
Ce qu'il dit des trois graces.	9		que celuy qui se contente de peu, ne manque d'aucunes commoditez.	730
Pourquoy se sert de la comparaison d'un ieu-de-paulme, en traitant la matiere des bienfaits.	33			731
Autre comparaison du mesme,	40	<i>Commun.</i>	En combien de sortes quelque chose peut estre commune.	190
Doctrin de ce Philosophe touchant le Sage.	228. 229		Combien nous deuons deferer à la com- mune opinion.	715
Et qu'enseigne Chryssippe.	660	<i>Compagnie.</i>	Comment la Compagnie nous gaste.	220. 221
De qui fut disciple.	697		Comme l'on peut trouuer bonne com- pagnie eu soy-mesme.	285. 286
Son opinion touchant la promenade.	697	<i>Comparaisons.</i>	Si les comparaisons sont permises dans les lettres que l'on escrit à vn amy.	378. 379
Comment le Consulat fut donné au fils de Ciceron.	106	<i>Compensation.</i>	Question touchant la compensation de l'injure & du bienfait.	484
Traité comme Catilina par les Romains.	134			485
Ce que Ciceron mandoit à son amy At- ticus.	725	<i>Composition.</i>	Fautes qui se font en la composition.	702. 703
Quelle est la façon d'escire, & combien differente de celle de Pollion.	640	<i>Concorde.</i>	Quels sont les effets de la concorde.	592. 593
Composition de Ciceron, quelle.	702	<i>Coniugal</i>	Exemple de l'amitié coniugale.	655
Examen des diuerses façons de parler qui luy ont esté familiares.	703			656
quel personnage, & quel estoit son es- prit.	397	<i>Connoissance.</i>	D'où vient la connoissance aux animaux	740. 741
Comment se tendit semblable à Zenon.	219		Et quelle est telle connoissance.	742. 743
Combien digne d'honneur.	391			
Auis de Cleanthes touchant la façon d'enseigner la Philosophie.	582			
Auec quels vers il parloit à Iupiter.	671			
Opinion de Cleanthes touchant la pro- menade.	697			
Combien different d'Auguste.	21			

DES MATIERES.

- Conscience.*
quel est le reproche de la conscience qui ne peut estre trompée. 175
 177. 178
que la bonne conscience trouue le repos par tout. 363. 364
Bonne & mauuaise conscience, enquoy particulierement contraires. 426.
 427
quel est le tourment d'une mauuaise conscience. 625
Les pernicious effets d'une mauuaise conscience. 665. 666
Mauuaise conscience fuit la lumiere. 747. 748
- Conseil.*
Ce qu'il faut faire pour prendre vn bon conseil. 425
- Conseiller.*
Costume des Princes de regretter leurs Conseillers deffuncts. 170
- Conseiller.*
quel'on est souuent plus capable de conseiller autruy que soy-mesme. 683
- Consentement.*
Ce que c'est que l'on appelle consentement. 696
Si le consentement se peut retrouver en la vertu. 696. 697
- Consolations.*
Si les consolations sont necessaires. 593. 594. & d'où elles procedent. *là mesme.*
- Constance*
Marque d'un homme sage. 30
Ce que c'est que constance. 512.
 513
- Constitution.*
Quelle est la constitution de toutes choses. 740. 741
- Contemplatiue.*
En quoy la vie contemplatiue peut estre vtile. 223
- Content.*
Braue resolution de l'homme content. 690
Inuestiue contre ceux qui ne sont iamais contents. 736. 737
- Contrefait.*
Pourquoy la nature a produit des hommes contrefaits. 398
- Conuersation.*
Quelle sorte de conuersation nous est contraire. 220. 221
Conuersation des sages & des gens de bien combien profitable. 592
- De quelles sortes de gens il faut euitier la conuersation.* 752
- Conuoitise*
Cause l'ingratitude, & comment. 41
Insatiable conuoitise des hommes d'où procede. 723. 724
- Coriolanus*
Quand eut de la pitié. 132
- Cornelius.*
Senecion quel personnage. 642
- Corps*
Superieurs comment respandent leurs influences sur les corps inferieurs. 92
Comment il faut aimer le corps. 243
Que le corps ne sent pas plus de mal apres sa mort qu'il en sentoit auant sa naissance, selon la doctrine de l'Auteur. 358. 359
Corps accompagné d'un bel esprit n'est iamais sans grace. 397. 398
Comment il faut estre maistre de son corps. 422
Comment rendu le maistre de l'ame. 554
De combien de sortes. 647
Si ce qu'on appelle bien, est corps. 668
Si les maladies de l'ame, si la méchanceté, si les affections, & si tout ce qui peut agir sur le corps, est corps. *là mesme & suivantes.*
- Corriger.*
Que qui ne se sçait corriger soy-mesme, est incapable de reprendre autruy. 288.
Ce qu'il faut pour se pouoir corriger. 292
- Corruption.*
D'où vient la corruption des mœurs & du langage. 700. 701
- Cour.*
Pourquoy l'on doit fuir la Cour. 507
- Courtisans.*
Combien la vie priuée est preferable à celle des Courtisans. 310. 311
- Courageux.*
Description d'un homme courageux. 618. 619
qui sont ceux qu'on estime courageux. 621
- Courtoisie.*
S'il est deshonneste d'estre vaincu de courtoisie. 117
- Crainte.*
que la fin d'une crainte n'est iamais si douce qu'une securité inbranlable. 166
Comment la crainte donne la gehenne

T A B L E

à nostre Ame.	216. 217	Quels dangers il faut trauerser dans le cours de cette vie.	670. 671
Moyens de l'exempter de la crainte de l'auenir.	274. 275. 276	<i>Debauche.</i>	
Quelles sont les causes de nostre crainte principalement à la mort.	300	Qu'il faut fuir les lieux qui conuient à la debauche.	348. 349
Braue resolution contre la crainte de la mort.	396	Exhoration aux habitans des grosses villes de se donner de garde des debauches publiques.	599. 600
Ce que fait en nous la crainte des aduersitez & de la mort.	442. 443	Quels & combien miserables au corps & en l'ame sont les debauche.	745
S'il est possible de n'auoir point du tout de crainte.	513. 514	<i>Decius.</i>	
Comment la crainte rend les hommes Philosophes.	600	Sur quoy les resolutions du pere & du fils furent fondees.	411
Combien c'est vne chose lasche que la crainte.	627	<i>Decrets.</i>	
Discours contre la crainte.	657	Difference entre les decrets & les preceptes de la Philosophie.	603. 604
Crainte de longue durée combien dommageable.	686. 687	<i>Deité</i>	
<i>Crassus.</i>		Reconnuë par toutes les nations.	715
Quel estoit le langage de ce personnage.	703	<i>Delices</i>	
<i>Crates.</i>		Comment rendent l'homme furieux.	338
Replique de ce Philosophe à vn ieune homme qui s'entretenoit soy mesme.	232	<i>Demades.</i>	
<i>Createur.</i>		Pourquoy fit condamner à Athenes vn homme qui vendoit des choses qui seruoient aux funerailles.	174. 175
Ce qu'il y a de plus admirable entre les merueilles du Createur.	696	<i>Demaratus</i>	
<i>Creatures.</i>		Lacedemonien quelles remonstrances fit à Xerxes.	168. 169
Quels biens nous peuuent apporter les creatures inanimées, notamment le Soleil & la Lune.	158. 159	Quels furent les succez de ses predictions.	169. 170
<i>Crime.</i>		Quelle recompense Demaratus luy demanda.	170
Pourquoy nous auons naturellement de l'auerfion du crime.	625	<i>Demetrius</i>	
<i>Cuisines</i>		Le Cynique, combien grand personnage.	179
Combien frequentes du temps de l'Auteur.	607	Eloge de Demetrius.	187
<i>Curio.</i>		Comment il refusa ce que luy offrit Cesar.	188. 189
Quel estoit le langage de ce personnage, & pourquoy il remontoit à Appius & à Coruncanus.	703	Pourquoy surnommé Poliorceres.	280
<i>Cybelle.</i>		Quel personnage, & pourquoy admiré par Senecque.	379
Prestres de Cybelle, quels.	672	Combien peu d'estat ce Philosophe faisoit des iugemens des ignorans.	567
<i>Cynique.</i>		<i>Democrite.</i>	
Quelle estoit la profession des Philosophes Cyniques.	33	Belle parole de Democrite.	212
Quelle estoit la franchise de ces Philosophes.	293	<i>Depenses.</i>	
<i>Cyrus</i>		Contre les depenses excessiues.	525
Comment perit.	182	Exemples de prodigieuse depense en festins.	611. 612
D.		Quelles sont les depenses superflues.	709. 710
<i>Danger.</i>		<i>Deposits.</i>	
D anger cuité en fait rencontrer vn autre.	358	Des deposits, de la maniere de les rendre, & s'il peut estre quelques fois permis de les nier.	89. 90

DES MATIERES.

- Desir.*
 Comment le desir de ce qu'on n'a point, peut engendrer l'ingratitude. 52 53
 Quels maux apportent les desirs ambitieux. 182
 Comme le desir des choses s'augmente. 188
 Quels sont les desirs à qui l'on doit donner quelque licence, & quels ceux que l'on doit contrequarrer. 269. 270
- Desobeissance.*
 Quel remede on doit apporter à la desobeissance. 365
- Dessein.*
 Changer de dessein avec raison, si c'est chose honneste. 113
 Ce que c'est que l'ouurier appelle proprement dessein. 392. 393
- Destin.*
 Ce que c'est proprement que le destin. 88
 Que les ouvrages des hommes ont leur destin aussi bien qu'eux. 564. 565
 Comment il faut supporter le destin. *là mesme.*
- Deüil*
 Excessif combien à faire. 380
 Deüil demesuré combien à reprimer. 630. 631
- Devoir.*
 Ce que c'est qu'on appelle proprement devoir. 64. 65
 Combien difficile de faire son devoir sans vn grand secours de la raison. 630
- Devoirs*
 Comment doiuent estre rendus. 612
 Regle de tous les devoirs de l'homme. 614
 Moyen d'apprendre à faire son devoir. 738. 739
- Dialectique*
 Partie de la Philosophie, en combien de parties soubdiuisee. 546
- Dictateur*
 Comment autresfois appellé. 679
- Didimus*
 Le Grammairien, quel, & combien il a fait de Traitez. 541
- Dieu.*
 Ingratitude de quelques - vns enuers Dieu. 43
 Plaintes injustes enuers Dieu, qui a mesme assujetti les plus fortes bestes à l'homme. 43. 44
 Que l'ingratitude enuers Dieu engendre l'ingratitude enuers les hommes. 44. 45
- Quels biens particulierement nous receuons de Dieu. 84. 85
 Et qu'il est Auteur de tous biens. *là mesme & 103*
 Que Dieu & la nature ne sont qu'une mesme chose. 88
 Pourquoi Dieu fait tant de graces à l'homme. 88. 89
 La liberalité gratuite de Dieu, que nous enseigne. 102
 Pourquoi Dieu fait du bien aux méchans. 103. 104
 Belle comparaison de la demeure particuliere de Dieu dans plusieurs choses. 322
 Comment il faut parler avec Dieu. 333. 334
 Ce qu'il faut demander à Dieu. *là mesme.*
 Que rien n'est que Dieu, à parler proprement. 374
 Comment l'on doit concevoir Dieu. 612
 Quelle est la cause qui oblige les Dieux à faire du bien. 612
 Que toutes les choses qui nous arriuent, viennent de Dieu. 620
 Avec combien de respect il faut que nous nous y soubmettions. 620. 621
 Quels doiuent estre estimez ceux qui se donnent à Dieu. 671
- Dieu.*
 Bonté singuliere de Dieu enuers l'homme.
- Dieux.*
 Pourquoi vn homme de bon sens ne craint jamais les Dieux. 97
 Dieu d'Epicure, quel. *là mesme.*
 Combien leurs dons sont gratuits. 103
 Comment les Dieux distribuent les biens indifferemment à tous. 206
 En quels temps plus propices. 303
 Quelle est la cause des bienfaits des Dieux enuers les hommes. 612. 613
 Devoir des hommes enuers les Dieux. 614
 Moyen de les auoir propices. *là mesme.*
- Diogenes.*
 Comment Diogenes vainquit Alexandre. 121
 Quelle estoit la franchise de Diogene & des autres Cyniques. 293
- Discernement.*
 Ce qui donne à l'homme l'esprit de discernement. 687
- Disciple*
 Comment rejouit le Precepteur. 348

T A B L E

<p style="text-align: center;"><i>Discorde.</i></p> <p>Quels sont les effets de la discorde. 592</p> <p style="text-align: center;"><i>Discours.</i></p> <p>Pour quelles choses se font les discours. 144</p> <p>Quels discours sont les plus puissans pour enseigner. 314</p> <p>Quels discours sont propres aux ignorans, quels aux doctes. 314. 315</p> <p>Artifice du discours, combien prejudiciable. 453</p> <p>Quelle difference il y a entre vn discours qui coule, & vn discours qui se pratique. 638</p> <p>Quel doit estre le discours d'un Orateur, d'un Poëte Tragique, & d'un Comique. 641</p> <p>Diuerfes especes de discours. 704. 705</p> <p>Discours est le visage de l'ame, & comment. 707</p> <p>Combien sont méprisables les discours communs. 726</p> <p style="text-align: center;"><i>Disputable.</i></p> <p>Que tout est disputable. 542</p> <p style="text-align: center;"><i>Dissolution.</i></p> <p>Combien sont grands les supplices de la dissolution. 604. 605</p> <p>Estrange dissolution des femmes. 605. 606</p> <p>Quelles sont les maladies qui en naissent. 606. 607</p> <p>A quoy doit estre imputée. 622</p> <p>Inuectiue contre l'extreme dissolution. 706</p> <p>Quel est le but de la fin de la dissolution. 748</p> <p>Combien de temps le diuorce a esté en horreur. 62. 63</p> <p style="text-align: center;"><i>Doctes.</i></p> <p>Que l'on apprend plus par la conuersation des doctes, que par la lecture de leurs liures. 219. 220</p> <p style="text-align: center;"><i>Doctrine.</i></p> <p>Comment il faut appliquer la doctrine que nous lisons chez les Auteurs. 679. 680</p> <p>Combien on doit estre soigneux de conformer ses mœurs à la doctrine que l'on enseigne. 680. 681</p> <p style="text-align: center;"><i>Domitius</i></p> <p>Comment sauué par son Medecin. 68. 69</p> <p style="text-align: center;"><i>Donner.</i></p> <p>De quelle façon & ce qu'il faut donner. 17. 22. 26</p> <p style="text-align: center;"><i>Douleur</i></p> <p>Quand & comment deuient ridicule. 380</p>	<p>La nature veut que toute douleur soit courte ou supportable 469</p> <p>Nos douleurs se conforment à l'opinion. 471</p> <p>Douleur faite par la nature. 470. 471</p> <p>Pourquoy les ignorans & les vicieux s'en plaignent beaucoup. <i>la mesme.</i></p> <p>Remede contre les douleurs. 472. & <i>suuantes.</i></p> <p>Combien c'est vne chose ingrate. 633 634</p> <p>S'il se peut rencontrer de la volupté parmy la douleur. 637</p> <p style="text-align: center;"><i>Drusus</i></p> <p>Le premier qui amena cette mode à Rome, de faire distinction de ceux qui luy venoient faire la cour. 172</p> <h3 style="text-align: center;">E.</h3> <p style="text-align: center;"><i>Eclipse.</i></p> <p>Eclipse de Soleil, ce que c'est. 122</p> <p>Quelle montre aussi bien les chemins de la mort, comme les causes de la vie. 720</p> <p style="text-align: center;"><i>Eloquence</i></p> <p>Quand & à qui est nuisible. 354</p> <p style="text-align: center;"><i>Empire</i></p> <p>Vtile, & qui n'est facheux à personne, quel. 597</p> <p style="text-align: center;"><i>Empirer.</i></p> <p>Si ce qui nous nuit, nous empire. 515</p> <p style="text-align: center;"><i>Endurer.</i></p> <p>Exemples des personnes illustres qui ont montré leur vertu à endurer. 628. 629</p> <p style="text-align: center;"><i>Enée.</i></p> <p>Si Enée estoit plus obligé à son pere Anchise qui l'auoit porté petit, qu'Anchise à Enée qui le porta appesantý de plusieurs années. 79</p> <p style="text-align: center;"><i>Enfance.</i></p> <p>En quel temps est la principale beauté de l'enfance. 237</p> <p>Faceticuse comparaison de la vieillesse avec l'enfance. 497. 498</p> <p style="text-align: center;"><i>Enfans.</i></p> <p>Si les enfans peuuent faire plus de biens à leurs parens, qu'ils n'en ont receu d'eux. 72</p> <p>Instruction pour les enfans. 305. 306</p> <p>Comparaison de la production de nos enfans avec celle de nostre esprit. 594</p> <p>En quoy nous sommes semblables à des enfans, & en quoy dissemblables. 709</p>
---	---

DES MATIERES.

- Enfers.*
 Quel sentiment auoit l'Authour, des
 Enfers. 281
- Enrichir.*
 Quel est le veritable moyen d'enrichir.
 268. 269.
- Enseignemens.*
 Quel estat on doit faire des enseigne-
 mens, quoy qu'ils ne soient pas con-
 firmez par preuues. 588
 Que les enseignemens & les preceptes
 quoy que nuëment proposez, ont sou-
 uent beaucoup de vertu. 588. 589
 Difference entre l'enseignement & le
 precepte. 617. 618
- Entendement.*
 Quel est le deuoir de l'entendement hu-
 main. 393. 394
 Quelle est l'excellence de l'entendement
 humain. 651. 652. 658
- Enuie.*
 Comment cause de l'ingratitude. 41
 Pourquoi l'enuie ne peut cōparir avec
 la reconnoissance. 52. 53
 Moyens de se garentir de l'enuie. 246
 Moyen de se defendre de l'enuie. 664
- Ephastion.*
 Quelle contrée & en quoy remarqua-
 ble. 476
- Epicure.*
 Quel Dieu se faisoit Epicure. 97
 Belle pensee d'Epicure. 223
 Souscrit à la doctrine des Stoïques, tou-
 chant le contentement du Sage. 229.
 230
 Ecriteau apposé sur la porte d'Epicure,
 quel. 269
 Comment il rendit celebre Idomenée.
 268. 269
 Et comment il luy apprit à enrichir Py-
 rocles. *là mesme.*
 Jugement que l'Authour fait d'Epicu-
 re. 305
 De combien de sortes de biens il com-
 pose le souuerain bien. 407. 408
 De quelles maladies il estoit tourmenté.
 407
 Combien on a fait cas d'Epicure. 478
- Epicuriens.*
 Impieté des Epicuriens blasphemans
 contre la prouidence liberale de Dieu,
 refutée par diuerses raisons. 83.
 84
 Quelle estoit la principale maxime de
 ces Philosophes. 533
 Inuectiue contre les Epicuriens. 570
- Absurde opinion des Epicuriens tou-
 chant la sagesse. *là mesme.*
 Contre les Epicuriens qui ne donnoient
 ny règles ny bornes aux affectiōns.
 636. 637
 Quel ils font le souuerain bien. 755.
 756
 Absurdité de leur opinion. *là mesme.*
 Refutations de cette opinion. 757
- Eretitriques.*
 Quels & quelles estoient leurs opinions.
 542
- Eschole.*
 Comparaison de l'Eschole & du Thea-
 tre. 353
- Escholiers.*
 Comparaison des mauuais Escholiers
 avec les fluteurs Phrygiens. 673
 Combien petit est le nombre des bons
 Escholiers. 674
- Esclaue.*
 Si vn esclaue peut faire plaisir à son Mai-
 stre. 65
 De quels commandemens dispensé. 66
 Si ce que l'esclaue fait outre sa condi-
 tion, peut estre appellé plaisir ou
 bienfait. 66
 Si l'esclaue peut aussi bien que le merce-
 naire faire quelque chose plus que
 sa portée. 66. 67.
 Acte memorable de deux Esclaues d'A-
 drumentum en Afrique. 67. 68
 Esclaue qui sauua magnifiquement la
 vie à son Maistre. 68
 D'vn autre qui souffrit la mort pour son
 Maistre. 69
 Habile traict d'vn autre qui sauua son
 Maistre de la mort. *là mesme.*
 D'vn autre qui par bon conseil sauua son
 Maistre de l'indignation d'Auguste.
 70
 Si l'esclaue peut donner à son Maistre.
 184
 Si ce qu'il luy donne, est vn present.
 187
 Par qui les esclaues sont appelez enne-
 mis de l'homme. 668. 669
- Ecrire.*
 Quelle façon d'escrire est la meilleure.
 640
 Quelle est la façon d'escrire de Ciceron.
là mesme.
- Especies.*
 Quelle est la doctrine des Stoïques tou-
 chant les genres & especes des cho-
 ses. 371. 372

T A B L E

<i>Esperance.</i>		<i>Estats</i>	
A quelles choses conuient le nom d'esperance.	232	Pourquoy autrefois conduis par les Sages.	545-546
Misere extrême, ne viure que d'esperance au monde.	643. 644	<i>Estime.</i>	
Inuectiue contre cette miserable esperance.	<i>là mesme.</i>	Quelle difference se rencontre entre l'estime & la gloire.	650
<i>Esprit.</i>		<i>Esperance.</i>	
Ce que doit faire l'esprit de l'homme pour sa perfection.	180. 181	Esperance iointe à la crainte, combien tourmentent l'ame.	218
Ce qui forme l'esprit & le rend plus raffiné.	213	<i>Estoilles.</i>	
Quels effets l'espoir & la crainte produisent en nostre ame.	217. 218	Belles obseruations dans le cours des Estoilles.	101
Esprit de l'homme combien admirable.	44	Combien elles nous sont vtilles.	<i>là mesme.</i>
Que l'esprit seul doit estre cultiué.	227. 228	Belle comparaison des estoilles & des vertus.	102
Combien les exercices de l'esprit sont preferables à celuy du corps.	248. 249	<i>Estre.</i>	
Que tous les esprits ne se guerissent pas par vn mesme remede.	284	Si les choses que nous voyons & que nous touchons, sont au nombre de celles qui ont estre.	369. & suivantes.
Comparaison d'vn esprit triste avec du vin rude.	311	<i>Estude.</i>	
Que nous deuons sur tout desirer à nos amis de les voir croistre en esprit.	329. 330	Quelle sorte d'estude est l'exercice de l'ame.	248
Difference des maladies de l'esprit d'avec celles du corps.	436	Estude des premieres lettres à quelles gens est plus conuenable.	311. 312
A quoy l'on peut reconnoistre si l'esprit est guary.	436. 437	Quelle humeur est plus propre à l'estude.	<i>là mesme.</i>
Comment l'esprit se peut fortifier par l'exercice des vertus.	481	Comment se doit faire.	672
Qu'il n'y a rien dont nostre esprit ne soit capable.	575. 576	Combien d'esprits estudiant, & combien peu sont capables de comprendre.	<i>là mesme.</i>
Discours touchant la foiblesse des esprits qui se paissent de vaines imaginations.	626. 627	<i>Estudier.</i>	
Prerogatiues & excellences de l'esprit humain.	660. 661	Comment il faut estudier.	671. 672
Si l'esprit est vn corps.	667	<i>Estuues.</i>	
Quel est le desordre de l'esprit humain.	686	Contre la somptuosité des estuues.	519 520
Quelle est la curiosité de l'esprit humain.	<i>là mesme.</i>	<i>Eternel.</i>	
Combien il est difficile de reformer vn esprit mal fait, & endurcy dans le vice.	699	Quel est le priuilege des choses eternelles.	369. & suivantes.
Que les plus beaux esprits ne sont pas mesme exempts de vices.	701. 702	<i>Eternité.</i>	
Quel doit estre nostre esprit.	712	quel est l'abyssme de l'eternité.	631
Quelles sont les meilleures marques de la force de l'esprit.	751	Combien sa consideration profitable.	632
<i>Essence.</i>		<i>Eufrosine</i>	
Qui a mis ce mot au monde.	369	La seconde des Graces, pourquoy ainsi appellée.	8
		<i>Eurinomé.</i>	
		La mere des graces, pourquoy ainsi appellée.	9
		<i>Euripide.</i>	
		Comment arreste le peuple qui s'emportoit contre luy.	710
		<i>Exemples</i>	
		Des hommes vertueux combien auantageux.	618. 619
		<i>Exercice.</i>	
		Combien profitable à la santé.	360
		Exercices	

DES MATIÈRES.

Exercices
 Du corps, quels à louer, quels à blas-
 mer. 248. 249
 Qu'il faut soudain reuenir à ceux de l'a-
 me. 249
 Quels ils doiuent estre. *là mesme.*

Exhortations.
 Si elles sont necessaires, & d'où elles pro-
 cedent. 594

Exhorter.
 Quelle façon d'exhorter semble la plus
 vtile. 641

Exil
 Exemple du mespris de l'exil. 663

Explications.
 V'sage des explications de la Philoso-
 phie. 609

F.

Fabianus.
Fort loué par les Escholiers, & pour-
 quoy. 354
 Fabianus Papitius quels liures a escrit, &
 en quelle opinion. 638. 639. 640.
 641

Fabius.
 Ce qui fit paruenir Fabius Perficus à la
 dignité Sacerdotale. 106. 107

Fabies.
 Pourquoi l'on ne dit point que les trois
 cens Fabies furent vaincus. 118

Fabricius.
 Quelle estoit la vertu de ce personnage.
 733 737

Fâcheux.
 Si ce qui est fâcheux peut estre appellé
 bienfait. 137. 138
 Qu'il n'y a rien de si fâcheux qui ne soit
 supportable. 750

Faim.
 Que la faim n'a point d'ambition. 719.
 730

Faineantise.
 Combien dangereuse. 349
 Remedes contre la faineantise. 364. 365

Faineants.
 Que les faineants s'enseuelissent auant
 leur trespas. 383

Faute.
 Connoistre la faute, c'est estre en voyé
 d'amendement. 292. 293

Felicité.
 Comment il atriue que nous ne pouuons
 connoistre nostre felicité. 42
 En quoy gist la felicité de l'ame. 300

D'où vient la felicité souueraine. 302
 Ce qui empesche la felicité. 329

Quelles sont les bornes de la felicité de
 l'homme. 407. 408

Si elle se trouue aussi bien dans les aduer-
 sitez que dans les prosperitez. 430. 431

quel est le principal instrument de la fe-
 licité de l'homme. 442

Pourquoy la felicité ne dure pas long-
 temps. 446

S'il y peut auoir quelque felicité impar-
 faite. 512. 513

Incertitude & misere de la felicité hu-
 maine. 709

qu'elle n'est pas insatiable, au contraire
 qu'elle se contente de peu. 724

Felicité de cette vie en quoy consiste, se-
 lon quelques-vns. 752

Festins.
 Exemples d'une prodigieuse despense en
 festins. 612

Quel plaisir on peut auoir à regarder vn
 festin. 689

Femmes.
 Comment elles deuiennent chauues, &
 pourquoy trouuées des gouttes à
 present; veu qu'elles n'estoient point
 sujettes au temps passé à ces incom-
 moditez. 606

Fer.
 Pourquoi tiré des mesmes tenebres où
 estoit l'or & l'argent. 189

Fidelité.
 D'où vient la fidelité de quelques serui-
 teurs. 337

Fier.
 Si l'on n'est pas moins blasmable de ne
 se fier à personne que de se fier à tout
 le monde. 212

Figures.
 Combien ont de grace dans les lettres
 qu'on escrit aux amis. 377. 378

Fils.
 Si le fils par sa vertu auangant le pere, ou
 luy sauuant sa vie, son bienfait est plus
 grand. 73. 74

S'il y a plus de merite au fils qui sauue
 son pere de mort, qu'au pere qui don-
 ne la vie à son fils, en le mettant au
 monde. 74. 75

Si le fils qui nourrit le pere, l'oblige da-
 uantage. 76

Bienfaits d'un fils à son pere, & d'un pere
 à son fils, combien differens. 77

Si le pere peut estre vaincu par son fils en
 bienfaits. 78

DES MATIERES.

- Genereux.*
 Comment se connoist vn cœur gene-
 reux. 239
 Quelle est la gloire d'une ame genereuse.
 265. 266
- Genie.*
 Quel est le genie de l'homme de bien.
 321. 322
 Genie assigné à chaque homme, & par
 qui. 685
- Genres.*
 Doctrine des Stoiques quant aux genres
 & especes des choses. 331
- Geometrie.*
 Quelles sont les inuentions. 534. 535
- Gladiateurs.*
 Spectacles des Gladiateurs pourquoy
 semblables. 221
 Prouerbe ancien, le gladiateur delibere
 sur l'arcene, comment s'explique.
 272
 Pourquoy les Gladiateurs, appelloient
 au peuple. 716
- Gloire*
 Comment est l'ombre de la vertu. 478
 Quelle difference il y a entre l'estime &
 la gloire. 650
 Pourquoy l'on fait monter la gloire au
 dessus de la verité. 636. 637
 De la gloire & de la loüange des hom-
 mes. 646. 647. 648
 Ce que c'est que la gloire. 754
- Gourmandise.*
 Inuectiue contre ce vice. 381. 383
- Goutte.*
 Ce que c'est que la goutte. 356
- Gracchus*
 Vn des premiers de Rome qui com-
 mença de distinguer ceux qui luy ve-
 noient faire la Cour. 172
 Quel estoit le langage de ce persona-
 ge. 703
- Graces.*
 Pourquoy l'on dit qu'il y a trois Graces,
 pourquoy l'on les estime seurs; pour-
 quoy elles se tiennent par les mains,
 pourquoy l'on les peint riantes, iau-
 nes, en robes transparentes & sans
 ceinture. 8
 Que veut dire qu'elles dansent en rond
 & se tenant la main l'une de l'autre.
 là mesme.
 Pourquoy l'on les peint Vierges. là
 mesme.
- Gracinus.*
 Quel personnage, & pourquoy C. Ce-
 Tome I.
- far le fit mourir. 38
 Pourquoy il ne voulut pas prendre
 vne somme de deniers que Fabius
 Perseus luy enuoyoit. là mesme.
Grammairien.
 Remarques de Gramairien, quelles. 679
 680
- Beatitude*
 Combien desirable, & pour quelles
 raisons. 96. 100
- Gresse.*
 Ce qu'il faut obseruer en la gresse des
 arbres. 692
- Grillus.*
 Qu'on n'eust pas sçeu que Grillus eust
 esté au monde, s'il n'eust esté le pere
 de Platon. 75
- Grands.*
 Quels seruiteurs sont particulierement
 necessaires aux Grands. 167. 168
 Vanité des Grands de vouloir qu'on
 fasse grand cas d'entrer chez eux.
 171
 Exemples de cette vanité en Gracchus
 & Drusus. 171. 172
 Qu'il faut estre soigneux à se tenir loin
 des Grands. 244
 Combien le couroux des grands est
 dangereux. 244
 Que les actions des Grands, iusqu'aux
 plus petites, ne peuuent estre cachées.
 326
 Qui est celuy qui doit particulierement
 sembler grand. 735
- Grandeurs.*
 Quelles grandeurs on peut suiure. 316
 Que la grandeur humaine n'a point de
 borne. 326. 327
- Guerre.*
 Qu'est-ce qui attache vn homme à la
 guerre. 609
 Que cette vie est vne perpetuelle guer-
 re. 621
- Guide.*
 Qu'il faut prendre les gens de bien pour
 guides de nos actions. 353
- ### H.
- Habitudes.*
Habitudes naturelles si elles se
 peuuent changer. 234
 Si quelques mauuaises habitudes peu-
 uent estre incurables. 284
- Hannibal.*
 Ce qui causa la ruine d'Hannibal. 349
- F f f f ij

T A B L E

	<i>Haine.</i>		Moyens de fonder & connoître l'homme	461. 462
Moyen d'euiter la haine.		664	Si l'homme peut estre sage & vertueux sans science.	537. 538
	<i>Heraclitus</i>		Que le tiltre d'homme de bien est plus auantageux que celuy de Sage.	538
Pourquoy appellé tenebreux.		237	Comment égaux en leur souffrance & en leur fin.	565. 566
	<i>Hercule.</i>		Combien venerable autresfois.	609
Pourquoy ce Dieu est ainsi appellé.		88	Que l'homme n'est assuré de rien que de la mort.	634
	<i>Hermachus.</i>		que l'esprit de l'homme ne veut point souffrir de bornes, si elles ne luy sont communes avec les Dieux.	631
Où se fait grand personnage.		220	que l'homme est le plus grand ennemy de l'homme.	653. 654
	<i>Heschie.</i>		Comment on se doit gouverner dans ce desordre.	<i>là mesme.</i>
Ce que les Grecs appellent de ce nom.		569	Quelles sont les causes de la ruine de l'homme & des moyens de les euiter.	664
	<i>Heureux.</i>		Par quels moyens l'homme est seul auteur & cause de son mal.	687
Qui est celuy qui est heureux.		250	quand c'est que le bien se retrouue dans l'homme.	757
Ce qu'il faut faire pour estre heureux.		275. 276	<i>Honesteté</i>	
Quel homme se peut dire heureux.		331	En quoy consiste.	89
Qu'il n'y a qu'une sorte de vie qui puisse estre appellée heureuse.		508	Si l'honesteté doit estre mise au rang des vertus parfaites.	399
		509. 510	<i>Honneste.</i>	
Comment la vertu seule nous rend heureux.		525	quels sont les effets de l'inclination qu'ont les hommes à ce qui est honneste.	96. 97. 98
Comment la vertu rend l'homme heureux & la vie heureuse.		569. 570.	Qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est honneste.	459. 460. 461
		571. 574	S'il y a quelque difference entre ce qui est bon, & ce qui est honneste	725. 726. 731. 732
D'où vient la vie heureuse, & ce qui doit estre appellé heureux.		756. 757. 758	<i>Honneurs</i>	
	<i>Homere.</i>		Et dignitez publiques combien contraires au repos de l'esprit.	262. 263
Si Homere a esté Philosophe ou non.		533. 534	que l'honneur est le seul bien de l'homme.	442
	<i>Hommes.</i>		quel est le contentement de celuy qui renonce aux honneurs.	451
Que tous les hommes sont ingrats, malicieux & stupides.		134	Quel est le chemin des honneurs.	507
Combien l'empire de l'homme est hors de l'homme.		161. 162	S'il faut preferer nostre honneur propre à l'obeissance que nous devons aux loix.	518. 519
La premiere piece des ourages de nature.		<i>là mesme.</i>	Exemple du mespris de l'honneur.	663
Comment il faut viure avec les hommes.		234	Comment l'honneur s'euanoüit.	709
Quel est le vray genre de l'homme de bien.		321. 322	<i>Honte.</i>	
Ce qu'il faut estimer en l'homme.		323	Le moyen d'oster la honte à vne personne.	204
Combien il est difficile d'estre homme de bien.		322. 323	Qu'elle est vn des bons signes que puisse auoir vn ieune-homme,	233
Combien les hommes de bien sont rares.		323		
Deux sortes d'hommes de bien, selon les Stoïques.		324		
Combien de sortes d'hommes suiuent la Philosophie.		351. 352		
Comment l'homme se manifeste.		352		
Comment l'homme de bien est semblable à Dieu.		440. 441		
Par quel moyen on peut deuenir homme de bien.		<i>là mesme, & suivantes,</i>		
Ce qui est le meilleur en l'homme.		457		

DES MATIÈRES.

Cōment les Comediens la representent.

235

Horatius Cocles.

Quelle estoit la vertu de ce personnage.

733

Hospitalité.

Combien c'est vne chose sacree. 113. 114

Huiffres

Combien dangereux aliment. 607

Humanité.

Quelles sont les paroles & les sentimens de ceux qui exercent cette vertu. 539

Humeur.

Quelle humeur est plus propre à l'estude.

311

Hyperboles.

Quand se doit on se seruir des hyperboles. 200

I.

Idées.

Idées de Platon, quelles choses 370

Idée en quoy differentes de la figure. la mesme & 374. 393

Quelles estoient les idées de Platon.

374. 375.

Quelles les formes tirées de ces Idées.

374

Idomenée

Rendu celebre par les lettres d'Epicure.

268

Comment Epicure luy apprit à enrichir Pyrocles. 269

Jeunes.

Que les jeunes sont ordinairement plus ardents à l'estude de la Philosophie, que les vieux. 677. 678

Jeux.

Combien soigneusement on doit fuir les jeux & les spectacles publics. 221

Ignorans.

Jugement des ignorans combien mesprisable. 567

Ignorance.

Combien l'ignorance de la verité cause de maux dans le monde. 723. 724

Images.

Quelle est l'utilité des images. 610. 611

Imbecillité.

Combien grande est l'imbecillité humaine. 409 410

Immortalité.

De l'immortalité de l'ame. 652. 653

Immortels.

Ce que c'est qui nous rend immortels. 267

Impuissance

Ne peut seruir de pretexte à l'ingratitude. 45

Incertitude

Des choses humaines, quelle. 562. 563

Incommoditez.

Quels avantages apportent les incommoditez de cette vie. 349. 350. 365

Diuerses comparaisons pour prouuer cette verité. 351

Quelles incommoditez l'on trouue dans les voyages. 334

Inconstante.

En quoy paroist particulièrement l'inconstance des choses de cette vie.

215. 216

Inconstance humaine, combien grande.

322. 323

Inconueniens.

Ce qu'ils ont de plus rude. 562. 563

Indifferent.

Comment les choses de foy indifferentes, sont rendues bonnes ou mauvaises. 492. 493

Ce que nous appellons indifferent. 715. 716

Combien de choses indifferentes peuvent deuenir bonnes. 724. 725

Infamie.

Ce que c'est, & d'où elle procede. 648.

649

Exemple du mespris de l'infamie. 663

Ingrats.

Comment nous faisons quelques-fois nous mesmes les ingrats. 34

Combien de sortes d'occasions font les hommes ingrats. 41

Si l'on peut appeller vn ingrat en jugement. 54

Raisons pour prouuer qu'il n'est point punissable. 55

Combien il est difficile de sçauoir ce que c'est qu'un ingrat. 56

Combien les causes d'ingratitude sont meslées. *la mesme.*

Comment l'on doit punir les ingrats, si l'on les doit punir. 58.

Et comment assez punis. 63

Comment l'avarice a preuenü l'ingratitude. 61. 62

Comment le nombre des ingrats deüendra moindre. 62

Comment on peut n'estre pas ingrat, ne rendant point, & l'estre aussi apres auoir rendu. 89

T A B L E

Combien l'ingrat est à detester.	95	pescher de faire du bien.	483
Comment il ne craint rien.	<i>là mesme.</i>	Remedes contre l'indignation que cause l'ingratitude.	483. 484
De combien de sortes d'ingrats chez les Stoïciens.	103	Causes de l'ingratitude.	488
Ce qui fait pecher les ingrats.	<i>là mesme.</i>	<i>Injures</i>	
que l'ingratitude & la mechanceté sont tousiours ensemble.	104	De quelles gens sont les plus outrageuses.	71
Quels plaisirs on peut refuser à l'ingrat.	105	Comment il faut compenser vne injure avec vn plaisir.	483. 484
Quel est le moyen de bien faire à vn ingrat.	109	<i>Interest.</i>	
Paradoxe : qu'aucun homme ne peut estre ingrat,	128. 129	Ce que c'est que l'interest.	189
autre paradoxe contraire, que tous hommes sont ingrats.	130. 131	<i>Ioye.</i>	
que de vouloir s'acquiter trop tost, tient de l'ingrat.	177. 178	En quoy consiste la vraye joye.	274
Si par la seule volonté l'on peut euer le nom d'ingrat.	193. 194	Ioye perpetuelle & hors de toute apprehension..	289
Comment il faut supporter les ingrats.	201. 202	En quoy differente de la volupté, selon les Stoïques.	377. 378
D'où vient que le nombre des ingrats est si grand,	203	Si la vraye ioye se peut trouuer parmy les honneurs & les plaisirs du monde.	381
Pourquoy les ingrats ne nous doiuent pas empescher de bien faire.	483	quelles sont les mauuaises ioyes de l'ame chez Virgile.	377. & 382
Pourquoy tousiours malheureux.	487. 488	En quoy pareille à la patience, & en quoy differente.	400. 401
		Combien souuent la ioye attire la ruine.	686
		Et combien preiudicie la ioye de longue durée.	686. 687
		<i>Iour.</i>	
<i>Ingratitude.</i>		Si vn iour est pareil à l'autre, & comment.	237. 238
Pourquoy le vice qui regne le plus dans le monde est l'ingratitude.	3. & 4	Comment on doit s'imaginer que chaque iour est vne vie.	644
Quelles sont les occasions de l'ingratitude.	<i>là mesme & 5</i>	Ce que c'est que le iour.	652
Combien grand crime.	15	Contre ceux qui font de la nuit le iour, & du iour la nuit.	744
Plusieurs especes d'ingratitude.	39. 40	Que les plus courts iours s'ot assez longs pour ceux qui les veulent bien employer.	744. 745
Combien l'ingratitude est odieuse de soy mesme.	50	Comment le iour n'est iamais trop long ceux qui l'employent aux choses serieuses & raisonnables.	<i>là mesme & suiuanes.</i>
Combien diuersement chacun encourt ce vice.	50. 51	<i>Irraisonnable.</i>	
Quel est le plus grand trait d'ingratitude.	51	La partie irraisonnable de l'ame en combien de parties sous-diuisée.	569. 570
La plus deshoneste espece.	<i>là mesme.</i>	<i>Irresolution</i>	
Quelle est la vraye marque d'ingratitude.	86	Marque de folie.	351. 352
Pourquoy odieuse d'elle mesme.	96	<i>Iugement.</i>	
Mesme aux impies.	97	Tesmoignage de l'incertitude de nostre iugement & de l'inconstance humaine.	322. 323
Discours de l'ingratitude humaine enuers Dieu.	161. 162	<i>Iugements</i>	
S'il y a quelqu'un au monde qui se puisse vanter d'estre exempt d'ingratitude.	203. 204	Des hommes, en quoy particulierement se conforment.	489
Comment il se faut comporter enuers les ingrats, pour ne les point aigrir.	<i>là mesme & suiuanes.</i>		
Que l'ingratitude doit plustost aiguïser qu'emousser la volonté de donner.	206		
Que l'ingratitude ne nous doit pas em-			

DES MATIERES.

Iunon.
Vne Iunon assignée à chaque homme,
par qui. 685

Iupiter.
S'il a quelque chose plus que l'homme
de bien. 440. 441

L.

Lacedemoniens.
Lacedemoniens commis à garder
le pas des Termopyles, au nombre
de trois cens, combien genereux. 496

Laelius.
Quel estoit ce personnage. 235
Et combien amy de Scipion. 619

Langage.
Quel doit estre le langage d'un Philoso-
phe. 638. 639
Composition du langage comparée à un
bastiment. 640

D'où vient la corruption du langage.
699. 700. *la mesme & suivantes.*
D'où vient le changement du langage.
702. 703. 704

Langue
Latine combien defectueuse en plu-
sieurs mots. 369
Abondance de la Greque. 370. 371

Larmes
Excessives, que font. 379. 380
Quelle moderation il faut apporter
quand il est necessaire de verser des
larmes, & comment permises. 635
636

Combien est vne chose brutale de ver-
ser quantité de larmes en la mort des
nostres, & puis les oublier. 636

Latin.
Langage latin, quel. 320

Lecteurs.
Autant de Lecteurs, autant de iuge-
mens. 679. 680

Lecture.
Comment la lecture des Liures nuit
plus qu'elle ne profite. 209. 210
Comment il faut profiter de la lecture.
505. 506

Legereté.
Marques de legereté, quelles. 208

Lendemain.
Combien est grande la vanité des hom-
mes qui remettent au lendemain les
affaires. 332

Lentulus.
Ingratitude de Lentulus enuers Augu-
ste. 41

Lettres.
De quoy nous devons remplir nos let-
tres. 723. 724

Liber.
Pourquoy l'on a ainsi appellé ce Dieu.
88

Liberal.
Comment la Philosophie merite le til-
tre de science liberale. 532. 533
Combien il y a de sortes de sciences li-
berales. 537

Liberalis
Bourgeois de la Ville de Lyon, quel.
561. 562

Liberalité.
Quel doit estre le train de cette vertu.
19
Que nous enseigne la liberalité gratuite
de Dieu. 102
Comment doit estre exercée. 104

Liberté.
Que la liberté mesme est de seruir à la
Philosophie. 225
Le chemin pour paruenir à la vraye li-
berté. 314
Ce que c'est proprement que la liberté
350
Quelle est la vraye liberté. 454
Chacun est maistre de sa liberté, sans
estre contraint de l'achepter. 481
quel est le premier point de la liberté,
selon l'Auteur. 482. 483
Comment se doit acquerir la liberté de
l'ame. 663

Libre.
Pourquoy nous ne pouons estre libres
durant la vie. 304
Quel est celuy qui est veritablement li-
bre. 690

Lieux.
Combien soigneusement l'on doit fuir
les lieux qui conuient à la débauche.
349. 350
Quels lieux sont les plus propres à me-
diter. *la mesme & suivantes.*
Si le lieu peut contribuer à la santé. 656.
657.

Liures.
Ce qu'il a escrit, & en quelle estime
il est. 640

Liures.
Ce que produit la pluralité des liures.
329

T A B L E

Queles bons Liures, quelques gros qu'ils soient, ne sont iamais longs, 333	Ce que c'est proprement que mal. 514. 515
Quelle matiere il faut choisir pour faire de bons Liures. 334	Si le mal est vn corps. 665. 666
<i>Loix</i>	quel est le plus grand mal qui puisse arriuer à l'homme. 685
Comment renduës necessaires. 551	<i>Malade.</i>
Que sont proprement les Loix. 590. 591 592	Combien les visites soulagent vn malade. 468
Quelles doiuent estre les Loix. 591. 592	Comment les malades se doiuent comporter. 472. 473. 474
Ce qui rend vne Loy iuste & equitable. 670	<i>Maladies.</i>
<i>Loüange.</i>	Que l'on sent d'autant moins les maladies de l'ame que plus elles sont grandes. 355
Si la loüange des hommes peut contribuer à nostre felicité, apres la mort. 650. 651	Comment la Philosophie guerit ces maladies. 356. 357
<i>Lutteur.</i>	Comment les maladies du corps nous doiuent amener à la consideration de celles de l'ame. <i>la mesme & suivantes.</i>
Ce qu'il faut sçauoir pour estre bon Lutteur. 180	Ce que font les maladies du Sage. 358
<i>Lumiere.</i>	Combien elles ont d'incommoditez. 469. 470
Quelle difference il y a entre la lumiere & la lueur. 268	Causés des maladies. 604
<i>Lyon.</i>	quelles estoient autresfois les maladies 604. 605. & quelles de present, <i>la mesme & suivantes</i> , leur nombre, 606. 607. 608.
Embrasement de la Ville de Lyon. 561. 562.	<i>Malheurs</i>
M.	Non preueus combien plus viuement touchent les personnes. 562
<i>Magistrats.</i>	Quelle est la cause principale de nostre malheur. 751
M agistrats non sans raison reuerrez par les Sages. 438	<i>Mamercus.</i>
<i>Magnanimité</i>	Scaurus quel, & pourquoy fut fait Consul. 107
Combien & pourquoy desirable. 410	<i>Manlius.</i>
<i>Mains.</i>	Comment Titus Manlius vainquit son pere. 80
Quelles sont les meilleures mains pour les armes. 350	<i>Marcellinus</i>
<i>Maison-de plaisir.</i>	Quel personnage, 294
Description d'vne maison de plaisir. 361. 362	Tullius Marcellinus, pourquoy se resolut de mourir, & comment il mourut. 464. 465
<i>Maistres.</i>	<i>Marius</i>
Si vne chose peut estre à deux Maistres. 185	Combien ingrat enuers les Romains, & ce qu'il fit contre eux. 132
Combien affable doit estre vn Maistre à ses seruiteurs. 334. 335	Comment il bastit au terroir de Baies. 350
Inuectiue contre les Maistres glorieux. 336.	S'il ne fut qu'vne fois Consul. 598
<i>Mal.</i>	<i>Marteaux.</i>
Qu'vn grand mal est incontinent passé. 276. 277	Pourquoy ne sont pas de l'inuention de la Philosophie. 550. 551
Combien l'homme y est suict. <i>la mesme.</i>	<i>Matiere.</i>
Definition du mal. 302	Quelle matiere il faut choisir pour faire de bons Liures. 334
Comment on cesse bien souuent de faire le mal. 324	Maux
que le mal comme le bien doit estre commun entre les amis. 339	

DES MATIÈRES.

- Maux.*
 Qu'il ne faut point apprehender les maux à venir. 277
 Quel moyen de ne point apprehender les maux à venir. 450
 De combien de maux nous sommes le but. 670
 Vne des plus grandes causes de nos maux, quelle. 751
- Maximes.*
 S'il ya de la difference entre les preceptes & les maximes de la Philosophie. 589. 590
 Si les maximes generales de la Philosophie peuvent suffire pour rendre vn homme sage. 600. 601
 Que les maximes generales sont confirmées par ceux-mesmes qui les veulent ostter. 616
- Meandre.*
 Pourquoi ce fleuve semble estre le jeu & l'exercice des Poëtes. 659
- Mecenas*
 Combien regrette par Auguste. 170
 Apophthegme de Mecenas en son Promethée sur le suiet de l'ambition. 263
 Souhait honteux de Mecenas. 644
 Ses façons de faire dissoluës. 700
 Ses vertus & ses vices. 701. 705
- Méchanceté.*
 Comment ne plaist à personne. 96
 Combien se desplaist à soy-mesme. 322. 323
 Que plusieurs ne sont méchans que parce qu'ils n'ont pas moyen de l'estre. 322. 323
 Si la méchanceté est vn corps. 668
- Méchans*
 Pourquoi aussi bien partagez des biens & des commoditez de la nature, que les bons. 105. 106
 Si l'on peut profiter à vn méchant, & s'il peut recevoir quelque bienfait. 128. 129
 S'il peut estre ingrat. *là mesme.*
 Comment il faut reconnoistre le bienfait d'un méchant. 195
 Méchanceté desespérée quelle. 196
 Pourquoi les méchans ne doiuent point viure seuls. 231. 232
 Pourquoi le méchant doit viure en compagnie. 285
 Ne vit pas long temps. 293
 Que les méchans ne sont iamais assueurez. 622. 623
- Quel est le plus grand supplice des méchans. 624. 625
 Combien tourmentez & comment. *là mesme.*
 Combien grande est l'inquietude du méchant. 665. 666
 Comment le méchant est pernicieux au méchant. 681
- Medecine*
 En combien de sectes diuisee, & pourquoy. 603
 En quoy consistoit autresfois. 604
 Pratique de l'ancienne Medecine combien differéte de la moderne. 604. 605
- Medecins.*
 Quelle obligation nous auons à nos Medecins & à nos Precepteurs. 154
 Anciens en quoy differents des modernes. 606
- Meditation.*
 Combien la meditation de la mort est necessaire. 377. 378
- Mefiance*
 Comment preuenüe. 61. 62
- Megariques.*
 Quels, & quelles estoient leurs opinions. 542
- Memoire*
 Comment doit estre cultiuée. 51. 52
 Pourquoi la memoire est estimée vne chose sacrée. 106
 Quelle est l'infirmité de nostre memoire. 203
- Mercenaire.*
 Si le mercenaire peut faire plaisir. 66
- Mercur*
 Pourquoi peint en la compagnie des Graces. 8
 Pourquoi ce Dieu est ainsi appellé. 88
- Mespris.*
 Comment le mespris de ce qu'on a, peut rendre les hommes ingrats. 52. 53
 D'où vient les mespris de la mort, & des choses passageres. 213. 214
 Moyens de se garentir du mespris. 246
 Combien peu considerable & par qui mesme recherché. 664. 665
- Mestiers.*
 Si les Mestiers sont des inuentions de la Philosophie. 556. 557
- Metaux.*
 Si les metaux sont de l'inuention de la Philosophie. 550
- Metellus.*
 Patience de Metellus & son bannissement. 278

T A B L E

<p style="text-align: center;"><i>Metempsychose.</i></p> <p>Ce que c'estoit chez les Pythagoriciens. 677. 678</p> <p style="text-align: center;"><i>Merhode.</i></p> <p>que l'on doit obseruer en instruisant. 583</p> <p style="text-align: center;"><i>Mesradore.</i></p> <p>Où s'est fait grand personnage. 220</p> <p>Beau sentiment de ce personnage touchant les richesses. 247. 248</p> <p>Pourquoy estimé d'Epicure. 352</p> <p style="text-align: center;"><i>Mines</i></p> <p>Comment trouuées. 552</p> <p style="text-align: center;"><i>Miseres.</i></p> <p>S'il est en nous de finir nos miserés, quand il nous plaist. 238. 239</p> <p>Quelle est la plus generale cause de nostre misere. 442. 443</p> <p style="text-align: center;"><i>Moderation.</i></p> <p>Ce qui peut plus efficacement enseigner la moderation. 706</p> <p style="text-align: center;"><i>Mœurs.</i></p> <p>Quelle est la corruption des mœurs & d'où elle vient. 701. 702</p> <p style="text-align: center;"><i>Moment.</i></p> <p>Que chaque moment fait mouuoir le precedent. 375. 376</p> <p style="text-align: center;"><i>Monde</i></p> <p>Comment tousiours d'une façon. 14. 15</p> <p>Pere commun de tous les hommes. 71</p> <p>Pourquoy c'est que le monde fait son tour. 92</p> <p>Vanité du monde depeinte au vif. 241</p> <p>Comment il faut fuir la haine, l'enuie & le mespris du monde. 244. 245</p> <p>Combien le monde est suiet aux changemens. 375. 376</p> <p>Quels effets doiuent produire en nous ces changemens. <i>la mesme.</i></p> <p>Pourquoy est estimé bon. 392. 393</p> <p>Comment & pourquoy Dieu a créé le monde. 393. 394</p> <p>Quels Philosophes le tenoient pour Dieu, 697</p> <p style="text-align: center;"><i>Monsigneur</i></p> <p>Titre d'honneur que les anciens donnoient à leurs peres, & aux plus vieux. 655</p> <p style="text-align: center;"><i>Montanus Iulius</i></p> <p>Poëte comment connu. 747</p> <p style="text-align: center;"><i>Morale.</i></p> <p>Partie de la Philosophie en combien de parties se soubsdiuise. 546</p> <p>Que toute la Morale ne regarde pas les</p>	<p style="text-align: center;">mœurs.</p> <p style="text-align: right;">738</p> <p style="text-align: center;"><i>Mont-gibel.</i></p> <p>Quel estoit autresfois. 475</p> <p style="text-align: center;"><i>Mort.</i></p> <p>Combien peu de suiet nous auons de craindre la mort. 213. 214</p> <p>Biens qu'apporte la méditation de la mort. 214. 215. 276. 277</p> <p>Contre ceux qui se procurent la mort. <i>la mesme.</i></p> <p>Ce que c'est que la mort. 280</p> <p>Combien est douce la mort qui est causée par la vieillesse. 287</p> <p>Comment la mort est le veritable iugé de nostre vie. <i>la mesme.</i></p> <p>En quel temps & en quel lieu il faut l'attendre. 287</p> <p>Que de craindre la mort est vne folie. 294. 295</p> <p>D'où vient que la mort nous donne de la peine. 300</p> <p>Comment on se doit comporter à la mort d'un amy. 379. 380</p> <p>Comment on a peu connoistre la mort deuant que d'estre au monde. 358</p> <p>Que le Sage ne doit apporter aucune resistance à la mort. 359. 360</p> <p>Quel mal les Medecins ont appelé meditation de la mort. <i>la mesme.</i></p> <p>Combien la meditation de la mort est necessaire à tous. 377. 378</p> <p>Ce que c'est que faire vne bonne mort, au sentiment de l'Auther. 378</p> <p>Si l'on doit quelquesfois desirer la mort, & iamais ne la fuir. 418. 419</p> <p>Que ce n'est pas vn écüeil, mais vn port. <i>la mesme.</i></p> <p>Si l'on doit attendre ou preuenir la mort. 420</p> <p>Qu'il ne faut pas attendre l'article de la mort pour penser à la vie bien-heureuse. 416</p> <p>Qu'elle est le port où tous les hommes arriuent. 418</p> <p>S'il faut ou preuenir ou attendre la mort, & en quels cas, au sentiment de l'Auther. 419. 420</p> <p>Exemples de singuliere vertu en la mort. 419. 420</p> <p>D'où vient l'apprehension de la mort. 422</p> <p>Combien la meditation de tous les accidens humains, horsmis de la mort, est superflüé.</p>
---	---

DES MATIÈRES.

Combien de gens de basse condition ont méprisé la mort, aussi bien que Caton & les autres grands personnages. 422. 423

Pourquoy l'on ne doit point résister à la mort. 429. 430

Ce qui doit ôter l'apprehension de la mort. 463

Comment l'on doit mépriser la mort, & pourquoy. 469. 470

Pourquoy nous craignons la mort, & le moyen de ne la point craindre. 494

Comment la mort est honneste. 494

Comment indifferente. 495

Si la mort peut estre glorieuse de soy. 455

Pourquoy la mort est en horreur. 496

Quelle folie de craindre la mort, sans sçavoir ce que c'est. 566. 567

Belles comparaisons contre le mépris de la mort. 577

Braue resolution contre la mort. *la mesme.*

Usage de la Philosophie en la mort des nostres. 634. 635

Ce qui nous soulage beaucoup en la mort des amis & des proches. 635. 636.

Folie extrême de s'estonner de la mort soudaine de ses semblables. 643

Que la mort est tousiours horrible, mais seulement à voir. 661

Exemple du mépris de la mort. 663

Ce que c'est que nous appellons mort. 676

Grande erreur de ceux qui craignent la mort. 736

Raisons pour prouuer que la mort n'est pas vn mal. 754

Mots.

Ressemblance des mots combien difficile à connoistre. 330

Combien nous sommes pauvres de mots. 369

Mourir.

Quel auantage c'est d'estre préparé à mourir tous les iours. 237. 238

Avec combien de soin nous deuons apprendre à bien mourir. 288

Ce qu'il faut faire pour bien mourir. 344

Que la necessité de mourir en doit ôter l'apprehension. 464. 465

Contre ceux qui craignent de mourir. *la mesme, & suivantes.*

Que la necessité de mourir est vne gran-

de grace de la nature. 645

Mouches-à-miel.

Si elles composent le miel ou non. 505

Mutius.

Quelle gloire eut de sa main laissée sur l'Autel, 123

Courage de Mutius à se brûler la main. 278

Combien sa main fut estimée. 408

En quoy heureux. 409

N.

Nature.

Nature quand a commencé à perir serà l'homme. 61

Ce que c'est proprement que la nature. 87. 88

Que la nature ne reuoque point ce qu'elle a donné. 144. 145

Comment la nature nous a donné suiet de nous plaindre d'elle. 182

Comment la nature a voulu rendre nostre raison parfaite. 243

Differences de la conduite de la nature & de l'opinion. 253

Combien les regles de la nature sont aisées à suiure. 341. 342

Combien aisées à contenter. 383

Que la nature ne nous demande que ce qu'elle nous fournit. 554

Que la nature ne nous donne point de commerce avec le vice. 595

Pourquoy elle a mis l'or & l'argent sous nos pieds. *la mesme &* 596

Pourquoy elle nous a formez, la teste haute & élevée vers le Ciel. *la mesme.*

Comment la nature est cause des bienfaits des Dieux enuers les hommes. 612. 613

Effets de la nature & du soin qu'elle a des hommes. 613. 614

Combien il est dangereux des'éloigner de la nature. 629

Comment on peut obeir à la nature & conseruer sa dignité. 635

Quels la nature nous a engendrez. 660

Comment la nature gouuerne le monde. 670. 671

En quoy la nature nous a esté le plus favorable. 731

Difference des choses que produit la nature & de celle que l'art peut faire. 744

T A B L E

Qu'il n'y a rien qui ne soit facile à ceux qui suivent la nature.	746		
Qui sont ceux qui vivent contre la nature.	749		
Combien il y a de sortes de nature, & quelles elles sont.	757		
<i>Naturel.</i>			
Insolence & fierté d'un mauvais naturel.	34		
Partie de la Philosophie en combien de parties subdivisée.	346		
<i>Nausiphanes.</i>			
Opinion de ce Philosophe touchant les estres, quelle.	542		
<i>Nautis.</i>			
Que signifie ce terme.	155		
<i>Necessaire.</i>			
De combien de sortes de choses nécessaires il y a.	16. 17		
Que nous avons assez, quand nous avons ce qui nous est nécessaire.	223. 224		
Si toutes les choses nécessaires peuvent estre appellées biens.	331. 332		
<i>Necessité.</i>			
Que l'extrême nécessité mesme ne doit pas divertir de la Philosophie.	256. 257		
Pour qui est proprement la nécessité.	378		
Combien il y a de difference entre faire plaisir & negotier.	153		
<i>Nil.</i>			
Fleuve combien apporte de commoditez.	149		
Fleuve en quel temps se deborde.	658		
<i>Noble.</i>			
Quel est le plus noble de tous les hommes.	70		
<i>Noblesse.</i>			
Quelle est la vraie, & quelle la fausse Noblesse.	327. 328		
Que les nobles & les roturiers ont mesme origine.	là mesme.		
<i>Noms.</i>			
Comment donnez aux choses.	9		
Noms propres & noms empruntez combien differents.	47. 48		
<i>Nouveauté.</i>			
Combien rend les inconueniens plus rudés.	562		
<i>Nuit.</i>			
Quel est le repos de la nuit.	364		
Ce que c'est que la nuit.	652		
			<i>Numides.</i>
A quoy particulièrement employez par les Romains.	751.		
O.			
<i>Obeïr.</i>			
Obeïr à la raison, si nous voulons qu'on nous obeïsse.	314. 315		
<i>Obligation.</i>			
Quand c'est qu'elle est véritablement agreable, & descend au fonds de l'ame, pour y demeurer eternellement.	21		
Quelle obligation les enfans ont au pere de les avoir mis au monde.	73. 74		
Jusques où se peuvent estendre les obligations.	135		
Si le plaisir & l'injure estants receus d'une mesme personne, l'injure leue toute l'obligation.	147. 148		
Comment on peut iuger lequel excède.	là mesme.		
Si nous avons de l'obligation à un homme qui nous a fait du bien contre son gré & sans y penser.	148. 149		
Quelle obligation à celui qui nous a fait du bien croyant nous faire du mal.	là mesme.		
D'où vient l'obligation que nous avons à nos Medecins & à nos Precepteurs.	155. 156		
Quelle obligation chaque particulier peut avoir pour un bien-fait donné au public.	158		
<i>Obliger.</i>			
Si un valet peut obliger son Maistre, un soldat son Capitaine, un suiet son Roy.	64. 65		
<i>Occupations.</i>			
De quelles sortes d'occupations le Sage se doit demesler tout à fait.	270		
Le moyen d'échaper aux occupations publiques.	271		
Quelles doiuent estre les occupations d'un homme de bien.	378		
Quelle doit estre estimée l'excuse que l'on rejette sur les occupations.	667. 668		
<i>Octavius.</i>			
quel, & comment sa memoire fut supprimée.	76		
Quelle honte c'estoit à Octavius d'acheter un poisson deux oens d'ous.	611.		
<i>Odeur.</i>			
Quelle est la meilleure odeur qu'on			

DES MATIERES:

puisse auoir sur le corps. 675	d'oublier son bienfait. 199. 203
<i>Offices</i>	<i>Ouide.</i>
Du monde, du Soleil, & de l'homme, quels. 92	Ce qu'il a dit du mont Ethna. 476
<i>Oisifs.</i>	<i>Outrage.</i>
Combien la vie des oisifs est miserable. 579	Si l'outrage qu'on reçoit de ceux à qui l'on a de l'obligation, sert d'excuse pour ne point reconnoistre vn bienfait. 145. 146
<i>Oliues.</i>	<i>Ourages.</i>
Industries des Italiens à cultiuier les Oliues. 521. 522	que les ourages des hommes ont leur desin, aussi bien que leurs personnes. 564. 565
<i>Oliuiers.</i>	<i>Oyseaux.</i>
De combien de façons & comment ils se transplantent. 522	Combien leur amour est violente. 636
<i>Opinion.</i>	<i>Oysuete.</i>
Comment la trop grande opinion de soy-mesme cause l'ingratitude. 41	Combien nuisible à l'esprit. 491
Combien accroist la douleur. 240. 241	
Comment il se faut gouverner avec ceux qui nous fomentent cette opinion. <i>la mesme.</i>	P.
Differences de la conduite de la nature & de l'opinion. 253	<i>Pacuius.</i>
Que les desirs naturels se renferment dans quelques bornes; mais non pas ceux qui sont seulement d'opinion. 251	P Acuius, quel personnage, & avec quelle ceremonie l'on le portoit coucher. 238
Combien grande est la force de l'opinion. 471	<i>Pain.</i>
Opinion du commun combien peu à craindre. 567	Comment on a trouué le moyen de faire du pain. 555
Combien les fausses opinions sont nuisibles à l'vsage de la raison. 582. 583	<i>Pancrace.</i>
<i>Or</i>	Sorte de combat, pourquoy defendu en Lacedemone. 118
Pourquoy caché par la nature. 188. 189	<i>Panctius.</i>
Combien difforme quand il est plongé dans la fange & les tenebres des mines. 596	Quelle réponse il fit à vne personne qui luy demandoit si vn Sage doit aimer. 713
Ce que produit le desir de l'or. 709	<i>Papier.</i>
Or, pourquoy comparé à Venus. <i>la mesme.</i>	Ce que c'est que papier iournal. 189
<i>Richesses.</i>	<i>Pareille.</i>
Desir des Richesses combien augmenté par les vers des Poëtes. 710	Par quels offices nous pouuons rendre la pareille aux plus grands & aux plus riches. 166
<i>Origine</i>	<i>Parenerique.</i>
Egale de tous les hommes. 70. 71	Quelle partie de la Philosophie est ainsi appelée. 600. 608
<i>Ornement.</i>	<i>Parents.</i>
En quoy consiste l'ornement de l'homme. 707. 708	Vœux que les parents font pour les enfans, combien blâmables.
<i>Oublier.</i>	<i>Parmenides</i>
Que le bien-facteur doit oublier son bienfait. 199	De quelle opinion touchant les estres. 542
Comment se doit entendre ce terme	<i>Parole.</i>
	En quelle conjoncture vn homme de bien peut manquer à sa parole. 111. 112
	Quelle doit estre la parole du Philosophe. 316. 318
	Combien la parole est differente du bruit. 364

T A B L E

	<i>Parthes.</i>	
Couſtume des Parthes de ne faire iamais la reuerence à leurs Roys, ſans quelle preſent.		257
	<i>Pafitèe</i>	
Par qui miſe au nombre des Graces.		8
	<i>Paſſions.</i>	
Moyen de contrequarrer les fauſſes perſuaſions que les paſſions de l'eſprit engendrent.		42. 43
Combien nous ſommes tous aucuglez en nos paſſions.		346
Que nos paſſions ne trouuent point de repos meſme dans la ſolitude.		365. 366
Quels ſont les effets des paſſions naturelles.		367
Quelle difference il y a entre les paſſions & les maladies de l'ame.		452. 453
Ce qu'il faut faire pour s'exempter des paſſions.		657. 658
Si les paſſions ſont des corps.		667
Comment l'homme vertueux ſe doit dépouiller des paſſions.		508. 509. 510
Si le Sage eſt exempt de paſſion.		509
Si les paſſions & les vices peuuent auoir quelque temperament.	<i>là meſme</i>	
	<i>& ſuiuantes.</i>	
S'il eſt plus auantageux d'auoir des paſſions moderées que de n'en auoir point du tout.		712. 713
Si les animaux ont des paſſions.		758. 759
	<i>Patience.</i>	
Si la patience & la joye ſont pareilles, & en quoy.		400. 401
Combien neceſſaire.		566
	<i>Patrie</i>	
De l'eſprit de l'homme, quelle.		650. 651
	<i>Patron.</i>	
Si le Patron eſt cauſe.		394
	<i>Pauvre.</i>	
Qui eſt ce qui eſt veritablement pauvre.		209. 210
Comment il eſt veritable que le plus pauvre du monde eſt aſſez riche.		284. 285
Comment il eſt plus heureux que riche.		481. 482
	<i>Pauvreté</i>	
Ne peut ſeruir de pretexte à l'ingratitude.		45
Quels ſont les auantages de la pauvreté.		245
Eloge de la pauvreté.		255
Quelles commoditez peut auoir la pauvreté.		25
Que l'apprehenſion de la pauvreté ne		
		doit pas empescher l'eſtude de la Philoſophie.
		<i>là meſme.</i>
Moyens de ſuporter la pauvreté.		257. 258
Moyens de s'y accouſtumer.		265
Comment la pauvreté fait connoiſtre les vrais amis.		265
que qui veut philoſopher à bon eſcien, doit embrasser la pauvreté.		266
Que les paroles d'un pauvre Sage ſont pluſtoſt recueillies que celles d'un riche fol.		<i>là meſme.</i>
Combien la pauvreté eſt facile à ſuporter.		267
Quels ſont les moyens dont il ſe faut ſeruir pour s'y diſpoſer.		<i>là meſme.</i>
Pauvreté imaginaire accouſtume à la veritable.		267
De quoy & comment ſe dit principalement chez les Grecs.		531
En quoy elle conſiſte.		<i>là meſme.</i>
Par qui eſt-elle le mieux perſuadée.		775
Comment il faut euitter la pauvreté, & qui eſt celuy qui eſt veritablement pauvre.		729. 730. 731
Ce que c'eſt que la pauvreté.		754
	<i>Pays.</i>	
Diſcours contre les frequents & diuers changemens de pays.		657. 658
	<i>Peres.</i>	
Si les peres & les meres peuuent recevoir plus de biens de leurs enfans qu'ils ne leur en ont fait.		72
Si le pere peut eſtre vaincu par ſon fils en bienfaits.		78
Quelle doit eſtre la reuerence des enfans enuers leur pere.		79
Quelle plus juſte occaſion de contentement il peut auoir.		81
Comment les peres & les meres vainquent leurs enfans en matiere de bienfaits.		120
Comment les peres ſe gouvernent pour l'ordinaire enuers les enfans.		162. 163
	<i>Pere-de-famille</i>	
Pourquoy ainſi appellé.		337
	<i>Perfection.</i>	
Plus on ſe connoiſt éloigné du vice, plus on eſt proche de la perfection.		218. 219
En quoy conſiſte la perfection de l'ame humaine.		36. 6
	<i>Peripateticiens.</i>	
Combien ils eſtabliſſoient de ſortes de biens.		533
Opinion des Peripateticiens touchant les paſſions.		712. 713

DES MATIERES.

- Perseuerance.*
Comment & quelle perseuerance forme l'esprit. 213. 214
- Personnages.*
Comment il faut considerer les grands personnages. 305. 306
- Persecution*
D'où elle procede. 594
- Perte.*
Remedes contre les pertes. 627. 628
Quelle est la resolution qu'il y faut prendre. *là mesme.*
Discours sur la perte des amis. 657. 658
- Peuple.*
Combien l'approbation du peuple est vaine. 222
Comment il faut euiter la furie d'un peuple. 244
Qu'on ne peut plaire au peuple, & estre homme de bien, 295
Combien les enseignemens du peuple sont dangereux. 594
Comment les vices de tout un peuple se trouuent en chaque particulier. 595
Combien mauuais guide est le peuple. 614. 615
Erreur du peuple qui se laisse tromper à l'apparence des choses. 723. 724
- Philippes*
De Macedoine, combien injuste en ses liberalitez, principalement enuers ses soldats. 112. 113
Comment il punit pourtant l'ingratitude d'un d'entr'eux. *là mesme.*
- Philologie.*
Ce que c'est & comment la Philosophie est deuenue Philologie. 677
- Philosophe*
En effet, combien different d'un Philosophe en apparence. 216
Ce que nous promet le Philosophe. *là mesme.*
Quel doit estre le discours d'un Philosophe. 639. 640. 641
A quoy il doit viser. 641
Philosophes mercenaires, combien nuisibles aux hommes. 680
Combien grande difference entre le Philosophe & le Sophiste. 690 691
Comparaison du vray Philosophe avec les hautes montagnes. *là mesme.*
Quelles sont ses principales vertus. *là mesme.*
Que le terme de la vie n'est point trop long pour apprendre la Philosophie. 690. 691
- Comment l'étude de la Philosophie forme l'esprit.** 213. 214
Eloge de la Philosophie. 225. 226
Que la seule Philosophie nous fait jouir d'une vraye liberté. 226. 227
Comment il faut manier la Philosophie. 244. 245
Description de la vraye Philosophie. 252
Comment elle doit estre la guide de l'homme. *là mesme.*
Combien elle est vtile à l'homme. 252
Que l'apprehension de l'estat de nos affaires ne nous doit point destourner de l'estude de la Philosophie. 254. 255
Que celui qui veut amasser du bien, avant que de s'addonner à la Philosophie, fait la fin de ce qui doit estre le commencement. 255
Qu'il ne faut ny pour la pauureté, ny pour l'indigence se retirer de la Philosophie. 255. 256
L'un des principaux profits que l'on tire de la Philosophie, quel. 264
Quel doit estre l'usage, & quelle la marque de la Philosophie. 265
Que qui veut Philosopher à bon escient, doit embrasser la pauureté. 266
Profit qui vient de la Philosophie. 311. 312. 313
Ce que nous promet la Philosophie. 320
Difference entre la Philosophie & la Sophistique. 341
Trois sortes de Philosophes. 351
Par qui la Philosophie doit estre traitée. 352
D'où elle a receu tant d'alteration. 354
Comment la Philosophie guerit les maladies de l'ame. 356. 357
Ce que la Philosophie fait de nous. *là mesme & 358*
Son autorité. *là mesme.*
Combien la Philosophie a de vertu contre toutes les violences de la fortune. 357
Comment les preceptes de la Philosophie sont des remedes aux maladies de l'ame. 389
Comment elle nous monstre le chemin de l'honneur & de la vertu. 430
Quel doit estre l'estude de la Philosophie. 435
Si la Philosophie & la gentillesse d'esprit sont incompatibles. 451
Trois sortes d'hommes qui profitent en l'estude de la Philosophie. 452. 453

T A B L E

Quel avantage elle a entre les autres. 478.			
Pourquoy la Philosophie merite le titre de science liberale.	532. 533		
Combien elle nous fortifie contre le vice, & contre les traits de la fortune.	534		
Comment elle nous guide au chemin de la vertu.	538. 539		
La Philosophie & la sagesse en quoy differentes.	543.		
544. & suivantes.			
Definition & diuision de la Philosophie.	545. 546		
Comment elle enseigne toutes les vertus.	549		
quelles choses ne sont point de l'invention de la Philosophie	549. 550		
Quelles sont les occupations de la Philosophie.	559		
Philosophie partagée en vraye & en faulse.	560		
Diuision de la Philosophie.	593		
Dispute sur les enseignemens & les preceptes de la Philosophie.	581.		
581. 582. & suivantes.			
De leur vsage.	594. 595		
Maximes generales de la Philosophie, quelles, & si elles peuuent suffire pour rendre vn homme sage.	600. 601		
En quoy differente des autres Arts.	602. 603		
Quelle aspire plus haut qu'aux hommes.	603.	<i>là mesme.</i>	
La vraye pratique de la Philosophie.	629. 630		
De quelle façon il faut lire, ou écouter les Philosophes.	671. 672		
Merueilleuse vertu de la Philosophie.	672		
Que la Philosophie consiste plutost à reigler la vie, qu'à faire des questions, & à disputer.	678. 679		
quel est le vray vsage de la Philosophie.	717. 718		
		<i>Pieté.</i>	
En quoy consiste la pieté.	12		
		<i>Pilote</i>	
Et son art à quoy comparez.	515.		
516			
Quelles doiuent estre ses qualitez & les soins,	516.	<i>là mesme.</i>	
Combien inutile est vn Pilote pris de vin.	680		
		<i>Pirrhoniens.</i>	
De quelles opinions estoient ces Philosophes.	542		
		<i>Plaisir.</i>	
Comment il faut faire vn plaisir.	3. 4.		
& 5			
Combien soigneusement il se faut garder d'offencer, quand on fait vn plaisir.	16	<i>là mesme.</i>	
quels plaisirs nous ne deuons pas laisser de faire.	16		
Quels plaisirs nous sommes obligez de faire, & comment nous deuons y proceder.	16		
Qu'vn plaisir qu'on fait à tout le monde, n'oblige personne.	19		
Que quand on veut faire plaisir, ce que l'on donne au temps, on l'oste à l'obligation.	25		
Quelle est la loy d'vn plaisir qu'vn amy fait à l'autre.	28		
Plaisir fait de mauuaise grace à quoy comparé.	26		
Plaisir de deux sortes.	27		
Combien diuersement les plaisirs se peuuent amoindrir ou accroistre.	43		
Si faire plaisir & rendre la pareille sont des choses desirables d'elles-mesmes.	82		
82			
Combien c'est chose desirable de soy que de faire plaisir.	89		
Si vn homme se peut faire plaisir à soy-mesme.	123. 124		
Moyen de recommander à son amy le plaisir que l'on luy a fait.	142. 143		
S'il est possible d'oster vn plaisir par force.	144		
Qu'il faut reconnoistre les plaisirs receus, autrement que par l'incommodité de ceux à qui nous sommes redevables.	167		
Quels sont les deuoirs de ceux qui font & qui recoient le plaisir.	193.		
194			
Que les plaisirs mesmes de l'homme déplaisent à l'homme.	276. 277		
Qu'ils sont communs à d'autres creatures.	276.	<i>là mesme.</i>	
Qu'il n'y a point de plaisir au monde que l'homme doie regretter en mourant.	466. 467		
Ce qui fait oublier vn plaisir.	489		
		<i>Platon.</i>	
Ce qu'il apprit de Socrate.	219. 220		
Quelles estoient les Idées Platoniques.	374. 375		
Comment il a vescu si long-temps.	374.		
375			
Combien digne d'honneur.	391		
		<i>Combien</i>	

DES MATIERES.

- Combien grande folie de pleurer ceux qui nous deuancent. 633. 634
Polienus.
- Où il se fait grand personnage. 220
Pollion.
- Façon d'escrire de Pollion, & combien différente de celle de Cicéron. 640
Pommes.
- Quand elles sont meilleures. 237
Pompée.
- Grandeur de Pompée, quelle. 106
- Ingratitude de Pompée enuers sa patrie. 133
- A quelle extremité il reduisit le peuple Romain. *la mesme.*
- Combien suiet à rougir. 234
- Comment il bastit au terroir de Baïes. 350
- Ce qui persuada au grand Pompée, & les guerres ciuiles & les estrangeres. 398
Porfena.
- Pourquoy il luy fut facile de pardonner à Mutius. 278
Port.
- quel est le port le plus asseuré de cette vic. 660
Portiers.
- D'où vient la coustume d'auoir des Portiers aux maisons. 326. 327
Posseder.
- Si posseder & estre propriétaire sont des choses différentes. 429. 430
Possenninus.
- Quel personnage. 544
- Quelle fut l'inscription de son Tombeau. *la mesme.*
- Quelle estoit sa doctrine. 545
Posidonius.
- Sentiment de Posidonius touchant les preceptes de la Philosophie. 216
- Pourquoy la Philosophie a de l'obligation à ce personnage. 554. 555
la mesme.
- Les suiets dont il traite. 660
- Ce qu'enseigne Posidonius. 660
- De quel sentiment touchant la Fortune. 698
Preceptes.
- Qu'il faut sçauoir peu de preceptes, & les auoir tousiours en main. 179. 180. 181
- A qui sont necessaires. 586
- qu'ils ont plus de force en Vers qu'en Prose. 588
- S'ils sont infinis. 590
- Quelle différence il y peut auoir entre les Preceptes & les maximes de la Philosophie. 389. 590
- Quelle obligation nous auons à nos Precepteurs. 155. 156
- Si les actions vertueuses procedent seulement des preceptes 602
- Quelle est l'vtilité des preceptes. 610
611
- Si les sciences se contentent des preceptes, & si la sagesse s'en doit aussi contenter. *la mesme.* 615
- D'où vient que les preceptes seuls sont languissans. 616
- Différence entre precepte & enseignement. 616. 617
Precepteurs.
- D'où vient le peu de reuerence que nous portons à nos Precepteurs. 204
Présents.
- quels doiuent estre les presents. 17. 18
- Que deuient le present qui passe par beaucoup de mains. 24
Pretexte.
- Ce que c'est qu'une Pretexte. 11
Preuoyance.
- Si elle est heureuse ou malheureuse. 218
Preuues.
- Faites sur le champ, combien plus parfaites. 750
Prieres.
- Quelles doiuent estre nos prieres. 233
234
Prisonnier.
- Si vn prisonnier peut receuoir sa liberté d'un infame. 137. 138
Princes.
- Et Magistrats, pourquoy reuezrez par les Sages. 438
Principes.
- Combien il y a de principes des choses, suiuant l'opinion de Platon, des Stoïques, & d'Aristote. 391. 392
- Comment la meditation des premiers principes nous porte à la connoissance de Dieu, & au desir d'estre reünis à luy. 394
Privée.
- Si la vie priuée est la plus seure. 247
- Combien la vie priuée est preferable à celle des courtisans. 310
Prodigue.
- Excuse d'un prodigue. 346
Profit.
- Particulier, comment doit estre réglé. 133

T A B L E

	<i>Profiter.</i>			
que l'on trouue tousiours à profiter.				
307				
Moyen de connoistre si l'on a profité.				
310				
	<i>Promenade.</i>			
Comment il en faut vsér.		504.	505	
	<i>Promesse.</i>			
En quels cas la promesse oblige les gens d'honneur.		111.	112	
Quelle punition merite vne promesse trop legerement faite.		602.	603	
	<i>Proscription.</i>			
Ce que c'estoit que proscription.		132.		
133				
	<i>Prosperité</i>			
Combien suierte à la crainte.				
Apophtegme de Meconas sur ce suiet.				
263				
Combien peu la peuuent supporter, & pourquoy.		310.	311	
	<i>Protagoras.</i>			
De quelque opinion estoit ce Philoso- phc.		542		
	<i>Prouidence</i>			
Diuine deffenduë.		107		
Combien la Prouidence diuine est im- muable, & comment elle conserue l'ordre qu'elle a vne fois estably.		160.		
161				
Comment nous disons des injures à la Prouidence.		578		
	<i>Prudence.</i>			
Si elle est suffisante à l'acquisition de la Beatitude.		508		
	<i>Pudeur</i>			
Qui fait rougir le visage, en quelle esti- me.		233		
	<i>Puissance.</i>			
Exemple du mespris de la puissance des Grands en Caton.		663		
	<i>Pythagore.</i>			
Comment il agissoit avec ses Escholiers.		353		
353				
Doctrine de Pythagore, quelle.		676		
	<i>Pythagoriciens.</i>			
Opinion des Pythagoriciens touchant les deffuncts.		199		
Plaisant conte d'un Pythagoricien pour payer son Cordonnier qui estoit mort.		198.	199	
Raisons des Pythagoriciens pour la deffence de l'vsage des chairs.		676.		
677				
				Q.
				<i>Querelleux.</i>
				<i>Questions.</i>
				Q
				<i>Querelleux, son excuse.</i>
				346
				<i>Questions.</i>
				<i>Comparaison qui monstre la vanité des esprits qui s'amusent à des questions pleines d'une vaine subtilité.</i>
				244. 245
				R.
				<i>Raison.</i>
				R
				<i>Raison, comment est le iuge du bien & du mal.</i>
				405. 406
				<i>En quoy differente des sens.</i>
				406. 407
				<i>Quels biens sont estimez par la raison.</i>
				<i>là mesme.</i>
				<i>Ce que c'est que raison.</i>
				<i>là mesme.</i>
				<i>Combien forte defense.</i>
				447
				<i>Est le propre bien de l'homme.</i>
				455. 456
				<i>De combien de fortes.</i>
				568
				<i>Commune aux Dieux & à nous.</i>
				575
				<i>Que la raison fait subsister l'utile & l'honneste.</i>
				617
				<i>Si l'on a besoin de la raison pour emou- uoir la raison.</i>
				683
				<i>Que la raison est le seul bien de l'hom- me.</i>
				760
				<i>Raisonnemens.</i>
				<i>S'ils sont necessaires, & d'où ils proce- dent.</i>
				594
				<i>Rareté.</i>
				<i>Combien la rareté des choses les fait priser.</i>
				324
				<i>Receptes.</i>
				<i>D'où vient l'inuention d'une si grande quantité de receptes.</i>
				605
				<i>Receuoir.</i>
				<i>De quelle façon il faut receuoir des bienfaits.</i>
				34. 35. 38. 39
				<i>De qui c'est qu'on doit receuoir du plai- sir.</i>
				<i>là mesme.</i>
				<i>Quelle diligence il faut apporter à le choisir.</i>
				35. 36
				<i>S'il en faut quelques fois receuoir mal- gré nous.</i>
				<i>là mesme.</i>
				<i>Reconnoissance.</i>
				<i>Exemple d'une louable reconnoissance de Furnius à l'endroit d'Auguste.</i>
				40
				<i>Quelle est la marque la plus chaire que puisse donner vn homme de sa dispo- sition à la reconnoissance.</i>
				40
				<i>Ce qu'il faut faire pour estre reconnois- sant.</i>
				46

DES MATIERES.

- Pourquoy la reconnoissance ne peut compatir avec l'enuie. 52
- Combien grande est la difference de l'homme reconnoissant & d'un ingrat. 63. 64
- Combien c'est vne chose élatante que la reconnoissance. 95
- Quelle doit aller iusqu'à nostre preiudice. 97
- Combien il y a de fortes d'hommes reconnoissans. 98. 99
- Regles*
- Generales, combien necessaires, & à quoy. 615. 616
- Qu'il faut ioindre les regles avec les preceptes de la Philosophie. *la mesme & suiv.*
- Regulus.*
- Pourquoy l'on ne dit point que les Carthaginois le vainquirent. 118
- Pourquoy si miserablement traité. 430
- Remarques*
- Qui se font en la lecture des Authents, combien souuent ineptes. 679. 680
- Remedes*
- Ne profitent de rien, s'ils ne sont continuez. 416
- Remerciement.*
- Ce qu'il faut faire pour l'auoir tout entier. 24
- Remercier.*
- De quelle façon il faut remercier. 39
- Remonstrances*
- Combien profitables. 592. 593
- Rendre.*
- S'il faut rendre à celuy qui doit mesvser de ce qu'on luy rendra. 195
- Ce que c'est proprement que rendre. *la mesme.*
- Renommée.*
- Quel profit on doit recueillir de la renommée. 326
- Ce que c'est que la renommée, & d'où elle procede. 648. 649
- Repos.*
- En quel endroit le Sage doit le chercher. 212
- Fondement de nostre repos, quel. 292
- Quel repos donne la Philosophie, dont le seul Sage est capable. 360. 361
- Quel est le veritable repos. 364. 365
- Quel est le repos qui trouble l'ame. 365
- Comment se doit establir. 416
- En quoy consiste le repos de l'esprit. 665. 666
- Reprehensible.*
- Ce qui peut estre reprehensible, & n'est
- estre pas condamnable. 176
- Reprendre.*
- Qu'il ne faut pas cesser de reprendre ceux qui n'ayment point à estre repris. 293
- Qu'il ne faut pas se rebuter du premier coup, quand on veut reprendre. 295
- Republique*
- Des Peripateticiens, quelle. 512. 513
- Reputation.*
- Ce que c'est que la reputation. 649
- Resistance.*
- Comment la resistance au mal est vne victoire. 468
- Resolutions.*
- Comment nous sommes entre les resolutions. 352
- Retraite.*
- Quelles doiuent estre les occupations d'un homme en retraite. 413. 414
- Reuanche.*
- Que demande la reuanche d'un plaisir. 51. 52
- Si un homme se peut reuancher des biens qu'il se fait à soy-mesme. 124. 125
- Comment il faut s'employer à la reuanche d'un bienfait. 127
- Si celuy qui a fait tout ce qu'il a peu pour se reuancher, est quite. 191. 192
- Reuerence.*
- D'où vient le peu de reuerence que nous portons à nos Precepteurs. 204
- Riche.*
- Qui est veritablement riche. 269
- Embleme de riches mal-contens comparez à des Comediens. 481. 482
- Le moyen de deuenir riche en peu de temps. 727. 728
- Combien les richesses sont vaines & deceuantes. 728. 729
- Richesses naturelles, quelles. *la mesme.*
- Richesses*
- Vrayment assourées & inuiolables, quelles. 145. 146
- Quel est le vray moyen de jouir des richesses. 247
- Combien les richesses empeschent la Philosophie. 255
- Que font-elles aux miseres de l'homme. 257
- Pourquoy ne sont-elles point des biens. 526. 527. 528. 529
- Si les richesses sont bien ou mal. 527. 528
- Si elles sont éloignées de la vertu. 528. 529
- Origine des richesses examinée. 529. 533

T A B L E

<p>Contre les richesses perissables. 575. 576. 577 Que les richesses qui viennent de la pauvreté, dure plus longuement 642 Où sont les veritables richesses. 674 Combien trompeuses par l'adueu mes- me de ceux qui les ont possedées. 687 688 De quel œil il les faut considerer. <i>là</i> <i>mesme.</i> Qu'elles ne sont necessaires ny à ceux qui les ont ny à ceux qui les voyent. 689</p> <p style="text-align: center;"><i>Robes.</i></p> <p>Quelles estoient les robes des femmes du temps de l'Autheur. 188</p> <p style="text-align: center;"><i>Romains.</i></p> <p>Quelle estoit la frugalité des Romains. 520. 521 Comment ils se lauoient. <i>là mesme.</i> <i>Romulus</i> Comment disparut. 679</p> <p style="text-align: center;"><i>Rougeur.</i></p> <p>Pourquoy elle paroist plus au visage des jeunes gens. 234 Diff. rents effets de cette rougeur. <i>là</i> <i>mesme.</i> Que la rougeur principalement en vn ieune-homme, promet quelque cho- se de bon. 285</p> <p style="text-align: center;"><i>Roy.</i></p> <p>Si vn Roy peut estre obligé par son sub- jet. 64. 65 Pourquoy les Dieux en font quelques- vns Roys, qui semblent ne le pas me- riter. 108 Si vn Roy se pique moins de n'estre point craind que d'estre dédaigné. 122 Quel estat les Rois & les Princes font de leurs amis. 171 Comment il se fait que les Rois soient plus honnorez par les Sages, que par les courtisans. 438. 439 Que l'on pouuoit autresfois appeller au peuple du iugement des Rois. 679 Qui commande à soy-mesme, est vn al- sez grand Roy. 699. 700</p> <p style="text-align: center;"><i>Royauté</i></p> <p>Quelle aux premiers siecles & quelles menaces les Rois faisoient à leurs sub- jets. 550</p> <p style="text-align: center;"><i>Ruine.</i></p> <p>Des causes de la ruine de l'homme & des moyens de l'euitier. 664</p>	<p style="text-align: right;"><i>Rutilius.</i></p> <p>Comment 'recompensé d'auoir esté ho- me de bien. 134 Romain combien courageux. 174 Ce qui deplut à Rutilius en sa condem- nation 178 Qu'est-ce qui donna reputation à Ruti- lius. 472</p> <p style="text-align: center;">S</p> <p style="text-align: center;"><i>Sabellius.</i></p> <p>SAbellius Quadratus comment se moquoit des riches. 290</p> <p style="text-align: center;"><i>Sac.</i></p> <p>Description du sac d'vne ville. 202. 203</p> <p style="text-align: center;"><i>Sacrilege.</i></p> <p>Diuers Arguments de Dieu pour prou- uer que chacun est sacrilege; & que personne ne le peut estre. 186. 187</p> <p style="text-align: center;"><i>Sage.</i></p> <p>Si le Sage peut ou doit changer d'aduis. 110 Combien il a tousiours de succez de- uant les yeux. 110 Comment est obligé de tenir sa promes- se. 112 Quelle est la volupté du sage. 181. 182. & son empire. 183 Pourquoy l'on ne luy peut rien donner. 183. 184. 185 Comment le Sage possede toutes cho- ses. 186 Pourquoy le Sage ne peut rendre le bienfait receu, qu'à vn Sage. 195 Que le Sage est seul heureux. 302. 303 C'est le fait du Sage de ne hanter des personnes de diferente humeur. 303 Comment le Sage acheue de viure, de- uant que de mourir. 303. 304 Quelle doit estre la regle du Sage. 311. 312 Que l'alteration est quasi impossible en vn homme sage. 106 En quel endroit il doit chercher le re- pos. 212 Si le sage est insensible aux incommo- ditez, comme il est inuincible & con- tent. 216 S'il se peut passer de tout le monde. 229. 230</p>
---	--

DES MATIERES.

- Quel est le contentement du Sage des Stoïques, & en quoy il differe des autres Sages. 226. 227
 Qu'il ne peut estre sans amy. *là mesme.*
 Pourquoi il veut viure sans amy. 227
 L'un perdu, comment il en remplace vn autre. *là mesme.*
 Moyen de le faire en peu de temps. 228
 Comment il faut entendre que le Sage est content de foy. 228. 229
 Quelles choses sont requises pour cét effet. *là mesme.*
 Comment le Sage conforme sa vie. 229
 Pourtrait du Sage Stoïque. *là mesme & 230*
 Pourquoi le Sage cherche la solitude. 229. 230
 Compare' au pilote. 245
 Comportemens du Sage durant les confusions publiques. 226
 Pourquoi le Sage n'a faute de rien. 256
 Quand & en quel lieu le Sage doit chercher son repos. 261
 Combien le Sage doit estre moderé dans les debauches publiques. 257
 La marque d'un homme Sage. 264
 Definition du Sage & de la sagesse. 265
 Que les paroles d'un pauvre Sage sont mieux recueillies que celles d'un riche. 266
 De quelles occupations il se doit demesler tout à fait. 270
 Qu'il ne craint point la mort. 297
 Quel auantage le Sage peut auoir sur les Dieux. 357
 Pourquoi le Sage n'est jamais surpris. 373
 Quel est le repos & le contentement du Sage en toutes ses affaires. 378 379
 Qui est celuy qui doit estre appellé Sage. 380. 381
 Pourquoi est-il tousiours content. 382
 Comment il songe à la mort. 416. 417
 Si le Sage est insensible, ou si les aduersitez l'estonnent. 427
 S'il peut y auoir vn Sage imparfait. 428
 Pourquoi ne vit-il autant qu'il peut, mais seulement autant qu'il doit. 429
 Comment le Sage demeure-il maistre de la fortune. 433
 Combien de sortes de Sages. *là mesme.*
 Description d'un homme Sage. 433. 434
 Pourquoi la fortune ne peut auoir d'empire sur le Sage. 436
 Difference d'entre celuy qui est Sage, & celuy qui n'est qu'en la voye de l'estre. 436. 437
- Combien se remarque de sortes de Sages. 437
 Comment se peut-il faire que les Sages honorent dauantage les Roys & les Magistrats que les courtisans. 438. 439.
 Pourquoi les Sages sont-ils plus obligez aux Roys du bien de la paix, que le reste des hommes. 439. 440
 Comment les Sages sont tous egaux. 477
 Pourquoi le Sage est-il seul capable de reconnoistre vn bienfait. 485. 486
 Comment il est tout seul capable d'amitié. *là mesme.*
 Comment le Sage est exempt de passion. 508. 509
 Quel est le dessein du Sage. 512. 513
 Combien ses actions sont-elles differentes de celles des autres hommes. 514
 Quand & comment il fait paroistre la vertu. 514. 515
 Comparaison du Sage avec Phidias. *là mesme.*
 Avec ceux qui domtent les bestes sauvages. 516. 517
 Si le Sage craind les dangers, ou s'il les euite quand il fuit. 514. 515
 Si les aduersitez ne peuuent troubler le Sage. 519. 520. 521
 Ce qui fait l'homme sage. 527
 Si vn homme peut estre sage sans estre sçauant. 539. 540
 Ce que peut faire le Sage en cette qualité. 557
 De quoy les Sages sont auteurs, & ce qu'ils ont mis en lumiere. 558
 Quelle doit estre l'ame du Sage. 570
 570
 Si le Sage qui ne jouit pas de la santé, n'est ny miserable, ny heureux. 572. 573
 Si les maximes generales de la Philosophie peuuent estre suffisantes pour rendre vn homme sage. 600. 601. & *suuantes.*
 Si le Sage peut respendre des larmes sans offenser sa dignité. 635
 Si le Sage peut profiter à vn autre Sage. 681. 682
 Quand on commence à estre sage. 684
 En quel rang sera mis le Sage. 716. 717
 Ce que c'est que d'estre sage. 717
 Si estre sage & la sagesse sont deux choses. 718
 Combien la sagesse a d'estendue. 719

T A B L E

	<i>Sageſſe.</i>	
Quels fruits on recueille de l'eſtude de la ſageſſe.	181. 182	
Quel eſt le Royaume de la ſageſſe.	189	
Pourquoy elle ne peut rien contre les defauts naturels.	234. 235	
quelle eſt la vraye ſageſſe.	273. 274	
Si la ſageſſe eſt vn art.	293. 294	
Que l'eſtude de la ſageſſe veut tout vn homme.	357. 358	
Comment la ſageſſe nous apprend à diſtinguer le bien & le mal.	427. 428	
Indifférence de celuy qui poſſede la ſageſſe.	<i>là meſme.</i>	
Comment il faut veiller en l'eſchole de la ſageſſe.	455	
Comment elle vient.	456	
Pourquoy nous ne pouuons connoiſtre la vraye ſageſſe ſans l'ayde d'autruy.	352	
Quelle différence il y a entre celuy qui a acquis, & celuy qui acquiert la ſageſſe.	436. 437	
Diuers degrez de ſageſſe.	437.	
	452. 453. 454	
Sageſſe & Philoſophie en quoy différent.	543. 544. & ſuiuantes.	
Bel effet de la Sageſſe.	599	
Si la ſageſſe ſe doit contenter de preceptes, à cauſe que les autres Sciences s'en contentent.	602	
En quoy elle differe des autres arts.	<i>là meſme & ſuiuantes.</i>	
En quoy conſiſte la Sageſſe & eſtre ſage.	721	
Si la Sageſſe à venir eſt vn bien.	721.	
	722	
	<i>Sain.</i>	
quel eſt celuy qui ſe peut dire ſain.	437	
	<i>Saluſte.</i>	
quelle eſt la compoſition de cét Auteur.	704	
Examen des diuerſes façons de parler qui luy ont eſté familiares.	703.	
	704.	
	<i>Santé.</i>	
Comment il faut entretenir la ſanté.	360	
Moyen de ſe maintenir en ſanté.	706	
	<i>Sçauoir.</i>	
quelle honte de ne ſçauoir rien que par l'aide des Liures.	306. 307	
Sçauoir & ſe ſouuenir en quoy différent.	<i>là meſme.</i>	
	<i>Science.</i>	
En quel cas elle eſt inutile.	219. 220	
		<i>De combien de fortes en fait Poſſidinius.</i>
		557
D'où vient la corruption des Sciences.	650. 651	
Science qui vient par vſage, combien différente de celle qui vient par nature.	740. 741	
Si les animaux peuuent auoir quelque ſorte de ſcience.	742. 743	
	<i>Scipion.</i>	
Quel fut ſon premier eſſay dans les armées, & comment il ſauua la vie à ſon pere.	76. 77	
Sa vertu laiſſe ſa Republique en doute ſ'il luy a eſté plus vtile, ou plus honorable.	77	
Auec combien d'ingratitude & combien mal traité par les Romains.	134	
Comment il mourut en Afrique fatale aux Scipions.	279	
Maiſon champêtre de Scipion, quelle.	518	
Sa frugalité.	519	
Ses eſtuues.	520	
Outrage qui luy fut fait pour cela.	<i>là meſme.</i>	
Quel en ſon exil.	350	
Quel perſonnage, & quelles eſtoient ſes eſtuues.	518. 519	
	<i>Secret.</i>	
qu'il ne faut rien faire en ſecret que l'on ne vouluſt faire en preſence de tout le monde.	497	
Si l'on peut fier vn ſecret aux yronnes.	499. 500	
	<i>Sens.</i>	
Quelle différence entre les ſens & la raiſon.	406. 407	
Comment ils peuuent iuger du bien.	756	
	<i>Sens commun.</i>	
Ce qui forme le ſens commun & qui le rend parfait.	616	
	<i>Sentences.</i>	
Comment il faut choiſir les Sentences des grands perſonnages.	305. 306	
	<i>Serapion</i>	
Sophiſte quel eſtoit.	317	
	<i>Seruiteur.</i>	
Si vn ſeruiteur peut obliger ſon Maïſtre.	64. 65. 66. 67	
Quels ſeruiteurs ſont neceſſaires aux Grands.	167. 168	
Comment il faut viure avec les Seruiteurs.	334	
que leur employ eſt différent ſelon qu'il plaïſt à la Fortune.	335	

DES MATIERES.

- Miserable condition des seruiteurs. *Socrate.*
 336
- Seruitude.*
- Quelle est la haine de la seruitude. 65
 Si la seruitude s'estend en toutes les parties de l'homme. 66
 Quelle est la seruitude la plus indigne. 337
- Seruius.*
- Pourquoy l'on dit que ce Roy des Romains n'eut point de mere. 679
- Sesterces.*
- Gros sesterces de quelle valeur anciennement. 610. 611
 Petits sesterces. *là mesme & suivantes.*
- Seureté.*
- Quel est le meilleur moyen de viure en seureté. 665
- Sexe.*
- Deguiser son sexe vice contre nature. 746. 747
- Sextius.*
- Quel personnage, de quel esprit, & quelle estoit sa Philosophie. 372. 389
- Pourquoy il ne voulut point receuoir la dignité de Senateur. 629
- Quel estoit le sentiment de ce Philosophe touchant la cruauté. 676
- Siciliens.*
- Jeunes-hommes Siciliens comment fauuerent leurs peres des embrasemens d'Ethna. 79. 80
- Siecle-d'or.*
- Description de ce Siecle. 550
 Description des premiers siecles. 559. 560. 561
- Siecle d'or, pourquoy ainsi appellé par les Poëtes. 710
- Silence.*
- Si le silence est necessaire pour estudier. 363
- Sobriété.*
- Quelle doit estre la sobriété d'un Philo-
 sophe. 217. 218
- Société.*
- Comparaïson touchant la société humaine. 614
 Quels sont les biens de la société. 97
 Combien elle renforce l'homme. *là mesme.*
- Moyen de l'oster d'entre les hommes. *là mesme.*
- Maux qui s'ensuiuent de la priuation de la société. 97
- Pourquoy Socrate ne voulut point aller trouuer Archelaüs. 121
 De quelle sorte il demandoit à ses amis ce qui luy estoit necessaire. 200
 Ce qui a fait la reputation de Socrate. 242
 Pourquoy Socrate ne voulut point sortir de prison. 278
 Combien Socrate eut de tyrans en teste. 292
 Combien digne d'honneur. 391
 Pourquoi il differa si long temps sa mort qu'il pouuoit auancer. 420
 Quelle estoit la Philosophie de Socrate. 427
 S'il deuoit estre estimé miserable dans sa prison. 429. 430
 Combien il fut de temps à se faire connoistre. 478
 Comment il apprend à mourir. 660
 Combien ce personnage a esté patient dans ses persecutions. 661. 662
 Merueilleuse louange qui luy a esté particuliere. 662
- Soif.*
- Que la soif n'a point d'ambition. 729. 730
- Soin.*
- Quel soin nous deuous auoir de nous-mesmes. 713
- Soleil.*
- Pourquoy le Soleil allonge & accourcit les iours. 92
- Solitaire.*
- Si la vie solitaire est louable ou blasma-
 ble. 413. 414
- Solitude.*
- Pourquoy le Sage cherche la solitude, & le fol l'euite. 231
 Diuers effets de la solitude. 362. 363. 366
 Du bien & du mal que l'on peut tirer de la solitude. 655
- Solon.*
- En quelle reputation fut la prudence de ce personnage. 551
- Sophie.*
- Quel est ce terme & ce qu'il signifioit autresfois chez les Grecs. 544
 Quelle estoit la Sophie de Possenninus. 544. 545
- Sophismes.*
- Combien differens des vrayes maximes

T A B L E

de la Philosophie, & à quoy comparez.	717. 718	Discours des Stoïciens combien sententieux.	305
Moyen de fuir les Sophismes, & de tirer profit de la Philosophie.	719. 720. 721	Quelle est la doctrine des Stoïciens.	306
<i>Sophistes.</i>		Comment vnis ensemble.	<i>là mesme.</i>
Vanité des Sophistes découuerte.	340	Doctrine des Stoïciens quant aux genres & especes des choses.	371
Et par qui condamnée.	341	Opinion des Stoïciens touchant les principes des choses.	392
<i>Sophisterie.</i>		Refutation des raisons de ceux qui blasmoient les Stoïciens d'estre trop austeres.	425. 426
Combien est vne chose sottise.	340	Philosophie des Stoïciens combien aucugle dans les choses de l'auenir.	425. 426
Difference entre la Philosophie & la Sophisterie.	<i>là mesme.</i>	En quel sens les Stoïciens prennent le mot de louange.	653. 654
<i>Sophistes.</i>		Opinion des Stoïciens, que la vertu est vn animal, combattuë.	696.
Et ignorans à quelles marques se reconnoissent.	380. 381		697
Combien ces sortes de gens sont domageables aux hommes.	680	Pourquoy ces Philosophes rejettent les passions.	712. 713
A qui ils sont semblables.	<i>là mesme.</i>	Objections que l'on leur fait, & leurs responses.	714. 715
Combien different du Philosophe.	690. 691	Inepties & niaiseries de cette Éschole.	<i>là mesme.</i>
<i>Sotion.</i>		Reflexion sur quelques paradoxes des Stoïciens.	715. 716
A qui donna de l'inclination pour la doctrine de Pythagore.	676	Dangereuses opinions des Stoïciens.	754
<i>Souppçons.</i>		<i>Style.</i>	
Combien les seuls souppçons nous font souuent de peine.	241	Quel style est le plus louable chez les Auteurs.	334
<i>Souhaits.</i>		Diuerses especes de style.	640
Où traittez comme les crimes.	174. 175	Combien d'especes de style, & quelles.	703
Quels souhaits il faut faire en faueur de nostre bien-facteur.	176	<i>Subtilitez.</i>	
Quel est le vray souhait & le moyen de le faire.	302	Indignes d'vn homme d'honneur.	245
<i>Souuenir.</i>		A quoy ressemblent les subtilitez Sophistiques.	331. 332
Que le souuenir des grands hommes n'est pas moins vtile que leur presenco.	653	<i>Suffisance.</i>	
<i>Souuerain.</i>		Comment on peut reconnoistre le progres de la suffisance.	310
Quelle estoit le sentiment de Stilpon, touchant le souuerain bien.	226	<i>Superflu.</i>	
Si le souuerain bien peut receuoir de l'accroissement.	568. 569. 570	Que la meilleure partie de la vie se passe à la recherche de ce qui est superflu.	331. 332
<i>Spéctacles.</i>		<i>Superfluitez.</i>	
Combien friuoles & inutiles.	480	De combien de superfluitez nous nous pouons passer sans incommodité.	523
<i>Splendeur.</i>		Comment la superfluité peut deuenir necessaire.	316. 317
Quelle difference il y a entre la splendeur & la gloire.	650. 651	<i>Superstition.</i>	
<i>Statilla.</i>		Payenne condamnée mesme par l'Auteur.	612. 615
Combien vescu.	467	Instruction du mesme contre la superstition.	
<i>Stilpon.</i>			
De quelle opinion touchant le souuerain bien.	226. 230. 231		
<i>Stoïciens.</i>			
Doctrine des Stoïciens touchant les accidens.	240		
Quel est le bien des Stoïciens.	301		

DES MATIERES.

<p>stition.</p> <p style="text-align: center;"><i>Sylla.</i></p> <p>Combien il fut cruel, & son ingratitude enuers les Romains. 132</p> <p>Combien dangereuse estoit la rougeur qui luy montoit au visage. 234</p> <p style="text-align: center;"><i>Sylle.</i></p> <p>Description du banc de Sylle. 570</p>	<p style="text-align: center;"><i>la mesme.</i></p> <p>Philosophiques exposez. 370 371</p> <p style="text-align: center;"><i>Tesmoin.</i></p> <p>Quel bien nous reuient de nous imaginer tousiours quelque personne de bonne vie pour tesmoin de nos actions. 235</p> <p>Quels doiuent estre les tesmoins de nos actions. 285</p> <p style="text-align: center;"><i>Thalie</i></p> <p>La troisieme des Graces pourquoy ainsi appellée. 8. 9</p> <p style="text-align: center;"><i>Theatre.</i></p> <p>Comparaison du Theatre & de l'Eschole. 353</p> <p>Pourquoy l'on va au Theatre. 672. 673</p> <p style="text-align: center;"><i>Tibere.</i></p> <p>De quelle façon il donnoit. 26</p> <p>Quelle repartie il fit à celuy qui luy vouloit ramenteuoir ses bienfaits. 142</p> <p style="text-align: center;"><i>Tigre.</i></p> <p>Merueilleux cours de ce fleuue. 658</p> <p style="text-align: center;"><i>Timagenes</i></p> <p>Ennemy de Rome, pourquoy se faschoit de la voir bruller. 565</p> <p style="text-align: center;"><i>Tisserant.</i></p> <p>quel est l'art de Tisserant. 554</p> <p style="text-align: center;"><i>Tranquillité.</i></p> <p>Tranquillité d'esprit combien preferable aux plus grandes dignitez. 313</p> <p>D'où elle depend. 362</p> <p>Qui sont ceux qui iouissent d'une veritable tranquillité d'esprit. 614. 615</p> <p style="text-align: center;"><i>Travail.</i></p> <p>Comment il dissipe les vices qu'engendre l'oisiueté. 365. 366</p> <p>que le traual n'est horrible qu'à la veue. 661</p> <p style="text-align: center;"><i>Tristesse.</i></p> <p>Quel est le principal inconuenient de la tristesse. 631</p> <p>L'apparence de la tristesse pire que la tristesse mesme. 634</p> <p style="text-align: center;"><i>Ubero.</i></p> <p>Quelle estoit la frugalité de ce personnage. 618. 619</p> <p>Combien il estima la pauureté. 629.</p>
<h3 style="margin: 0;">T.</h3>	
<p style="margin: 0;"><i>Table.</i></p>	
<p>Que les amis de table, ne sont pas les vrays amis. 263</p> <p style="text-align: center;"><i>Talus.</i></p> <p>De quel instrument il fut inuenteur. 552</p> <p style="text-align: center;"><i>Tamufins.</i></p> <p>quel personnage, & ses Annales, quelles. 579. 580</p> <p style="text-align: center;"><i>Tartares</i></p> <p>De quoy vestus. 553</p> <p style="text-align: center;"><i>Temperance.</i></p> <p>Comment elle regne sur les voluptez, & combien elle les hait. 539</p> <p style="text-align: center;"><i>Temps.</i></p> <p>Ce que c'est proprement que le temps, & comment il le faut ménager. 207. 208</p> <p>Quelle est la vistesse du temps. 342</p> <p>Combien il est plus puissant que la raison à guerir les ennuys. 387. 388</p> <p>S'il est quelque chose, & s'il a commencé quand & le monde. 540</p> <p>Quelle est sa force. 562</p> <p>Combien est court & peu considerable le temps où nous viuons. 631. jusqu'à 638</p> <p>Tous les temps sont indifferens aux bons esprits. 651</p> <p>Pourquoy Virgile, quand il parle du temps, vse tousiours du terme de fuir. 678</p> <p>Temps comparé au tonneau. <i>la mesme.</i></p> <p style="text-align: center;"><i>Jeunesse.</i></p> <p>Pourquoy c'est le meilleur de nostre temps. 678. 679</p> <p>Combien elle est vtile. 706</p> <p>Combien nous perdons de ce temps qui est si court. 721. 722</p> <p>que c'est vn excellent remede aux incommoditez. 750</p> <p style="text-align: center;"><i>Temperament.</i></p> <p>D'où viennent les ehangemens au temperament des personnes. 604. 605</p>	<p style="text-align: center;">V.</p> <p style="text-align: center;"><i>Vaillant.</i></p> <p>Vaillant homme, quel. 512. 513</p> <p style="text-align: center;"><i>Valet.</i></p> <p>Si vn valet peut obliger son maistre. 64</p>

T A B L E

Comment il faut traiter les valets. 335.	Com ment elle porte aux belles actions. 82
³³⁶ Qu'autant de valets , autant d'ennemis. <i>la mesme.</i>	Comment elle precede la volupté. 82
<i>Vanité</i>	Si la vertu est cause du souuerain bien, ou si elle est le souuerain bien elle mesme. 83
Compagne inseparable d'vne grande fortune. 30	Que faire plaisir est l'office de la vertu. 84
Vanité des grands, de vouloir qu'on face grand cas d'entrer chez eux. 171	Quels caracteres laisse la vertu. 196
Exemples de cette vanité en Gracchus & Drusus. 171. 172	Precepte profitable à ceux qui veulent suivre le chemin de la vertu. 234. 235
Quelle estoit la vanité de femmes Romaines. 188	Quel contentement c'est d'auoir ache-miné quelqu'vn à la vertu. 308
Vanité du monde depeinte au vif. 241	En quoy consiste vne partie de la vertu. 309
Comparaison des vanitez du mode avec le debris d'vn naufrage qui va flottât sur l'eau. 275. 276	Si les vertus sont naturelles à l'homme. 348
Combien la vanité humaine est grande. 750. 751	que la beauté de la vertu ne depend point de celle du corps. 397
<i>Varus</i>	Si les vertus sont egales. 399
Cheualier Romain, & comment il meritoit sa place aux bonnes tables. 747. 748	Belle comparaison qui fait voir les effets de la vertu. 400. 401
<i>Vatia</i>	Quels inconueniens s'ensuiuroient, si la vertu n'egalait les choses qui de soy sont differentes. 401. 402
Quel personnage, & comment il scauoit viure. 360. 361	Comment les actions de vertu sont egales & inegales. 397
<i>Vendition.</i>	Comment elle fait mespriser les tourmens & incommoditez <i>la mesme, & suivantes.</i>
Ce que c'est que vendition. 126	Comment elle rend tous les hommes vertueux egaux. 404
<i>Venin.</i>	Comment elle rend les aduersitez pretieuses. 411. 412
Venin des serpens & des malicieux, combien different.. 488	Que toutes les vertus se rencontrent quelquesfois en celuy qui n'en fait paroistre qu'vne. 412. 413
<i>Ventre.</i>	Si la vertu & la verité sont vne mesme chose. 419
A combien d'hommes le ventre tout seul donne de l'exercice. 607	Que la vertu n'a faute de rien. 445
Pourquoy prendre garde de si près à ce qu'on luy donne, puisque c'est pour le perdre. 688	Louange de la vertu.. 448. 449
Combien la patience du ventre auance nostre liberté. 750	Arguments pour prouuer que la vertu est suffisante pour faire viure heureusement. 522. 523. 524. 525
<i>Verité.</i>	Comment elle rend l'homme parfaitement heureux. 569
L'amour de la verité est le premier bien de l'ame. 397.	En combien de parties diuisées, & quelles sont ces parties. 593
Que la verité n'a que faire de raisons 592	qui sont les rauisseurs de la vertu. 610
Comment doit estre imprimée dans l'esprit des auditeurs. 674. 675	Quelle doit estre l'estime des vertus. 614
Ce que fait le peu de connoissance que nous auons de la verité. 723. 724	question des Stoïciens, si les vertus sont des animaux. 693. 694. 695
<i>Verrucosus</i>	Description de la vertu empruntée & traduite des vers de Virgile composez sur vn autre sujet. 708
Quel personnage, & ce que fait la memoire de la vertu. 107	
<i>Vers</i>	
Combien plus penetrans que la prose. 674	
<i>Virtu.</i>	
Combien indifferemment elle se communique à toutes personnes. 64	

DES MATIERES.

- Comment on a connu la vertu. 732. 733
 En combien de parcelles se peut diuifer la vertu parfaite. 735. 736
Vertueux.
 Pourquoi il ne meurt iamais trop tost. 474. 475
 Combien profitables sont les exemples des hommes verrueux. 618. 619
 Quel est le deuoir des vertueux pendant cette vie. 620. 621
 Contentement de l'homme vertueux, quel. 643. 644
 Quelle doit estre la resolution d'un homme vertueux. 699. 700
 Comme il se ploye & s'accommode à tout. 735. 736
 En quoy consiste la perfection de l'homme vertueux. *la mesme.*
Viandes.
 Belles comparaisons tirées des viandes que nous mangeons. 505. 506
 Excez des viandes, combien dangereux. 604
 Maladies qui s'en ensuiuent. *la mesme.*
 S'il est expedient de s'abstenir de l'usage des viandes. 677
 Que les moindres viandes deuiennent bonnes & souhaitables par la faim. 750
Vices.
 Comment ils se font la guerre. 15
 Instruction pour discerner le vice d'avec la vertu. 181. 182
 Plus on se connoist éloigné du vice, plus on est proche de la perfection. 218. 219
 Par quels moyens les vices s'insinuent. 222
 Que les lieux ne changent point les vices. 290. 291
 Comment le vice nous fait la guerre. 330. 331
 A quoy il faut imputer nos vices. 346. 347
 Combien les vices sont plus aisez à corriger en ieunesse qu'en vieillesse. 347. 348
 Que le vice est estranger à l'homme. 348
 Le nombre des vices que produisent les delices. 351
 Comment le trauail dissipe les vices qu'engendre l'oisiueté. 366
 Quels vices sont les plus dangereux. *la mesme & suiuanes.*
 Comment les vices de tout vn peuple se trouuent en chaque particulier. 595
- Combien les vices sont anciens. 621. 622
 Comment est fait le chemin du vice. 624
 Combien le vice est dommageable à la raison. 669
 Si ce sont des animaux. 694
 Que les plus beaux esprits ne sont pas exempts de vices. 701. 702
 Si les vices peuuent profiter à quelques-uns. *la mesme & suiuanes.*
 Combien proches voisins des vertus. 733
Vicieux.
 Que les plus vicieux mesmes oyent volontiers décrier les vices. 674. 675
Vicissitude
 Des choses humaines, quelle. 335. 336
Victoire.
 Qu'il n'y a plus belle victoire que de se vaincre soy-mesme. 698. 699
Vie
 Dont les Peres sont Autheurs, la moindre partie de l'homme. 73
 Comment la vie se perd. 208
 Comment on peut quitter cette vie, & la posseder. 214
 Paradoxe Stoique des moyens de quitter cette vie. 238
 Quelle est la durée de la vie humaine. 243. 244
 Comment on acheue la vie, atant que de l'auoir commencée. 274
 Qu'il ne faut ny trop hair ny trop aimer la vie. 275. 276
 Vie priuée combien preferable à celle des courtisans. 311
 Si la mort nous oste la vie, ou si elle en est seulement vne intermission. 312
 Erreur commune en la recherche de la vie heureuse. 328. 329
 Si la longue vie apporte du plaisir. 375. 376
 Vie sans apprehension est vne mer-morte. 412
 Avec combien de viffesse la vie s'écoule. 418
 Ce qu'il faut faire pour bien ranger toutes les parties de nostre vie. 425. 426
 Si l'honneste vie est vn plus grand bien que l'honneste mort. 429
 Que la vie de l'homme est toujours assez longue. 466. 467
 Ce qu'il faut considerer en la vie de l'homme. *la mesme.*
 Par quels moyens il est loisible de pro-

T A B L E

longer sa vie.	468. 469	Si elle doit faire souhaiter la mort.	375. 376
Si la vie de l'homme est accomplie en quelque temps qu'il meure, & comment.	463	Quel doit estre le soin de la vieillesse.	383
Combien la vie est peu de chose.	464	quelles obligations ont les hommes à la vieillesse.	409. 410
Quand est-ce qu'elle est vne seruitude.	466	Combien le temps de la vieillesse est propre pour vacquer aux biens de l'ame.	415. 416
Vie des meschans pourquoy est tous-jours courte.	474. 475	Facetieuse comparaison de la vieillesse avec l'enfance.	497. 498
Ce qui peut rendre la vie heureuse.	513. 514	Quel est le plus beau fruit de la vieillesse.	656
Quelle est la vie bien-heureuse & le moyen d'y paruenir.	569. 570	<i>Ville.</i>	
Difference entre la vie heureuse des Dieux & celle des hommes.	570. 571	Description du sac d'une ville.	202. 203
Quelle doit estre la mesure de la vie.	577. 578	Combien l'air d'une ville est mauuais, & pourquoy.	656
Que est le plus long-temps de la vie.	579	<i>Vin.</i>	
Quel est l'espace le plus considerable de la vie.	579	Quand est-ce que le vin donne plus de plaisir.	748
Comment la vie de quelques-vns est-elle longue.	580. 581	<i>Virgile.</i>	
Combien la vie est courte en comparaison de l'Eternité.	634. 635. 638	Ce qu'il a dit du mont Ethna.	476
Defaut tres grand de la vie humaine d'estre tousiours imparfaite.	393	Jugement de ses Georgiques.	521
Moyen d'y remedier.	la mesme.	<i>Vistes</i>	
Combien la vie est peu considerable.	645	Des amis comment réjouissent les malades.	468. 469
De combien de maux la vie est accompagnée.	669	<i>Viure.</i>	
Que la vie heureuse ne consiste point en des choses indifferentes.	688. 689	Que le Sage acheue de viure deuant que de mourir.	303
Ce qui peut faire l'heureuse vie.	735. 736	Pourquoy nous desirons de viure long-temps.	304
<i>Veillards</i>		<i>Vniuers.</i>	
Qui ont des esperances & font des des-seins, combien ridicules.	241	Comment se fait le temperament de cét Vniuers.	100. 101
Combien les vieillards sont blasmables d'aimer les plaisirs des ieunes gens.	288. 288	<i>Vaux.</i>	
Pourquoy les vieillards peuuent mieux parler de la mort que les ieunes gens.	297. 298. & la moins craindre.	Comment se font ordinairement les vœux.	23
	299	Quels doiuent estre les vœux des gens de bien.	232. 233
<i>Vieillesse.</i>		Quels doiuent estre les vœux des personnes reconnoissantes pour leurs bienfacteurs.	165. 166. 167
Que toutes choses representēt à l'homme sa vieillesse.	236	<i>Voix.</i>	
Que la vieillesse n'est pas sans plaisir.	236. 237	Comment il faut conduire la voix.	249. 250
Comment la vieillesse fortifie l'ame.	282	<i>Volonté.</i>	
Combien est douce la mort qui est causée par la vieillesse.	287	quel est le propre de la volonte.	25
Que la vieillesse est vne maladie sans remede.	296	que la seule volonte ne suffit pas pour acquerir de l'obligation sur quel-qu'un.	151. 152
		Si la seule volonte suffit pour euitter le nom d'ingrat.	193
		Quelle est la peruersité de la volonte humaine.	426. 427

DES MATIERES.

<i>Volupté.</i>	
Quelle est la volupté du Sage.	182
Comment les voluptez nous gastent.	348. 349
Combien nuisibles à la longue vie.	374.
	375
Voluptez de l'esprit combien preferables à celles du corps.	471. 472
Qu'il ne faut point mesler la volupté parmy la douleur.	636. 637
Combien c'est vne chose basse.	754
<i>Voyages.</i>	
Qu'ils font perdre le fruit de la vie contemplative.	416
Combien il est inutile de voyager sans la Philosophie.	657. 658
Et sans amandement de vie.	<i>la mesme.</i>
Si l'on peut tirer de l'utilité des grands voyages, & comment se font agreables.	658. 659. 660
<i>Vray.</i>	
Quelle est la difference qu'il y a entre le vray & le vray-semblable.	725. 726
<i>Vsage.</i>	
Quel doit estre l'vsage des choses.	614
<i>Vsure.</i>	
Ce que c'est quel vsure.	189
<i>Vtile.</i>	
Que nous ne sçauons pas faire choix des choses qui nous sont vtiles.	323. 324
<i>Vulgaire.</i>	
Mauuais naturel du vulgaire.	635

X.

<i>Xenophon.</i>	
X enophon fils d'Ariston, & que s'il n'eust esté son fils, l'on n'eust peu sçauoir qu'Ariston eust esté au monde.	74. 75
<i>Xerxes</i>	
Quoy que vain, combien fortifié dans sa vanité par les siens.	168. 169

Y.

<i>Yeux.</i>	
Y eux debilitéz par les longues maladies, à quoy comparez.	503
Plus propres que les autres sens à connoistre le bien.	756
<i>Yvresse.</i>	
Ce que c'est que l'yvresse d'esprit.	705
<i>Yvrognes.</i>	
Si l'on peut fier vn secret aux yvrognes.	499. 500
Combien ce mot d'ivre a de significations.	<i>la mesme.</i>
Combien l'yvresse est indigne d'un homme d'honneur.	501. 502
Quelques yvrognes qui furent discrets & aüsez.	499. 500
Auis de l'Auther touchant l'yvrognerie.	500. 501
Pourtrait de l'homme yvre.	<i>la mesme.</i>
Malheurs qui s'ensuiuent de l'yvrognerie publique.	503. 504
Combien pernicieuse & dangereuse est l'yvrognerie.	607. 608

Z.

<i>Zeleucus.</i>	
Z eleucus, quelles villes polica par ses loix.	551
<i>Zenon.</i>	
Pourquoy il fit plaisir à vn homme qu'il sçauoit bien en estre indigne.	114
Combien digne d'honneur.	391
Quel personnage, & quelle estoit la secte qu'il institua.	499
De quelle opinion estoit ce Philosophé.	542
Comment il apprend à mourir.	660

Fin de la Table des Matieres.



PRIVILEGE DV ROY.



LOVIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre: A nos amez & feaux Conseillers les gens tenans nos Cours de Parlement, Preuosts, Baillifs & Seneschaux ou leurs Lieutenans, & à tous nos autres Iusticiers & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Nostre cher & bien amé ANTOINE DE SOMMAVILLE, Marchand Libraire en nostre bonne ville de Paris, nous a fait dire & remonstrer, qu'il a avec grands fraiz fait de nouveau mettre en beau François par le Sieur PIERRE DV RYER, toutes les Oeuures de SENEQUE, restant à traduire apres ce que Messire FRANÇOIS DE MALHERBE en avoit donné au public, lesquelles il a desia imprimées en vertu du Priuilege qu'il a de nous obtenu: mais dautant qu'il craint que d'autres Libraires ou Imprimeurs plus enuieux de leur profit que de celui du public, voyant ledit Priuilege expiré ne vouüssent contrefaire lesdites Oeuures de Seneque, en tout ou partie, ce qui causeroit vn notable dommage au Suppliant, s'il ne luy estoit pourueu de nos Lettres à ce necessaires, Nous requerant humblement icelles: A CES CAUSES, desirant fauorablement traiter ledit Exposant, & luy donner moyen de retirer les fraiz qu'il luy a conuenu faire, & qu'il faudra encore cy-apres faire, Nous luy auons permis & permettons par ces presentes, d'imprimer ou faire imprimer toutes lesdites Oeuures de Seneque en François, tant de la version de Messire François de Malherbe que dudit Pierre du Ryer, soit en vn seul volume ou en plusieurs, ainsi qu'il aduifera bon estre, durant le temps & espace de Dix Ans entiers & accomplis, à compter du iour que toutes lesdites Oeuures seront acheuées d'imprimer, ou parties d'icelles: Faisant defenses à tous Imprimeurs & Libraires, ou autres de les contre-faire, ny en vendre de contre-faites & d'autres impressions, que de celles qu'aura fait ou fait faire ledit de Sommauille, ou autres ayant droit de luy, encore qu'aucun desdits Priuileges fust expiré, à peine de quinze cens liures d'amende, applicable vn tiers à Nous, vn tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à l'Exposant, confiscation de tous les exemplaires contrefaits, & de tous despens, dommages & interests; Voulant qu'en mettant au commencement ou à la fin de chacun desdits liures auant des presentes elles soient tenuës pour deuement signifiées, & que foy y soit adjoustée comme à l'Original; A condition qu'il sera mis deux exemplaires dudit liure dans nostre Bibliotheque publique, & vn autre en celle de nostre tres cher & feal Cheualier Garde des Sceaux de France le Sieur Molé, auant que de l'exposer en vente, à peine de nullité des presentes. Si vous mandons, que du contenu en icelles vous fassiez jouir & vser pleinement ledit de Sommauille, ou ceux qui auront droit de luy, faisant cesser tous troubles & empeschemens qui pourroient luy estre donnez. Mandons au premier nostre Huissier ou Sergent sur ce requis, faire tous actes & exploits necessaires; Car tel est nostre plaisir: Nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, prise à partie, & toutes autres lettres à ce contraires, auxquelles nous auons derogé & derogeons par ces presentes. Donné à Paris, ce 25. iour de Septembre, l'an de grace mil six cens cinquante vn: Et de nostre regne le neufiesme. Par le Roy en son Conseil, LE BRUN, & scellé du grand Sceau de cire jaune.

Le present Priuilege a esté signifié à tous les Libraires, Imprimeurs & Relieurs de la Communauté, suiuant le proces verbal de Coulon Sergent Royal, en date du 31. Mars, premier & deuxiesme iour d'Avril 1654.

Registré sur le Liure de ladite Communauté suiuant l'Arrest du Parlement en date du 8. Avril dernier, le 29. May 1653. BALLARD.

Les exemplaires ont esté fournis.

Acheuë d'imprimer en vertu du Priuilege cy-dessus le 14. Octobre 1658.